



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

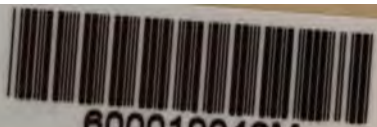
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

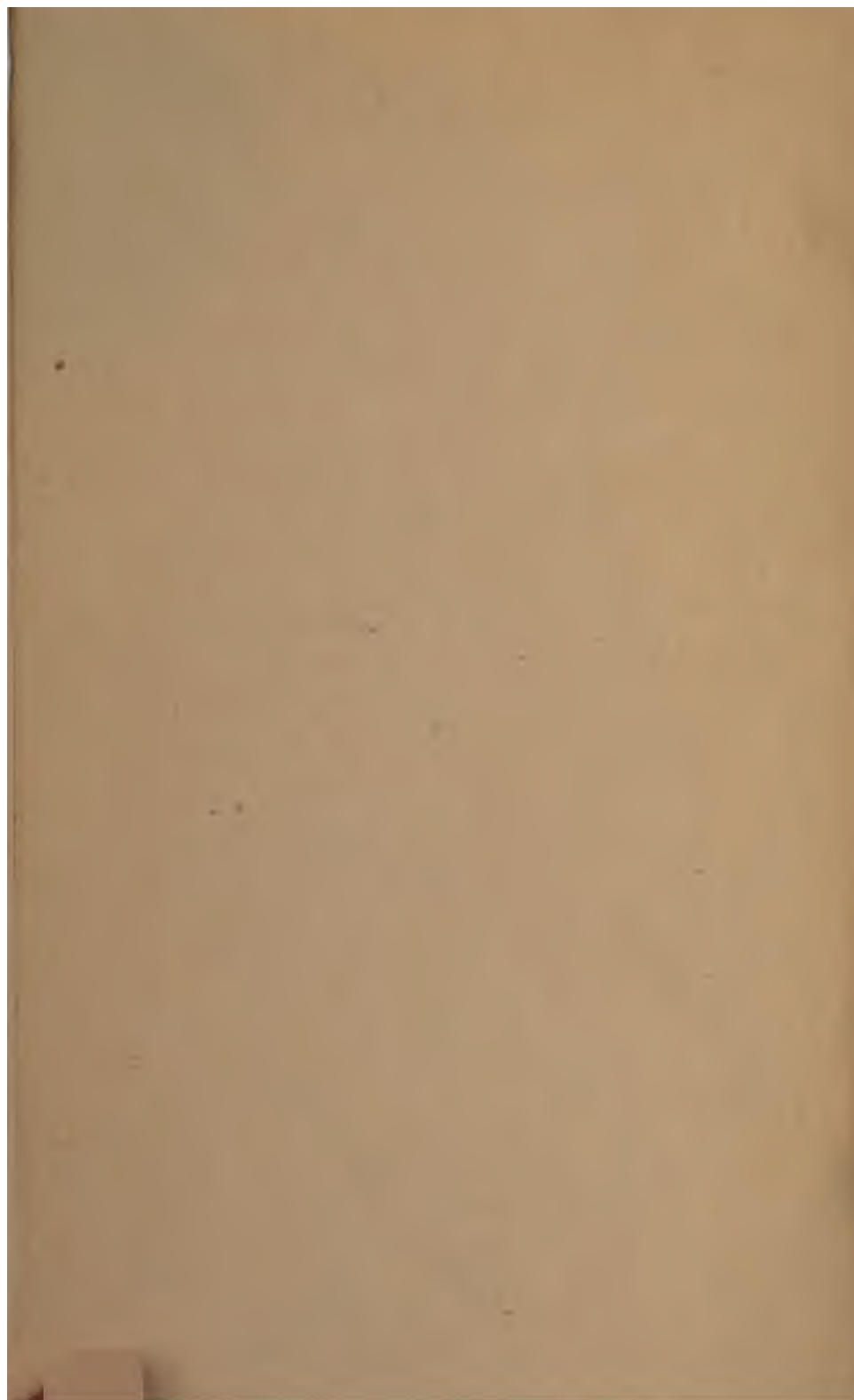
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



600019042M

M. adds. 51 d. 17





COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS  
DE LITTÉRATURE

**FRANÇOIS-VICTOR HUGO**

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

**W. SHAKESPEARE**

TOME VII

**LES AMANTS TRAGIQUES**



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE BRUNY, 15





OEUVRES COMPLÈTES

DE

**W. SHAKESPEARE**

---

TOME VII

LES AMANTS TRAGIQUES

— 34 —

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

— 35 —

m. adds. 51 d. 17



**FRANÇOIS-VICTOR HUGO**

TRADUCTEUR

---

**ŒUVRES COMPLÈTES**

DE

**W. SHAKESPEARE**

---

TOME VII

**LES AMANTS TRAGIQUES**

ANTOINE ET CLÉOPATRE. — ROMÉO ET JULIETTE.



PARIS

**PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

RUE DE SEINE, 18

—  
1860

Reproduction et traduction réservées.

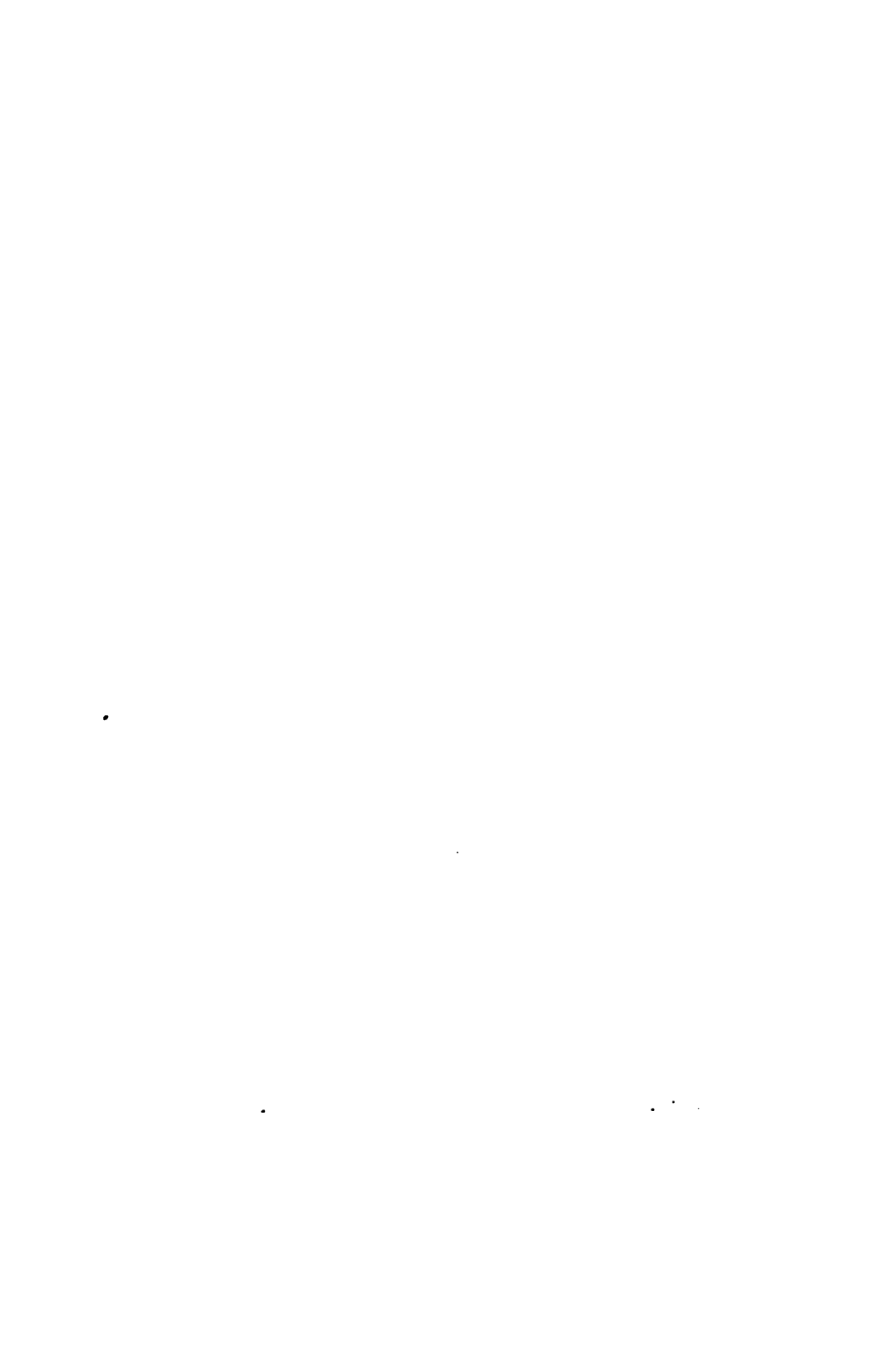
BRITISH  
12 30 1916  
OXFORD

**A JULES JANIN**

**F.-V. H.**

**VII.**

**1**



## INTRODUCTION

---

### I

Lorsque messire Jacques Amyot, abbé de Bellozane, publia sa traduction des œuvres de Plutarque sous le patronage de très-haut et très-chrétien roi de France Henri Deuxième, l'émotion fut grande chez nos aïeux de la Renaissance. Les personnages antiques, que le Moyen Age avait relégués dans la légende à côté des Arthur et des Roland, rentraient brusquement dans l'histoire. Grâce à l'interprétation du bonhomme Amyot, les ténèbres amassées autour de tant de noms illustres étaient enfin dissipées ; les exagérations de la tradition orale tombaient devant le témoignage écrit. La déposition de Plutarque était là, traduite avec un scrupule implacable. Ces êtres prestigieux auxquels une crédulité séculaire attribuait des proportions démesurées reprenaient tout à coup la taille humaine. Le biographe de Chéronée racontait la vie intime de ces héros ; il les montrait en robe de chambre, assis au foyer de famille ; il disait leurs infirmités comme leurs vertus ; il les faisait voir, dès l'enfance,

soumis à tous les besoins et sujets à toutes les défaillances de la créature. Les générations modernes regardaient tous ces grands hommes qu'Amyot leur expliquait, et, stupéfaites, elles reconnaissaient des hommes. Elles contemplaient avec une incessante avidité ces vivants portraits : Thémistocle, Alcibiade, Agis et Cléomène, Coriolan, Annibal, les Gracques, Cicéron, Brutus. C'était donc là Pompée ! C'était donc là César ! Quoi ! ce petit homme, c'était Alexandre !

Mais, dans cette galerie glorieuse, il y avait un groupe qui provoquait une curiosité inexprimable : c'étaient deux amants qui se tenaient étroitement embrassés. — L'un, vêtu de la laticlave romaine, était âgé de cinquante ans au moins ; il avait « la barbe forte et épaisse, le front large, le nez aquilin... Il usait du style et façon de dire qu'on appelle asiatique, laquelle florissait et était en grande vogue en ce temps-là, et si avait grande conformité avec ses mœurs et sa manière de vivre qui était venteuse, pleine de braverie vaine et d'ambition inégale qui ne s'entretenait point... Si avait outre cela une dignité fort libérale et sentant son homme de bonne maison... Il ne faisait point difficulté de boire devant tout le monde et de s'asseoir auprès des soldats quand ils dinaient, et de boire et manger avec eux à leur table ; il n'est pas croyable combien cela le faisait aimer, souhaiter et désirer d'eux... Il était grossier et peu subtil de nature et s'apercevait à tard des fautes qu'on lui faisait ; mais aussi quand il les connaissait, il en était bien fort marri, et les confessait rudement à ceux à qui sous son autorité on avait fait tort ; bien avait-il le cœur grand, tant à punir les forfaits comme à rémunérer les bienfaits. » — L'autre, habillée à la mode macédonienne, était une femme de trente ans environ ; « sa beauté seule n'était point si incomparable qu'il n'y en pût bien avoir d'aussi belles comme elle, ni telle qu'elle ravit incontinent ceux qui la regardaient ; mais sa conversa-

» tion à la hanter était si amiable, qu'il était impossible  
 » d'en éviter la prise, et avec sa beauté, la bonne grâce  
 » qu'elle avait à deviser, la douceur et la gentillesse de son  
 » naturel qui assaisonnait tout ce qu'elle disait ou faisait,  
 » était un aiguillon qui poignait au vif; et si y avait outre  
 » cela grand plaisir au son de sa voix seulement et à sa pro-  
 » nonciation, parce que sa langue était comme un instru-  
 » ment de musique à plusieurs jeux et registres qu'elle  
 » tournait aisément en tel langage comme il lui plaisait, tel-  
 » lement qu'elle parlait à peu de nations barbares par tru-  
 » chement, mais leur rendait par elle-même réponse, au  
 » moins à la plus grande partie, comme aux Éthiopiens,  
 » Arabes, Troglodytes, Hébreux, aux Syriens, Médois et  
 » aux Parthes et à beaucoup d'autres dont elle avait appris  
 » les langues. » Tels étaient Antoine et Cléopâtre, d'après  
 la véridique peinture de Plutarque; tels apparaissaient, aux  
 yeux de nos pères étonnés, ces amants illustres que l'épo-  
 pée érotique plaçait dans une lumineuse apothéose à côté  
 de ces couples fabuleux, Pâris et Hélène, Achille et Briséis,  
 Thésée et Hippolyte, Hercule et Omphale.

Quelle légende tragique que cette biographie d'Antoine  
 et de Cléopâtre, racontée naïvement par le digne précep-  
 teur de Marc-Aurèle! La fantaisie humaine ne pourra ja-  
 mais rêver rien de plus merveilleux que ce drame, inventé  
 par l'histoire, qui se noue par une amourette et se dénoue  
 par le bouleversement d'un empire. Pascal a indiqué dans  
 une phrase célèbre toutes les profondeurs de cet étonnant  
 sujet: « Si le nez de Cléopâtre avait été plus court, toute la  
 face de la terre aurait changé. » Ce qui frappe le penseur  
 dans cette mémorable leçon donnée aux hommes par la  
 destinée, c'est la prodigieuse disproportion entre le fait et  
 la conséquence, entre le moyen et le résultat, entre les pré-  
 mises et la conclusion. « La cause est un *je ne sais quoi*  
 et les effets en sont effroyables. »

Pour vous rendre compte de cette disproportion, réduisez à ses éléments essentiels l'action dont il s'agit : — un prodigue, épris d'une courtisane qu'il entretient à grands frais, se décide, pour réparer sa fortune, à épouser une femme qu'il n'aime pas ; à peine le mariage est-il conclu, qu'il retourne auprès de sa maîtresse pour manger avec elle la dot de sa femme. L'épouse délaissée se réfugie chez son frère qui, furieux, provoque le mari. Un duel a lieu ; le prodigue succombe et la courtisane désespérée se suicide. — Supposez que les événements que je viens de dire se passent dans le cercle restreint de la vie *bourgeoise* : qu'en résultera-t-il ? Une simple tragédie domestique dont la catastrophe n'atteindra que quelques existences immédiatement compromises. Faites au contraire que ces mêmes événements aient lieu dans les plus hautes régions de la vie publique ; faites que la courtisane s'appelle Cléopâtre et porte une couronne ; faites que le mari prodigue s'appelle Antoine et règne sur l'Orient ; faites que le frère qui venge l'épouse outragée se nomme Octave et soit maître de l'Occident : alors tout l'univers connu se trouvera engagé dans une querelle de ménage ; le deuil d'une famille produira le deuil de l'humanité. La terre frémissa sous le pas des armées, la mer sous le poids des flottes ; les peuples se provoqueront et se rueront les uns sur les autres ; Alexandrie jettera le défi à Carthagène ; Rome se colletera avec Athènes. Pour soutenir la cause de la courtisane, cent mille hommes, douze mille chevaux, trois cents vaisseaux suffiront à peine ; on verra accourir à la rescousse le roi des Libyens Bocchus, le roi de la Haute-Cilicie Tarcodemus, le roi de Cappadoce Archélaüs, le roi de Paphlagonie Philadelphus, le roi de Commagène Mithridate, le roi de Thrace Adallas, le roi de Pont Polémon, le roi d'Arabie, Manchus, le roi des Lycaoniens et des Galates Amynthas, le roi des Juifs Hérode, et enfin le roi des Mèdes. Pour défendre les



droits de la femme légitime, ce ne sera pas trop de quatre-vingt mille vétérans, de douze mille chevaux et de deux cent cinquante vaisseaux; l'Italie, l'Espagne, la Gaule enverront leurs légions, et l'Europe s'ébranlera depuis l'Esclavonie jusqu'à la mer Océane. — O logique surprenante des faits! Se peut-il qu'une cause aussi mince ait d'aussi énormes résultats! Pour soulever le globe, le sourire d'une vierge folle est-il donc un levier suffisant?

Quoi! parce qu'un homme s'est amouraché d'une fille, parce qu'il s'est affolé d'un profil équivoque, voilà la guerre universelle allumée. Il faut que partout les mères pleurent leurs enfants, que partout les fiancés s'arrachent à leurs fiancées, que partout les cœurs se déchirent. La corvée enlève le laboureur à son sillon, le paysan à sa cabane, le berger à son troupeau. La presse dépeuple les maisons pour peupler les galères; on prend de force, — c'est Plutarque qui le raconte, — les muletiers, les moissonneurs, les voyageurs qui passent; le désert envahit les cités; la Guerre et le Chaos courent à travers champs, la torche à la main; le ciel s'empourpre de lueurs sinistres: ce sont les hameaux qu'on brûle, ce sont les escadres qu'on incendie. — L'Orient et l'Occident, après s'être longtemps défiés, se rencontrent. Le choc a lieu devant le promontoire d'Actium. L'Orient recule devant l'Occident. A peine le combat a-t-il commencé que Cléopâtre effarée s'enfuit; pour rejoindre sa maîtresse, Antoine s'enfuit à son tour; il laisse à Octave le champ de bataille et la victoire; il déserte ces peuples qui étaient venus là se faire tuer pour lui; il se dérobe à ces légions fidèles qui l'avaient si vaillamment soutenu à Pharsale et à Philippes. Que lui importent l'honneur et la gloire et la toute-puissance? Il n'écoute que sa passion; lui, le lieutenant de César, le vainqueur de Cassius, il s'est sauvé comme un lâche, et un bai-

ser de Cléopâtre l'a déjà consolé de l'empire perdu. Mais Octave ne lui laisse pas de répit ; il rallie à ses aigles implacables l'Europe et l'Asie, et vient assiéger l'adultère jusque dans Alexandrie. En vain les amants ont cru ressaisir la victoire dans une sortie heureuse. Le dieu Bacchus qui les protégeait les abandonne ; le peuple fait comme le dieu et les trahit. La désertion va les livrer à Octave, mais, au moment où le vainqueur croit les tenir, tous deux lui échappent par le suicide. La dynastie des Ptolémées succombe à la morsure d'un aspic ; la fière Égypte devient une province romaine : l'univers n'a plus qu'un maître ; l'ère des Césars commence ; Octavie est vengée et le monde est esclave.

On comprend à quel point ce drame, si éloquemment raconté par Plutarque, devait séduire le génie de Shakespeare. L'auteur d'*Hamlet* trouvait dans ce sujet unique l'éclatante confirmation de ses vues sur l'impuissance de la volonté humaine aux prises avec les forces mystérieuses qui dirigent la marche des choses. Pendant des siècles, une grande ville, qui représentait une grande idée, avait tenté de transformer l'univers à son image ; aidée des plus vaillants capitaines et des hommes d'État les plus habiles, Rome avait voulu agglomérer les peuples sous sa suprématie tutélaire ; elle avait essayé de rallier les nations ennemies dans une vaste communauté à laquelle elle avait donné d'avance le nom sublime de République. Chimérique espoir ! L'effort de Rome vers l'avenir devait aboutir à la plus triste contradiction. L'événement allait donner à la ville éternelle le plus formidable démenti. Tandis que Rome élaborait la civilisation, l'événement produisait la décadence ; tandis que Rome s'évertuait pour le progrès, l'événement inaugurait le césarisme ; tandis que Rome ébauchait la République, l'événement formait le triumvirat et complotait l'empire. La glorieuse politique des Caton, des

Brutus, des Gracques et des Scipion s'écroulait dans une intrigue ; l'entreprise de cent générations avortait dans un démêlé de famille. Dérision suprême de la destinée ! Trente ans avant Jésus-Christ, l'univers romain n'est plus qu'un patrimoine qu'un libertin dévore dans une orgie sans nom en compagnie d'une gourgandine. A Cléopâtre la Syrie ! A Cléopâtre l'île de Chypre ! La Lydie à Cléopâtre ! La maîtresse d'Antoine a-t-elle la fantaisie d'un peuple ? Elle n'a qu'à choisir.

Une aventure si triste pour l'initiative humaine offrait aux idées du poète un symbole trop éclatant pour qu'il ne fût pas tenté de la mettre sur la scène. Mais ce sujet si profondément tragique présentait à l'exécution des difficultés presque insurmontables. Comment était-il possible, sans distraire et sans disperser l'intérêt, de produire sur le théâtre tous les incidents que l'annaliste indiquait au poète : la mort de Fulvie, le départ d'Antoine pour Rome, son mariage avec Octavie, la réconciliation des triumvirs, leur pacte avec Cnéius Pompée, l'entrevue de Misène, la fête donnée par Pompée aux maîtres du monde, la rupture d'Antoine avec Octavie, son retour auprès de Cléopâtre, la déposition de Lépide, la bataille d'Actium, la fuite des amants, le débâquement d'Octave en Égypte, le combat d'Alexandrie, la victoire décisive d'Octave, enfin la mort d'Antoine et de Cléopâtre ? Comment grouper en un harmonieux ensemble tous ces faits accumulés par l'histoire universelle dans un intervalle de douze années ? Une pareille tâche aurait fait reculer tous nos auteurs classiques : avant même de la tenter, il leur aurait fallu enfreindre toutes leurs règles, violer toutes leurs conventions, bouleverser toute leur poétique. Le théâtre de Shakespeare était seul assez vaste pour contenir une pareille action ; son génie était seul assez puissant pour la condenser. L'auteur anglais a scrupuleusement recueilli les faits principaux consignés par le chrono-

niqueur grec; mais il a eu l'art de les rattacher à un point central. Dans le drame comme dans l'histoire, c'est Cléopâtre qui est l'âme des événements. C'est elle qui, en dominant le triumvir, soulève le monde; c'est elle qui, d'un signe, arrache Antoine à Octavie; c'est elle qui le brouille avec César; c'est elle qui le fait fuir à Actium; c'est pour elle qu'Antoine se débat sous Alexandrie; c'est pour elle qu'il se tue; c'est elle qui termine l'action par sa mort.

Le poète a tout fait pour que son héroïne fût sans cesse présente à notre pensée. Ce n'est jamais que pour peu de temps que nous la perdons de vue. A peine Antoine a-t-il pu débarquer en Italie, qu'aussitôt l'action nous ramène en Égypte pour nous montrer Cléopâtre pleurant son amant.

— Charmion, donne-moi à boire de la mandragore.

— Pourquoi, madame?

— Pour que je puisse dormir ce grand laps de temps où mon Antoine est absent!...

Le mariage d'Antoine avec la sœur d'Octave ne s'est pas plus tôt conclu sous nos yeux, que vite le magique auteur évoque Alexandrie et Cléopâtre pour nous peindre, dans une scène superbe qui manque à Plutarque, l'impression que va faire sur l'impérieuse reine la nouvelle apportée de Rome.

LE MESSAGER.

Madame, il est marié à Octavie.

CLÉOPATRE, le frappant.

Que la peste la plus venimeuse fonde sur toi!

LE MESSAGER.

Bonne madame, patience!

CLÉOPATRE.

Hors d'ici, horrible drôle, ou je vais chasser tes yeux comme des balles devant moi; je vais dénuder ta tête.

Le secouant violemment.

Je te ferai fouetter avec du fer, étuver dans la saumure et confire à

la sauce ardents... Oh ! dis que cela n'est pas, et je te donnerai une province, et je rendrai ta fortune splendide, et je te gratifierai de tous les dons que ton humilité peut mendier.

LE MESSAGER.

Il est marié, madame.

CLÉOPATRE, tirant un couteau.

Misérable, tu as trop longtemps vécu.

Le Messager s'enfuit.

Bientôt l'action nous rappelle à Rome où nous assistons à la séparation d'Octave et d'Octavie ; mais c'est comme à contre-cœur que le poète cède cette fois encore aux exigences du sujet ; il écourte les adieux du frère et de la sœur, et il invente une nouvelle scène où la reine d'Égypte reparaît pour questionner le messager sur sa rivale :

— As-tu aperçu Octavie ?

— Oui, reine redoutée.

— Où ?

— A Rome, madame. Je l'ai regardée de face : elle marchait entre son frère et Marc-Antoine.

— Est-elle aussi grande que moi ?

— Non, madame.

— L'as-tu entendue parler ? A-t-elle la voix perçante ou basse ?

— Sa voix est basse.

— Cela n'a rien de si gracieux ! Elle ne peut lui plaire longtemps... Voix sourde et taille naine !... Quelle majesté a sa tournure ?

— Elle se traîne. Sa marche ne fait qu'un avec son repos. Elle a un corps plutôt qu'une animation. C'est une statue plutôt qu'une vivante.

— Estime son âge, je t'en prie.

— Madame, elle était veuve.

— Veuve ! Charmion, tu entends ?

— Et je crois qu'elle a bien trente ans.

— As-tu sa figure dans l'esprit? Est-elle longue ou ronde?

— Ronde à l'excès.

— La plupart de ceux qui sont ainsi sont niais. Et ses cheveux, de quelle couleur?

— Bruns, madame, et son front est aussi bas qu'on peut le désirer.

— Tiens! voilà de l'or pour toi. Tu ne dois pas prendre mal mes premières violences... Eh! à l'en croire, cette créature n'est pas grand'chose.

C'est par de telles scènes que le génie de Shakespeare supplée à l'histoire et en comble les lacunes. C'est par ces traits-d'union ineffaçables que le poète rejoint les incidents épars dans la chronique. Sans cesse il ramène l'intérêt vers cette figure souveraine qui donne à l'œuvre son unité. Absente ou présente, Cléopâtre anime le drame tout entier. Même dans la fête que le jeune Pompée offre aux triumvirs à bord de sa galère, même dans cette orgie monstrueuse où le vin tourne les têtes les plus hautes, où Lépidé roule sous la table, où Antoine trébuche et où César balbutie, c'est Cléopâtre qui préside inaperçue. Cléopâtre est l'enchanteresse fatale qui a initié Rome aux effrayants mystères de la volupté orientale. Elle est la sorcière invisible qui entraîne les maîtres du monde dans le tourbillon vertigineux de la bacchanale égyptienne.

Et c'est ici surtout que se manifeste la toute-puissance de Shakespeare. Cléopâtre étant l'héroïne de son drame, comment s'y est-il pris pour attirer sur cette créature funeste les sympathies du public? A-t-il fait comme Corneille dans *Pompée* et nous a-t-il présenté la fille des Ptolémées comme le modèle de la grandeur d'âme et de l'intrépidité morale? A-t-il fait comme Dryden dans *Tout pour l'amour*, et a-t-il travesti la formidable reine d'Égypte en une timide Lavallière dont un Louis XIV romain méconnaît l'inaltérable

dévouement? Non, Shakespeare n'a pas fait ainsi : il n'a pas triomphé de l'obstacle en l'éluant; il n'a pas tronqué la prodigieuse figure que Plutarque lui indiquait; il lui a laissé toutes ses laideurs et toutes ses beautés, toutes ses bassesses et toutes ses grandeurs. Dans le drame, Cléopâtre reparait avec toutes les contradictions qui font sa physionomie dans l'histoire. Nous la retrouvons telle qu'elle dut être, tyrannique et généreuse, hautaine et familière, violente et tendre, mélancolique et rieuse, perfide et dévouée, peureuse et héroïque, lascive et sublime. « L'âge ne saurait la flétrir, ni l'habitude épuiser sa variété infinie. Les autres femmes rassasient les appétits qu'elles nourrissent; mais elle, plus elle satisfait, plus elle affame. Car les choses les plus immondes séduisent en elle au point que les prêtres saints la bénissent quand elle se prostitue! »

Cléopâtre est le type suprême de la séduction. Le prestige qu'elle exerce est le plus grand triomphe de la magie féminine. Ses sœurs, les autres héroïnes de Shakespeare, ne nous plaisent que par leurs vertus et par leurs qualités; elle, elle nous enchante par ses défauts, par ses faiblesses même. « Je l'ai vue une fois, dit le sceptique Enobarbus, sauter quarante pas à cloche-pied; ayant perdu haleine, elle voulut parler et s'arrêta palpitante, si gracieuse, qu'elle faisait d'une défaillance une beauté, et qu'à bout de respiration elle respirait le charme. » Sa grâce est telle qu'elle survit à l'odieux. Shakespeare peut impunément lui attribuer les paroles les plus monstrueuses. « Majesté, dit Alexas à Cléopâtre, Hérode de Judée n'ose vous regarder que quand vous êtes de bonne humeur. — J'aurai la tête de cet Hérode, répond-elle impassible. » Les peuples ne sont pas plus sacrés pour elle. « Je voudrais que tu mentisses, dit-elle au messager qui lui annonce le mariage d'Antoine, dût la moitié de mon Égypte être changée en citerne! »

• Bien sûr de l'irrésistible charme de son héroïne, le poète

ne nous laisse pas d'illusions sur elle un seul instant. Dès le commencement du drame, au moment même où Cléopâtre entre en scène au bras de son amant, il nous dit ce qu'elle est avec une énergique franchise : « Faites bien attention, s'écrie-t-il, et vous verrez dans Antoine l'un des trois piliers du monde transformé en bouffon d'une prostituée. »

Take but good note, and you shall see in him  
The triple pillar of the world transform'd  
In a strumpet's fool.

Ainsi, pas de réticence, pas de faux-fuyant, pas d'équivoque. Shakespeare n'a pas la timidité de Corneille ni de Dryden : il n'esquive pas le sujet, il l'aborde de front. Il ne renie pas son héroïne, il la proclame. C'est une « prostituée » qu'il intronise sur la scène ; c'est sur une prostituée qu'il attire l'intérêt ; c'est pour l'affection d'une prostituée qu'il réclame notre pitié ; c'est pour la mort d'une prostituée et de son amant qu'il exige nos larmes. Omnipotence du génie ! Dans ce drame où une épouse outragée revendique ses droits contre une courtisane, ce n'est pas l'épouse qui nous émeut, c'est la courtisane ! Celle que nous plaignons, ce n'est pas cette Octavie, si austère et si chaste, « dont la vertu et les grâces parlent une langue ineffable, » c'est cette fille perdue qu'Antoine a ramassée « comme un reste sur l'assiette de César mort ! » Celle dont le malheur nous touche, ce n'est pas la matrone romaine, c'est la catin d'Égypte !

Mais par quel moyen le poète a-t-il pu donner ainsi le change à la conscience infallible du spectateur et concentrer sur Cléopâtre toutes les sympathies qui semblaient dues à Octavie ? Pour opérer ce prodige, Shakespeare n'a eu qu'à dire la vérité : il n'a eu qu'à nous révéler le sentiment profond qui inspire son héroïne. Cléopâtre a dans le cœur la flamme qui purifie tout : elle aime. C'est par l'amour que



la courtisane royale se relève à nos yeux ; c'est par l'amour qu'elle se réhabilite.

Oui, cet Antoine qu'elle bafoue, qu'elle harcèle, qu'elle irrite, cet Antoine qu'elle renie par instant et qu'elle tromperait sans scrupule avec un Thyréus, elle l'aime ; elle l'aime éperdument. En doutez-vous ? Voyez. Dès qu'Antoine n'est plus là, tout manque à Cléopâtre. Elle ne pense qu'à lui, elle ne parle que de lui ; elle s'enivre de mandragore pour dormir tout le temps de son absence : « Oh ! Charmion, où crois-tu qu'il est maintenant ? Est-il debout ou assis ? Est-il à pied ou à cheval ? O heureux coursier chargé du poids d'Antoine, sois vaillant ! car sais-tu qui tu portes ? Le demi-Atlas de cette terre, le bras et le cimier du genre humain ! En ce moment il parle et dit tout bas : *Où est mon serpent du vieux Nil ?* » Et, quand Antoine a expiré, quels regrets ! quelle désolation ! La douleur éclatante-elle jamais en sanglots plus pathétiques : « Veux-tu donc mourir, ô le plus noble des hommes ? As-tu pas souci de moi ? Resterai-je donc dans ce triste monde qui en ton absence n'est plus que fumier ? Oh ! voyez, mes femmes, le couronnement du monde s'écroule... Oh ! flétri est le laurier de la guerre ! L'étendard du soldat est abattu ! Les petits garçons et les petites filles sont désormais à la hauteur des hommes ; plus de supériorité ! Il n'est rien resté de remarquable sous l'empire de la lune ! » Elle s'évanouit, et, quand elle revient à la vie, c'est avec la résolution de la quitter. « L'acte vraiment brave et vraiment noble, nous allons l'accomplir à la grande façon romaine, et nous rendrons la mort fière de nous obtenir... Allons ! sortons ! L'enveloppe de ce vaste esprit est déjà froide... Ah ! femmes, femmes ; nous n'avons plus pour amis que notre courage et la fin la plus prompte. »

Shakespeare a scrupuleusement suivi le récit de Plutarque : il n'y a fait qu'une modification essentielle. Dans

l'histoire, Antoine, après sa réconciliation avec Octave, cohabite avec Octavie et a d'elle des enfants. Dans le drame, Antoine n'épouse Octavie que pour la forme : il se refuse « à fouler l'oreiller conjugal et à engendrer d'elle une race légitime. »

Have I my pillow left impress'd in Rome,  
Forborne the getting of a lawful race.

Qui ne voit dans cette correction de l'histoire par le génie un trait d'exquise délicatesse ? Le poète n'a pas voulu que son héros fût un seul instant infidèle à son héroïne : il n'a pas permis qu'une trahison, même légale, profanât cet adultère sacré. Pour Shakespeare, l'union d'Antoine avec Octavie n'a jamais été qu'un marché éphémère bâclé par la politique ; mais son union avec Cléopâtre est un pacte éternel, conclu par le dévouement. Aussi le poète n'hésite-t-il pas à sacrifier la première à la seconde. A ses yeux, ce qui sanctifie les rapports entre l'homme et la femme, c'est moins la convention sociale que la loi naturelle. Que deux êtres s'aiment, qu'ils vivent l'un pour l'autre, qu'ils soient prêts à mourir l'un pour l'autre, cela suffit : en dépit de tout engagement contraire, ils sont fiancés à jamais. Devant la postérité comme devant Shakespeare, l'épouse d'Antoine, ce n'est plus Octavie, c'est Cléopâtre.

L'intensité de la passion en est la légitimité : telle est la vérité morale qui ressort, éclatante, de l'œuvre admirable que nous venons d'étudier.

Quel contraste entre les deux couples qui remplissent ce livre de leurs émotions : Antoine et Cléopâtre, Roméo et Juliette ! — Ceux-ci sont adolescents, loyaux et candides ; ils n'ont pas une ride au front, pas un remords au cœur ; leur caractère est pur comme leur affection ; leur esprit est vierge comme leur corps. Leur accord est une continuelle effusion de tendresses ; c'est un harmonieux duo où pas un

murmure ne détonne. Ce qu'il rêve, elle le voit : ce qu'elle sent, il le pressent. Les soupirs répliquent aux soupirs, les larmes aux larmes, les baisers aux baisers : bouches qui s'effleurent ! pensées qui se confondent ! — L'innocence des amants chrétiens n'a d'égale que la corruption des amants païens. Antoine est aussi vicieux que Roméo est intègre ; Cléopâtre est aussi dissolue que Juliette est chaste. L'union du Romain et de l'Égyptienne est l'accouplement néfaste de deux grandes âmes que le pouvoir absolu a faites monstrueuses : cette union est sombre comme l'orage, rauque comme la débauche, échevelée comme l'orgie. Les peuples écrasés par le despotisme contemplant avec effroi cette passion titanique qui gronde au-dessus de leurs têtes et jaillit en éclairs foudroyants. Entre le triumvir et la reine d'Égypte, ce ne sont que querelles, récriminations, sarcasmes, invectives ! Qu'importe ? Ils s'aiment ; et telle est la grandeur de leur amour que nous en oublions leurs crimes. Oui, devant ce sentiment si réel et si profond, nous sommes tellement émus que nous ne nous rappelons plus les forfaits de ces amants, les nations asservies, la Grèce, l'Égypte et l'Asie rançonnées, l'univers mis au pillage. Nous regrettons la défaite, pourtant si méritée, d'Actium ; nous déplorons le désastre, pourtant si nécessaire, d'Alexandrie. Tel est le prestige exercé sur nous par l'immense passion, que, malgré nous, nous pardonnons aux despotes. Notre compassion se rebelle contre notre équité, et la mort d'Antoine et de Cléopâtre nous frappe autant que la mort de Roméo et de Juliette.

C'est qu'en effet la même fatalité qui entraîne ceux-ci, précipite ceux-là. Pour les uns comme pour les autres, le suicide est une nécessité. L'affinité entre les deux catastrophes est telle qu'il semble qu'en les préparant la destinée se soit plagiée elle-même. On n'a pas assez remarqué cette surprenante analogie qui, jusque dans les détails, provoque

les rapprochements. Les deux dénouements ont lieu dans le même décor funèbre : ici c'est le tombeau des Ptolémées, là c'est le tombeau des Capulets.

Traqués par l'adversité, les amants païens ont été, comme les amants chrétiens, acculés au sépulcre ; c'est au sépulcre qu'ils se réfugient ; c'est au sépulcre qu'est leur dernier rendez-vous. Dans les deux drames, la même erreur a les mêmes conséquences : Antoine croit Cléopâtre morte et se tue ; Roméo croit Juliette morte et se tue. L'attachement des femmes est à la hauteur du dévouement des hommes : toutes deux refusent de se sauver. Celle-ci résiste aux sollicitations de César, comme celle-là aux prières de Laurence : « Je ne me fie qu'à ma résolution, » dit l'une, et elle s'applique l'aspic. — Je ne veux pas partir, s'écrie l'autre, et elle saisit le poignard.

Sublime conclusion ! Entre ces deux couples qui ont vécu si différemment, l'amour infini supprime toute différence : il efface toute distinction entre les innocents et les coupables ; il fait de l'Égyptienne expirante l'égale de la Véronaise à l'agonie, il donne à l'adultère l'auguste majesté du mariage. « Donne-moi mon manteau, mets-moi ma couronne. J'ai en moi d'immortelles convoitises. Vite, vite, Iras. Il me semble que j'entends Antoine qui appelle. Je le vois qui se lève pour louer ma noble action... Époux, j'arrive : que mon courage soit désormais mon titre à ce nom ! » Oui, le même nom que Juliette donne à Roméo, Cléopâtre a enfin conquis le droit de le donner à Antoine : au moment où elle se tue pour lui, il lui est bien permis de l'appeler son époux. Les deux amants ont échangé en mourant le baiser des éternelles fiançailles. Entre elle et lui, désormais plus de séparation à craindre, plus de divorce possible. Leur ennemi même est obligé de reconnaître cette union sainte, perpétuée par le sacrifice. « Enlevez-la, dit Octave à ses gardes, elle sera enterrée près de son Antoine : jamais

tombe sur la terre n'étreindra un couple aussi fameux. »

Ensevelis par leur vainqueur, Antoine et Cléopâtre reposent côte à côte dans le cercueil nuptial. La mort a été pour eux l'hymen.

## II

C'était après Marignan. La guerre que la république de Venise, aidée de la France chevaleresque, soutenait contre l'empereur d'Allemagne, durait encore. Un jeune officier vicentin au service de la sérénissime république, don Luigi da Porto, avait pris en affection un archer de sa compagnie, nommé Pérégrino, vétéran de cinquante ans environ, qui, comme tous ses compatriotes véronais, était un joyeux compagnon et un beau parleur. Chaque fois qu'il avait à faire quelque reconnaissance ou quelque excursion, don Luigi emmenait cet archer favori, qui charmait les heures du bivouac par sa verve intarissable. Un jour donc qu'il devait se rendre de Gradisca à Udine, comme les chemins du Frioul étaient peu sûrs à cette époque, il s'était fait suivre par Pérégrino et par deux autres archers. La route était âpre, sinistre et désolée. L'Autrichien avait laissé partout la trace de son passage : ce n'étaient que champs dévastés, arbres arrachés, maisons incendiées, hameaux déserts. L'officier cheminait triste et pensif en avant de son escorte, lorsqu'il fut interrompu au milieu de sa rêverie par une voix qui appelait derrière lui. Il se retourna et reconnut Pérégrino. L'archer, ayant remarqué la mélancolie de son commandant, s'offrait gracieusement à l'en distraire par le récit d'une aventure émouvante qui avait eu lieu jadis dans sa ville natale. Don Luigi accepta de grand cœur la proposition, et voici à peu près ce que, chemin faisant, le vieux soldat raconta :

« Au commencement du treizième siècle, à l'époque où

Bartholoméo della Scala était seigneur de Vérone, il y avait dans cette ville deux familles qui se haïssaient d'une haine immémoriale. Entre les Cappelletti et les Montecchi les provocations et les querelles étaient continuelles et c'était à grand'peine que le podestat était parvenu pour un moment à les faire cesser. Pendant cette trêve éphémère, le chef de l'une de ces familles, Antonio Cappelletti, avait réuni tous ses partisans dans une fête de nuit. Un jeune homme qui appartenait à la maison rivale, Roméo Montecchi, n'hésita pas, en dépit du danger, à pénétrer dans ce bal pour y poursuivre une dame qui lui tenait rigueur et dont il était épris. A peine fut-il entré dans la salle que Juliette, la fille d'Antonio, fixa les yeux sur lui et fut frappée de sa beauté. Roméo s'aperçut de l'impression qu'il avait produite sur la jeune personne ; bientôt il s'approcha d'elle et profita des libertés de la danse pour lui presser la main. Juliette répondit à la douce étreinte et avoua naïvement à Roméo sa tendre admiration. Roméo répliqua par la plus respectueuse protestation de dévouement et, la fête étant terminée, se retira avec le reste des convives.

» Dès cette soirée, Juliette ne songea plus qu'à Roméo, et Roméo, oubliant la cruelle pour laquelle il avait soupiré vainement jusque-là, ne rêva plus que de Juliette. Les deux amants cherchèrent à se rencontrer de nouveau. Roméo passait ses nuits seul, au péril de sa vie, sous les fenêtres de sa belle ; quelquefois même, l'imprudent grimpait jusqu'au balcon de sa chambre ; et là, sans être vu d'elle ni de personne, il pouvait la voir et l'entendre. Une nuit que la lune brillait, au moment où Roméo se préparait à son escalade, Juliette ouvrit sa fenêtre et l'aperçut :

— Que faites-vous ici à cette heure ? murmura-t-elle stupéfaite.

— Hélas, répondit Roméo, tout ce qu'il plaît à l'amour de m'inspirer.

— Et si vous étiez surpris, ne courriez-vous pas risque d'être tué?

— Certainement; mais il me sera doux de mourir près de vous, si je ne puis vivre avec vous.

— Jamais je ne m'opposerai à ce que vous viviez près de moi. Plût à Dieu que l'inimitié qui existe entre nos deux maisons n'y mit pas plus d'obstacle que ma volonté!

— Qu'importe cette inimitié! Consentez à être ma femme, et je ne crains pas que personne ose vous arracher de mes bras.

» Cependant Juliette résista aux instances de Roméo, et les deux jeunes gens se séparèrent sans avoir pris de parti. Enfin, un soir que la neige tombait à gros flocons, le pauvre amoureux transi frappa au balcon de la jeune fille et la supplia de l'admettre dans sa chambre. Juliette s'y refusa avec irritation et répliqua tout net qu'elle n'accorderait une pareille faveur qu'à son mari. Toutefois, ne voulant pas que Roméo s'exposât plus longtemps pour venir la visiter, elle se déclara prête à l'épouser et à le suivre ensuite partout où il voudrait l'emmener. Le jeune homme fut ravi d'avoir obtenu le consentement souhaité. Pour célébrer le mariage, tous deux convinrent de s'adresser secrètement au moine franciscain Lorenzo, grand philosophe, très-expérimenté en beaucoup de sciences tant naturelles que physiques.

» Ce religieux était le confesseur de Juliette et l'ami de Roméo. Il n'eut aucune objection à consacrer une alliance qui, espérait-il, pouvait amener une réconciliation entre les familles rivales. Conformément à un plan arrêté d'avance, un jour de carême, Juliette quitta la maison paternelle sous prétexte d'aller à confesse et se rendit au convent de Saint-François-en-Citadelle, où Roméo l'attendait. Le mariage fut conclu dans le confessionnal même.

» Quelques semaines après cette union clandestine, une

rixte éclate sur la promenade du Cours entre les Cappelletti et les Montecchi ; Roméo, quoique présent, s'abstient d'abord d'y prendre part, mais il entend les cris de ses partisans blessés ; il veut les venger, s'élançe sur un certain Tebaldo qui paraissait le plus enragé parmi les ennemis, et d'un coup d'épée l'étend roide mort sur la place. Les Cappelletti furibonds courent se plaindre au seigneur della Scala et, sur leurs instances, le meurtrier est expulsé de Vérone. A la nouvelle de cet arrêt, Juliette se rend à la cellule de Lorenzo où son mari est caché ; là elle déclare à Roméo qu'elle l'accompagnera dans son exil : elle coupera ses tresses blondes et le servira comme son page, et jamais seigneur n'aura été mieux servi. Roméo repousse généreusement cette offre généreuse ; convaincu qu'avant peu il obtiendra sa grâce, il décide sa femme à attendre à Vérone le résultat des démarches qui vont être faites auprès du podestat. — Voilà les époux séparés. L'un chevauche tristement vers Mantoue, tandis que l'autre retourne désolée sous le toit paternel.

» Les jours se passent. Le chagrin mine la santé de Juliette et altère ses traits. Sa mère s'inquiète de ce changement et veut en savoir la cause. Mais Juliette la lui dissimule ; elle n'attribue qu'à des prétextes futiles la douleur qui la tue. Donna Giovanna, à bout de conjectures, finit par se persuader que la pauvre enfant meurt d'envie de se marier et qu'elle a honte d'en convenir. Toute fière de sa découverte, elle va la communiquer à son seigneur et maître, don Antonio, qui sur-le-champ ordonne que sa fille, pour se guérir, épousera sans délai le comte de Lodrone. Juliette a beau protester qu'elle ne désire pas se marier, don Antonio n'en veut pas démordre ; il menace Juliette de toute sa tyrannie paternelle si elle se refuse plus longtemps à devenir comtesse. Mais la femme de Roméo aime mieux mourir que de violer la foi jurée. Conduite par sa mère, qui



croit la mener à confesse, Juliette retourne au couvent de Saint-François et conjure Lorenzo de lui fournir les moyens d'accomplir sa résolution désespérée : si le bon père ne veut pas lui fournir un poison rapide, elle se frappera d'un coup de couteau. Le religieux la supplie énergiquement de renoncer à son projet de suicide, et lui propose un expédient : au lieu de poison Juliette avalera un narcotique qui l'endormira pendant quarante-huit heures. Ses parents, la croyant morte, la feront ensevelir et déposer, sur un cercueil découvert, dans le tombeau de famille qui est placé justement au milieu du cimetière du couvent. Le moment venu, Lorenzo la retirera du caveau, la transportera dans sa cellule, jettera sur elle une robe de moine, puis l'escortera jusqu'à Mantoue, où l'attendra Roméo, initié d'avance, par une lettre de sa femme, à tous les détails du stratagème.

— Juliette accepte avec joie ce plan sauveur, elle prend la poudre que lui présente Lorenzo, promet de lui envoyer sur-le-champ la lettre destinée à prévenir Roméo et, radieuse, retourne auprès de sa mère à qui elle demande pardon de son obstination passée. Enchanté de cette conversion miraculeuse, don Antonio veut hâter les noces de sa fille et l'envoie, sous l'escorte de deux tantes, dans un château, situé à deux milles de Vérone où elle doit être présentée à la famille de son fiancé.

» Juliette se laisse conduire au manoir de fort bonne grâce ; mais, le soir venu, elle prétexte la fatigue du voyage, et se retire dans sa chambre avec une jeune camériste qui couche ordinairement près d'elle. Vite elle se déshabille et se met au lit ; la camériste en fait autant et s'endort. Au bout de quelque temps, Juliette la réveille, lui dit qu'elle a grand soif et la prie d'aller lui chercher un verre d'eau. La soubrette obéit machinalement et se recouche. Juliette prend le verre d'eau, y verse précipitamment la poudre narcotique, l'avale, puis se relève, se revêt de ses habits

de fête, éteint sa lumière, s'étend de nouveau sur son lit, croise les bras et s'endort. Le lendemain matin, tout le monde était debout au château que Juliette n'était pas encore levée. Ses tantes et sa chambrière s'étonnent de ce retard inaccoutumé; elles se décident à la réveiller et l'appellent. Pas de réponse. Elles tirent les rideaux du lit, regardent et trouvent la jeune fille rigide et blême comme un cadavre. Plus de doute : Juliette est morte ! Aux cris de douleur qui retentissent, don Antonio, arrivé depuis un moment au château, accourt dans la chambre de sa fille et fait vite appeler un médecin. L'homme de l'art déclare, après examen, que la malheureuse enfant est morte et qu'il ne reste plus qu'à l'ensevelir. On procède aux funérailles. Le corps de Juliette est ramené solennellement à Vérone et déposé dans le caveau de famille au cimetière Saint-François.

» La funèbre cérémonie terminée, un valet de Roméo, qui depuis longtemps servait d'intermédiaire entre les deux époux, Piétro, court à Mantoue pour raconter à son maître les tristes événements dont tout Vérone est ému. Par suite d'un contre-temps funeste, Roméo n'avait pas reçu la lettre qui lui expliquait le stratagème de Lorenzo : au récit circonstancié que lui fait son fidèle valet, il ne doute pas que Juliette ne soit morte; dès lors il n'écoute plus que son désespoir. Il congédie Piétro, qui pourrait s'opposer à ses sinistres projets, revêt une défroque de paysan, prend dans une armoire une fiole d'eau de serpent, part pour Vérone, arrive pendant la nuit au cimetière du couvent de Saint-François, s'introduit dans le caveau des Cappelletti, dont il descelle la pierre, et boit le poison en embrassant pour la dernière fois sa bien-aimée. A ce contact suprême, Juliette s'éveille.

» Alors a lieu une scène déchirante entre le mari qui va mourir et la femme qui vient de naître. Roméo explique

de quelle fatale méprise il a été victime ; Juliette déclare qu'elle suivra Roméo dans la tombe. Roméo combat d'une voix épuisée cette héroïque résolution.

— Si ma foi et mon amour vous ont été chers, vivez, je vous en supplie, vivez, puisque vous pouvez encore jouir de la vie !

— Ah ! répond-elle, si vous avez sacrifié votre vie pour ma mort qui n'était que simulée, que ne dois-je pas faire, mon bien-aimé, pour votre mort qui n'est, hélas ! que trop réelle ? Mon seul regret est de ne pas avoir le moyen de mourir avant vous, et je m'en veux à moi-même de vivre encore au moment de vous perdre.

» Roméo essaye de répliquer à Juliette ; mais les forces lui manquent ; le râle le serre à la gorge et l'empêche de parler. A ce moment, le Père Lorenzo, qui doit venir chercher la jeune femme, apparaît à l'entrée du caveau. Il s'étonne des gémissements qu'il entend :

— Crains-tu donc, ma chère fille, dit-il à Juliette, que je te laisse mourir ici ?

— Bien loin de là ; ma seule crainte est que vous ne m'en retiriez vivante. Ah ! par pitié, refermez ce sépulcre et éloignez-vous, que je puisse mourir tranquille. Mon père ! mon père ! est ce donc ainsi que vous m'avez rendue à Roméo ? Voyez ! voyez ! je le presse sur mon sein !

» Et Juliette montre au moins effaré son mari qui agonise. Lorenzo se penche sur Roméo et le supplie de parler à sa Juliette. A ce nom bien-aimé, le moribond rouvre les yeux, les fixe tendrement sur Juliette, soupire et rend l'âme.

» Le jour commençait à poindre. Lorenzo veut éloigner la jeune femme du cher cadavre qu'elle étreint encore : oh ! qu'elle vienne dans un couvent prier pour Roméo ! Mais Juliette refuse ; son unique vœu est d'être enterrée avec lui. Elle se retourne vers son mari, lui ferme les yeux, puis reste

quelque temps à le contempler, retient violemment sa respiration et retombe morte sur le mort.

» Pendant les gardes du podestat, en passant près du cimetière, ont remarqué avec étonnement la lumière qui brille dans le caveau des Cappelletti. Ils se dirigent vers le monument, surprennent Lorenzo à côté des deux cadavres, et, le soupçonnant d'un double meurtre, le somment de sortir du tombeau pour s'expliquer. Lorenzo, qui est clerc, résiste d'abord à la sommation des officiers laïques. Mais le seigneur della Scala, prévenu de cette étrange arrestation, envoie au moins l'ordre de comparaître devant lui. Lorenzo se justifie bien vite en racontant minutieusement la tragique histoire des amants véronais. Touché jusqu'aux larmes de ces tristes événements, ce brave seigneur se rend lui-même au cimetière, déjà envahi par une foule immense, et ordonne que les deux époux, transportés à l'église Saint-François, soient inhumés dans le même sépulcre. Attirés par une douleur commune, les Cappelletti et les Montecchi se rendent en masse à l'église ; et les deux familles si longtemps ennemies se réconcilient enfin sur la tombe des deux jeunes gens que leur discorde a tués. »

Ainsi finit l'aventure tragique que l'archer Pérégrino racontait au capitaine Luigi da Porto sur le chemin de Gradisca à Udine.

Que va devenir ce récit, écouté au milieu des distractions de toute espèce qui peuvent assaillir l'esprit dans une excursion militaire à travers un pays désolé ? Peut-être le vent qui souffle l'a-t-il emporté et jeté dans l'oubli, phrase à phrase, parole à parole ; peut-être n'en restera-t-il rien, pas même un souvenir.

Mais non, rassurez-vous. Le récit du soldat véronais ne doit pas périr : il est destiné à une prodigieuse fortune. Tout à l'heure la poésie va le recueillir et l'immorta-

liser. Roman, il va émouvoir l'Italie et la France; comédie, il va amuser l'Espagne; drame, il va passionner l'Angleterre et le monde.

En 1516, Luigi da Porto, ce même officier que je vous ai montré tout à l'heure cheminant sur la route du Frioul, est blessé grièvement en défendant l'entrée de Vicence à la tête de sa compagnie. Forcé de renoncer au service, il quitte l'épée pour la plume, et d'homme d'armes se fait homme de lettres. Alors, grâce à son excellente mémoire, il se rappelle la narration de Pérégrino et la développe dans une nouvelle qui est publiée à Venise en 1535, six ans après sa mort, sous ce titre : *La Giulietta*.

Dix-huit ans plus tard, un romancier en vogue, le moine dominicain Mateo Bandello s'approprie la nouvelle de Luigi, l'amplifie, en rectifie certains détails secondaires, et, ainsi modifiée, l'insère sous son nom dans le recueil de ses contes qui paraît avec grand fracas en 1553.

Six ans après, notre compatriote trop oublié, le breton Pierre Boistean, sous prétexte de mettre en français le roman de Bandello, le refait presque complètement, y introduit même un personnage de sa façon <sup>1</sup> et remplace la conclusion traditionnelle par un dénouement tout nouveau où Roméo meurt sans avoir assisté au réveil de sa femme, et où Juliette se tue avec le poignard de son mari.

C'est toujours par la France que l'Angleterre est initiée au mouvement littéraire de la Renaissance. Le roman italien, corrigé par Pierre Boistean, passe le détroit, et aussitôt un rapsode anglais, Arthur Brooke, paraphrase la version française dans un poème de quatre mille vers qu'il édite en 1562, avec ses initiales, sous ce titre prolix : *La tragique histoire de Romeus et Juliette, contenant un*

<sup>1</sup> L'apothicaire qui vend le poison à Roméo. (Voir à l'appendice cette curieuse nouvelle, réimprimée ici pour la première fois depuis le seizième siècle.)

*rare exemple de vraie constance ainsi que les subtils conseils et pratiques d'un vieux moine, et leur fatal résultat.*

Cinq ans plus tard, un héraut d'armes de la reine Élisabeth, William Paynter, plus modeste qu'Arthur Brooke, traduit littéralement le texte de Boisteau et insère cette traduction dans une compilation banale, *Le Palais du Plaisir*, colportée par toute l'Angleterre dès 1567.

Shakespeare venait de naître.

C'est par cette série d'interprètes que la légende murmurée jadis sur une route par un passant est parvenue de souffle en souffle jusqu'à l'esprit souverain qui doit la vivifier.

Coïncidence frappante ! Au moment même où la fable italienne traverse la Manche, évoquée par le génie du Nord, elle franchit les Pyrénées, réclamée par le génie du Midi. Elle prend possession à la fois de ces deux grandes scènes rivales, la scène anglaise et la scène espagnole. Pendant que là-bas, au milieu des brumes de la Tamise, William Shakespeare rêve *Roméo et Juliette*, ici, sous un soleil presque africain, Lope de Vega compose *Les Castelvins et les Montèses*.

Avant d'entrer dans le théâtre de Londres et d'y assister au drame que répètent les comédiens ordinaires de la reine Élisabeth, pénétrons, s'il vous plaît, dans le théâtre de Madrid et voyons un peu la pièce que joue la troupe du roi don Philippe.

Le rideau se lève. Le décor représente une place de Vérone. Au fond est un beau palais qui appartient au vieil Antonio, chef de la faction des Castelvins. Il y a bal dans ce palais. Le bruit des violons et des flûtes parvient jusqu'à nous. Sur le devant de la scène, Rosélo, jeune cavalier de la faction des Montèses, cause gravement avec son ami Anselme et lui confie son désir d'assister à la fête. Le prudent Anselme s'é-

vertue à le dissuader de ce projet insensé : Rosélo n'ignore pas quelle haine implacable se sont jurée les Castelvins et les Montèses. Va-t-il donc, par pure fanfaronnade, se livrer à ses ennemis, s'exposer à quelque outrage éclatant, risquer sa vie?— Rosélo s'entête : une sorte de transport surnaturel le pousse, prétend-il, à entrer chez Antoine ; il émet l'espoir que l'amour terminera toutes ces méchantes querelles et que l'hyménée réconciliera les deux partis. Anselme tient bon, mais Rosélo persiste et finit par décider son ami à l'accompagner. Les deux jeunes gens se masquent et s'insinuent dans le palais, suivis du gracioso Marin qui proteste par sa terreur bouffonne contre l'extravagance de son maître.

Le décor change. Nous voici devant un vaste jardin où circulent allègrement des groupes de cavaliers et de dames travestis. Un jeune Castelvin, Octave, fils de Théobalde, fait la cour à sa fiancée, la charmante Julie, fille d'Antoine, qui répond froidement à ses fadaïses. Dans ce moment paraissent nos trois intrus. Rosélo aperçoit Julie ; frappé de sa beauté rare, il perd la tête et ôte son masque. Le maître de céans, Antoine, le reconnaît. « Peut-on pousser l'audace plus loin ? s'écrie-t-il. Rosélo dans mon palais ! » Et furieux il va s'élançer sur le jeune homme, la rapière au poing. Heureusement Théobalde retient son vieil ami et le rappelle au respect de l'hospitalité. Grâce à cette intervention, Rosélo peut impunément contempler Julie. « Hélas ! pense-t-il, pourquoi suis-je né du sang des Montèses ? En aurait-il coûté davantage au ciel de me faire Castelvin <sup>1</sup> ? » De son côté Julie ressent un trouble étrange à l'aspect de cet étranger dont elle ignore le nom : « Si l'amour descendait chez les hommes, il prendrait le visage et la taille de cet inconnu. »

<sup>1</sup> C'est dans le même sentiment que le Roméo de Shakespeare dit à Juliette : « Mon nom, sainte chérie, m'est odieux à moi-même, puisqu'il est un ennemi pour toi ; si je l'avais écrit là, je le déchirerais en pièces. »

Les deux jeunes gens se rapprochent dans le désordre du bal champêtre : Rosélo avoue à Julie qu'il l'aime ; Julie, profitant d'un moment où Octave a le dos tourné, glisse une bague au doigt de Rosélo et lui accorde un rendez-vous pour la nuit prochaine.

Cependant le jour baisse et le crépuscule met un terme à la fête. Tous les invités se retirent. Julie reste seule avec Célie, sa suivante, et lui révèle ses tendres sentiments pour le bel inconnu. Célie se récrie : « Ce bel inconnu, c'est le fils de Fabrice, l'ennemi de votre nom et de votre famille ! » Elle supplie sa maîtresse de combattre cette passion néfaste. Julie voudrait bien suivre un si bon conseil, mais elle n'en a plus la force. D'ailleurs, comment pourrait-elle se dégager ? Elle lui a répondu d'un ton qui n'annonce pour lui aucune horreur. Faut-il donc qu'elle passe dans l'esprit de Rosélo pour une âme double et sans foi ?

— Quelques politesses pour un étranger, affirme Célie, ne tirent pas à conséquence.

— Mais je lui ai donné une bague.

— C'est une innocente galanterie qui peut échapper dans un jour d'allégresse.

— Mais...

— Quoi ! encore un mais, madame.

— Célie, ne me désespère pas, il s'attend à me parler cette nuit dans le jardin. J'ai promis de m'y trouver.

— Ne vous y trouvez point ; il se piquera, vous ne le verrez plus, et c'est l'unique moyen de vous guérir promptement.

En dépit des remontrances de la soubrette, Julie s'est décidée à tenir parole. La nuit est venue. La jeune fille erre seule dans l'allée, et attend Rosélo qui apparaît après avoir escaladé les murs du jardin. Tête-à-tête.

— Rosélo, écoutez-moi. J'ai fait mes réflexions... Cet amour nous mènerait trop loin l'un et l'autre. Nous som-



mes sur le bord d'un abîme. Tâchons de nous en écarter. Vous êtes né Montèse et je suis Castelvine. Quelle horreur si l'on découvrait que je souffre vos assiduités ! Je vois votre mort certaine, mon désespoir, ma honte inévitable. Oubliez-moi et que mon nom ne sorte jamais de votre bouche. Adieu, Rosélo, retirez-vous ! Hélas ! je tremble au moment où je vous parle ! Si mon père vous surprenait ici !

Rosélo ne tient pas compte des prières de Julie ; il ne peut pas partir, il ne partira pas. « Chère ennemie, le ciel sait que je vous obéirais si je pouvais vous obéir ; mais l'amour qui me pénètre me rend incapable d'un si grand effort. Rien ne m'épouvante. Il me serait plus doux de perdre la vie que d'être privé de la joie de vous voir <sup>1</sup>. » Puis, se jetant aux genoux de sa bien-aimée : « Julie, frappe ce cœur qui t'adore, répands tout le sang odieux des Montèses qui coule dans mes veines, ou donne-moi ta main : songe que le ciel nous a peut-être formés pour étouffer l'inimitié de nos pères et pour rétablir la paix dans notre patrie. »

A ce moment pathétique, on entend une rumeur au fond du jardin. Julie reconnaît la voix de son père : « Éloigne-toi, dit-elle tremblante, il te sacrifierait à sa haine.

— Non, je ne te quitterai point : dois-je vivre ou mourir ? Parle. A quoi te résous-tu ?

Julie se décide enfin ; elle aime mieux épouser Rosélo que de le laisser tuer ; elle accorde son consentement et le jeune homme se retire.

Ici finit la première journée. Quand la deuxième commence, le soleil de midi luit sur la place publique de Vérone et éclaire de ses plus ardents rayons le portail de la cathédrale. Rosélo fait part à Anselme de son union avec la fille

<sup>1</sup> De même Roméo à Juliette : « Si tu ne m'aimes pas, que tes parents me trouvent ici. J'aime mieux ma vie finie par leur haine que ma mort prorogée sans ton amour. »

d'Antoine : le mariage vient d'être conclu secrètement par le ministère du prêtre Aurélio. Au moment où les deux amis s'entretiennent, un cliquetis d'épées accompagné de vociférations retentit à l'entrée de l'église : bientôt débouchent sur la place des bandes furieuses, armées de rapières et de pertuisanes. Ce sont les Castelvins et les Montèses qui se sont provoqués et qui vont se battre. Rosélo intervient entre les deux factions : « Seigneurs, arrêtez-vous ! Je suis Montèse, mais je ne souhaite pas le malheur des Castelvins <sup>1</sup>. Souffrez qu'enfin la raison vous éclaire, et daignez m'apprendre quel sujet vous a mis les armes à la main. » Octave explique à Rosélo que les valets d'une dame Montèse ont eu l'audace de déranger un tabouret placé sous les pieds de sa sœur Dorothée. Rosélo ne peut voir là un motif suffisant pour que tant de personnes s'entr'égorgent. Il s'offre à réparer l'offense en allant lui-même replacer le tabouret et propose en outre de prévenir toute discorde nouvelle par une double alliance entre les deux familles : Octave se marierait à doña Andréa, dame Montèse, et lui, Rosélo, épouserait Julie. — Cette proposition exaspère le jeune Castelvin, qui n'a nullement renoncé à ses prétentions sur la fille d'Antoine. Il s'élançe sur son rival, l'épée nue. « Seigneurs, s'écrie Rosélo en s'adressant aux gentilshommes qui l'entourent, soyez témoins que je suis réduit à me défendre lorsque je ne cherchais que la paix. » Le duel s'engage. Après la deuxième botte, Octave tombe mort, et Rosélo n'a que le temps de fuir pour se soustraire aux peines terribles dont la loi menace les meurtriers. Au bruit de la querelle, le duc de Vérone Maximilien est accouru. Sa Grâce interroge les assistants pour connaître les coupables et les châtier. Toutes les dépositions sont à la décharge de Rosélo ; Julie elle-

<sup>1</sup> De même Roméo à Tybalt : « Le nom de Capulet m'est aussi cher que le mien ; tiens-toi pour satisfait. »

même sort de l'église pour le justifier. Mais le duc craindrait d'irriter les Castelvins si Rosélo restait impuni : il l'exile.

Changement de décor. Nous reconnaissons le jardin d'Antoine éclairé vaguement par la lune. Avant de quitter Vérone, Rosélo a voulu revoir Julie et s'est rendu auprès d'elle, accompagné de Marin, qui, de son côté, désire faire ses adieux à Célie. — Julie est toute en larmes. Rosélo lui demande si c'est la mort d'Octave qui la désole<sup>1</sup> : si cela est, il lui offre son poignard pour en frapper le meurtrier. « Cruel, répond la jeune femme, ne sais-tu pas que ton absence est la seule cause de mes pleurs ? Je n'ai plus d'autres parents que toi. Tu es mon bien, mon espoir, ma gloire et ma vie. La nature m'a faite Castelvine, mais l'amour me rend Montèse. » Tout en devisant avec une tendre effusion, les deux époux disparaissent sous la charmille, laissant la place au gracioso et à la soubrette qui égayent la scène de leurs épanchements comiques. — Marin raconte que, pendant la dernière bagarre, il s'est réfugié au haut d'une tour, ne se sentant nulle envie de mourir, et trouvant d'ailleurs que Célie méritait bien qu'on vécût pour elle. Célie approuve fort la couardise, si flatteuse pour elle, de son bon ami. A l'en croire, les galants doivent être un peu poltrons pour rendre de longs services à leurs maîtresses. Un rodomont croit pouvoir entrer partout l'épée à la main ; il s'attire des affaires, réveille le voisinage et nous met dans des transes continuelles. Parlez-nous d'un poltron ! « Sa timidité nous assure de sa prudence et nous goûtons avec lui des plaisirs tranquilles sans craindre pour notre réputation. » Marin enchanté jure par les yeux mutins de Célie qu'on ne trouvera pas dans Vérone un lâche plus consciencieux que

<sup>1</sup> Un doute semblable traverse l'esprit de Roméo : « Est-ce qu'elle ne me regarde pas comme un infâme meurtrier, maintenant que j'ai souillé l'enfance de notre bonheur d'un sang si proche du sien ? »

lui. A peine ce Figaro sans vergogne a-t-il eu le temps d'embrasser sa Suzanne que les deux époux reparaissent. — Rosélo, qui doit se réfugier à Ferrare, promet de revenir voir sa femme de temps à autre. Julie est déjà inquiète des suites de cette absence forcée ; et, pour la rassurer, il faut que Rosélo se confonde en protestations de fidélité. A son tour, Marin exige des garanties de Célie, qui fait vœu d'être aussi constante... qu'un papillon. A ce moment pathétique, des torches luisent à travers la feuillée. Voici Antoine qui s'avance avec des valets armés jusqu'aux dents pour reconnaître d'où provient ce bruit inusité qu'il entend dans le jardin. Rosélo et Marin ont juste le temps de s'esquiver. Antoine trouve sa fille toute éplorée et veut savoir la cause de cette pluie de larmes. Julie l'attribue à la mort de son cousin Octave. Le vieillard la loue de cette sensibilité, et, pour consoler la pauvre enfant, se met en tête de la marier au comte Paris, jeune seigneur aimable, riche et fort accrédité dans Vérone. Sans orier gare, il envoie au comte une lettre pressante : « Je vous donne ma fille, écrit-il, quittez tout, venez nous trouver <sup>1</sup>. »

Ici l'intrigue se complique. La comédie, qui jusqu'ici a suivi sans trop de divagation le scénario italien, s'en écarte brusquement et s'égaré dans les méandres de l'imbroglio picaresque. A peine sorti de Vérone, Rosélo tombe en plein dans une embuscade que lui ont tendue les Castelvins. Au moment où il va succomber sous le nombre de ses agresseurs, survient fort à propos le comte Paris, qui lui prête main-forte, le dégage et lui offre un asile dans une charmante villa qu'il possède aux environs. C'est là, en présence de Rosélo, qu'il reçoit la missive d'Antoine : il s'empresse de la montrer à son hôte pour lui faire part de la

<sup>1</sup> Le vieux Capulet dit avec la même outrecoïdance : « Sire Paris, je puis hardiment vous offrir l'amour de ma fille. »

bonne nouvelle. Rosélo la lit, se croit renié par Julie, et part aussitôt pour Ferrare avec l'intention formelle de se venger de cette trahison dans les bras de quelque maîtresse.

La troisième journée nous montre Julie renfermée chez elle et violemment persécutée par son père qui veut lui imposer le comte Paris. La jeune femme désespérée écrit au prêtre Aurélio qu'elle est décidée à mourir plutôt que de subir ce second mariage, et envoie Célie porter la lettre. La soubrette revient avec un flacon que lui a remis le prêtre et qui contient, a-t-il dit, un calmant souverain. Que madame prenne cette potion, et elle sera délivrée de tous ses tourments ! Cette affirmation laconique suffit à Julie : « Aurélio, pense-t-elle, est un grand philosophe ; toutes les propriétés des plantes lui sont connues, la nature n'a point de secrets pour lui. De plus, il aime Julie comme il aime Rosélo. Depuis qu'il les a mariés, il les appelle ses enfants. » Rassurée par ces réflexions, Julie boit la liqueur, les yeux fermés ; mais aussitôt elle se plaint de souffrances intolérables ; un feu ardent la dévore ; elle ne voit plus qu'à travers un nuage. Plus de doute. Le prêtre s'est trompé et, au lieu d'un cordial, lui a envoyé du poison : « Arrête, Célie, ne trouble pas mes derniers moments... Je meurs contente... Quand tu verras Rosélo, dis-lui que je n'ai pas déshonoré mon titre d'épouse, dis lui que j'emporte mon amour dans la tombe, dis-lui qu'il se souvienne de moi, mais qu'il se console... qu'il vive heureux... Adieu, Rosélo ! Rosélo ! »

A peine Célie a-t-elle emmené sa maîtresse défaillante, qu'une décoration nouvelle nous montre une rue de Ferrare. Rosélo, transformé en petit-maître, est installé sous le balcon de doña Sylvia, jeune coquette célèbre dans la ville, et fait à cette merveilleuse une déclaration qui semble fort bien accueillie. Ces pourparlers galants sont interrompus par Anselme qui vient d'assister aux funérailles de Julie, et qui apprend à Rosélo tous les événements dont s'en-

trétiert à Vérone la douleur publique : la fille d'Antoine s'est empoisonnée ; elle a été trouvée morte dans son lit et enterrée le matin. Rosélo, indigné contre lui-même d'avoir méconnu un dévouement si héroïque, veut s'en punir par un coup de couteau. Mais Anselme lui retient le bras et révèle enfin à son ami le secret que le prêtre Aurélio lui a confié : ce n'est pas un poison que Julie a bu, c'est un narcotique ; tous la croient morte, mais elle n'est qu'endormie. La nuit prochaine, elle s'éveillera, et Rosélo n'a qu'à partir bien vite pour retirer sa femme du monument funèbre. — Rosélo ne perd pas un instant et se lance au galop sur la route de Vérone, en compagnie du gracioso Marin qui a peine à le suivre.

Changement à vue. Voici le tombeau de famille des Castelvins, vaste caveau encombré d'ossements et de têtes de mort. Au milieu est le cercueil où a été déposée Julie. La jeune femme vient de s'éveiller : elle ne sait pas où elle est, elle distingue vaguement les squelettes qui l'entourent et se croit sous l'influence d'un horrible cauchemar. Bientôt paraissent à l'entrée du sépulcre Rosélo et son valet. Marin éclaire la route avec un flambeau ; il s'avance, plus frémissant que Sganarelle traîné par don Juan ; il trébuche contre un crâne, il tombe : la lumière s'éteint ! Malgré l'obscurité qui règne, les deux époux se sont bientôt reconnus ; ils ont hâte de quitter cet horrible lieu et vont chercher asile dans une ferme qu'Antoine possède aux environs.

C'est là, dans un décor tout agreste, que nous retrouvons nos fugitifs, en compagnie d'Anselme qui s'est joint à eux. Tous ont revêtu des costumes champêtres et mènent une existence pastorale. Mais ces félicités bucoliques sont brusquement troublées par l'arrivée d'Antonio qui vient, avec une cohue d'invités, célébrer son mariage avec mademoiselle Dorothée, sœur du défunt Octave. Craignant d'être surpris par leurs ennemis, Rosélo, Anselme et Marin ont

déguerpî au plus vite. De son côté, Julie a grimpé dans une logette pratiquée au-dessus de l'appartement même d'Antoine ; de cette retraite invisible, elle interpelle son père ; elle prétend être revenue de chez les morts pour lui reprocher son injustice et sa rigueur : c'est lui qui l'a tuée en la forçant à épouser Paris, bien qu'elle fût déjà mariée à Rosélo ; aussi est-elle décidée à le hanter tant qu'il ne consentira pas à reconnaître son gendre et à l'aimer. Le bon Antoine, persuadé que c'est l'ombre de sa fille qui lui parle, est saisi de panique : pour apaiser les mânes de Julie, il jure qu'il aimera son mari comme un fils. Au moment où il vient de prononcer ce vœu solennel, arrivent Théobalde et d'autres seigneurs, entraînant Rosélo, Anselme et Marin qu'ils ont faits prisonniers. Les Castelvins furibonds proposent d'infliger à ces trois mécréants les plus affreux supplices ; mais Antoine s'y oppose ; il déclare vouloir tenir le serment qu'il a fait au spectre de sa fille ; il prend Rosélo sous sa protection et, pour lui prouver sa tendresse toute paternelle, il offre de lui céder sa propre fiancée Dorothée. Le mariage entre Rosélo et la fille de Théobalde est sur le point de s'accomplir, quand apparaît Julie, qui descend du ciel pour réclamer en personne son mari. Surprise générale. Antonio, trop heureux de retrouver son enfant, excuse la ruse dont il a été dupe et ratifie l'union définitive de Julie et de Rosélo ; lui-même épouse Dorothée, et Marin obtient Célie ornée d'une dot de mille ducats. La paix entre les Montèses et les Castelvins est enfin conclue, au milieu de l'hilarité générale, par une triple noce.

La pièce de Lope de Véga est amusante, leste et spirituelle : on y trouve tous les mérites, comme tous les défauts de la comédie de cape et d'épée ; elle a l'entrain, la variété, la saillie prompte, l'allure facile, le geste rapide ; mais il lui manque les qualités suprêmes, l'observation qui scrute les

passions, l'imagination qui crée les caractères, la concentration qui règle l'action. Dans l'œuvre espagnole, il y a le mouvement, il n'y a pas la vie : tous ces personnages s'agitent, mais ne respirent pas ; parlent, mais ne pensent pas ; crient, mais ne sentent pas ; ils passent devant nous comme autant d'automates qu'agite au hasard un caprice irresponsable. Pourquoi Rosélo, qui semblait être passionnément épris de Julie, est-il prêt à la tromper avec la première fille venue ? Nous ne savons. L'auteur ne se donne pas la peine d'expliquer cette contradiction. Lui-même ne croit pas plus que nous à la réalité des sentiments qui animent ses personnages : il doute de cette affection exceptionnelle que Rosélo et Julie professent l'un pour l'autre ; voilà pourquoi il en altère sans scrupule le dénoûment tragique ; voilà pourquoi il en fait la caricature dans l'amourette bouffonne du gracioso et de la soubrette.

Lope de Véga a fait la parodie de la légende italienne, Shakespeare en a fait le drame.

William a vengé les amants de Vérone des ironies de Lope : il leur a restitué leur tendresse éperdue, leur fidélité inébranlable, leur suicide sublime. Ces héros, fourvoyés dans la comédie, il les a livrés pour toujours à la fatalité tragique. Il les a soustraits au bonheur banal dont le poète espagnol avait flétri leur union, et il les a voués à jamais au martyre dont ils étaient dignes. Il leur a rendu leur ennui, leur désespoir, leur agonie ; il leur a rendu leurs sanglots, et les larmes du genre humain.

Le drame anglais n'est pas la reproduction de la légende italienne, il en est la résurrection. Shakespeare a ranimé de son souffle souverain toutes ces figures ensevelies dans la tradition : Roméo, Juliette, Tybalt, la nourrice, le moine, le vieux Capulet. Grâce à lui, chacune de ces ombres a acquis une individualité impérissable. Le poète a fait revivre, non-seulement les personnages, mais l'époque



disparue. Dès la première scène, dans cette Vérone qu'ensanglantent les querelles civiles, nous reconnaissons l'Italie du quatorzième siècle, cette misérable Italie pour laquelle le Dante mendie, du fond du purgatoire, la pitié de l'empereur Albert : « Viens voir les Montecchi et les Cappelletti, les Monaldi et les Filippeschi, ô toi, homme sans souci, les uns déjà tristes, les autres craignant de le devenir... Maintenant ne peuvent vivre sans guerre ceux qui habitent ces contrées, et l'on y voit se ronger l'un l'autre ceux qu'entourent une même muraille et un même fossé <sup>1</sup>. » Alors la discorde est partout, le déchirement partout, le morcellement partout. Cette société que nous avons vue, au temps d'Antoine et de Cléopâtre, limitée aux bornes de l'univers connu, est maintenant réduite aux proportions d'une cité ; non, pas même d'une cité, — d'une maison. Les enfants de la même ville se battent d'une rue à l'autre, Guelfes contre Gibelins, Blancs contre Noirs, Orsinis contre Colonnas, Capulets contre Montagues. A voir cette universelle manie de fratricide, il semblerait que chaque créature est possédée de l'esprit de Caïn. On croirait que l'humanité va disparaître, que la civilisation va s'éteindre et que la haine va triompher.

Mais non. Ne perdons pas espoir. Au fond même du cœur humain, il y a un instinct tutélaire que n'ont pas étouffé tous les appétits néfastes ; il y a un sentiment divin qui résiste à toutes les passions bestiales. Cet instinct tutélaire, ce sentiment divin, c'est l'amour. Tandis que la haine pousse au désordre, à la guerre, au chaos, l'amour prêche la concorde, la paix, l'harmonie. L'amour tente de réunir ceux que la haine divise. Acharné comme la haine, il est, comme elle, aveugle : il ignore les obstacles. Peu lui importent les préjugés de caste, les acharnements de parti, les jalousies de race, les vendettas héréditaires. Il poursuit, en dépit de

<sup>1</sup> Dante. *Le Purgatoire* (6<sup>e</sup> chant).

tout, sa mission providentielle : organe mystérieux du progrès, il s'évertue à réconcilier les familles, à rapprocher les nations, à reconstituer l'humanité. La haine nie, l'amour affirme ; la haine détruit, l'amour vivifie. *Roméo et Juliette* est le splendide symbole de cet antagonisme éternel entre les deux principes contraires.

Tandis qu'on se bat dans les rues de Vérone et que les valets préludent à coups de couteau à la querelle des maîtres ; tandis que cette brute de Tybalt force à la riposte l'inoffensif Benvolio ; tandis que le vieux Capulet menace de sa rapière rouillée le vieux Montague, apercevez-vous ce jeune homme, pâle et défait, qui, dès l'aube, erre à l'aventure dans ce grand bois de sycomores ? Il soupire, il gémit, il pleure. Qu'a-t-il donc ? Il a besoin d'aimer : il est tourmenté de ces vagues désirs que révèle la puberté à l'adolescent inquiet ; il souffre de l'isolement où il a vécu jusqu'ici ; il cherche un cœur sympathique qui batte à l'unisson du sien ; il appelle l'âme égarée qui doit compléter son âme. — Cette âme prédestinée à la sienne, Roméo croit l'avoir retrouvée dans Rosaline. Mais Rosaline est un mythe ; c'est une créature insaisissable « qui échappe au choc des regards provocants ; » nul ne l'a vue, nul ne la verra jamais ; elle n'existe que dans l'imagination de son platonique amant. Le nom de Rosaline est le pseudonyme de la beauté idéale dont Roméo est épris. Jusqu'ici Roméo a poursuivi vainement cette beauté fugitive, et voilà la cause de sa mélancolie. Voilà la cause de ce trouble étrange qu'il ressent : « O tumultueux amour ! ô amoureuse haine ! ô tout créé de rien ! informe chaos de ravissantes visions ! plume de plomb ! lumineuse fumée ! feu glacé, santé malade ! sommeil toujours éveillé qui n'est pas ce qu'il est ! Voilà l'amour que je sens et je n'y sens pas d'amour ! »

Ce conflit d'impressions contradictoires peut seul donner une idée de la crise morale qui précède chez le jeune homme

l'explosion de la passion. Roméo a peine à se rendre compte de ce qu'il éprouve ; il est inquiet, agité ; il a la fièvre de la sympathie. Il faut qu'il aime ; mais qui ? mais qui donc ?

C'est l'époque où le carnaval agite ses grelots dans les rues de Vérone. Le soir vient. Voyez-vous ce palais dont les vitres s'illuminent ? Eh bien, s'il est dans le monde un lieu funeste pour Roméo Montague, c'est cette demeure splendide. Là les Capulets sont en fête ; là sont réunis tous les ennemis de Roméo : de tous les cavaliers, de toutes les dames qui entrent sous ce porche, il n'en est pas un, il n'en est pas une qui ne prononce avec exécration le nom de Montague. Que Roméo passe donc vite devant cette maison maudite et qu'il se garde d'y entrer !... Mais je ne sais quelle séduction, plus forte que la raison, entraîne le Montague. Il semble fasciné par ce seuil fatal ; il se sent entraîné vers ce salon doré par la même force mystérieuse qui attire Hamlet sur la sombre plate-forme. — Il entre, déguisé en pèlerin. Il regarde tous ces fronts menaçants, tous ces visages hostiles. O stupeur ! « Quelle est, murmure-t-il, cette dame qui enrichit la main de ce cavalier là-bas ? Oh ! elle apprend aux flambeaux à resplendir ! Sa beauté est suspendue à la joue de la nuit comme un riche joyau à l'oreille d'une Éthiopienne ! Beauté trop précieuse pour la possession, trop exquise pour la terre !... Mon cœur a-t-il aimé jusqu'ici ? Non, car je n'avais pas encore vu la vraie beauté. » Dès ce moment, Roméo ne s'appartient plus : la vague tendresse qu'il éprouvait naguère est devenue une irrésistible passion ; la beauté qu'il rêvait a enfin pris forme devant ses yeux ravis. Dans son extase, le jeune homme ne remarque pas Tybalt qui le menace de son épée ; il n'a qu'une préoccupation, contempler cette jeune fille ; qu'un désir, lui parler. Il s'approche d'elle, il lui prend la main, il lui donne un baiser et, dans ce baiser, son âme. Mais cette inconnue qu'il adore, sous quel nom doit-il l'invoquer ? Roméo s'informe : plus de

doute, elle s'appelle Juliette, et c'est une Capulet ! « O trop chère créance, s'écrie-t-il en se retirant, ma vie est due à mon ennemie. » De son côté Juliette demande avec anxiété les noms de ces cavaliers qui s'en vont : — Nourrice, quel est ce gentilhomme là-bas ? — C'est le fils et l'héritier du vieux Tibério. — Quel est celui qui sort à présent ? — Ma foi, je crois que c'est le jeune Pétruchio. — Quel est cet autre qui suit et qui n'a pas voulu danser ? — Je ne sais pas. — Va demander son nom ; s'il est marié, mon cercueil pourrait bien être mon lit nuptial... — Son nom est Roméo, c'est un Montague, le fils unique de votre plus grand ennemi. — Mon unique affection émane de mon unique aversion ! Il m'est né un prodigieux amour, puisqu'il faut que j'aime mon ennemi exécré ! » Ainsi la sympathie humaine est imprescriptible : la nature finit toujours par ressaisir ses droits méconnus. Qu'importe que Roméo ait appris dès l'enfance à détester les Capulets ! Qu'importe que Juliette ait été élevée dans l'horreur des Montagues ! L'éducation, si forte qu'elle soit, est moins forte que la passion. L'inimitié des deux familles se résout en tendresse, la haine acharnée des parents suscite chez les enfants un amour acharné qui lui donne le démenti et la brave.

Après la scène du bal, la scène du balcon. Dès que Roméo et Juliette se sont retrouvés, l'union est devenue pour eux la nécessité suprême. Pour atteindre ce but radieux, les deux amants sont prêts à tout, — oui, même à renier leurs pères et à abjurer leurs noms. « Tu n'es pas un Montague, lui dit-elle, tu es toi-même. Qu'est-ce qu'un Montague ? Ce n'est ni une main, ni un pied, ni un bras, ni un visage, ni rien qui fasse partie d'un homme... Oh ! sois quelque autre nom ! Qu'y a-t-il dans un nom ? Ce que nous appelons rose embaumerait autant sous un autre nom. Quand Roméo ne s'appellerait plus Roméo, il n'en garderait pas moins ses chères perfections... Roméo, renonce à ton nom, et, en

échange de ton nom, prends-moi tout entière. — Je te prends au mot, répond-il, appelle-moi seulement ton amour, et je reçois un nouveau baptême, je ne suis plus Roméo. » La Juliette anglaise est bien plus fatalement éprise que la Giulietta italienne ou la Julia espagnole. Elle ne résiste pas, comme celles-ci, aux sollicitations de son amant; elle se donne tout de suite, à jamais : « Ah ! je voudrais bien rester dans les convenances, je voudrais bien nier ce que j'ai dit. Mais adieu les cérémonies ! M'aimes-tu ? Je sais que tu vas dire oui et je te croirai sur parole... Si tu penses que je me laisse trop vite gagner, je froncerai le sourcil, et je serai cruelle, et je te dirai *non*, pour que tu me fasses la cour : autrement, rien au monde ne m'y déciderait. En vérité, beau Montague, je suis trop éprise, et aussi tu pourrais croire ma conduite légère; mais crois-moi, gentilhomme, je me montrerai plus fidèle que celles qui savent le mieux affecter la réserve. » Devant Roméo, Juliette laisse tomber tous les voiles; elle n'a ni honte, ni coquetterie, ni fierté; elle dédaigne la tactique banale de la défensive féminine; les ruses de la résistance lui répugnent comme autant d'hypocrisies. A quoi bon les équivoques? A quoi bon les faux-fuyants? A quoi bon les délais? A quoi bon les mensonges? N'est-elle pas à lui comme il est à elle? Qu'il la possède donc. Pudeur suprême de l'amour! la vierge s'offre avec l'empressement de la prostituée.

L'union, résolue entre les amants, doit être consacrée dès le lendemain. Mais où donc est le prêtre digne de bénir cette sainte fusion des deux âmes? Regardez, à la lueur de l'aurore, ce vieillard qui entre dans cette cellule, un panier au bras. Il vient de cueillir dans les champs les simples dont il a besoin pour composer ses philtres bienfaisants. Sans être magicien comme le Lorenzo de la légende, Laurence est un savant. Il est de ces clercs tolérants qui n'ont pas peur d'étudier Dieu dans son œuvre; il a beaucoup observé, beau-

coup médité. Pour lui, « il n'est rien sur la terre de si humble qui ne rende à la terre un service spécial. » Il cherche la grâce dans ce qu'il y a de plus vil, comme dans ce qu'il y a de plus noble ; il interroge les plantes, les herbes, jusqu'aux pierres. La nature lui révèle ses secrets aussi volontiers que la société ; il est l'arbitre choisi des choses et des hommes. La fleur, comme Juliette, l'a pris pour confesseur. Observez-le bien. C'est un des plus vénérables caractères que le théâtre nous offre. Quel contraste entre ce religieux révé par le poète hérétique, et le religieux vulgaire que les écrivains catholiques ont peint d'après nature ! Combien ce ministre de la charité et de la science ressemble peu au moine intrigant, ignorant et fourbe, dont Boccace et Rabelais ont levé la cagoule ! Laurence est le représentant le plus auguste du sacerdoce : c'est un philosophe, c'est un sage ! Pour sanctifier l'amour de ses héros, le poète a évoqué la majestueuse figure du pontife idéal.

Shakespeare, qui, comme chacun sait, a refait *Roméo et Juliette*, a complètement modifié la scène où les deux amants viennent trouver le moine dans sa cellule. Dans le drame primitif, publié en 1597, Laurence ratifiait le mariage entre le fils des Montagues et l'héritière des Capulets, sans témoigner aucune inquiétude sur les conséquences de cette union clandestine. « Père, lui disait Roméo en entrant, c'est de ton concours sacré que dépendent mon bonheur et celui de Juliette. — Sans plus de paroles, répondait Laurence, je ferai tout au monde pour vous rendre heureux, si cela est en mon pouvoir. » Dans le drame définitif, imprimé en 1599, le moine a perdu cette fausse confiance. Ce n'est plus sans appréhension qu'il accorde son concours : « Puisse le ciel, s'écrie-t-il, sourire à cet acte pieux, et puisse l'avenir ne pas nous le reprocher par un chagrin ! » Il ne dissimule plus les inquiétudes qu'autorise

sa vieille expérience ; le bonheur de ces amoureux lui paraît trop grand pour durer : « Ces joies violentes ont des fins violentes : flamme et poudre, elles se consomment dans un baiser. » Ainsi le moine nous prépare par ses pressentiments à la fatale conclusion. Grâce à une retouche magistrale, il acquiert la puissance augurale qui lui manquait. Ce trait nouveau complète désormais sa figure. Le prêtre est devenu prophète.

Hélas ! la prédiction de Laurence ne se réalise que trop tôt. A peine Roméo a-t-il épousé Juliette, à peine a-t-il quitté la cellule, que Tybalt le défie sur la place publique.

— Vous vous rappelez comment a lieu la rencontre entre Roméo et Tebaldo dans la légende italienne. Une rixe a éclaté sur la promenade du Cours entre les deux familles rivales ; Roméo, d'abord neutre, se laisse émouvoir par les cris de ses partisans blessés ; il se jette sur Tebaldo et le tue. — Afin de justifier cette action de Roméo, Shakespeare a pris un surcroît de précaution : quelques coups d'épée donnés à d'obscurs partisans ne lui ont pas paru une provocation suffisante ; il a aggravé l'offense de Tybalt par le meurtre de Mercutio. Ce n'est pas seulement pour Roméo, son ami intime, que la mort de Mercutio est une perte irréparable, c'est pour la foule, dont il était le favori. Jamais figure plus aimable, plus gracieuse et plus gaie n'avait paru sur la scène. — Shakespeare avait trouvé dans des ébauches antérieures les autres personnages de son drame. Mais Mercutio était né de sa fantaisie : aussi avait-il traité ce fils unique en enfant gâté ; il avait prodigué, pour en doter celui-ci, tous les trésors de sa verve inépuisable ; il lui avait accordé les dons les plus enviés de l'intelligence. Mercutio n'était pas seulement un homme d'esprit dans l'acception moderne du mot, c'était un poète. Il n'avait pas seulement tous les mérites superficiels, la saillie, la répartie soudaine, la raillerie, l'étincelle ; il avait toutes les facultés puissantes, l'intuition mystérieuse,

la pensée profonde, l'imagination ardente, le feu sacré. Il ne savait pas seulement lancer l'épigramme mordante aux troussees de la nourrice ahurie ; il pouvait, quand bon lui semblait, atteler le quadrigé effréné du rêve au char aérien de la reine Mab.

Dryden rapporte une tradition étrange à propos de la mort de Mercutio ; d'après cette tradition, l'auteur de *Roméo et Juliette* aurait déclaré qu'il avait été obligé de tuer Mercutio au milieu de la pièce pour ne pas être tué par lui. Dryden, qui se platt à croire à l'authenticité de ces paroles, ajoute assez méchamment que *Mercutio ne lui semble pas un personnage si formidable et que l'auteur aurait bien pu, sans danger pour lui-même, le laisser vivre jusqu'à la fin de la pièce et mourir dans son lit*. Johnson, peu suspect de partialité pour Shakespeare, relève avec colère l'assertion malveillante de Dryden et en fait justice en peu de mots : « La gaieté de Mercutio, son esprit et son courage, dit le célèbre critique, feront toujours désirer par ses amis qu'il eût vécu plus longtemps ; mais sa mort n'est pas précipitée ; il a vécu le temps qui lui était assigné dans la construction de la pièce, et je ne doute pas que Shakespeare n'eût été capable de prolonger son existence, bien que quelques-unes de ses saillies dépassent la portée de Dryden. » La riposte de Johnson est dure, mais méritée. Conçoit-on, en effet, l'outrecuidance du poète de la Restauration, raillant, sur un propos de coulisse, l'incapacité de Shakespeare ! Comme il est vraisemblable que l'auteur de *Comme il vous plaira* et de *Beaucoup de bruit pour rien* eût proclamé son impuissance à soutenir jusqu'au bout un personnage comique ! Shakespeare, le père de Béatrice et de Rosaline, Shakespeare, l'auteur de l'interminable Falstaff, se déclarant épuisé par Mercutio ! Quelle absurdité ! — L'affirmation de Dryden ne prouve qu'une chose : c'est qu'il n'a point compris la savante construction du drame dont il parle. La mort de Mer-



cutio n'est pas un accident intempestif, dû au caprice soudain d'un esprit fatigué ; elle est l'événement nécessaire d'où doit sortir le dénouement même.

Tybalt doit tuer Mercutio afin que Roméo tue Tybalt. Pour que cet Hamlet de l'amour s'arrache à son inaction, pour qu'il soit entraîné à se battre avec ce Laërtes farouche dont Juliette est la cousine, il faut une de ces causes suprêmes qui mettent l'épée à la main des plus lâches : il faut qu'il ait à venger, sinon un père, du moins un frère. « Donc ce gentilhomme, mon intime ami, a reçu un coup mortel pour moi, après l'outrage déshonorant fait à ma réputation !... Tybalt est vivant, triomphant, et Mercutio est tué. Ah ! remonte au ciel, circonspecte douceur, et toi, furie à l'œil de flamme, sois mon guide !... Tybalt, reprends pour toi ce nom d'infâme que tu m'as donné tout à l'heure. L'âme de Mercutio n'a fait que peu de chemin au-dessus de nos têtes ; elle attend que la tienne aille lui tenir compagnie ! Il faut que toi ou moi ou tous deux nous allions la rejoindre ! » Ainsi parle Roméo. Devant le cadavre de Mercutio, il sent renaître en lui ses rancunes de Montague ; l'antique esprit des vendettas lui restitue ses vertiges ; il est possédé de nouveau de ce démon de la haine qu'avait exorcisé le doux regard de sa bien-aimée ; le sang de ses aïeux lui remonte à la face. Il menace de sa lame furieuse la rapière redoutable qui vient de frapper son ami. Le mari de Juliette croise le fer avec le cousin de Juliette. C'en est fait. Tybalt tombe et Roméo est banni.

Quelle scène étonnante que celle où Juliette apprend les terribles événements qui vont décider de sa vie ! Jamais poète n'a combiné avec une plus savante audace ces deux éléments du drame, le comique et le tragique. — La nourrice arrive haletante, épuisée, toussant, crachant, n'en pouvant plus. A son geste de désespoir, Juliette comprend qu'une catastrophe est arrivée ; mais quelle est au juste cette catastrophe, elle ne peut parvenir à le découvrir : « Il est

mort ! il est tué ! il n'est plus ! » Mais qui donc est mort ? La nourrice ne le dit pas. Son essoufflement prolonge l'affreuse équivoque. Il faut que Juliette attende que la vieille femme ait repris haleine ; il faut que cette immense douleur reste suspendue aux intermittences de ce catharre : « Quel démon es-tu pour me torturer ainsi ? s'écrie la pauvre enfant. C'est un supplice à faire rugir les damnés. Roméo est-il mort ? Dis oui ou non, et qu'un seul mot décide de ma misère ! » L'asthme de la vieille est impitoyable. Quelques minutes, quelques siècles s'écoulent avant qu'elle parvienne à articuler ces mots décisifs : « Tybalt n'est plus et Roméo est banni ! Roméo qui l'a tué est banni ! » Enfin Juliette connaît la vérité tout entière : elle est frappée d'un double malheur ; elle a à pleurer en même temps son cousin mort et son mari proscrit. Pour un instant la perte de Tybalt paraît être le regret suprême de Juliette : on dirait qu'alors elle se rappelle cette douce enfance dont Tybalt fut le compagnon, et que ces souvenirs affluent dans son esprit pour accuser Roméo. Durant une minute, les prédilections de la jeune fille semblent dominer les affections de la femme. Juliette cesse d'être une Montague pour redevenir une Capulet. A l'écouter parler de Roméo, on croirait entendre la Chimène maudissant Rodrigue : « O cœur de reptile caché sous la beauté en fleur ! Corbeau aux plumes de colombe ! Agneau ravisseur de loups ! Méprisable substance d'une forme divine ! Se peut-il que la perfidie habite un si splendide palais ! » Mais l'Italienne n'a pas l'acharnement familial de l'Espagnole. Chez elle, cette apparente velléité de résistance à la passion n'a que la durée d'un éclair. Pour que ses vrais sentiments fassent explosion, il suffit d'un mot de la nourrice : « Il n'y a plus à se fier aux hommes, marmonne cette commère, ce sont tous des parjures, tous des vauriens, tous des hypocrites. Ah ! où est mon valet ? Vite, qu'on me donne de l'eau-de-vie !... Honte à Roméo ! »

Travesties de cette façon bouffonne, les paroles que Juliette vient de prononcer contre son mari lui semblent autant de blasphèmes; elle se tourne avec fureur contre la vieille qui lui renvoie cet écho burlesque de ses imprécations : « Maudite soit ta langue pour ce souhait ! Il n'est pas né pour la honte, lui ! La honte serait honteuse de siéger sur son front, car c'est le trône où l'honneur devrait être couronné monarque absolu de l'univers. Ah ! quel monstre j'étais de l'outrager ainsi ! » Le grotesque déchaîne le sublime. Provoqué par la ridicule interruption de la nourrice, l'amour reparait chez Juliette dans toute sa pathétique grandeur; le désespoir de l'épouse foudroie le deuil de la cousine de ses dédains superbes : « Oh ! il y a un mot plus terrible que la mort de Tybalt qui m'a assassinée ; je voudrais bien l'oublier, mais, hélas ! il pèse sur ma mémoire comme une faute damnable sur l'âme du pécheur. Tybalt est mort et Roméo est banni. Banni ! ce seul mot *banni* a tué pour moi dix mille Tybalt. Que Tybalt mourût, c'était un malheur suffisant, se fût-il arrêté là. Si même le malheur inexorable a besoin d'un cortège de catastrophes, pourquoi, après m'avoir dit *Tybalt est mort*, n'a-t-elle pas ajouté *ton père aussi* ou *ta mère aussi*, ou même *ton père et ta mère aussi* ? Mais, à la suite de la mort de Tybalt, faire surgir cette arrière-garde : *Roméo est banni*, c'est tuer, c'est égorger à la fois père, mère, Tybalt, Roméo et Juliette ! *Roméo est banni*... Il n'y a ni fin, ni limite, ni mesure, ni borne à ce mot meurtrier ! »

La scène suivante entre Laurence et Roméo est un des plus frappants exemples de la toute-puissance du génie. Ici s'offrait à l'auteur une formidable difficulté : il avait à peindre l'état mental d'un homme que l'exil arrache à tout ce qu'il aime. Pour une pareille tâche, les éléments que fournit l'observation personnelle manquaient au poète. — Tant qu'il ne s'agissait que d'exprimer les douleurs imposées à l'homme par

la vie, Shakespeare pouvait trouver dans ses propres impressions les documents qui lui étaient nécessaires. Il avait été jaloux comme Othello ; il avait pleuré un enfant comme le roi Lear ; il avait éprouvé, comme Claudio, les terreurs de la mort ; il avait épuisé, comme Hamlet, les amertumes de la mélancolie. Il avait été frappé par la nature, mais il n'avait pas été, comme Roméo, accablé par la société. Il n'avait pas été proscrit, il n'avait pas été mis hors la loi, il n'avait pas subi l'épouvantable déchirement de l'homme qui est arraché par la même secousse à la patrie et à la femme adorées. Il n'avait pas été condamné à quitter pour toujours le foyer héréditaire, à rompre les douces habitudes de l'enfance, à briser les chères relations de la jeunesse. Il n'avait pas été réduit à abandonner la terre douce et triste,

Tombeau de ses aïeux et nid de ses amours.

Il n'avait pas été suffoqué par les sanglots d'un éternel adieu ; il n'avait pas senti son cœur se fondre et son âme s'en aller sur ses lèvres dans le baiser suprême d'un dernier rendez-vous.

Comment donc le poète pouvait-il exprimer les angoisses de Roméo, ne les ayant pas éprouvées ? Toutes les données de l'expérience faisant défaut, un talent vulgaire aurait éludé ou écourté la terrible scène. Mais Shakespeare n'a pas eu cette défaillance. Il a affronté le sujet avec toute l'assurance du génie ; il a suppléé par l'intuition aux lacunes de l'analyse ; ne pouvant voir, il a deviné, et, par un miracle d'imagination, il a évoqué le vrai.

O vous tous qui avez traversé ces épreuves, vous tous que la destinée a violemment enlevés aux joies natales, relisez cette scène où Roméo apprend la sentence qui le frappe, et dites-moi si le poète n'a pas bien trahi le secret de vos souffrances. Ne sont-ce pas vos plaies cachées que voilà mi-

ses à nu ? Ne sont-ce pas les douleurs stoïquement désavouées par vous qui hurlent par la voix de Roméo ? « Ah ! le bannissement ! par pitié, dis : la mort ! L'exil a l'aspect plus terrible, bien plus terrible que la mort !... Hors de ces murs, le monde n'existe pas : il n'y a que purgatoire, torture, enfer même ! Être banni d'ici, c'est être banni du monde, et cet exil-là, c'est la mort !... Tu n'avais donc pas de poison subtil, pas un couteau affilé, un instrument quelconque de mort subite ? Tu n'avais donc pour me tuer que ce seul mot : *banni ! banni !* Ce mot-là, mon père, les damnés de l'enfer le prononcent dans les rugissements !... Au gibet la philosophie ! Tu ne peux pas parler de ce que tu ne sens pas. Si tu étais jeune comme moi, éperdu comme moi et comme moi proscrit, alors tu pourrais t'arracher les cheveux et te jeter contre terre pour y prendre d'avance la mesure de ta fosse ! »

Quelle nuit de noces ils ont eue, les époux véronais ! Nuit de délices et de tortures ! Nuit d'extase et d'effroi ! Nuit d'immense ravissement et de désolation immense ! Entre ces jeunes gens que l'amour marie ce soir, demain l'exil prononce le divorce. Les voyez-vous dans la chambre nuptiale, allant du balcon à l'alcôve et de l'alcôve au balcon, enchantés et effarés, maudissant et bénissant chaque minute qui s'écoule, échevelés à la fois par la jouissance et par l'horreur ? Hélas ! ces étreintes si douces doivent être les dernières ; tous ces baisers sont des baisers d'adieu ! La proscription, la hideuse proscription est à la porte et n'attend que le point du jour pour les enlever l'un à l'autre. Misérables bienheureux ! il faut qu'ils rassasient en quelques heures l'infini de leurs désirs ; il faut qu'ils vivent en quelques secondes toute une éternité de tendresses... Ciel ! quel est l'oiseau qui a chanté. Est-ce le rossignol ? Est-ce l'alouette ? « C'est le rossignol, prétend Juliette ; toutes les nuits il chante sur le grenadier là-bas. Crois-moi, amour, c'était le rossignol. — C'est

l'alouette, affirme Roméo, c'est la messagère du matin ! Regarde, amour, ces lueurs jalouses qui dentellent le bord des nuages à l'orient. Je dois partir et vivre ou rester et mourir. — Cette clarté là-bas n'est pas la clarté du jour, je le sais bien, moi ! c'est quelque météore que le soleil exhale pour te servir de torche cette nuit. Reste donc ! — Soit ! qu'on me prenne, qu'on me mette à mort, je suis content si tu le veux ainsi. Non, cette lueur grise n'est pas le regard du matin, elle n'est que le pâle reflet du front de Cynthia, et ce n'est pas l'alouette qui frappe de ces notes stridentes la voûte du ciel. Vienne la mort et elle sera la bienvenue. Ainsi le veut Juliette... Comment êtes-vous, mon âme ? Causons, il n'est pas jour. — Il est jour, il est jour ! Va-t'en, pars. C'est l'alouette qui détonne ainsi. Sa voix nous dérobe l'un à l'autre et te chasse d'ici par son hourvari matinal. Ah ! maintenant pars !... Allons, fenêtre, laisse entrer le jour et sortir ma vie. — Adieu, adieu ! un baiser et je descends. » Et l'affreux arrachement a lieu et Roméo descend, et, quand il est descendu, les deux époux échangent un dernier regard ; mais déjà ils sont méconnaissables ; l'exil a jeté sur leur visage son crêpe lugubre. « O Dieu ! s'écrie-t-elle, tu m'apparais comme au fond d'une tombe. Ou mes yeux me trompent, ou tu es bien pâle. — Crois-moi, ma bien-aimée, tu me sembles bien pâle aussi. L'angoisse a bu notre sang, adieu ! » Pour les amants, la séparation, c'est la mort. Chaque pas qui les éloigne est un pas dans le sépulchre. Dès l'instant où ils se quittent, ce ne sont plus des vivants, ce sont des spectres.

*Roméo et Juliette* est, de tous les drames de Shakespeare, celui où l'action est la plus rapide. Voyez avec quelle logique inexorable les événements s'y sont précipités. L'entrée de Roméo au bal des Capulets a eu immédiatement une double conséquence, son mariage avec Juliette et son duel avec Tybalt. Son duel avec Tybalt a eu pour résultat son

exil. Son exil a causé le désespoir de Juliette. Le désespoir de Juliette est le motif qui décide ses parents à la marier sans retard à Paris. — Dans la légende italienne, un intervalle de plusieurs mois s'écoule entre le départ de Roméo et cette funeste décision. « Roméo ayant pris congé de Juliette s'en va à Saint-François, et, après qu'il eut fait entendre son affaire à frère Laurens, partit de Vérone accoutré en marchand étranger et fit si bonne diligence, que sans encombrer il arriva à Mantoue, où il loua maison, et vivant en compagnie honorable, s'essaya pour quelques mois à décevoir l'ennemi qui le tourmentait. Mais durant son absence, la misérable Juliette ne sut donner si bonne trêve à son deuil que par la mauvaise couleur de son visage, on ne découvrit aisément l'intérieur de sa passion<sup>1</sup>. » — Dans le drame, pas de délai. La fatalité tragique, une fois en besogne, ne s'interrompt pas. A peine Roméo a-t-il quitté la chambre nuptiale que voici venir Capulet et lady Capulet pour signifier à leur fille que dans deux jours elle doit épouser le comte Paris. Placée entre la foi conjugale et le respect filial, Juliette agit comme Desdémone : elle résiste, avec déférence mais avec fermeté, à l'autorité paternelle.

Alors éclate sur la jeune femme la formidable colère du père offensé. Capulet est de la même race que Brabantio. C'est un de ces seigneurs de vieille roche habitués à exercer chez eux le pouvoir absolu. Devant lui tous plient, tous s'humilient, tous tremblent. Sa femme n'est que la première de ses servantes. Il traite ses gens comme sa famille, et sa famille comme ses gens. Doué de qualités réelles, affable, hospitalier, assez bon homme au fond, Capulet devient féroce à la moindre résistance. Vous vous rappelez, pendant la scène du bal, avec quelle indignation il gourmandait son neveu Tybalt. Jugez par là combien il doit être exas-

<sup>1</sup> Nouvelle de Bandello, traduite par Boisteau.

péré par la désobéissance de sa fille : « Mignonne donzelle, s'écriait-il, dispensez-moi de vos fiertés et préparez vos fines jambes pour vous rendre jeudi prochain à l'église Saint-Pierre, en compagnie de Paris, ou je t'y traînerai sur la claie, moi ! — Cher père, je vous en supplie à genoux, ayez la patience de m'écouter, rien qu'un mot ! — Arrière, éhontée ! » Repoussée par le vieillard qui vient de sortir furieux, Juliette se traîne aux pieds de lady Capulet. Si son père ne l'a pas comprise, peut-être sa mère la devinera-t-elle : « Oh ! ne me rejetez pas, ma mère bien-aimée. Ajournez ce mariage d'un mois, d'une semaine. Sinon, dressez le lit nuptial dans le sombre monument où Tybalt repose ! — Ne me parle plus, je n'ai rien à te dire, car entre toi et moi tout est fini. » Et lady Capulet court rejoindre son mari. Qui donc aura pitié de la pauvre enfant, si sa mère l'abandonne ? Il est encore une affection sur laquelle Juliette compte : la nourrice ! — Oui, cette vieille servante qui l'a allaitée, qui l'a tenue dans ses bras toute petite, qui a obtenu d'elle son premier sourire, et, vous vous en souvenez, sa première grimace, cette fidèle gouvernante qui l'a vue grandir sous ses yeux, qui toujours l'a gâtée, adulée, choyée, qui pour elle a tendu les langes du berceau et les draps du lit nuptial, celle-là du moins sympathisera avec Juliette : « O mon Dieu, nourrice, comment empêcher cela ? Console-moi, conseille-moi ! » Ici encore le sublime se heurte au grotesque. Le vulgaire raisonnement de la nourrice n'indique au noble délire de Juliette que le plus ignoble expédient : « Ma foi, écoutez ! Roméo est banni ; je gage le monde entier contre néant qu'il n'osera jamais venir vous réclamer... Puisque tel est le cas, mon avis, c'est que vous épousiez le comte. Oh ! c'est un si aimable gentilhomme. Roméo n'est qu'un torchon à côté de lui ! » Devant cet infâme conseil, la généreuse créature se révolte, Juliette récuse à tout jamais le lâche dévouement qui lui offre le bonheur dans



le déshonneur : « O vieille damnée ! abominable démon ! Je ne sais quel est ton plus grand crime, ou de souhaiter que je me parjure, ou d'outrager mon seigneur ! Va-t'en, perfide conseillère. Entre toi et mon cœur, il y a désormais rupture. »

Maudite par son père, honnie par sa mère, trahie par sa nourrice, Juliette va s'adresser à la mort : elle se tuera plutôt que d'épouser Paris. Mais, avant d'accomplir cette résolution désespérée, elle veut, pour l'acquit de sa conscience, invoquer une dernière fois l'arbitrage de la sagesse humaine. Elle se rend chez son confesseur, un poignard à la main : « Oh ! donne-moi vite un conseil, dit-elle à Laurence ; sinon, entre ma détresse et moi, je prends ce couteau pour médiateur. » A la situation extrême où est placée Juliette, Laurence entrevoit tout de suite la véritable issue : cette issue, ce n'est pas le suicide, c'est la fuite. Il faut que Juliette fuie, et fuie avec Roméo. Mais comment opérer cette évasion sans un scandale qui perde la jeune femme ? Comment protéger la retraite des époux ? Comment dépister à jamais les vendettas acharnées à les poursuivre ? La science extraordinaire du moine lui révèle un moyen extraordinaire. Comme l'alchimiste païen de *Cymbeline*, le mage chrétien a la recette d'un narcotique inoffensif qui peut donner à un vivant toute l'apparence d'un cadavre. Endormie par ce narcotique, Juliette passera pour morte ; ses parents l'enseveliront au caveau de famille ; au bout de quarante-deux heures elle s'éveillera ; Roméo, appelé de Mantoue par une lettre pressante, l'enlèvera de la tombe et tous deux pourront, sans être inquiétés, se réfugier dans quelque lointain asile. Tel est le plan qui doit sauver Juliette, « si aucune frayeur féminine ne vient abatre son courage au moment de l'exécution. » — Donne, oh ! donne, ne me parle pas de frayeur, s'écrie l'amoureuse qui ne doute pas d'elle-même, et elle em-

porte la précieuse fiole qui contient sa réunion à Roméo.

Rentrée à la maison, Juliette suit les instructions de son directeur ; elle feint de consentir à épouser Paris, et, tandis que Capulet, dupe de ce pieux mensonge, veille aux préparatifs de la noce, elle s'apprête pour les funérailles. Une fois seule dans sa chambre, elle saisit la fiole ; mais, au moment d'avalier l'étrange liqueur, elle sent un frisson qui lui glace le sang ; sa frêle et délicate constitution se révolte contre la violence qui lui est faite. Une lutte sinistre s'établit entre sa nature et sa volonté, entre les instincts de la femme et la résolution de l'épouse. Toutes les suppositions que peut suggérer l'effroi traversent en un instant sa pensée. Elle craint d'être empoisonnée ; elle craint que Roméo n'arrive pas à temps ; elle craint d'être suffoquée ou tout au moins de devenir folle dans ce caveau « où depuis des siècles sont entassés les os de ses ancêtres, où Tybalt sanglant pourrit sous son linceul, où, à certaines heures de la nuit, les esprits apparaissent. » Elle craint de s'éveiller avant l'heure « au milieu de gémissements semblables à ces cris de mandragore déracinée que les vivants ne peuvent entendre sans tomber en démente. Oh ! alors elle perdrait la raison ; et peut-être, insensée, voudrait-elle jouer avec les squelettes de ses ancêtres, et, saisissant l'os de quelque grand parent, en broyer sa cervelle désespérée ! » Dans son délire, elle aperçoit le spectre de son cousin poursuivant Roméo... « Arrête, Tybalt, arrête ! » Il semble qu'en ramenant sa pensée vers Roméo, Juliette ait repris courage. Elle porte la fiole à ses lèvres et avale le breuvage, dans un toast à son bien-aimé : « Roméo ! Roméo ! Roméo ! voici à boire, je bois à toi. »

Mistress Jameson, dans une remarquable étude, a justement fait ressortir la différence qui existe entre Juliette et les autres types féminins de Shakespeare. L'énergie de Juliette ne rappelle jamais celle que produit chez sa sœur



Imogène la grandeur morale ou chez sa sœur Portia la puissance intellectuelle ; elle est fondée sur le sentiment, non sur le caractère ; elle est accidentelle, non inhérente. Otez à Juliette son amour, vous retrouverez tout de suite la faible et pusillanime nature d'une naïve enfant. Au contraire restituez-lui sa passion, et aussitôt cette nature s'exaltera, sa faiblesse deviendra force, sa pusillanimité se changera en intrépidité, sa naïveté se transformera en éloquence. Elle aura tout courage et toute bravoure ; elle affrontera toutes les épreuves, tous les périls, tous les épouvantails. L'enfant deviendra sublime, et l'héroïsme posera sur ce front de quinze ans son éblouissante auréole.

Jusqu'ici le stratagème imaginé par Laurence a réussi entièrement. Ce que le moine avait prémédité s'est accompli dans le moindre détail. Le matin même où Paris devait l'épouser, Juliette, immobilisée par le somnifère, a été déclarée morte, et conduite au cimetière au lieu d'être menée à l'église. « Tous les préparatifs de fête se sont changés en appareil funèbre ; le gai concert est devenu un glas mélancolique, le repas de noces un triste banquet d'obsèques, l'hymne solennel un chant lugubre. » La jeune femme, couchée dans un cercueil ouvert, dort au caveau de famille ; avant vingt-quatre heures, elle doit s'éveiller. Qu'alors Roméo arrive, qu'il la retire du sépulchre, qu'il l'emmène de cette triste Vérone, et les deux époux, désormais à l'abri du péril, pourront transporter dans quelque désert éloigné l'Éden de leur amour ! Oh ! quelle existence d'extases, de ravissements et de délices leur promet ce paradis retrouvé ! Quelle joie de vivre, loin des haines du monde, sous quelque humble toit, côte à côte, la bouche sur la bouche, le cœur sur le cœur, Roméo pour Juliette, Juliette pour Roméo ! Le bon prêtre a tout arrangé et tout deviné ; il a tout prévu, oui, tout, — hormis l'imprévu ! Laurence a bien écrit à Roméo pour lui révéler son plan mystérieux, mais

la lettre n'a pas été remise à Roméo. Le moine qui s'était chargé de la porter a été retenu par un accident. — Cet accident, c'est le veto mis par le sort au bonheur des amants véronais. Cet accident, c'est le trait oblique lancé sur les deux prédestinés par les astres ennemis. Cet accident, c'est la brusque échappatoire opposée à la conjecture par le mystère ! Cet accident, c'est l'infranchissable grain de sable jeté par la fatalité en travers de la volonté humaine.

Hélas ! les plus sages sont sujets à l'erreur : frère Jean n'ayant pu remplir sa mission, le projet de Laurence avorte. Balthazar arrive le premier ; et, au lieu de l'heureuse issue qu'avait rêvée le moine, arrive la catastrophe.

Persuadé par le récit du page que Juliette est morte, Roméo ne verse pas une larme, ne pousse pas un sanglot, n'articule pas un cri. Devant une telle douleur, le poète a fait taire la parole : il n'a pas cherché à exprimer l'inexprimable, il n'a pas tenté de définir l'infini. A quoi bon pour ce désespoir les lieux communs de la plainte ? Juliette est morte. Il s'agit bien de la pleurer ! Il faut la rejoindre. « O ma Juliette, je dormirai près de toi ce soir ! » Pour arriver à ce but suprême, Roméo veut le moyen le plus infaillible et le plus rapide : il s'empoisonnera. Mais comment se procurer du poison ? La loi de Mantoue punit de mort le trafic de cette denrée-là. Bien misérable serait celui que l'appât du gain déciderait à braver une prohibition si terrible. C'est alors que Roméo se souvient d'avoir rencontré, il y a quelques jours, un pauvre apothicaire occupé à cueillir des simples. « Ce gueux que la famine a rongé jusqu'aux os » tient aux environs une chétive échoppe où se dessèchent une tortue, un alligator empaillé et des peaux de poissons monstrueux ; sur sa devanture « sont épars pour faire étalage des boîtes vides, des pots de terre verdâtres, des vessies, des graines moisies, des restes de ficelle et de vieux pains de rose. » Roméo se rappelle minutieusement ces détails

qui confirment son plus cher espoir. Nul doute que cette pénurie squalide ne soit corruptible, et que ce meurt-de-faim ne lui vende à mourir. — Roméo frappe à la porte du bouge. L'homme ouvre. Roméo lui offre une fortune, quarante ducats, pour une dose de poison. « J'ai des poisons meurtriers, répond l'homme timidement, mais la loi de Mantoue, c'est la mort pour qui les débite. » Roméo est surpris du scrupule. Ce téméraire qui s'insurge contre la destinée s'étonne de ce pusillanime qui hésite à se révolter contre la société. Roméo viole bien la loi naturelle : pourquoi ce malheureux n'enfreindrait-il pas une convention factice ? Le Montague insiste avec une sinistre éloquence. La misère morale prêche l'insurrection à la misère matérielle pour en faire sa complice : « Le monde ne t'est point ami, ni la loi du monde ; le monde n'a pas fait sa loi pour t'enrichir, viole-la donc, cesse d'être pauvre et prends ceci. » Enfin le gueux se laisse tenter ; tout tremblant, il accepte la bourse en échange de la fiole. « Voici ton or, reprend Roméo impassible. Ce poison-là est plus funeste à l'âme des hommes, il commet plus de meurtres en cet odieux monde que ces pauvres mixtures que tu n'as pas le droit de vendre. C'est moi qui te vends du poison ; toi, tu ne m'en as pas vendu. Adieu, achète de quoi manger et engraisse... Ceci du poison ! non ! viens, cordial, viens avec moi au tombeau de Juliette, c'est là que tu dois me servir ! »

La nuit est venue. Les ténèbres couvrent le cimetière au milieu duquel se dresse le mausolée des Capulets. Derrière les ifs et les cyprès dont les ombres s'agitent dans le champ funèbre, apercevez-vous cette lumière qui s'avance vers nous, sinistre comme un feu follet ? C'est la torche qui éclaire la marche de Roméo vers le sépulcre où dort sa bien-aimée. A cette lueur fantastique, le proscrit apparaît, drapé dans un manteau sombre. Son œil fixe, ses traits contractés, son geste saccadé, sa face spectrale annoncent une

détermination irrévocable. Que va-t-il se passer? — Arrivé devant le tombeau, Roméo prend un levier des mains de Balthazar qui l'accompagne, puis, congédiant le fidèle serviteur : « Va-t'en, lui dit-il, éloigne-toi ; si tu oses revenir pour épier ce que je vais faire, par le ciel ! je te déchirerai lambeau par lambeau et je joncherai de tes membres ce cimetière affamé. Ma résolution est farouche comme le moment, elle est plus inexorable que le tigre à jeun ou la mer rugissante. — Je vais me retirer, murmure le page atterré, je ne vous troublerai pas. — C'est ainsi que tu me prouveras ton dévouement... Prends cet or, vis et sois heureux. Adieu, cher enfant ! » Dès que le page a disparu, Roméo s'élançe vers la tombe, le levier à la main : « Matrice de mort, s'écrie-t-il, je parviendrai bien à ouvrir tes lèvres pourries et à te fourrer de force une nouvelle proie. » Mais au moment où il va crocheter la porte, une voix menaçante l'interpelle du fond de l'ombre : « Suspends ta besogne, vil Montague ! Misérable condamné, je t'arrête. Obéis et viens avec moi, car il faut que tu meures. » Roméo, déjà tourné vers la tombe, se retourne vers ce vivant qui ose le déranger, et le conjure de ne pas intervenir follement entre lui et la tombe : « Oh ! va-t'en. Par le ciel, je t'aime plus que moi-même, car c'est contre moi-même que je viens ici armé. Ne tarde pas, vis, et dis un jour que la pitié d'un fou t'a forcé de fuir. » Mais l'inconnu brave la commisération de Roméo et le provoque de son épée. Le Montague pare le coup et riposte : son adversaire tombe expirant. Roméo ne sait pas encore qui il a tué : il approche la torche du cadavre et reconnaît — qui ? Son rival, Paris.

Nombre de critiques ont blâmé comme une complication inutile ce duel entre Paris et Roméo que le poète a ajouté à la légende italienne. Ces critiques auraient dû mieux comprendre la pensée du maître. Si Shakespeare s'est ici départi de sa scrupuleuse fidélité au scénario original, c'est

qu'un motif puissant l'y a déterminé. Sans doute la conscience du poète a protesté contre l'impunité accordée par la tradition au persécuteur de Juliette. La coupable obstination de Paris lui a paru mériter un châtement. N'est-ce pas en effet Paris qui a réduit Juliette au désespoir? Voulant épouser la fille de Capulet, cet homme ne l'a même pas consultée! Au lieu de s'adresser à elle afin d'obtenir son aveu, il a provoqué contre elle toutes les rigueurs du despotisme paternel. En vain Laurence lui avait reproché cette conduite déloyale; Paris n'a pas tenu compte de ces objections. En dépit de Juliette elle-même, qui ne lui dissimulait pas ses antipathies, il s'est entêté dans ses poursuites avec la froide persévérance d'un calculateur qui ne voit dans le mariage que le contrat et qui traite, comme des affaires d'argent, les plus délicates questions du cœur. Poussé par la plus prosaïque convoitise, le comte a voulu faire violence aux goûts de Juliette; il a attenté aux franchises les plus sacrées de cette belle âme. Le téméraire! il n'a pas vu où devait l'entraîner sa triste cupidité. En s'acharnant ainsi, il n'a pas vu à quelle rivalité formidable il allait se heurter; il n'a pas deviné qu'il essayait de séparer deux existences inséparables. Cette erreur lui a coûté la vie. Paris a succombé pour s'être interposé jusqu'au dernier moment entre Roméo et Juliette; il a été broyé dans le suprême embrassement des époux prédestinés.

Paris tué, le Montague peut enfin accomplir sans obstacle sa résolution. Il pénètre dans le tombeau, traînant le corps sanglant qu'il ensevelit de ses mains, en adversaire généreux; puis, ce pieux devoir accompli, il contemple pour la dernière fois la forme terrestre de la beauté idéale qu'il croit, hélas! enfaie ailleurs. — Un instant, on espère qu'il va reconnaître sa méprise. A voir ce teint blanc et rose, ces traits si calmes, cette figure si sereine, Roméo semble soupçonner d'abord que Juliette n'est qu'assoupie. « O ma bien-aimée,

la mort ne t'a pas conquise; la flamme de la vie est encore toute cramoisie sur tes lèvres et sur tes joues, et le blême drapeau de la mort n'est pas encore déployé là. » Mais ce doute ne fait que traverser son esprit comme une poétique image. Roméo ne prend pas au mot la tutélaire métaphore qu'une secrète inspiration lui suggère. Pour lui, Juliette est morte, bien morte : Balthazar ne le lui a-t-il pas dit? Allons ! il faut mourir ! « Chère Juliette, je veux rester près de toi, et ne plus sortir de ce sinistre palais de la nuit. Je veux rester ici avec la vermine que tu as pour chambrière. Oh ! c'est ici que je veux fixer mon éternelle demeure et soustraire aux étoiles ennemies cette chair lasse du monde... Viens, amer conducteur, viens, âcre guide. Pilote désespéré, lance sur les brisants ma barque épuisée par la tourmente... A toi ! mon amour ! » A peine Roméo a-t-il été foudroyé par le poison, que Juliette tressaille. Elle ouvre les yeux ; son premier cri est pour demander Roméo. Encore engourdie par le sommeil, elle ne voit pas ce cadavre qui l'étreint. Il faut que Laurence qui vient d'entrer lui révèle l'affreuse vérité : « Un pouvoir au-dessus de toute contradiction a traversé nos projets. Viens ! partons ! Ton mari est là gisant sur ton sein... Viens, je te placerai dans une communauté de saintes religieuses. Pas de question ! » — « Va-t'en d'ici, répond-elle au prêtre, moi, je ne m'en irai pas !... Qu'est ceci ? Une fiole dans la main de mon bien-aimé ! Le poison, je le vois, a causé sa fin prématurée. Le ladre ! il a tout bu ! Il ne m'a pas laissé une goutte amie pour le rejoindre. Je veux baiser ses lèvres. Peut-être y trouverai-je un reste de poison dont le baume me tuera ! » En vain Juliette accumule les baisers : elle ne peut sucer la mort sur cette bouche adorée. Heureusement elle aperçoit le poignard suspendu au côté de Roméo, elle le saisit : « Voici ton fourreau, s'écrie-t-elle, rouille-toi là et laisse-moi mourir ! »

Ainsi que le lecteur s'en souvient, dans la légende de



Luigi da Porto, Juliette s'éveille avant que Roméo, déjà empoisonné, ait rendu le dernier soupir; les deux époux ont un dernier entretien et s'expliquent dans une scène navrante l'effroyable erreur dont ils sont victimes. Selon toute probabilité, Shakespeare n'a pas eu connaissance de ce dénoûment que les traducteurs anglais, Arthur Brooke et William Paynter, lui ont présenté, modifié selon la version française de Pierre Boisteau. S'il en avait eu connaissance, aurait-il altéré son drame conformément à la tradition primitive? Aurait-il préféré la conclusion italienne à la conclusion française?

Cette grave question, qui aujourd'hui encore tient en suspens la critique européenne, David Garrick l'a tranchée au siècle dernier par l'affirmative. Croyant obéir au génie même de Shakespeare, l'illustre tragédien n'a pas hésité à refaire la scène finale du drame d'après les indications de Luigi da Porto et à jouer sur le théâtre de Drury-Lane la pièce ainsi transformée. Le lecteur trouvera, reproduit fidèlement dans les notes placées à la fin de ce volume, tout le travail de Garrick et pourra ainsi décider par lui-même si l'œuvre du maître a gagné ou perdu à cette correction posthume. Quant à moi, s'il m'est permis d'exprimer un timide avis dans cette importante controverse, j'avouerai que le succès obtenu par Garrick ne justifie pas à mes yeux sa témérité. Le drame de Shakespeare corrigé par le chef de troupe me fait l'effet d'un merveilleux tableau du Titien retouché crûment par quelque peintre de décor. Cette retouche criarde détonne, non-seulement avec le style, mais avec la pensée du maître. Les lamentations pénibles qu'arrache à Roméo et à Juliette la reconnaissance finale intercalée par Garrick troublent complètement l'impression que le poète a entendu produire sur le spectateur. Au lieu de la salutaire tristesse que doit laisser dans son esprit la conclusion primitive, le public, devant ce surcroît de supplice, n'éprouve

plus que l'horreur et l'effroi. Est-ce là ce que le poète a voulu ? Loin d'exagérer la douloureuse émotion causée par la mort des amants véronais, il a tout fait au contraire pour l'atténuer ; c'est dans ce but qu'il a prolongé la scène jusqu'à la réconciliation des Montagues et des Capulets. Logique dans son système, Garrick a retranché ce dernier épisode. Mais comment ne pas voir que cette suppression est directement contraire aux intentions les plus formelles de l'auteur ?

Au lieu de conclure son œuvre par l'anathème du désespoir, Shakespeare l'a résumée par un cri d'espérance. La lutte entre l'amour et la haine, dont *Roméo et Juliette* est le merveilleux emblème, se termine en définitive par le succès du bon principe : la bataille qui semblait perdue par l'amour s'achève, grâce à un brusque retour, par la déroute de la haine. Ces familles ennemies que n'avait pu rapprocher l'union des deux amants sont réconciliées par leur mort : elles abjurent les rancunes et les animosités qui ont tué leurs enfants. Les bourreaux sont convertis par les martyrs ; la victoire reste aux victimes. Désormais plus de querelles intestines ! Plus de vendettas domestiques ! Les Capulets tendent la main aux Montagues ; Étéocle ouvre les bras à Polynice ; Thyeste se jette aux pieds d'Atrée. Le sacrifice de Roméo et de Juliette est l'holocauste expiatoire qui doit apaiser à jamais les furies du fratricide.

Que cette solution suprême nous rassure et nous console. Espérons, espérons. L'amour, en voie de triomphe, ne s'arrêtera pas. L'amour, c'est la fatalité propice qui emporte l'humanité vers l'harmonie divine. Aujourd'hui l'amour fonde la cité par le rapprochement des familles ; demain il fondera la patrie par la réconciliation des cités. Un jour, inspirées par lui, les villes ennemies feront comme les maisons ennemies : elles renieront leurs rivalités et leurs jalousies séculaires. Alors plus de Guelfes ni de Gibelins ! Ainsi

que les Capulets aux Montagues, ceux de Pise tendront la main à ceux de Florence, ceux de Ferrare à ceux de Rimini, ceux de Modène à ceux de Parme. Milan conspirera en faveur de Mantoue. Gênes prendra les armes, non plus pour ruiner, mais pour sauver Venise. Le Nord affranchira le Midi : le fils d'un pêcheur de la côte subalpine s'embarquera dans l'ouragan pour aller délivrer la terre de Masaniello.

Un dernier mot pour évoquer un pieux souvenir.

Dans un faubourg de Vérone, près d'un couvent franciscain situé hors de l'enceinte Scaliger, au milieu d'un champ qui fut jadis un cimetière et qui est aujourd'hui converti en vignoble, on voit, sous un berceau de pampres, un sarcophage de marbre rouge, en partie dégradé par les siècles. Ce sarcophage, profond d'un pied et demi, large de deux pieds et long de six pieds, est fruste et découvert; dans l'intérieur, à l'extrémité orientale, est un oreiller de pierre qui semble avoir été placé là pour appuyer une tête; à deux des parois se remarquent deux trous, évidemment creusés à la hâte, qui ont dû faire office de soupirail. C'est dans ce tombeau, plus semblable à un lit qu'à un sépulcre, que, selon une tradition immémoriale, le moine Lorenzo a déposé Juliette.

A l'heure où j'écris, le canon autrichien menace le champ sacré qui contient la glorieuse relique; une bande de reîtres bivouaque dans le vénérable monastère; un soldat germanique est en faction auprès du sarcophage!

O vous tous, camarades d'outre-monts, jeunes gens qui avez au cœur la sainte flamme de Roméo et qui parlez sa langue, songez qu'une sentinelle tudesque garde le monument où fut inhumée la fille des Capulets! Songez à cela, et puisse cette pensée surexciter votre acharnement, au jour de la lutte décisive contre l'étranger! Puisse le ressentiment d'une telle profanation exalter votre fureur jusqu'à l'héroïsme! Alors, en dépit des bastions et de la forteresse, mar-

chez sur Vérone, intrépides ; forcez le faubourg sous la mitraille, pénétrez dans le champ funèbre, reprenez-le, et, quand vous l'aurez reconquis, ô prodige ! vous verrez surgir de la tombe, après une léthargie de quinze cents ans, cette Juliette immortelle qui s'appelle l'Italie !

Hauteville House, 10 août 1860.

**ANTOINE ET CLÉOPATRE <sup>(1)</sup>**

## PERSONNAGES :

<p>MARC-ANTOINE }            OCTAVE CÉSAR } Triumvirs.            LÉPIDE }            SEXTUS POMPÉE.</p>	<p>TAURUS, lieutenant de César.            CANIDIUS, lieutenant d'Antoine.            SILIUS, officier dans l'armée de                Ventidius.            EUPHRONIUS, précepteur des en-                fants d'Antoine.</p>
<p>DOMITIUS ÉNOBARBUS }            VENTIDIUS }            ÉROS }            SCARUS } Partisans            DERCÉTAS } d'Antoine.            DÉMÉTRIUS }            PHILON }            MÉCÈNE }</p>	<p>ALEXAS }            MARDIAN } au service de Cléo-            SÉLEUCUS } pâtre.            DIOMÈDE }</p>
<p>AGRIPPA }            DOLABELLA } Partisans de César.            PROCULÉIUS }            THYRÉUS }            GALLUS }            MÉNAS }</p>	<p>UN DEVIN.            UN PAYSAN.</p> <p>CLÉOPATRE, reine d'Égypte.            OCTAVIE, sœur de César et femme                d'Antoine.</p>
<p>MÈNÉGRATE }            VARRIUS } partisans de Pompée.</p>	<p>CHARMION }            IRAS } suivantes de Cléopâtre.</p> <p>OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS            ET AUTRES GENS DE SERVICE.</p>

La scène se passe successivement dans diverses parties de  
 l'Empire romain.

## SCÈNE I.

[Alexandrie. Dans le palais de Cléopâtre.

Entrent DEMÉTRIUS et PHILON.

PHILON.

— Non, mais cet enivrement de notre général — déborde la mesure. Ses yeux superbes, — qui sur les lignes et les bandes guerrières, — rayonnaient comme l'armure de Mars, abaissent désormais, détournent désormais — le feu et la dévotion de leurs regards — sur un front basané. Son cœur de capitaine, — qui dans les mêlées des grandes batailles faisait éclater — les boucles de sa cuirasse, a perdu toute sa trempe, — et est devenu un soufflet, un éventail — à rafraîchir les ardeurs d'une gipsy... Tenez, les voici qui viennent.

Fanfarses. Entrent ANTOINE et CLEOPATRE avec leur suite. Des eunuques agitent des éventails devant la reine.

PHILON, continuant.

— Faites bien attention, et vous verrez en lui — l'un des trois piliers du monde transformé — en bouffon d'une prostituée. Regardez et voyez.

CLEOPATRE, à Antoine.

— Si c'est vraiment de l'amour, dis-moi combien il est grand.

ANTOINE.

— Il y a indigence dans l'amour qui peut s'évaluer.

CLÉOPATRE.

— Je veux fixer la limite jusqu'où on peut être aimé.

ANTOINE.

— Alors il te faut découvrir un nouveau ciel, une nouvelle terre.

Entre un SERVITEUR.

LE SERVITEUR, à Antoine.

— Mon bon seigneur, les nouvelles de Rome...

ANTOINE.

M'agacent. Sois bref.

CLÉOPATRE.

— Voyons, écoutez-les, Antoine : — Fulvie peut-être est irritée; ou qui sait — si l'imberbe César ne vous signifie pas — ses ordres souverains : *Fais ceci ou cela, — prends ce royaume et affranchis cet autre; — obéis ou nous te damnons!*

ANTOINE.

Quoi, mon amour !

CLÉOPATRE.

— Peut-être (oui, c'est bien probable,) — ne devez-vous pas rester ici plus longtemps : c'est votre congé — que César vous envoie. Écoutez-le donc, Antoine. — Où est la sommation de Fulvie... de César, veux-je dire ? Non, de tous deux ! — Faites entrer les messagers. Aussi vrai que je suis reine d'Égypte, — tu rougis, Antoine ; et ce sang sur ton visage — est un hommage à César ; ou bien ta joue paye un tribut de honte — parce que tu entends gronder la voix stridente de Fulvie... Les messagers !

ANTOINE.

— Que Rome s'effondre dans le Tibre ! et que l'arche immense — de l'empire édifié s'écroule ! Voici mon uni-



vers! — Les royaumes ne sont que fange : notre fumier terrestre — nourrit également la bête et l'homme. La noblesse de la vie, — c'est de s'embrasser ainsi,

Il embrasse Cléopâtre.

quand un couple si bien appareillé, — quand deux êtres comme nous peuvent le faire!... Dans cette sublime étreinte, j'enjoins — au monde entier, sous peine de châtiement, de reconnaître — que nous sommes incomparables!

CLÉOPÂTRE.

Excellente imposture! — Pourquoi eût-il épousé Fulvia, s'il ne l'aimait pas? — Je ne suis pas la folle que je veux paraître : Antoine — sera toujours lui-même...

ANTOINE.

Sans cesse animé par Cléopâtre. — Ah! pour l'amour de mon amour et de ses douces heures, — ne perdons pas le temps en conférences ardues. — Il n'est pas une minute de notre existence qui doive se prolonger — désormais sans quelque plaisir : quelle fête ce soir?

CLÉOPÂTRE.

— Écoutez les ambassadeurs.

ANTOINE.

Fi! reine querelleuse, — à qui tout sied, gronder, rire, — pleurer; chez qui toutes les passions réussissent pleinement — à paraître belles et à se faire admirer! — Pas de messagers!... Seuls tous les deux, — ce soir nous flânerons dans les rues et nous observerons — les mœurs du peuple. Venez, ma reine : — vous me l'avez demandé la nuit dernière... (2).

An serviteur.

Ne nous parle pas.

Sortent Antoine et Cléopâtre avec leur suite.

DÉMÉTRIUS.

— César a-t-il donc pour Antoine si peu d'importance?

PHILON.

— Parfois, seigneur, quand il n'est plus Antoine, — il se

dépare trop de cette noble dignité — qui ne devrait jamais quitter Antoine.

DÉMÉTRIUS.

C'est avec douleur que je le vois — confirmer ainsi la médisance vulgaire qui — parle de lui à Rome. Mais je veux espérer — pour demain une conduite meilleure... Que le repos vous soit heureux ! --

Ils sortent.

## SCÈNE II.

[Alexandrie. Une autre partie du palais.]

Entrent CHARMION, IRAS, ALEXAS, puis un DEVIN.

CHARMION.

Seigneur Alexas, suave Alexas, superlatif Alexas, presque parfait Alexas, où est le devin que vous avez tant vanté à la reine ? Oh ! que je connaisse ce mari qui, comme vous dites, doit entrelacer ses cornes de guirlandes !

ALEXAS.

Devin !

LE DEVIN, s'avançant.

Plaît-il ?

CHARMION, montrant le Devin.

— Est-ce là l'homme?... Est-ce vous, monsieur, qui connaissez les choses ?

LE DEVIN.

— Dans le livre infini des secrets de la nature — je sais lire un peu.

ALEXAS, à Charmion.

Montrez-lui votre main.

Entre ÉNOBARDUS.

ÉNOBARDUS.

— Qu'on dresse vite le dessert ! et qu'il y ait du vin suffisamment — pour boire à la santé de Cléopâtre !

CHARMION.

Mon bon monsieur, donnez-moi une bonne destinée.

LE DEVIN.

— Je ne la fais pas, je la prédis. —

CHARMION.

Eh bien, je vous en prie, prédites-la-moi bonne.

LE DEVIN, examinant la main de Charmion.

— Vous serez beaucoup plus blanche que vous n'êtes. —

CHARMION.

Il veut dire plus blanche de peau.

IRAS.

Non, vous vous peindrez quand vous serez vieille.

CHARMION.

Aux rides ne plaise !

ALEXAS.

Ne troublez pas sa prescience ; soyez attentive.

CHARMION.

Chut !

LE DEVIN.

— Vous aimerez plus que vous ne serez aimée. —

CHARMION.

J'aimerais mieux m'échauffer le foie à boire.

ALEXAS.

Voyons, écoutez-le.

CHARMION.

Allons, maintenant, quelque excellente aventure ! Que, dans une matinée, je sois l'épouse de trois rois, et leur veuve à tous ! Qu'à cinquante ans j'aie un fils à qui Hérode de Judée rende hommage ! Trouve-moi un moyen de me

marier à Octave César, que je sois l'égale de ma maîtresse.

LE DEVIN.

— Vous survivrez à la dame que vous servez. —

CHARMION.

O excellent ! j'aime mieux une longue vie qu'un plat de figues.

LE DEVIN.

— Vous avez vu et traversé jusqu'ici une existence meilleure — que celle qui vous attend. —

CHARMION.

Alors il est probable que mes enfants n'auront pas de nom de famille. De grâce, combien dois-je avoir de garçons et de filles ?

LE DEVIN.

— Si chacun de vos désirs avait une matrice — et si chacun était fécond, vous en auriez un million. —

CHARMION.

A d'autres, fou ! je te pardonne tes contes de sorcière.

ALEXAS, à Charmion.

Vous croyez que vos draps sont les seuls confidentes de vos désirs.

CHARMION, au Devin.

Eh bien, voyons, dites à Iras son sort.

ALEXAS.

Nous voulons tous savoir le nôtre.

ÉNOBARBUS.

Le mien, et celui de la plupart d'entre nous, ce sera de nous coucher ivres ce soir.

IRAS, tendant sa main au Devin.

Voici une paume qui annonce tout au moins la chasteté.

CHARMION.

Juste comme le Nil débordé annonce la famine.

IRAS.

Allez, folle compagne de lit, vous ne vous entendez pas à prédire.

CHARMION.

Non ! Si une main onctueuse n'est pas un pronostic de fécondité, il n'est pas vrai que je puisse me gratter l'oreille... Je t'en prie, ne lui prédis qu'une destinée de manœuvre.

LE DEVIN, après avoir examiné la main d'Iras.

Vos destins sont pareils.

IRAS.

Mais comment ? Mais comment ? Donnez-moi des détails.

LE DEVIN.

J'ai dit.

IRAS.

Quoi ! je n'ai pas un pouce de chance de plus qu'elle ?

CHARMION.

Eh bien, quand vous auriez un pouce de chance de plus que moi, où le souhaiteriez-vous ?

IRAS.

Ce n'est pas précisément au bout du nez de mon mari.

CHARMION.

Que le ciel redresse nos mauvaises pensées !... Au tour d'Alexas ! Allons ! sa bonne aventure ! sa bonne aventure !... Oh ! qu'il épouse une femme qui ne sache pas se tenir, douce Isis, je t'en supplie ! Et que cette femme meure, et donne-lui-en une pire ! Et qu'une pire succède à celle-ci, jusqu'à ce que la pire de toutes le mène en riant à sa tombe, cinquante fois cocu ! Bonne Isis, exauce-moi cette prière, quand tu devrais me refuser une chose plus importante. Bonne Isis, je t'en supplie !

IRAS.

Amen ! Exauce cette prière des fidèles ! Car, si c'est un crève-cœur de voir un galant homme mal marié, c'est un chagrin mortel de rencontrer un affreux maroufle non

cocu ! Ainsi, bonne Isis, maintiens les bienséances, et qu'il soit loti congrument !

CHARMION.

Amen !

ALEXAS.

Ah ! vous le voyez ! s'il dépendait d'elles de me faire cocu, elles se feraient putains rien que pour ça.

ÉNOBARBUS.

— Chut ! voici Antoine.

CHARMION.

Non, pas lui, la reine !

Entre CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE.

— Avez-vous vu Monseigneur ?

ÉNOBARBUS.

Non, madame.

CLÉOPATRE.

Est-ce qu'il n'était pas ici ?

CHARMION.

— Non, madame.

CLÉOPATRE.

— Il était disposé à la joie ; mais soudain — une idée romaine l'a frappé... Éno-barbus !

ÉNOBARBUS.

— Madame !

CLÉOPATRE.

Cherchez-le et amenez-le ici... Où est Alexas ?

ALEXAS.

— Ici, madame, à vos ordres... Monseigneur arrive.

Entre ANTOINE, suivi d'un MESSAGER et de sa suite.

CLÉOPATRE.

— Nous ne voulons pas le voir : venez avec nous.

Sortent Cléopâtre, Éno-barbus, Alexas, Iras, Charmion, le devin et la suite de la reine.

LE MESSEGER.

— Fulvie, ta femme, est entrée la première en campagne (3).

ANTOINE.

— Contre mon frère Lucius ?

LE MESSEGER.

— Oui ; mais cette guerre a vite pris fin, et la raison d'état — les a réconciliés et réunis contre César — dont le triomphe les a, — dès le premier choc, chassés d'Italie.

ANTOINE.

Eh bien, — quoi de pire ?

LE MESSEGER.

Toute mauvaise nouvelle empeste celui qui la dit.

ANTOINE.

— Quand elle concerne un fou ou un lâche... Continue : — les choses passées sont finies pour moi. C'est ainsi. — Celui qui me dit la vérité, quand son récit recélérait la mort, — je l'écoute comme un flatteur.

LE MESSEGER.

Labiéus — (c'est une dure nouvelle) a, avec son armée de Parthes, — conquis l'Asie depuis l'Euphrate : — sa bannière victorieuse a oscillé de la Syrie — à la Lydie et à l'Ionie ; — tandis que...

ANTOINE.

Antoine, veux-tu dire...

LE MESSEGER.

Oh ! Monseigneur !

ANTOINE.

— Parle-moi tout net ; n'atténue pas le langage public ; — nomme Cléopâtre comme on l'appelle à Rome ; — déblatère dans le style de Fulvie, et taxe mes fautes — avec toute la licence que la vérité et la malveillance réunies — peuvent se permettre en paroles... Oh ! nous ne produisons que des ronces, — quand les souffles qui nous vivifient s'arrêtent ;

chez elle une ruse. Si c'en est une, elle fait tomber les averse aussi bien que Jupiter.

ANTOINE.

Que je voudrais ne jamais l'avoir vue !

ÉNOBARBUS.

Oh ! seigneur ! En ce cas, vous auriez perdu le spectacle d'un merveilleux chef-d'œuvre ; et cette félicité de moins eût jeté du discrédit sur votre voyage.

ANTOINE.

Fulvie est morte.

ÉNOBARBUS.

Seigneur ?

ANTOINE.

Fulvie est morte.

ÉNOBARBUS.

Fulvie ?

ANTOINE.

Morte !

ÉNOBARBUS.

Eh bien, seigneur, offrez aux dieux un sacrifice d'actions de grâces. Quand il plaît à leurs divinités d'enlever à un homme sa femme, l'homme les reconnaît comme les tailleurs de la terre et se console par cette réflexion que, quand une vieille robe est usée, il y a de quoi en faire une neuve. S'il n'y avait pas d'autre femme que Fulvie, vous auriez vraiment reçu un coup, et le cas serait lamentable : mais cette douleur est couronnée d'une consolation. Votre vieille jupe vous vaut un cotillon neuf ; et, en vérité, toutes les larmes qui doivent laver ce chagrin-là tiendraient dans un oignon.

ANTOINE.

— Les affaires qu'elle a entamées dans l'État — ne peuvent tolérer plus longtemps mon absence. —



ÉNOBARBUS.

Et les affaires que vous avez entamées ici ne peuvent se passer de vous, surtout celles de Cléopâtre qui dépendent entièrement de votre résidence.

ANTOINE.

— Plus de réponses frivoles ! Que nos officiers — reçoivent avis de notre résolution. Je m'ouvrirai — à la reine sur les causes de notre départ, — et j'obtiendrai son consentement. Car ce n'est pas seulement — la mort de Fulvie et d'autres raisons personnellement urgentes — qui nous parlent si puissamment ; les lettres — de nos amis les plus actifs à Rome — nous réclament chez nous. Sextus Pompée — a jeté le défi à César et commande — l'empire des mers : notre peuple capricieux, — dont l'amour ne s'attache jamais à l'homme méritant — que quand ses mérites ne sont plus, fait déjà revivre — le grand Pompée avec toutes ses qualités — dans son fils. Redoutable par son nom et par sa puissance, — plus redoutable encore par son ardeur et par son énergie, Sextus se produit — comme le premier des soldats ; et son importance, en grandissant, — serait un danger pour les flancs du monde. Il y a dans l'avenir plus d'un germe — qui, comme le crin du coursier, a déjà la vie, — mais pas encore le venin du serpent (4). Dis — à ceux qui servent sous nos ordres que notre bon plaisir exige — notre prompt éloignement d'ici.

ÉNOBARBUS.

J'obéis.

Ils sortent.

## SCÈNE III.

[Une autre partie du palais.]

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS et ALEXAS.

CLÉOPATRE.

— Où est-il ?

CHARMION.

Je ne l'ai pas vu depuis.

CLÉOPATRE, à Alexas.

— Voyez où il est, avec qui, ce qu'il fait. — Il est entendu que je ne vous ai pas envoyé. Si vous le trouvez triste, — dites que je danse ; s'il est gai, annoncez — que je me suis brusquement trouvée mal. Vite et revenez.

Alexas sort.

CHARMION.

— Madame, il me semble que, si vous l'aimez tendrement, — vous ne prenez pas le moyen de le forcer — à la réciprocité.

CLÉOPATRE.

Ne fais-je pas ce que je dois ?

CHARMION.

— Cédez-lui en tout ; ne le contrariez en rien.

CLÉOPATRE.

— Tu enseignes en vraie niaise ; ce serait le moyen de le perdre.

CHARMION.

— Ne le poussez pas trop à bout ; modérez-vous, je vous prie ; — nous finissons par haïr ce que trop souvent nous craignons. — Mais voici Antoine.

Entre ANTOINE.

CLÉOPATRE.

Je suis malade et triste.

ANTOINE.

— Je suis désolé de donner souffle à ma résolution...

CLÉOPATRE.

— Aide-moi à sortir, chère Charmion, je vais tomber...

— Cela ne peut pas durer longtemps ainsi ; les flancs d'une créature — ne sauraient y résister.

ANTOINE, se rapprochant.

Eh bien, ma très-chère reine...

CLÉOPATRE.

— Je vous en prie, tenez-vous plus loin de moi.

ANTOINE.

Qu'y a-t-il ?

CLÉOPATRE.

— Je lis dans ces yeux-là qu'on a de bonnes nouvelles.  
— Que dit la femme mariée?... Vous pouvez partir... — Je voudrais qu'elle ne vous eût jamais donné permission de venir ! — Qu'elle n'aille pas dire que c'est moi qui vous retiens ici ! — Je n'ai pas de pouvoir sur vous. Vous êtes tout à elle.

ANTOINE.

— Les dieux savent trop bien...

CLÉOPATRE.

Oh ! y eut-il jamais reine — si effrontément trahie !... Pourtant, dès les commencements, — j'ai vu poindre la trahison.

ANTOINE.

Cléopâtre !

CLÉOPATRE.

— Quand vous ébranleriez de vos protestations le trône des dieux, — comment pourrais-je croire que vous êtes à moi sincèrement, — vous qui avez trompé Fulvie ? Extravagante folie — de se laisser empêtrer par ces serments des lèvres, — rompus aussitôt que proférés !

ANTOINE.

Adorable reine !

CLÉOPATRE.

— Non, je vous prie ; ne cherchez pas de prétexte pour votre départ, — mais dites adieu et partez : quand vous implorerez de rester, — alors était le temps des paroles !... Pas de départ, alors ! — L'éternité était sur nos lèvres et dans

nos yeux, — la béatitude dans l'arc de nos sourcils ! Rien en nous de si chétif — qui n'eût une saveur de ciel ! Tout cela est vrai encore, — ou bien toi, le plus grand soldat du monde, — tu en es devenu le plus grand menteur !

ANTOINE.

Eh bien, madame !

CLÉOPATRE.

— Je voudrais avoir ta taille ; tu apprendrais — qu'il y a un cœur en Égypte.

ANTOINE.

Reine, écoutez-moi : — l'impérieuse nécessité des temps réclame — momentanément nos services ; mais mon cœur tout entier — reste en servitude avec vous. Notre Italie — étincelle d'estocades civiles : Sextus Pompée — approche des portes de Rome. — L'égalité des deux partis domestiques — produit l'exigence des factions. Les plus haïs, accrus en forces, — croissent en sympathies : le condamné Pompée, — riche de la gloire de son père, s'insinue rapidement — dans les cœurs de ceux qui n'ont rien gagné — au présent état de choses. Leur nombre devient menaçant ; — et leur calme, écœuré d'inaction, voudrait se purger — par quelque changement désespéré. Ma raison personnelle, — celle qui doit le mieux vous rassurer sur mon départ, — c'est la mort de Fulvie.

CLÉOPATRE.

— Bien que l'âge n'ait pu me préserver de la folie, — il me préserve de la puérilité... Est-ce que Fulvie peut mourir ?

ANTOINE.

— Elle est morte, ma reine...

Lui remettant un papier.

— Jette les yeux sur ceci, et, à ton loisir souverain, tu liras — les désordres qu'elle a suscités ; sa fin est ce qu'elle a fait de mieux. — Tu verras où et quand elle est morte.

CLÉOPATRE.

O le plus faux des amants ! — Où sont donc les fioles sacrées que tu devrais remplir — de larmes de douleur ? Ah ! je vois, je vois, — par la mort de Fulvie, comment sera reçue la mienne.

ANTOINE.

— Ne querelez plus, mais préparez-vous à apprendre — les projets que j'ai en tête : ils existent ou s'évanouissent — au gré de vos avis... Oui, par le feu — qui féconde le limon du Nil, je pars d'ici — ton soldat, ton serviteur, prêt à faire la paix ou la guerre, — selon que tu le désires.

CLÉOPATRE.

Coupe mon lacet, Charmion, viens... — Mais non, laisse-moi ; en un instant, je me sens mal et bien : — ainsi aime Antoine.

ANTOINE.

Calme-toi, ma précieuse reine ; — et accorde ta pleine confiance à un amour qui affronte — une si honorable épreuve.

CLÉOPATRE.

Fulvie m'y a encouragée !.. — Je t'en prie, détourne-toi, et pleure en songeant à elle ; — puis dis-moi adieu et prétends que tes larmes — appartiennent à l'Égyptienne. Par grâce, joue donc une scène — de parfaite dissimulation et mime — l'honneur intègre !

ANTOINE.

Vous m'échaufferez le sang ! Assez.

CLÉOPATRE.

— Vous pourriez mieux faire encore ; mais cela n'est pas mal.

ANTOINE.

— Eh bien, par mon épée !

CLÉOPATRE, le contrefaisant.

Et par mon bouclier !.. Il y a progrès ; — mais ce n'est

pas encore parfait. Vois `donc, je t'en prie, Charmion, — comme cet Hercule romain a l'attitude — digne de son ancêtre !

ANTOINE.

Je vous laisse, madame.

CLÉOPATRE.

— Courtois seigneur, un mot !... — Vous et moi, il faut nous séparer, messire... Ce n'est pas ça... — Vous et moi, nous nous sommes aimés, messire... Ce n'est pas ça non plus ; — cela, vous le savez bien !.. Il y a quelque chose que je voulais... — Oh ! mon souvenir est un autre Antoine, — et j'ai tout oublié.

ANTOINE.

Si votre royauté — n'avait la frivolité pour sujette, je vous prendrais — pour la frivolité même.

CLÉOPATRE.

C'est un rude labeur — que de porter la frivolité aussi près du cœur — que Cléopâtre. Mais pardonnez-moi, seigneur : — mes habitudes les plus chères m'assomment, dès qu'elles — ne vous plaisent pas. Votre honneur vous appelle loin d'ici : — soyez donc sourd à ma folie incomprise, — et que tous les dieux aillent avec vous ! que sur votre épée — se pose le laurier Victoire ! et que le plus doux succès — jonche la route sous vos pas !

ANTOINE.

Partons !.. Allons ! — nos adieux s'attardent et s'envolent de telle sorte — que, résidant ici, tu pars avec moi, — et que, m'éloignant d'ici, je reste avec toi !.. — En route !..

Ils sortent.

## SCÈNE IV.

[ Rome. Dans le palais de César. ]

Entrent OCTAVE, CÉSAR, LÉPIDE et leur suite.

CÉSAR.

— Vous pouvez le voir, Lépide, et à l'avenir vous le reconnaîtrez, — César n'a pas le vice naturel de haïr — notre grand collègue. D'Alexandrie — voici les nouvelles : il pêche, boit et use — en orgie les flambeaux de la nuit ; il n'est pas plus viril — que Cléopâtre, et la veuve de Ptolémée — n'est pas plus efféminée que lui : à peine consent-il à donner audience, ou — daigne-t-il se souvenir qu'il a des collègues. Vous en conviendrez, — cet homme-là est l'abrégé de tous les défauts — dont l'humanité peut être atteinte.

LÉPIDE.

Je ne puis croire que — le mal chez lui soit suffisant pour ternir tout le bien : — les imperfections en lui sont comme les taches du ciel ; — la noirceur de la nuit ne rend que plus lumineuses. Elles sont héréditaires — plutôt qu'acquises, irremédiables — plutôt qu'arbitraires.

CÉSAR.

— Vous êtes trop indulgent. Concédonz que ce n'est pas — un crime de choir sur le lit de Ptolémée, — d'accorder un royaume pour une facétie, de s'asseoir — avec un esclave et de lui donner la réplique du gobelet, — de battre le pavé à midi et de faire le coup de poing — avec des drôles qui sentent la sueur. Admettons que cela lui va bien — (et certes il faut être d'une rare organisation — pour ne pas être souillé par de pareilles vilénies) ; pourtant Antoine — n'a plus aucune excuse, quand c'est nous qui portons —

l'énorme poids de ses légèretés. S'il se bornait — à remplir ses loisirs de ses voluptés, — je laisserais l'indigestion et le rachitisme — lui en demander compte; mais perdre ainsi les heures en fêtes, — quand il entend le tambour du temps qui le rappelle aussi fort — que son intérêt et le nôtre, c'est mériter d'être grondé, — comme ces garçons qui, déjà mûris par la science, — sacrifient leur éducation à leurs plaisirs présents — et se révoltent contre la raison.

Entre un MESSAGER.

LÉPIDE.

Voici encore des nouvelles.

LE MESSAGER.

— Tes ordres ont été exécutés; et d'heure en heure, — très-noble César, tu seras instruit — de ce qui se passe. Pompée est fort sur mer; — et il semble qu'il soit adoré de tous ceux — que la crainte seule attachait à César. Vers les ports — il voit affluer les mécontents, et la rumeur publique — le présente comme une victime.

CÉSAR.

J'aurais dû le prévoir. — L'histoire, dès les temps primitifs, nous apprend — que celui qui est au pouvoir n'a été désiré que jusqu'à ce qu'il y fût, — et que l'homme déchu, non aimé tant qu'il méritait vraiment de l'être, — devient cher au peuple dès qu'il lui manque. Cette multitude — est comme un roseau errant sur les flots — qui va et vient au gré du courant capricieux — et qui se pourrit par son mouvement même.

Entre un DEUXIÈME MESSAGER.

LE MESSAGER.

César, je t'apporte une nouvelle : — Ménécrate et Ménas, ces fameux pirates, — ont asservi la mer qu'ils sillonnent



et lacèrent — avec des quilles de toute forme. Ils font en Italie — maintes chaudes incursions. Les riverains de la mer — blémissent rien que d'y penser, et la jeunesse exaltée se révolte. — Nul vaisseau ne peut se hasarder sans être aussitôt — pris qu'aperçu : et le nom de Pompée fait plus de ravages — que n'en feraient ses forces opposées aux nôtres.

CÉSAR.

Antoine, — laisse là tes lascives orgies. Naguère, quand — tu fus chassé de Modène, où tu avais tué — les consuls Hirtius et Pansa, la famine — marcha sur tes talons (5) : tu la combattis, — bien qu'élevé délicatement, avec plus de patience — qu'un sauvage. On te vit boire — l'urine des chevaux et cette lie dorée des mares — qui faisait renâcler les bêtes. Ton palais ne dédaignait pas — le fruit le plus âpre du buisson le plus grossier. — Comme le cerf alors que la neige couvre les pâturages, — tu broutais même l'écorce des arbres. Sur les Alpes, — à ce qu'on rapporte, tu mangeas d'une chair étrange — que plusieurs n'avaient pu voir sans mourir. Et tout cela — (souvenir aujourd'hui blessant pour ton honneur!) — fut supporté si héroïquement que ta joue — n'en maigrit même pas!

LÉPIDE.

Pitoyable déchéance!

CÉSAR.

— Puissent ses remords le ramener vite — à Rome! Il est temps que tous deux — nous nous montrions dans la plaine; à cet effet, — assemblons immédiatement le conseil. Pompée — se renforce de notre inaction.

LÉPIDE.

Demain, César, — je serai en mesure de vous indiquer exactement — ce que je puis fournir sur terre et sur mer — pour affronter la crise actuelle.

CÉSAR.

Jusqu'à ce que nous nous revoyions, — je m'occuperai du même objet. Adieu.

LÉPIDE.

— Adieu, monseigneur. Si dans l'intervalle vous apprenez — de nouveaux mouvements au dehors, je vous supplie — de m'en faire part.

CÉSAR.

N'en doutez pas, seigneur. — Je sais que c'est mon devoir.

Ils sortent.

## SCÈNE V.

[Alexandrie. Dans le palais.]

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS et MARDIAN.

CLÉOPATRE.

Charmion!

CHARMION.

Madame?

CLÉOPATRE.

Ah! ah!.. — donne-moi à boire de la mandragore.

CHARMION.

Pourquoi, madame?

CLÉOPATRE.

— Pour que je puisse dormir ce grand laps de temps — où mon Antoine est loin de moi.

CHARMION.

Vous pensez à lui — bien trop.

CLÉOPATRE.

Oh! c'est une trahison!

CHARMION.

J'espère que non, madame.

CLÉOPATRE.

— Eunuque ! Mardian !

MARDIAN.

Quel est le bon plaisir de Votre Altesse ?

CLÉOPATRE.

— Ce n'est pas de t'entendre chanter. Je ne prends aucun plaisir — à ce que peut un eunuque. Tu es bien heureux — d'être châtré : ta pensée, restée libre, — peut ne pas s'envoler d'Égypte... As-tu des passions ?

MARDIAN.

— Oui, gracieuse madame.

CLÉOPATRE.

En réalité ?

MARDIAN.

— Pas en réalité, madame ; car je ne puis — en réalité rien faire que d'innocent : — pourtant j'ai des passions furibondes, et je pense — à ce que Vénus fit avec Mars.

CLÉOPATRE.

O Charmion ! — Où crois-tu qu'il est maintenant ? Est-il debout ou assis ? — Est-il à pied ou à cheval ? — O heureux cheval chargé du poids d'Antoine ! — sois vaillant ! car sais-tu qui tu portes ? — Le demi-Atlas de cette terre ! le bras — et le cimier du genre humain ! En ce moment il parle — et dit tout bas : *Où est mon serpent du vieux Nil ?* — Car il m'appelle ainsi... Mais je m'enivre — du plus délicieux poison. Lui, penser à moi — qui suis toute noire des amoureuses caresses de Phébus, — à moi que le temps a couverte de rides si profondes !... César au vaste front, — quand tu étais ici au-dessus de la terre, j'étais — un morceau digne d'un monarque ; alors le grand Pompée, — immobile, fixait ses yeux dilatés sur mon front ; — c'était là qu'il voulait jeter l'ancre de son extase et mourir — en contemplant celle qui était sa vie !

Entre ALEXAS.

ALEXAS.

Souveraine d'Égypte, salut !

CLÉOPATRE.

— Combien tu ressembles peu à Marc-Antoine ! — mais tu viens de sa part, et ce merveilleux élixir — t'a transfiguré et converti en or. — Comment va mon brave Marc-Antoine ?

ALEXAS.

— Savez-vous la dernière chose qu'il a faite, chère reine ?  
— Il a appliqué un baiser, le dernier après bien d'autres,  
— sur cette perle orientale... Ses paroles sont rivées à mon cœur.

CLÉOPATRE.

— Il faut que mon oreille les en arrache.

ALEXAS.

« Ami, s'est-il écrié, — dis que le fidèle Romain envoie à la grande Égyptienne — ce trésor d'une hultre ; pour racher à ses pieds, — la mesquinerie de ce présent, je veux incruster — de royaumes son trône opulent ; tout l'Orient, — dis-le-lui, la nommera sa maîtresse ! » Sur ce, il a fait un signe de tête — et il est monté gravement sur un coursier fougueux — qui hennissait si haut que, eussé-je voulu parler, — son cri bestial m'eût rendu muet !

CLÉOPATRE.

Eh bien, était-il triste ou gai ?

ALEXAS.

— Comme la saison de l'année intermédiaire — entre la chaleur et le froid : il n'était ni triste ni gai.

CLÉOPATRE.

— O disposition bien équilibrée ! Remarque bien, — remarque bien, bonne Charmion, voilà l'homme ; mais remarque bien : — il n'était pas triste, car il voulait rester serein pour ceux — qui composent leur mine sur la sienne ;

il n'était pas gai, — comme pour leur dire que son souvenir était rélégué — en Égypte avec toute sa joie ; mais il était entre les deux extrêmes. — O mélange céleste !... Va, quand tu serais triste ou gai, — les transports de tristesse ou de joie te siéraient encore — mieux qu'à nul autre...

A Alexas.

As-tu rencontré mes courriers ?

ALEXAS.

— Oui, madame, une vingtaine au moins. — Pourquoi les envoyez-vous ainsi les uns sur les autres ?

CLÉOPATRE.

L'enfant qui naîtra le jour — où j'aurai oublié d'envoyer vers Antoine — mourra misérable... De l'encre et du papier, Charmion !... — Sois le bienvenu, mon bon Alexas... Charmion, — ai-je jamais aimé César à ce point ?

CHARMION.

Oh ! ce brave César !

CLÉOPATRE.

— Qu'une seconde exclamation de ce genre te suffoque !  
— Dis donc, ce brave Antoine !

CHARMION.

Ce vaillant César !

CLÉOPATRE.

— Par Isis, je te ferai saigner les dents — si tu compares encore à César — mon préféré entre les hommes.

CHARMION.

Avec votre très-gracieuse indulgence, — je ne fais que répéter vos refrains.

CLÉOPATRE.

J'étais alors aux jours de ma primeur, — dans toute la verdeur de mon inexpérience... Il faut avoir le sang glacé — pour dire ce que je disais alors... Mais viens, sortons.  
— Procure-moi de l'encre et du papier : il aura tous les jours — un message de moi, dussé-je dépeupler l'Égypte.

## SCÈNE VI.

[Messine. Dans la maison de Pompée.]

Entrent POMPÉE, MÈNÉCRATE et MENAS.

POMPÉE.

— Si les dieux grands sont justes, ils appuieront — les actes des hommes justes.

MÈNÉCRATE.

Croyez-bien, digne Pompée, — que ce qu'ils diffèrent, ils ne le refusent pas.

POMPÉE.

— Tandis que nous sommes suppliants au pied de leur trône, elle dépérit, — la cause pour laquelle nous supplions.

MÈNÉCRATE.

Ignorants de nous-mêmes, — nous implorons souvent notre propre malheur, et les puissances tutélaires — nous refusent pour notre bien : ainsi nous trouvons profit — à l'insuccès de nos prières.

POMPÉE.

Je réussirai, — le peuple m'aime et la mer est à moi. — Ma puissance est à son croissant, et mes pressentiments — me disent qu'elle atteindra son plein. Marc-Antoine — est à dîner en Égypte et il n'ira pas — faire la guerre au dehors; César amasse de l'argent, — tandis qu'il perd des cœurs; Lépide les flatte tous deux, — et tous deux le flattent; mais il n'aime ni l'un ni l'autre, — et ni l'un ni l'autre ne se soucie de lui.

MÈNÉCRATE.

César et Lépide — sont en campagne; ils commandent des forces imposantes.

POMPÉE.

— D'où tenez-vous cela? c'est faux.

MÉNÉCRATE.

De Silvius, seigneur.

POMPÉE.

— Il rêve ; je sais qu'ils sont tous deux à Rome, — attendant Antoine. Mais que tous les charmes de l'amour, — ô lascive Cléopâtre, adoucissent ta lèvre flétrie! — que la magie se joigne à la beauté, la luxure à toutes deux! — Enferme le libertin dans une lice de fêtes ; — maintiens son cerveau dans les fumées ; que des cuisiniers épicuriens — aiguissent son appétit de ragoûts toujours stimulants! — Qu'enfin le sommeil et la bonne chère prorogent son honneur — jusqu'à l'assoupissement du Léthé!... Eh bien, Varrius?

Entre VARRIUS.

VARRIUS.

— Ce que je vais annoncer est très-certain : — Marc-Antoine est d'heure en heure attendu — dans Rome ; depuis qu'il est parti d'Égypte, il a eu — plus que le temps d'arriver.

POMPÉE.

J'aurais plus volontiers prêté l'oreille — à une nouvelle moins grave... Ménas, je ne croyais pas — que ce glouton d'amour mettrait son casque — pour une si petite guerre. Comme soldat, — il vaut deux fois les deux autres... Mais n'en soyons — que plus fiers d'avoir pu, au premier mouvement, — arracher du giron de la veuve d'Égypte — l'insatiable débauché Antoine.

MÉNAS.

Je ne puis croire — que César et Antoine s'accordent bien ensemble. — La femme d'Antoine, qui vient de mourir, a fait tort à César ; — son frère a guerroyé contre lui, sans toutefois, je pense, — avoir été suscité par Antoine.

POMPÉE.

Je ne sais pas, Ménas, — comment les moindres inimitiés ont pu faire trêve aux plus grandes. — N'était que nous nous soulevons contre eux tous, — il est évident qu'ils se querelleraient entre eux, — car ils ont des motifs suffisants — pour tirer l'épée ; mais comment la crainte que nous leur inspirons — peut-elle raccommo-der leurs divisions par la ligature — d'un différend inférieur, c'est ce que nous ne savons pas encore. — Qu'il en soit ce que nos dieux voudront ! Il y va — de notre salut de déployer toutes nos ressources. — Venez, Ménas.

Ils sortent.

## SCÈNE VII.

[Rome. Chez Lépide.]

Entrent ÉNOBARBUS et LÉPIDE.

LÉPIDE.

— Éno-  
barbus, vous feriez un acte méritoire — et digne de vous en implorant de votre capitaine — un langage doux et conciliant.

ÉNOBARBUS.

Je l'engagerai — à répondre comme il lui sied : si César l'irrite, — qu'Antoine regarde par-dessus la tête de César, — et parle aussi haut que Mars ! Par Jupiter, — si j'étais porteur de la barbe d'Antoine, — je ne me raserais pas au-  
jourd'hui.

LÉPIDE.

Ce n'est pas le moment — des rancunes privées.

ÉNOBARBUS.

Tout moment — est bon pour la question qu'il fait naître.



LÉPIDE.

— Mais les petites questions doivent céder la place aux grandes.

ÉNOBARBUS.

— Non, si les petites viennent les premières.

LÉPIDE.

Notre langage est tout de passion. — Mais, je vous en prie, ne remuez pas les cendres. Voici venir — le noble Antoine.

Entrent ANTOINE et VENTIDIUS.

ÉNOBARBUS.

Et puis, là-bas, César.

Entrent, d'un autre côté, CÉSAR, MÉCÈNE et AGRIPPA.

ANTOINE.

— Si nous nous accordons bien ici, vite chez les Parthes! — Vous entendez, Ventidius?

CÉSAR.

Je ne sais pas, — Mécène; demandez à Agrippa.

LÉPIDE.

Nobles amis, — le sujet qui nous réunit ici est d'une gravité suprême; qu'une — cause chétive ne produise pas notre déchirement; que les griefs, s'il en est, — soient écoutés avec douceur. Quand nous débattons — avec violence nos mesquins différends, nous commettons — le meurtre en pensant la blessure. Ainsi, nobles collègues, — je vous en conjure instamment, — touchez les points les plus amers avec les termes les plus doux, — et que l'emportement n'aggrave point le mal.

ANTOINE.

C'est bien parlé. — Nous serions à la tête de nos armées, et prêts à combattre, — que j'en agirais ainsi.

CÉSAR.

— Soyez le bienvenu à Rome.

ANTOINE.

Merci.

CÉSAR.

Asseyez-vous.

ANTOINE.

Asseyez-vous, monsieur !

CÉSAR.

Eh bien, voyons...

Ils s'asseoient.

ANTOINE.

— J'apprends que vous trouvez mauvaises les choses qui ne le sont pas, — ou qui, le fussent-elles, ne vous regardent pas.

CÉSAR.

Je serais ridicule, — si, pour rien ou pour peu, je me disais offensé, avec vous — surtout ; je serais plus ridicule encore, si je — vous nommais avec défaveur, sans avoir intérêt — à prononcer votre nom.

ANTOINE.

Que je fusse en Égypte, César, — cela vous touchait-il ?

CÉSAR.

— Pas plus que ma résidence ici, à Rome, — ne pouvait vous toucher en Égypte. Pourtant, si de là — vous intriguez contre mon pouvoir, votre présence en Égypte — pouvait m'occuper.

ANTOINE.

Qu'entendez-vous par intriguer ?

CÉSAR.

— Vous pouvez facilement saisir ma pensée, — après ce qui m'est arrivé. Votre femme et votre frère — m'ont fait la guerre ; leurs hostilités — vous avaient pour thème ; vous étiez leur mot d'ordre.

ANTOINE.

— Vous vous méprenez. Jamais mon frère — ne m'a mis en avant dans ses actes; je m'en suis enquis, — et je tiens mes renseignements de rapporteurs fidèles — qui ont tiré l'épée pour vous. Est-ce que bien plutôt — il n'attaquait pas mon autorité en même temps que la vôtre? — Est-ce qu'il ne faisait pas la guerre contre mes désirs, — votre cause étant la mienne? Sur ce point, mes lettres — vous ont déjà édifié. Si vous voulez bâcler une querelle, — n'ayant pas de motif pour en faire une, — cherchez autre chose.

CÉSAR.

Vous vous justifiez — en m'imputant des erreurs de jugements; mais — vous bâcléz vous-même ces excuses-là.

ANTOINE.

Non pas, non pas. — Je sais, je suis sûr que vous ne pouviez vous soustraire — à l'évidence de ce raisonnement : moi, — votre associé dans la cause qu'il combattait, — je ne pouvais pas voir d'un œil complaisant cette guerre — qui battait en brèche mon repos. Quant à ma femme, — je voudrais que vous fussiez uni à un esprit pareil. — Le tiers du monde est à vous, et avec un licou — vous pourriez aisément le mener, mais une pareille femme, non pas! —

ÉNOBARBUS.

Plût aux dieux que nous eussions tous de pareilles épouses : les hommes pourraient aller en guerre contre les femmes!

ANTOINE.

— Oui, César, les implacables commotions — que causait son impatience, jointe — à une certaine astuce politique, j'en conviens avec douleur, — vous ont trop inquiété; mais, vous êtes tenu — de reconnaître que je n'y pouvais rien.

CÉSAR.

Je vous ai écrit, — pendant vos orgies, à Alexandrie; vous — avez mis mes lettres dans votre poche, et

par des sarcasmes — outrageants éconduit mon messager.

ANTOINE.

Seigneur, — il m'est tombé brusquement, sans être autorisé. Alors — je venais de festoyer trois rois, et je n'étais plus tout à fait — ce que j'avais été le matin ; mais, le lendemain, — je le lui ai expliqué moi-même ; ce qui était même chose — que de lui demander pardon. Que ce compagnon — ne soit pour rien dans notre brouille ; si nous devons nous quereller, — rayez-le de la question.

CÉSAR.

Vous avez rompu — l'engagement de la foi jurée ; et c'est ce que jamais — vous n'aurez droit de me reprocher.

LÉPIDE.

Doucement, César !

ANTOINE.

Non, Lépide, laissez-le parler. — Il m'est sacré l'honneur dont il parle — et auquel il suppose que j'ai manqué. Continuez donc, César ! — Cet engagement de la foi jurée...

CÉSAR.

— C'était de me prêter vos armes et vos subsides, à la première réquisition : — vous avez tout refusé.

ANTOINE.

Dites plutôt négligé : — j'étais alors dans ces heures empoisonnées qui m'ôtaient — la conscience de moi-même. Autant que je le pourrai, — je vous en témoignerai mes regrets ; mais jamais la loyauté — ne désertera ma grandeur plus que ma grandeur — ne se passera de la loyauté. La vérité est que Fulvie, — pour me faire quitter l'Égypte, vous a fait la guerre ici ; — et moi, le motif innocent, je vous en offre — toutes les excuses auxquelles l'honneur, — en pareil cas, m'autorise à descendre.

LÉPIDE.

C'est parler noblement.

MÉCÈNE.

— Veuillez ne pas insister davantage — sur vos griefs

mutuels. Les oublier, — ce serait vous souvenir que les nécessités présentes — réclament votre réconciliation.

LÉPIDE.

C'est parler dignement, Mécène. —

ÉNOBARBUS.

Ou du moins prêtez-vous votre affection l'un à l'autre pour le moment ; et, dès que vous n'entendrez plus parler de Pompée, vous pourrez vous la restituer. Vous aurez le temps de vous chamailler, quand vous n'aurez pas autre chose à faire.

ANTOINE.

— Tu n'es qu'un soldat ; tais-toi. —

ÉNOBARBUS.

J'avais presque oublié que la vérité doit être muette.

ANTOINE.

— Vous faites tort à cette réunion solennelle ; ainsi, taisez-vous. —

ÉNOBARBUS.

Poursuivez donc. Votre auditeur est de pierre.

CÉSAR.

— Je ne désapprouve pas le fond, mais — la forme de son langage ; car il est impossible — que nous restions amis, nos pouvoirs — étant si peu d'accord dans leurs actes. Pourtant, si je savais — une chaîne assez forte pour nous tenir unis, d'un bout du monde — à l'autre, je la chercherais.

AGRIPPA.

Permetts-moi, César.

CÉSAR.

— Parlez, Agrippa.

AGRIPPA.

— Tu as du côté maternel une sœur, — l'illustre Octavie (6) ; le grand Marc-Antoine — est maintenant veuf.

CÉSAR.

Ne dites pas cela, Agrippa. — Si Cléopâtre vous en-

tendait, vous seriez — justement taxé d'impertinence.

ANTOINE.

— Je ne suis pas marié, César ; laissez-moi écouter — Agrippa.

AGRIPPA.

— Pour vous maintenir en perpétuelle amitié, — pour faire de vous des frères, et lier vos cœurs — par un nœud indissoluble, qu'Antoine prenne — Octavie pour femme : le mari que sa beauté réclame — ne doit être rien moins que le premier des hommes : — sa vertu et toutes ses grâces parlent — une langue ineffable. Grâce à ce mariage, — toutes ces petites jalousies qui maintenant semblent si grandes, — et toutes ces grandes craintes qui offrent maintenant leurs dangers, — seraient réduites à néant : les vérités même deviendraient mensonges, — tandis qu'à présent les demi-mensonges sont vérités. L'amour qu'elle aurait pour vous deux — entraînerait votre mutuel amour et l'amour de tous pour vous deux. — Pardonnez-moi ma franchise. — Ce n'est pas une idée improvisée, c'est une idée étudiée, — ruminée par le dévouement.

ANTOINE.

César parlera-t-il ?

CÉSAR.

— Non, pas avant de savoir quel est le sentiment d'Antoine — sur ce qui vient d'être dit.

ANTOINE.

Quels pouvoirs aurait Agrippa, — si je disais : *Agrippa, soit !* — pour effectuer ce qu'il propose ?

CÉSAR.

Le pouvoir de César, et — mon pouvoir sur Octavie.

ANTOINE.

Ah ! puissé-je, — à ce bon projet, plein de si belles promesses, — ne jamais imaginer d'obstacle !... Donne-moi ta main ; — accomplis cette action de grâces, et, désormais, —

qu'un cœur fraternel commande à nos affections — et règle nos grands desseins !

CÉSAR.

Voici ma main. — Je te lègue une sœur que j'aime comme jamais — frère n'aima. Qu'elle vive — pour unir nos empires et nos cœurs ; et puissent — nos affections ne plus jamais s'envoler !

LÉPIDE.

Je dis avec bonheur : amen !

ANTOINE.

— Je ne croyais pas avoir à tirer l'épée contre Pompée, — car il m'a accablé de courtoisies extraordinaires — tout récemment ; il faut que d'abord je le remercie, — pour ne pas faire tort à ma réputation de gratitude ; — et, sur le talon de ce remerciement, je lui jetterai mon défi.

LÉPIDE.

Le temps nous presse. — Allons vite chercher Pompée, — autrement ce sera lui qui viendra nous chercher.

ANTOINE.

Et où est-il ?

CÉSAR.

— Aux environs du mont Misène.

ANTOINE.

Quelles sont ses forces — sur terre ?

CÉSAR.

Imposantes déjà, et sans cesse croissantes : mais sur mer — il est le maître absolu.

ANTOINE.

Tel est le bruit public. — Je voudrais que nous nous fusions déjà parlé. Hâtons-nous. — Mais, avant de prendre les armes, dépêchons — l'affaire dont nous avons causé.

CÉSAR.

Avec le plus grand plaisir ; — je vous invite à voir ma sœur, — et je vais de ce pas vous conduire à elle.

ANTOINE.

Lépide, ne nous — privez pas de votre compagnie.

LÉPIDE.

Noble Antoine, — la maladie même ne me retiendrait pas. —

Fanfares. Sortent Antoine, César et Lépide.

MÉCÈNE, à Éno-barbus.

Soyez le bienvenu d'Égypte, seigneur.

ÉNOBARBUS.

Moitié du cœur de César, digne Mécène !... Mon honorable ami, Agrippa !

AGRIPPA.

Bon Éno-barbus !

MÉCÈNE.

Nous devons être heureux que les choses se soient si bien arrangées. Vous vous êtes bien tenus en Égypte.

ÉNOBARBUS.

Oui, monsieur ; nous dormions toutes les heures du jour, et nous abrégions la nuit à boire.

MÉCÈNE.

Huit sangliers rôtis tout entiers à un déjeuner, et pour douze personnes seulement ! Est-ce vrai ?

ÉNOBARBUS.

Eh ! cela n'est qu'une mouche auprès d'un aigle ; nous avons fait des bombances bien plus monstrueuses et bien plus dignes d'être citées.

MÉCÈNE.

C'est une femme bien irrésistible, si les rapports cadrent avec la vérité.

ÉNOBARBUS.

La première fois qu'elle a rencontré Marc-Antoine, sur le fleuve Cydnus, elle a emboursé son cœur.

AGRIPPA.

C'est là qu'elle est apparue, en effet, si mes rapports ne me trompent pas.



ÉNOBARBUS.

Je vais vous dire. — Le bateau où elle était assise, pareil à un trône étincelant, — flamboyait sur l'eau ; la poupe était d'or battu ; — les voiles, de pourpre et si parfumées que — les vents se pâmaient sur elles ; les rames étaient d'argent : — maniées en cadence au son des flûtes, elles forçaient — l'eau qu'elles chassaient à revenir plus vite, — comme amoureuse de leurs coups. Quant à sa personne, — elle appauvissait toute description ; couchée — sous un pavillon de drap d'or, — elle effaçait cette Vénus où nous voyons — l'art surpasser la nature ; à ses côtés, — des enfants aux gracieuses fossettes, pareils à des Cupidons souriants, — se tenaient avec des éventails diaprés, dont le souffle semblait — enflammer les joues délicates qu'il rafraîchissait — et faire ce qu'il défaisait.

AGRIPPA.

O splendide spectacle pour Antoine !

ÉNOBARBUS.

— Ses femmes, comme autant de Néréides, — ou de fées des eaux, lui obéissaient sur un regard — et s'inclinaient dans les plus jolies attitudes. Au timon — c'est une sirène qu'on croirait voir commander ; les cordages de soie — frémissent au contact de ces mains, moelleuses comme des fleurs, — qui font lestement la manœuvre. Du bateau, — un étrange et invisible parfum frappe les sens — des quais adjacents. La cité — avait jeté tout son peuple au-devant d'elle ; et Antoine, — assis sur un trône au milieu de la place publique, y restait seul, — jetant ses cris à l'air qui, si le vide avait été possible, — serait allé aussi contempler Cléopâtre — et aurait fait une brèche à la nature (8) !

AGRIPPA.

La rare Égyptienne !

ÉNOBARBUS.

— Quand elle fut descendue en terre, Antoine l'envoya

— convier à souper. Elle répliqua — qu'il valait mieux qu'il fût son hôte, — et le décida. Notre courtois Antoine, — à qui jamais femme n'a entendu dire le mot *non*, — se fait raser dix fois, va au festin, — et, pour écot, donne son cœur — en payement de ce que ses yeux ont dévoré.

AGRIPPA.

Royale gourgandine! — elle a forcé le grand César à mettre son épée au lit; — il l'a labourée, et elle a porté moisson.

ÉNOBARBUS.

Je l'ai vue une fois — dans la rue sauter quarante pas à cloche-pied : — ayant perdu haleine, elle voulut parler et s'arrêta palpitante, — si gracieuse qu'elle faisait d'une défaillance une beauté, — et qu'à bout de respiration, elle respirait le charme.

MÉCÈNE.

— Maintenant, voilà Antoine obligé de la quitter absolument.

ÉNOBARBUS.

— Jamais! il ne la quittera pas. — L'âge ne saurait la flétrir, ni l'habitude épuiser — sa variété infinie. Les autres femmes — rassasient les appétits qu'elles nourrissent; mais elle, plus elle satisfait, — plus elle affame. Car les choses les plus immondes — séduisent en elle au point que les prêtres saints — la bénissent, quand elle se prostitue!

MÉCÈNE.

— Si la beauté, la sagesse, la modestie peuvent fixer — le cœur d'Antoine, Octavie est — pour lui une bienheureuse fortune.

AGRIPPA.

Partons. — Bon Énoobarbus, soyez mon hôte — tant que vous demeurerez ici.

ÉNOBARBUS.

Je vous remercie humblement, seigneur.

Ils sortent.

## SCÈNE VIII.

[Rome. Dans le palais de César.]

Entre OCTAVIE, accompagnée d'un côté par CÉSAR, de l'autre par ANTOINE; un DEVIN et des gens de service les suivent.

ANTOINE.

— Le monde et mes hautes fonctions — m'arracheront parfois de votre sein.

OCTAVIE.

Sans cesse alors — mon genou ploiera devant les dieux mes prières — pour vous.

ANTOINE, à César.

Bonne nuit, seigneur... Mon Octavie, — ne lisez pas mes défauts dans les récits du monde : — jusqu'ici je n'ai pas gardé la mesure; mais à l'avenir — tout sera fait selon la règle. Bonne nuit, chère dame.

OCTAVIE.

Bonne nuit, seigneur.

CÉSAR.

Bonne nuit.

Sortent César, Octavie, et les gens de service.

ANTOINE, au Devin.

— Eh bien, maraud ! souhaiteriez-vous être en Égypte ?

LE DEVIN.

— Plût aux dieux que je n'en fusse jamais sorti, et que vous — ne fussiez jamais venu ici !

ANTOINE.

Votre raison, si vous pouvez ?

LE DEVIN.

Je la vois — dans mon émotion, je ne l'ai pas sur les lèvres... Mais — retournez vite en Égypte.

ANTOINE.

Dis-moi — qui, de César ou de moi, aura la plus haute fortune (9).

LE DEVIN.

César. — Donc, ô Antoine, ne reste pas à ses côtés. — Ton démon, c'est-à-dire l'esprit qui t'a en garde, est — noble, courageux, hautain, incomparable — là où n'est pas celui de César ; mais près de lui, ton ange, — comme accablé, n'est plus que Frayeur ; donc — mets une distance suffisante entre vous deux.

ANTOINE.

Ne parle plus de cela.

LE DEVIN.

— A nul autre que toi ; jamais, si ce n'est devant toi. — Si tu joues avec lui à n'importe quel jeu, — tu es sûr de perdre ; et il a tant de bonheur naturel — qu'il te bat contre toutes les chances ; ton lustre s'assombrit, — dès qu'il brille près de toi ; je répète que ton esprit — est tout effrayé de te gouverner, près de lui, — mais que, lui absent, il est vraiment noble.

ANTOINE.

Va-t'en — et dis à Ventidius que je veux lui parler.

Le Devin sort.

— Il faut que je marche contre les Parthes... Soit science, soit hasard, — il a dit vrai... Les dés même lui obéissent ; — et, dans nos jeux, toute ma supériorité s'évanouit — devant son bonheur ; si nous tirons au sort, il gagne ; — ses coqs l'emportent toujours sur les miens, — quand tous les calculs sont pour le contraire ; et toujours ses cailles — battent les miennes dans l'enceinte de la lutte. Je veux retourner en Égypte ; — j'ai fait ce mariage pour ma tranquillité ; soit ! — Mais c'est en Orient qu'est mon plaisir...

Entre VENTIDIUS.

ANTOINE.

Ah ! venez, Ventidius. — Vous allez marcher contre les

Parthes ; votre commission est prête ; — suivez-moi pour la recevoir.

Ils sortent.

## SCÈNE IX.

[Rome. Une place publique.]

Entrent LÉPIDE, MÉCÈNE et AGRIPPA.

LÉPIDE.

— Ne vous dérangez pas plus longtemps ; je vous en prie, rejoignez vite — vos généraux.

AGRIPPA.

Seigneur, que Marc-Antoine — prenne seulement le temps d'embrasser Octavie, et nous marchons.

LÉPIDE.

— Jusqu'à ce que je vous voie dans ce costume de soldat — qui vous ira si bien à tous deux, adieu !

MÉCÈNE.

— D'après mes conjectures sur ce voyage, nous serons au mont Misène — avant vous, Lépide.

LÉPIDE.

La route que vous suivez est beaucoup plus courte ; — mes affaires m'en écarteront beaucoup ; — vous gagnerez deux jours sur moi.

MÉCÈNE ET AGRIPPA.

Seigneur, bon succès !

LÉPIDE.

Adieu.

Ils sortent.

## SCÈNE X.

[Alexandrie. Dans le palais.]

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, ALEXAS, et des gens de service.

CLÉOPATRE.

— Donnez-moi de la musique, de la musique, ce mélancolique — aliment de nous tous, les affairés d'amour !

UN SERVITEUR.

La musique ! Holà !

Entre MARDIAN.

CLÉOPATRE.

— Laissons cela... Allons jouer au billard. — Viens, Charmion.

CHARMION.

Mon bras me fait mal. Jouez plutôt avec Mardian.

CLÉOPATRE.

— Pour une femme, autant jouer avec un eunuque — qu'avec une femme...

A Mardian.

Allons, voulez-vous jouer avec moi, messire ?

MARDIAN.

Aussi bien que je puis, madame.

CLÉOPATRE.

— Et dès que le bon vouloir est démontré, il a beau être insuffisant, — l'acteur a droit au pardon... Mais non, je ne veux plus... — Donnez-moi ma ligne. Nous irons au fleuve ; là, — ma musique jouant au loin, j'amorcerai — des poissons aux fauves nageoires ; mon hameçon recourbé percera — leurs visqueuses mâchoires ; et, à chaque poisson que

j'enlèverai, — je m'imaginerai que c'est un Antoine, — et je dirai : Ah ! ah ! vous êtes pris !

CHARMOÏ.

L'amusante journée — où vous fîtes ce pari à qui pêcherait le plus, et où votre plongeur — accrocha à l'hameçon d'Antoine un poisson salé — qu'il retira avec transport ! (10)

CLÉOPATRE.

Ce temps-là ! oh ! quel temps ! — Je me moquai de lui, à lui ôter la patience ; et, le soir venu, — je me moquai de lui à la lui rendre ; le lendemain matin, — avant neuf heures, je le restituai, ivre, à son lit ; — puis je le couvris de mes robes et de mes manteaux, tandis que — je portais son épée de Philippes.

Entre un MESSAGER.

CLÉOPATRE.

Oh ! d'Italie !... — Entasse tes fécondes nouvelles dans mon oreille — longtemps stérile.

LE MESSAGER.

Madame, madame...

CLÉOPATRE.

Antoine est mort ! — Si tu dis cela, drôle, tu assassines ta maîtresse ; — mais s'il est libre et bien portant, — si c'est ainsi que tu me le présentes, voilà de l'or et voici — mes veines les plus bleues à baiser ; prends cette main que des rois — ont pressée de leurs lèvres et n'ont baisée qu'en tremblant !

LE MESSAGER.

D'abord, madame, il est bien.

CLÉOPATRE.

— Tiens ! voilà de l'or encore. Mais fais attention, ma-raud. Nous avons coutume — de dire que les morts sont bien ; si c'est à cela que tu veux en venir, — cet or que je te donne, je le ferai fondre et je le verserai — dans ta gorge mal embouchée.

LE MESSAGER.

— Bonne madame, écoutez-moi.

CLÉOPATRE.

Eh bien, va, j'y consens ; — mais il n'y a rien de bon dans ta figure. Si Antoine — est libre et en pleine santé, que sert d'avoir cette mine sinistre — pour trompeter de si bonnes nouvelles ? S'il n'est pas bien, — tu devrais arriver comme une furie couronnée de serpents, — et non sous la forme d'un homme.

LE MESSAGER.

Vous plaira-t-il de m'écouter ?

CLÉOPATRE.

— J'ai envie de te frapper avant que tu parles. — Mais, si tu dis qu'Antoine est vivant, bien portant, — l'ami de César et non pas son captif, — je t'enfourrai sous une pluie d'or et sous une grêle — de perles fines.

LE MESSAGER.

Madame, il est bien.

CLÉOPATRE.

Bien dit.

LE MESSAGER.

— Et l'ami de César.

CLÉOPATRE.

Tu es un honnête homme.

LE MESSAGER.

— César et lui sont plus grands amis que jamais.

CLÉOPATRE.

— Fais-toi une fortune avec moi !

LE MESSAGER.

Mais, madame...

CLÉOPATRE.

— Je n'aime pas ce *mais*, il affaiblit — un si bon commencement. Fi de ce *mais* ! — Ce *mais* est comme un géolier qui va produire — quelque monstrueux malfaiteur. Je



t'en prie, ami, — verse toute ta charge dans mon oreille, — le bien et le mal à la fois. Il est ami avec César, — en pleine santé, dis-tu, et libre, dis-tu?

LE MESSEGER.

— Libre, madame ! non ; je n'ai point fait un pareil rapport ; — il est attaché à Octavie.

CLÉOPATRE.

Pour quel bon office ?

LE MESSEGER.

— Pour le meilleur, l'office du lit.

CLÉOPATRE.

Je pâlís, Charmion.

LE MESSEGER.

— Madame, il est marié à Octavie.

CLÉOPATRE.

— Que la peste la plus venimeuse fonde sur toi !

Elle le frappe et le terrasse.

LE MESSEGER.

— Bonne madame, patience !

CLÉOPATRE.

Que dites-vous ?...

Elle le frappe encore.

Hors d'ici, — horrible drôle ! ou je vais chasser tes yeux — comme des billes devant moi ; je vais dénuder ta tête...

Elle le secoue violemment.

Je te ferai fouetter avec le fer, étuver dans la saumure, — et confire à la sauce ardente.

LE MESSEGER.

Gracieuse madame, — si j'apporte la nouvelle, je n'ai pas fait le mariage.

CLÉOPATRE.

— Dis que cela n'est pas, et je te donnerai une province, — et je rendrai ta fortune splendide ; le coup que tu as reçu — te fera pardonner de m'avoir mise en rage ; — et je te

gratifierai de tous les dons — que ton humilité peut mendier.

LE MESSAGER.

Il est marié, madame.

CLÉOPATRE.

— Misérable, tu as vécu trop longtemps.

Elle tire un couteau.

LE MESSAGER.

Ah ! je me sauve. — Que prétendez-vous, madame ? Je n'ai fait aucune faute.

Il s'enfuit.

CHARMION.

— Bonne madame, contenez-vous : — l'homme est innocent.

CLÉOPATRE.

— Il est des innocents qui n'échappent pas au coup de foudre... — Que l'Égypte s'effondre dans le Nil ! et que toutes les créatures bienfaisantes — se changent en serpents ! Rappelez cet esclave ; — toute furieuse que je suis, je ne le mordrai pas... Rappelez-le.

Quelqu'un sort.

CHARMION.

— Il a peur de revenir.

CLÉOPATRE.

Je ne lui ferai pas de mal ; — ces mains perdent leur noblesse en frappant — un plus petit que moi, alors que seule — je me suis mise en cet état.

Rentre le MESSAGER.

CLÉOPATRE.

Approchez, monsieur ! — Il peut être honnête, mais il n'est jamais bon — d'apporter une mauvaise nouvelle. Donnez à un gracieux message — une légion de langues ; mais laissez les mauvaises nouvelles s'annoncer — elles-mêmes par le coup qui nous frappe.

LE MESSAGER.

J'ai fait mon devoir.

CLÉOPATRE.

Est-il marié? — Je te haïrai de ma pire haine, — si tu dis encore oui.

LE MESSAGER.

Il est marié, madame.

CLÉOPATRE.

— Que les dieux te confondent ! Tu persistes donc toujours ?

LE MESSAGER.

— Faut-il que je mente, madame ?

CLÉOPATRE.

Oh ! je voudrais que tu mentisses, — quand la moitié de mon Égypte devrait être submergée et faire — une citerne pour les serpents squammeux ! Va, sors d'ici ; — quand tu aurais le visage de Narcisse, à moi — tu me paraîtrais affreux... Il est marié ?

LE MESSAGER.

— J'implore le pardon de Votre Altesse.

CLÉOPATRE.

Il est marié ?

LE MESSAGER.

— Ne vous offensez pas de ce que je ne veuille pas vous offenser ; — me punir pour ce que vous me faites faire — me semble bien inique. Il est marié à Octavie.

CLÉOPATRE.

— Oh ! si son exemple avait pu te rendre fourbe, toi — qui ne l'es pas !... Quoi ! tu es sûr de cela ? Va-t'en d'ici. — La marchandise que tu as rapportée de Rome — est trop chère pour moi. Qu'elle te reste sur les bras, — et sois ruiné par elle !

Le messenger sort.

CHARMION.

Bonne Altesse, patience !

CLÉOPATRE.

— En louant Antoine, j'ai déprécié César.

CHARMION.

— Maintes fois, madame.

CLÉOPATRE.

J'en suis bien payée à présent ! — Emmenez-moi d'ici...

— Je me sens défaillir... Oh ! Iras ! Charmion !... Ce n'est rien... — Va trouver cet homme, bon Alexas ; commande-lui de te dire les traits d'Octavie, ses années, — ses inclinations ; qu'il n'oublie pas la — couleur de ses cheveux !..  
Rapporte-moi vite ses paroles...

Alexas sort.

— Renonçons à lui pour toujours... Mais non, Charmion ! — Si, d'un côté, il a le masque de Gorgone, — de l'autre, c'est Mars pour moi !..

A Mardian.

Dis à Alexas — de me rapporter quelle taille elle a...  
Plains-moi, Charmion, — mais ne me parle pas... Menez-moi dans ma chambre.

Ils sortent.

## SCÈNE XI.

[Près du cap Misène.]

POMPÉE et MÉNAS arrivent d'un côté, au son des tambours et des trompettes ; de l'autre, CÉSAR, LÉPIDE, ANTOINE, ÉNOBARBUS, MÉCÈNE avec une escorte de soldats.

POMPÉE.

— J'ai vos otages, vous avez les miens, — et nous allons causer avant de combattre (11).

CÉSAR.

Il est fort juste — que nous en venions d'abord aux paro-

les ; aussi t'avons-nous — envoyé d'avance nos propositions écrites ; — pour peu que tu les aies examinées, fais-nous savoir — si elles suffisent pour enchaîner ton épée mécontente — et ramener en Sicile toute cette belle jeunesse — qui autrement devra périr ici.

POMPÉE.

Écoutez-moi, vous trois, — seuls sénateurs de ce vaste univers, — agents suprêmes des dieux : je ne vois pas — pourquoi mon père manquerait de vengeurs, — lui qui a laissé un fils et des amis, quand Jules-César, — qui apparut au bon Brutus à Philippes, — vous a vus là travailler pour lui. Qu'est-ce — qui poussa le pâle Cassius à conspirer ? Qu'est-ce qui — décida le très-honoré, l'honnête Romain Brutus — et ses compagnons d'armes, courtisans de la belle liberté, — à ensanglanter le Capitole ? C'est qu'ils ne voulurent — voir dans un homme qu'un homme. Et voilà — ce qui m'a porté à équiper cette flotte dont le poids — fait écumer l'Océan irrité et avec laquelle j'entends — châtier l'ingratitude dont la haineuse Rome — accabla mon noble père.

CÉSAR.

A votre aise.

ANTOINE.

— Tu ne parviendras pas à nous effrayer, Pompée, avec toutes tes voiles ; — nous saurons te répliquer sur mer ; sur terre, tu sais — tout ce que tu as de moins que nous.

POMPÉE.

Sur terre, en effet, — tu as de plus que moi la maison de mon père ; — mais, puisque le coucou se niche toujours ailleurs que chez lui, — restes-y tant que tu pourras.

LÉPIDE.

Veillez nous dire — (car tout ceci est hors de la question) comment vous accueillez — les offres que nous vous avons transmises.

CÉSAR.

Voilà le point.

ANTOINE.

— Ne te laisse pas décider par nos prières, mais considère — quel parti il vaut mieux embrasser.

CÉSAR.

Et quelles conséquences aurait pour toi — l'ambition d'une plus haute fortune.

POMPÉE.

Vous m'avez fait offre — de la Sicile et de la Sardaigne ; à condition que je nettoierais la mer des pirates et que j'enverrais — à Rome certaines mesures de blé. Cette convention faite, — nous devons nous séparer sans une entaille à nos épées, — sans une balafre à nos boucliers.

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE.

Voilà nos offres.

POMPÉE.

Sachez donc — que j'étais venu ici, devant vous, en homme préparé — à accepter ces offres. Mais Marc-Antoine — m'a causé quelque impatience.

▲ Antoine.

Dussé-je perdre — mon mérite en le rappelant, vous saurez — que, quand César et vos frères étaient aux prises, — votre mère est venue en Sicile et y a trouvé — un accueil amical.

ANTOINE.

Je l'ai appris, Pompée ; — et je suis tout disposé à vous offrir libéralement les remerciements — que je vous dois.

POMPÉE.

Donnez-moi votre main. — Je ne m'attendais pas, seigneur, à vous rencontrer ici.

ANTOINE.

— Les lits sont moelleux en Orient. Merci à vous — de m'avoir fait revenir ici plus tôt que je ne comptais ! — car j'y ai gagné.

CÉSAR, à Pompée.

Depuis la dernière fois que je vous ai vu, — vous avez changé.

POMPÉE.

Vraiment, je ne sais pas — quels comptes l'âpre fortune tient sur mon visage; — en tout cas, jamais elle n'envahira mon sein, — jusqu'à faire de mon cœur son vassal!

LÉPIDE, à Pompée.

Heureuse réunion! —

POMPÉE.

Je l'espère, Lépide... Ainsi, nous sommes d'accord; — je demande que notre convention soit mise par écrit, — et scellée de nous.

CÉSAR.

C'est la première chose que nous devons faire.

POMPÉE.

— Il faut nous fêter les uns les autres, avant de nous séparer; tirons — au sort à qui commencera.

ANTOINE.

Ce sera moi, Pompée.

POMPÉE.

— Non, Antoine, laissons décider le sort; mais, que vous soyez le premier — ou le dernier, votre estimable cuisine égyptienne — aura toute la vogue. J'ai oui dire que Jules César — s'est engraisé à festiner là-bas.

ANTOINE.

Vous avez oui dire bien des choses.

POMPÉE.

— Je n'ai que de courtoises pensées, messire.

ANTOINE.

Et d'aussi courtoises paroles.

POMPÉE.

— Voilà ce que j'ai oui dire. — Et j'ai oui dire aussi qu'Apollodore porta...

ÉNOBARBUS.

— Suffit. Il l'a fait.

POMPÉE.

Porta quoi, je vous prie?

ÉNOBARBUS.

— Certaine reine à César dans un matelas (12).

POMPÉE.

— Je te reconnais à présent. Comment vas-tu, soldat?

ÉNOBARBUS.

Fort bien : — et il est probable que je continuerai ; car j'aperçois — quatre banquets en perspective.

POMPÉE.

Laisse-moi serrer ta main ; — je ne t'ai jamais haï ; je t'ai vu combattre, — et j'ai envié ta valeur.

ÉNOBARBUS.

Monsieur, — je ne vous ai jamais beaucoup aimé ; mais je vous ai loué, — quand vous méritiez dix fois plus d'éloges — que je ne vous en donnais.

POMPÉE.

Jouis de ta franchise : — elle ne te sied pas mal. — Je vous invite tous à bord de ma galère. — Ouvrez la marche, seigneurs.

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE.

Montrez-nous le chemin, monsieur. —

POMPÉE.

Venez.

Sortent Pompée, César, Antoine, Lépide, les soldats et les gens de la suite.

MÉNAS, à part.

Ton père, Pompée, n'aurait jamais fait ce traité-là.

Haut, à Éno-barbus.

Vous et moi, nous nous sommes connus, monsieur.

ÉNOBARBUS.

je crois.



MÉNAS.

En effet, monsieur.

ÉNOBARBUS.

Vous avez fait merveilles sur l'eau.

MÉNAS.

Et vous sur terre.

ÉNOBARBUS.

Je louerai toujours qui me loue. Aussi bien, on ne peut nier ce que j'ai fait sur terre.

MÉNAS.

Ni ce que j'ai fait sur l'eau.

ÉNOBARBUS.

Si, il y a quelque chose que vous pouvez nier pour votre sûreté même : vous avez été un grand bandit sur mer.

MÉNAS.

Et vous sur terre.

ÉNOBARBUS.

En ce cas, je nie mes services... Mais donnez-moi la main, Ménas. Si vos yeux avaient cette autorité, ils pourraient saisir ici deux bandits qui s'embrassent.

Ils se tendent la main.

MÉNAS.

Le visage d'un homme ne ment pas, quoi que fasse sa main.

ÉNOBARBUS.

En revanche, il n'est pas de jolies femmes dont le visage ne soit fourbe.

MÉNAS.

Il ne les calomnie pas : elles volent les cœurs.

ÉNOBARBUS.

Nous étions venus ici pour nous battre avec vous.

MÉNAS.

Pour ma part, je suis fâché que cela ait tourné en boissons. Aujourd'hui Pompée perd sa fortune à rire.

ÉNOBARBUS.

Si cela est, pour sûr il ne la regagnera pas à pleurer.

MÉNAS.

Vous l'avez dit, monsieur. Nous n'attendions pas Marc-Antoine ici : dites-moi, est-ce qu'il est marié à Cléopâtre ?

ÉNOBARBUS.

La sœur de César s'appelle Octavie.

MÉNAS.

C'est vrai, monsieur ; elle était la femme de Caius Marcellus.

ÉNOBARBUS.

Mais elle est maintenant la femme de Marcus Antonius.

MÉNAS.

Que dites-vous, monsieur ?

ÉNOBARBUS.

C'est la vérité.

MÉNAS.

Alors, César et lui sont liés pour toujours.

ÉNOBARBUS.

Si j'étais tenu de prédire le sort de cette union, je ne prophétiserais pas ainsi.

MÉNAS.

Je crois que la politique a plus fait dans ce mariage que l'amour.

ÉNOBARBUS.

Je le crois aussi ; mais vous verrez que le lien même qui semble resserrer leur amitié, l'étranglera. Octavie est d'un abord austère, froid et calme.

MÉNAS.

Et quel est l'homme qui ne voudrait voir sa femme ainsi ?

ÉNOBARBUS.

Celui qui lui-même n'est pas ainsi ; et cet homme est Marc-Antoine. Il retournera à son ragot égyptien ; alors

les soupirs d'Octavie attiseront la colère dans César; et, comme je viens de le dire, ce qui est la force de leur amitié deviendra la cause immédiate de leur rupture. Antoine laissera son affection où elle est; il n'a épousé ici que l'occasion.

MÉNAS.

Cela pourrait bien être. Allons, monsieur, venez-vous à bord? J'ai un toast pour vous.

ÉNOBARBUS.

J'y répondrai, monsieur : nous avons dressé nos gosiers en Égypte.

MÉNAS.

Venez. Partons.

Ils sortent.

## SCÈNE XII.

[A bord de la galère de Pompée, près du cap Misène. Un pont de bois rejoint la galerie.]

Musique. Entrent deux ou trois SERVITEURS, portant une table servie.

PREMIER SERVITEUR.

Ils vont venir, camarade. Déjà plusieurs ont la plante des pieds presque déracinée; le moindre vent va les abattre.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Lévide est haut en couleurs.

PREMIER SERVITEUR.

Ils lui ont fait boire leur rebut.

DEUXIÈME SERVITEUR.

Quand les deux autres se piquent à l'endroit sensible, il leur crie : *assez!* et, tout en les réconciliant avec sa prière, il se réconcilie avec la liqueur.

PREMIER SERVITEUR.

Mais il ne fait qu'envenimer la guerre entre lui et son bon sens.

## DEUXIÈME SERVITEUR.

Tout cela, pour être compté dans la société des hommes supérieurs ! Moi, j'aimerais mieux avoir un roseau dont je pourrais me servir qu'une pertuisane que je ne pourrais pas soulever.

## PREMIER SERVITEUR.

Être admis dans les sphères hautes sans y faire sentir son action, c'est ressembler à ces orbites où les yeux ne sont plus et qui font un vide pitoyable dans le visage.

Fanfares. Entrent CÉSAR, ANTOINE, POMPÉE, LÉPIDE, AGRIPPA, MÉCÈNE, ÉNOBARBUS, MÉNAS et autres capitaines. Tous se mettent à table.

## ANTOINE, à César.

— C'est ainsi qu'ils font, seigneur ; ils mesurent la crue du Nil — à une certaine échelle sur la pyramide, et ils savent, — selon le niveau élevé, bas ou moyen de l'étiage, s'il y aura disette — ou abondance. Plus le Nil monte, — plus il promet ; lorsqu'il se retire, le laboureur — sème son grain sur le limon et la vase, — et bientôt obtient moisson.

## LÉPIDE, d'une voix avinée.

Vous avez là d'étranges serpents.

## ANTOINE.

Oui, Lépide.

## LÉPIDE.

Votre serpent d'Égypte naît de votre fange par l'opération de votre soleil : de même votre crocodile.

## ANTOINE.

C'est vrai.

## POMPÉE.

Asseyons-nous, et du vin. A la santé de Lépide.

## LÉPIDE.

Je ne suis pas aussi bien que je le devrais, mais jamais je ne serai hors de raison.

ÉNOBARBUS.

Non, jusqu'à ce que vous dormiez. Jusque-là, je crains bien que vous ne soyez dedans.

LÉPIDE.

Eh ! certainement j'ai ouï dire que les Pyramides de Ptolémée étaient de très-belles choses ; sans contredit, j'ai ouï dire ça.

MÉNAS, à part.

— Pompée, un mot !

POMPÉE.

Dis-le-moi à l'oreille : qu'est-ce ?

MÉNAS, à part.

— Quitte ton siège, je t'en supplie, capitaine, — que je te dise un mot.

POMPÉE.

Attends ! tout à l'heure ! — Cette rasade pour Lépide !

LÉPIDE.

Quelle espèce d'être est votre crocodile ?

ANTOINE.

Il est formé, monsieur, comme lui-même ; et il est aussi large qu'il a de largeur ; il est juste aussi haut qu'il l'est, et il se meut avec ses propres organes ; il vit de ce qui le nourrit ; et, dès que les éléments dont il est formé se décomposent, il opère sa transmigration.

LÉPIDE.

De quelle couleur est-il ?

ANTOINE.

De sa propre couleur.

LÉPIDE.

C'est un étrange serpent.

ANTOINE.

C'est vrai ; et ses larmes sont humides.

CÉSAR, à Antoine.

Cette description le satisfera-t-elle ?

ANTOINE.

Oui, avec la santé que Pompée lui porte. Autrement, ce serait un épicurien bien difficile.

POMPÉE, bas, à Ménas.

— Allez vous faire pendre, mon cher, allez!... me parler de quoi?... Arrière! — Obéissez...

Haut.

Où est la coupe que j'ai demandée?

MÉNAS, bas, à Pompée.

— Au nom de mes services, si tu veux bien m'entendre,  
— lève-toi de ton tabouret.

POMPÉE, bas, à Ménas.

Tu es fou, je crois. De quoi s'agit-il?

Il se lève et se retire à l'écart avec Ménas.

MÉNAS.

— J'ai toujours eu le chapeau bas devant ta fortune.

POMPÉE.

— Tu m'as toujours servi avec une grande fidélité.  
Après?

Haut, aux convives.

— Soyez joyeux, seigneurs!

ANTOINE.

Lépide, — défiez-vous des bancs de sable : vous sombrez.

MÉNAS, bas, à Pompée.

— Veux-tu être seigneur de tout l'univers!

POMPÉE, bas, à Ménas.

Que dis-tu?

MÉNAS.

— Encore une fois, veux-tu être seigneur de l'univers entier?

POMPÉE.

— Comment serait-ce possible?

MÉNAS.

Accepte seulement, et, — tout pauvre que tu me crois, je suis homme — à te donner tout l'univers.

POMPÉE.

As-tu beaucoup bu ?

MÉNAS.

— Non, Pompée, je me suis abstenu de la coupe. — Tu es, si tu l'oses, le Jupiter terrestre : — tout ce que l'Océan enclôt, tout ce que le ciel embrasse, — est à toi, si tu le veux.

POMPÉE.

Montre-moi par quelle voie.

MÉNAS.

— Ces partageurs du monde, les triumvirs, — sont dans ton vaisseau : laisse-moi couper le cordage, — et, quand nous serons au large, sautons-leur à la gorge, — tout est à toi.

POMPÉE.

Ah ! tu aurais dû le faire — sans m'en avertir. De ma part, ce serait une vilénie ; — de la tienne, c'eût été un bon service. Tu devais savoir — que mon intérêt ne guide pas mon honneur, — mais est guidé par lui. Regrette que ta langue ait jamais — trahi ton action. Faite à mon insu, — je l'aurais trouvée bien faite. — Mais maintenant je dois la condamner. N'y pense plus et bois.

Il revient près des convives.

MÉNAS, à part.

Puisque c'est ainsi, — je ne veux plus suivre ta fortune éventée. — Qui cherche une chose et la repousse quand elle s'offre, — ne la retrouvera plus.

POMPÉE.

A la santé de Lépide !

ANTOINE.

— Qu'on le porte à la côte ! — Je vous ferai raison pour lui, Pompée.

ÉNOBARBUS, une coupe à la main.

— A toi, Ménas.

MÉNAS.

Volontiers, Éno-barbus.

POMPÉE, à l'esclave qui verse à boire.

Remplis jusqu'à cacher la coupe.

ÉNOBARBUS, montrant un esclave qui emporte Lépide.

— Voilà un fort gaillard, Ménas.

MÉNAS.

Pourquoi ?

ÉNOBARBUS.

Il porte — un tiers du monde, mon cher, ne vois-tu pas ?

MÉNAS.

— Alors le tiers du monde est ivre ; que ne l'est-il tout entier pour pouvoir rouler plus aisément !

ÉNOBARBUS.

Bois donc et aide à le mettre en branle.

MÉNAS.

Viens.

POMPÉE, à Antoine.

Ce n'est pas encore là une fête d'Alexandrie !

ANTOINE.

— Cela en approche... Choquons les coupes ! Holà ! — La santé de César !

CÉSAR.

Je me passerais bien de celle-là. — C'est un labeur monstrueux : me laver le cerveau — pour ne le rendre que plus trouble !

ANTOINE.

Soyez l'enfant de la circonstance.

CÉSAR.

— Bois donc, je te donnerai la réplique ; mais j'aurais mieux aimé jeûner, — pendant quatre jours, que de boire tant en un seul.



ÉNOBARBUS, à Antoine.

— Eh ! mon brave empereur ! — Si nous dansions maintenant la bacchanale égyptienne — pour célébrer notre boire ?

POMPÉE.

Volontiers, bon soldat.

Tous se lèvent de table.

ANTOINE.

— Allons ! tenons-nous tous par la main — jusqu'à ce que le vin triomphant ait plongé nos sens — dans un doux et délicieux Léthé !

ÉNOBARBUS.

Prenons-nous tous la main. — Qu'une musique retentissante batte nos oreilles. — Pendant ce temps-là, je vous placerai ; puis cet enfant chantera, — et chacun entonnera le refrain aussi haut — que ses vigoureux poumons pourront lancer leur volée.

La musique joue. Éno-barbus place tous les convives, la main dans la main.

CHANSON.

Viens, toi, monarque du vin,  
Bacchus joufflu, à l'œil rose :  
Que nos soucis soient noyés dans tes cuves,  
Et nos cheveux couronnés de tes grappes !  
Verse-nous jusqu'à ce que le monde tourne,  
Verse-nous jusqu'à ce que le monde tourne !

CÉSAR, se retirant.

— Que voudriez-vous de plus?... Pompée, bonne nuit...

À Antoine.

Bon frère, — laissez-moi vous emmener : nos graves affaires — répugnent à tant de légèreté !... Gentils seigneurs, séparons-nous ; — vous voyez, nous avons les joues en feu ; le vigoureux Éno-barbus — est plus faible que le vin, et ma propre langue — balbutie ce qu'elle dit ; peu s'en faut que l'extravagante orgie — ne nous ait tous

hébétés. Qu'est-il besoin de plus de paroles? Bonne nuit.

— Bon Antoine, votre main.

POMPÉE.

Je veux veiller sur vous jusqu'à la côte.

ANTOINE, chancelant.

— Fort bien, monsieur : donnez-moi votre main.

POMPÉE.

O Antoine, — vous avez la maison de mon père... Mais quoi? Nous sommes amis. — Allons! descendons dans le bateau.

ÉNOBARBUS.

Prenez garde de tomber.

Pompée, César, Antoine et leur suite s'embarquent.

— Ménas, je n'irai pas à terre.

MÉNAS.

Non! dans ma cabine! — Hé! les tambours! les trompettes! les flûtes! Hé! — Que Neptune nous entende dire un bruyant adieu — à ces grands compagnons! Sonnez! Peste soit de vous! Sonnez donc!

Fanfares et tambours.

ÉNOBARBUS, interpellant ceux qui s'embarquent.

Ho, là-bas! Voilà mon bonnet!

Il agite son bonnet.

MÉNAS.

Holà!... Noble capitaine, — venez!

Sortent Énobarbus et Ménas.

## SCÈNE XIII.

[En Syrie.]

Entre, comme après une victoire, VENTIDIUS, accompagné de SILIUS et d'autres Romains, officiers et soldats. On porte devant lui le corps de Pacornus, fils d'Orodes, roi des Parthes.

VENTIDIUS.

— Enfin, en dépit de tes flèches, Parthie, te voilà frappée!

Enfin — la Fortune daigne faire de moi — le vengeur de Marcus Crassus... Que le corps de ce fils du roi soit porté — devant notre armée... Ton Pacorus, Orodes, — nous paye Marcus Crassus (13).

SILIUS.

Noble Ventidius, — tandis que ton épée est encore chaude du sang des Parthes, — poursuis les fugitifs ; galope à travers la Médie, — la Mésopotamie et tous les repaires — où se dispersent les vaincus. Alors ton grand capitaine Antoine — te mettra sur un char triomphal, et — posera des couronnes sur ta tête.

VENTIDIUS.

O Silius, Silius ! — J'en ai fait assez. Un subalterne, remarque bien, — peut accomplir un trop grand exploit. Car retiens ceci, Silius : — Mieux vaut rester inactif, qu'acquérir par nos actes — une trop haute gloire, en l'absence de celui que nous servons. — César et Antoine ont eu plus de succès par leurs officiers qu'en personne : Sossius, — mon prédécesseur en Syrie, lieutenant d'Antoine, — par une accumulation de renommée — trop vite acquise, perdit la faveur du maître. — Celui qui en guerre fait plus que ne peut son capitaine — devient le capitaine de son capitaine ; et l'ambition, — cette vertu du soldat, doit mieux aimer une défaite — qu'une victoire qui la dessert. — Je pourrais faire plus pour le bien d'Antoine, — mais cela l'offenserait ; et dans cette offense, — mes exploits disparaîtraient.

SILIUS.

Ventidius, tu as les qualités — sans lesquelles un soldat et son épée — diffèrent à peine. Tu écriras à Antoine ?

VENTIDIUS.

— Je lui signifierai humblement ce qu'en son nom, — ce magique cri de guerre, nous avons effectué : — comment, grâce à ses bannières et à ses troupes bien payées,

— le cheval indompté du Parthe — a été surmené par nous.

SILIUS.

Où est-il maintenant ?

VENTIDIUS.

— Il se rend à Athènes : là, aussi vite — que nous le permettra le poids du butin, — nous paraîtrons devant lui... En avant, marchons !

Ils sortent.

#### SCÈNE XIV.

[Rome. Dans le palais de César].

Entrent, d'un côté, AGRIPPA, de l'autre ÉNOBARBUS.

AGRIPPA.

Quoi ! ces frères se sont-ils déjà séparés ?

ÉNOBARBUS.

— Ils ont terminé avec Pompée qui est parti ; — tous trois scellent le traité. Octavie pleure — de quitter Rome ; César est triste ; et Lépide, — depuis le festin de Pompée, est, à ce que dit Ménas, troublé — par les pâles couleurs.

AGRIPPA.

Ce noble Lépide !

ÉNOBARBUS.

— Ce digne homme ! Oh ! comme il aime César !

AGRIPPA.

— Oui, mais combien il adore Marc-Antoine !

ÉNOBARBUS.

— César ? Eh, c'est le Jupiter des hommes !

AGRIPPA.

— Qu'est-ce qu'Antoine ? Le dieu de Jupiter.

ÉNOBARBUS.

— Parlez-vous de César ? Ah ! c'est le sans-pareil !

AGRIPPA.

— D'Antoine ? Oh ! c'est le phénix d'Arabie !

ÉNOBARBUS.

— Voulez-vous louer César, dites César et restez-en là.

AGRIPPA.

— En vérité, il les accable tous deux d'excellents éloges.

ÉNOBARBUS.

— Mais c'est César qu'il aime le mieux ; pourtant il aime Antoine. — Oh ! ni cœurs, ni langues, ni chiffres, ni scribes, ni bardes, ni poètes, ne pourraient — imaginer, exprimer, évaluer, écrire, chanter, nombrer son amour — pour Antoine ! Mais pour César, — à genoux, à genoux et admirez.

AGRIPPA.

Il les aime tous deux.

ÉNOBARBUS.

— Ils sont les ailes dont il est le hanneton. Aussi...

Fanfares.

— C'est le boute-selle ! Adieu, noble Agrippa.

AGRIPPA.

— Bonne chance, digne soldat, et adieu !

Entrent CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE et OCTAVIE.

ANTOINE, à César.

Pas plus loin, seigneur !

CÉSAR.

— Vous m'enlevez une grande partie de moi-même ; traitez-moi bien en elle... Sœur, sois comme épouse — telle que ma pensée te rêve, toujours à la hauteur — de mes plus vastes promesses. Très-noble Antoine, — que ce modèle de

vertu qui est mis — entre nous comme le ciment de notre affection, — pour la tenir édifiée, ne soit pas un bélier qui en ébranle — la forteresse. Car mieux eût valu — que notre amitié se passât de ce lien, s'il ne nous est pas — également précieux à tous deux.

ANTOINE.

Ne m'offensez pas — par votre défiance.

CÉSAR.

J'ai dit.

ANTOINE.

Vous ne trouverez pas, — si susceptible que vous soyez, le moindre sujet — à l'inquiétude que vous semblez avoir. Sur ce, que les dieux vous gardent — et décident les cœurs des Romains à servir vos projets ! — Nous allons nous séparer ici.

CÉSAR.

— Sois heureuse, ma sœur chérie, sois heureuse ! — Que les éléments te soient propices et fassent — de joie ton humeur ! Sois heureuse.

OCTAVIE, les larmes aux yeux.

Mon noble frère !

ANTOINE.

— Avril est dans ses yeux ; c'est le printemps de l'amour, — et voici les averses qui l'inaugurent... Consolez-vous !

OCTAVIE, à César.

— Seigneur, soyez bienfaisant à la maison de mon mari et...

CÉSAR.

Quoi, — Octavie ?

OCTAVIE.

Je vais vous le dire à l'oreille.

Elle s'entretient tout bas avec son frère.

ANTOINE.

— Sa langue ne veut pas obéir à son cœur, et son cœur — ne peut pas animer sa langue. C'est le duvet du cygne — qui flotte sur la vague au plus fort de la marée — et n'incline d'aucun côté.

ÉNOBARBUS, bas, à Agrippa.

— César pleurera-t-il ?

AGRIPPA.

Il a un nuage sur la face.

ÉNOBARBUS.

— Il serait cheval que cette tache le défigurerait ; — à plus forte raison, un homme.

AGRIPPA.

Bah, Énoobarbus ! — Lorsque Antoine reconnut Jules César mort, — il poussa presque des rugissements, et il pleura — lorsqu'à Philippes il reconnut Brutus tué.

ÉNOBARBUS.

— C'est que cette année-là il était tourmenté d'un gros rhume : — il se lamentait sur ce qu'il avait volontairement anéanti. — Croyez à ses larmes quand je pleurerai moi-même.

CÉSAR.

Non, chère Octavie, — vous aurez toujours de mes nouvelles : jamais le temps — ne devancera ma pensée envolée vers vous.

ANTOINE.

Allons, seigneur, allons ! — je lutterai d'amour avec vous... — Tenez ! je vous embrasse !... Puis je vous laisse — et je vous donne aux dieux.

CÉSAR.

Au revoir : soyez heureux !

LÉPIDE, à Antoine.

— Que toute la pléiade des astres éclaire — ta voie radieuse !

CÉSAR.

Adieu ! adieu !

Il embrasse Octavie.

ANTOINE.

Adieu !

Fanfares. Ils sortent.

## SCÈNE XV.

[Alexandrie. Dans le palais.]

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS et ALEXAS.

CLÉOPATRE.

— Où est l'homme ?

ALEXAS.

Il est à moitié effrayé de venir.

CLÉOPATRE.

— Allons ! allons... Venez ici, monsieur.

Entre le MESSAGER.

ALEXAS.

Bonne Majesté, — Hérode de Judée n'ose jeter les yeux sur vous, — que quand vous êtes bien disposée.

CLÉOPATRE.

Je veux avoir la tête — de cet Hérode. Mais comment cela, maintenant que j'ai perdu Antoine — par qui j'aurais pu l'exiger?... Approche.

LE MESSAGER.

— Très-gracieuse Majesté...

CLÉOPATRE.

As-tu aperçu — Octavie (14) ?

LE MESSAGER.

Oui, reine redoutée.



CLÉOPATRE.

Où ?

LE MESSAGER.

A Rome, madame. — Je l'ai regardée en face : je l'ai vue marcher — entre son frère et Marc-Antoine.

CLÉOPATRE.

— Est-elle aussi grande que moi ?

LE MESSAGER.

Non, madame.

CLÉOPATRE.

— L'as-tu entendue parler ? A-t-elle la voix perçante ou basse ?

LE MESSAGER.

— Madame, je l'ai entendue parler : sa voix est basse.

CLÉOPATRE.

— Cela n'a rien de si gracieux !... Elle ne peut lui plaire longtemps.

CHARMION.

— Lui plaire ? O Isis ! c'est impossible.

CLÉOPATRE.

— Je le crois, Charmion : voix sourde et taille naine !...  
— Quelle majesté a sa démarche ? Rappelle-toi, — si jamais tu as vu la vraie majesté.

LE MESSAGER.

Elle se traîne : — sa marche ne fait qu'un avec son repos : — elle a un corps plutôt qu'une animation : — c'est une statue plutôt qu'une vivante.

CLÉOPATRE.

Est-ce certain ?

LE MESSAGER.

— Oui, ou je ne sais pas observer.

CHARMION.

Il n'est pas en Égypte trois hommes — dont le diagnostic soit plus sûr.

CLÉOPATRE.

Il s'y connaît bien, — je m'en aperçois... Il n'y a encore rien en elle... — Le gaillard a un bon jugement.

CHARMION.

Excellent.

CLÉOPATRE, au messenger.

— Estime son âge, je t'en prie.

LE MESSENGER.

Madame, — elle était veuve...

CLÉOPATRE.

Veuve?... Charmion, tu entends.

LE MESSENGER.

— Et je crois qu'elle a bien trente ans!

CLÉOPATRE.

— As-tu sa figure dans l'esprit? est-elle longue ou ronde?

LE MESSENGER.

— Ronde jusqu'à l'excès.

CLÉOPATRE.

La plupart de ceux — qui sont ainsi sont niais... — Ses cheveux, de quelle couleur?

LE MESSENGER.

— Bruns, madame : et son front est aussi bas — qu'elle peut le souhaiter.

CLÉOPATRE, lui jetant une bourse.

Voici de l'or pour toi. — Tu ne dois pas prendre mal mes premières vivacités. — Je veux te faire repartir : je te trouve — très-bon pour l'emploi. Va te préparer : — nos lettres sont prêtes.

Le messenger sort.

CHARMION.

C'est un homme convenable.

CLÉOPATRE.

— Oui, vraiment : je me repens beaucoup — de l'avoir

ainsi rudoyé... Eh, à l'en croire, — cette créature n'est pas grand'chose.

CHARMION.

Oh ! rien, madame !

CLÉOPATRE.

— L'homme a sans doute vu la majesté : il doit s'y connaître.

CHARMION.

— S'il a vu la majesté ? Bonne Isis !... — lui qui vous a servi si longtemps !

CLÉOPATRE.

— J'ai encore une question à lui faire, chère Charmion.  
— Mais peu importe : tu me l'amèneras — là où je vais écrire : tout peut encore s'arranger.

CHARMION.

— Je vous le garantis, madame.

Tous sortent.

## SCÈNE XVI.

[Athènes. Dans le palais d'Antoine.]

Entrent ANTOINE et OCTAVIE.

ANTOINE.

— Non, non, Octavie, pas seulement cela : — ce tort serait excusable, comme mille autres — de semblable importance ; mais il a engagé — une nouvelle guerre contre Pompée ; il a fait son testament et l'a lu — en public. — A peine y a-t-il parlé de moi ; quand forcément — il m'a dû un témoignage honorable, c'est froidement et à contre-cœur — qu'il me l'a rendu ; il m'a mesuré très-étroitement l'éloge ; — les meilleures occasions de me louer, il les a rejetées — ou ne les a saisies que du bout des lèvres.

OCTAVIE.

O mon bon seigneur, — ne croyez pas tout, ou, si vous devez tout croire, — ne vous irritez pas de tout. Jamais femme ne fut plus malheureuse que moi, — si cette rupture a lieu ! Être placée entre deux partis — et prier pour tous deux ! — Les dieux bons se moqueront de mes prières, — lorsque je leur dirai : *Oh ! bénissez mon seigneur, mon mari !* — et qu'annulant ce souhait, je leur crierai tout aussi fort : — *Oh ! bénissez mon frère !* Succès au mari, succès au frère, — une prière détruit l'autre ; point de moyen terme — entre ces extrêmes (15).

ANTOINE.

Douce Octavie, — que votre préférence incline vers le côté qui fait le plus — d'efforts pour la fixer. Si je perds mon honneur, — je me perds moi-même : mieux vaudrait pour vous ne pas m'avoir — que m'avoir ainsi dégradé. Mais, comme vous le demandez, — vous pouvez intervenir entre nous. Pendant ce temps, madame, — je ferai des préparatifs de guerre — qui contiendront votre frère. Mettez-y toute votre diligence. — Ainsi vos désirs sont exaucés.

OCTAVIE.

Merci à mon seigneur ! — Que le puissant Jupiter fasse par moi, bien faible, bien faible femme, — votre réconciliation. La guerre entre vous deux, ce serait — comme si le monde s'entr'ouvrait et qu'il fallût combler le gouffre — avec des cadavres.

ANTOINE.

— Dès que vous reconnaîtrez le moteur de ceci, — tournez de son côté votre déplaisir : car nos fautes — ne peuvent jamais être tellement égales que votre affection — flotte également entre elles. Préparez votre départ ; — choisissez votre cortège et faites, coûte que coûte, les commandes — dont vous aurez fantaisie.

Ils sortent.

## SCÈNE XVII

[Athènes. Une autre partie du palais.]

ÉNOBARBUS et ÉROS se rencontrent.

ÉNOBARBUS.

Eh bien, ami Éros !

ÉROS.

Il est arrivé d'étranges nouvelles, messire.

ÉNOBARBUS.

Quoi donc, l'homme ?

ÉROS.

César et Lépide ont fait la guerre à Pompée.

ÉNOBARBUS.

C'est vieux... quelle en est l'issue ?

ÉROS.

César, après s'être servi de Lépide dans la guerre contre Pompée, l'a renié comme collègue ; il n'a pas voulu qu'il eût part à la gloire de la campagne ; non content de cela, il l'accuse d'avoir auparavant écrit des lettres à Pompée, et, sur sa seule affirmation, il l'arrête. Voilà le pauvre triumvir à l'ombre, jusqu'à ce que la mort l'ait élargi de prison.

ÉNOBARBUS.

— Ainsi, ô monde, il ne te reste plus qu'une paire de mâchoires ; — tu auras beau leur jeter tous les aliments que tu possèdes, — elles grinceront des dents l'une contre l'autre... Où est Antoine ?

ÉROS.

— Il se promène dans le jardin... comme ceci ; il écrase — le fétu qui se trouve devant lui, en criant : *ce niais de Lépide!* — et il menace à la gorge celui de ses officiers — qui a assassiné Pompée.

ÉNOBARBUS.

Notre grande flotte est équipée.

ÉROS.

— Contre l'Italie et César. Autre chose, Domitius : — Monseigneur vous réclame immédiatement. Mes nouvelles, — j'aurais dû les remettre à un autre moment.

ÉNOBARBUS.

C'est sans doute pour un rien, — mais n'importe. Conduisez-moi à Antoine.

ÉROS.

Venez, messire.

Ils sortent.

## SCÈNE XVIII.

[Rome. Dans le palais de César.]

Entrent CÉSAR, AGRIPPA et MÉCÈNE.

CÉSAR.

— Au mépris de Rome, il a fait tout cela. Bien plus, — à Alexandrie, voici en détail ce qui s'est passé. — En place publique, au haut d'un tribunal argenté, — Cléopâtre et lui dans des chaires d'or — ont été publiquement intronisés : à leurs pieds étaient assis — Césarion, qu'ils appellent le fils de mon père, — et tous les enfants illégitimes que leurs débauches — ont depuis lors engendrés entre eux. A Cléopâtre — il a donné l'établissement d'Égypte ; puis, — de la basse Syrie, de Chypre et de Lydie — il l'a faite reine absolue (16).

MÉCÈNE.

Et cela en public.

CÉSAR.

— Sur la grande place où se font les exercices. — Là il a proclamé ses fils rois des rois : — la grande Médie, la

Parthie et l'Arménie, — il les a données à Alexandre ; à Ptolémée il a assigné — la Syrie, la Cilicie et la Phénicie. Quant à elle, — c'est sous l'accoutrement de la déesse Isis — qu'elle a paru ce jour-là ; et souvent déjà elle avait donné audience, — dit-on, dans ce costume.

MÉCÈNE.

Il faut que Rome en soit — informée !

AGRIPPA.

Et, déjà écourée de tant d'insolence, — Rome retirera son estime à Antoine.

CÉSAR.

— Le peuple sait tout ; il vient de recevoir — ses accusations.

AGRIPPA.

Qui accuse-t-il ?

CÉSAR.

— César ! Il se plaint de ce qu'ayant dépouillé de la Sicile — Sextus Pompée, je ne lui aie point baillé — sa part de l'île ; puis il dit m'avoir prêté — des vaisseaux que je ne lui ai point rendus ; enfin, il se fâche — de ce que Lépide ait été déposé — du triumvirat, et, cela étant, de ce que nous détenions — tous ses revenus.

AGRIPPA.

Sire, il faut répondre à cela.

CÉSAR.

— C'est déjà fait, et le messenger est parti. — Je leur dis que Lépide était devenu trop cruel, — qu'il abusait de son autorité — et qu'il a mérité sa déposition ; quant à ce que j'ai conquis, — je lui en accorde sa part, pourvu que, dans son Arménie — et dans les autres royaumes qu'il a conquis, — il me fasse la mienne.

MÉCÈNE.

Il n'y consentira jamais.

CÉSAR.

— Alors je ne dois pas consentir à ce qu'il demande.

Entre OCTAVIE.

OCTAVIE.

— Salut, César! salut, monseigneur! salut, très-cher César!

CÉSAR.

— Qui m'eût dit que jamais je t'appellerais abandonnée!

OCTAVIE.

— Vous ne m'avez jamais appelée ainsi et vous n'avez pas sujet de le faire.

CÉSAR.

— Pourquoi donc nous surprenez-vous ainsi? Vous n'arrivez pas — comme la sœur de César : la femme d'Antoine — devrait avoir une armée pour huissier, et — les hennissements des chevaux devraient annoncer son approche, — longtemps avant qu'elle paraisse ; les arbres du chemin — devraient être chargés de gens, et l'attente publique devrait languir — à souhaiter sa venue trop lente. Oui, la poussière — aurait dû monter jusqu'au faite du ciel, — soulevée par votre cortège populaire. Mais vous êtes venue — à Rome comme une fille du marché, et vous avez prévenu — la manifestation de notre amour, oubliant que l'affection, restée cachée, — reste souvent méconnue. Nous aurions été à votre rencontre — par terre et par mer, vous rendant à chaque étape — un nouvel hommage !

OCTAVIE.

Mon bon seigneur, — je n'étais pas forcée d'arriver ainsi, je l'ai fait — de mon plein gré. Monseigneur, Marc-Antoine, — apprenant que vous faisiez des préparatifs de guerre, en a instruit — mon oreille affligée ; sur quoi, j'ai imploré de lui — la grâce de revenir.



CÉSAR.

Et cette grâce, il vous l'a vite accordée, — puisque vous étiez l'obstacle entre sa luxure et lui.

OCTAVIE.

— Ne dites pas cela, monseigneur.

CÉSAR.

J'ai les yeux sur lui, — et la nouvelle de ses actes m'arrive avec le vent... — Savez-vous où il est maintenant ?

OCTAVIE.

A Athènes, monseigneur.

CÉSAR.

— Non, ma sœur trop outragée : Cléopâtre — l'a rappelé d'un signe. Il a livré son empire — à une prostituée, et tous deux maintenant lèvent — pour la guerre tous les rois de la terre. Il a rassemblé — Bocchus, le roi de Libye, Archélaus, — de Cappadoce, Philadelphos, roi — de Paphlagonie, le roi de Thrace, Adallas, — le roi Malchus d'Arabie, le roi de Pont, — Hérode de Judée, Mithridate, roi — de Comagène, Polémon et Amintas, — les rois de Médie et de Lycaonie, avec un — vaste arrière-ban de sceptres.

OCTAVIE.

Oh ! malheureuse que je suis — d'avoir le cœur partagé entre deux parents — qui s'accablent l'un l'autre !

CÉSAR.

Soyez la bienvenue ici. — Vos lettres ont retardé notre rupture — jusqu'au moment où j'ai reconnu combien vous étiez outragée — et combien notre négligence était dangereuse. Reprenez courage ! — Ne vous laissez pas déconcerter par des temps qui amoncèlent — au-dessus de votre bonheur ces sombres nécessités ; — mais laissez, impassible, les choses déterminées par le destin — suivre leur cours. Soyez la bienvenue à Rome, — vous, ce que j'ai de plus cher. Vous avez été insultée — au delà de toute idée, et les dieux grands, — pour vous faire justice, nous ont pris

pour ministres, — nous et tous ceux qui vous aiment. Consolez-vous; — et soyez pour toujours la bienvenue près de nous.

AGRIPPA.

Soyez la bienvenue, madame.

MÉCÈNE.

— Chère dame, soyez la bienvenue. — Tous les cœurs dans Rome vous aiment et vous plaignent. — Seul l'adultère Antoine, dans l'excès — de ses abominations, vous renie — et abandonne sa puissance à une impure — qui la fait gronder contre nous.

OCTAVIE.

Est-il vrai, seigneur?

CÉSAR.

— Rien de plus certain. Sœur, soyez la bienvenue : je vous en prie, — ne perdez jamais patience... Ma sœur bien-aimée !

Ils sortent.

## SCÈNE XIX.

[Le camp d'Antoine près d'Actium.]

Entrent CLÉOPATRE et ÉNOBARBUS.

CLÉOPATRE.

— Je ne te tiens pas quitte, sois-en sûr.

ÉNOBARBUS.

Mais pourquoi? pourquoi? pourquoi?

CLÉOPATRE.

— Tu t'es opposé à ma présence dans cette guerre, — et tu as dit qu'elle n'était pas convenable.

ÉNOBARBUS.

Voyons, l'est-elle? l'est-elle?

CLÉOPATRE.

— A moins qu'il n'y ait exception contre moi, — pour-  
quoi ne devrais-je pas être ici en personne?

ÉNOBARBUS, à part.

— Je sais bien ce que je pourrais répondre. — Si nous  
allions en guerre avec les chevaux et les juments tout en-  
semble, — les chevaux deviendraient absolument inutiles,  
car les juments porteraient chacune — un cavalier et son  
cheval.

CLÉOPATRE.

Qu'est-ce que vous dites ?

ÉNOBARBUS.

— Votre présence ne peut qu'embarrasser Antoine, —  
et distraire de son cœur, de son cerveau, de son temps —  
ce qu'il n'en doit pas aliéner. Il est déjà — accusé de légè-  
reté, et l'on dit à Rome — que ce sont vos femmes et l'eu-  
nuque Photin — qui dirigent cette guerre (17).

CLÉOPATRE.

Que Rome s'effondre, et que pourrissent toutes les lan-  
gues — qui parlent contre nous ! Je porte, moi aussi, le  
poids de cette guerre, — et je dois au royaume que je pré-  
side — d'y figurer comme un homme. Cesse de me contre-  
dire : — je ne resterai pas en arrière.

ÉNOBARBUS.

Eh bien ! j'ai fini. — Voici l'empereur.

Entrent ANTOINE et CANIDIUS.

ANTOINE.

N'est-il pas étrange, Canidius, — que, de Tarente et de  
Brindes, — il ait pu si vite fendre la mer Ionienne, — et  
prendre Toryne ?

A Cléopâtre.

Vous savez cela, ma charmante ?

CLÉOPATRE.

— La rapidité n'est jamais plus admirée — que par les paresseux.

ANTOINE.

Excellente épigramme — qui ferait honneur au plus vaillant des hommes — et qui tance notre indolence... Canidius, nous — voulons le combattre sur mer (18).

CLÉOPATRE.

Oui, sur mer, serait-ce possible ailleurs?

CANIDIUS.

— Pourquoi cette résolution, monseigneur?

ANTOINE.

Parce qu'il nous y provoque!

ÉNOBARBUS.

— Monseigneur l'a bien provoqué, lui, à un combat singulier.

CANIDIUS.

— Oui, et vous lui avez offert la bataille à Pharsale, — où César se mesura avec Pompée. Mais, vos propositions — n'étant pas à son avantage, il les repousse. — Eh bien! repoussez les siennes.

ÉNOBARBUS.

Vos navires ne sont pas bien équipés : — vos matelots sont des muletiers, des moissonneurs, tous gens — enlevés de vive force. Sur la flotte de César — sont des marins qui souvent ont combattu Pompée ; — ses vaisseaux sont faciles à manier; les vôtres sont lourds. Aucune honte — pour vous à refuser le combat sur mer, — quand vous y êtes prêt sur terre.

ANTOINE.

Sur mer! sur mer!

ÉNOBARBUS.

— Très-digne sire, vous annulez par là — la stratégie consommée que vous avez sur terre; — vous divisez votre

armée, composée surtout — de fantassins aguerris; vous laissez inactive — votre expérience renommée; vous écartez — les moyens qui assurent le succès; — et, pour vous jeter à la merci de la chance et du hasard, vous renoncez — aux plus solides garanties.

ANTOINE.

Je combattrai sur mer.

CLÉOPATRE.

— J'ai soixante vaisseaux; César n'en a pas de meilleurs.

ANTOINE.

— Nous brûlerons le superflu de notre marine; — et, avec le reste complètement équipé, de la pointe d'Actium — nous repousserons César, s'il approche. Au cas où nous échouons, — alors nous pouvons agir sur terre.

Entre un MESSAGER.

ANTOINE.

Ton message?

LE MESSAGER.

— La nouvelle est vraie, monseigneur; l'ennemi est signalé; — César a pris Toryne.

ANTOINE.

— Se peut-il qu'il y soit en personne? c'est impossible! — Il est étrange que ses forces soient là!... Canidius, — tu commanderas sur terre nos dix-neuf légions — et nos douze mille chevaux... Nous allons à bord... — Partons, ma Thétis!

Entre un SOLDAT.

ANTOINE.

Eh bien! brave soldat?

LE SOLDAT.

— O noble empereur, ne combats pas sur mer; — ne te risque pas sur des planches pourries. Te défies-tu — de cette épée et de ces miennes cicatrices? Laisse les Égyptiens — et les Phéniciens patauger; nous, — nous avons cou-

tume de vaincre debout sur terre, — en combattant pied à pied (19).

ANTOINE.

Bien, bien. Partons.

Sortent Antoine, Cléopâtre et Énocharbus.

LE SOLDAT.

— Par Hercule, je crois que je suis dans le vrai.

CANIDIUS.

— Oui, soldat. Mais ses actions n'obéissent plus — à leur règle légitime. Notre meneur est mené, — et nous sommes les soldats des femmes.

LE SOLDAT.

Vous commandez sur terre — les légions et toute la cavalerie, n'est-ce pas ?

CANIDIUS.

— Marcus Octavius, Marcus Justeius, — Publicola et Célius tiennent sur mer ; — nous, nous commandons toutes les forces de terre. Cette rapidité de César — passe toute croyance.

LE SOLDAT.

Quand il était encore à Rome, — son armée s'acheminait par petits détachements, de manière — à dépister tous les éclaireurs.

CANIDIUS.

Quel est son lieutenant, savez-vous ?

LE SOLDAT.

— Un nommé Taurus. dit-on.

CANIDIUS.

Oh ! je connais l'homme.

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

— L'empereur demande Canidius.

CANIDIUS.

— Le temps est en travail d'événements et il en enfante  
— à chaque minute.

Ils sortent.

## SCÈNE XX.

[Un plateau près d'Actium.]

Entrent CÉSAR, TAURUS, des officiers et des soldats.

CÉSAR.

— Taurus!.

TAURUS.

Monseigneur!

CÉSAR.

N'agis pas sur terre; reste compact; — n'offre pas la bataille avant que nous ayons fini sur mer; — n'outrepasse point les ordres que contient cet écrit.

Il lui remet un rouleau.

— Notre fortune dépend de ce hasard suprême.

Ils sortent.

Entrent ANTOINE et ÉNOBARBUS.

ANTOINE.

— Plaçons nos escadres sur ce côté de la colline — en vue de l'armée de César; de là — nous pourrons découvrir le nombre de ses vaisseaux — et manœuvrer en conséquence.

Ils sortent.

Entrent, d'un côté, les troupes d'Antoine, conduites par CANIDIUS; de l'autre celles d'Octave, commandées par TAURUS. Après qu'elles ont défilé, on entend le bruit d'un combat naval. Fanfares d'alarme.

Rentre ÉNOBARBUS.

ÉNOBARBUS.

— Néant, néant, tout à néant! Je n'en puis voir davan-

tage. — L'*Antoniade*, le vaisseau amiral Égyptien, — tourne le gouvernail et fuit avec soixante voiles ; — à le voir, mes yeux se sont aveuglés (20).

Entre SCARUS.

SCARUS.

A nous, dieux et déesses, — et tout le céleste synode !

ÉNOBARBUS.

D'où vient ton émotion ?

SCARUS.

— Le plus beau tiers du monde est perdu — par pure ineptie ! Nous avons perdu en baisers — des royaumes et des provinces.

ÉNOBARBUS.

Quel aspect présente le combat ?

SCARUS.

— De notre côté, tous les signes de la peste — qui précèdent la mort ! Cette monture à ribaud, cette rosse d'Égypte, — que la lèpre l'étouffe ! Au milieu de la bataille, — quand les deux chances étaient comme des jumelles — du même âge, si même la nôtre n'était l'aînée, — je ne sais quel taon la pique ainsi qu'une vache en juin ! — Elle déploie les voiles et s'enfuit !

ÉNOBARBUS.

J'en ai été témoin : mes yeux, — malades de ce spectacle, n'ont pu l'endurer — plus longtemps.

SCARUS.

Une fois qu'elle a viré de bord, — la noble victime de sa magie, Antoine, — secoue ses ailes marines, et, comme un canard éperdu, — vole après elle, laissant la bataille au plus fort de l'action. — Je n'ai jamais vu une affaire si honteuse ; — l'expérience, l'énergie, l'honneur n'ont jamais — attenté ainsi à eux-mêmes.



ÉNOBARBUS.

Hélas ! hélas !

Entre CANIDIUS.

CANIDIUS.

— Notre fortune sur mer a perdu le souffle — et sombre lamentablement. Si notre général s'était montré — ce qu'il était jadis, tout aurait bien été. — Oh ! il nous a donné l'exemple de la fuite — bien lâchement.

ÉNOBARBUS, à part.

— Ah ! vous en êtes là ? alors, bonsoir — cette fois !

CANIDIUS.

Ils se sont enfuis vers le Péloponèse.

SCARUS.

— La route en est aisée, et j'irai y attendre — l'événement.

CANIDIUS.

Je vais me rendre à César — avec mes légions et ma cavalerie ; six rois déjà — m'ont montré la voie de la soumission.

ÉNOBARBUS.

Moi, je veux suivre encore — la fortune blessée d'Antoine, bien que ma raison — se tourne avec le vent contre moi.

Ils sortent.

## SCÈNE XXI.

[Alexandrie. Dans le palais.]

Entrent ANTOINE et plusieurs SERVITEURS.

ANTOINE.

— Écoutez ! la terre me somme de ne plus la fouler ! — Elle a honte de me porter !... Amis, approchez ! — Je me suis

tellement attardé dans ce monde que j'ai — pour toujours perdu mon chemin... J'ai là un navire — chargé d'or; prenez-le, partagez-vous-le; fuyez — et faites votre paix avec César (21).

LES SERVITEURS.

Nous fuir! jamais!

ANTOINE.

— J'ai fui moi-même, et j'ai appris aux autres — à se sauver et à montrer leurs épaules... Amis, partez, — je me suis moi-même décidé pour une voie — où je n'ai pas besoin de vous; partez! — mon trésor est dans le havre, prenez-le!... Oh! — j'ai couru après ce que je rougis maintenant de regarder! — Mes cheveux mêmes en sont révoltés : car les blancs reprochent aux bruns tant de témérité, et ceux-ci reprochent à ceux-là — tant de courdise et d'ineptie!... Amis, partez; vous aurez — des lettres de moi pour quelques amis qui vous — balayeront l'accès auprès de César. Je vous en prie. n'ayez pas l'air triste — et ne me faites pas d'objections; prenez l'avis — que proclame mon désespoir; abandonnez — qui s'abandonne. Vite au rivage! — Je vais vous livrer ce navire et ce trésor. — Laissez-moi un peu, je vous prie! oui, je vous en prie, — laissez-moi! Voyez-vous, j'ai perdu le droit de commander; aussi, je vous prie! Je vous rejoindrai tout à l'heure.

Il s'assied.

Entre ÉROS, puis CLÉOPATRE, soutenue par CHARMION et IRAS.

ÉROS, à Cléopâtre.

Ah! bonne madame! allez le consoler.

IRAS.

Allez, chère reine.

CHARMION.

Allez! Que pouvez-vous faire de mieux?

CLÉOPATRE.

Laissez-moi m'asseoir !... O Junon !

Elle s'affaisse comme en défaillance. Éros la montre à Antoine.

ANTOINE.

Non, non, non, non, non !

ÉROS.

Voyez un peu, Sire.

ANTOINE.

O fi ! fi ! fi !

CHARMION.

Madame !

IRAS.

Madame ! O bonne impératrice !

ÉROS.

Sire ! Sire !

ANTOINE.

— Oui, seigneur, oui ! A Philippe, il tenait — son épée comme un danseur, tandis que je frappais — le maigre et ridé Cassius ; et ce fut moi — qui anéantis ce fou de Brutus ! Lui, — il n'agissait que par ses lieutenants ; il n'avait aucune pratique — des manœuvres hardies de la guerre ! Aujourd'hui pourtant... n'importe.

CLÉOPATRE, se redressant.

Ah ! rangez-vous !

ÉROS, à Antoine.

La reine, monseigneur, la reine !

IRAS.

Allez à lui, madame ! Parlez-lui ! — Il est anéanti par l'humiliation.

CLÉOPATRE.

Eh bien, soutenez-moi... Oh !

Elle s'arrête, puis va lentement vers Antoine, supportée par ses femmes.

ÉROS, à Antoine.

— Très-noble Sire, levez-vous ; la reine s'avance ; —

sa tête s'incline et la mort va la saisir; rien — qu'un mot de consolation, et vous la sauvez.

ANTOINE.

J'ai forfait à la gloire! — Reculade ignoble!

ÉROS.

Sire, la reine!

ANTOINE, se détournant.

— Oh! où m'as-tu réduit, Égyptienne? Vois, — je ne puis te cacher ma confusion, — qu'en regardant, derrière moi, — les ruines de mon honneur!

CLÉOPATRE.

O Monseigneur! Monseigneur! — Pardonnez à mes voiles peureuses! Je ne croyais pas — que vous me suivriez.

ANTOINE.

Égyptienne, tu savais trop bien — que mon cœur était attaché par toutes ses cordes à ton gouvernail — et que tu me remorquerais. Tu savais — ta pleine suprématie sur mon âme, et — qu'un signe de toi pourrait me faire enfreindre — l'ordre même des dieux.

CLÉOPATRE.

Oh! pardon!

ANTOINE.

Maintenant, il faut — que j'envoie d'humbles supplications à ce jeune homme; il faut que je biaise — et que je rampe dans tous les méandres de la bassesse, moi qui — avais pour hochet la moitié du monde, — qui faisais et défaisais les fortunes!... Vous saviez — à quel point vous m'aviez conquis, et que — mon épée, affaiblie par ma passion, — lui obéirait en tout.

CLÉOPATRE.

Oh! pardon! pardon!

Elle pleure.

ANTOINE.

— Ne pleure pas, te dis-je; une seule de tes larmes vaut

— tout ce qui a été gagné et perdu. Donne-moi un baiser...  
 — Voici ce qui me dédommage... J'ai envoyé le précepteur de nos enfants ; — est-il de retour?... Mon amour, je ne sais quel plomb pèse sur moi... — Du vin, holà ! et à souper !... La fortune sait — que, plus elle menace, plus je la nargue.

Ils sortent.

## SCÈNE XXII.

[Le camp de César en Égypte.]

Entrent CÉSAR, DOLABELLA, THYRÉUS et d'autres.

CÉSAR.

— Qu'on fasse paraître l'envoyé d'Antoine !

A Dolabella.

— Le connaissez-vous ?

DOLABELLA.

César, c'est son maître d'école ! — Jugez à quel point il est dépouillé, puisqu'il vous — envoie une si pauvre plume de son aile, — lui qui pour messenger avait des rois à foison, — il y a quelques lunes à peine !

Entre EUPHRONIUS.

CÉSAR.

Approche et parle.

EUPHRONIUS.

— Si peu que je sois, je viens de la part d'Antoine ; — j'étais naguère aussi insignifiant pour ses desseins — que la goutte de rosée perdue sur la feuille du myrte — l'est pour cette vaste mer.

CÉSAR.

Soit ! Déclare ta mission.

EUPHRONIUS.

— Antoine salue en toi le maître de ses destinées et — demande à vivre en Égypte ; en cas de refus, — il restreint sa demande et prie — de le laisser respirer entre les cieus et la terre, — comme personne privée, dans Athènes ; voilà pour lui. — Quant à Cléopâtre, elle confesse ta grandeur, — se soumet à ta puissance, et implore de toi — pour ses enfants le diadème des Ptolémées — maintenant à la merci de ta faveur (22).

CÉSAR.

Pour Antoine, — je suis sourd à sa requête. Quant à la reine, — je consens à l'entendre et à la satisfaire, pourvu qu'elle — chasse d'Égypte son amant dégradé — ou lui ôte la vie. Cela fait, — elle ne priera pas en vain. Telle est ma réponse à tous deux.

EUPHRONIUS, s'inclinant.

— Que la fortune te suive !

CÉSAR.

Qu'on le reconduise à travers nos lignes !

Euphronius sort avec une escorte.

A Thyréus.

— Voici le moment d'essayer ton éloquence. Pars vite ; — détache Cléopâtre d'Antoine : promets-lui, — en notre nom, ce qu'elle demande ; ajoute même — des offres de ton chef ; les femmes, — même en plein bonheur, ne sont pas fortes ; mais la misère parjurera — la vestale immaculée. Montre ton savoir-faire, Thyréus ; — et, quant à ta récompense, tu promulgueras toi-même l'édit qui pour nous — sera loi.

THYRÉUS.

Je pars, César.

CÉSAR.

— Observe comment Antoine supporte sa chute, — et épie tous les mouvements par lesquels — se manifeste son action.

THYRÉUS.

J'obéirai, César.

## SCÈNE XXIII.

[Alexandrie. Dans le palais.]

Entrent CLEOPATRE, ÉNOBARBUS, CHARMION et IRAS.

CLÉOPATRE.

— Que devons-nous faire, Énoobarbus ?

ÉNOBARBUS.

Méditer et mourir.

CLÉOPATRE.

— Est-ce Antoine ou moi qu'il faut accuser de ceci ?

ÉNOBARBUS.

— Antoine seul, qui a voulu faire de son désir — le maître de sa raison ! Qu'importait que vous eussiez fui — de ce terrible front de bataille où les rangs opposés — se renvoyaient l'épouvante ? Pourquoi vous a-t-il suivie ? — Les démanagements de son affection n'auraient pas dû — troubler en lui le capitaine, au moment suprême — où les deux moitiés du monde se heurtaient et où son empire — était en cause. Il y avait pour lui honte — autant que désastre à suivre vos étendards en fuite — et à laisser là sa flotte effarée.

CLÉOPATRE.

Paix, je te prie !

Entrent ANTOINE et EUPHRONIUS.

ANTOINE.

— Est-ce là ta réponse ?

EUPHRONIUS.

Oui, Monseigneur.

ANTOINE.

Ainsi la reine — aura droit à ses courtoisies si elle veut — me sacrifier.

EUPHRONIUS.

C'est ce qu'il dit.

ANTOINE.

Il faut qu'elle sache cela.

Montrant sa tête à Cléopâtre.

— A l'enfant César envoie cette tête grisonnante — et jusqu'au bord il remplira tes souhaits — de royaumes.

CLÉOPATRE.

Cette tête, Monseigneur !

ANTOINE, à Euphronius.

— Retourne à lui ; dis-lui qu'il porte sur son front — la rose de la jeunesse, et que le monde attend de lui — quelque action d'éclat : son argent, ses vaisseaux, ses légions — pourraient aussi bien appartenir à un lâche ; ses lieutenants pourraient vaincre — au service d'un enfant aussi heureusement — que sous les ordres de César. C'est pourquoi je le provoque — à mettre de côté ces splendides avantages — et à se mesurer avec Antoine déclinant, épée contre épée, — seul à seul. Je vais le lui écrire. Suis-moi.

Sortent Antoine et Euphronius.

ÉNOBARBUS.

— Oui, comme il est vraisemblable que César au faite de la victoire voudra — désarmer son bonheur et s'exhiber en spectacle — aux prises avec un bretteur ! Je le vois, le jugement des hommes — s'altère avec leur fortune ; et les dignités extérieures — entraînent les facultés intérieures après elles — dans la déchéance. Comment a-t-il pu rêver, — ayant l'intelligence des proportions, que César en sa plénitude — se mesurerait avec son dénûment !... César, tu as vaincu — sa raison aussi.



Entre un SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Un envoyé de César !

CLÉOPATRE.

— Quoi ! sans plus de cérémonie ! Voyez, mes femmes, — ils se bouchent le nez devant la rose épanouie, — ceux qui l'adoraient en bouton... Introduisez-le, monsieur.

Le serviteur sort.

ÉNOBARBUS.

— Mon honnêteté et moi, nous commençons à nous quereller. — La loyauté qui reste dévouée aux fous fait — de notre foi une pure folie... Pourtant, celui qui a la force — de garder allégeance à son seigneur déchu — est le vainqueur du vainqueur de son maître — et gagne une place dans l'histoire !

Entre THYRÉUS.

CLÉOPATRE.

La volonté de César ?

THYRÉUS.

— Écoutez-la en particulier.

CLÉOPATRE.

Il n'y a ici que des amis ; parlez hardiment.

THYRÉUS.

— Peut-être aussi sont-ils les amis d'Antoine.

ÉNOBARBUS.

— Il lui faut autant d'amis qu'en a César : — sinon, nous lui sommes inutiles. S'il plaît à César, notre maître — s'é lancera au-devant de son amitié. Quant à nous, vous le savez. — nous sommes à qui il est, et alors nous serons acquis à César.

THYRÉUS.

Soit !... — Écoutez-moi donc, illustre reine ; César vous

conjure — d'oublier tout, dans votre situation présente, — excepté qu'il est César.

CLÉOPATRE.

Poursuivez : c'est d'une générosité royale.

THYRÉUS.

— Il sait que vous ne vous êtes pas attachée à Antoine — par amour, mais par crainte.

CLÉOPATRE.

Oh !

THYRÉUS.

— Aussi, les balafres faites à votre honneur — l'émeuvent-elles de pitié, comme des plaies causées par la violence, — mais imméritées.

CLÉOPATRE.

César est un dieu, et il reconnaît — ce qui est bien vrai : mon honneur n'a pas été cédé, — il a été conquis.

ÉNOBARBUS, à part.

Pour être sûr de cela, — je vais le demander à Antoine... Maître, maître, tu fais eau de toutes parts, — et nous n'avons plus qu'à te laisser sombrer, car — ce que tu as de plus cher t'abandonne.

Il sort.

THYRÉUS.

Dirai-je à César — ce que vous désirez de lui ? Il sollicite — les demandes afin de les accorder. Il serait charmé — que de sa fortune vous fissiez un bâton — pour vous appuyer ; mais combien son zèle serait enflammé, — s'il apprenait de moi que vous avez quitté Antoine, — et que vous vous êtes mise sous la protection — du maître de l'univers ?

CLÉOPATRE.

Quel est votre nom ?

THYRÉUS.

— Mon nom est Thyréus.

CLÉOPATRE.

Très-aimable messager, — dites au grand César que par votre intermédiaire — je baise sa main triomphante; dites-lui que je suis prête — à déposer ma couronne à ses pieds et à m'agenouiller devant lui; — dites-lui que de son souffle souverain il peut me signifier — le sort de l'Égypte.

THYRÉUS.

Vous prenez le parti le plus noble. — Quand la sagesse et la fortune sont en lutte, — si la première n'ose que ce qu'elle peut, — aucun hasard ne peut l'ébranler. Laissez-moi par grâce déposer — mon hommage sur votre main.

CLÉOPATRE.

Souvent le père de votre César, — après avoir rêvé de royaumes à conquérir, — imprima ses lèvres à cette place indigne, — comme s'il pleuvait des baisers!

Thyréus lui baise la main.

Entrent précipitamment ANTOINE et ÉNOBARBUS.

ANTOINE.

Des faveurs, par Jupiter tonnant!... — Qui es-tu, drôle?

THYRÉUS.

Le strict exécuteur — des ordres de l'homme le plus puissant et le plus digne — d'être obéi.

ÉNOBARBUS.

Vous allez être fouetté.

ANTOINE, appelant.

— Holà! qu'on vienne!

A Thyréus.

Ah! mon oiseau de proie! .. Par les dieux et les démons, — l'autorité fond sous moi! Naguère, quand je criais: holà! — comme des enfants qui se bousculent, des rois s'élançaient — me criant: Que voulez-vous?... N'avez-vous pas d'oreilles? Je suis — encore Antoine!

Des serviteurs paraissent.

Emmenez-moi ce gueux, et fouettez-le.

ÉNOBARBUS.

— Mieux vaut jouer avec un lionceau, — qu'avec un vieux lion mourant.

ANTOINE.

Lune et étoiles! — fouettez-le... Quand ils seraient là vingt des plus grands tributaires — qui reconnaissent César, si je les trouvais — à ce point insolents avec la main de cette femme... Comment se nomme-t-elle — depuis qu'elle n'est plus Cléopâtre?... Donnez-lui le fouet, compagnons, — jusqu'à ce que vous le voyiez grimacer, comme un enfant, — et geindre en implorant merci... Emmenez-le.

THYRÉUS.

— Marc-Antoine...

ANTOINE.

Entraînez-le, et, dès qu'il sera fouetté, — ramenez-le... Ce valet de César — lui portera un message de notre part.

Les serviteurs emmènent Thyréus.

A Cléopâtre.

— Vous étiez à moitié flétrie avant que je vous connusse... Ah! — Ai-je donc laissé à Rome l'oreiller nuptial, sans même l'avoir foulé, — ai-je donc renoncé à avoir une race légitime — de la perle des femmes, pour être trompé — par une créature qui regarde des laquais?

CLÉOPATRE.

Mon bon seigneur...

ANTOINE.

— Vous avez toujours été une hypocrite... — Mais, dès que nous nous endurcissons dans le vice, — ô misère! les dieux sages ferment nos yeux; — ils laissent tomber notre pure raison dans notre propre ordure, nous font adorer — nos erreurs et rient de nous, quand nous nous pavanons — sur le chemin de notre ruine!

CLÉOPATRE.

Oh ! en est-ce venu là ?

ANTOINE.

— Je vous ai trouvée comme un morceau refroidi — sur l'assiette de César mort... Que dis-je ! vous étiez un reste — de Cnéius Pompée ; sans compter ces heures ardentes, — non enregistrées par la renommée vulgaire, que — votre luxure avait dérobées !... Car, j'en suis sûr, — si vous êtes capable de deviner ce que peut être la vertu, — vous ne savez pas ce que c'est !

CLÉOPATRE.

Pourquoi tout ceci ?

ANTOINE.

— Permettre qu'un drôle fait pour recevoir un salaire — et pour dire : *Dieu vous le rende !* soit familier — avec ma compagne de jeux, avec votre main, avec ce sceau royal, — garant de la foi des grands cœurs !... Oh ! que ne suis-je — sur la montagne de Basan, pour y rugir plus haut — que les troupeaux à cornes ! Car j'ai de farouches griefs ; — et les exprimer humainement, ce serait faire — comme le condamné qui, la corde au cou, remercie le bourreau — de sa dextérité !...

THYRÉUS revient avec les serviteurs.

ANTOINE.

Est-il fouetté ?

PREMIER SERVITEUR.

— Solidement, monseigneur.

ANTOINE.

A-t-il crié ? a-t-il imploré son pardon ?

PREMIER SERVITEUR.

— Il a demandé grâce.

ANTOINE, à Thyrens.

— Si ton père vit encore, il regrettera — que tu ne sois pas né fille ; et toi, tu te repentiras — d'avoir suivi César dans son triomphe, puisque — tu as été fouetté pour

l'avoir suivi : désormais, — que la blanche main d'une femme te donne la fièvre ; — tremble, rien qu'à la voir...  
 Retourne vers César, — raconte-lui ta réception ; songe à lui dire — qu'il m'irrite, pour autant qu'il fait trop — du superbe et m'a en mépris. En rabâchant sur ce que je suis, — il oublie ce que je fus. Il m'irrite, — au moment même où je suis si facile à aigrir, — lorsque les astres propices, qui jusqu'ici ont été mes guides, — se sont échappés de leurs orbites, et ont lancé leurs feux — dans les abîmes de l'enfer ! S'il trouve mauvais — ce que je dis et ce que j'ai fait. mande-lui qu'il a — par-devers lui Hipparque, mon affranchi, et qu'il — peut à plaisir le fouetter, le pendre ou le torturer, — afin que nous soyons égaux. Insiste pour cela toi-même, — et va-t'en avec tes marques sur le dos.

Sort Thyréus.

CLÉOPATRE.

— Avez-vous fini ?

ANTOINE.

Hélas, notre lune terrestre — est maintenant éclipcée ; et cela seul suffirait pour annoncer — la chute d'Antoine !

CLÉOPATRE.

Attendons qu'il ait achevé.

ANTOINE, a Cléopâtre.

— Pour flatter César, vous échangez des regards — avec un drôle qui lui attache ses aiguillettes !

CLÉOPATRE.

Ne pas me connaître encore !

ANTOINE.

— Êtes-vous donc de glace pour moi ?

CLÉOPATRE.

Ah ! cher, si je suis ainsi, — que de mon cœur glacé le ciel engendre une grêle — empoisonnée à sa source ; et que le premier grêlon — tombe dans ma gorge pour se dissoudre — avec ma vie ! que le second frappe Césarion ! —

Que successivement tous les fruits de mes entrailles, — et mes braves Égyptiens, — soient lapidés par cet ouragan en fusion ! — Et que tous restent gisants sans tombes jusqu'à ce que les mouches et les insectes du Nil — les ensevelissent en les dévorant !

ANTOINE.

Je suis satisfait. — César s'établit sous Alexandrie ; c'est là — que je veux combattre sa destinée. Nos forces de terre — ont noblement tenu ; notre flotte dispersée — s'est ralliée et vogué dans sa menace navale. — Qu'étais-tu donc devenu. mon courage?... Écoutez, madame, — si je reviens encore une fois du champ de bataille, — pour baiser ces lèvres, je veux apparaître couvert de sang. — Moi et mon épée, nous allons gagner notre chronique ; — il y a de l'espoir encore !

CLÉOPATRE.

Voilà enfin mon vaillant seigneur !

ANTOINE.

— Mes muscles, mon cœur, mon souffle vont être triplés, — et je veux combattre sans merci. Quand mes heures — coulaient insouciantes et propices, les vaincus rachetaient de moi leur vie — avec un bon mot, mais maintenant, je vais grincer des dents — et envoyer dans les ténèbres tous ceux qui m'arrêteront... Allons, — ayons encore une nuit joyeuse ; qu'on appelle à moi — tous mes tristes capitaines et qu'on remplisse nos coupes ; encore une fois — narguons la cloche de minuit !

CLÉOPATRE.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance ; — je croyais qu'il serait pauvrement fêté ; mais puisque mon seigneur — est redevenu Antoine, je veux être Cléopâtre.

ANTOINE.

— Tout ira bien encore.

CLÉOPATRE.

— Qu'on appelle auprès de monseigneur tous ses nobles capitaines !

ANTOINE.

— Faites. Nous voulons leur parler ; et ce soir je forcerai — le vin à sourdre sous leurs cicatrices... Venez, ma reine ; — il y a encore de la sève, là ! La prochaine fois que je combattrai, — je rendrai la mort amoureuse de moi ; car je vais rivaliser — avec sa faux pestilentielle.

Sortent Antoine, Cléopâtre et les serviteurs.

ÉNOBARBUS.

— Le voilà résolu à éclipser la foudre ! Être furieux, — c'est n'avoir plus peur à force d'effarement ; dans cette humeur-là, — une colombe attaquerait une autruche. Je le vois, c'est toujours — aux dépens de sa cervelle que notre capitaine — reprend du cœur. Quand la valeur — entame la raison, — elle dévore le glaive avec lequel elle combat... Je vais chercher — un moyen de le quitter.

Il sort.

## SCÈNE XXIV.

[Le camp de César à Alexandrie.]

Entrent CÉSAR, lisant une lettre, AGRIPPA, MÉCÈNE et autres.

CÉSAR.

— Il me traite d'enfant, et me morigène comme s'il avait le pouvoir — de me chasser d'Égypte. Mon messenger, — il l'a battu de verges ; il me provoque à un combat singulier, — César contre Antoine ! Que le vieux ruffian sache — que j'ai beaucoup d'autres moyens de mourir et qu'en attendant — je me moque de son défi (24).

MÉCÈNE.

César doit penser — que, quand un homme si grand est



pris de rage, c'est qu'il est — aux abois. Ne lui donnez pas de répit, mais vite — profitez de son égarement. Jamais la fureur — n'a fait bonne garde pour elle-même.

CÉSAR.

Faites savoir à nos meilleurs chefs — que demain la dernière de tant de batailles — sera livrée par nous... Il y a dans nos rangs — assez de déserteurs de l'armée d'Antoine — pour l'aller chercher... Veillez à ce que ce soit fait, — et qu'on festoie les troupes ; nous regorgeons de vivres, — et elles ont bien mérité cette prodigalité. Pauvre Antoine!

Ils sortent.

## SCÈNE XXV.

[Alexandrie. Dans le palais.]

Entrent ANTOINE, CLÉOPATRE, ÉNORABUS, CHARMION, IRAS, ALEXAS et autres.

ANTOINE.

— Il ne veut pas se battre avec moi, Domitius!

ÉNORABUS.

Non.

ANTOINE.

Pourquoi pas?

ÉNORABUS.

— Il pense qu'étant vingt fois plus fortuné que vous, — il risquerait vingt contre un.

ANTOINE.

Demain, soldat, — je veux me battre sur terre et sur mer ; ou je survivrai, — ou je donnerai à ma gloire mourante un bain de sang — qui la fera revivre. Es-tu prêt à bien te battre?

ÉNORABUS.

— Je frapperai en criant : Pas de quartier!

ANTOINE.

Bien dit! Allons! — Qu'on appelle les gens de ma maison! que cette nuit — il y ait profusion à notre banquet!

Entrent des SERVITEURS. Il leur tend successivement la main.

Donne-moi la main, toi, — tu as toujours été bien fidèle... Et toi aussi... — Et toi... Et toi... Vous m'avez bien servi, — et vous aviez des rois pour compagnons.

CLÉOPATRE, à part, à Énocharbus.

Que signifie ceci?

ÉNOCHARBUS, à part.

— C'est un de ces traits bizarres que la douleur — décoche de l'âme.

ANTOINE.

Et toi aussi, tu es un serviteur fidèle! — Je voudrais me multiplier en autant d'hommes que vous êtes, — et vous voir tous réunis en — un Antoine, pour pouvoir vous servir — aussi bien que vous m'avez servi!

LES SERVITEURS.

Aux dieux ne plaise!

ANTOINE.

— Allons, mes bons camarades, assistez-moi cette nuit encore : — ne ménagez pas mes coupes, et traitez-moi, — comme quand tout un empire était votre compagnon — et obéissait à mes ordres.

CLÉOPATRE.

Que prétend-il?

ÉNOCHARBUS.

— Faire pleurer ses amis!

ANTOINE.

Aidez-moi cette nuit encore. — Peut-être est-ce la fin de votre service; — peut-être ne me verrez-vous plus ou ne verrez-vous de moi — qu'une forme mutilée; peut-être demain, — servirez-vous un autre maître. Je vous regarde

tous — en homme qui vous fait ses adieux. Mes fidèles amis, — je ne vous renvoie pas ; j'ai, comme maître, — épousé votre bon service et je ne m'en déferai qu'à la mort. — Assistez-moi cette nuit deux heures, pas davantage, — et que les dieux vous en récompensent !

Tous les serviteurs fondent en larmes.

ÉNOBARBUS.

— Que prétendez-vous, Sire ? — Pourquoi leur donner ce découragement ? Voyez, ils pleurent ; — et moi, Âne que je suis, j'ai un oignon dans l'œil. Par pudeur, — ne nous transformez pas en femmes.

ANTOINE.

Assez ! assez ! assez ! — Que la sorcière m'emporte, si j'avais cette intention ! — Que l'allégresse germe où sont tombées ces larmes ! Mes généreux amis, — vous prenez ce que je dis dans un sens trop douloureux ; — je vous parlais pour vous encourager, quand je vous demandais — d'incendier cette nuit avec des torches ! Sachez, mes chers cœurs, — que j'ai bon espoir pour demain. Si je vous conduis au combat, — c'est que j'en attends la victoire et la vie — plutôt que la mort et la gloire. Allons souper ; venez — et voyons les réflexions (25).

Tous sortent.

## SCÈNE XXVI.

[Alexandrie. Devant le palais.]

Entrent DEUX SOLDATS.

PREMIER SOLDAT.

— Bonne nuit, frère ; demain est le jour.

DEUXIÈME SOLDAT.

— Oui, qui décidera de tout : bonne chance ! — N'avez-vous entendu rien d'étrange dans les rues ?

PREMIER SOLDAT.

— Rien : quelles nouvelles?

DEUXIÈME SOLDAT.

Ce n'est probablement qu'une rumeur : — bonne nuit à vous.

PREMIER SOLDAT.

Allons, mon cher, bonne nuit.

Entrent DEUX AUTRES SOLDATS.

DEUXIÈME SOLDAT, aux nouveaux venus.

Soldats, — attention au poste !

TROISIÈME SOLDAT.

Attention, vous aussi ! Bonne nuit, bonne nuit.

Les deux premiers soldats se mettent en faction au fond du théâtre.

QUATRIÈME SOLDAT, au troisième.

— Nous, ici !

Ils se postent sur le devant de la scène.

Si demain — notre flotte l'emporte, j'ai la conviction absolue — que nos gens de terre tiendront bon.

TROISIÈME SOLDAT.

C'est une brave armée, — et pleine de résolution...

Musique de hautbois sous la scène.

QUATRIÈME SOLDAT.

Silence ! quel est ce bruit ?

PREMIER SOLDAT.

Écoutez ! écoutez !

DEUXIÈME SOLDAT.

— Chut !

PREMIER SOLDAT.

De la musique dans l'air !

TROISIÈME SOLDAT.

Sous terre !

QUATRIÈME SOLDAT.

C'est bon signe, — n'est-ce pas ?

TROISIÈME SOLDAT.

Non.

PREMIER SOLDAT.

Paix, vous dis-je ! Qu'est-ce que cela signifie ?

DEUXIÈME SOLDAT.

— C'est le dieu Hercule, tant aimé d'Antoine, — qui l'abandonne aujourd'hui (26).

PREMIER SOLDAT.

Avançons ! Voyons si les autres sentinelles — entendent comme nous.

Ils s'avancent dans la direction d'un autre poste.

DEUXIÈME SOLDAT, appelant.

Eh bien, camarades ?

PLUSIEURS SOLDATS, répondant à la fois.

Eh bien ! — Eh bien ! entendez-vous ?

PREMIER SOLDAT.

Oui. N'est-ce pas étrange ?

TROISIÈME SOLDAT.

— Entendez-vous, camarades ? entendez-vous ?

PREMIER SOLDAT.

— Suivons le bruit jusqu'à la limite de nos quartiers ;  
— voyons comment il cessera.

PLUSIEURS SOLDATS.

Volontiers : voilà qui est étrange.

Tous sortent.

## SCÈNE XXVII.

[Alexandrie. Dans le palais. Le jour se lève.]

Entrent ANTOINE et CLÉOPATRE, suivis de CHARMION et d'autres.

ANTOINE.

— Éros ! mon armure, Éros !

CLÉOPATRE.

Dormez un peu.

ANTOINE.

— Non, ma poule... Éros, viens donc; mon armure, Éros!

Entre ÉROS, avec une armure.

ANTOINE.

— Viens, mon brave, couvre-moi de fer. — Si la fortune n'est pas pour nous aujourd'hui, c'est — que nous la bravons... Allons!

Éros se met en devoir de l'équiper.

CLÉOPATRE.

Ah! je veux aider, moi aussi.

Prenant une pièce de l'armure.

— Où se met ceci?

ANTOINE.

Ah! laisse ça, laisse ça... Tu es — l'armurière de mon cœur... Tu te trompes, tu te trompes!... Ceci! ceci!

Antoine désigne la cuirasse. Cléopâtre la prend et la lui met.

CLÉOPATRE.

— Doucement! là! je veux vous aider... Voilà comment ça doit être.

ANTOINE.

Bien, bien! — Nous réussirons à présent... Allons, mon brave, — va t'équiper.

ÉROS.

Tout de suite, Sire.

CLÉOPATRE.

— Est-ce que ce n'est pas bien bouclé?

ANTOINE.

A merveille, à merveille: — celui qui débouclera ceci avant qu'il nous plaise — de l'ôter pour nous reposer, aura entendu une tempête... — Tu tâtonnes, Éros, et ma reine est un écuyer — bien plus adroit que toi... Dépêchons-nous. O mon amour, — que ne peux-tu me voir combattre

aujourd'hui, et assister — à mes royales occupations ! tu verrais — quel ouvrier je suis !

Entre un OFFICIER armé.

ANTOINE.

Bonjour ; sois le bienvenu ; — tu as l'air d'un homme chargé d'une mission belliqueuse ; — pour l'ouvrage que nous aimons nous nous levons de bonne heure, — et nous y allons avec joie.

PREMIER OFFICIER.

Mille combattants, Sire, — quoique ce soit bien tôt, ont déjà rivé leur armure — et vous attendent aux portes.

Acclamations mêlées au bruit des trompettes.

Entrent des OFFICIERS et des SOLDATS.

DEUXIÈME OFFICIER.

— La matinée est belle... Bonjour, général !

TOUS.

— Bonjour, général !

ANTOINE.

Voilà qui est bien embouché, mes enfants ! — Le matin, précoce comme le génie d'un jeune homme — qui doit faire parler de lui, commence de bonne heure...

A Éros, qui achève de l'armer.

— Ainsi, ainsi... Allons, donne-moi cela... de cette façon... Bien...

A Cléopâtre.

— Sois heureuse, ma dame, quoi qu'il advienne de moi !

Il l'embrasse.

— C'est un baiser de soldat, mais je serais blâmable — et digne des plus humiliants reproches, si je m'arrêtais — à de plus minutieux compliments ; je dois te quitter — maintenant, comme un homme d'acier... Vous qui voulez com-

battre, — suivez-moi de près ; je vais vous conduire à l'œuvre... Adieu !

Sortent Antoine, Éros, les officiers et les soldats.

CHARMION.

— Vous plairait-il de vous retirer dans votre chambre ?

CLÉOPATRE.

Conduis-moi. — Il part vaillamment. Ah ! si lui et César avaient pu — décider cette grande guerre dans un combat singulier ! — Alors Antoine... Mais maintenant... Eh bien, marchons.

Elles sortent.

## SCÈNE XXVIII.

[Le camp d'Antoine près d'Alexandrie.]

Les trompettes sonnent. Entre ANTOINE, accompagné d'ÉROS ; il rencontre le SOLDAT qui l'a interpellé à Actium.

LE SOLDAT.

— Fassent les dieux que cette journée soit heureuse pour Antoine !

ANTOINE.

— Ah ! que n'ai-je été décidé par tes conseils et par tes cicatrices — à combattre sur terre !

LE SOLDAT.

Si tu l'avais fait, — les rois qui se sont révoltés et le soldat — qui t'a quitté ce matin, marcheraient encore — à ta suite.

ANTOINE.

Qui donc a déserté ce matin ?

LE SOLDAT.

Qui ? — Quelqu'un qui était toujours près de toi. Appelle Éno-barbus, — il ne t'entendra plus, ou du camp de César — il répondra : *Je ne suis plus des tiens.*



ANTOINE.

Que dis-tu ?

LE SOLDAT.

Seigneur, — il est avec César.

ÉROS.

Seigneur, ses coffres et ses trésors, — il a tout laissé ici.

ANTOINE.

Est-il parti vraiment ?

LE SOLDAT.

Rien de plus certain.

ANTOINE.

— Va, Éros, renvoie-lui ses trésors ; fais vite, — et n'en retiens pas une obole, je te le défends ; écris-lui — la plus affectueuse lettre d'adieu, je la signerai ; — dis-lui que je souhaite que désormais il n'ait plus de motif — de changer de maître... Oh ! ma fortune a — corrompu les honnêtes gens... Dépêche-toi... Éno-barbus !

Ils sortent.

## SCÈNE XXIX.

[Le camp de César devant Alexandrie.]

Fanfares. Entre CÉSAR, accompagné d'AGRIPPA, d'ÉNOBARBUS et d'autres.

CÉSAR.

— Pars, Agrippa, et engage la bataille ; — notre volonté est qu'Antoine soit pris vivant : — fais-le savoir.

AGRIPPA.

J'obéis, César.

Il sort.

CÉSAR.

— Le temps de la paix universelle est proche ; — si cette

journée est heureuse, les trois parties du monde — porteront spontanément l'olive.

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

Antoine — est arrivé sur le champ de bataille.

CÉSAR.

Va, dis à Agrippa — de poser les déserteurs à l'avant-garde, — afin qu'Antoine épuise en quelque sorte sa furie — sur lui-même.

Sortent César et sa suite.

ÉNOBARBUS.

— Alexas a trahi ; envoyé en Judée — pour les intérêts d'Antoine, il a persuadé — au grand Hérode de passer à César — et d'abandonner Antoine, son maître : pour la peine. — César l'a fait pendre. Canidius et les autres — qui ont déserté ont obtenu de l'emploi, mais — non une honorable confiance. J'ai mal agi, — et je m'en accuse si amèrement — que je n'aurai plus de joie.

Entre un SOLDAT de César.

LE SOLDAT.

Énobarbus, Antoine — te renvoie tous tes trésors, grossis — de ses largesses. Son messenger — est venu, sous ma garde, et il est maintenant dans ta tente — à décharger ses mules.

ÉNOBARBUS.

— Je vous donne tout.

LE SOLDAT.

Ne vous moquez pas, Énobarbus, — je vous dis la vérité. Vous feriez bien d'escorter le messenger — jusqu'à la sortie du camp ; je dois me rendre à mon poste, — sans quoi

je l'aurais fait moi-même. Votre empereur — est toujours un Jupiter.

Il sort.

ÉNOBARBUS, seul.

— Je suis le vrai scélérat de l'univers, — et je le sens tout le premier. O Antoine, — mine de générosité, de quel prix tu aurais payé — mes fidèles services, toi qui — couronnes d'or ma turpitude ! Mon cœur se gonfle : — si le remords violent ne le brise pas, un moyen plus violent — devancera le remords ; mais le remords suffira, je le sens ; — moi, combattre contre toi ! Non... Je veux chercher — un fossé où mourir ; le plus immonde est le meilleur — pour la fin de ma vie !

Il sort.

### SCÈNE XXX.

[Le champ de bataille. Bruit de combat. Tambours et trompettes.]

Entre AGRIPPA, suivi d'autres combattants.

AGRIPPA.

— Retirons-nous, nous nous sommes engagés trop avant ; — César lui-même a de la besogne, et la résistance — excède ce que nous attendions.

Ils sortent.

Bruit de combat. Entrent ANTOINE et SCARUS blessé.

SCARUS.

— O mon brave empereur, voilà ce qui s'appelle combattre ! — Si nous avons fait de même tout d'abord, ils auraient été repoussés jusque chez eux — avec des chiffons autour de la tête.

ANTOINE.

Tu saignes abondamment.

SCARUS.

— J'avais ici une blessure en forme de T ; — elle est maintenant faite comme un H.

ANTOINE.

Ils font retraite.

SCARUS.

— Nous les chasserons dans des trous ; j'ai encore — place pour six balafres.

Entre ÉROS.

ÉROS.

— Ils sont battus, seigneur ; et notre avantage a tout l'effet — d'une belle victoire.

SCARUS.

Taillons-leur les épaules, — et attrapons-les comme nous prendrions des lièvres, par derrière ; — c'est plaisir de houspiller un fuyard.

ANTOINE.

Je te récompenserai — une fois pour ta joyeuse humeur et dix fois — pour ta bonne vaillance. Viens.

SCARUS.

Je vous suis clopin-clopant.

Ils sortent.

## SCÈNE XXXI.

[Sous les murs d'Alexandrie].

Entre ANTOINE, en marche militaire ; SCARUS et toute l'armée le suivent.

ANTOINE.

— Nous l'avons chassé jusque dans son camp ! Qu'on coure en avant — annoncer à la reine les hôtes qui nous

arrivent. Demain, — avant que le soleil nous voie, nous verserons le sang — qui nous a échappé aujourd'hui. Je vous remercie tous; — car vous avez le bras vaillant, et vous vous êtes battus, — non comme si vous serviez autrui, mais comme si ma cause — avait été celle de chacun de vous; vous vous êtes tous montrés des Hectors. — Entrez dans la ville, embrassez vos femmes, vos amis, — et racontez-leur vos exploits, tandis qu'avec des larmes de joie — ils laveront les caillots de vos blessures et baiseront — vos plaies honorées.

A Scarus.

Donne-moi ta main.

CLÉOPATRE arrive avec sa suite.

ANTOINE.

— C'est à cette grande fée que je veux vanter tes exploits,  
— pour qu'elle te bénisse de sa reconnaissance.

A Cléopâtre.

O toi, lumière du jour, — étreins mon cou bardé de fer;  
toute radieuse, élance-toi, — en dépit de cette armure,  
sur mon cœur pour t'y laisser — soulever par les élans  
du triomphe!

CLÉOPATRE, le prenant dans ses bras.

Seigneur des seigneurs, — ô héroïsme infini! te voilà  
donc revenu souriant, — après avoir échappé au grand  
piège des hommes.

ANTOINE.

Mon rossignol, — nous les avons chassés jusqu'à leurs  
lits.

Portant la main à ses cheveux.

Eh bien, ma fille, bien que les gris — soient quelque peu  
mélés aux bruns, nous avons encore — assez de cervelle  
pour nourrir notre énergie et — pour tenir tête à la jeunesse.

Montrant Scarus.

Regarde cet homme; — confie à ses lèvres ta main sympa-  
thique... — Baise cette main, mon guerrier... Il a combattu

aujourd'hui — comme si un dieu, hostile au genre humain, avait — pris sa forme pour détruire.

CLÉOPATRE.

Ami, je vais te donner — une armure d'or, qui appartenait à un roi.

ANTOINE.

— Il l'a bien méritée, fût-elle couverte d'escarboucles — comme le char sacré de Phébus!... Donne-moi ta main; — faisons à travers Alexandrie une marche joyeuse; — portons devant nous nos boucliers balafrés comme leurs maîtres. — Si notre grand palais était assez vaste — pour camper cette armée, nous souperions tous ensemble — et nous boirions à la ronde à la journée de demain — qui nous promet un royal péril... Trompettes, — assourdissez la ville de vos fanfares cuivrées, — et qu'on y mêle le cliquetis de nos tambourins, — en sorte que le ciel et la terre se fassent écho — pour applaudir à notre approche.

## SCÈNE XXXII.

[Le camp de César pendant la nuit. La lune brille.]

Des soldats sont en sentinelle. Entre ÉNOBARBUS.

PREMIER SOLDAT.

— Si nous ne sommes pas relevés avant une heure, — nous devons retourner au corps de garde. La nuit — est brillante et l'on dit que nous serons en bataille — dès la deuxième heure du matin.

DEUXIÈME SOLDAT.

La journée a été — dure pour nous.

ÉNOBARBUS.

O nuit, sois-moi témoin...

TROISIÈME SOLDAT.

— Quel est cet homme?

DEUXIÈME SOLDAT.

Approchons et écoutons-le.

ÉNOBARBUS.

— Sois témoin, ô lune sacrée, — quand l'histoire jettera sur les traitres — un souvenir flétrissant, sois témoin que le pauvre Éno-barbus — s'est repenti devant ta face!

PREMIER SOLDAT.

Éno-barbus!

TROISIÈME SOLDAT.

Silence! — Écoutons encore.

ÉNOBARBUS.

— O souveraine maîtresse de la mélancolie profonde, — déverse sur moi les humides poisons de la nuit, — afin que cette vie, rebelle à ma volonté, — ne m'accable plus. Jette mon cœur — contre la pierre dure de ma faute, — et que, desséché par la douleur, il s'y brise en poussière — pour en finir avec toute sombre pensée. O Antoine, — plus généreux que ma révolte n'est infâme. pardonne-moi pour ta part, — et qu'alors le monde m'inscrive sur le registre — des déserteurs et des transfuges! — O Antoine! ô Antoine!

Il meurt.

DEUXIÈME SOLDAT.

Parlons-lui.

PREMIER SOLDAT.

— Écoutons-le bien; car les choses qu'il dit — peuvent intéresser César.

TROISIÈME SOLDAT.

Oui. Mais il dort!

PREMIER SOLDAT.

— Je crois plutôt qu'il s'évanouit; car jamais prière aussi déchirante — n'a appelé le sommeil.

DEUXIÈME SOLDAT.

Allons à lui.

Ils s'approchent du cadavre.

TROISIÈME SOLDAT.

— Éveillez-vous, éveillez-vous, seigneur; parlez-nous.

DEUXIÈME SOLDAT, le secouant.

Entendez-vous, seigneur?

PREMIER SOLDAT.

— La main de la mort l'a atteint.

Roulement de tambour au loin.

Écoutez, les tambours — éveillent solennellement l'armée endormie... Portons-le — au corps de garde. C'est quelqu'un de notable. Notre faction — est amplement terminée.

TROISIÈME SOLDAT.

Allons, portons-le : — il peut encore revenir.

Ils sortent avec le corps.

### SCÈNE XXXIII.

[Un terrain accidenté entre les deux camps. On aperçoit un bois de pins sur une éminence.]

Arrivent ANTOINE et SCARUS suivis de troupes en marche.

ANTOINE.

Aujourd'hui tous leurs préparatifs sont pour un combat naval ; — nous ne leur plaisons pas sur terre.

SCARUS.

On se battra sur terre et sur mer, monseigneur.

ANTOINE.

— Je voudrais qu'on pût se battre dans le feu et dans l'air ; — là aussi nous les attaquerions. Mais écoute : notre infanterie, — postée sur les hauteurs qui avoisinent la ville, — restera avec nous ; les ordres sont donnés à la flotte, — et elle a déjà quitté la rade. Allons chercher une position — d'où nous puissions découvrir leur ordre de bataille — et observer leurs manœuvres.

Ils sortent.



Entre CÉSAR à la tête de ses troupes.

CÉSAR.

— Nous resterons immobiles sur terre, à moins que nous ne soyons attaqués, — et nous ne le serons pas, je crois, car ses meilleures troupes — sont employées au service de ses galères. Gagnons les vallées, — et gardons nos plus grands avantages.

Ils sortent.

Rentrent ANTOINE et SCARUS.

ANTOINE.

— Ils ne se sont pas encore abordés. De l'endroit où ce pin s'élève, — je découvrirai tout : je reviendrai te dire — immédiatement quelle apparence ont les choses.

Il sort.

SCARUS.

Les hirondelles — ont bâti leurs nids dans les voiles de Cléopâtre : les augures — prétendent qu'ils ne savent pas, qu'ils ne peuvent pas dire... Ils ont l'air lugubre, — et n'osent exprimer leur pensée. Antoine — est vaillant et abattu ; et, par accès, — sa fortune agitée le remplit d'espoir ou de crainte, — à la vue de ce qu'il a et de ce qu'il n'a pas.

Bruit lointain annonçant un combat naval.

Rentre ANTOINE.

ANTOINE.

Tout est perdu ; — cette noire Égyptienne m'a trahi ; (27) — ma flotte s'est rendue à l'ennemi ; et les voilà là-bas — qui jettent leurs bonnets en l'air et qui boivent tous ensemble — comme des amis longtemps éloignés... Triple prostituée ! c'est toi — qui m'as vendu à ce novice, et mon cœur — ne fait plus la guerre qu'à toi seul...

A Scarus.

Dis-leur à tous de fuir, — car, dès que je serai vengé

de ma charmeresse, — j'aurai fini... Dis-leur à tous de fuir, va !

Sort Scarus.

— O soleil, je ne verrai plus ton lever ! — La Fortune et Antoine se séparent ici ; c'est ici — que nous nous serrons la main... Que tout en soit venu là ! Les cœurs — qui rampaient à mes talons et dont je comblais — les désirs, fondent et distillent leur baume — sur le florissant César ; et le cèdre reste dépouillé, — qui les ombrageait tous. Je suis trahi ! — O Âme noire d'Égypte ! sinistre charmeresse — dont un regard m'envoyait à la guerre ou me rappelait au foyer, — dont le sein était ma couronne et mon but suprême ! — Véritable gipsy, elle m'a, par ses impostures, — entraîné au cœur de la ruine. — Holà, Éros ! Éros !

Entre CLÉOPATRE.

ANTOINE.

Ah ! enchanteresse ! arrière !

CLÉOPATRE.

— Pourquoi mon seigneur est-il furieux contre sa bien-aimée ?

ANTOINE.

— Évanouis-toi, ou je te donnerai ce que tu mérites, — et je ferai tort au triomphe de César. Qu'il te prenne — et qu'il t'expose aux acclamations des plébéiens ; — suis son char, comme l'opprobre le plus grand — de tout ton sexe. Monstre prodigieux, sois exhibée — aux badauds, pour la plus chétive obole, et que — la patiente Octavie te laboure le visage — de ses ongles aiguisés !

Cléopâtre sort.

Tu as bien fait de t'enfuir, — si c'est un bien de vivre : pourtant, mieux eût valu pour toi — succomber sous ma furie, car cette mort — t'en eût épargné mille... Holà ! Éros !... — La chemise de Nessus est sur moi : ô toi, — Alcide, mon ancêtre, enseigne-moi ta rage. — Puissé-je,

moi aussi, lancer Lichas sur les cornes de la lune, — et, à l'aide de ces bras qui brandissaient la plus lourde massue, — m'anéantir héroïquement!... Cette sorcière mourra : — elle m'a vendu au marmouset romain, et je succombe — sous sa trahison : elle mourra pour cela. A moi, Éros !

Il sort.

## SCÈNE XXXIV.

[Alexandrie. Dans le palais de Cléopâtre.]

Entrent CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS et MARDIAN.

CLÉOPATRE.

— A mon secours, mes femmes ! Oh ! il est plus furieux — que le fils de Télamon frustré du bouclier d'Achille ; le sanglier de Thessalie — n'était pas plus écumant.

CHARMION.

Rendez-vous au tombeau. — Enfermez-vous là, et faites-lui dire que vous êtes morte. — La séparation de l'âme et du corps n'est pas plus déchirante — que la perte de la grandeur.

CLÉOPATRE.

Au tombeau ! — Mardian, va lui annoncer que je me suis tuée : — dis-lui que mon dernier mot a été : Antoine ! — et, je t'en prie, attendris-le par ton récit. Pars, — Mardian, et reviens m'apprendre comment il prend ma mort. — Au tombeau !

Tous sortent.

## SCÈNE XXXV.

[Alexandrie. Dans le palais d'Antoine.]

Entrent ANTOINE et ÉROS.

ANTOINE.

— Éros, tu me vois encore ?

ÉROS.

Oui, noble seigneur.

ANTOINE.

— Nous voyons parfois un nuage qui ressemble à un dragon, — parfois une vapeur ayant la forme d'un ours ou d'un lion, — d'une citadelle flanquée de tours, d'une roche pendante, — d'une montagne dentelée ou d'un bleu promontoire — couronné d'arbres qui font des signes au monde — et jettent à nos regards une aérienne moquerie ! Tu as vu ces météores : — ce sont les spectacles du sombre Vesper.

ÉROS.

Oui, monseigneur.

ANTOINE.

— Rien que le temps d'y penser, et ce qui tout à l'heure était un cheval, — la nuée le rature et le rend indistinct — comme de l'eau dans de l'eau.

ÉROS.

En effet, monseigneur.

ANTOINE.

— Eh bien, mon bon serviteur Éros, ton capitaine est — comme un de ces corps-là. Je suis encore Antoine, — mais je ne puis plus garder cette forme visible, ô mon serviteur ! — C'est pour l'Égyptienne que j'ai fait la guerre : et cette reine, — dont je croyais posséder le cœur comme elle possédait mon cœur — (mon cœur qui, si j'en fusse resté maître, se serait attaché — un million de cœurs, maintenant aliénés), cette reine, Éros, a — battu les cartes pour César et triché ma gloire — pour le triomphe de mon ennemi !... — Va, ne pleure pas, doux Éros ; il nous reste encore — nous-même pour mettre fin à nous-même.

Entre MARDIAN.

ANTOINE.

Oh ! ton infâme maîtresse ! — Elle m'a volé mon épée !

MARDIAN.

Non, Antoine, — ma maîtresse t'aimait, et sa fortune s'était associée — sans réserve à la tienne.

ANTOINE.

Arrière, eunuque impudent! tais-toi! — Elle m'a trahi et elle mourra.

MARDIAN.

— La mort est une dette qui ne se paye qu'une fois, — et elle l'a acquittée. Ce que tu voulais faire — est fait; ses dernières paroles — ont été : Antoine! très-noble Antoine! — Alors un cri déchirant lui a brisé dans la gorge — le nom d'Antoine, suspendu — entre son cœur et ses lèvres : elle a rendu l'âme, — gardant ton nom enseveli en elle.

ANTOINE.

Elle est donc morte?

MARDIAN.

Morte!

ANTOINE.

— Éros, désarme-moi; la tâche de la longue journée est finie, — et nous devons dormir.

A Mardian.

Pars d'ici sain et sauf, — et tiens-toi pour bien payé de ta peine. Va.

Mardian sort.

Allons, défais tout cela.

Éros lui enlève son armure, pièce à pièce.

— Le bouclier à sept peaux d'Ajax ne saurait contenir — les battements de mon cœur. Oh! déchirez-vous, mes flancs! — Mon cœur, sois plus fort que ton récipient — et brise ta frêle enveloppe... Vite, Éros, vite! — Je ne suis plus un soldat... Lambeaux de mon armure, allez! — Vous avez été noblement portés!... Laisse-moi un instant.

Éros sort.

— Je vais te rejoindre, Cléopâtre, et — implorer mon

pardon. Oui, il le faut, car maintenant — tout délai est torture... Puisque la torche est éteinte, — couchons-nous, sans plus tarder. Maintenant tout labeur — s'évertuerait en pure perte; la force ne ferait que s'embarrasser — par ses efforts mêmes. Apposons notre sceau, et tout est fini... — Éros!... Je viens, ma reine... Éros!... Attends-moi. — Là où les âmes couchent sur des fleurs, nous irons la main dans la main, — et nous éblouirons les esprits de notre auguste apparition; — Didon et son Énée perdront leur cortège, — et la foule des spectres nous suivra... Allons, Éros, Éros!

Rentre Éros.

ÉROS.

— Que veut monseigneur?

ANTOINE.

Depuis que Cléopâtre est morte, — je vis dans un tel déshonneur que les dieux — détestent ma bassesse. Moi, qui avec mon épée — taillais le monde, et qui sur le dos du vert Neptune — faisais des cités avec mes vaisseaux, je m'accuse de n'avoir pas — le courage d'une femme. Je suis moins magnanime — que celle qui, en mourant, vient de dire à César : — *Je suis vaincue par moi seule!*... Tu as juré, Éros, que, — si jamais les circonstances l'exigeaient (et — elles l'exigent maintenant), si jamais je voyais derrière moi — l'inévitable poursuite du — déshonneur et de l'horreur, alors, sur mon commandement, — tu m'occirais. Fais-le, le moment est venu. — Ce n'est pas moi que tu frapperas, c'est César que tu dépouilleras. — Rappelle la couleur sur ta joue.

ÉROS.

Que les dieux retiennent mon bras! — Ferai-je donc ce que toutes les flèches parthes, — bien qu'ennemies, n'ont pu faire?

ANTOINE.

Eros, voudrais-tu donc — d'une fenêtre, dans la grande Rome, voir — passer ton maître, les bras croisés, le cou ployé — sous le châtiment, le visage abattu — par une poignante humiliation, tandis que, traîné devant lui, — le trône roulant du fortuné César, narguerait — sa honte captive?

ÉROS.

Non, je ne voudrais pas voir cela.

ANTOINE.

— Approche donc ; car je ne puis être guéri que par une blessure. — Tire cette honnête épée que tu as portée — si utilement pour ton pays.

ÉROS.

Oh ! grâce, seigneur !

ANTOINE.

— Quand je t'ai affranchi, n'as-tu pas juré — de faire cela dès que je t'en requerrais ? Fais-le donc vite ; — ou tous tes services passés ne sont plus pour moi — que des hasards involontaires. Tire ton épée et approche.

ÉROS.

— Détourne de moi ce noble visage — où respire la majesté de tout un monde.

ANTOINE, détournant la tête.

Allons !

ÉROS.

— Mon épée est tirée.

ANTOINE.

Qu'elle fasse donc vite — la chose pour laquelle tu l'as tirée.

ÉROS.

Mon maître chéri, — mon capitaine et mon empereur ! laissez-moi, — avant de frapper ce coup sanglant, laissez-moi vous dire adieu.

ANTOINE.

C'est dit, l'ami : adieu.

ÉROS.

— Adieu, grand chef. Frapperai-je maintenant?

ANTOINE.

Maintenant, Éros !

ÉROS.

— Eh bien donc, voilà !

Il se jette sur son épée.

C'est ainsi que j'échappe à la douleur — de tuer Antoine !

Il expire.

ANTOINE.

Ami trois fois plus noble que moi-même, — tu me montres, vaillant Éros, qu'il faut — que je fasse ce que tu n'as pu faire. Ma reine et Éros — m'ont, par leur brave exemple, rappelé — à la dignité : je veux être — un fiancé pour la mort, et courir à elle — comme au lit d'une bien-aimée. Allons ! Éros, — ton maître meurt ton disciple : voilà ce que — tu m'as appris (28).

Il se jette sur son épée.

Eh quoi ! pas encore mort ! pas mort ! — Holà, gardes !...  
Oh ! achevez-moi.

Entrent DERCÉTAS et des GARDES.

PREMIER GARDE.

Quel est ce bruit ?

ANTOINE.

— J'ai mal fait ma besogne, ami : oh ! achevez — ce que j'ai commencé.

DEUXIÈME GARDE.

L'étoile est tombée !

PREMIER GARDE.

— Et les temps sont consommés !



TOUS.

Hélas et malheur !

ANTOINE.

— Que celui qui m'aime me frappe à mort !

PREMIER GARDE.

Ce ne sera pas moi.

DEUXIÈME GARDE.

Ni moi.

TROISIÈME GARDE.

Ni aucun de nous.

Les gardes sortent.

DERCÉTAS.

— Ta mort et ta fortune font fuir tes partisans.

Ramassant l'épée d'Antoine.

— Cette épée apportée à César avec cette nouvelle —  
me fera bien recevoir de lui.

Entre DIOMÈDE.

DIOMÈDE.

— Où est Antoine ?

DERCÉTAS.

Là, Diomède, là.

DIOMÈDE.

Est-il vivant ?... — Veux-tu pas répondre, l'homme ?

Dercétas sort.

ANTOINE.

— Est-ce toi, Diomède ? tire ton épée et donne-moi —  
un coup suffisant pour me tuer.

DIOMÈDE.

Très-excellent seigneur, — ma maîtresse Cléopâtre m'a  
envoyé vers toi.

ANTOINE.

— Quand t'a-t-elle envoyé ?

DIOMÈDE.

A l'instant, monseigneur.

ANTOINE.

Où est-elle ?

DIOMÈDE.

— Enfermée dans son sépulcre. Elle avait une crainte prophétique — de ce qui est arrivé. Voyant — que, par une défiance à jamais injustifiable, vous la soupçonniez — d'avoir traité avec César, et que votre rage — ne pouvait plus se guérir, elle vous avait envoyé dire qu'elle était morte ; — mais depuis, craignant l'effet de ce message, elle m'a envoyé — vous déclarer la vérité, et j'ai peur d'être venu — trop tard.

ANTOINE.

Trop tard, bon Diomède... Appelle ma garde, je te prie.

DIOMÈDE.

— Holà ! la garde de l'empereur ! La garde, holà ! — venez, votre maître appelle.

Entrent plusieurs GARDES.

ANTOINE.

— Portez-moi, mes bons amis, où s'est retirée Cléopâtre : — c'est le dernier service que je vous commanderai.

PREMIER GARDE.

— Quelle douleur pour nous, Sire, que vous n'ayez pu survivre — au dernier de vos partisans fidèles !

TOUS.

Jour accablant !

ANTOINE.

— Ah ! mes braves camarades, n'accordez pas au destin cruel — la jouissance de votre douleur : accueillons bien l'ennemi — qui vient nous châtier, et nous le châtions — par notre apparente insouciance. Enlevez-moi ! — Je vous ai souvent menés ; portez-moi à votre tour, mes bons amis, — et recevez, tous, mes remerciements.

Les gardes sortent, emportant Antoine.

## SCÈNE XXXVI.

[Alexandrie. Devant un monument funéraire, percé de fenêtres dans sa partie supérieure.]

CLÉOPATRE, CHARMION et IRAS paraissent à la principale de ces fenêtres.

CLÉOPATRE.

— O Charmion, je ne sortirai jamais d'ici.

CHARMION.

— Consolez-vous, chère madame.

CLÉOPATRE.

Non, je ne veux pas : — tous les événements étranges et terribles sont les bienvenus, — mais je méprise les consolations. Ma douleur, — pour être proportionnée à sa cause, doit être immense — comme elle.

Arrive DIOMÈDE.

CLÉOPATRE.

Eh bien ! est-il mort ?

DIOMÈDE.

— La mort est sur lui, mais il n'est pas mort ; — regardez aux abords de votre monument : — ses gardes l'amènent.

Entre ANTOINE, porté par ses gardes.

CLÉOPATRE.

O soleil, — brûle la vaste sphère où tu te meus, et que les ténèbres couvrent — la face trop changeante du monde !  
O Antoine ! — Antoine ! Antoine !... Charmion, à l'aide ! à l'aide, Iras ; — à l'aide, vous, mes amis, là-bas. Montons-le jusqu'ici.

ANTOINE.

Silence ! — ce n'est pas la valeur de César qui a renversé

Antoine, — c'est Antoine qui a triomphé de lui-même.

CLÉOPATRE.

— Cela devait être : nul autre qu'Antoine — ne devait vaincre Antoine ; mais quel malheur que cela soit !

ANTOINE.

— Je suis mourant, Egypte, je suis mourant, mais — j'implore de la mort un répit, jusqu'à ce que, — de tant de milliers de baisers, j'aie déposé — sur tes lèvres le pauvre dernier.

CLÉOPATRE.

Je n'ose pas, cher — (mon cher seigneur, pardon !), je n'ose pas descendre, — de peur d'être prise. Jamais l'impérieuse parade — du fortuné César ne sera — rehaussée par ma présence. Si les couteaux, les poisons, les serpents — ont une pointe, un dard, une action, je suis sauvée. — Ta femme Octavie, avec ses regards prudes — et son sang-froid impassible, n'aura pas l'honneur — de me dévisager... Mais viens, viens, Antoine... — Aidez-moi, mes femmes. Il faut que nous le montions ! — Assistez-moi, mes bons amis.

Elle jette par la fenêtre des cordes auxquelles les gardes attachent Antoine ; puis elle hisse celui-ci, avec l'aide de ses femmes.

ANTOINE.

Oh ! vite, ou je suis à bout.

CLÉOPATRE, tirant sur les cordes.

— Voilà un exercice, en vérité !... Combien monseigneur est pesant ! — Notre force s'en va toute dans la douleur — qui nous accable. Si j'avais le pouvoir de la grande Junon, — Mercure t'enlèverait sur ses robustes ailes — et te déposerait aux côtés de Jupiter... Viens. Encore un petit effort... — Les souhaits furent toujours des niaiseries... Oh ! viens, viens, viens.

Elle attire Antoine à elle et le tient embrassé.

— Sois le bienvenu, le bienvenu ! Meurs où tu as vécu,

— et revis sous les baisers : si mes lèvres avaient le pouvoir de te ranimer, — je les userais ainsi !

TOUS.

Accablant spectacle !

ANTOINE.

— Je meurs, Égypte, je meurs : — donnez-moi du vin, que je puisse parler un peu !

CLÉOPATRE.

— Non, laisse-moi parler, laisse-moi proférer de telles invectives — que cette perfide ménagère, la Fortune, brise son rouet — de dépit.

ANTOINE.

Un seul mot, reine bien-aimée : — assurez auprès de César votre honneur et votre vie... Oh !

CLÉOPATRE.

— Ce sont deux choses inconciliables.

ANTOINE.

Charmante, écoutez-moi : — de tous ceux qui approchent César, ne vous fiez qu'à Proculéius.

CLÉOPATRE.

— Je me fierai à ma résolution et à mon bras, — jamais à quelqu'un qui approche César.

ANTOINE.

— Ne vous lamentez point pour la misérable mutation de ma fortune — à la fin de mes jours (29) ; mais charmez vos pensées — en les reportant sur les prospérités premières — où j'ai vécu, le plus puissant prince de l'univers — et le plus glorieux. Je meurs aujourd'hui, mais sans bassesse — et sans lâcheté : si je rends mon cimier, c'est — à un compatriote ; Romain, par un Romain — je suis vaincu vaillamment. Maintenant, mon esprit s'en va : — je n'en puis plus...

Il expire.

CLÉOPATRE.

Veux-tu donc mourir, ô le plus noble des hommes ? —

As-tu pas souci de moi ? Resterai-je donc — dans ce triste monde qui, en ton absence, n'est plus — que fumier?... Oh ! voyez, mes femmes, — le couronnement du monde s'écroule... Monseigneur ! — Oh ! flétri est le laurier de la guerre, — l'étendard du soldat est abattu : les petits garçons et les petites filles — sont désormais à la hauteur des hommes ; plus de supériorité ! — Il n'est rien resté de remarquable — sous l'empire de la lune.

Elle s'évanouit.

CHARMION.

Oh ! du calme, madame !

IRAS.

— Elle est morte aussi, notre souveraine.

CHARMION.

Maîtresse !

IRAS.

Madame !

CHARMION.

— O madame, madame, madame !

IRAS.

Royale Égypte ! — Impératrice !

CHARMION.

Silence, silence, Iras !

CLÉOPATRE, revenant à elle.

— Je ne suis plus qu'une femme, soumise — aux mêmes passions misérables que la laitière — qui fait la plus humble besogne... Je devrais — jeter mon sceptre à la face des dieux injurieux — en leur disant que ce monde valait le leur — avant qu'ils nous eussent volé notre trésor. Tout n'est plus que néant ; — la patience est sottise et l'impatience — est bonne pour un chien enragé... Est-ce donc un crime — de s'élancer dans la secrète demeure de la mort, — avant que la mort ose venir à nous? .. Comment vous trouvez-vous, femmes ? — Allons, allons, bon courage !... Eh bien, Char-

mion ! — Mes nobles filles !... Ah ! femmes, femmes ! voyez,  
— notre flambeau est consumé, il s'est éteint...

Aux gardes restés en bas.

Du courage, mes bons amis ! — Nous allons l'ensevelir,  
et puis, l'acte vraiment brave et vraiment noble, — nous  
l'accomplirons à la grande façon romaine, — et nous ren-  
drons la mort fière de nous obtenir. Allons, sortons : —  
l'enveloppe de ce vaste esprit est déjà froide. — Ah ! femmes,  
femmes, nous n'avons plus pour amis — que notre courage  
et la fin la plus prompte.

Elles sortent, emportant le corps d'Antoine.

### SCÈNE XXXVII.

[Le camp de César devant Alexandrie.]

Entrent CESAR, AGRIPPA, DOLABELLA, MÉCÈNE, GALLUS, PROCULÉIUS  
et autres.

CÉSAR.

— Allez à lui, Dolabella, sommer-le de se rendre ; —  
dites-lui que, dans un pareil dénûment, — il nous oppose  
des délais dérisoires.

DOLABELLA.

J'obéis, César.

Sort Dolabella.

Entre DERCÉTAS, apportant l'épée d'Antoine.

CÉSAR.

— Que signifie ceci ? Qui es-tu donc, toi qui oses — pa-  
raître ainsi devant nous ?

DERCÉTAS.

Je m'appelle Dercétas ; — j'ai servi Marc-Antoine, l'homme  
le plus digne — d'être le mieux servi. Tant qu'il a pu rester  
debout et parler, — il a été mon maître et je n'ai tenu à la

vie — que pour l'employer contre ses ennemis. S'il te plaît — de me prendre à ton service, ce que j'ai été pour lui, — je le serai pour toi ; si cela ne te plaît pas, — je t'abandonne ma vie.

CÉSAR.

Qu'est-ce que tu dis là ?

DERCÉTAS.

— Je dis, ô César, qu'Antoine est mort.

CÉSAR.

— L'éroulement d'une si grande existence aurait dû faire — un bien autre craquement. Le globe bouleversé aurait dû lancer — les lions dans les rues des cités, — et les citoyens dans les antres... La mort d'Antoine — n'est pas une catastrophe isolée : dans son nom tenait — une moitié du monde.

DERCÉTAS.

Il est mort, César, — mais non sous le glaive de la justice publique, — non sous un couteau soudoyé : c'est de sa propre main, — de cette main qui a écrit sa gloire dans ses actes, — qu'Antoine, avec le courage que lui inspirait le cœur, — s'est déchiré le cœur... Voici son épée, — je l'ai volée à sa blessure ; regarde-la, teinte encore — du plus noble sang.

CÉSAR.

Soyez tristes à votre aise, amis ! — Que les dieux me châ-tient, si ce n'est pas là une nouvelle — à inonder les yeux des rois !

AGRIPPA.

Chose étrange — que la nature nous force à déplorer — nos succès les mieux prémédités !

MÉCÈNE.

Les opprobres et les mérites — se balançaient en lui.

AGRIPPA.

Jamais plus rare esprit — ne pilota l'humanité ; mais



vous, dieux, vous nous donnez toujours — quelques faiblesses pour nous faire hommes. César est ému.

MÉCÈNE.

— Quand un miroir si spacieux est placé devant lui, — il faut bien qu'il s'y voie.

CÉSAR.

O Antoine ! — c'est moi qui t'ai réduit à ceci... Mais il est des maladies — qui exigent le coup de lancette. Il fallait forcément — ou que je t'offrisse le spectacle d'une pauvre chute — ou que j'assistasse à la tienne : nous ne pouvions pas tenir ensemble — dans l'univers. Pourtant laisse-moi te pleurer — avec ces larmes suprêmes qui saignent du cœur ! — O toi, mon frère, mon associé — au but de toute entreprise, mon collègue dans l'empire, — mon ami, mon compagnon à la face des guerres, — bras droit de mon corps, cœur — où le mien allumait ses pensées, pour quoi faut-il que nos étoiles — irréconciliables aient rompu — ainsi notre égalité !... Écoutez-moi, mes bons amis... (30)

Entre un MESSAGER.

CÉSAR.

— Mais je vous dirai cela dans un meilleur moment ; — la mine de cet homme annonce quelque message ; — écoutons ce qu'il dit... D'où venez-vous ?

LE MESSAGER.

— Je ne suis qu'un pauvre Égyptien. La reine, ma maîtresse, — confinée dans le domaine qui lui reste, son tombeau, — désire être instruite de tes intentions, — afin de se décider d'avance — sur le parti qu'il lui faut prendre.

CÉSAR.

Dis-lui de se rassurer ; — elle saura bientôt, par quel qu'un des nôtres, — quel traitement honorable et cordial — nous lui réservons. César ne peut vivre — que généreux.

LE MESSAGER.

Qu'ainsi les dieux te préservent !

Il sort.

CÉSAR.

— Approchez, Proculéius; allez lui dire — qu'elle ne craigne de nous aucune humiliation; donnez-lui les consolations — que la violence de sa douleur exigera, — de peur que, dans son orgueil, elle ne nous échappe — par quelque coup mortel. Cléopâtre, vivante à Rome, — serait pour nous un éternel triomphe! Allez, — et revenez au plus vite nous apprendre ce qu'elle dit — et ce que vous pensez d'elle.

PROCULÉIUS.

J'obéis, César.

Il sort.

CÉSAR.

— Gallus, allez avec lui.

Gallus sort.

Où est Dolabella, — pour seconder Proculéius?

AGRIPPA ET MÉCÈNE, appelant.

Dolabella!

CÉSAR.

— Laissez; je me rappelle maintenant — à quelle mission il est employé: il sera prêt à temps. . — Venez avec moi dans ma tente: vous verrez — avec quelle répugnance je me suis engagé dans cette guerre: — quel calme et quelle douceur j'ai toujours montrés — dans mes lettres. Venez avec moi: vous verrez — les preuves que je puis vous donner

Ils sortent.

## SCÈNE XXXVIII.

[L'Intérieur du monument funèbre. Au fond une grille.]

Entrent CLEOPATRE, CHARMION et IRAS.

CLÉOPATRE.

— Ma désolation commence à prendre — meilleur courage. Chose misérable que d'être César! — Il n'est pas la

Fortune, il n'est que son valet, — le ministre de ses caprices !  
 En revanche, il est grand — d'accomplir l'acte qui met fin  
 à tous les autres, — l'acte qui garrotte les accidents et ver-  
 rouille les vicissitudes, — l'acte qui endort et dégoûte à  
 jamais de la fange — qu'ont pour nourrice le mendiant et  
 César.

PROCLÉIUS, GALLUS et des soldats entrent au fond du théâtre et se  
 placent derrière la grille.

PROCLÉIUS, du dehors.

— César envoie saluer la reine d'Égypte — et l'invite à  
 réfléchir aux demandes — qu'elle désire se voir accordées  
 par lui.

CLÉOPATRE, de l'intérieur du monument.

Quel est ton nom ?

PROCLÉIUS.

— Mon nom est Procléius.

CLÉOPATRE.

Antoine — m'a parlé de vous, et m'a dit de me fier à vous ;  
 mais — je ne me soucie guère d'être trompée, — n'ayant  
 plus que faire de la fidélité. Si votre maître — veut avoir une  
 reine pour mendiante, allez lui dire — que la majesté, pour  
 garder son décorum, ne peut — mendier moins qu'un  
 royaume. S'il lui plaît — de me donner pour mon fils  
 l'Égypte qu'il a conquise, — il me donnera, sur ce qui  
 m'appartient, assez pour — que je le remercie à genoux.

PROCLÉIUS.

Ayez bonne espérance : — vous êtes tombée entre des  
 mains vraiment princières, ne craignez rien ; — ne doutez  
 point de tout commettre au bon vouloir de mon seigneur : —  
 sa générosité est si vaste qu'elle déborde — sur tous ceux  
 qui la réclament. Laissez-moi lui annoncer — votre gra-  
 cieuse soumission ; et vous trouverez — un vainqueur qui  
 appellera la bonté à votre aide, — dès que vous implorerez  
 sa clémence.

CLÉOPATRE.

Dites-lui, je vous prie, — que je suis la vassale de sa fortune et que je lui remets — l'autorité qu'il a conquise. Je m'instruis d'heure en heure — dans la science d'obéir, et je serais bien aise — de le voir face à face.

PROCLÉIUS.

Je vais le lui dire, chère dame; — prenez courage, car je sais que votre malheur émeut de pitié — celui qui l'a causé.

Pendant la dernière partie de ce dialogue, des gardes ont dressé une échelle contre une fenêtre pratiquée au haut du monument. A peine Proculéius a-t-il achevé de parler qu'il s'élance au haut de l'échelle, suivi de deux soldats, et pénètre dans l'intérieur du mausolée (31).

GALLUS, aux soldats restés en dehors.

— Vous voyez combien il était aisé de la surprendre! — Gardez-la jusqu'à ce que César vienne.

Il s'éloigne.

IRAS, apercevant Proculéius.

— O reine!

CHARMION.

O Cléopâtre! tu es prise, ma reine!

CLÉOPATRE, tirant une dague.

— Vite, vite, mes bonnes mains!

PROCLÉIUS, lui retenant le bras.

Arrêtez, noble dame, arrêtez. — N'attendez pas ainsi à vous-même; je viens — vous sauver et non vous perdre!

Tandis que Proculéius désarme Cléopâtre, les deux soldats qui l'ont suivi ouvrent la grille du monument et s'y placent en faction avec le reste des gardes qui entrent en foule.

CLÉOPATRE, à Proculéius.

Vous ne me sauvez que de la mort, — qui délivre jusqu'aux chiens de la douleur!

PROCLÉIUS.

Cléopâtre, — ne trompez pas la générosité de mon maî-

tre, — en vous détruisant vous-même ; que le monde voie — se manifester sa noblesse d'âme, sans que votre mort — y mette obstacle !

CLÉOPATRE.

Où es-tu, mort ? — Viens ici, viens, viens, viens et prends-moi : une reine — vaut bien un tas d'enfants et de misérables !

PROCULÉIUS.

Oh ! du calme, madame !

CLÉOPATRE.

— Monsieur, je ne veux plus manger ; je ne veux plus boire, monsieur ; — et, puisqu'il faut perdre le temps en explications frivoles, — je ne veux plus dormir... Je ruinerai cette mortelle demeure, — en dépit de César. Sachez-le, monsieur, je ne veux pas — paraître garrottée à la cour de votre maître, — ni me laisser insulter par le regard hautain — de la stupide Octavie. Croient-ils donc qu'ils vont me traîner — et m'exhiber sous les huées de la valetaille — insolente de Rome ? Plutôt avoir un fossé de l'Égypte — pour ma plus douce sépulture ! Plutôt être couchée toute nue — sur la vase du Nil et y devenir la proie horrible — des moustiques ! Plutôt avoir — pour gibet les hautes pyramides de mon pays — et y être pendue à des chaînes !

PROCULÉIUS.

Vous vous créez — des terreurs dont l'exagération vous sera prouvée — par César.

Entre DOLABELLA.

DOLABELLA.

Proculéius, — César, ton maître, sait ce que tu as fait — et t'envoie demander. Quant à la reine, — je la prends sous ma garde.

PROCULÉIUS.

Soit ! Dolabella, — j'y consens de grand cœur... Soyez bon pour elle.

A Cléopâtre.

— Je dirai à César ce qui vous plaira, — si vous voulez m'employer près de lui.

CLÉOPATRE.

Dites-lui que je voudrais mourir.

Proculéius sort.

DOLABELLA.

— Très-noble impératrice, vous avez entendu parler de moi ?

CLÉOPATRE.

— Je ne puis dire.

DOLABELLA.

Assurément, vous me connaissez.

CLÉOPATRE.

— Peu importe, monsieur, ce que j'ai ouï dire et ce que je sais. — Vous éclatez de rire quand un enfant ou une femme vous raconte son rêve : — n'est-ce pas là votre manie ?

DOLABELLA.

Je ne comprends pas, madame.

CLÉOPATRE.

— Eh bien, j'ai rêvé qu'il y avait un empereur nommé Antoine... — Oh ! que ne puis-je refaire un pareil somme pour revoir — un homme pareil !

DOLABELLA.

Si vous permettez...

CLÉOPATRE.

— Son visage était comme les cieux ; on y voyait briller  
— une lune et un soleil qui, dans leur cours, illuminaient  
— le petit orbe terrestre.

DOLABELLA.

Souveraine créature...

CLÉOPATRE.

— Il enjambait l'Océan ; son bras levé — faisait un ci-

mier au monde ; sa voix était harmonieuse — comme les sphères, quand elle parlait à des amis ; — mais quand il voulait dominer et ébranler l'univers, — c'était le cri de la foudre. Sa générosité — n'avait pas d'hiver ; c'était un automne — fécondé par la moisson elle-même. Ses plaisirs — étaient autant de dauphins qui s'ébattaient au-dessus — de l'élément où ils vivaient. Dans sa livrée — erraient des couronnes et des tortils : des royaumes et des îles étaient — la monnaie qui tombait de ses poches.

DOLABELLA.

Cléopâtre !

CLÉOPATRE.

— Crois-tu qu'il puisse y avoir ou qu'il y ait jamais eu un homme — comme celui dont j'ai rêvé ?

DOLABELLA.

Non, gracieuse madame.

CLÉOPATRE.

— Vous en avez menti, à la face des dieux ! — Mais, qu'il ait existé ou qu'il doive exister jamais, — un pareil être dépasse les proportions du rêve. La nature est bien souvent impuissante — à rivaliser avec les créations merveilleuses de la pensée ; mais, en concevant — un Antoine, la nature l'emporterait sur la pensée — et condamnerait au néant toutes les fictions.

DOLABELLA.

Écoutez-moi, madame ; — votre perte est aussi grande que vous-même, et votre douleur — répond à son immensité. Puissé-je ne jamais — obtenir un succès désiré, s'il n'est pas vrai que — votre affliction rebondit, par contre-coup, — jusqu'au fond de mon cœur !

CLÉOPATRE.

Je vous remercie, monsieur. — Savez-vous ce que César entend faire de moi ?

DOLABELLA.

— Je répugne à vous dire ce que je voudrais que vous  
connussiez.

CLÉOPATRE.

— Ah ! je vous en prie, monsieur !

DOLABELLA.

Quoique César soit magnanime...

CLÉOPATRE.

— Il veut me traîner en triomphe !

DOLABELLA.

Il le veut, madame, — je le sais.

UNE VOIX, du dehors.

Faites place, là... César !

Entrent CÉSAR, GALLUS, PROCULEIUS, MÉCÈNE, SELEUCUS et autres  
personnages de la suite.

CÉSAR.

Où est la reine — d'Égypte ?

DOLABELLA, à Cléopâtre.

C'est l'empereur, madame.

Cléopâtre se jette aux pieds de César.

CÉSAR.

Relevez-vous. — Ne vous agenouillez pas. — Je vous en  
prie, debout ! debout, Égypte !

CLÉOPATRE.

Sire, les dieux — le veulent ainsi ; à mon maître et sei-  
gneur — il me faut obéir.

CÉSAR :

Ne vous mettez point en tête d'idées pénibles ; — les in-  
jures que vous nous avez faites, bien que le souvenir — en  
soit écrit avec notre sang, ne sont plus pour nous — que les  
effets du hasard.

CLÉOPATRE.

Seigneur unique du monde, — je ne puis présenter ma



propre cause assez bien — pour qu'elle paraisse juste; mais je confesse — avoir cédé aux faiblesses qui déjà — trop souvent ont fait la honte de notre sexe.

CÉSAR.

Cléopâtre, sachez — que nous sommes plus disposé à atténuer tout qu'à tout aggraver. — Si vous vous conformez à nos intentions, — qui sont pour vous des plus bienveillantes, vous trouverez — un bénéfice à ce changement; mais, si vous cherchez — à me rendre responsable d'une cruauté, en suivant — l'exemple d'Antoine, vous vous priveriez de — mes bienfaits, et vous exposerez vos enfants — à une destruction dont je les sauverai — si vous vous fiez à moi... Je vais prendre congé de vous.

CLÉOPÂTRE.

— Vous pouvez aller à travers le monde entier; il est à vous; et nous, — vos écussons, vos insignes de victoire, nous resterons — fixés à la place qui vous plaira.

Lui remettant un papier.

Tenez, mon bon seigneur.

CÉSAR.

— Je prendrai conseil de vous pour tout ce qui concerne Cléopâtre.

CLÉOPÂTRE.

— Voici le bordereau des sommes, de l'argenterie et des bijoux — qui sont en ma possession : c'est un relevé exact, — à quelques vétilles près... Où est Séleucus ?

SÉLEUCUS.

Ici, madame.

CLÉOPÂTRE.

— Voici mon trésorier, monseigneur; sommer-le, — à ses risques et périls, de dire si je me suis rien réservé — pour moi-même. Dites la vérité, Séleucus.

SÉLEUCUS.

Madame, — j'aimerais mieux sceller mes lèvres que de dire, à mes risques et périls, — ce qui n'est pas.

CLÉOPATRE.

Qu'ai-je donc caché ?

SÉLEUCUS.

— Assez pour racheter ce que vous avez déclaré.

CÉSAR.

— Voyons, ne rougissez pas, Cléopâtre; j'approuve — en ceci votre sagesse.

CLÉOPATRE.

Voyez, César, oh ! voyez — comme le succès attire tout ! Mes gens sont désormais à vous ; — et, si nous changions de situation, les vôtres seraient à moi. — L'ingratitude de ce Séleucus — m'exaspère : ô esclave, aussi peu digne de foi — que l'amour mercenaire !

Elle s'avance vers lui menaçante. Séleucus recule devant elle.

Ah ! tu recules ? tu auras beau — reculer, je te garantis que j'attraperai tes yeux, — eussent-ils des ailes ! Maroufle, scélérat sans âme, chien ! — ô prodige de bassesse (32) !

CÉSAR.

Bonne reine, laissez-nous vous supplier.

CLÉOPATRE.

— O César, quelle blessante indignité ! — Quoi ! lorsque tu daignes me venir voir ici, — et faire les honneurs de ta grandeur — à une si chétive créature, il faut que mon propre serviteur — ajoute à la somme de mes disgrâces — le surcroît de sa perfidie ! Admettons, bon César, — que j'aie réservé quelques colifichets de femme, — des bagatelles sans valeur, de ces riens — qu'on offre aux amis les plus familiers ; admettons — que j'aie mis à part quelque présent plus noble — pour Livie et pour Octavie, afin de me concilier — leur intercession, est-il juste que je sois dénoncée — par un homme que j'ai nourri ?... O dieux ! ce nouveau coup — rend ma chute plus profonde...

▲ Séleucus.

Je t'en prie, va-t'en ! — ou j'attiserais ma colère — sous

les cendres de mon malheur... Si tu étais un homme, — tu aurais pitié de moi.

CÉSAR.

Retirez-vous, Séleucus.

Séleucus sort.

CLÉOPATRE.

— Qu'on le sache, nous, les grands de la terre, nous sommes toujours blâmés — pour ce que font les autres ; et, dès que nous tombons, — nous avons à répondre personnellement des fautes d'autrui. — Ah ! nous sommes bien à plaindre.

CÉSAR.

— Cléopâtre, rien de ce que vous avez réservé ou déclaré — ne sera mis au bilan de notre conquête. Tout est encore à vous, — disposez-en à votre gré ; croyez bien — que César n'est pas homme à vous marchander — des choses qui sont vendues par les marchands. Rassurez-vous donc ; — ne vous faites pas une prison imaginaire ; non, chère reine ; — car nous entendons ne régler votre sort que — d'après vos conseils. Mangez et dormez ; — notre bienveillante compassion vous est tellement acquise — que nous resterons votre ami ; sur ce, adieu.

CLÉOPATRE.

— Mon mattre ! mon seigneur !

CÉSAR.

Ne m'appellez pas ainsi... Adieu !

César sort avec sa suite.

CLÉOPATRE.

— Il me flagorne, mes filles, il me flagorne pour que je n'aie plus — le sentiment de ma dignité : mais écoute, Charmion !

Elle parle bas à Charmion.

IRAS.

— Finissons-en, madame ; le jour brillant est passé, — et nous sommes à l'heure des ténèbres.

CLÉOPATRE, à Charmion.

Pars vite; -- j'ai déjà donné des ordres et tout est préparé; -- va dire qu'on se dépêche.

CHARMION.

J'obéis, madame.

Reentre DOLABELLA.

DOLABELLA.

— Où est la reine ?

CHARMION, montrant Cléopâtre.

Vous la voyez, seigneur.

Charmion sort.

CLÉOPATRE.

Dolabella ?

DOLABELLA.

— Madame, fidèle au serment que vous avez exigé de moi — et que mon affection se fait scrupule de tenir, — je viens vous prévenir que César a décidé — de reprendre son chemin par la Syrie; dans trois jours, — il vous enverra devant, vous et vos enfants. — Faites votre profit de cet avis : j'ai rempli — votre désir et ma promesse.

CLÉOPATRE.

Dolabella, — je resterai votre débitrice.

DOLABELLA.

Et moi, votre serviteur. — Adieu, bonne reine; il faut que je retourne auprès de César.

CLÉOPATRE.

— Adieu et merci.

Dolabella sort.

Eh bien ! Iras, qu'en penses-tu ? — Marionnette égyptienne, tu vas être exhibée — dans Rome, ainsi que moi : de misérables artisans, — avec des tabliers, des équerrres et des marteaux crasseux, nous — hisseront à la portée de tous les regards ; leurs haleines épaisses, — rancies par une

SCÈNE XXXVIII.

**bourriture grossière, feront un nuage autour de nous, — et nous serons forcées d'en aspirer la vapeur.**

IRAS.

**Aux dieux ne plaise !**

CLÉOPATRE.

— Oui, cela est certain, Iras. D'insolents licteurs — nous rudoieront comme des filles publiques ; de sales rimeurs — nasilleront sur nous des ballades ; des comédiens expéditifs — nous parodieront en impromptu, et figureront — nos orgies d'Alexandrie. Antoine — sera représenté ivre ; et je verrai — quelque garçon criard singer la grande Cléopâtre — dans la posture d'une prostituée.

IRAS.

**O dieux bons !**

CLÉOPATRE.

— Oui, cela est certain.

IRAS.

— Je ne le verrai jamais ; car mes ongles, je suis sûre, — sont plus forts que mes yeux.

CLÉOPATRE.

Certes, voilà le moyen — de déjouer leurs préparatifs et d'écraser — leurs projets sous le ridicule !...

Entre CHARMION.

CLÉOPATRE.

Eh bien, Charmion ?... — Mes femmes, parez-moi comme **une** reine, allez me chercher — mes plus beaux vêtements ; **je** vais encore sur le Cydnus — à la rencontre d'Antoine... **Vite**, Iras !... — Oui, ma noble Charmion, nous allons en **finir** ; — et, quand tu auras achevé cette tâche, je te donnerai — congé jusqu'au jour du jugement...

A Iras.

**Apporte-moi ma couronne et le reste...**

Sort Iras. Rumeur au dehors.

— D'où vient ce bruit ?

Entre un GARDE.

LE GARDE.

Il y a ici un homme de la campagne — qui veut absolument être admis devant Votre Altesse : — il vous apporte des figes.

CLÉOPATRE.

Qu'il entre !

Sort le garde.

Quelle noble action peut s'accomplir — avec un pauvre instrument ! Il m'apporte la liberté. — Ma résolution est fixée, et je n'ai plus rien — d'une femme en moi. Désormais de la tête aux pieds — je suis un marbre impassible ; désormais la lune variable — n'est plus ma planète.

Rentre le GARDE, accompagné d'un PAYSAN portant une corbeille chargée de figes.

LE GARDE.

Voilà l'homme.

CLÉOPATRE.

— Retire-toi, et laisse-nous.

Le garde sort.

Au paysan.

— As-tu là ce joli reptile du Nil — qui tue sans faire souffrir ? —

LE PAYSAN.

Oui, vraiment, je l'ai ; mais je ne voudrais pas être le particulier qui vous engagerait à y toucher, car sa morsure est immortelle ; ceux qui en meurent n'en reviennent jamais ou n'en reviennent que rarement.

CLÉOPATRE.

Te rappelles-tu quelqu'un qui en soit mort ?

LE PAYSAN.

Beaucoup de personnes, hommes et femmes. J'ai en-

tendu parler de l'une d'elles, pas plus tard qu'hier ; une très-honnête femme, mais quelque peu adonnée au mensonge, ce qu'une femme ne doit jamais être, si ce n'est en tout honneur ; j'ai ouï comme quoi elle est morte de la morsure de la bête, quelle peine elle a sentie... Eh bien, vraiment, elle fait du reptile un excellent rapport. Mais celui qui croirait toutes les choses que disent les femmes ne serait pas sauvé la moitié de celles qu'elles font. Ce qu'il y a de faillible, c'est que le reptile est un singulier reptile.

CLÉOPATRE.

Va-t'en d'ici. Adieu.

LE PAYSAN.

Je vous souhaite bien du plaisir avec le reptile.

Il dépose le panier.

CLÉOPATRE.

Adieu.

LE PAYSAN.

Il faut toujours vous rappeler, voyez-vous, que le reptile obéit à son instinct.

CLÉOPATRE.

Oui, oui, adieu.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, le reptile ne doit être confié qu'à la garde de personnes prudentes ; car, vraiment, il n'y a pas de bonté dans le reptile.

CLÉOPATRE.

Sois sans inquiétude ; on y veillera.

LE PAYSAN.

Très-bien. Ne lui donnez rien, je vous prie, car il ne vaut pas la nourriture.

CLÉOPATRE.

Et moi, me mangerait-il ?

LE PAYSAN.

Ne me croyez pas assez simple pour ignorer que le diable lui-même ne mangerait pas une femme. Je sais que la femme est un mets digne des dieux, quand ce n'est pas le diable qui l'accommode. Mais, vraiment, ces putassiers de diables font grand tort aux dieux dans les femmes ; car sur dix que créent les dieux, les diables en gâtent cinq.

CLÉOPATRE.

C'est bien. Va-t'en, adieu.

LE PAYSAN.

Oui, ma foi, je vous souhaite bien du plaisir avec le serpent.

Il sort.

IRAS rentre, apportant un manteau royal, une couronne et autres insignes dont elle aide Cléopâtre à se revêtir. Tout en habillant la reine, qui continue de parler, elle prend le temps de plonger son bras dans la corbeille où sont cachés les aspics et l'en retire, sans que sa maîtresse s'en aperçoive.

CLÉOPATRE.

— Donne-moi ma robe... Pose ma couronne... Je sens — en moi d'immortelles ardeurs. Désormais — le jus de la grappe d'Égypte ne mouillera plus ma lèvre... — Lestement, lestement, bonne Iras, vite ! Il me semble que j'entends — Antoine qui appelle ; je le vois se dresser — pour louer ma noble action ; je l'entends qui se moque — du bonheur de César, bonheur que les dieux accordent aux hommes — pour justifier leurs futures colères... Époux, j'arrive ! — Qu'à ce nom si doux mon courage soit mon titre ! — Je suis d'air et de feu ; mes autres éléments, — je les lègue à une plus infime existence... Bon... avez-vous fini ? — Venez donc, et recueillez la dernière chaleur de mes lèvres.... — Adieu, bonne Charmion ! Iras, un long adieu !

Elle les embrasse. Iras chancelle et tombe morte.



CLÉOPATRE, *continuant.*

— Y a-t-il donc un aspic sur mes lèvres ? quoi, tu tombes ?  
— Si tu peux si doucement te séparer de la nature, — le coup de la mort est comme l'étreinte d'un amant, — qui blesse et qu'on souhaite... Es-tu donc immobile ? — Si tu t'évanouis ainsi, tu declares au monde — qu'il n'est pas digne d'un adieu.

CHARMION.

— Nuages épais, dissolvez-vous en pluie, que je puisse dire : — Les dieux eux-mêmes pleurent !

CLÉOPATRE.

Ceci m'accuse de lâcheté : — si elle rencontre la première Antoine dans son tourbillon, — il lui demandera de mes nouvelles en lui accordant ce baiser — qui est pour moi le ciel.

*A l'aspic qu'elle applique sur son sein.*

Viens, misérable tueur, — défais avec ta dent acérée le nœud ardu — de cette vie : pauvre bête venimeuse, — irrite-toi et dépêche... Oh ! que ne peux-tu parler, — pour que je t'entende appeler le grand César âne — stupide !

CHARMION.

O étoile d'Orient !

CLÉOPATRE.

Silence ! silence ! — Ne vois-tu pas mon enfant à la mamelle — qui tette sa nourrice en l'endormant ?

CHARMION.

Oh ! finissons ! finissons !

CLÉOPATRE.

— Aussi suave qu'un baume, aussi doux que l'air, aussi tendre... — O Antoine !

*Appliquant un autre aspic à son bras.*

Allons, je veux te prendre, toi aussi... — Pourquoi resterais-je....

*Elle expire.*

CHARMION.

— Dans ce monde désert?... Adieu donc!... — Maintenant, ô mort! tu peux te vanter d'avoir en ta possession — une créature incomparable!...

Lui fermant les yeux.

Rideaux frangés, fermez-vous! — Et puisse le dieu d'or Phébus ne jamais être contemplé — d'un regard si royal!... Votre couronne est de travers; — je vais la redresser, et puis je prendrai congé.

Entrent précipitamment plusieurs GARDES.

PREMIER GARDE.

— Où est la reine?

CHARMION.

Parlez doucement, ne l'éveillez pas.

PREMIER GARDE.

— César a envoyé...

CHARMION.

Un messenger trop lent.

Elle s'applique un aspic.

— Oh! viens! vite! dépêche! Je te sens déjà.

PREMIER GARDE.

— Arrivez vite, holà! il y a quelque malheur. César est trahi.

DEUXIÈME GARDE.

— Dolabella vient d'être envoyé par César... Appelez-le!

PREMIER GARDE, considérant Cléopâtre.

— Quelle est cette besogne?... Charmion, cela est-il beau?

CHARMION.

— Très-beau, et convenable à une princesse — extraite de la race de tant de rois!... — Ah! soldats (33)!

Elle expire.

Entre DOLABELLA.

DOLABELLA.

— Que se passe-t-il ici ?

DEUXIÈME SOLDAT.

Toutes mortes !

DOLABELLA.

César, tes conjectures — viennent de se réaliser. Tu arrives — pour voir accompli l'acte redouté que tu — avais tant cherché à prévenir.

VOIX, au dehors.

Place, là ! Place à César !

Entrent CESAR et sa suite.

DOLABELLA.

— Ah ! seigneur, vous étiez un trop infallible augure : — ce que vous craigniez s'est accompli.

CÉSAR.

C'est une fin héroïque ! — Elle avait pénétré nos intentions, et, en vraie reine, — elle a tout décidé à sa guise... Comment sont-elles mortes ? — Je ne vois pas couler leur sang.

DOLABELLA.

Qui les a quittées le dernier ?

PREMIER GARDE.

— Un simple campagnard qui leur a apporté des figes : — voici son panier.

CÉSAR.

Ces figes étaient donc empoisonnées ?

PREMIER GARDE.

O César ! — Cette Charmion vivait, il n'y a qu'un moment ; elle était debout et parlait ; — je l'ai trouvée raccourant le diadème — de sa mattresse morte ; elle était toute tremblante, — et soudain elle s'est affaissée.

CÉSAR.

O noble faiblesse ! — Si elles avaient avalé du poison,

cela se reconnaît — à quelque enflure extérieure ; mais Cléopâtre semble endormie, — comme si elle voulait attirer un autre Antoine — dans le filet tout-puissant de sa grâce.

DOLABELLA.

Là, sur son sein, — il y a un épanchement de sang et une légère tuméfaction : — la même marque est à son bras.

PREMIER SOLDAT.

— C'est la trace d'un aspic : ces feuilles de figuier — ont sur elles la bave que laissent les aspics — dans les cavernes du Nil.

CÉSAR.

Il est très-probable — qu'elle est morte ainsi, car son médecin m'a dit — qu'elle avait recherché par d'innombrables expériences — les genres de mort les plus doux. Emportez-la sur son lit, — et retirez ses femmes de ce monument. — Elle sera ensevelie auprès de son Antoine ; — nulle tombe sur la terre n'aura enveloppé — un couple aussi fameux. De si grands événements — frappent ceux mêmes qui les ont faits ; et leur histoire — vivra dans la pitié des âges aussi longtemps que la gloire — de celui qui a rendu leur fin lamentable. Notre armée, — avec une pompe solennelle, assistera à ces funérailles ; — et ensuite à Rome ! Allez, Dolabella, veillez — à ce que le meilleur ordre préside à cette grande solennité.

Tous sortent.

FIN D'ANTOINE ET CLÉOPATRE.

LA  
**TRÈS EX-**  
**cellente et lamentable**  
**Tragédie de Roméo**  
*et Juliette*

*Nouvellement corrigée, augmentée et  
amendée :*

Comme elle a été souvente fois jouée publiquement par les  
serviteurs du très honorable  
Lord Chambellan.



**LONDRES**

Imprimé par Thomas Creede pour Cuthbert Burby et mis  
en vente à sa boutique près la Bourse

1599

## PERSONNAGES 34 :

LE PRINCE de Vérone.

PARIS, jeune seigneur.

MONTAGUE /  
CAPULET / chefs des deux maisons ennemies.

UN VIEILLARD, vâcle de Capulet.

ROMEO, fils de Montague.

MERCUTIO, parent du prince et ami de Romeo.

TYBALT, neveu de Capulet.

FRERE LAURENCE, moine franciscain.

FRERE JEAN, religieux du même ordre.

BALTHAZAR, page de Romeo.

SAMSON /  
GREGOIRE / valets de Capulet.

ABRAHAM, valet de Montague.

PIERRE, valet de la nourrice.

UN APOTHECAIRE.

LE CLOWN.

TROIS MUSICIENS.

UN PAGE.

UN OFFICIER.

LADY MONTAGUE, femme de Montague.

LADY CAPULET, femme de Capulet.

JULIETTE, fille de Capulet.

LA NOURRICE.

CITOYENS DE VÉRONE; SEIGNEURS ET DAMES, PARENTS DES  
DEUX FAMILLES; MASQUES, GARDES, GUETTEURS DE NUIT.  
GENS DE SERVICE.

La scène est tantôt à Vérone, tantôt à Mantoue.

## CHŒUR.

---

Deux familles, égales en noblesse,  
Daus la belle Véronne, où nous plaçons notre scène,  
Sont entraînées par d'anciennes rancunes à des rixes nouvelles  
Où le sang des citoyens souille les mains des citoyens.  
Des entrailles prédestinées de ces deux ennemies  
A pris naissance, sous des étoiles contraires, un couple d'amoureux  
Dont la ruine néfaste et lamentable  
Doit ensevelir dans leur tombe l'animosité de leurs parents.  
Les terribles péripéties de leur fatal amour  
Et les effets de la rage obstinée de ces familles  
Que peut seule apaiser la mort de leurs enfants  
Vont en deux heures être exposés sur notre scène.  
Si vous daignez nous écouter patiemment,  
Notre zèle s'efforcera de corriger notre insuffisance (35).





## SCÈNE I.

[Vérouc. Une place publique.]

Entrent SAMSON et GRÉGOIRE, armés d'épées et de boucliers.

SAMSON.

Grégoire, sur ma parole, nous ne supporterons pas leurs brocards.

GRÉGOIRE.

Non, nous ne sommes pas gens à porter le brocart.

SAMSON.

Je veux dire que, s'ils nous mettent en colère, nous allongeons le couteau.

GRÉGOIRE.

Oui, mais prends garde qu'on ne t'allonge le cou tôt ou tard.

SAMSON.

Je frappe vite quand on m'émeut.

GRÉGOIRE.

Mais tu es lent à t'é mouvoir.

SAMSON.

Un chien de la maison de Montague m'émeut.

GRÉGOIRE.

Qui est ému, remue; qui est vaillant, tient ferme; conséquemment, si tu es ému, tu lâches pied.

ROMÉO ET JULIETTE.

SAMSON.

and un chien de cette maison-là m'émeut, je tiens  
e. Je suis décidé à prendre le haut du pavé sur tous les  
agues, hommes ou femmes.

GRÉGOIRE.

a prouve que tu n'es qu'un faible drôle; les faibles  
uient toujours au mur.

SAMSON.

est vrai; et voilà pourquoi les femmes, étant les vases  
lus faibles, sont toujours adossées au mur; aussi, quand  
ai affaire aux Montagues, je repousserai les hommes du  
et j'y adosserai les femmes.

GRÉGOIRE.

querelle ne regarde que nos maîtres et nous, leurs  
ies.

SAMSON.

apporte! je veux agir en tyran. Quand je me serai  
avec les hommes, je serai cruel avec les femmes. Il  
ra plus de vierges!

GRÉGOIRE.

Tu feras donc sauter toutes leurs têtes?

SAMSON.

Ou tous leurs pucelages. Comprends la chose comme tu  
voudras.

GRÉGOIRE.

Celles-là comprendront la chose, qui la sentiront.

SAMSON.

Je la leur ferai sentir tant que je pourrai tenir ferme, et  
l'on sait que je suis un joli morceau de chair.

GRÉGOIRE.

Il est fort heureux que tu ne sois pas poisson; tu aurais  
fait un pauvre merlan. Tire ton instrument; en voici venir  
deux de la maison de Montague.

Ils dégainent.

Entrent ABRAHAM et BALTHAZAR.

SAMSON.

Voici mon épée nue ; cherche-leur querelle ; je serai derrière toi.

GRÉGOIRE.

Oui, tu te tiendras derrière pour mieux déguerpir.

SAMSON.

Ne crains rien de moi.

GRÉGOIRE.

De toi ? Non, morbleu.

SAMSON.

Mettons la loi de notre côté et laissons-les commencer.

GRÉGOIRE.

Je vais froncer le sourcil en passant près d'eux, et qu'ils le prennent comme ils le voudront.

SAMSON.

C'est-à-dire comme ils l'oseront. Je vais mordre mon pouce en les regardant, et ce sera une disgrâce pour eux, s'ils le supportent (36).

ABRAHAM, à Samson.

Est-ce à notre intention que vous mordez votre pouce, monsieur ?

SAMSON.

Je mords mon pouce, monsieur.

ABRAHAM.

Est-ce à notre intention que vous mordez votre pouce, monsieur ?

SAMSON, bas, à Grégoire.

La loi est-elle de notre côté, si je dis oui ?

GRÉGOIRE, bas, à Samson.

Non.

SAMSON, haut, à Abraham.

Non, monsieur, ce n'est pas à votre intention que je

mords mon pouce, monsieur; mais je mords mon pouce, monsieur.

GRÉGOIRE, à Abraham.

Cherchez-vous une querelle, monsieur ?

ABRAHAM.

Une querelle, monsieur ? Non, monsieur !

SAMSON.

Si vous en cherchez une, monsieur, je suis votre homme.  
Je sers un maître aussi bon que le vôtre.

ABRAHAM.

Mais pas meilleur.

SAMSON.

Soit, monsieur.

Entre au fond du théâtre BENVOLIO ; puis, à distance, derrière lui,  
TYBALT.

GRÉGOIRE, à Samson.

Dis meilleur ! Voici un parent de notre maître.

SAMSON, à Abraham.

Si fait, monsieur, meilleur !

ABRAHAM.

Vous en avez menti.

SAMSON.

Dégainez, si vous êtes hommes !

Tous se mettent en garde.

Grégoire, souviens-toi de ta maîtresse botte !

BENVOLIO, s'avançant, la rapière au poing.

Séparez-vous, imbéciles ! rengainez vos épées ; vous ne savez pas ce que vous faites.

Il rabat les armes des valets.

TYBALT, s'élançant, l'épée nue, derrière Benvolio.

— Quoi ! l'épée à la main, parmi ces marauds sans cœur ! — Tourne-toi, Benvolio, et fais face à ta mort.

BENVOLIO, à Tybalt.

— Je ne veux ici que maintenir la paix ; rengaine ton

épée, — ou emploie-la, comme moi, à séparer ces hommes.

TYBALT.

— Quoi, l'épée à la main, tu parles de paix ! Ce mot, je le hais, — comme je hais l'enfer, tous les Montagues et toi.  
— A toi, lâche !

Tous se battent. D'autres partisans des deux maisons arrivent et se joignent à la mêlée. Alors arrivent des CITOYENS armés de bâtons (37).

PREMIER CITOYEN.

— A l'œuvre les bâtons, les piques, les pertuisanes !  
Frappez ! Écrasez-les ! — A bas les Montagues ! à bas les Capulets !

Entrent CAPULET, en robe de chambre, et LADY CAPULET.

CAPULET.

— Quel est ce bruit?... Holà ! qu'on me donne ma grande épée.

LADY CAPULET.

— Non ! une béquille ! une béquille !... Pourquoi demander une épée ?

CAPULET.

— Mon épée, dis-je ! le vieux Montague arrive — et brandit sa rapière en me narguant !

Entrent MONTAGUE, l'épée à la main, et LADY MONTAGUE.

MONTAGUE.

— A toi, misérable Capulet !... Ne me retenez pas ! lâchez-moi.

LADY MONTAGUE, le retenant.

— Tu ne feras pas un seul pas vers ton ennemi (38).

Entre LE PRINCE, avec sa suite.

LE PRINCE.

— Sujets rebelles, ennemis de la paix ! — profanateurs

qui souillez cet acier par un fratricide!... — Est-ce qu'on ne m'entend pas?... Holà! vous tous, hommes ou brutes, — qui éteignez la flamme de votre rage pernicieuse — dans les flots de pourpre échappés de vos veines, — sous peine de torture, obéissez! Que vos mains sanglantes — jettent à terre ces épées trempées dans le crime, — et écoutez la sentence de votre prince irrité!

Tous les combattants s'arrêtent.

— Trois querelles civiles, nées d'une parole en l'air, — ont déjà troublé le repos de nos rues, — par ta faute, vieux Capulet, et par la tienne, Montague; — trois fois les anciens de Vérone, — dépouillant le vêtement grave qui leur sied, — ont dû saisir de leurs vieilles mains leurs vieilles pertuisanes, — gangrenées par la rouille, pour séparer vos haines gangrenées. — Si jamais vous troublez encore nos rues, — votre vie payera le dommage fait à la paix. — Pour cette fois, que tous se retirent. — Vous, Capulet, venez avec moi; — et vous, Montague, vous vous rendrez cette après-midi, — pour connaître notre décision ultérieure sur cette affaire, — au vieux château de Villafranca, siège ordinaire de notre justice. — Encore une fois, sous peine de mort, que tous se séparent (39)!

Tous sortent, excepté Montague, lady Montague et Benvolio.

MONTAGUE.

— Qui donc a réveillé cette ancienne querelle? — Parlez, neveu, étiez-vous là quand les choses ont commencé?

BENVOLIO.

— Les gens de votre adversaire — et les vôtres se battaient ici à outrance quand je suis arrivé; — j'ai dégainé pour les séparer; à l'instant même est survenu — le fougueux Tybalt, l'épée haute, — vociférant ses défis à mon oreille, — en même temps qu'il agitait sa lame autour de sa tête et pourfendait l'air — qui narguait son impuissance

SCÈNE I.

par un sifflement. — Tandis que nous échangeons les coups et les estocades, — sont arrivés des deux côtés de nouveaux partisans qui ont combattu — jusqu'à ce que le prince soit venu les séparer (40).

LADY MONTAGUE.

— Oh ! où est donc Roméo ? l'avez-vous vu aujourd'hui ?  
— Je suis bien aise qu'il n'ait pas été dans cette bagarre.

BENVOLIO.

— Madame, une heure avant que le soleil sacré — pé la vitre d'or de l'Orient, — mon esprit agité m'a entraîné sortir ; — tout en marchant dans le bois de sycomores qui s'étend à l'ouest de la ville, — j'ai vu votre fils qui s'y promenait déjà ; — je me suis dirigé vers lui, mais, à mon aspect, — il s'est dérobé dans les profondeurs du bois. — Pour moi, jugeant de ses émotions par les miennes, — qui ne sont jamais aussi absorbantes que quand elles sont solitaires, — j'ai suivi ma fantaisie sans poursuivre la sienne, — et j'ai évité volontiers qui me fuyait si volontiers (41).

MONTAGUE.

— Voilà bien des matinées (42) qu'on l'a vu là — augmenter de ses larmes la fraîche rosée du matin — et à force de soupirs ajouter des nuages aux nuages. — Mais, aussitôt que le vivifiant soleil — commence, dans le plus lointain orient, à tirer — les rideaux ombreux du lit de l'Aurore, — vite mon fils accablé fût la lumière, il rentre, — s'emprisonne dans sa chambre, — ferme ses fenêtres, tire le verrou sur le beau jour, — et se fait une nuit artificielle. — Ah ! cette humeur sombre lui sera fatale, — si de bons conseils n'en dissipent la cause.

BENVOLIO.

— Cette cause, la connaissez-vous, mon noble oncle ?

MONTAGUE.

— Je ne la connais pas et je n'ai pu l'apprendre de lui.

BENVOLIO.

— Avez-vous insisté près de lui suffisamment ?

MONTAGUE.

— J'ai insisté moi-même, ainsi que beaucoup de mes amis ; — mais il est le seul conseiller de ses passions ; — il est l'unique confident de lui-même, confident peu sage peut-être, — mais aussi secret, aussi impénétrable, — aussi fermé à la recherche et à l'examen — que le bouton qui est rongé par un ver jaloux — avant de pouvoir épanouir à l'air ses pétales embaumés — et offrir sa beauté au soleil ! — Si seulement nous pouvions savoir d'où lui viennent ces douleurs, — nous serions aussi empressés pour les guérir que pour les connaître.

ROMÉO paraît à distance.

BENVOLIO.

— Tenez, le voici qui vient. Éloignez-vous, je vous prie, — ou je connaîtrai ses peines, ou je serai bien des fois refusé.

MONTAGUE.

— Puisses-tu, en restant, être assez heureux — pour entendre une confession complète !... Allons, madame, partons !

Sortent Montague et lady Montague.

BENVOLIO.

— Bonne matinée, cousin !

ROMÉO.

Le jour est-il si jeune encore ?

BENVOLIO.

— Neuf heures viennent de sonner.

ROMÉO.

Oh ! que les heures tristes semblent longues ! — N'est-ce pas mon père qui vient de partir si vite ?



BENVOLIO.

— C'est lui-même. Quelle est donc la tristesse qui allonge les heures de Roméo ?

ROMÉO.

— La tristesse de ne pas avoir ce qui les abrègerait.

BENVOLIO.

— Tu es amoureux ?

ROMÉO.

Je suis éperdu...

BENVOLIO.

D'amour !

ROMÉO.

— Des dédains de celle que j'aime.

BENVOLIO.

— Hélas ! faut-il que l'amour, si doux en apparence, — soit si tyrannique et si cruel à l'épreuve ?

ROMÉO.

— Hélas ! faut-il que l'amour, malgré le bandeau qui l'aveugle, — trouve toujours, sans y voir, un chemin vers son but (43)!... — Où dînerons-nous?... O mon Dieu!... Quel était ce tapage?... — Mais non, ne me le dis pas, car je sais tout ! — Ici on a beaucoup à faire avec la haine, mais plus encore avec l'amour... — Amour ! ô tumultueux amour ! O amoureuse haine ! — O tout, créé de rien ! — O lourde légèreté ! vanité sérieuse ! — Informe chaos de ravissantes visions ! — Plume de plomb, lumineuse fumée, feu glacé, santé malade ! — Sommeil toujours éveillé qui n'est pas ce qu'il est ! — Voilà l'amour que je sens, et je n'y sens pas d'amour... — Tu ris, n'est-ce pas ?

BENVOLIO.

Non, cousin : je pleurerais plutôt.

ROMÉO.

— Bonne âme !... et de quoi ?



BENVOLIO.

De voir ta bonne âme si accablée.

ROMÉO.

— Oui, tel est l'effet de la sympathie. — La douleur ne pesait qu'à mon cœur, et tu veux l'étendre sous la pression — de la tienne : cette affection que tu me montres — ajoute une peine de plus à l'excès de mes peines. — L'amour est une fumée de soupirs ; — dégagé, c'est une flamme qui étincelle aux yeux des amants ; — comprimé, c'est une mer qu'alimentent leurs larmes (44). — Qu'est-ce encore ? la folie la plus raisonnable, — une suffocante amertume, une vivifiante douceur !... — Au revoir, mon cousin,

Il va pour sortir.

BENVOLIO.

Doucement, je vais vous accompagner : — vous me faites injure en me quittant ainsi.

ROMÉO.

— Bah ! je me suis perdu moi-même ; je ne suis plus foi ; — ce n'est pas Roméo que tu vois, il est ailleurs.

BENVOLIO.

— Dites-moi sérieusement qui vous aimez.

ROMÉO.

— Sérieusement ? Roméo ne peut le dire qu'avec des sanglots.

BENVOLIO.

Avec des sanglots ? non ! — Dites-le-moi sérieusement.

ROMÉO.

— Dis donc à un malade de faire sérieusement son testament ! — Ah ! ta demande s'adresse mal à qui est si mal !

— Sérieusement, cousin, j'aime une femme.

BENVOLIO.

— En le devinant, j'avais touché juste.

ROMÉO.

— Excellent tireur !... j'ajoute qu'elle est d'une éclatante beauté.

BENVOLIO.

— Plus le but est éclatant, beau cousin, plus il est facile à atteindre.

ROMÉO.

— Ce trait-là frappe à côté ; car elle est hors d'atteinte — des flèches de Cupidon : elle a le caractère de Diane ; — armée d'une chasteté à toute épreuve, — elle vit à l'abri de l'arc enfantin de l'Amour ; — elle ne se laisse pas assiéger en termes amoureux. — elle se dérobe au choc des regards provocants (45) — et ferme son giron à l'or qui séduirait une sainte. — Oh ! elle est riche en beauté, misérable seulement — en ce que ses beaux trésors doivent mourir avec elle (46) !

BENVOLIO.

— Elle a donc juré de vivre toujours chaste ?

ROMÉO.

— Elle l'a juré, et cette réserve produit une perte immense. — En affamant une telle beauté par ses rigueurs, — elle en déshérite toute la postérité. — Elle est trop belle, trop sage, trop sagement belle, — car elle mérite le ciel en faisant mon désespoir. — Elle a juré de n'aimer jamais, et ce serment — me tue en me laissant vivre, puisque c'est un vivant qui te parle.

BENVOLIO.

— Suis mon conseil ; cesse de penser à elle.

ROMÉO.

— Oh ! apprends-moi comment je puis cesser de penser.

BENVOLIO.

— En rendant la liberté à tes yeux : — examine d'autres beautés.

ROMÉO.

Ce serait le moyen — de rehausser encore ses grâces exquisés. — Les bienheureux masques qui baisent le front des belles, — ne servent, par leur noirceur, qu'à nous rap-

perier la blancheur qu'ils cachent. — L'homme frappé de cécité ne saurait oublier — le précieux trésor qu'il a perdu avec la vue. — Montre-moi la plus charmante maîtresse : — que sera pour moi sa beauté, sinon une page — où je pourrai lire le nom d'une beauté plus charmante encore ? — Adieu : tu ne saurais apprendre à oublier.

REVOLUB.

— J'achèterai ce secret-là, dussé-je mourir insolvable !  
 Ils sortent.

## SCÈNE II.

[Devant la maison de Capulet.]

ENTRÉE CAPULET, PARIS et le CLOWY.

CAPULET.

— Montagne est lié comme moi, — et sous une égale caution. Il n'est pas bien difficile, je pense, — à des vieillards comme nous de garder la paix (47).

PARIS.

— Vous avez tous deux la plus honorable réputation ; — et c'est pitié que vous ayez vécu si longtemps en querelle...  
 — Mais maintenant, monseigneur, que répondez-vous à ma requête ?

CAPULET.

— Je ne puis que redire ce que j'ai déjà dit. — Mon enfant est encore étrangère au monde ; — elle n'a pas encore vu la fin de ses quatorze ans ; — laissons deux étés encore se flétrir dans leur orgueil, — avant de la juger mûre pour le mariage.

PARIS.

— De plus jeunes qu'elle sont déjà d'heureuses mères.

CAPULET.

— Trop vite étiolées sont ces mères trop précoces... —

La terre a englouti toutes mes espérances ; Juliette seule, — Juliette est la reine espérée de ma terre. — Courtisez-la, gentil Paris, obtenez son cœur ; — mon bon vouloir n'est que la conséquence de son assentiment ; — si vous lui agréez, c'est de son choix — que dépendent mon approbation et mon plein consentement... (48) — Je donne ce soir une fête, consacrée par un vieil usage, — à laquelle j'invite ceux que j'aime ; vous — serez le très-bienvenu, si vous voulez être du nombre. — Ce soir, dans ma pauvre demeure, attendez-vous à contempler — des étoiles qui, tout en foulant la terre, éclipsent la clarté des cieux. — Les délicieux transports qu'éprouvent les jeunes galants — alors qu'Avril tout pimpant arrive sur les talons — de l'imposant hiver, vous les ressentirez — ce soir chez moi, au milieu de ces fraîches beautés en bouton. — Écoutez-les toutes, voyez-les toutes, — et donnez la préférence à celle qui la méritera. — Ma fille sera une de celles que vous verrez, — et, si elle ne se fait pas compter, elle peut du moins faire nombre. — Allons, venez avec moi...

Au clown.

Holà, maraud ! tu vas te démener — à travers notre belle Vérone ; tu iras trouver les personnes — dont les noms sont écrits ici, et tu leur diras — que ma maison et mon hospitalité sont mises à leur disposition.

Il remet un papier au clown et sort avec Paris.

LE CLOWN, seul, les yeux fixés sur le papier.

Trouver les gens dont les noms sont écrits ici (49) ? Il est écrit... que le cordonnier doit se servir de sa verge, le tailleur de son alêne, le pêcheur de ses pinces et le peintre de ses filets ; mais moi, on veut que j'aie trouver les personnes dont les noms sont écrits ici, quand je ne peux même pas trouver quels noms a écrits ici l'écrivain ! Il faut que je m'adresse aux savants... Heureuse rencontre !

Entrent BENVOLIO et ROMÉO.

BENVOLIO.

— Bah ! mon cher, une inflammation éteint une autre inflammation ; — une peine est amoindrie par les angoisses d'une autre peine. — La tête te tourne-t-elle ? tourne en sens inverse, et tu te remettras... — Une douleur désespérée se guérit par les langueurs d'une douleur nouvelle ; — que tes regards aspirent un nouveau poison, — et l'ancien perdra son action venimeuse.

ROMÉO, ironiquement.

— La feuille de plantain est excellente pour cela (50).

BENVOLIO.

— Pour quoi, je te prie ?

ROMÉO.

Pour une jambe cassée.

BENVOLIO.

— Ça, Roméo, es-tu fou ?

ROMÉO.

— Pas fou précisément, mais lié plus durement qu'un fou ; — je suis tenu en prison, mis à la diète, — flagellé, tourmenté et...

Au clown.

Bonsoir, mon bon ami.

LE CLOWN.

Dieu vous donne le bonsoir !... Dites-moi, monsieur, savez-vous lire ?

ROMÉO.

Oui, ma propre fortune dans ma misère.

LE CLOWN.

Peut-être avez-vous appris ça sans livre ; mais, dites-moi, savez-vous lire le premier écrit venu ?

ROMÉO.

Oui, si j'en connais les lettres et la langue.

LE CLOWN.

Vous parlez congrument. Le ciel vous tienne en joie !  
Il va pour se retirer.

ROMÉO, le rappelant.

Arrête, l'ami, je sais lire.

Il prend le papier des mains du valet et lit :

« Le signor Martino, sa femme et ses filles ; le comte Anselme et ses charmantes sœurs ; la veuve du signor Vitruvio ; le signor Placentio et ses aimables nièces ; Mercutio et son frère Valentin ; mon oncle Capulet, sa femme et ses filles ; ma jolie nièce Rosaline ; Livia ; le signor Valentio et son cousin Tybalt ; Lucio et la vive Héléna. »

Rendant le papier.

Voilà une belle assemblée. Où doit-elle se rendre ?

LE CLOWN.

Là-haut.

ROMÉO.

Où cela ?

LE CLOWN.

Chez nous, à souper.

ROMÉO.

Chez qui ?

LE CLOWN.

Chez mon maître.

ROMÉO.

J'aurais dû commencer par cette question.

LE CLOWN.

Je vais tout vous dire sans que vous le demandiez : mon maître est le grand et riche Capulet ; si vous n'êtes pas de la maison des Montagues, je vous invite à venir chez nous faire sauter un cruchon de vin... Dieu vous tienne en joie !

Il sort.

BENVOLIO.

— C'est l'antique fête des Capulets ; — la charmante Ro-

saline, celle que tu aimes tant, y soupera, — ainsi que toutes les beautés admirées de Vérone ; — vas-y, puis, d'un œil impartial, — compare son visage à d'autres que je te montrerai, — et je te ferai convenir que ton cygne n'est qu'un corbeau.

ROMÉO.

— Si jamais mon regard, en dépit d'une religieuse dévotion, — proclamait un tel mensonge, que mes larmes se changent en flammes ! — et que mes yeux, restés vivants, quoique tant de fois noyés, — transparents hérétiques, soient noyés comme imposteurs ! — Une femme plus belle que ma bien-aimée ! Le soleil qui voit tout — n'a jamais vu son égale depuis qu'a commencé le monde !

BENVOLIO.

— Bah ! vous l'avez vue belle, parce que vous l'avez vue seule ; — pour vos yeux, elle n'avait d'autre contre-poids qu'elle-même ; — mais, dans ces balances cristallines, mettez votre — bien-aimée en regard de telle autre beauté — que je vous montrerai toute brillante à cette fête, — et elle n'aura plus cet éclat qu'elle a pour vous aujourd'hui.

ROMÉO.

— Soit ! J'irai, non pour voir ce que tu dis, — mais pour jouir de la splendeur de mon adorée.

Ils sortent.

### SCÈNE III.

[Dans la maison de Capulet.]

Entrent LADY CAPULET et la NOURRICE.

LADY CAPULET.

— Nourrice, où est ma fille ? Appelle-la.

LA NOURRICE.

— Eh ! par ma virginité de douze ans, — je lui ai dit de venir...



Appelant.

Allons, mon agneau ! Allons, mon oiselle ! — Dieu me pardonne !... Où est donc cette fille ?... Allons, Juliette !

Entre JULIETTE.

JULIETTE.

— Eh bien, qui m'appelle ?

LA NOURRICE.

Votre mère.

JULIETTE.

Me voici, madame. — Quelle est votre volonté ?

LADY CAPULET.

— Voici la chose... Nourrice, laisse-nous un peu ; — nous avons à causer en secret...

La nourrice va pour sortir.

Non, reviens, nourrice ; — je me suis ravisée, tu assisteras à notre conciliabule. — Tu sais que ma fille est d'un joli âge.

LA NOURRICE.

— Ma foi, je puis dire son âge à une heure près.

LADY CAPULET.

— Elle n'a pas quatorze ans.

LA NOURRICE.

Je parierais quatorze de mes dents, — et, à ma grande douleur, je n'en ai plus que quatre, — qu'elle n'a pas quatorze ans... Combien y a-t-il d'ici à la Saint-Pierre-ès-Liens ?

LADY CAPULET.

Une quinzaine au moins ?

LA NOURRICE.

— Au moins ou au plus, n'importe ! — Entre tous les jours de l'année, c'est précisément — la veille au soir de la Saint-Pierre-ès-Liens qu'elle aura quatorze ans. — Susanne et elle, Dieu garde toutes les âmes chrétiennes ! — étaient du

même âge... Oui, à présent, Susanne est avec Dieu : — elle était trop bonne pour moi ; mais, comme je disais, — la veille au soir de la Saint-Pierre-ès-Liens elle aura quatorze ans ; — elle les aura, ma parole. Je m'en souviens bien. — Il y a maintenant onze ans du tremblement de terre ; — et elle fut sevrée, je ne l'oublierai jamais, — entre tous les jours de l'année, précisément ce jour-là ; — car j'avais mis de l'absinthe au bout de mon sein, — et j'étais assise contre le mur du pigeonnier ; — Monseigneur et vous, vous étiez alors à Mantoue... — Oh ! j'ai le cerveau solide !... Mais, comme je disais, — dès qu'elle eut goûté l'absinthe au bout — de mon sein et qu'elle en eut senti l'amertume, il fallait voir comme la petite folle, — toute furieuse, s'est emportée contre le téton ! — Tremble, fit le pigeonnier ; il n'était pas besoin, je vous jure, — de me dire de décamper... — Et il y a onze ans de ça ; — car alors elle pouvait se tenir toute seule ; oui, par la sainte croix, — elle pouvait courir et trotter tout partout ; — car, tenez, la veille même, elle s'était cogné le front ; — et alors mon mari, Dieu soit avec son âme ! — c'était un homme bien gai ! releva l'enfant : — *Oui-dà*, dit-il, *tu tombes sur la face ? — Quand tu auras plus d'esprit, tu tomberas sur le dos ; — n'est-ce pas, Juju ?* Et, par Notre-Dame, — la petite friponne cessa de pleurer et dit : *Oui ! — Voyez donc à présent comme une plaisanterie vient à point ! — Je garantis que, quand je vivrais mille ans, — je n'oublierais jamais ça : N'est-ce pas, Juju ?* fit-il ; — et la petite folle s'arrêta et dit : *Oui !*

LADY CAPULET.

— En voilà assez ; je t'en prie, tais-toi.

LA NOURRICE.

— Oui, madame ; pourtant je ne peux pas m'empêcher de rire — quand je songe qu'elle cessa de pleurer et dit : *Oui !* — Et pourtant je garantis qu'elle avait au front — une bosse aussi grosse qu'une coque de jeune poussin, — un

coup terrible ! Et elle pleurait amèrement : — *Oui-dà*, fit mon mari, *tu tombes sur la face ? — Quand tu seras d'âge, tu tomberas sur le dos ; — n'est-ce pas, Juju ?* Et elle s'arrêta et dit : *Oui* (51) !

JULIETTE.

— Arrête-toi donc aussi, je t'en prie, nourrice !

LA NOURRICE.

— Paix ! j'ai fini. Que Dieu te marque de sa grâce ! — Tu étais le plus joli poupon que j'aie jamais nourri ; — si je puis vivre pour te voir marier un jour, — je serai satisfaite.

LADY CAPULET.

Voilà justement le sujet — dont je viens l'entretenir... Dis-moi, Juliette, ma fille, — quelle disposition te sens-tu pour le mariage ?

JULIETTE.

— C'est un honneur auquel je n'ai pas même songé.

LA NOURRICE.

— Un honneur ! Si je n'étais pas ton unique nourrice, — je dirais que tu as sucé la sagesse avec le lait.

LADY CAPULET.

— Eh bien, songez au mariage dès à présent ; de plus jeunes que vous, — dames fort estimées, ici à Vérone même, — sont déjà devenues mères ; si je ne me trompe, — j'étais mère moi-même avant l'âge — où vous êtes fille encore. En deux mots, voici : — le vaillant Paris vous recherche pour sa fiancée (52).

LA NOURRICE.

— Voilà un homme, ma jeune dame ! un homme — comme le monde entier... Quoi ! c'est un homme en cire !

LADY CAPULET.

— Le parterre de Vérone n'offre pas une fleur pareille.

## LA NOURRICE.

— Oui, ma foi, il est la fleur du pays, la fleur par excellence (53).

## LADY CAPULET.

— Qu'en dites-vous ? Pourrez-vous aimer ce gentilhomme ?  
 — Ce soir vous le verrez à notre fête ; — lisez alors sur le visage du jeune Paris, — et observez toutes les grâces qu'y a tracées la plume de la beauté ; — examinez ces traits si bien mariés, — et voyez quel charme chacun prête à l'autre ; — si quelque chose reste obscur en cette belle page, — vous le trouverez éclairci sur la marge de ses yeux. — Ce précieux livre d'amour, cet amant jusqu'ici détaché, — pour être parfait, n'a besoin que d'être relié !... — Le poisson brille sous la vague, et c'est la splendeur suprême — pour le beau extérieur de recéler le beau intérieur ; — aux yeux de beaucoup, il n'en est que plus magnifique, le livre — qui d'un fermoir d'or étroit la légende d'or ! — Ainsi, en l'épousant, vous aurez part à tout ce qu'il possède, — sans que vous-même soyez en rien diminuée.

## LA NOURRICE.

— Elle, diminuer ! Elle grossira, bien plutôt. Les femmes s'arrondissent auprès des hommes !

## LADY CAPULET, à Juliette.

— Bref, dites-moi si vous répondrez à l'amour de Paris.

## JULIETTE.

— Je verrai à l'aimer, s'il suffit de voir pour aimer : — mais mon attention à son égard ne dépassera pas — la portée que lui donneront vos encouragements.

## Entre un VALET.

## LE VALET.

Madame, les invités sont venus, le souper est servi ; on vous appelle ; on demande mademoiselle ; on maudit la

nourrice à l'office ; et tout est terminé. Il faut que je m'en aille pour servir ; je vous en conjure, venez vite.

LADY CAPULET.

— Nous te suivons, Juliette, le comte nous attend.

LA NOURRICE.

— Va, fillette, va ajouter d'heureuses nuits à tes heureux jours.

Tous sortent.

#### SCÈNE IV.

[Une place sur laquelle est située la maison de Capulet.]

Entrent ROMÉO, costumé en pèlerin ; MERCUTIO, BENVOLIO, avec cinq ou six masques ; des gens portant des torches et des musiciens.

ROMÉO.

— Voyons, faut-il prononcer un discours pour nous excuser — ou entrer sans apologie ?

BENVOLIO.

— Ces harangues prolixes ne sont plus de mode. — Nous n'aurons pas de Cupidon aux yeux bandés d'une écharpe, — portant un arc peint à la tartare, — et faisant fuir les dames comme un épouvantail ; — pas de prologue appris par cœur et mollement débité — à l'aide d'un souffleur, pour préparer notre entrée. — Qu'ils nous estiment dans la mesure qui leur plaira ; — nous leur danserons une mesure, et nous partirons.

ROMÉO.

— Qu'on me donne une torche ! Je ne suis pas en train de gambader ! — Sombre comme je suis, je veux porter la lumière (54).

MERCUTIO.

— Ah ! mon doux Roméo, nous voulons que vous dansiez.

ROMÉO.

— Non, croyez-moi : vous avez tous la chaussure de bal  
— et le talon léger : moi, j'ai une âme de plomb — qui me  
cloue au sol et m'ôte le talent de remuer.

MERCUTIO.

— Vous êtes amoureux (55) ; empruntez à Cupidon ses  
ailes, — et vous dépasserez dans votre vol notre vulgaire  
essor.

ROMÉO.

— Ses flèches m'ont trop cruellement blessé — pour que je  
puisse m'élancer sur ses ailes légères ; enchaîné comme je  
le suis, — je ne saurais m'élever au-dessus d'une immuable  
douleur ; — je succombe sous l'amour qui m'écrase.

MERCUTIO.

— Prenez le dessus et vous l'écraserez : — le délicat en-  
fant sera bien vite accablé par vous.

ROMÉO.

— L'amour, un délicat enfant ! Il est brutal, — rude, vio-  
lent ; il écorche comme l'épine.

MERCUTIO.

— Si l'amour est brutal avec vous, soyez brutal avec lui ;  
— écorchez l'amour qui vous écorche, et vous le domp-  
terez.

Aux valets.

— Donnez-moi un étui à mettre mon visage !

Se masquant.

— Un masque sur un masque ! Peu m'importe à présent  
— qu'un regard curieux cherche à découvrir mes laideurs !  
— Voilà d'épais sourcils qui rougiront pour moi !

BENVOLIO.

— Allons, frappons et entrons ; aussitôt dedans, — que  
chacun ait recours à ses jambes (56) !

ROMÉO.

— A moi une torche ! Que les galants au cœur léger —

agacent du pied la natte insensible. — Pour moi, je m'accommode d'une phrase de grand-père : — je tiendrai la chandelle et je regarderai... — A vos brillants ébats mon humeur noire ferait tache.

MERCUTIO.

— Bah! la nuit tous les chats sont gris! — Si tu es en humeur noire, nous te tirerons, sauf respect, du borbier — de cet amour où tu patauges — jusqu'aux oreilles... Allons, vite. Nous usons notre éclairage de jour...

ROMÉO.

— Comment cela?

MERCUTIO.

Je veux dire, messire, qu'en nous attardant — nous consumons nos lumières en pure perte, comme des lampes en plein jour... — Ne tenez compte que de ma pensée : notre mérite — est cinq fois dans notre intention pour une fois qu'il est dans notre bel esprit.

ROMÉO.

— En allant à cette mascarade, nous avons bonne intention, — mais il y a peu d'esprit à y aller.

MERCUTIO.

Peut-on demander pourquoi?

ROMÉO.

— J'ai fait un rêve cette nuit.

MERCUTIO.

Et moi aussi.

ROMÉO.

— Eh bien! qu'avez-vous rêvé?

MERCUTIO.

Que souvent les rêveurs sont mis dedans!

ROMÉO.

— Oui, dans le lit où, tout en dormant, ils rêvent la vérité.

## MERCUTIO.

— Oh ! je le vois bien, la reine Mab vous a fait visite. — Elle est la fée accoucheuse et elle arrive, — pas plus grande qu'une agate — à l'index d'un alderman, — traînée par un attelage de petits atomes — à travers les nez des hommes qui gisent endormis. — Les rayons des roues de son char sont faits de longues pattes de faucheur ; — la capote, d'ailes de sauterelles ; — les rênes, de la plus fine toile d'araignée ; — les harnais, d'humides rayons de lune. — Son fouet, fait d'un os de grillon, a pour corde un fil de la Vierge. — Son cocher est un petit cousin en livrée grise, — moins gros de moitié qu'une petite bête ronde — tirée avec une épingle du doigt paresseux d'un servante. — Son chariot est une noisette vide, — taillée par le menuisier écureuil ou par le vieux ciron, — carrossier immémorial des fées. — C'est dans cet appareil qu'elle galope de nuit en nuit — à travers les cerveaux des amants qui alors rêvent d'amour, — sur les genoux des courtisans qui rêvent aussitôt de courtoisies, — sur les doigts des gens de loi qui aussitôt rêvent d'honoraires, — sur les lèvres des dames qui rêvent de baisers aussitôt ! — Ces lèvres, Mab les crible souvent d'ampoules, irritée — de ce que leur haleine est gâtée par quelque pommade. — Tantôt elle galope sur le nez d'un solliciteur, — et vite il rêve qu'il flaire une place ; — tantôt elle vient avec la queue d'un cochon de la dîme — chatouiller la narine d'un curé endormi, — et vite il rêve d'un autre bénéfice ; — tantôt elle passe sur le cou d'un soldat, — et alors il rêve de gorges ennemies coupées, — de brèches, d'embuscades, de lames espagnoles, — de rasades profondes de cinq brasses, et puis de tambours — battant à son oreille ; sur quoi il tressaille, s'éveille, — et, ainsi alarmé, jure une prière ou deux, — et se rendort. C'est cette même Mab — qui, la nuit, tresse la crinière des chevaux — et dans les poils emmêlés durcit ces



nœuds magiques — qu'on ne peut débrouiller sans encourir malheur. — C'est la stryge qui, quand les filles sont couchées sur le dos, — les étreint et les habitue à porter leur charge — pour en faire des femmes à solide carrure. — C'est elle (57)...

ROMÉO.

Paix, paix, Mercutio, paix. — Tu nous parles de riens !

MERCUTIO.

En effet, je parle des rêves, — ces enfants d'un cerveau en délire, — que peut seule engendrer l'hallucination, — aussi insubstantielle que l'air, — et plus variable que le vent qui caresse — en ce moment le sein glacé du nord, — et qui tout à l'heure, s'échappant dans une bouffée de colère, — va se tourner vers le midi encore humide de rosée !

BENVOLIO.

— Ce vent dont vous parlez nous emporte hors de nous-mêmes : — le souper est fini et nous arriverons trop tard.

ROMÉO.

— Trop tôt, j'en ai peur ! Mon âme pressent — qu'une amère catastrophe, encore suspendue à mon étoile, — aura pour date funeste — cette nuit de fête, et terminera — la méprisable existence contenue dans mon sein — par le coup sinistre d'une mort prématurée. — Mais que Celui qui est le nautonnier de ma destinée — dirige ma voile !... En avant, joyeux amis !

BENVOLIO.

— Battez, tambours !

Ils sortent.

## SCÈNE V.

[Une salle dans la maison de Capulet.]

Entrent PLUSIEURS VALETS.

PREMIER VALET.

Où est donc Laterrine, qu'il ne m'aide pas à desservir ?

Lui, soulever une assiette ! Lui, frotter une table ! Fi donc !

DEUXIÈME VALET.

Quand le soin d'une maison est confié aux mains d'un ou deux hommes, et que ces mains ne sont même pas lavées, c'est une sale chose.

PREMIER VALET.

Dehors les tabourets !... Enlevez le buffet !... Attention à l'argenterie...

A l'un de ses camarades.

Mon bon, mets-moi de côté un massepain ; et, si tu m'aimes, dis au portier de laisser entrer Susanne Lameule et Nelly... Antoine ! Laterrine !

TROISIÈME VALET.

Voilà, mon garçon ! présent !

PREMIER VALET.

On vous attend, on vous appelle, on vous demande, on vous cherche dans la grande chambre.

TROISIÈME VALET.

Nous ne pouvons pas être ici et là... Vivement, mes enfants ; mettez-y un peu d'entrain, et que le dernier restant emporte tout (58).

Ils se retirent.

Entrent le vieux CAPULET, puis, parmi la foule des convives, TYBALT, JULIETTE et la NOURRICE ; enfin ROMÉO, accompagné de ses amis, tous masqués. Les valets vont et viennent.

CAPULET

— Messieurs, soyez les bienvenus ! Celles de ces dames qui ne sont pas — affligées de cors aux pieds vont vous donner de l'exercice !... — Ah ! ah ! mes donzelles ! qui de vous toutes — refusera de danser à présent ? Celle qui fera la mijaurée, celle-là, — je jurerai qu'elle a des cors ! Eh ! je vous prends par l'endroit sensible, n'est-ce pas ?

A de nouveaux arrivants.

— Vous êtes les bienvenus, messieurs. J'ai vu le temps — où, moi aussi, je portais un masque et où je savais — chuchoter à l'oreille des belles dames de ces mots — qui les charment : ce temps-là n'est plus, il n'est plus, il n'est plus (59)!

A de nouveaux arrivants.

— Vous êtes les bienvenus, messieurs... Allons, musiciens, jouez ! — Salle nette pour le bal ! Qu'on fasse place ! et en avant, jeunes filles !

La musique joue. Les danses commencent. Aux valets.

— Encore des lumières, marauds. Redressez ces tables, — et éteignez le feu ; il fait trop chaud ici...

A son cousin Capulet, qui arrive.

— Ah ! mon cher, ce plaisir inespéré est d'autant mieux venu... — Asseyez-vous, asseyez-vous, bon cousin Capulet ; — car vous et moi, nous avons passé nos jours de danse. — Combien de temps y a-t-il depuis le dernier bal où vous et moi — nous étions masqués ?

DEUXIÈME CAPULET.

Trente ans, par Notre-Dame !

PREMIER CAPULET.

— Bah ! mon cher ! pas tant que ça ! pas tant que ça ! — C'était à la noce de Lucentio. — Vienne la Pentecôte aussi vite qu'elle voudra, — il y aura de cela quelque vingt-cinq ans ; et cette fois nous étions masqués.

DEUXIÈME CAPULET.

— Il y a plus longtemps, il y a plus longtemps : son fils est plus âgé, messire ; — son fils a trente ans.

PREMIER CAPULET.

Pouvez-vous me dire ça ! — Son fils était encore mineur il y a deux ans. (60)

ROMÉO, à un valet, montrant Juliette.

— Quelle est cette dame qui enrichit la main — de ce cavalier, là-bas ?

LE VALET.

Je ne sais pas, monsieur.

ROMÉO.

Oh ! elle apprend aux flambeaux à illuminer ! — Sa beauté est suspendue à la face de la nuit — comme un riche joyau à l'oreille d'une Éthiopienne ! — Beauté trop précieuse pour la possession, trop exquise pour la terre ! — Telle la colombe de neige dans une troupe de corneilles (61), — telle apparaît cette jeune dame au milieu de ses compagnes. — Cette danse finie, j'épierai la place où elle se tient, — et je donnerai à ma main grossière le bonheur de toucher la sienne. — Mon cœur a-t-il aimé jusqu'ici ? Non ; jurez-le, mes yeux ! — Car jusqu'à ce soir, je n'avais pas vu la vraie beauté.

TYBALT, désignant Roméo.

— Je reconnais cette voix ; ce doit être un Montague...

▲ un page.

— Va me chercher ma rapière, page ! Quoi ! le misérable ose — venir ici, couvert d'un masque grotesque, — pour insulter et narguer notre solennité ? — Ah ! par l'antique honneur de ma race, — je ne crois pas qu'il y ait péché à l'étendre mort !

PREMIER CAPULET, s'approchant de Tybalt.

— Eh bien ! qu'as-tu donc, mon neveu ? Pourquoi cette tempête ?

TYBALT.

— Mon oncle, voici un Montague, un de nos ennemis, — un misérable qui est venu ici par bravade — insulter à notre soirée solennelle.

PREMIER CAPULET.

— N'est-ce pas le jeune Roméo ?

TYBALT.

C'est lui, ce misérable Roméo !

PREMIER CAPULET.

— Du calme, gentil cousin ! laisse-le tranquille ; — il a les manières du plus courtois gentilhomme ; — et, à dire vrai, Vérone est fière de lui, — comme d'un jouvenceau vertueux et bien élevé. — Je ne voudrais pas, pour toutes les richesses de cette ville, — qu'ici, dans ma maison, il lui fût fait une avanie. — Aie donc patience, ne fais pas attention à lui, — c'est ma volonté ; si tu la respectes, — prends un air gracieux et laisse-là cette mine farouche — qui sied mal dans une fête.

TYBALT.

— Elle sied bien dès qu'on a pour hôte un tel misérable ; — je ne le tolérerai pas !

PREMIER CAPULET.

Vous le tolérerez ! — Qu'est-ce à dire, monsieur le freluquet ! J'entends que vous le tolérez... Allons donc ! — Qui est le maître ici, vous ou moi ? Allons donc ! — Vous ne le tolérerez pas ! Dieu me pardonne ! — Vous voulez soulever une émeute au milieu de mes hôtes ! — Vous voulez mettre le vin en perce ! vous voulez faire l'homme !

TYBALT.

— Mais, mon oncle, c'est une honte.

PREMIER CAPULET.

Allons, allons, — vous êtes un insolent garçon. En vérité, — cette incartade pourrait vous coûter cher. Je sais ce que je dis... — Il faut que vous me contrariiez !... Morbleu ! c'est le moment (62) !...

Aux danseurs.

— A merveille, mes chers cœurs !...

A Tybalt.

Vous êtes un faquin... — Restez tranquille, sinon...

Aux valets.

Des lumières ! encore des lumières ! par décence !

A Tybalt.

— Je vous ferai rester tranquille, allez !

Aux danseurs.

De l'entrain, mes petits cœurs !

TYBALT.

— La patience qu'on m'impose lutte en moi avec une colère obstinée, — et leur choc fait trembler tous mes membres... — Je vais me retirer ; mais cette fureur rentrée, — qu'en ce moment on croit adoucie, se convertira en fiel amer.

Il sort.

ROMÉO, prenant la main de Juliette.

— Si j'ai profané avec mon indigne main — cette châtée sacrée, je suis prêt à une douce pénitence : — permettez à mes lèvres, comme à deux pèlerins rougissants, — d'effacer ce grossier attouchement par un tendre baiser.

JULIETTE.

— Bon pèlerin, vous êtes trop sévère pour votre main — qui n'a fait preuve en ceci que d'une respectueuse dévotion. — Les saintes mêmes ont des mains que peuvent toucher les mains des pèlerins ; — et cette étreinte est un pieux baiser.

ROMÉO.

— Les saintes n'ont-elles pas des lèvres, et les pèlerins aussi ?

JULIETTE.

— Oui, pèlerin, des lèvres vouées à la prière.

ROMÉO.

— Oh ! alors, chère sainte, que les lèvres fassent ce que font les mains. — Elles te prient ; exauce-les, de peur que leur foi ne se change en désespoir.

JULIETTE.

— Les saintes restent immobiles, tout en exauçant les prières.

ROMÉO.

— Restez donc immobile, tandis que je recueillerai l'effet de ma prière.

Il l'embrasse sur la bouche.

— Vos lèvres ont effacé le péché des miennes.

JULIETTE.

— Mes lèvres ont gardé pour elles le péché qu'elles ont pris des vôtres.

ROMÉO.

— Vous avez pris le péché de mes lèvres ? O reproche charmant ! — Alors rendez-moi mon péché.

Il l'embrasse encore.

JULIETTE.

Vous avez l'art des baisers.

LA NOURRICE, à Juliette.

— Madame, votre mère voudrait vous dire un mot (63).

Juliette se dirige vers lady Capulet.

ROMÉO, à la nourrice.

— Qui donc est sa mère ?

LA NOURRICE.

Eh bien, bachelier, — sa mère est la maîtresse de la maison, — une bonne dame, et sage et vertueuse ; — j'ai nourri sa fille, celle avec qui vous causiez ; — je vais vous dire : celui qui parviendra à mettre la main sur elle — pourra faire sonner les écus.

ROMÉO.

C'est une Capulet ! — O trop chère créance ! Ma vie est due à mon ennemie (64) !

BENVOLIO, à Roméo.

— Allons, partons : la fête est à sa fin.

ROMÉO, à part.

— Hélas ! oui, et mon trouble est à son comble.

CAPULET, aux invités qui se retirent.

— Ça, messieurs, n'allez pas nous quitter encore : — nous avons un méchant petit souper qui se prépare... — Vous êtes donc décidés?... Eh bien, alors je vous remercie tous... — Je vous remercie, honnêtes gentilshommes. bonne nuit (65). — Des torches par ici !... Allons, mettons-nous au lit !

A son cousin Capulet.

— Ah ! ma foi, mon cher, il se fait tard : — je vais me reposer.

Tous sortent, excepté Juliette et la nourrice.

JULIETTE.

— Viens ici, nourrice : quel est ce gentilhomme, là-bas ?

LA NOURRICE.

— C'est le fils et l'héritier du vieux Tibério.

JULIETTE.

— Quel est celui qui sort à présent ?

LA NOURRICE.

— Ma foi, je crois que c'est le jeune Pétruchio.

JULIETTE, montrant Roméo.

— Quel est cet autre qui suit et qui n'a pas voulu danser ?

LA NOURRICE.

Je ne sais pas.

JULIETTE.

— Va demander son nom.

La nourrice s'éloigne un moment.

S'il est marié, — mon cercueil pourrait bien être mon lit nuptial.

LA NOURRICE, revenant.

— Son nom est Roméo ; c'est un Montague, — le fils unique de votre grand ennemi.

JULIETTE.

— Mon unique amour émane de mon unique haine ! — Je l'ai vu trop tôt sans le connaître et je l'ai connu trop tard. — Il m'est né un prodigieux amour, — puisque je dois aimer un ennemi exécré !

LA NOURRICE.

— Que dites-vous ? que dites-vous ?



JULIETTE.

Une strophe que vient de m'apprendre — un de mes danseurs.

Voix au dehors appelant Juliette.

LA NOURRICE.

Tout à l'heure ! tout à l'heure !... — Allons-nous-en ; tous les étrangers sont partis.

Entre le CHOEUR.

LE CHOEUR.

Maintenant, le vieil amour agonise sur son lit de mort,  
Et une passion nouvelle aspire à son héritage.  
Cette belle pour qui notre amant gémissait et voulait mourir,  
Comparée à la tendre Juliette, a cessé d'être belle.  
Maintenant Roméo est aimé de celle qu'il aime :  
Et tous deux sont ensorcelés par le charme de leurs regards.  
Mais il a besoin de conter ses peines à son ennemie supposée,  
Et elle dérobe ce doux appât d'amour sur un hameçon dangereux.  
Traité en ennemi, Roméo ne peut avoir un libre accès  
Pour soupirer ces vœux que les amants se plaisent à prononcer,  
Et Juliette, tout aussi éprise, est plus impuissante encore  
A ménager une rencontre entre les amoureux.  
Mais la passion leur donne la force, et le temps, l'occasion  
De goûter ensemble d'ineffables joies dans d'ineffables transes.

Il sort (66).

## SCÈNE VI.

[Une route aux abords du jardin de Capulet.]

ROMÉO entre précipitamment.

ROMÉO, montrant le mur du jardin.

— Puis-je aller plus loin, quand mon cœur est ici ? — En arrière, masse terrestre, et retrouve ton centre.

Il escalade le mur et disparaît.

Entrent BENVOLIO et MERCUTIO.

BENVOLIO.

— Roméo ! mon cousin Roméo !

MERCUTIO.

Il a fait sagement. — Sur ma vie, il s'est esquivé pour gagner son lit.

BENVOLIO.

— Il a couru de ce côté et sauté par-dessus le mur de ce jardin. — Appelle-le, bon Mercutio.

MERCUTIO.

Je ferai plus ; je vais le conjurer... — Roméo ! caprice ! frénésie ! passion ! amour ! — apparais-nous sous la forme d'un soupir ! — Dis seulement un vers, et je suis satisfait ! — Crie seulement *hélas !* accouple seulement *amour avec jour !* — Rien qu'un mot aimable pour ma commère Vénus ! — Rien qu'un sobriquet pour son fils, pour son aveugle héritier, — le jeune Abraham Cupido, celui qui visa si juste, — quand le roi Cophétua s'éprit de la mendicante (67) !... — Il n'entend pas, il ne remue pas, il ne bouge pas. — Il faut que ce babouin-là soit mort : évoquons-le (68). — Roméo, je te conjure par les yeux brillants de Rosaline, — par son front élevé et par sa lèvre écarlate, — par son pied mignon, par sa jambe svelte, par sa cuisse frémissante, — et par les domaines adjacents : — apparais-nous sous ta propre forme !

BENVOLIO.

— S'il t'entend, il se fâchera.

MERCUTIO.

— Cela ne peut pas le fâcher ; il se fâcherait avec raison, — si je faisais surgir dans le cercle de sa maîtresse un démon — d'une nature étrange que je laisserais en arrêt — jusqu'à ce qu'elle l'eût désarmé par ses exorcismes. — Cela serait une offense : mais j'agis en enchanteur — loyal et hon-

nète ; et, au nom de sa maîtresse, — c'est lui seul que je veux faire surgir.

BENVOLIO.

— Allons ! il s'est enfoncé sous ces arbres — pour y chercher une nuit assortie à son humeur. — Son amour est aveugle, et n'est à sa place que dans les ténèbres.

MERCUTIO.

— Si l'amour est aveugle, il ne peut pas frapper le but...  
— Sans doute Roméo s'est assis au pied d'un pêcher, — pour rêver qu'il le commet avec sa maîtresse. — Bonne nuit, Roméo... Je vais trouver ma chère couchette ; — ce lit de camp est trop froid pour que j'y dorme. — Eh bien, partons-nous ?

BENVOLIO.

Oui, partons ; car il est inutile — de chercher ici qui ne veut pas se laisser trouver (69).

Ils sortent.

### SCÈNE VII.

[Le jardin de Capulet. Sous les fenêtres de l'appartement de Juliette.]

Entre ROMÉO.

ROMÉO.

— Il se rit des plaies, celui qui n'a jamais reçu de blessures !

Apercevant Juliette qui apparaît à une fenêtre.

— Mais doucement ! Quelle lumière jaillit par cette fenêtre ? — Voilà l'Orient, et Juliette est le soleil ! — Lève-toi, belle aurore, et tue la lune jalouse, — qui déjà languit et pâlit de douleur, — parce que toi, sa prêtresse, tu es plus belle qu'elle-même ! — Ne sois plus sa prêtresse, puisqu'elle est jalouse de toi ; — sa livrée de vestale est malade et

blême, — et les folles seules la portent : rejette-la!... — Voilà ma dame! Oh! voilà mon amour! — Oh! si elle pouvait le savoir (70)!... — Que dit-elle? Rien... Elle se tait... Mais non : — son regard parle, et je veux lui répondre... — Ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse. — Deux des plus belles étoiles du ciel, — ayant affaire ailleurs, adjurent ses yeux — de vouloir bien resplendir dans leur sphère jusqu'à ce qu'elles reviennent. — Ah! si les étoiles se substituaient à ses yeux, en même temps que ses yeux aux étoiles, — le seul éclat de ses joues ferait pâlir la clarté des astres, — comme le grand jour, une lampe; et ses yeux, du haut du ciel, — darderaient une telle lumière à travers les régions aériennes, — que les oiseaux chanteraient, croyant que la nuit n'est plus. — Voyez comme elle appuie sa joue sur sa main! — Oh! que ne suis-je le gant de cette main! — Je toucherais sa joue!

JULIETTE.

Hélas!

ROMÉO.

Elle parle! — Oh! parle encore, ange resplendissant! Car — tu rayannes dans cette nuit, au-dessus de ma tête, — comme le messager ailé du ciel, — quand, aux yeux bouleversés — des mortels qui se rejettent en arrière pour le contempler, — il devance les nuées paresseuses — et vogue sur le sein des airs!

JULIETTE.

— O Roméo! Roméo! pourquoi es-tu Roméo? — Renie ton père et abdique ton nom; — ou, si tu ne le veux pas, jure de m'aimer, — et je ne serai plus une Capulet.

ROMÉO, à part.

— Dois-je l'écouter encore ou lui répondre?

JULIETTE.

— Ton nom seul est mon ennemi. — Tu n'es pas un Montague, tu es toi-même (71). — Qu'est-ce qu'un Montague?

Ce n'est ni une main, ni un pied, — ni un bras, ni un visage, ni rien — qui fasse partie d'un homme... Oh ! sois quelque autre nom (72) ! — Qu'y a-t-il dans un nom ? Ce que nous appelons une rose — embaumerait autant sous un autre nom. — Ainsi, quand Roméo ne s'appellerait plus Roméo, — il conserverait encore les chères perfections qu'il possède (73)... — Roméo, renonce à ton nom ; — et, à la place de ce nom qui ne fait pas partie de toi, — prends-moi tout entière (74).

ROMÉO.

Je te prends au mot ! — Appelle-moi seulement ton amour, et je reçois un nouveau baptême : — désormais je ne suis plus Roméo.

JULIETTE.

— Quel homme es-tu, toi qui, ainsi caché par la nuit, — viens de te heurter à mon secret ?

ROMÉO.

Je ne sais — par quel nom t'indiquer qui je suis. — Mon nom, sainte chérie, m'est odieux à moi-même, — parce qu'il est pour toi un ennemi : — si je l'avais écrit là, j'en déchirerais les lettres.

JULIETTE.

— Mon oreille n'a pas encore aspiré cent paroles — proférées par cette voix, et pourtant j'en reconnais le son. — N'es-tu pas Roméo et un Montague ?

ROMÉO.

— Ni l'un ni l'autre, belle vierge, si tu détestes l'un et l'autre.

JULIETTE.

— Comment es-tu venu ici, dis-moi ? et dans quel but ?  
— Les murs du jardin sont hauts et difficiles à gravir. — Considère qui tu es : ce lieu est ta mort, — si quelqu'un de mes parents te trouve ici.

ROMÉO.

— J'ai escaladé ces murs sur les ailes légères de l'a-

mour : — car les limites de pierre ne sauraient arrêter l'amour, — et ce que l'amour peut faire, l'amour ose le tenter ; — voilà pourquoi tes parents ne sont pas un obstacle pour moi.

JULIETTE.

— S'ils te voient, ils te tueront.

ROMÉO.

— Hélas ! il y a plus de péril pour moi dans ton regard — que dans vingt de leurs épées : que ton œil me soit doux, — et je suis à l'épreuve de leur inimitié.

JULIETTE.

— Je ne voudrais pas pour le monde entier qu'ils te visent ici.

ROMÉO.

— J'ai le manteau de la nuit pour me soustraire à leur vue. — D'ailleurs, si tu ne m'aimes pas, qu'ils me trouvent ici ! — J'aime mieux ma vie finie par leur haine — que ma mort prorogée sans ton amour.

JULIETTE.

— Quel guide as-tu donc eu pour arriver jusqu'ici ?

ROMÉO.

— L'amour, qui le premier m'a suggéré d'y venir : — il m'a prêté son esprit et je lui ai prêté mes yeux. — Je ne suis pas un pilote ; mais, quand tu serais à la même distance — que la vaste plage baignée par la mer la plus lointaine, — je risquerais la traversée pour une denrée pareille.

JULIETTE.

— Tu sais que le masque de la nuit est sur mon visage : — sans cela, tu verrais une virginale couleur colorer ma joue, — quand je songe aux paroles que tu m'as entendue dire cette nuit. — Ah ! je voudrais rester dans les convenances ; je voudrais, je voudrais nier — ce que j'ai dit... Mais, adieu les cérémonies ! — M'aimes-tu ? Je sais que tu vas

dire *oui*, — et je te croirai sur parole. Ne le jure pas : — tu pourrais trahir ton serment : les parjures des amoureux font, dit-on, rire Jupiter... Oh ! gentil Roméo, — si tu m'aimes, proclame-le loyalement : — et si tu crois que je me laisse trop vite gagner, — je froncerai le sourcil, et je serai cruelle, et je te dirai non, — pour que tu me fasses la cour : autrement, rien au monde ne m'y déciderait... — En vérité, beau Montague, je suis trop éprise, — et aussi tu pourrais croire ma conduite légère ; — mais crois-moi, gentilhomme, je me montrerai plus fidèle — que celles qui savent mieux affecter la réserve. — J'aurais été plus réservée, il faut que je l'avoue, — si tu n'avais pas surpris, à mon insu, — l'aveu passionné de mon amour : pardonne-moi donc — et n'impute pas à une légèreté d'amour cette faiblesse — que la nuit noire t'a permis de découvrir.

ROMÉO.

— Madame, je jure par cette lune sacrée — qui argente toutes ces cimes chargées de fruits!...

JULIETTE.

— Oh ! ne jure pas par la lune, l'inconstante lune — dont le disque change chaque mois, — de peur que ton amour ne devienne aussi variable !

ROMÉO.

— Par quoi dois-je jurer ?

JULIETTE.

Ne jure pas du tout ; — ou, si tu le veux, jure par ton gracieux être (75), — qui est le dieu de mon idolâtrie, — et je te croirai.

ROMÉO.

• Si l'amour profond de mon cœur...

JULIETTE.

— Ah ! ne jure pas (76) ! Quoique tu fasses ma joie, — je ne puis goûter cette nuit toutes les joies de notre rapprochement ; — il est trop brusque, trop imprévu, trop

subit, — trop semblable à l'éclair qui a cessé d'être — avant qu'on ait pu dire : il brille!... **Doux ami, bonne nuit!** — Ce bouton d'amour, mûri par l'haleine de l'été, — pourra devenir une belle fleur, à notre prochaine entrevue... — **Bonne nuit, bonne nuit!** Puisse le repos, puisse le calme délicieux — qui est dans mon sein, arriver à ton cœur!

ROMÉO.

— Oh! vas-tu donc me laisser si peu satisfait?

JULIETTE.

— Quelle satisfaction peux-tu obtenir cette nuit?

ROMÉO.

— Le solennel échange de ton amour contre le mien.

JULIETTE.

— Mon amour! je te l'ai donné avant que tu l'aies demandé. — Et pourtant je voudrais qu'il fût encore à donner.

ROMÉO.

— Voudrais-tu me le retirer? Et pour quelle raison, mon amour?

JULIETTE.

— Rien que pour être généreuse et te le donner encore.

— Mais je désire un bonheur que j'ai déjà : — ma libéralité est aussi illimitée que la mer, — et mon amour aussi profond : plus je te donne, — plus il me reste, car l'une et l'autre sont infinis.

On entend la voix de la nourrice.

— J'entends du bruit dans la maison... Cher amour, adieu! — J'y vais, bonne nourrice!... **Doux Montague, sois fidèle.** — Attends un moment, je vais revenir.

Elle se retire de la fenêtre.

ROMÉO.

— O céleste, céleste nuit! J'ai peur, — comme il fait



nuit, que tout ceci ne soit qu'un rêve, — trop délicieusement flatteur pour être réel.

JULIETTE revient.

JULIETTE.

— Trois mots encore, cher Roméo, et bonne nuit, cette fois ! — Si l'intention de ton amour est honorable, — si ton but est le mariage, fais-moi savoir demain, — par la personne que je ferai parvenir jusqu'à toi, — en quel lieu et à quel moment tu veux accomplir la cérémonie, — et alors je déposerai à tes pieds toutes mes destinées, — et je te suivrai, mon seigneur, jusqu'au bout du monde !

LA NOURRICE, derrière le théâtre.

Madame !

JULIETTE.

— J'y vais ! tout à l'heure ! Mais si ton arrière-pensée n'est pas bonne, — je te conjure...

LA NOURRICE, derrière le théâtre.

Madame !

JULIETTE.

A l'instant ! j'y vais !... — de cesser tes instances et de me laisser à ma douleur... — J'enverrai demain.

ROMÉO.

Par le salut de mon âme...

JULIETTE.

— Mille fois bonne nuit !

Elle quitte la fenêtre.

ROMÉO.

— La nuit ne peut qu'empirer mille fois, dès que ta lumière lui manque...

Se retirant à pas lents.

— L'amour court vers l'amour comme l'écolier hors de de la classe ; — mais il s'en éloigne avec l'air accablé de l'enfant qui rentre à l'école.

Juliette reparait à la fenêtre.

JULIETTE.

— Stt! Roméo! stt!... Oh! que j'aime la voix du fauconnier — pour réclamer mon noble tiercelet! — Mais la captivité est enrouée et ne peut parler haut : — sans quoi j'ébranlerais la caverne où Écho dort, — et sa voix aérienne serait bientôt plus enrouée que la mienne, — tant je lui ferais répéter le nom de mon Roméo!

ROMÉO, revenant sur ses pas,

— C'est mon âme qui me rappelle par mon nom! — Quels sons argentins a dans la nuit la voix de la bien-aimée! — Quelle suave musique pour l'oreille attentive (77)!

JULIETTE.

— Roméo!

ROMÉO.

Ma...

LA NOURRICE, derrière le théâtre.

Madame!

JULIETTE.

A quelle heure, demain, — enverrai-je vers toi?

ROMÉO.

A neuf heures.

JULIETTE.

— Je n'y manquerai pas : il y a vingt ans d'ici là. — J'ai oublié pourquoi je t'ai rappelé.

ROMÉO.

— Laisse-moi rester ici jusqu'à ce que tu t'en souviennes.

JULIETTE.

— Je l'oublierai, pour que tu restes là toujours, — me rappelant seulement combien j'aime ta compagnie.

ROMÉO.

— Et je resterai là pour que tu l'oublies toujours, — oubliant moi-même que ma demeure est ailleurs.

JULIETTE.

— Il est presque jour. Je voudrais que tu fusses parti, —

dire *oui*. — et je te croirai sur parole. Ne le jure pas : — tu pourrais trahir ton serment : les parjures des amoureux font, dit-on, rire Jupiter... Oh ! gentil Roméo, — si tu m'aimes, proclame-le loyalement : — et si tu crois que je me laisse trop vite gagner, — je froncerai le sourcil, et je serai cruelle, et je te dirai non, — pour que tu me fasses la cour : autrement, rien au monde ne m'y déciderait... — En vérité, beau Montague, je suis trop éprise, — et aussi tu pourrais croire ma conduite légère ; — mais crois-moi, gentilhomme, je me montrerai plus fidèle — que celles qui savent mieux affecter la réserve. — J'aurais été plus réservée, il faut que je l'avoue, — si tu n'avais pas surpris, à mon insu, — l'aveu passionné de mon amour : pardonne-moi donc — et n'impute pas à une légèreté d'amour cette faiblesse — que la nuit noire t'a permis de découvrir.

ROMÉO.

— Madame, je jure par cette lune sacrée — qui argente toutes ces cimes chargées de fruits!...

JULIETTE.

— Oh ! ne jure pas par la lune, l'inconstante lune — dont le disque change chaque mois, — de peur que ton amour ne devienne aussi variable !

ROMÉO.

— Par quoi dois-je jurer ?

JULIETTE.

Ne jure pas du tout ; — ou, si tu le veux, jure par ton gracieux être (75), — qui est le dieu de mon idolâtrie, — et je te croirai.

ROMÉO.

Si l'amour profond de mon cœur...

JULIETTE.

— Ah ! ne jure pas (76) ! Quoique tu fasses ma joie, — je ne puis goûter cette nuit toutes les joies de notre rapprochement ; — il est trop brusque, trop imprévu, trop

plantes pernicieuses et de fleurs au suc précieux. — La terre, qui est la mère des créatures, est aussi leur tombe ; — leur sépulcre est sa matrice même. — Les enfants de toute espèce, sortis de son flanc, — nous les trouvons suçant sa mamelle inépuisable ; — la plupart sont doués de nombreuses vertus ; — pas un qui n'ait son mérite, et pourtant tous différent (78) ! — Oh ! combien efficace est la grâce qui réside — dans les herbes, dans les plantes, dans les pierres et dans leurs qualités intimes ; — il n'est rien sur la terre de si humble — qui ne rende à la terre un service spécial ; — il n'est rien non plus de si bon qui, détourné de son légitime usage, — ne devienne rebelle à son origine et ne tombe dans l'abus. — La vertu même devient vice, étant mal appliquée, — et le vice est parfois ennobli par l'action.

Entre ROMÉO.

LAURENCE, prenant une fleur dans le panier.

— Le calice enfant de cette faible fleur — recèle un poison et un cordial puissants : — respirez-la, elle stimule et l'odorat et toutes les facultés ; — goûtez-la, elle frappe de mort et le cœur et tous les sens. — Deux reines ennemies sont sans cesse en lutte — dans l'homme comme dans la plante, la grâce et la rude volonté ; — et là où la pire prédomine, — le ver de la mort a bien vite dévoré la créature.

ROMÉO.

— Bonjour, père.

LAURENCE.

*Benedicite !* — Quelle voix matinale me salue si doucement ? — Jeune fils, c'est signe de quelque désordre d'esprit, — quand on dit adieu sitôt à son lit. — Le souci fait le guet dans les yeux du vieillard, — et le sommeil n'entre jamais où loge le souci. — Mais là où la jeunesse in-

gambe repose, le cerveau dégagé. — là règne le sommeil d'or. — Je conclus donc de ta visite matinale — que quelque grave perturbation t'a mis sur pied. — Si cela n'est pas, je devine que — notre Roméo ne s'est pas couché cette nuit.

ROMÉO.

— Cette dernière conjecture est la vraie ; mais mon repos n'en a été que plus doux.

LAURENCE.

— Dieu pardonne au pécheur ! Étais-tu donc avec Rosaline ?

ROMÉO.

— Avec Rosaline ! Oh non, mon père spirituel : — j'ai oublié ce nom, et tous les maux attachés à ce nom.

LAURENCE.

— Voilà un bon fils... Mais où as-tu été alors ?

ROMÉO.

— Je vais te le dire et t'épargner de nouvelles questions. — Je me suis trouvé à la même fête que mon ennemie : — tout à coup cette ennemie m'a blessé, — et je l'ai blessée à mon tour : notre guérison à tous deux — dépend de tes secours et de ton ministère sacré. — Tu le vois, saint homme, je n'ai pas de haine ; car — j'intercède pour mon adversaire comme pour moi.

LAURENCE.

— Parle clairement, mon cher fils, et explique-toi sans détour : — une confession équivoque n'obtient qu'une absolution équivoque.

ROMÉO.

— Apprends-le donc tout net, j'aime d'un amour profond — la fille charmante du riche Capulet. — Elle a fixé mon cœur comme j'ai fixé le sien ; — pour que notre union soit complète, il ne nous manque que d'être unis par toi — dans le saint mariage. Quand, où et comment — nous nous

sommes vus, aimés et fiancés, — je te le dirai chemin faisant; mais, avant tout, je t'en prie, — consens à nous marier aujourd'hui même.

LAURENCE.

— Par saint François ! quel changement ! — Cette Rosaline que tu aimais tant, — est-elle donc si vite délaissée ? Ah ! l'amour des jeunes gens — n'est pas vraiment dans le cœur, il n'est que dans les yeux. — *Jesu Maria!* que de larmes — pour Rosaline ont inondé tes joues blêmes ! — Que d'eau salée prodiguée en pure perte — pour assaisonner un amour qui n'en garde pas même l'arrière-goût ! — Le soleil n'a pas encore dissipé tes soupirs dans le ciel : — tes gémissements passés tintent encore à mes vieilles oreilles — Tiens, il y a encore là, sur ta joue, la trace — d'une ancienne larme, non essuyée encore ! — Si alors tu étais bien toi-même, si ces douleurs étaient bien les tiennes, — tes douleurs vous étiez tout à Rosaline ; — et te voilà déjà changé ! Prononce donc avec moi cette sentence : — Les femmes peuvent faillir, quand les hommes ont si peu de force.

ROMÉO.

— Tu m'as souvent reproché mon amour pour Rosaline.

LAURENCE.

— Ton amour ? Non, mon enfant, mais ton idolâtrie.

ROMÉO.

— Et tu m'as dit d'ensevelir cet amour.

LAURENCE.

Je ne t'ai pas dit — d'enterrer un amour pour en exhumer un autre.

ROMÉO.

— Je t'en prie, ne me gronde pas : celle que j'aime présent — me rend faveur pour faveur, et amour pour amour ; — l'autre n'agissait pas ainsi.

LAURENCE.

Oh ! elle voyait bien que — ton amour déclamaient sa leçon avant même de savoir épeler. — Mais viens, jeune volage, viens avec moi ; — une raison me décide à t'assister : — cette union peut, par un heureux effet, — changer en pure affection la rancune de vos familles.

ROMÉO.

— Oh ! partons : il y a urgence à nous hâter.

LAURENCE.

— Allons sagement et doucement : trébuché qui court vite (79).

Ils sortent.

## SCÈNE IX.

[Une rue.]

Entrent BENVOLIO et MERCUTIO.

MERCUTIO.

— Où diable ce Roméo peut-il être ? — Est-ce qu'il n'est pas rentré cette nuit ?

BENVOLIO.

— Non, pas chez son père ; j'ai parlé à son valet.

MERCUTIO.

— Ah ! cette pâle fille au cœur de pierre, cette Rosaline, — le tourmente tant qu'à coup sûr il en deviendra fou.

BENVOLIO.

— Tybalt, le parent du vieux Capulet, — lui a envoyé une lettre chez son père.

MERCUTIO.

— Un cartel, sur mon âme !

BENVOLIO.

Roméo répondra.

MERCUTIO.

— Tout homme qui sait écrire peut répondre à une lettre. —

BENVOLIO.

C'est à l'auteur de la lettre qu'il répondra : provocation pour provocation.

MERCUTIO.

Hélas! pauvre Roméo! il est déjà mort : poignardé par l'œil noir d'une blanche donzelle, frappé à l'oreille par un chant d'amour, atteint au beau milieu du cœur par la flèche de l'aveugle archerot... Est-ce là un homme en état de tenir tête à Tybalt?

BENVOLIO.

Eh! qu'est-ce donc que ce Tybalt?

MERCUTIO.

Plutôt le prince des tigres que des chats, je puis vous le dire (80). Oh! il est le courageux capitaine du point d'honneur. Il se bat comme vous modulez un air, observe les temps, la mesure et les règles, allonge piano, une, deux, trois, et vous touche en pleine poitrine. C'est un pourfendeur de boutons de soie, un duelliste, un duelliste, un gentilhomme de première salle, qui ferraille pour la première cause venue.

Il se met en garde et se fend.

Oh! la botte immortelle! la riposte en tierce! touché!

BENVOLIO.

Quoi donc?

MERCUTIO, se relevant.

Au diable ces merveilleux grotesques avec leur zézayement, et leur affectation, et leur nouvel accent!

Changeant de voix.

*Jésus! la bonne lame! le bel homme! l'excellente putain!*  
Ah! mon grand-père, n'est-ce pas chose lamentable que nous soyons ainsi harcelés par ces moustiques étrangers, par ces colporteurs de modes qui nous poursuivent de leurs



*pardonnez-moi* (81), et qui, tant ils sont rigides sur leurs nouvelles formes, ne sauraient plus s'asseoir à l'aise sur nos vieux escabeaux? Peste soit de leurs bonjours et de leurs bonsoirs!

Entre ROMÉO, rêveur.

BENVOLIO.

Voici Roméo! Voici Roméo!

MERCUTIO.

N'ayant plus que les os! sec comme un hareng saur! Oh! pauvre chair, quel triste maigre tu fais!... Voyons, donne-nous un peu de cette poésie dont débordait Pétrarque: comparée à ta dame, Laure n'était qu'une fille de cuisine, bien que son chantre sût mieux rimer que toi; Didon, une dondon; Cléopâtre, une gipsy; Hélène, une catin; Héro, une gourgandine; Thisbé, un œil d'azur, mais sans éclat! Signor Roméo, *bonjour!* A votre culotte française le salut français!... Vous nous avez joués d'une manière charmante hier soir.

ROMÉO.

Salut à tous deux!... que voulez-vous dire?

MERCUTIO.

Eh! vous ne comprenez pas? vous avez fait une fugue, une si belle fugue!

ROMÉO.

Pardon, mon cher Mercutio, j'avais une affaire urgente; et, dans un cas comme le mien, il est permis à un homme de brusquer la politesse.

MERCUTIO.

Autant dire que, dans un cas comme le vôtre, un homme est forcé de fléchir le jarret pour...

ROMÉO.

Pour tirer sa révérence.

MERCUTIO.

Merci. Tu as touché juste.

ROMÉO.

C'est l'explication la plus bienséante.

MERCUTIO.

Sache que je suis la rose de la bienséance.

ROMÉO.

Fais-la-moi sentir.

MERCUTIO.

La rose même !

ROMÉO, montrant sa chaussure couverte de rubans.

Mon escarpin t'en offre la rosette !

MERCUTIO.

Bien dit. Prolonge cette plaisanterie jusqu'à ce que ton escarpin soit éculé : quand il n'aura plus de talon, tu pourras du moins appuyer sur la pointe.

ROMÉO.

Plaisanterie de va-nu-pieds !

MERCUTIO.

Au secours, bon Benvolio ! mes esprits se dérobent.

ROMÉO.

Donne-leur du fouet et de l'éperon ; sinon, je crie : victoire !

MERCUTIO.

Si c'est à la course des oies que tu me défies, je me ré-cuse : il y a de l'oie dans un seul de tes esprits plus que dans tous les miens... M'auriez-vous pris pour une oie ?

ROMÉO.

Je ne t'ai jamais pris pour autre chose.

MERCUTIO.

Je vais te mordre l'oreille pour cette plaisanterie-là.

ROMÉO.

Non. Bonne oie ne mord pas.

MERCUTIO.

Ton esprit est comme une pomme aigre : il est à la sauce piquante.

ROMÉO.

N'est-ce pas ce qu'il faut pour accommoder l'oie grasse ?

MERCUTIO

Esprit de chevreau ! cela prête à volonté : avec un pouce d'ampleur on en fait long comme une verge.

ROMÉO.

Je n'ai qu'à prêter l'ampleur à l'oie en question ; cela suffit : te voilà déclaré... grosse oie.

Ils éclatent de rire.

MERCUTIO.

Eh bien , ne vaut-il pas mieux rire ainsi que de geindre par amour ? Te voilà sociable à présent, te voilà redevenu Roméo ; te voilà ce que tu dois être, de par l'art et de par la nature. Crois-moi, cet amour grognon n'est qu'un grand nigaud qui s'en va, tirant la langue, et cherchant un trou où fourrer sa... marotte.

BENVOLIO.

Arrête-toi là, arrête-toi là.

MERCUTIO.

Tu veux donc que j'arrête mon histoire à contre-poil ?

BENVOLIO.

Je craignais qu'elle ne fût trop longue.

MERCUTIO.

Oh ! tu te trompes : elle allait être fort courte ; car je suis à bout et je n'ai pas l'intention d'occuper la place plus longtemps.

ROMÉO.

Voilà qui est parfait.

Entrent la NOURRICE et PIERRE.

MERCUTIO.

Une voile ! une voile ! une voile !

BENVOLIO.

Deux voiles ! deux voiles ! une culotte et un jupon.

LA NOURRICE.

Pierre !

PIERRE.

Voilà !

LA NOURRICE.

Mon éventail, Pierre.

MERCUTIO.

Donne-le-lui, bon Pierre, qu'elle cache son visage, son éventail est moins laid.

LA NOURRICE.

Dieu vous donne le bonjour, mes gentilshommes !

MERCUTIO.

Dieu vous donne le bonsoir, ma gentille femme !

LA NOURRICE.

C'est donc déjà le soir ?

MERCUTIO.

Oui, déjà, je puis vous le dire, car l'index libertin du cadran est en érection sur midi.

LA NOURRICE.

Diantre de vous ! quel homme êtes-vous donc ?

ROMÉO.

Un mortel, gentille femme, que Dieu créa pour se faire injure à lui-même.

LA NOURRICE.

Bien répondu, sur ma parole ! Pour se faire injure à lui-même, a-t-il dit ?... Messieurs, quelqu'un de vous saurait-il m'indiquer où je puis trouver le jeune Roméo ?

ROMÉO.

Je puis vous l'indiquer : pourtant le jeune Roméo, quand vous l'aurez trouvé, sera plus vieux qu'au moment où vous vous êtes mise à le chercher. Je suis le plus jeune de ce nom-là, à défaut d'un pire.

LA NOURRICE.

Fort bien !

MERCUTIO.

C'est le pire qu'elle trouve fort bien ! bonne remarque, ma foi, fort sensée, fort sensée.

LA NOURRICE, à Roméo.

Si vous êtes Roméo, monsieur, je désire vous faire une courte confidence.

BENVOLIO.

Elle va le convier à quelque souper.

MERCUTIO.

Une maquerelle ! une maquerelle ! une maquerelle !  
Tâïaut !

ROMÉO, à Mercutio.

Quel gibier as-tu donc lévé ?

MERCUTIO.

Ce n'est pas précisément un lièvre, mais une bête à poil, rance comme la venaison moisie d'un pâté de carême.

Il chante.

Un vieux lièvre faisandé,  
Quoiqu'il ait le poil gris,  
Est un fort bon plat de carême ;  
Mais un vieux lièvre faisandé  
A trop longtemps duré,  
S'il est moisi avant d'être fini.

Roméo, venez-vous chez votre père ? Nous y allons dîner (82).

ROMÉO.

Je vous suis.

MERCUTIO, saluant la nourrice.

Adieu, l'antique dame, adieu, la dame, la dame, là dame !

Sortent Mercutio et Benvolio.

LA NOURRICE.

Oui, morbleu, adieu ! Dites-moi donc quel est cet impudent fripier qui a débité tant de vilénies ?

ROMÉO.

C'est un gentilhomme, nourrice, qui aime à s'entendre parler, et qui en dit plus en une minute qu'il ne pourrait écouter en un mois.

LA NOURRICE.

S'il s'avise de rien dire contre moi, je le mettrai à la raison, fût-il vigoureux comme vingt freluquets de son espèce; et si je ne le puis moi-même, j'en trouverai qui y parviendront. Le polisson! le malotru! Je ne suis pas une de ses drôlesses; je ne suis pas une de ses femelles!

A Pierre.

Et toi aussi, il faut que tu restes coi, et que tu permettes au premier croquant venu d'user de moi à sa guise!

PIERRE.

Je n'ai vu personne user de vous à sa guise; si je l'avais vu, ma lame aurait bien vite été dehors, je vous le garantis. Je suis aussi prompt qu'un autre à dégainer, quand je vois occasion pour une bonne querelle, et que la loi est de mon côté.

LA NOURRICE.

Vive Dieu! je suis si vexé que j'en tremble de tous mes membres!... Le polisson! le malotru!... De grâce, monsieur, un mot! Comme je vous l'ai dit, ma jeune maîtresse m'a chargée d'aller à votre recherche... Ce qu'elle m'a chargée de vous dire, je le garde pour moi... Mais d'abord laissez-moi vous déclarer que, si vous aviez l'intention, comme on dit, de la mener au paradis des fous, ce serait une façon d'agir très-grossière, comme on dit: car la demoiselle est si jeune! Si donc il vous arrivait de jouer double jeu avec elle, ce serait un vilain trait à faire à une demoiselle, et un procédé très-mesquin.

ROMÉO.

Nourrice, recommande-moi à ta dame et maîtresse. Je te jure...

LA NOURRICE.

L'excellent cœur ! Oui, ma foi, je le lui dirai. Seigneur ! Seigneur ! elle va être bien joyeuse.

ROMÉO.

Que lui diras-tu, nourrice ? Tu ne m'écoutes pas.

LA NOURRICE.

Je lui dirai, monsieur, que vous jurez, ce qui, à mon avis, est une action toute gentilhommière.

ROMÉO.

— Dis-lui de trouver quelque moyen d'aller à confesse — cette après-midi (83) ; — c'est dans la cellule de frère Laurence — qu'elle sera confessée et mariée. Voici pour ta peine.

Il lui offre la bourse.

LA NOURRICE.

— Non vraiment, monsieur, pas un denier !

ROMÉO.

Allons ! il le faut, te dis-je.

LA NOURRICE, prenant la bourse.

— Cette après-midi, monsieur ? Bon, elle sera là.

ROMÉO.

— Et toi, bonne nourrice, tu attendras derrière le mur de l'abbaye. — Avant une heure, mon valet ira te rejoindre — et t'apportera une échelle de cordes : — ce sont les haubans par lesquels je dois, dans le mystère de la nuit, — monter au hunier de mon bonheur... — Adieu !... Recommande-moi à ta maîtresse.

LA NOURRICE.

— Sur ce, que le Dieu du ciel te bénisse ! Écoutez, monsieur.

ROMÉO.

— Qu'as-tu à dire, ma chère nourrice ?

LA NOURRICE.

— Votre valet est-il discret ? Vous connaissez sans doute le proverbe : — Deux personnes, hormis une, peuvent garder un secret.

ROMÉO.

— Rassure-toi : mon valet est éprouvé comme l'acier. —

LA NOURRICE.

Bien, monsieur : ma maîtresse est bien la plus charmante dame... Seigneur ! Seigneur !... Quand elle n'était encore qu'un petit être babillard !... Oh ! il y a en ville un grand seigneur, un certain Paris, qui voudrait bien tâter du morceau ; mais elle, la bonne âme, elle aimerait autant voir un crapaud, un vrai crapaud, que de le voir, lui. Je la fâche quelquefois quand je lui dis que Paris est l'homme qui lui convient le mieux : ah ! je vous le garantis, quand je dis ça, elle devient aussi pâle que n'importe quel linge au monde... *Romarin* et *Roméo* commencent tous deux par la même lettre, n'est-ce pas ?

ROMÉO.

Oui, nourrice. L'un et l'autre commencent par un R. Après ?

LA NOURRICE.

Ah ! vous dites ça d'un air moqueur. Un R, c'est bon pour le nom d'un chien, puisque c'est un grognement de chien (84)... Je suis bien sûre que Roméo commence par une autre lettre... Allez, elle dit de si jolies sentences sur vous et sur le romarin, que cela vous ferait du bien de les entendre.

ROMÉO.

Recommande-moi à ta maîtresse.

Il sort.

LA NOURRICE.

Oui, mille fois !... Pierre !

PIERRE.

Voilà !

LA NOURRICE.

En avant, et lestement !

Ils sortent.



## SCÈNE X.

[L'appartement de Juliette.]

Entre JULIETTE.

JULIETTE.

— L'horloge frappait neuf heures, quand j'ai envoyé la nourrice ; — elle m'avait promis d'être de retour en une demi-heure... — Peut-être n'a-t-elle pas pu le trouver !... Mais non... — Oh ! elle est boiteuse ! Les messagers d'amour devraient être des pensées — plus promptes dix fois que les rayons du soleil — qui dissipent l'ombre au-dessus des collines nébuleuses. — Aussi l'amour est-il traîné par d'agiles colombes ; — aussi Cupidon a-t-il des ailes rapides comme le vent. — Maintenant le soleil a atteint le sommet suprême — de sa course d'aujourd'hui ; de neuf heures à midi — il y a trois longues heures, et elle n'est pas encore venue ! — Si elle avait les affections et le sang brûlant de la jeunesse, — elle aurait le lesté mouvement d'une balle ; — d'un mot je la lancerais à mon bien-aimé — qui me la renverrait d'un mot. — Mais ces vieilles gens, on les prendrait souvent pour des morts, — à voir leur inertie, leur lenteur, leur lourdeur et leur pâleur de plomb (85).

Entrent la NOURRICE et PIERRE.

JULIETTE.

— Mon Dieu, la voici enfin... O nourrice de miel, quoi de nouveau ? — L'as-tu trouvé?... Renvoie cet homme.

LA NOURRICE.

Pierre, restez à la porte.

Pierre sort.

JULIETTE.

— Eh bien, bonne, douce nourrice?... Seigneur ! pour-

quoi as-tu cette mine abattue ? — Quand tes nouvelles seraient tristes, annonce-les-moi gaiement. — Si tes nouvelles sont bonnes, tu fais tort à leur douce musique — en me la jouant avec cet air aigre.

LA NOURRICE.

— Je suis épuisée ; laisse-moi respirer un peu. — Ah ! que mes os me font mal ! Quelle course j'ai faite !

JULIETTE.

— Je voudrais que tu eusses mes os, pourvu que j'eusse tes nouvelles... — Allons, je t'en prie, parle ; bonne, bonne nourrice, parle.

LA NOURRICE.

— Jésus ! quelle hâte ! Pouvez-vous pas attendre un peu ? — Voyez-vous pas que je suis hors d'haleine ?

JULIETTE.

— Comment peux-tu être hors d'haleine quand il te reste assez d'haleine — pour me dire que tu es hors d'haleine ? — L'excuse que tu donnes à tant de délais — est plus longue à dire que le récit que tu t'excuses de différer. — Tes nouvelles sont-elles bonnes ou mauvaises ? Réponds à cela ; — réponds d'un mot, et j'attendrai les détails. — Édifie-moi : sont-elles bonnes ou mauvaises ? —

LA NOURRICE.

Ma foi, vous avez fait là un pauvre choix : vous ne vous entendez pas à choisir un homme : Roméo, un homme ? non. Bien que son visage soit le plus beau visage qui soit. il a la jambe mieux faite que tout autre ; et pour la main, pour le pied, pour la taille, bien qu'il n'y ait pas grand'chose à en dire, tout cela est incomparable... Il n'est pas la fleur de la courtoisie, pourtant je le garantis aussi doux qu'un agneau... Va ton chemin, fillette, sers Dieu... Ah ça ! avez-vous dîné, ici ?

JULIETTE.

— Non, non... Mais je savais déjà tout cela. — Que dit-il de notre mariage ? Qu'est-ce qu'il en dit ?

LA NOURRICE.

— Seigneur, que la tête me fait mal ! Quelle tête j'ai ! — Elle bat comme si elle allait tomber en vingt morceaux... — Et puis, d'un autre côté, mon dos... Oh ! mon dos ! mon dos ! — Méchant cœur que vous êtes de m'envoyer ainsi — pour attraper ma mort à galoper de tous côtés !

JULIETTE.

— En vérité, je suis fâchée que tu ne sois pas bien : — chère, chère, chère nourrice, dis-moi, que dit mon bien-aimé ?

LA NOURRICE.

— Votre bien-aimé parle en gentilhomme loyal, — et courtois, et affable, et gracieux, — et, j'ose le dire, vertueux... Où est votre mère ?

JULIETTE.

— Où est ma mère ? Eh bien, elle est à la maison : — où veux-tu qu'elle soit ? Que tu réponds singulièrement ! — *Votre bien-aimé parle en gentilhomme loyal, — où est votre mère ?*

LA NOURRICE.

Oh ! Notre-Dame du bon Dieu ! — Êtes-vous à ce point brûlante ? Pardine, échauffez-vous encore : — est-ce là votre cataplasme pour mes pauvres os ? — Dorénavant faites vos messages vous-même !

JULIETTE.

— Que d'embarras !... Voyons, que dit Roméo ?

LA NOURRICE.

— Avez-vous permission d'aller à confesse aujourd'hui ?

JULIETTE.

Oui.

LA NOURRICE.

— Eh bien, courez de ce pas à la cellule de frère Laurence : — un mari vous y attend pour faire de vous sa

femme. — Ah bien ! voilà ce fripon de sang qui vous vient aux joues : — bientôt elles deviendront écarlates à la moindre nouvelle. — Courez à l'église ; moi, je vais d'un autre côté — chercher l'échelle par laquelle votre bien-aimé — doit grimper jusqu'au nid de l'oiseau, dès qu'il fera nuit noire. — C'est moi qui suis la bête de somme, et je m'épuise pour votre plaisir ; — mais, pas plus tard que ce soir, ce sera vous qui porterez le fardeau. — Allons, je vais dîner ; courez vite à la cellule.

JULIETTE.

— Vite au bonheur suprême !... Honnête nourrice, adieu.

Elles sortent par des côtés différents.

### SCÈNE XI (86).

[La cellule de Frère Laurence.]

Entrent Frère LAURENCE et ROMÉO.

LAURENCE.

— Veuille le ciel sourire à cet acte pieux, — et puisse l'avenir ne pas nous le reprocher par un chagrin !

ROMÉO.

— Amen, amen ! Mais viennent tous les chagrins possibles, — ils ne sauraient contrebalancer le bonheur — que me donne la plus courte minute passée en sa présence. — Joins seulement nos mains avec les paroles saintes, — et qu'alors la mort, vampire de l'amour, fasse ce qu'elle ose : — c'est assez que Juliette soit mienne !

LAURENCE.

— Ces joies violentes ont des fins violentes, — et meurent dans leur triomphe : flamme et poudre, — elles se consomment en un baiser. Le plus doux miel — devient fastidieux par sa suavité même, — et détruit l'appétit par le

goût : — aime donc modérément : modéré est l'amour durable : — la précipitation n'atteint pas le but plus tôt que la lenteur...

Entre JULIETTE.

LAURENCE.

— Voici la dame. Oh ! jamais un pied aussi léger — n'usera la dalle éternelle : — les amoureux pourraient chevaucher sur ces fils de la vierge — qui flottent au souffle ardent de l'été, — et ils ne tomberaient pas : si légère est toute vanité !

JULIETTE.

— Salut à mon vénérable confesseur !

LAURENCE.

— Roméo te remerciera pour nous deux, ma fille.

JULIETTE.

— Je lui envoie le même salut : sans quoi ses remerciements seraient immérités.

ROMÉO.

— Ah ! Juliette, si ta joie est à son comble — comme la mienne, et si, plus habile que moi, — tu peux la peindre, alors parfume de ton haleine — l'air qui nous entoure, et que la riche musique de ta voix — exprime le bonheur idéal que — nous fait ressentir à tous deux une rencontre si chère.

JULIETTE.

— Le sentiment, plus riche en impressions qu'en paroles, — est fier de son essence, et non des ornements : — indigents sont ceux qui peuvent compter leurs richesses ; — mais mon sincère amour est parvenu à un tel excès — que je ne saurais évaluer la moitié de mes trésors.

LAURENCE.

— Allons, venez avec moi, et nous aurons bientôt fait ; — sauf votre bon plaisir, je ne vous laisserai seuls — que quand la sainte Église vous aura incorporés l'un à l'autre.

Ils sortent.

## SCÈNE XII.

[Vérone. La promenade du Cours près de la porte des Borsari.]

Entrent MERCUTIO, BENVOLIO, un PAGE et des VALETS.

BENVOLIO.

— Je t'en prie, bon Mercutio, retirons-nous ; — la journée est chaude ; les Capulets sont dehors, — et, si nous les rencontrons, nous ne pourrons pas éviter une querelle : — car, dans ces jours de chaleur, le sang est furieusement excité (87) ! —

MERCUTIO.

Tu m'as tout l'air d'un de ces gaillards qui, dès qu'ils entrent dans une taverne, me flanquent leur épée sur la table en disant : *Dieu veuille que je n'en aie pas besoin !* et qui, à peine la seconde rasade a-t-elle opéré, dégagent contre le cabaretier, sans qu'en réalité il en soit besoin.

BENVOLIO.

Moi ! j'ai l'air d'un de ces gaillards-là ?

MERCUTIO.

Allons, allons, tu as la tête aussi chaude que n'importe quel drille d'Italie ; personne n'a plus d'emportement que toi à prendre de l'humeur et personne n'est plus d'humeur à s'emporter.

BENVOLIO.

Comment cela ?

MERCUTIO.

Oui, s'il existait deux êtres comme toi, nous n'en aurions bientôt plus un seul, car l'un tuerait l'autre (88). Toi ! mais tu te querelleras avec un homme qui aura au menton un poil de plus ou de moins que toi ! Tu te querelleras avec un homme qui fera craquer des noix, par cette unique rai-

son que tu as l'œil couleur noisette : il faut des yeux comme les tiens pour découvrir là un grief ! Ta tête est pleine de querelles, comme l'œuf est plein du poussin ; ce qui ne l'empêche pas d'être vide, comme l'œuf cassé, à force d'avoir été battue à chaque querelle. Tu t'es querellé avec un homme qui toussait dans la rue, parce qu'il avait réveillé ton chien endormi au soleil. Un jour, n'as-tu pas cherché noise à un tailleur parce qu'il portait un pourpoint neuf avant Pâques, et à un autre parce qu'il attachait ses souliers neufs avec un vieux ruban ? Et c'est toi qui me fais un sermon contre les querelles !

BENVOLIO.

Si j'étais aussi querelleur que toi, je céderais ma vie en nue propriété au premier acheteur qui m'assurerait une heure et quart d'existence.

MERCUTIO.

En nue propriété ! Voilà qui serait propre (89) !

Entrent TYBALT, PÉTRUCHIO et quelques partisans.

BENVOLIO.

Sur ma tête, voici les Capulets.

MERCUTIO.

Par mon talon, je ne m'en soucie pas.

TYBALT, à ses amis.

Suivez-moi de près, car je vais leur parler...

A Mercutio et à Benvolio.

Bonsoir, messieurs : un mot à l'un de vous.

MERCUTIO.

Rien qu'un mot ? Accouplez-le à quelque chose : donnez le mot et le coup.

TYBALT.

Vous m'y trouverez assez disposé, messire, pour peu que vous m'en fournissiez l'occasion.

MERCUTIO.

Ne pourriez-vous pas prendre l'occasion sans qu'on vous la fournisse ?

TYBALT.

Mercutio, tu es de concert avec Roméo...

MERCUTIO.

De concert ! Comment ! nous prends-tu pour des ménestrels ? Si tu fais de nous des ménestrels, prépare-toi à n'entendre que désaccords.

Mettant la main sur son épée.

Voici mon archet ; voici qui vous fera danser. Sangdieu, de concert !

BENVOLIO.

— Nous parlons ici sur la promenade publique ; — ou retirons-nous dans quelque lieu écarté, — ou raisonnons froidement nos griefs, — ou enfin séparons-nous. Ici tous les yeux se fixent sur nous.

MERCUTIO.

— Les yeux des hommes sont faits pour voir : laissons-les se fixer sur nous : — aucune volonté humaine ne me fera bouger, moi (90) !

Entre ROMÉO.

TYBALT, à Mercutio.

— Allons, la paix soit avec vous, messire !

Montrant Roméo.

Voici mon homme.

MERCUTIO.

— Je veux être pendu, messire, si celui-là porte votre livrée : — morbleu, allez sur le terrain, il sera de votre suite ; — c'est dans ce sens-là que Votre Seigneurie peut l'appeler son homme.

TYBALT.

— Roméo, l'amour que je te porte ne me fournit pas — de terme meilleur que celui-ci : Tu es un infâme !



ROMÉO.

— Tybalt, les raisons que j'ai de t'aimer — me font excuser la rage qui éclate — par un tel salut (91)... Je ne suis pas un infâme... — Ainsi, adieu : je vois que tu ne me connais pas.

Il va pour sortir.

TYBALT.

— Enfant, ceci ne saurait excuser les injures — que tu m'as faites : tourne-toi donc, et en garde !

ROMÉO.

— Je proteste que je ne t'ai jamais fait injure, — et que je t'aime d'une affection dont tu n'auras idée — que le jour où tu en connaîtras les motifs... — Ainsi, bon Capulet... (ce nom m'est — aussi cher que le mien), tiens-toi pour satisfait.

MERCUTIO.

— O froide, déshonorante, ignoble soumission ! — Une estocade pour réparer cela !

Il met l'épée à la main.

— Tybalt, tueur de rats, voulez-vous faire un tour ? —

TYBALT.

Que veux-tu de moi ?

MERCUTIO.

Rien, bon roi des chats, rien qu'une de vos neuf vies ; celle-là, j'entends m'en régaler, me réservant, selon votre conduite future à mon égard, de mettre en hachis les huit autres. Tirez donc vite votre épée par les oreilles, ou, avant qu'elle soit hors de l'étui, vos oreilles sentiront la mienne.

TYBALT, l'épée à la main.

Je suis à vous (92).

ROMÉO.

Mon bon Mercutio, remets ton épée.

MERCUTIO. à Tybalt.

— Allez, messire, votre meilleure passe!

Il se batent.

ROMÉO.

— Dégaîne, Benvolio, et abattons leurs armes... — Messieurs, par pitié, reculez devant un tel outrage : — Tybalt ! Mercutio ! Le prince a expressément — interdit les rixes dans les rues de Vérone .. — Arrêtez, Tybalt ! cher Mercutio !

Roméo étend son épée entre les combattants. Tybalt atteint Mercutio par-dessous le bras de Roméo et s'enfuit avec ses partisans.

MERCUTIO.

Je suis blessé... — Malédiction sur les deux maisons !...  
Je suis expédié... — Il est parti ! Est-ce qu'il n'a rien ?

Il chancelle.

BENVOLIO, soutenant Mercutio.

Quoi, es-tu blessé ?

MERCUTIO.

— Oui, oui, une égratignure, une égratignure : morbleu, c'est bien suffisant... — Où est mon page ? Maraude, va me chercher un chirurgien.

Le page sort.

ROMÉO.

Courage, ami : la blessure ne peut être sérieuse.

MERCUTIO.

Non, elle n'est pas aussi profonde qu'un puits, ni aussi large qu'une porte d'église : mais elle est suffisante, elle peut compter : demandez à me voir demain, et, quand vous me retrouverez, j'aurai la gravité que donne la bière. Je suis poivré, je vous le garantis, assez pour ce bas-monde... Malédiction sur vos deux maisons !... Moi, un homme, être égratigné à mort par un chien, un rat, une souris, un chat ! par un fier-à-bras, un gueux, un marouffe qui ne se bat que par règle d'arithmétique !

A Roméo.

Pourquoi diable vous êtes-vous mis entre nous ? J'ai reçu le coup par-dessous votre bras.

ROMÉO.

J'ai cru faire pour le mieux.

MERCUTIO.

— Aide-moi jusqu'à une maison, Benvolio, — ou je vais défaillir... Malédiction sur vos deux maisons ! — Elles ont fait de moi de la viande à vermine... — Oh ! j'ai reçu mon affaire, et bien à fond... Vos maisons !...

Mercutio sort, soutenu par Benvolio (93).

ROMÉO, seul.

— Donc un bon gentilhomme, le proche parent du prince, — mon intime ami, a reçu le coup mortel — pour moi, après l'outrage déshonorant — fait à ma réputation par Tybalt, par Tybalt, qui depuis une heure — est mon cousin !... O ma douce Juliette, — ta beauté m'a efféminé ; — elle a amolli la trempe d'acier de ma valeur !

Rentre BENVOLIO.

BENVOLIO.

— O Roméo, Roméo ! le brave Mercutio est mort : — Ce galant esprit a aspiré la nuée, — trop tôt dégoûté de cette terre.

ROMÉO.

— Ce jour fera peser sur les jours à venir sa sombre fatalité : — il commence le malheur, d'autres doivent l'achever.

Rentre TYBALT.

BENVOLIO.

— Voici le furieux Tybalt qui revient.

ROMÉO.

— Vivant ! triomphant ! et Mercutio tué ! — Remonte au

ciel, circonspecte indulgence, — et toi, furie à l'œil de flamme, sois mon guide maintenant ! — Ah ! Tybalt, reprends pour toi ce nom d'*infâme* — que tu m'as donné tout à l'heure : l'âme de Mercutio — n'a fait que peu de chemin au-dessus de nos têtes, — elle attend que la tienne vienne lui tenir compagnie. — Il faut que toi ou moi, ou tous deux, nous allions le rejoindre (94).

TYBALT.

— Misérable enfant, tu étais son camarade ici-bas : — c'est toi qui partiras d'ici avec lui.

ROMÉO, mettant l'épée à la main.

Voici qui en décidera.

Ils se battent. Tybalt tombe.

BENVOLIO.

— Fuis, Roméo, va-t'en ! — Les citoyens sont sur pied, et Tybalt est tué... — Ne reste pas là stupéfait. Le prince va te condamner à mort, — si tu es pris... Hors d'ici ! va-t'en ! fuis !

ROMÉO.

— Oh ! je suis le bouffon de la fortune (95) !

BENVOLIO.

Qu'attends-tu donc ?

Roméo s'enfuit.

Entrent une foule de CITOYENS armés.

PREMIER CITOYEN.

— Par où s'est enfui celui qui a tué Mercutio ? — Tybalt, ce meurtrier, par où s'est-il enfui ?

BENVOLIO.

— Ce Tybalt, le voici à terre !

PREMIER CITOYEN.

Debout, monsieur, suivez-moi : — je vous somme de m'obéir au nom du prince.

Entrent le PRINCE et sa suite, MONTAGUE, CAPULET, LADY MONTAGUE,  
LADY CAPULET et d'autres.

LE PRINCE.

— Où sont les vils promoteurs de cette rixe?

BENVOLIO.

— O noble prince, je puis te révéler toutes — les circonstances douloureuses de cette fatale querelle.

Montrant le corps de Tybalt.

— Voici l'homme qui a été tué par le jeune Roméo, — après avoir tué ton parent, le jeune Mercutio.

LADY CAPULET, se penchant sur le corps.

— Tybalt, mon neveu!... Oh! l'enfant de mon frère! — Oh! prince!... Oh! mon neveu!... mon mari (96)! C'est le sang — de notre cher parent qui a coulé!... Prince, si tu es juste, — verse le sang des Montagues pour venger notre sang... — Oh! mon neveu! mon neveu!

LE PRINCE.

— Benvolio, qui a commencé cette rixe?

BENVOLIO.

— Tybalt, que vous voyez ici, tué de la main de Roméo. — En vain Roméo lui parlait sagement, lui disait de réfléchir — à la futilité de la querelle, et le mettait en garde — contre votre auguste déplaisir... Tout cela, dit — d'une voix affable, d'un air calme, avec l'humilité d'un suppliant agenouillé, — n'a pu faire trêve à la fureur indomptable — de Tybalt, qui, sourd aux paroles de paix, a brandi — la pointe de son épée contre la poitrine de l'intrépide Mercutio. — Mercutio, tout aussi exalté, oppose le fer au fer dans ce duel à outrance; — avec un dédain martial, il écarte d'une main — la froide mort et de l'autre la retourne — contre Tybalt, dont la dextérité — la lui renvoie; Roméo leur crie: — *Arrêtez, amis! amis, séparez-vous!* et, d'un geste — plus rapide que sa parole, il abat les pointes fatales. — Au moment où il

s'élançe entre eux, passe sous son bras même — une botte perfide de Tybalt qui frappe mortellement — le fougueux Mercutio. Tybalt s'enfuit alors, — puis tout à coup revient sur Roméo, — qui depuis un instant n'écoute plus que la vengeance. — Leur lutte a été un éclair; car, avant que — j'aie pu dégainer pour les séparer, le fougueux Tybalt était tué. — En le voyant tomber, Roméo s'est enfui. — Que Benvolio meure si telle n'est pas la vérité (97)!

LADY CAPULET, désignant Benvolio.

— Il est parent des Montagues; — l'affection le fait mentir, il ne dit pas la vérité (98)! — Une vingtaine d'entre eux se sont ligüés pour cette lutte criminelle, — et il a fallu qu'ils fussent vingt pour tuer un seul homme! — Je demande justice, fais-nous justice, prince. — Roméo a tué Tybalt; Roméo ne doit plus vivre.

LE PRINCE.

— Roméo a tué Tybalt, mais Tybalt a tué Mercutio : — qui maintenant me payera le prix d'un sang si cher?

MONTAGUE.

— Ce ne doit pas être Roméo, prince, il était l'ami de Mercutio. — Sa faute n'a fait que terminer ce que la loi eût tranché, — la vie de Tybalt.

LE PRINCE.

Et, pour cette offense, — nous l'exilons sur-le-champ. — Je suis moi-même victime de vos haines; — mon sang coule pour vos brutales disputes; — mais je vous imposerai une si rude amende — que vous vous repentirez tous du malheur dont je souffre. — Je serai sourd aux plaidoyers et aux excuses; — ni larmes ni prières ne rachèteront les torts; — elles sont donc inutiles. Que Roméo se hâte de partir; — l'heure où on le trouverait ici serait pour lui la dernière. — Qu'on emporte ce corps, et qu'on défère à notre volonté: — la clémence ne fait qu'assassiner en pardonnant à ceux qui tuent (99).

## SCÈNE XIII.

[L'appartement de Juliette (100).]

Entre JULIETTE.

JULIETTE.

— Retournez au galop, vous coursiers aux pieds de flamme, — vers le logis de Phébus ; déjà un cocher — comme Phaéton vous aurait lancés dans l'ouest — et aurait ramené la nuit nébuleuse... — Étends ton épais rideau, nuit vouée à l'amour, — que les yeux de la rumeur se ferment et que Roméo — bondisse dans mes bras, ignoré, inaperçu ! — Pour accomplir leurs amoureux devoirs, les amants y voient assez — à la seule lueur de leur beauté ; et, si l'amour est aveugle, — il s'accorde d'autant mieux avec la nuit... Viens, nuit solennelle, — matrone au sobre vêtement noir, — apprends-moi à perdre, en la gagnant, cette partie — qui aura pour enjeux deux virginités sans tache ; — cache le sang hagard qui se débat dans mes joues, — avec ton noir chaperon, jusqu'à ce que le timide amour, devenu plus hardi, — ne voie plus que chasteté dans l'acte de l'amour ! — A moi, nuit ! Viens, Roméo, viens : tu feras le jour de la nuit, — quand tu arriveras sur les ailes de la nuit, — plus éclatant que la neige nouvelle sur le dos du corbeau. — Viens, gentille nuit ; viens, chère nuit au front noir, — donne-moi mon Roméo, et, quand il sera mort, — prends-le et coupe-le en petites étoiles, — et il rendra la face du ciel si splendide — que tout l'univers sera amoureux de la nuit — et refusera son culte à l'aveuglant soleil... — Oh ! j'ai acheté un domaine d'amour, — mais je n'en ai pas pris possession, et celui qui m'a acquise — n'a pas encore joui de moi. Fastidieuse journée, — lente comme la nuit l'est, à la

veille d'une fête, — pour l'impatient enfant qui a une robe neuve — et ne peut la mettre encore ! Oh ! voici ma nourrice...

Entre la NOURRICE, avec une échelle de corde.

JULIETTE.

Elle m'apporte des nouvelles ; chaque bouche qui me parle — de Roméo, me parle une langue céleste... — Eh bien, nourrice, quoi de nouveau?... Qu'as-tu là ? l'échelle de corde — que Roméo t'a dit d'apporter ?

LA NOURRICE.

Oui, oui, l'échelle de corde !

Elle laisse tomber l'échelle avec un geste de désespoir.

JULIETTE.

— Mon Dieu ! que se passe-t-il ? Pourquoi te tordre ainsi les mains ?

LA NOURRICE.

— Ah ! miséricorde ! il est mort, il est mort, il est mort !

— Nous sommes perdues, madame, nous sommes perdues !

— Hélas ! quel jour ! C'est fait de lui, il est tué, il est mort !

JULIETTE.

— Le ciel a-t-il pu être aussi cruel !

LA NOURRICE.

Roméo l'a pu, — sinon le ciel... O Roméo ! Roméo ! — Qui l'aurait jamais cru ? Roméo !

JULIETTE.

— Quel démon es-tu pour me torturer ainsi ? — C'est un supplice à faire rugir les damnés de l'horrible enfer. — Est-ce que Roméo s'est tué ? Dis-moi *oui* seulement, — et ce simple *oui* m'empoisonnera plus vite — que le regard meurtrier du basilic. — Je cesse d'exister s'il me faut ouïr ce oui, — et si tu peux répondre : oui, les yeux de Roméo sont fermés ! — Est-il mort ? dis oui ou non, — et qu'un seul mot décide de mon bonheur ou de ma misère !



LA NOURRICE.

— J'ai vu la blessure, je l'ai vue de mes yeux... — Par la croix du Sauveur!... là, sur sa mâle poitrine... — Un triste cadavre, un triste cadavre ensanglanté, — pâle, pâle comme la cendre, tout couvert de sang, — de sang caillé... A le voir, je me suis évanouie.

JULIETTE.

— Oh! renonce, mon cœur; pauvre failli, fais banqueroute à cette vie! — En prison, mes yeux! Fermez-vous à la libre lumière! — Terre vile, retourne à la terre, cesse de te mouvoir, — et, Roméo et toi, affaissez-vous dans le même tombeau.

LA NOURRICE.

— O Tybalt, Tybalt, le meilleur ami que j'eusse! — O courtois Tybalt! honnête gentilhomme! — Faut-il que j'aie vécu pour te voir mourir!

JULIETTE.

— Quel est cet ouragan dont les rafales se heurtent? — Roméo est-il tué et Tybalt est-il mort? — Mon cher cousin, et mon mari plus cher! — Alors, sonne la trompette terrible du dernier jugement! — Car qui donc est vivant, si ces deux-là ne sont plus?

LA NOURRICE.

— Tybalt n'est plus, et Roméo est banni! — Roméo, qui l'a tué, est banni.

JULIETTE.

— O mon Dieu! Est-ce que la main de Roméo a versé le sang de Tybalt?

LA NOURRICE.

— Oui, oui, hélas! oui.

JULIETTE.

— O cœur reptile caché sous la beauté en fleur! — Jamais dragon occupa-t-il une caverne si splendide! —

— Gracieux tyran ! démon angélique ! — corbeau aux plumes de colombe ! agneau ravisseur de loups ! — méprisable substance d'une forme divine ! — Juste l'opposé de ce que tu sembles être justement, — saint damné, noble misérable (101) ! — O nature, à quoi réservais-tu l'enfer, — quand tu reléguas l'esprit d'un démon — dans le paradis mortel d'un corps si exquis ? — Jamais livre contenant aussi vile rap-sodie — fut-il si bien relié ? Oh ! que la perfidie habite — un si magnifique palais !

LA NOURRICE.

Il n'y a plus à se fier aux hommes ; — chez eux ni bonne foi, ni honneur, ce sont tous des parjures, — tous des traîtres, tous des vauriens, tous des hypocrites... — Ah ! où est mon valet ? Vite, qu'on me donne de l'eau-de-vie ! — Ces chagrins, ces malheurs, ces peines me font vieillir. — Honte à Roméo !

JULIETTE.

Que ta langue se couvre d'ampoules — après un pareil souhait ! Il n'est pas né pour la honte, lui. — La honte serait honteuse de siéger sur son front ; — car c'est un trône où l'honneur devrait être couronné — monarque absolu de l'univers. — Oh ! quel monstre j'étais de l'outrager ainsi !

LA NOURRICE.

— Pouvez-vous dire du bien de celui qui a tué votre cousin ?

JULIETTE.

— Dois-je dire du mal de celui qui est mon mari ? — Ah ! mon pauvre seigneur, quelle est la langue qui caressera ta renommée. — quand moi, ton épouse depuis trois heures, je la déchire ? — Mais pourquoi, méchant, as-tu tué mon cousin ? — C'est que, sans cela, ce méchant cousin aurait tué mon Roméo ! — Arrière, larmes folles, retournez à votre source naturelle : — il n'appartient qu'à la douleur, ce tribut — que par méprise vous offrez à la joie. — Mon mari, que

Tybalt voulait tuer, est vivant : — et Tybalt, qui voulait tuer mon mari, est mort. — Tout cela est heureux : pourquoi donc pleurer?... — Ah! il y a un mot, plus terrible que la mort de Tybalt, — qui m'a assassinée ! je voudrais bien l'oublier, — mais, hélas ! il pèse sur ma mémoire, — comme une faute damnable sur l'âme du pécheur. — *Tybalt est mort et Roméo est... banni.* — Banni ! ce seul mot *banni* — a tué pour moi dix mille Tybalt. Que Tybalt mourût, — c'était un malheur suffisant, se fût-il arrêté là. — Si même le malheur inexorable ne se plaît qu'en compagnie, — s'il a besoin d'être escorté par d'autres catastrophes, — pourquoi, après m'avoir dit : *Tybalt est mort*, n'a-t-elle pas ajouté : — *Ton père aussi, ou ta mère aussi, ou même ton père et ta mère aussi ?* — Cela m'aurait causé de tolérables angoisses. — Mais, à la suite de la mort de Tybalt, faire surgir cette arrière-garde : — *Roméo est banni*, prononcer seulement ces mots, — c'est tuer, c'est faire mourir à la fois père, mère, Tybalt, Roméo et Juliette ! — *Roméo est banni !* — Il n'y a ni fin, ni limite, ni mesure, ni borne — à ce mot meurtrier ! Il n'y a pas de cri pour rendre cette douleur-là. — Mon père et ma mère, où sont-ils, nourrice ?

LA NOURRICE.

— Ils pleurent et sanglotent sur le corps de Tybalt. — Voulez-vous aller près d'eux ? Je vous y conduirai.

JULIETTE.

— Ils lavent ses blessures de leurs larmes ? Les miennes, je les réserve, — quand les leurs seront séchées, pour le bannissement de Roméo. — Ramasse ces cordes... Pauvre échelle, te voilà déçue — comme moi, car Roméo est exilé : — il avait fait de toi un chemin jusqu'à mon lit ; — mais, restée vierge, il faut que je meure dans un virginal veuvage. — A moi, cordes ! à moi, nourrice ! je vais au lit nuptial, — et, au lieu de Roméo, c'est le sépulcre qui prendra ma virginité.

## LA NOURRICE.

— Courez à votre chambre ; je vais trouver Roméo — pour qu'il vous console... Je sais bien où il est... — Entendez-vous, votre Roméo sera ici cette nuit ; — je vais à lui ; il est caché dans la cellule de Laurence.

JULIETTE, détachant une bague de son doigt.

— Oh ! trouve-le ! Remets cet anneau à mon fidèle chevalier, — et dis-lui de venir me faire ses derniers adieux.

## SCÈNE XIV.

[La cellule de frère Laurence.]

Entrent frère LAURENCE, puis ROMÉO. Le jour baisse.

LAURENCE.

— Viens, Roméo ; viens, homme sinistre ; l'affliction s'est énamourée de ta personne, — et tu es fiancé à la calamité.

ROMÉO.

— Quoi de nouveau, mon père ? Quel est l'arrêt du prince ? — Quel est le malheur inconnu qui sollicite accès — près de moi ?

LAURENCE.

Tu n'es que trop familier — avec cette triste société, mon cher fils. — Je viens t'apprendre l'arrêt du prince.

ROMÉO.

— Quel arrêt, plus doux qu'un arrêt de mort, a-t-il pu prononcer ?

LAURENCE.

— Un jugement moins rigoureux a échappé à ses lèvres : — il a décidé, non la mort, mais le bannissement du corps.

ROMÉO.

— Ah ! le bannissement ! Par pitié, dis la mort ! — L'exil a l'aspect plus terrible, — bien plus terrible que la mort. Ne dis pas le bannissement !

LAURENCE.

— Tu es désormais banni de Vérone. — Prends courage ; le monde est grand et vaste.

ROMÉO.

— Hors des murs de Vérone, le monde n'existe pas ; il n'y a que purgatoire, torture, enfer même. — Être banni d'ici, c'est être banni du monde, — et cet exil-là, c'est la mort. Donc le bannissement, — c'est la mort sous un faux nom. En appelant la mort bannissement, — tu me tranches la tête avec une hache d'or, — et tu souris au coup qui me tue !

LAURENCE.

— O péché mortel ! O grossière ingratitude ! — Selon notre loi, ta faute, c'était la mort ; mais le bon prince, — prenant ton parti, a tordu la loi, — et à ce mot sombre, la mort, a substitué le bannissement. — C'est une grâce insigne, et tu ne le vois pas.

ROMÉO.

— C'est une torture, et non une grâce ! Le ciel est là — où vit Juliette : un chat, un chien, — une petite souris, l'être le plus immonde, — vivent dans le paradis et peuvent la contempler, — mais Roméo ne le peut pas. La mouche du charnier est plus privilégiée, — plus comblée d'honneur, plus favorisée — que Roméo ; elle peut saisir — les blanches merveilles de la chère main de Juliette, — et dérober une immortelle béatitude sur ces lèvres — qui, dans leur pure et vestale modestie, — rougissent sans cesse, comme d'un péché, du baiser qu'elles se donnent ! — Mais Roméo ne le peut pas, il est exilé. — Ce bonheur que la mouche peut avoir, je dois le fuir, moi ; — elle est libre, mais je suis banni. — Et tu dis que l'exil n'est pas la mort ! — Tu n'avais donc

pas un poison subtil, un couteau bien affilé, — un instrument quelconque de mort subite, — tu n'avais donc, pour me tuer, que ce mot : **Banni!... banni!** — Ce mot-là, mon père, les damnés de l'enfer l'emploient — et le prononcent dans des hurlements ! Comment as-tu le cœur, — toi, prêtre, toi, confesseur spirituel, — toi qui remets les péchés et t'avoues mon ami, — de me hroyer avec ce mot : *bannissement* ?

LAURENCE.

— Fou d'amour, laisse-moi te dire une parole.

ROMÉO.

— Oh ! tu vas encore me parler de *bannissement*.

LAURENCE.

— Je vais te donner une armure à l'épreuve de ce mot.

— La philosophie, ce doux lait de l'adversité, — te soutiendra dans ton *bannissement*.

ROMÉO.

— Encore le *bannissement* !... Au gibet la philosophie ! — Si la philosophie ne peut pas faire une Juliette, — déplacer une ville, renverser l'arrêt d'un prince, — elle ne sert à rien, elle n'est bonne à rien, ne m'en parle plus !

LAURENCE.

— Oh ! je le vois bien, les fous n'ont pas d'oreilles !

ROMÉO.

— Comment en auraient-ils, quand les sages n'ont pas d'yeux ?

LAURENCE.

— Laisse-moi discuter avec toi sur ta situation.

ROMÉO.

— Tu ne peux pas parler de ce que tu ne sens pas. — Si tu étais jeune comme moi et que Juliette fût ta bien-aimée, — si, marié depuis une heure, tu avais tué Tybalt, — si tu étais éperdu comme moi et comme moi banni, — alors tu pourrais parler, alors tu pourrais t'arracher les cheveux, —

et te jeter contre terre, comme je fais en ce moment, — pour y prendre d'avance la mesure d'une tombe!

Il s'affaisse à terre. On frappe à la porte.

LAURENCE.

— Lève-toi, on frappe... Bon Roméo, cache-toi.

ROMÉO.

— Je ne me cacherai pas; à moins que mes douloureux soupirs — ne fassent autour de moi un nuage qui me déroberait aux regards!

On frappe encore.

LAURENCE.

— Entends-tu comme on frappe?... Qui est là?... Roméo, lève-toi, — tu vas être pris... Attendez un moment... Debout! — Cours à mon laboratoire!...

On frappe.

Tout à l'heure!... Mon Dieu! — quelle démente!...

On frappe.

J'y vais, j'y vais!

Allant à la porte.

— Qui donc frappe si fort? D'où venez-vous? que voulez-vous?

LA NOURRICE, du dehors.

— Laissez-moi entrer et vous connaîtrez mon message.

— Je viens de la part de madame Juliette.

LAURENCE, ouvrant.

Soyez la bienvenue, alors.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

— O saint moine, oh! dites-moi, saint moine, — où est le seigneur de madame, où est Roméo?

LAURENCE.

— Là, par terre, ivre de ses propres larmes.

LA NOURRICE.

— Oh ! dans le même état que ma maîtresse, — juste dans le même état.

LAURENCE.

O triste sympathie ! — lamentable situation !

LA NOURRICE.

C'est ainsi qu'elle est affaissée, — sanglotant et pleurant, pleurant et sanglotant !...

Se penchant sur Roméo.

— Debout, debout. Levez-vous, si vous êtes un homme. — Au nom de Juliette, au nom de Juliette, levez-vous, debout ! — Pourquoi tomber dans un si profond désespoir ?

ROMÉO, se redressant comme en sursaut.

La nourrice !

LA NOURRICE.

— Ah ! monsieur ! ah ! monsieur !... Voyons, la mort est au bout de tout.

ROMÉO.

— Tu as parlé de Juliette ! en quel état est-elle ? — Est-ce qu'elle ne me regarde pas comme un assassin endurci, — maintenant que j'ai souillé l'enfance de notre bonheur — d'un sang si proche du sien ? — Où est-elle ? et comment est-elle ? Que dit — ma mystérieuse compagne de notre amoureuse misère ?

LA NOURRICE.

— Oh ! elle ne dit rien, monsieur ; mais elle pleure, elle pleure ; — et alors elle se jette sur son lit, et puis elle se redresse, — et appelle Tybalt ; et puis elle crie : Roméo ! — et puis elle retombe.

ROMÉO.

Il semble que ce nom, — lancé par quelque fusil meurtrier, — l'assassine, comme la main maudite qui répond à ce nom — a assassiné son cousin !... Oh ! dis-moi, prêtre,



dis-moi — dans quelle vile partie de ce squelette — est logé mon nom ; dis-le moi, pour que je mette à sac — ce hideux repaire ?

Il tire son poignard comme pour s'en frapper, la nourrice le lui arrache.

LAURENCE.

Retiens ta main désespérée ! — Es-tu un homme ? ta forme crie que tu en es un ; — mais tes larmes sont d'une femme, et ta sauvage action dénonce — la furie déraisonnable d'une bête brute. — O femme disgracieuse qu'on croirait un homme, — bête monstrueuse qu'on croirait homme et femme, — tu m'as étonné !... Par notre saint ordre, — je croyais ton caractère mieux trempé. — Tu as tué Tybalt et tu veux te tuer ! — tu veux tuer la femme qui ne respire que par toi, — en assouvissant sur toi-même une haine damnée ! — Pourquoi insultes-tu à la vie, au ciel et à la terre ? — La vie, le ciel et la terre se sont tous trois réunis — pour ton existence ; et tu veux renoncer à tous trois ! — Fi ! fi ! tu fais honte à ta beauté, à ton amour, à ton esprit. — Usurier, tu regorges de tous les biens, — et tu ne les emploies pas à ce légitime usage — qui ferait honneur à ta beauté, à ton amour, à ton esprit. — Ta noble beauté n'est qu'une image de cire, — dépourvue d'énergie virile : — ton amour, ce tendre engagement, n'est qu'un misérable parjure, — qui tue celle que tu avais fait vœu de chérir ; — ton esprit, cet ornement de la beauté et de l'amour, — n'en est chez toi que le guide égaré : — comme la poudre dans la calibasse d'un soldat maladroit, — il prend feu par ta propre ignorance — et te mutile au lieu de te défendre. — Allons, relève-toi, l'homme ! Elle vit, ta Juliette, — cette chère Juliette pour qui tu mourais tout à l'heure : — n'es-tu pas heureux ? Tybalt voulait t'égorger, — mais tu as tué Tybalt : n'es-tu pas heureux encore ? — La loi qui te menaçait de la mort devient ton amie — et change la sentence en exil : n'es-tu pas heureux

toujours? — Les bénédictions pleuvent sur ta tête. — la fortune te courtise sous ses plus beaux atours; — mais toi, maussade comme une fille mal élevée, — tu fais la moue au bonheur et à l'amour. — Prends garde, prends garde, c'est ainsi qu'on meurt misérable. — Allons, rends-toi près de ta bien-aimée, comme il a été convenu; — monte dans sa chambre et va la consoler; — mais surtout quitte-la avant la fin de la nuit, — car alors tu ne pourrais plus gagner Mantoue; — et c'est là que tu dois vivre jusqu'à ce que nous trouvions le moment favorable — pour proclamer ton mariage, réconcilier vos familles, — obtenir le pardon du prince et te rappeler ici. — Tu reviendras alors plus heureux un million de fois — que tu n'auras été désolé au départ... (102) — Va en avant, nourrice, recommande-moi à ta maîtresse, — et dis-lui de faire coucher son monde de bonne heure; — le chagrin dont tous sont accablés les disposera vite au repos... — Roméo te suit.

LA NOURRICE.

— Vrai Dieu! je pourrais rester ici toute la nuit — à écouter vos bons conseils. Oh! ce que c'est que la science!

▲ Roméo.

— Mon seigneur, je vais annoncer à madame que vous allez venir.

ROMÉO.

— Va, et dis à ma bien-aimée de s'apprêter à me gronder.

LA NOURRICE, lui remettant une bague.

— Voici, monsieur, un anneau qu'elle m'a dit de vous donner. Monsieur, — accourez vite, dépêchez-vous, car il se fait tard.

La nourrice sort.

ROMÉO, mettant la bague.

— Comme ceci ranime mon courage!

LAURENCE.

— Partez. Bonne nuit. Mais faites-y attention, tout votre

sort en dépend, — quittez Vérone avant la fin de la nuit, — ou éloignez-vous à la pointe du jour sous un déguisement. — Restez à Mantoue ; votre valet, que je saurai trouver, — vous instruira de temps à autre — des incidents heureux pour vous qui surviendront ici... — Donne-moi ta main ; il est tard : adieu ; bonne nuit.

ROMÉO.

— Si une joie au-dessus de toute joie ne m'appelait ailleurs, — j'aurais un vif chagrin à me séparer de toi si vite. — Adieu.

Ils sortent.

## SCÈNE XV.

[Dans la maison de Capulet.]

Entrent CAPULET, LADY CAPULET et PARIS.

CAPULET.

— Les choses ont tourné si malheureusement, messire, — que nous n'avons pas eu le temps de disposer notre fille. — C'est que, voyez-vous, elle aimait chèrement son cousin Tybalt, — et moi aussi... Mais quoi ! nous sommes nés pour mourir. — Il est très-tard ; elle ne descendra pas ce soir. — Je vous promets que, sans votre compagnie, — je serais au lit depuis une heure.

PARIS.

— Quand la mort parle, ce n'est pas pour l'amour le moment de parler. — Madame, bonne nuit : présentez mes hommages à votre fille.

LADY CAPULET.

— Oui, messire, et demain de bonne heure je connaîtrai sa pensée. — Ce soir elle est cloîtrée dans sa douleur.

CAPULET.

— Sire Paris, je puis hardiment vous offrir — l'amour

de ma fille ; je pense qu'elle se laissera diriger — par moi en toutes choses ; bien plus, je n'en doute pas... — Femme, allez la voir avant d'aller au lit ; — apprenez-lui l'amour de mon fils Pâris, — et dites-lui, écoutez bien, que mercredi prochain... — Mais doucement ! Quel jour est-ce ?

PARIS.

Lundi, monseigneur.

CAPULET.

— Lundi ? hé ! hé ! alors, mercredi est trop tôt. — Ce sera pour jeudi... dites-lui que jeudi — elle sera mariée à ce noble comte... — Serez-vous prêt ? Cette hâte vous convient-elle ? — Nous ne ferons pas grand fracas : un ami ou deux ! — Car, voyez-vous, le meurtre de Tybalt étant si récent, — on pourrait croire que nous nous soucions fort peu — de notre parent, si nous faisons de grandes réjouissances. — Conséquemment, nous aurons une demi-douzaine d'amis, — et ce sera tout. Mais que dites-vous de jeudi ?

PARIS.

— Monseigneur, je voudrais que jeudi fût demain.

CAPULET.

— Bon ; vous pouvez partir... Ce sera pour jeudi, alors. — Vous, femme, allez voir Juliette avant d'aller au lit, — et préparez-la pour la noce... — Adieu, messire... De la lumière dans ma chambre, holà ! — Ma foi, il est déjà si tard — qu'avant peu il sera de bonne heure... Bonne nuit.

Ils sortent.

## SCÈNE XVI.

[La chambre à coucher de Juliette.]

Entrent ROMÉO et JULIETTE.

JULIETTE.

— Veux-tu donc partir ? le jour n'est pas proche encore :

— c'était le rossignol et non l'alouette — dont la voix perceait ton oreille craintive. — Toutes les nuits il chante sur le grenadier, là-bas. — Crois-moi, amour, c'était le rossignol.

ROMÉO.

— C'était l'alouette, la messagère du matin, — et non le rossignol. Regarde, amour, ces lueurs jalouses — qui dentellent le bord des nuages à l'orient! — Les flambeaux de la nuit sont éteints, et le jour joyeux — se dresse sur la pointe du pied au sommet brumeux de la montagne. — Je dois partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE.

— Cette clarté là-bas n'est pas la clarté du jour, je le sais bien, moi; — c'est quelque météore que le soleil exhale — pour te servir de torche cette nuit — et éclairer ta marche vers Mantoue. — Reste donc, tu n'as pas besoin de partir encore (103).

ROMÉO.

— Soit! qu'on me prenne, qu'on me mette à mort; — je suis content, si tu le veux ainsi. — Non, cette lueur grise n'est pas le regard du matin, — elle n'est que le pâle reflet du front de Cynthia; — et ce n'est pas l'alouette qui frappe de notes si hautes — la voûte du ciel au-dessus de nos têtes. — J'ai plus le désir de rester que la volonté de partir. — Vienne la mort, et elle sera bienvenue!... Ainsi le veut Juliette... — Comment êtes-vous, mon âme? Causons, il n'est pas jour.

JULIETTE.

— C'est le jour, c'est le jour! Fuis vite, va-t'en, pars: — C'est l'alouette qui détonne ainsi, — et qui lance ces notes rauques, ces strettes déplaisantes. — On dit que l'alouette prolonge si doucement les accords; — cela n'est pas, car elle rompt le nôtre. — On dit que l'alouette et le hideux crapaud ont changé d'yeux: — oh! que n'ont-ils aussi changé de voix, — puisque cette voix nous arrache effarés l'un à

l'autre — et te chasse d'ici par son hourvari matinal (104) !  
— Oh ! maintenant pars. Le jour est de plus en plus clair.

ROMÉO.

— De plus en plus clair?... De plus en plus sombre est  
notre malheur.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

— Madame!

JULIETTE.

Nourrice ?

LA NOURRICE.

Madame votre mère va venir dans votre chambre. — Le  
jour paraît ; soyez prudente, faites attention.

La nourrice sort.

JULIETTE.

— Allons, fenêtre, laissez entrer le jour et sortir ma  
vie.

ROMÉO.

— Adieu, adieu ! un baiser, et je descends.

Ils s'embrassent. Roméo descend.

JULIETTE, se penchant sur le balcon.

— Te voilà donc parti? amour, seigneur, époux, ami ! —  
Il me faudra de tes nouvelles à chaque heure du jour, —  
car il y a tant de jours dans une minute ! — Oh ! à ce  
compte-là, je serai bien vieille. — quand je reverrai mon  
Roméo.

ROMÉO.

— Adieu ! je ne perdrai pas une occasion, — mon amour,  
de t'envoyer un souvenir.

JULIETTE.

— Oh ! crois-tu que nous nous rejoindrons jamais ?

ROMÉO.

— Je n'en doute pas ; et toutes ces douleurs feront — le  
doux entretien de nos moments à venir.

JULIETTE.

— O Dieu! j'ai dans l'Âme un présage fatal. — Maintenant que tu es en bas, tu m'apparais — comme un mort au fond d'une tombe. — Ou mes yeux me trompent, ou tu es bien pâle.

ROMÉO.

— Crois-moi, amour, tu me sembles bien pâle aussi. — L'angoisse aride boit notre sang. Adieu! adieu!

Roméo sort.

JULIETTE.

— O fortune! fortune! tout le monde te dit capricieuse!  
— Si tu es capricieuse, qu'as-tu à faire avec un homme — d'aussi illustre constance? Fortune, sois capricieuse, — car alors tu ne le retiendras pas longtemps, j'espère, — et tu me le renverras (105).

LADY CAPULET, du dehors.

— Holà! ma fille! êtes-vous levée?

JULIETTE.

— Qui m'appelle? est-ce madame ma mère? — Se serait-elle couchée si tard ou levée si tôt? — Quel étrange motif l'amène?

Entre LADY CAPULET.

LADY CAPULET.

— Eh bien, comment êtes-vous, Juliette?

JULIETTE.

Je ne suis pas bien, madame.

LADY CAPULET.

— Toujours à pleurer la mort de votre cousin?... — Prétends-tu donc le laver de la poussière funèbre avec tes larmes? — Quand tu y parviendrais, tu ne pourrais pas le faire revivre. — Cesse donc : un chagrin raisonnable prouve l'affection; — mais un chagrin excessif prouve toujours un manque de sagesse (106).

JULIETTE.

— Laissez-moi pleurer encore une perte aussi sensible.

LADY CAPULET.

— Vous ne sentirez que plus vivement cette perte, sans sentir plus près de vous l'ami — que vous pleurez.

JULIETTE.

Je sens si vivement la perte — de cet ami que je ne puis m'empêcher de le pleurer toujours.

LADY CAPULET.

— Va, ma fille, ce qui te fait pleurer, c'est moins de le savoir mort — que de savoir vivant l'infâme qui l'a tué.

JULIETTE.

— Quel infâme, madame ?

LADY CAPULET.

Eh bien ! cet infâme, Roméo !

JULIETTE.

— Entre un infâme et lui il y a bien des milles de distance. — Que Dieu lui pardonne ! Moi, je lui pardonne de tout mon cœur ; — et pourtant nul homme ne navre mon cœur autant que lui.

LADY CAPULET.

— Parce qu'il vit, le traître !

JULIETTE.

— Oui, madame, et trop loin de mes bras. — Que ne suis-je seule chargée de venger mon cousin !

LADY CAPULET.

— Nous obtiendrons vengeance, sois-en sûre. — Ainsi ne pleure plus. Je ferai prévenir quelqu'un à Mantoue, — où vit maintenant ce vagabond banni : — on lui donnera une potion insolite — qui l'enverra vite tenir compagnie à Tybalt, — et alors j'espère que tu seras satisfaite.

JULIETTE.

— Je ne serai vraiment satisfaite — que quand je verrai



Roméo... supplicié, — torturé est mon pauvre cœur, depuis qu'un tel parent m'est enlevé. — Madame, trouvez seulement un homme — pour porter le poison ; moi, je le préparerai, — et si bien qu'après l'avoir pris, Roméo — dormira vite en paix. Oh ! quelle horrible souffrance pour mon cœur — de l'entendre nommer, sans pouvoir aller jusqu'à lui, — pour assouvir l'amour que je portais à mon cousin — sur le corps de son meurtrier !

LADY CAPULET.

— Trouve les moyens, toi ; moi, je trouverai l'homme.  
— Maintenant, fille, j'ai à te dire de joyeuses nouvelles.

JULIETTE.

— La joie est la bienvenue quand elle est si nécessaire :  
— quelles sont ces nouvelles ? j'adjure votre Grâce.

LADY CAPULET.

— Va, va, mon enfant, tu as un excellent père : — pour te tirer de ton accablement, — il a improvisé une journée de fête — à laquelle tu ne t'attends pas et que je n'espérais guère.

JULIETTE.

— Quel sera cet heureux jour, madame ?

LADY CAPULET.

— Eh bien, mon enfant, jeudi prochain, de bon matin, — un galant, jeune et noble gentilhomme, — le comte Paris, te mènera à l'église Saint-Pierre, — et aura le bonheur de faire de toi sa joyeuse épouse.

JULIETTE.

— Ah ! par l'église de Saint-Pierre et par saint Pierre lui-même, — il ne fera pas de moi sa joyeuse épouse. — Je m'étonne de tant de hâte : ordonner ma noce, — avant que celui qui doit être mon mari m'ait fait sa cour ! — Je vous en prie, madame, dites à mon seigneur et père — que je ne veux pas me marier encore. Si jamais je me marie, je

le jure, — ce sera plutôt à ce Roméo que vous savez haï de moi, — qu'au comte Paris. Voilà des nouvelles, en vérité

LADY CAPULET.

— Voici votre père qui vient; faites-lui vous-même votre réponse, — et nous verrons comment il la prendra.

Entrent CAPULET et la NOURRICE.

CAPULET, regardant Juliette qui sanglote.

— Quand le soleil disparaît, la terre distille la rosée; — mais, après la disparition du radieux fils de mon frère, — il pleut tout de bon. Eh bien! es-tu devenue gouttière, fillette? Quoi, toujours des larmes! — toujours des averses! Dans ta petite personne — tu figures à la fois la barque, la mer et le vent; — tes yeux, que je puis comparer à la mer, ont sans cesse — un flux et un reflux de larmes; ton corps est la barque — qui flotte au gré de cette onde salée, et tes soupirs sont les vents — qui, luttant de furie avec tes larmes, — finiront, si un calme subit ne survient, par faire sombrer — ton corps dans la tempête... Eh bien, femme, — lui avez-vous signifié notre décision?

LADY CAPULET.

— Oui, messire; mais elle refuse; elle vous remercie. — La folle! je voudrais qu'elle fût mariée à son linceul!...

CAPULET.

— Doucement, je n'y suis pas, je n'y suis pas, femme. — Comment! elle refuse! elle nous remercie! — et elle n'est pas fière, elle ne s'estime pas bien heureuse, — tout indigne qu'elle est, d'avoir, par notre entremise, obtenu — pour mari un si digne gentilhomme!

JULIETTE.

— Je ne suis pas fière, mais reconnaissante; — fière, je ne puis l'être de ce que je hais comme un mal. — Mais je suis reconnaissante du mal même qui m'est fait par amour.

CAPULET.

— Eh bien, eh bien, raisonneuse, qu'est-ce que cela signifie? — Je vous remercie et je ne vous remercie pas .. Je suis fière — et je ne suis pas fière!... Mignonne donzelle, — dispensez-moi de vos remerciements et de vos fiertés, — et préparez vos fines jambes pour vous rendre jeudi prochain — à l'église Saint-Pierre en compagnie de Paris ; — ou je t'y traînerai sur la claie, moi ! — Ah ! livide carogne ! ah ! bagasse ! — Ah ! face de suif !

LADY CAPULET.

Fi, fi ! perdez-vous le sens ?

JULIETTE, s'agenouillant.

— Cher père, je vous en supplie à genoux , — ayez la patience de m'écouter ! rien qu'un mot !

CAPULET.

— Au diable, petite bagasse ! misérable révoltée ! — Tu m'entends, rends-toi à l'église jeudi, — ou évite de me rencontrer jamais face à face : — ne parle pas, ne réplique pas, ne me réponds pas ; — mes doigts me démangent... Femme, nous croyions notre union pauvrement bénie, — parce que Dieu ne nous avait prêté que cette unique enfant : — mais, je le vois maintenant, cette enfant unique était déjà de trop, — et nous avons été maudits en l'ayant. — Arrière, éhontée !

LA NOURRICE.

Que le Dieu du ciel la bénisse ! — Vous avez tort, monsieur, de la traiter ainsi.

CAPULET.

— Et pourquoi donc, dame Sagesse?... Retenez votre langue, — maîtresse Prudence, et allez bavarder avec vos commères.

LA NOURRICE.

— Ce que je dis n'est pas un crime.

CAPULET.

Au nom du ciel, bonsoir !

LA NOURRICE.

— Peut-on pas dire un mot ?

CAPULET.

Paix, stupide radoteuse ! — Allez émettre vos sentences sur le bol d'une comunère, — car ici nous n'en avons pas besoin.

LADY CAPULET.

Vous êtes trop brusque.

CAPULET.

— Jour de Dieu ! j'en deviendrai fou. — Le jour, la nuit, à toute heure, à toute minute, à tout moment, que je fusse occupé ou non, — seul ou en compagnie, mon unique souci a été — de la marier ; enfin je trouve — un gentil-homme de noble lignée, — ayant de beaux domaines, jeune, d'une noble éducation, — pétri, comme on dit, d'honorables qualités, — un homme aussi accompli qu'un cœur peut le souhaiter, — et il faut qu'une petite sottie pleurnicheuse, — une poupée gémissante, quand on lui offre sa fortune, — réponde : *Je ne veux pas me marier, je ne puis aimer, — je suis trop jeune, je vous prie de me pardonner !* — Ah ! si vous ne vous mariez pas, vous verrez comme je vous pardonne ; — allez paître où vous voudrez, vous ne logerez plus avec moi. — Faites-y attention, songez-y, je n'ai pas coutume de plaisanter. — Jeudi approche ; mettez la main sur votre cœur, et réfléchissez. — Si vous êtes ma fille, je vous donnerai à mon ami ; — si tu ne l'es plus, va au diable, mendie, meurs de faim dans les rues. — Car, sur mon âme, jamais je ne te reconnaitrai, — et jamais rien de ce qui est à moi ne sera ton bien. — Compte là-dessus, réfléchis, je tiendrai parole.

Il sort.

JULIETTE.

— N'y a-t-il pas de pitié, planant dans les nuages, —

qui voie au fond de ma douleur? — O ma mère bien-aimée, ne me rejetez pas, — ajournez ce mariage d'un mois, d'une semaine! — Sinon, dressez le lit nuptial — dans le sombre monument où Tybalt repose!

LADY CAPULET.

— Ne me parle plus, car je n'ai rien à te dire; — fais ce que tu voudras, car entre toi et moi tout est fini.

Elle sort.

JULIETTE.

— O mon Dieu!... Nourrice, comment empêcher cela?  
— Mon mari est encore sur la terre, et ma foi est au ciel;  
— comment donc ma foi peut-elle redescendre ici-bas, — tant que mon mari ne me l'aura pas renvoyée du ciel — en quittant la terre?... Console-moi, conseille-moi! — Hélas! hélas! se peut-il que le ciel tende de pareils pièges — à une créature aussi frêle que moi! — Que dis-tu? n'as-tu pas un mot qui me soulage? — Console-moi, nourrice (107).

LA NOURRICE.

Ma foi, écoutez : Roméo — est banni; je gage le monde entier contre néant — qu'il n'osera jamais venir vous réclamer; — s'il le fait, il faudra que ce soit à la dérobée. — Donc, puisque tel est le cas, — mon avis, c'est que vous épousiez le comte. — Oh! c'est un si aimable gentilhomme! — Roméo n'est qu'un torchon près de lui!... Un aigle, madame, — n'a pas l'œil aussi vert, aussi vif, aussi brillant — que Paris. Maudit soit mon cœur, — si je ne vous trouve pas bien heureuse de ce second mariage! — il vaut bien mieux que votre premier. Au surplus, — votre premier est mort, ou autant vaudrait qu'il le fût, — que de vivre sans vous être bon à rien.

JULIETTE.

— Parles-tu du fond de ton cœur?

LA NOURRICE.

Et du fond de mon âme; — sinon, malédiction à tous deux!

JULIETTE.

Amen !

LA NOURRICE.

Quoi ?

JULIETTE.

— Ah ! tu m'as merveilleusement consolée. — Va dire à madame — qu'ayant déplu à mon père, je suis allée à la cellule de Laurence, — pour me confesser et recevoir l'absolution.

LA NOURRICE.

— Oui, certes, j'y vais. Vous faites sagement.

Elle sort.

JULIETTE, regardant s'éloigner la nourrice.

— O vieille damnée ! abominable démon ! — Je ne sais quel est ton plus grand crime, ou de souhaiter que je me parjure, — ou de ravalier mon seigneur de cette même bouche — qui l'a exalté au-dessus de toute comparaison — tant de milliers de fois. .. Va-t'en, conseillère ; — entre toi et mon cœur il y a désormais rupture. — Je vais trouver le religieux pour lui demander un remède ; — à défaut de toute autre, j'ai la ressource de mourir.

Elle sort.

## SCÈNE XVII.

[La cellule de frère Laurence.]

Entrent LAURENCE et PARIS.

LAURENCE.

— Jeudi, seigneur ! le terme est bien court.

PARIS.

— Mon père Capulet le veut ainsi, — et je ne retarderai son empressement par aucun obstacle.

LAURENCE.

— Vous ignorez encore, dites-vous, les sentiments de la dame. — Voilà une marche peu régulière, et qui ne me plaît pas.

PARIS.

— Elle ne cesse de pleurer la mort de Tybalt, — et c'est pourquoi je lui ai peu parlé d'amour ; — car Vénus ne sourit guère dans une maison de larmes. — Or, son père voit un danger — à ce qu'elle se laisse ainsi dominer par la douleur ; — et, dans sa sagesse, il hâte notre mariage — pour arrêter cette inondation de larmes. — Le chagrin qui l'absorbe dans la solitude — pourra se dissiper dans la société. — Maintenant vous connaissez les raisons de cet empressement.

LAURENCE, à part.

— Hélas ! je connais trop celles qui devraient le ralentir !

Haut.

— Justement, messire, voici la dame qui vient à ma cellule.

Entre JULIETTE.

PARIS.

— Heureux de vous rencontrer, ma dame et ma femme !

JULIETTE.

— Votre femme ! Je pourrai l'être quand je pourrai être mariée.

PARIS.

— Vous pouvez et vous devez l'être, amour, jeudi prochain.

JULIETTE.

— Ce qui doit être sera.

LAURENCE.

Voilà une vérité certaine.

PARIS, à Juliette.

— Venez-vous faire votre confession à ce bon père ?

JULIETTE.

— Répondre à cela, ce serait me confesser à vous.

PARIS.

— Ne lui cachez pas que vous m'aimez.

JULIETTE.

— Je vous confesse que je l'aime.

PARIS.

— Comme vous confesserez, j'en suis sûr, que vous m'aimez.

JULIETTE.

— Si je fais cet avou, il aura plus de prix — en arrière de vous qu'en votre présence.

PARIS.

— Pauvre âme, les larmes ont bien altéré ton visage.

JULIETTE.

— Elles ont remporté là une faible victoire : — il n'avait pas grand charme avant leurs ravages.

PARIS.

— Ces paroles-là lui font plus d'injure que tes larmes.

JULIETTE.

— Ce n'est pas une calomnie, monsieur, c'est une vérité ; — et cette vérité, je la dis à ma face.

PARIS.

— Ta beauté est à moi et tu la calomnies.

JULIETTE.

— Il se peut, car elle ne m'appartient pas... — Êtes-vous de loisir, saint père, en ce moment, — ou reviendrai-je ce soir après vêpres ?

LAURENCE.

— J'ai tout mon loisir, pensive enfant... — Mon seigneur, nous aurions besoin d'être seuls.



PARIS.

— Dieu me préserve de troubler la dévotion ! — Juliette, jeudi, de bon matin, j'irai vous réveiller. — Jusque-là, adieu, et recueillez ce pieux baiser.

Il l'embrasse et sort.

JULIETTE.

— Oh ! ferme la porte, et, cela fait, — viens pleurer avec moi : plus d'espoir, plus de ressource, plus de remède.

LAURENCE.

— Ah ! Juliette, je connais déjà ton chagrin, — et j'ai l'esprit tendu par une anxiété inexprimable. — Je sais que jeudi prochain, sans délai possible, — tu dois être mariée au comte.

JULIETTE.

— Ne me dis pas que tu sais cela, frère, — sans me dire aussi comment je puis l'empêcher. — Si dans ta sagesse tu ne trouves pas de remède, — déclare seulement que ma résolution est sage, — et sur-le-champ je remédie à tout avec ce couteau.

Elle montre un poignard.

— Dieu a joint mon cœur à celui de Roméo ; toi, tu as joint nos mains ; — et, avant que cette main, engagée par toi à Roméo, — scelle un autre contrat, — avant que mon cœur loyal, devenu perfide et traître, — se donne à un autre, ceci aura eu raison de tous deux. — Donc, en vertu de ta longue expérience (108), — donne-moi vite un conseil ; sinon, regarde ! — entre ma détresse et moi je prends ce couteau sanglant — pour médiateur : c'est lui qui arbitrera le litige — que l'autorité de ton âge et de ta science — n'aura pas su terminer à mon honneur. — Réponds-moi sans retard ; il me tarde de mourir — si ta réponse ne m'indique pas de remède !

LAURENCE.

— Arrête, ma fille ; j'entrevois une espérance possible, —

mais le moyen nécessaire à son accomplissement — est aussi désespéré que le mal que nous voulons empêcher. — Si, plutôt que d'épouser le comte Paris, — tu as l'énergie de vouloir te tuer, — il est probable que tu oseras affronter — l'image de la mort pour repousser le déshonneur, — toi qui, pour y échapper, veux provoquer la mort elle-même. — Eh bien, si tu as ce courage, je te donnerai un remède.

JULIETTE.

— Oh ! plutôt que d'épouser Paris, dis-moi de m'élancer — des créneaux de cette tour là-bas, — ou d'errer sur le chemin des bandits; dis-moi de me glisser — où rampent des serpents; enchaîne-moi avec des ours rugissants; — enferme-moi, la nuit, dans un charnier, — sous un monceau d'os de morts qui s'entre-choquent, — de moignons fétides et de crânes jaunes et décharnés; — dis-moi d'aller, dans une fosse fraîche remuée, — m'enfouir sous le linceul avec un mort : — ordonne-moi des choses dont le seul récit me faisait trembler, — et je les ferai sans crainte, sans hésitation, — pour rester l'épouse sans tache de mon doux bien-aimé (109) !

LAURENCE.

— Écoute alors : rentre à la maison, aie l'air gai et dis que tu consens — à épouser Paris. C'est demain mercredi. — Demain soir, fais en sorte de coucher seule; — que ta nourrice ne couche pas dans ta chambre; — une fois au lit, prends cette fiole — et avale la liqueur qui y est distillée. — Aussitôt dans toutes tes veines se répandra — une froide et léthargique humeur : le pouls suspendra — son mouvement naturel et cessera de battre; — ni chaleur, ni souffle n'attestera que tu vis. — Les roses de tes lèvres et de tes joues seront flétries — et ternes comme la cendre; les fenêtres de tes yeux seront closes, — comme si la mort les avait fermées au jour de la vie. — Chaque partie de ton être, privée de souplesse et d'action, — sera roide, inflexi-

ble et froide comme la mort (110). — Dans cet état apparent de cadavre — tu resteras juste quarante-deux heures, — et alors tu t'éveilleras comme d'un doux sommeil. — Le matin, quand le fiancé arrivera — pour hâter ton lever, il te trouvera morte dans ton lit. — Alors, selon l'usage de notre pays, — vêtue de ta plus belle parure, et placée dans un cercueil découvert, — tu seras transportée à l'ancien caveau — où repose toute la famille des Capulets. — Cependant, avant que tu sois éveillée, — Roméo, instruit de notre plan par mes lettres, — arrivera; lui et moi — nous épierons ton réveil, et cette nuit-là même — Roméo t'emmènera à Mantoue. — Et ainsi tu seras sauvée d'un déshonneur imminent, — si nul caprice futile, nulle frayeur féminine — n'abat ton courage au moment de l'exécution.

JULIETTE.

— Donne ! oh ! donne ! ne me parle pas de frayeur.

LAURENCE, lui remettant la fiole.

— Tiens, pars ! Sois forte et sois heureuse dans ta résolution. Je vais dépêcher un religieux — à Mantoue avec un message pour ton mari.

JULIETTE.

— Amour, donne-moi ta force, et cette force me sauvera. — Adieu, mon père !

Ils se séparent.

## SCÈNE XVIII.

[Dans la maison de Capulet.]

Entrent CAPULET, LADY CAPULET, la NOURRIÈRE et des VALETS.

CAPULET, remettant un papier au premier valet (111).

— Tu inviteras toutes les personnes dont les noms sont écrits ici.

Le valet sort.

Au second valet.

— Maraud, va me louer vingt cuisiniers habiles. —

DEUXIÈME VALET.

Vous n'en aurez que de bons, monsieur, car je m'assurerai d'abord s'ils se lèchent les doigts.

CAPULET.

Et comment t'assureras-tu par-là de leur savoir-faire?

DEUXIÈME VALET.

Pardine, monsieur, c'est un mauvais cuisinier que celui qui ne se lèche pas les doigts : ainsi ceux qui ne se lécheront pas les doigts, je ne les prendrai pas.

CAPULET.

Bon, va-t'en.

Le valet sort.

— Nous allons être pris au dépourvu cette fois. — Eh bien, est-ce que ma fille est allée chez frère Laurence?

LA NOURRICE.

Oui, ma foi.

CAPULET.

— Allons, il aura peut-être une bonne influence sur elle.  
— La friponne est si maussade, si opiniâtre!

Entre JULIETTE (112).

LA NOURRICE.

— Voyez donc avec quelle mine joyeuse elle revient de confesse.

CAPULET.

— Eh bien, mon entêtée, où avez-vous été comme ça?

JULIETTE.

— Chez quelqu'un qui m'a appris à me repentir — de ma coupable résistance — à vous et à vos ordres. Le vénérable Laurence — m'a enjoint de me prosterner à vos pieds, — et de vous demander pardon...

Elle s'agenouille devant son père.

Pardon, je vous en conjure! — Désormais je me laisserai régir entièrement par vous.

CAPULET.

— Qu'on aille chercher le comte, et qu'on l'instruise de ceci. — Je veux que ce nœud soit noué dès demain matin.

JULIETTE.

— J'ai rencontré le jeune comte à la cellule de Laurence, — et je lui ai témoigné mon amour autant que je le pouvais — sans franchir les bornes de la modestie.

CAPULET.

— Ah! j'en suis bien aise... Voilà qui est bien... Relève-toi.

Juliette se relève.

— Les choses sont comme elles doivent être... Il faut que je voie le comte. — Morbleu, qu'on aille le chercher, vous dis-je. — Ah! pardieu, c'est un saint homme que ce révérend père, — et toute notre cité lui est bien redevable.

JULIETTE.

— Nourrice, voulez-vous venir avec moi dans mon cabinet? — Vous m'aidez à ranger les parures — que vous trouverez convenables pour ma toilette de demain.

LADY CAPULET.

— Non, non, pas avant jeudi. Nous avons le temps.

CAPULET.

— Va, nourrice, va avec elle.

Juliette sort avec la nourrice.

A lady Capulet.

Nous irons à l'église demain.

LADY CAPULET.

— Nous serons pris à court pour les préparatifs : — il est presque nuit déjà.

CAPULET.

Bah! je vais me remuer, — et tout ira bien, je te le garan-

tis, femme! — Toi, va rejoindre Juliette, et aide-la à se parer; — je ne me coucherai pas cette nuit... Laisse-moi seul; — c'est moi qui ferai la ménagère cette fois... Holà!...  
— Ils sont tous sortis. Allons, je vais moi-même — chez le comte Paris le prévenir — pour demain. J'ai le cœur étonnamment allègre, — depuis que cette petite folle est venue à résipiscence.

Il<sup>s</sup> sortent.

## SCÈNE XIX.

[La chambre à coucher de Juliette.]

Entrent JULIETTE et la NOURRICE (113).

JULIETTE.

— Oui, c'est la toilette qu'il faut... Mais, gentille nourrice, — laisse-moi seule cette nuit, je t'en prie : — car j'ai besoin de beaucoup prier, — pour décider le ciel à sourire à mon existence, — qui est, tu le sais bien, pleine de trouble et de péché.

Entre LADY CAPULET.

LADY CAPULET.

— Allons, êtes-vous encore occupées? avez-vous besoin de mon aide?

JULIETTE.

— Non, madame; nous avons choisi — tout ce qui sera nécessaire pour notre cérémonie de demain. — Veuillez permettre que je reste seule à présent, — et que la nourrice veille avec vous cette nuit; — car, j'en suis sûre, vous avez trop d'ouvrage sur les bras, — dans des circonstances si pressantes.

LADY CAPULET.

Bonne nuit ! — Mets-toi au lit, et repose ; car tu en as besoin.

Lady Capulet sort avec la nourrice.

JULIETTE.

— Adieu !... Dieu sait quand nous nous reverrons. — Une vague frayeur répand le frisson dans mes veines — et y glace presque la chaleur vitale... — Je vais les rappeler pour me rassurer... — Nourrice !... Qu'a-t-elle à faire ici ? — Il faut que je joue seule mon horrible scène !

Prenant la fiole que Laurence lui a donnée.

— A moi, fiole !... — Eh quoi ! si ce breuvage n'agissait pas ! — Serais-je donc mariée demain matin ?... — Non, non... Voici qui l'empêcherait... Repose ici, toi.

Elle met un couteau à côté de son lit.

— Et si c'était un poison que le moine — m'eût subtilement administré pour me faire mourir, — afin de ne pas être déshonoré par ce mariage, — lui qui m'a déjà marié à Roméo ! — J'ai peur de cela ; mais non, c'est impossible : — il a toujours été reconnu pour un saint homme... — Et si, une fois déposée dans le tombeau, — je m'éveillais avant le moment où Roméo — doit venir me délivrer ! Ah ! l'effroyable chose ! — Ne pourrais-je pas être étouffée dans ce caveau — dont la bouche hideuse n'aspire jamais un air pur, — et mourir suffoquée avant que Roméo n'arrive ! — Ou même, si je vis, n'est-il pas probable — que l'horrible impression de la mort et de la nuit — jointe à la terreur du lieu... — En effet, ce caveau est l'ancien réceptacle — où depuis bien des siècles sont entassés — les os de tous mes ancêtres ensevelis ; — où Tybalt sanglant et encore tout frais dans la terre — pourrit sous son linceul ; où, dit-on, — à certaines heures de la nuit, les esprits s'assemblent !... — Hélas ! hélas ! n'est-il pas probable que, — réveillée avant l'heure, au milieu d'exhalaisons infectes — et de gémissements pa-

reils à ces cris de mandragores déracinées — que des vivants ne peuvent entendre sans devenir fous... (114) — Oh ! si je m'éveille ainsi, est-ce que je ne perdrai pas la raison, — environnée de toutes ces horreurs ? — Peut-être alors, insensée, voudrai-je jouer avec les squelettes de mes ancêtres, — et arracher de son linceul Tybalt mutilé, — et, dans ce délire, saisissant l'os de quelque grand parent — comme une massue, en broyer ma cervelle désespérée ! — Oh ! tenez ! il me semble voir le spectre de mon cousin — poursuivant Roméo qui lui a troué le corps — avec la pointe de son épée... Arrête, Tybalt, arrête !

Elle porte la fiole à ses lèvres.

— Roméo ! Roméo ! Roméo ! voici à boire ! je bois à toi.

Elle se jette sur son lit, derrière un rideau.

## SCÈNE XX.

[Une salle dans la maison de Capulet. Le jour se lève.]

Entrent LADY CAPULET et la NOURRICE.

LADY CAPULET, donnant un trousseau de clefs à la nourrice.

— Tenez, nourrice, prenez ces clefs et allez chercher d'autres épices (115).

LA NOURRICE.

— On demande des dattes et des coings pour la pâtisserie.

Entre CAPULET.

CAPULET.

— Allons ! debout ! debout ! debout ! le coq a chanté deux fois ; — le couvre-feu a sonné ; il est trois heures...

A lady Capulet.

— Ayez l'œil aux fours, bonne Angélique — et qu'on n'épargne rien.



LA NOURRICE, à Capulet.

Allez, allez, cogne-fétu, allez — vous mettre au lit; ma parole, vous serez malade demain — d'avoir veillé cette nuit.

CAPULET.

— Nenni, nenni. Bah! j'ai déjà passé — des nuits entières pour de moindres motifs, et je n'ai jamais été malade.

LADY CAPULET.

— Oui, vous avez chassé les souris dans votre temps; — mais je veillerai désormais à ce que vous ne vieilliez plus ainsi.

Lady Capulet et la nourrice sortent.

CAPULET.

— Jalousie! jalousie!

Des valets passent portant des broches, des bûches et des paniers.

Au premier valet.

Eh bien, l'ami, — qu'est-ce que tout ça?

PREMIER VALET.

— Monsieur, c'est pour le cuisinier, mais je ne sais trop ce que c'est.

CAPULET.

— Hâte-toi, hâte-toi.

Sort le premier valet.

Au deuxième valet.

Maraud, apporte des bûches plus sèches, — appelle Pierre, il te montrera où il y en a.

DEUXIÈME VALET.

— J'ai assez de tête, monsieur, pour suffire aux bûches — sans déranger Pierre.

Il sort.

CAPULET.

— Par la messe, bien répondu. Voilà un plaisant coquin! Ah! — je te proclame roi des bûches... Ma foi, il est jour.

— Le comte va être ici tout à l'heure avec la musique, — car il me l'a promis,

Bruit d'instruments qui se rapprochent,

Je l'entends qui s'avance... — Nourrice! Femme!...  
Holà! nourrice, allons donc!

Entre la NOURRICE.

CAPULET.

— Allez éveiller Juliette, allez, et habillez-la; — je vais causer avec Paris... Vite, hâtez-vous, — hâtez-vous! le fiancé est déjà arrivé; — hâtez-vous, vous dis-je.

Tous sortent.

## SCÈNE XXI.

[La chambre à coucher de Juliette.]

Entre la NOURRICE.

LA NOURRICE, appelant.

— Madame! allons, madame!... Juliette!... Elle dort profondément, je le garantis... — Eh bien, agneau! eh bien, maîtresse!... Fi, paresseuse!... — Allons, amour, allons! Madame! mon cher cœur! Allons, la mariée! — Quoi, pas un mot!... Vous en prenez pour votre argent cette fois, — vous dormez pour une semaine, car, la nuit prochaine, j'en répons, — le comte a pris son parti — de ne vous laisser prendre que peu de repos... Dieu me pardonne! — Jésus Marie! comme elle dort! — Il faut que je l'éveille... Madame! madame! madame! — Oui, que le comte vous surprenne au lit; — c'est lui qui vous secouera, ma foi...

Elle tire les rideaux du lit et découvre Juliette étendue et immobile.

Est-il possible! — Quoi! toute vêtue, toute parée, et recouchée! — Il faut que je la réveille... Madame! madame!

madame ! — O malheur ! faut-il que je sois jamais née !...  
 — Holà, de l'eau-de-vie !... Monseigneur ! Madame !

Entre LADY CAPULET.

LADY CAPULET.

— Quel est ce bruit ?

LA NOURRICE.

O jour lamentable !

LADY CAPULET.

— Qu'y a-t-il ?

LA NOURRICE, montrant le lit.

Regardez, regardez ! O jour désolant !

LADY CAPULET.

— Ciel ! ciel ! Mon enfant, ma vie ! — Renais, rouvre les yeux, ou je vais mourir avec toi ! — Au secours ! au secours ! appelez au secours !

Entre CAPULET.

CAPULET.

— Par pudeur, amenez Juliette ; son mari est arrivé.

LA NOURRICE.

— Elle est morte, décédée, elle est morte ; ah ! mon Dieu !

LADY CAPULET.

— Mon Dieu ! elle est morte ! elle est morte ! elle est morte !

CAPULET, s'approchant de Juliette.

— Ah ! que je la voie !... C'est fini, hélas ! elle est froide ! — Son sang est arrêté et ses membres sont roides.

— La vie a depuis longtemps déserté ses lèvres. — La mort est sur elle, comme une gelée précoce — sur la fleur des champs la plus suave (116) !

LA NOURRICE.

— O jour lamentable !

LADY CAPULET.

Douloureux moment !

CAPULET.

— La mort qui me l'a prise pour me faire gémir — enchaîne ma langue et ne me laisse pas parler.

Entrent FRÈRE LAURENCE et PARIS suivi de MUSICIENS.

LAURENCE.

— Allons, la fiancée est-elle prête à aller à l'église ?

CAPULET.

— Prête à y aller, mais pour n'en pas revenir !

A Paris.

— O mon fils, la nuit qui précédait tes noces, — la mort est entrée dans le lit de ta fiancée, — et voici la pauvre fleur toute déflorée par elle. — Le sépulcre est mon gendre, le sépulcre est mon héritier, — le sépulcre a épousé ma fille. Moi, je vais mourir — et tout lui laisser. Quand la vie se retire, tout est au sépulcre.

PARIS.

— N'ai-je si longtemps désiré voir cette aurore, — que pour qu'elle me donnât un pareil spectacle (117) !

LADY CAPULET.

— Jour maudit, malheureux, misérable, odieux ! — Heure la plus atroce qu'ait jamais vue le temps — dans le cours laborieux de son pèlerinage ! — Rien qu'une pauvre enfant, une pauvre chère enfant, — rien qu'un seul être pour me réjouir et me consoler, — et la mort cruelle l'arrache de mes bras (118) !

LA NOURRICE.

— O douleur ! ô douloureux, douloureux, douloureux jour ! — Jour lamentable ! jour le plus douloureux — que jamais, jamais j'aie vu ! — O jour ! ô jour ! ô jour ! ô jour odieux ! — Jamais jour ne fut plus sombre ! — O jour douloureux ! ô jour douloureux !

PARIS.

— Déçue, divorcée, frappée, accablée, assassinée! — Oui, détestable mort, déçue par toi, — ruinée par toi, cruelle, cruelle! — O mon amour! ma vie!... Non, tu n'es plus ma vie, tu es mon amour dans la mort!

CAPULET.

— Honnie, désolée, navrée, martyrisée, tuée! — Sinistre catastrophe, pourquoi es-tu venue — détruire, détruire notre solennité?... — O mon enfant! mon enfant! mon enfant! Non! toute mon âme! — Quoi, tu es morte!... Hélas! mon enfant est morte, — et, avec mon enfant, sont ensevelies toutes mes joies!

LAURENCE.

— Silence, n'avez-vous pas de honte? Le remède aux maux désespérés — n'est pas dans ces désespoirs. Le ciel et vous, — vous vous partagiez cette belle enfant; maintenant le ciel l'a tout entière, — et pour elle c'est tant mieux. — Votre part en elle, vous ne pouviez la garder de la mort, — mais le ciel garde sa part dans l'éternelle vie. — Une haute fortune était tout ce que vous lui souhaitiez; — c'était le ciel pour vous de la voir s'élever, — et vous pleurez maintenant qu'elle s'élève, — au-dessus des nuages, jusqu'au ciel même! — Oh! vous aimez si mal votre enfant — que vous devenez fous en voyant qu'elle est bien. — Vivre longtemps mariée, ce n'est pas être bien mariée; — la mieux mariée est celle qui meurt jeune. — Séchez vos larmes et attachez vos branches de romarin — sur ce beau corps; puis, selon la coutume, — portez-la dans sa plus belle parure à l'église. — Car, bien que la faible nature nous force tous à pleurer, — les larmes de la nature font sourire la raison.

CAPULET.

— Tous nos préparatifs de fête — se changent en appareil funèbre: — notre concert devient un glas mélancolique; — notre repas de noces, un triste banquet d'ob-

sèques ; — nos hymnes solennels, des chants lugubres. — Notre bouquet nuptial sert pour une morte, — et tout change de destination.

LAURENCE.

— Retirez-vous, monsieur, et vous aussi, madame, — et vous aussi, messire Paris ; que chacun se prépare — à escorter cette belle enfant jusqu'à son tombeau. — Le ciel s'appesantit sur vous, pour je ne sais quelle offense ; — ne l'irritez pas davantage en murmurant contre sa volonté suprême. —

Sortent Capulet, lady Capulet, Paris et frère Laurence (119).

PREMIER MUSICIEN.

Nous pouvons serrer nos flûtes et partir.

LA NOURRICE.

— Ah ! serrez-les, serrez-les, mes bons, mes honnêtes amis ; — car, comme vous voyez, la situation est lamentable. —

PREMIER MUSICIEN.

Oui, et je voudrais qu'on pût l'amender.

Sort la nourrice.

Entre PIERRE (120).

PIERRE.

Musiciens ! Oh ! musiciens, vite *Gaieté du cœur ! Gaieté du cœur !* Oh ! si vous voulez que je vive, jouez-moi *Gaieté du cœur !*

PREMIER MUSICIEN.

Et pourquoi *Gaieté du cœur ?*

PIERRE.

O musiciens ! parce que mon cœur lui-même joue l'air de *Mon cœur est triste*. Ah ! jouez-moi quelque complainte joyeuse pour me consoler.

DEUXIÈME MUSICIEN.

Pas la moindre complainte ; ce n'est pas le moment de jouer à présent.

PIERRE.

Vous ne voulez pas, alors ?

LES MUSICIENS.

Non.

PIERRE.

Alors vous allez l'avoir solide.

PREMIER MUSICIEN.

Qu'est-ce que nous allons avoir ?

PIERRE.

Ce n'est pas de l'argent, morbleu, c'est une râclée, méchants râcleurs !

PREMIER MUSICIEN.

Méchant valet !

PIERRE.

Ah ! je vais vous planter ma dague de valet dans la per-  
ruque. Je ne supporterai pas vos fadaises ; je vous en don-  
nerai des fa-dièse, moi, sur les épaules, notez bien.

PREMIER MUSICIEN.

En nous donnant le fa-dièse, c'est vous qui nous no-  
terez.

DEUXIÈME MUSICIEN.

Voyons, rengainez votre dague et dégainez votre esprit.

PIERRE.

En garde donc ! Je vais vous attaquer à la pointe de l'es-  
prit et rengafner ma pointe d'acier... Ripostez-moi en  
hommes.

Il chante.

Quand une douleur poignante blesse le cœur  
Et qu'une morne tristesse accable l'esprit,  
Alors la musique au son argentin...

Pourquoi *son argentin* ? Pourquoi la musique a-t-elle le  
son argentin ? Répondez, Simon Corde-à-Boyaux !

PREMIER MUSICIEN.

Eh ! parce que l'argent a le son fort doux.

PIERRE.

Joli !... Répondez, vous, Hugues Rebec !

DEUXIÈME MUSICIEN.

La musique a le son argentin parce que les musiciens la font sonner pour argent.

PIERRE.

Joli aussi !... Répondez, vous, Jacques Serpent.

TROISIÈME MUSICIEN.

Ma foi, je ne sais que dire.

PIERRE.

Oh ! j'implore votre pardon : vous êtes le chanteur de la bande. Eh bien, je vais répondre pour vous. La musique a le son argentin, parce que les gaillards de votre espèce font rarement sonner l'or.

Il chante.

Alors la musique au son argentin  
Apporte promptement le remède.

Il sort.

PREMIER MUSICIEN.

Voilà un fieffé coquin !

DEUXIÈME MUSICIEN.

Qu'il aille se faire pendre !... Sortons, nous autres, attendons le convoi, et nous resterons à dîner.

Ils sortent.

## SCÈNE XXII.

[Mantoue. Une rue.]

Entre ROMÉO (121).

ROMÉO.

— Si je puis me fier aux flatteuses assurances du sommeil, — mes rêves m'annoncent l'arrivée de quelque



joyeuse nouvelle. — La pensée souveraine de mon cœur siège sereine sur son trône ; — et, depuis ce matin, une allégresse singulière — m'élève au-dessus de terre par de riantes pensées. — J'ai rêvé que ma dame arrivait et me trouvait mort, — (étrange rêve qui laisse à un mort la faculté de penser!) — puis, qu'à force de baisers elle ranimait la vie sur mes lèvres, — et que je renaissais, et que j'étais empereur. — Ciel ! combien doit être douce la possession de l'amour, — si son ombre est déjà si prodigue de joies (122) !

Entre BALTHAZAR.

ROMÉO.

— Des nouvelles de Vérone!... Eh bien, Balthazar, — est-ce que tu ne m'apportes pas de lettre du moine (123)? — Comment va ma dame? Mon père est-il bien? — Comment va madame Juliette? Je te répète cette question-là ; — car, si ma Juliette est heureuse, il n'existe pas de malheur.

BALTHAZAR.

— Elle est heureuse, il n'existe donc pas de malheur. — Son corps repose dans le tombeau des Capulets, — et son âme immortelle vit avec les anges. — Je l'ai vu déposer dans le caveau de sa famille, — et j'ai pris aussitôt la poste pour vous l'annoncer. — Oh ! pardonnez-moi de vous apporter ces tristes nouvelles : — je remplis l'office dont vous m'aviez chargé, monsieur (124).

ROMÉO.

— Est-ce ainsi? eh bien, astres, je vous défie!...

A Balthazar.

— Tu sais où je loge : procure-moi de l'encre et du papier, — et loue des chevaux de poste : je pars d'ici ce soir (125).

BALTHAZAR.

— Je vous en conjure, monsieur, ayez de la patience. —

Votre pâleur, votre air hagard annonce — quelque catastrophe.

ROMÉO.

Bah ! tu te trompes !... — Laisse-moi et fais ce que je te dis : — est-ce que tu n'as pas de lettre du moine pour moi ?

BALTHAZAR.

— Non, mon bon seigneur.

ROMÉO.

N'importe : va-t'en, — et loue des chevaux ; je te rejoins sur-le-champ.

Sort Balthazar.

— Oui, Juliette, je dormirai près de toi cette nuit. — Cherchons le moyen... O destruction ! comme — tu t'offres vite à la pensée des hommes désespérés ! — Je me souviens d'un apothicaire — qui demeure aux environs ; récemment encore je le remarquais — sous sa guenille, occupé, le sourcil froncé, — à cueillir des simples ; il avait la mine amargie, — l'âpre misère l'avait usé jusqu'aux os. — Dans sa pauvre échoppe étaient accrochés une tortue, — un alligator empaillés et des peaux — de poissons monstrueux ; sur ses planches, — une chétive collection de boîtes vides, — des pots de terre verdâtres, des vessies et des graines moissies, — des restes de ficelle et de vieux pains de rose — étaient épars çà et là pour faire étalage. — Frappé de cette pénurie, je me dis à moi-même : — « Si un homme avait besoin de poison, — bien que la vente en soit punie de mort à Mantoue, — voici un pauvre gueux qui lui en vendrait. » — Oh ! je pressentais alors mon besoin présent ; — il faut que ce besoigneux m'en vende... — Autant qu'il m'en souvient, ce doit être ici sa demeure ; — comme c'est fête aujourd'hui, la boutique du misérable est fermée... — Holà ! l'apothicaire (126) !

Une porte s'ouvre. Paraît L'APOTHAICARE.

L'APOTHAICARE.

Qui donc appelle si fort ?

ROMÉO.

— Viens ici, l'ami... Je vois que tu es pauvre ; — tiens, voici quarante ducats (127) ; donne-moi — une dose de poison ; mais il me faut une drogue énergique — qui, à peine dispersée dans les veines — de l'homme las de vivre, le fasse tomber mort, — et qui chasse du corps le souffle — aussi violemment, aussi rapidement que la flamme — renvoie la poudre des entrailles fatales du canon !

L'APOTHAICARE.

— J'ai de ces poisons meurtriers. Mais la loi de Mantoue, — c'est la mort pour qui les débite.

ROMÉO.

— Quoi ! tu es dans ce dénûment et dans cette misère, — et tu as peur de mourir ! La famine est sur tes joues ; — le besoin et la souffrance agonisent dans ton regard ; — le dégoût et la misère pendent à tes épaules (128). — Le monde ne t'est point ami, ni la loi du monde ; — le monde n'a pas fait sa loi pour t'enrichir ; — viole-la donc, cesse d'être pauvre et prends ceci.

Il lui montre sa bourse.

L'APOTHAICARE.

— Ma pauvreté consent, mais non ma volonté.

ROMÉO.

— Je paye ta pauvreté, et non ta volonté.

L'APOTHAICARE.

— Mettez ceci dans le liquide que vous voudrez, — et avalez ; eussiez-vous la force — de vingt hommes, vous serez expédié immédiatement (129).

ROMÉO, lui jetant sa bourse.

— Voici ton or ; ce poison est plus funeste à l'âme

des hommes, — il commet plus de meurtres dans cet odieux monde — que ces pauvres mixtures que tu n'as pas le droit de vendre. — C'est moi qui te vends du poison ; tu ne m'en as pas vendu. — Adieu, achète de quoi manger et engraisse.

Serrant la fiole que l'apothicaire lui a remise.

— Ceci, du poison ? non ! Viens, cordial, viens avec moi — au tombeau de Juliette ; c'est là que tu dois me servir.

Ils se séparent.

### SCÈNE XXIII.

[La cellule de frère Laurence.]

Entre frère JEAN.

JEAN.

— Saint franciscain ! Mon frère, holà !

Entre frère LAURENCE.

LAURENCE.

— Ce doit être la voix de frère Jean. — De Mantoue ! Sois le bienvenu. Que dit Roméo ?... — A-t-il écrit ? Alors donne-moi sa lettre.

JEAN.

— J'étais allé à la recherche d'un frère déchaussé — de notre ordre, qui devait m'accompagner, — et je l'avais trouvé ici dans la cité en train de visiter les malades ; — mais les inspecteurs de la ville, — nous ayant rencontrés tous deux dans une maison — qu'ils soupçonnaient infectée de la peste, — en ont fermé les portes et n'ont pas voulu nous laisser sortir. — C'est ainsi qu'a été empêché mon départ pour Mantoue.

LAURENCE.

— Qui donc a porté ma lettre à Roméo ?

JEAN.

— La voici. Je n'ai pas pu l'envoyer, — ni me procurer un messager pour te la rapporter, — tant la contagion effrayait tout le monde.

LAURENCE.

— Malheureux événement ! Par notre confrérie, — ce n'était pas une lettre insignifiante, c'était un message — d'une haute importance, et ce retard — peut produire de grands malheurs. Frère Jean, va — me chercher un levier de fer, et apporte-le moi sur-le-champ — dans ma cellule.

JEAN.

Frère, je vais te l'apporter.

Il sort.

LAURENCE.

— Maintenant il faut que je me rende seul au tombeau ; — dans trois heures la belle Juliette s'éveillera. — Elle me maudira, parce que Roméo — n'a pas été prévenu de ce qui est arrivé ; — mais je vais récrire à Mantoue, — et je la garderai dans ma cellule jusqu'à la venue de Roméo. — Pauvre cadavre vivant, enfermé dans le sépulcre d'un mort (130) !

Il sort.

## SCÈNE XXIV.

[Vérone. Un cimetière au milieu duquel s'élève le tombeau des Capulets.]

Entre PARIS suivi de son PAGE qui porte une torche et des fleurs.

PARIS.

— Page, donne-moi ta torche. Éloigne-toi et tiens-toi à l'écart... — Mais, non, éteins-la, car je ne veux pas être vu. — Va te coucher sous ces ifs là-bas, — en appliquant

ton oreille contre la terre sonore ; — aucun pied ne pourra se poser sur le sol du cimetière, — tant de fois amolli et fouillé par la bêche du fossoyeur, — sans que tu l'entendes : tu siffleras, — pour m'avertir, si tu entends approcher quelqu'un... — Donne-moi ces fleurs. Fais ce que je te dis. Va.

LE PAGE, à part.

— J'ai presque peur de rester seul — ici dans le cimetière : pourtant je me risque.

Il se retire.

PARIS.

— Douce fleur, je sème ces fleurs sur ton lit nuptial, — dont le dais, hélas ! est fait de poussière et de pierres ; — je viendrai chaque nuit les arroser d'eau douce, — ou, à son défaut, de larmes distillées par des sanglots ; — oui, je veux célébrer tes funérailles — en venant, chaque nuit, joncher ta tombe et pleurer (131).

Lueur d'une torche et bruit de pas au loin. Le page siffle.

— Le page m'avertit que quelqu'un approche. — Quel est ce pas sacrilège qui erre par ici la nuit — et trouble les rites funèbres de mon amour?... — Eh quoi ! une torche !... Nuit, voile-moi un instant.

Il se cache.

Entre ROMÉO, suivi de BALTHAZAR qui porte une torche, une pioche et un levier.

ROMÉO.

— Donne-moi cette pioche et ce crocheteur d'acier.

Remettant un papier au page.

— Tiens, prends cette lettre ; demain matin, de bonne heure, — aie soin de la remettre à mon seigneur et père... —  
— Donne-moi la lumière. Sur ta vie, voici mon ordre : —  
— quoi que tu vois ou entendes, reste à l'écart — et ne m'interromps pas dans mes actes. — Si je descends dans  
cette alcôve de la mort, — c'est pour contempler les traits  
de la dame, — mais surtout pour détacher de son doigt

**inerte** — un anneau précieux, un anneau que je dois employer — à un cher usage. Ainsi, éloigne-toi, va-t'en... — **Mais si, cédant au soupçon, tu oses revenir pour épier — ce que je veux faire, — par le ciel, je te déchirerai lambeau par lambeau, — et je joncherai de tes membres ce cimetière affamé. — Ma résolution est farouche comme le moment : elle est plus terrible et plus inexorable — que le tigre à jeun ou la mer rugissante (132).**

BALTHAZAR.

— Je m'en vais, monsieur, et je ne vous troublerai pas.

ROMÉO.

— C'est ainsi que tu me prouveras ton dévouement...

Lui jetant sa bourse.

Prends ceci : — vis et prospère... Adieu, cher enfant.

BALTHAZAR, à part.

— N'importe. Je vais me cacher aux alentours ; — sa mine m'effraye, et je suis inquiet sur ses intentions.

Il se retire.

ROMÉO, prenant le levier et allant au tombeau.

— Horrible gueule, matrice de la mort, — gorgée de ce que la terre a de plus précieux, — je parviendrai bien à ouvrir tes lèvres pourries — et à te fourrer de force une nouvelle proie !

Il enfonce la porte du monument.

PARIS.

— C'est ce banni, ce Montague hautain — qui a tué le cousin de ma bien-aimée : — la belle enfant en est morte de chagrin, à ce qu'on suppose. — Il vient ici pour faire quelque infâme outrage — aux cadavres : je vais l'arrêter...

Il s'avance.

— Suspend ta besogne impie, vil Montague : — la vengeance peut-elle se poursuivre au delà de la mort ? — Mi-

sérable condamné, je t'arrête. — Obéis et viens avec moi ; car il faut que tu meures (133).

ROMÉO.

— Il le faut en effet, et c'est pour cela que je suis venu ici... — Bon jeune homme, ne tente pas un désespéré, — sauve-toi d'ici et laisse-moi...

Montrant les tombeaux.

Songe à tous ces morts, — et recule épouvanté... Je t'en supplie, jeune homme, — ne charge pas ma tête d'un péché nouveau — en me poussant à la fureur... Oh ! va-t'en. — Par le ciel, je t'aime plus que moi-même, — car c'est contre moi-même que je viens ici armé. — Ne reste pas, va-t'en ; vis, et dis plus tard — que la pitié d'un furieux t'a forcé de fuir (134).

PARIS, l'épée à la main.

— Je brave ta commisération, — et je t'arrête ici comme félon.

ROMÉO.

— Tu veux donc me provoquer ? Eh bien, à toi, enfant !

Ils se battent.

LE PAGE.

— O ciel ! ils se battent : je vais appeler le guet.

Il sort en courant.

PARIS, tombant.

— Oh ! je suis tué !... Si tu es généreux, — ouvre le tombeau et dépose-moi près de Juliette.

Il expire.

ROMÉO.

— Sur ma foi, je le ferai.

Se penchant sur le cadavre.

Examinons cette figure : — un parent de Mercutio, le noble comte Paris ! — Que m'a donc dit mon valet ? Mon âme, bouleversée, — n'y a pas fait attention... Nous étions à



cheval... Il me contait, je crois, — que Paris devait épouser Juliette. — M'a-t-il dit cela, ou l'ai-je rêvé? — Ou, en l'entendant parler de Juliette, ai-je eu la folie — de m'imaginer cela?

Prenant le cadavre par le bras.

Oh! donne-moi ta main, — toi que l'âpre adversité a inscrit comme moi sur son livre! — Je vais t'ensevelir dans un tombeau triomphal... — Un tombeau? Oh! non, jeune victime, c'est un louvre splendide, — car Juliette y repose, et sa beauté fait — de ce caveau une salle de fête illuminée.

Il dépose Paris dans le monument.

— Mort, repose ici, enterré par un mort. — Que de fois les hommes à l'agonie — ont eu un accès de joie, un éclair avant la mort, — comme disent ceux qui les soignent... Ah! comment comparer — ceci à un éclair?

Contemplant le corps de Juliette.

O mon amour! ma femme! — La mort qui a sucé le miel de ton haleine — n'a pas encore eu de pouvoir sur ta beauté: — elle ne t'a pas conquise; la flamme de la beauté — est encore toute cramoisie sur tes lèvres et sur tes joues, — et le pâle drapeau de la mort n'est pas encore déployé là...

Allant à un autre cercueil.

— Tybalt! te voilà donc couché dans ton linceul sanglant! — Oh! que puis-je faire de plus pour toi? — De cette même main qui faucha ta jeunesse, — je vais abattre celle de ton ennemi. — Pardonne-moi, cousin.

Revenant sur ses pas.

Ah! chère Juliette, — pourquoi es-tu si belle encore? Dois-je croire — que le spectre de la Mort est amoureux — et que l'affreux monstre décharné te garde — ici dans les ténèbres pour te posséder!... — Horreur! Je veux rester près

de toi, — et ne plus sortir de ce sinistre palais de la nuit :  
— ici, ici, je veux rester — avec ta chambrière, la vermine!  
Oh! c'est ici — que je veux fixer mon éternelle demeure  
— et soustraire au joug des étoiles ennemies — cette chair  
lasse du monde...

Tenant le corps embrassé.

Un dernier regard, mes yeux! — bras, une dernière  
étreinte! et vous, lèvres, vous, — portes de l'haleine, scel-  
lez par un baiser légitime — un pacte indéfini avec le sépul-  
cre accapareur!

Saisissant la fiole.

— Viens, amer conducteur, viens, âcre guide. — Pilote  
désespéré, vite! lance — sur les brisants ma barque épuisée  
par la tourmente! — A ma bien-aimée!

Il boit le poison.

Oh! l'apothicaire ne m'a pas trompé : — ses drogues sont  
actives... Je meurs ainsi... sur un baiser (135)!

Il expire en embrassant Juliette.

Frère LAURENCE paraît à l'autre extrémité du cimetière, avec une lan-  
terne, un levier et une bêche.

LAURENCE.

— Saint François me soit en aide! Que de fois cette nuit  
— mes vieux pieds se sont heurtés à des tombes (136)!

Il rencontre Balthazar étendu à terre.

Qui est là?

BALTHAZAR, se relevant.

— Un ami! quelqu'un qui vous connaît bien.

LAURENCE, montrant le tombeau des Capulets.

— Soyez béni!... Dites-moi, mon bon ami, — quelle est  
cette torche là-bas qui prête sa lumière inutile — aux larves  
et aux crânes sans yeux? Il me semble — qu'elle brûle dans  
le monument des Capulets.

BALTHAZAR.

— En effet, saint prêtre ; il y a là mon maître, — quelqu'un que vous aimez.

LAURENCE.

Qui donc ?

BALTHAZAR.

Roméo.

LAURENCE.

— Combien de temps a-t-il été là ?

BALTHAZAR.

Une grande demi-heure.

LAURENCE.

— Viens avec moi au caveau.

BALTHAZAR.

Je n'ose pas, messire. — Mon maître croit que je suis parti ; — il m'a menacé de mort en termes effrayants, — si je restais à épier ses actes (137).

LAURENCE.

— Reste donc, j'irai seul... L'inquiétude me prend : — oh ! je crains bien quelque malheur.

BALTHAZAR.

— Comme je dormais ici sous cet if, — j'ai rêvé que mon maître se battait avec un autre homme — et que mon maître le tuait (138).

LAURENCE, allant vers le tombeau.

Roméo !

Dirigeant la lumière de sa lanterne sur l'entrée du tombeau.

— Hélas ! hélas ! quel est ce sang qui tache — le seuil de pierre de ce sépulcre ? — Pourquoi ces épées abandonnées et sanglantes — projettent-elles leur sinistre lueur sur ce lieu de paix ?

Il entre dans le monument.

— Roméo ! Oh ! qu'il est pâle !... Quel est cet autre ? Quoi, Paris aussi ! — baigné dans son sang ! Oh ! quelle

heure cruelle — est donc coupable de cette lamentable catastrophe (139)?...

Éclairant Juliette.

Elle remue !

Juliette s'éveille et se soulève.

JULIETTE.

— O frère charitable, où est mon seigneur ? — Je me rappelle bien en quel lieu je dois être : — m'y voici... Mais où est Roméo ?

Rumeur au loin.

LAURENCE.

— J'entends du bruit... Ma fille, quitte ce nid — de mort, de contagion, de sommeil contre nature. — Un pouvoir au-dessus de nos contradictions — a déconcerté nos plans. Viens, viens, partons ! — Ton mari est là gisant sur ton sein, — et voici Paris. Viens, je te placerai — dans une communauté de saintes religieuses ; — pas de questions ! le guet arrive... — Allons, viens, chère Juliette.

La rumeur se rapproche.

Je n'ose rester plus longtemps.

Il sort du tombeau et disparaît.

JULIETTE.

— Va, sors d'ici, car je ne m'en irai pas, moi. — Qu'est ceci ? Une coupe qu'étreint la main de mon bien-aimé ? — C'est le poison, je le vois, qui a causé sa fin prématurée. — L'égoïste ! il a tout bu ! il n'a pas laissé une goutte amie — pour m'aider à le rejoindre !... Je veux baiser tes lèvres : — peut-être y trouverai-je un reste de poison — dont le baume me fera mourir...

Elle l'embrasse.

— Tes lèvres sont chaudes !

PREMIER GARDE, derrière le théâtre

Conduis-nous, page... De quel côté ?

JULIETTE.

— Oui, du bruit ! Hâtons-nous donc !

Saisissant le poignard de Roméo.

O heureux poignard ! — voici ton fourreau...

Elle se frappe.

Rouille-toi là et laisse-moi mourir (140) !

Elle tombe sur le corps de Roméo et expire.

Entre le GUET, conduit par le PAGE de Paris.

LE PAGE, montrant le tombeau.

— Voilà l'endroit, là où la torche brûle.

PREMIER GARDE, à l'entrée du tombeau.

— Le sol est sanglant. Qu'on fouille le cimetière. —  
Allez plusieurs et arrêtez qui vous trouverez.

Des gardes sortent.

— Spectacle navrant ! Voici le comte assassiné... — et Juliette en sang !... chaude encore !... morte il n'y a qu'un moment, — elle qui était ensevelie depuis deux jours !... — Allez prévenir le prince, courez chez les Capulets, — réveillez les Montagues... que d'autres aillent aux recherches.

D'autres gardes sortent.

— Nous voyons bien le lieu où sont entassés tous ces désastres ; — mais les causes qui ont donné lieu à ces désastres lamentables, — nous ne pouvons les découvrir sans une enquête.

Entrent quelques GARDES, ramenant BALTHAZAR.

DEUXIÈME GARDE.

— Voici le valet de Roméo, nous l'avons trouvé dans le cimetière.

PREMIER GARDE.

— Tenez-le sous bonne garde jusqu'à l'arrivée du prince.

Entre un GARDE, ramenant frère LAURENCE.

TROISIÈME GARDE.

— Voici un moine qui tremble, soupire et pleure. — Nous

lui avons pris ce levier et cette bêche, — comme il venait de ce côté du cimetière.

PREMIER GARDE.

— Graves présomptions ! Retenez aussi ce moine.

Le jour commence à poindre. Entrent le PRINCE et sa suite.

LE PRINCE.

— Quel est le malheur matinal — qui enlève ainsi notre personne à son repos ?

Entrent CAPULET, LADY CAPULET, et leur suite.

CAPULET.

— Pourquoi ces clameurs qui retentissent partout ?

LADY CAPULET.

— Le peuple dans les rues crie : Roméo !... — Juliette !... Paris ! et tous accourent, — en jetant l'alarme, vers notre monument.

LE PRINCE.

— D'où vient cette épouvante qui fait tressaillir nos oreilles ?

PREMIER GARDE, montrant les cadavres.

— Mon souverain, voici le comte Paris assassiné ; — voici Roméo mort ; voici Juliette, la morte qu'on pleurait, — chaude encore et tout récemment tuée.

LE PRINCE.

— Cherchez, fouillez partout, et sachez comment s'est fait cet horrible massacre.

PREMIER GARDE.

— Voici un moine, et le valet du défunt Roméo : — ils ont été trouvés munis des instruments nécessaires pour ouvrir — la tombe de ces morts.

CAPULET.

— O ciel !... Oh ! vois donc, femme, notre fille est en

sang!... — Ce poignard s'est mépris... tiens! sa gaine — est restée vide au flanc du Montague, — et il s'est égaré dans la poitrine de ma fille (141)!

LADY CAPULET.

— Mon Dieu! ce spectacle funèbre est le glas — qui appelle ma vieillesse au sépulcre.

Entrent MONTAGUE et sa suite.

LE PRINCE.

— Approche, Montague : tu t'es levé avant l'heure — pour voir ton fils, ton héritier couché avant l'heure.

MONTAGUE.

— Hélas! mon suzerain, ma femme est morte cette nuit. — L'exil de son fils l'a suffoquée de douleur (142)! — Quel est le nouveau malheur qui conspire contre mes années?

LE PRINCE, montrant le tombeau.

— Regarde, et tu verras.

MONTAGUE, reconnaissant Roméo.

— O mal appris! Y a-t-il donc bienséance — à prendre le pas sur ton père dans la tombe?

LE PRINCE.

— Fermez la bouche aux imprécations, — jusqu'à ce que nous ayons pu éclaircir ces mystères, — et en connaître la source, la cause et l'enchaînement. — Alors c'est moi qui mènerai votre deuil, — et qui le conduirai, s'il le faut, jusqu'à la mort. En attendant, contenez-vous, — et que l'affliction s'asservisse à la patience... — Produisez ceux qu'on soupçonne.

Les gardes amènent Laurence et Balthazar.

LAURENCE.

— Tout impuissant que j'ai été, c'est moi — qui suis le plus suspect, puisque l'heure et le lieu — s'accordent à m'imputer cet horrible meurtre; — me voici, prêt à m'ac-

cuser et à me défendre, — prêt à m'absoudre en me condamnant.

LE PRINCE.

— Dis donc vite ce que tu sais sur ceci.

LAURENCE.

— Je serai bref : car le peu de souffle qui me reste — ne suffirait pas à un récit prolix. — Roméo, ici gisant, était l'époux de Juliette ; — et Juliette, ici gisante, était la femme fidèle de Roméo. — Je les avais mariés : le jour de leur mariage secret — fut le dernier jour de Tybalt, dont la mort prématurée — proscrit de cette cité le nouvel époux. — C'était lui, et non Tybalt, que pleurait Juliette.

A Capulet.

— Vous, pour chasser la douleur qui assiégeait votre fille, — vous l'aviez fiancée et vous vouliez la marier de force — au comte Paris. Sur ce, elle est venue à moi, — et, d'un air effaré, m'a dit de trouver un moyen — pour la soustraire à ce second mariage ; — sinon, elle voulait se tuer, là, dans ma cellule. — Alors, sur la foi de mon art, je lui ai remis — un narcotique qui a agi, — comme je m'y attendais, en lui donnant — l'apparence de la mort. Cependant j'ai écrit à Roméo — d'arriver, dès cette nuit fatale, — pour aider Juliette à sortir de sa tombe empruntée, — au moment où l'effet du breuvage cesserait. — Mais celui qui était chargé de ma lettre, frère Jean, — a été retenu par un accident, et me l'a rapportée — hier soir (143). Alors tout seul, — à l'heure fixée d'avance pour le réveil de Juliette, — je me suis rendu au caveau des Capulets dans l'intention de l'emmener — et de la recueillir dans ma cellule — jusqu'à ce qu'il me fût possible de prévenir Roméo. — Mais quand je suis arrivé, quelques minutes avant le moment — de son réveil, j'ai trouvé ici — le noble Paris et le fidèle Roméo prématurément couchés dans le sépulcre. — Elle s'éveille, je la conjure de partir — et de supporter ce coup du ciel avec pa-



tience... — Aussitôt un bruit alarmant me chasse de la tombe ; — Juliette, désespérée, refuse de me suivre, — et c'est sans doute alors qu'elle s'est fait violence à elle-même. — Voilà tout ce que je sais. La nourrice était dans le secret — de ce mariage. Si dans tout ceci quelque malheur — est arrivé par ma faute, que ma vieille vie — soit sacrifiée, quelques heures avant son épuisement, — à la rigueur des lois les plus sévères.

LE PRINCE.

— Nous t'avons toujours connu pour un saint homme...  
— Où est le valet de Roméo ? qu'a-t-il à dire ?

BALTHAZAR.

— J'ai porté à mon maître la nouvelle de la mort de Juliette ; — aussitôt il a pris la poste, a quitté Mantoue — et est venu dans ce cimetière, à ce monument. — Là, il m'a chargé de remettre de bonne heure à son père la lettre que voici, — et, entrant dans le caveau, m'a ordonné sous peine de mort — de partir et de le laisser seul.

LE PRINCE, prenant le papier que tient Balthazar.

— Donne-moi cette lettre, je veux la voir... — Où est le page du comte, celui qui a appelé le guet ? — Maraud, qu'est-ce que ton maître a fait ici ?

LE PAGE.

— Il est venu jeter des fleurs sur le tombeau de sa fiancée — et m'a dit de me tenir à l'écart, ce que j'ai fait. — Bientôt un homme avec une lumière est arrivé pour ouvrir la tombe ; — et, quelques instants après, mon maître a tiré l'épée contre lui ; — et c'est alors que j'ai couru appeler le guet.

LE PRINCE, jetant les yeux sur la lettre.

— Cette lettre confirme les paroles du moine... — Voilà tout le récit de leurs amours... Il a appris qu'elle était morte ; — aussitôt, écrit-il, il a acheté du poison — d'un pauvre apothicaire et sur-le-champ — s'est rendu dans ce caveau pour y mourir et reposer près de Juliette...

Regardant autour de lui.

— Où sont-ils, ces ennemis? Capulet! Montague! — Voyez par quel fléau le ciel châtie votre haine : — pour tuer vos joies il se sert de l'amour!... — Et moi, pour avoir fermé les yeux sur vos discordes, — j'ai perdu deux parents. Nous sommes tous punis (144).

CAPULET.

— O Montague, mon frère, donne-moi ta main.

Il serre la main de Montague.

— Voici le douaire de ma fille ; je n'ai rien — à te demander de plus.

MONTAGUE.

Mais moi, j'ai à te donner plus encore. — Je veux dresser une statue de ta fille en or pur. — Tant que Vérone gardera son nom, — il n'existera pas de figure plus honorée — que celle de la loyale et fidèle Juliette (145).

CAPULET.

— Je veux que Roméo soit auprès de sa femme dans la même splendeur : — pauvres victimes de nos inimitiés!

LE PRINCE.

— Cette matinée apporte avec elle une paix sinistre, — le soleil se voile la face de douleur. — Partons pour causer encore de ces tristes choses. — Il y aura des graciés et des punis. — Car jamais aventure ne fut plus douloureuse — que celle de Juliette et de son Roméo.

Tous sortent (145).

# NOTES

SUR

## ANTOINE ET CLÉOPATRE ET ROMÉO ET JULIETTE.



(1) La tragédie d'*Antoine et Cléopâtre* a été imprimée pour la première fois, sans division d'actes ni de scènes, dans l'édition in-folio de 1623 ; elle est l'avant-dernière pièce du volume, où elle prend place entre *Othello* et *Cymbeline*. — Les recherches faites par les commentateurs pour fixer l'époque à laquelle elle a été représentée sont restées jusqu'ici infructueuses : Malone et Chalmers indiquent l'année 1608, mais sans donner de motif sérieux. *Antoine et Cléopâtre* appartient évidemment au même cycle que *Coriolan* et *Jules César*, et j'incline à croire avec M. Knight que la composition des trois pièces romaines occupa la fin de l'existence de Shakespeare. Sans doute cette magnifique trilogie fut le dernier miracle de ce génie tout-puissant, qui, après avoir ressuscité le monde du moyen âge, voulut, avant de disparaître, faire revivre la société antique.

Ainsi que je l'ai dit à l'Introduction, l'auteur a suivi minutieusement le récit de Plutarque. Dès 1579, les *Vies des hommes illustres* avaient été traduites par sir Thomas North, non sur le texte grec, mais d'après la version française d'Amyot, et, — disons-

le avec orgueil, — c'est le travail de notre compatriote qui a servi à Shakespeare pour élever son monument. Si scrupuleuse est l'exactitude avec laquelle Shakespeare reproduit Amyot, que, pour traduire l'un, je n'ai eu souvent qu'à copier l'autre. Le lecteur trouvera cités plus loin tous les passages dont l'auteur s'est particulièrement inspiré ; j'ai souligné dans ces citations quantité de phrases et de mots littéralement empruntés par le poète au prosateur.

*Antoine et Cléopâtre* a été abrégé pour le théâtre de Drury-Lane, en 1758, par Edward Capell.

(2) « Mais, pour revenir à Cléopâtre, Platon écrit que l'art et science de flatter se traite en quatre manières, toutefois elle en inventa beaucoup de sortes : car fût en jeu ou en affaire de conséquence, elle trouvait toujours quelque nouvelle volupté par laquelle elle tenait sous sa main et maîtrisait Antonius, ne l'abandonnant jamais, et jamais ne le perdant de vue ni de jour ni de nuit : car elle jouait aux dés, elle buvait, elle chassait ordinairement avec lui, elle était toujours présente quand il prenait quelque exercice de la personne : quelquefois qu'il se déguisait en valet pour *aller la nuit rôder par la ville*, et s'amuser aux fenêtres et aux huis des boutiques des petites gens mécaniques, à contester et railler avec ceux qui étaient dedans, elle prenait l'accoutrement de quelque chambrière, et s'en allait battre le pavé et courir avec lui, dont il revenait toujours avec quelques moqueries et bien souvent avec des coups qu'on lui donnait : et combien que cela déplût et fût suspect à la plupart, toutefois communément ceux d'Alexandrie étaient bien aises de cette joyeuseté et la prenaient en bonne part, disant élégamment et ingénieusement qu'Antonius leur montrait un visage comique, c'est-à-dire joyeux, et aux Romains un tragique, c'est-à-dire austère. » — (*Plutarque traduit par Amyot. Vie d'Antoine.*)

(3) « Ainsi, comme Antonius prenait ses ébats en telles folies et telles jeunessees, il lui vint de mauvaises nouvelles de deux côtés : l'une de Rome, que Lucius, son frère, et Fulvia, sa femme, avaient premièrement eu noise et débat ensemble, et puis étaient

entrés en guerre ouverte contre César, et avaient tout gâté tant qu'ils avaient été contraints de vider et s'enfuir de l'Italie : l'autre, qui n'était point meilleure que celle-là, c'est que Labiénus, avec l'armée des Parthes, subjuguait et conquérait toute l'Asie, depuis le fleuve d'Euphrate et depuis la Syrie, jusques au pays de Lydie et Ionie. Et adonc commença-t-il à toute peine à s'éveiller un petit, comme s'il eût été bien fort endormi, et par manière de dire à s'en revenir d'une grande ivresse. Si voulut aller à l'encontre des Parthes premièrement, et tira jusques à la contrée de la Phénicie ; mais là il reçut des lettres de Fulvia pleines de lamentations et de pleurs : par quoi il tourna tout court devers l'Italie avec deux cents navires, et allant recueillir par les chemins tous ses amis qui s'enfuyaient de l'Italie vers lui, et par lesquels il fut informé que Fulvia était la seule cause de cette guerre, laquelle étant d'une nature fâcheuse, perverse et téméraire, avait expressément ému ce trouble et tumulte en Italie, pour l'espérance de le retirer par ce moyen d'avec Cléopatra. Or advint-il de bonne fortune que cette Fulvia, en allant trouver Antonius, mourut de maladie en la ville de Siccyone, et pourtant fut l'appointement entre lui et César plus aisé à traiter. »

(4) Allusion à une ancienne superstition mentionnée par Holinshed : « Un crin de cheval jeté dans un bassin d'eau croupie ne tardera pas à remuer et à devenir une créature vivante. — *Description of England*, p. 224.

(5) « D'autre part Cicéron, qui était lors le premier homme de la ville en autorité et en réputation, irritait et mutinait tout le monde à l'encontre d'Antonius, tellement qu'à la fin il fit tant que le sénat le déclara et jugea ennemi de la chose publique, et décerna au jeune César des sergents qui porteraient les haches devant lui et autres marques et enseignes du magistrat et de la dignité prétoriale, et envoya Hircius et Pansa, qui pour lors étaient consuls, avec deux armées, pour débouter et chasser Antonius hors de toute l'Italie. Ces deux consuls ensemble, avec César qui avait aussi une armée, allèrent trouver Antonius au siège devant la ville de Modène, et là le défrent en bataille :

mais tous les deux consuls y moururent. Antonius, en s'enfuyant de cette défaite, se trouva en plusieurs nécessités et détresses grandes tout à un coup, dont la plus pressante était la faim : mais il avait cela de nature qu'il se surpassait soi-même en patience et en vertu quand il se trouvait en adversité, et plus la fortune le pressait, plus il devenait semblable à un homme véritablement vertueux. Or, est-ce bien chose commune à tous ceux qui tombent en tels détroits de nécessité, de sentir et entendre ce que requiert alors le devoir et la vertu : mais il en est peu qui en telles traverses et secousses de fortune aient le cœur assez ferme pour faire et imiter ce qu'ils louent et estiment, ou pour fuir ce qu'ils blâment et reprennent, mais plutôt au contraire se laissent aller pour l'accoutumance qu'ils ont de vivre à leur aise et, par faiblesse et lâcheté de cœur, fléchissent et changent leurs premiers discours. Pourtant était-ce un exemple merveilleux aux soldats de voir Antonius, qui avait accoutumé de vivre en délices et en si grande affluence de toutes choses, boire facilement de l'eau puante et corrompue, manger des fruits et racines sauvages : et dit-on encore plus qu'il mangea des écorces d'arbres et des bêtes, dont par avant jamais homme n'avait tâté, en passant les monts des Alpes. »

(6) « Quand Antonius eut pris terre en Italie et qu'on vit que Cæsar ne lui demandait rien quant à lui, et qu'Antonius, d'autre côté, rejetait tout ce dont on le chargeait sur sa femme Fulvia, les amis de l'un et de l'autre ne voulurent point qu'ils entrassent plus avant en contestation ni inquisition pour avérer qui avait le tort ou le droit, et qui était cause de ce trouble, de peur d'aigrir davantage les choses, mais les accordèrent, et divisèrent entre eux l'empire de Rome, faisant la mer Ionique borne de leur partage : car ils baillèrent toutes les provinces du Levant à Antonius et celles de l'Occident à Cæsar, laissant à Lépida l'Afrique, et arrêterent que, l'un après l'autre, ils feraient leurs amis consuls quand ils ne le voudraient être eux-mêmes. Cela semblait être bien avisé, mais qu'il avait besoin de plus étroit lien et de plus grande sûreté dont fortune bailla le moyen Car il y avait Octavia, sœur aînée de Cæsar, non d'une même mère, car elle était née

d'Ancharia, et lui après d'Accia. Il aimait singulièrement cette sienne sœur : aussi était-ce à la vérité une excellente dame, veuve de son premier mari, Caius Marcellus, qui naguères était décédé, et sembla qu'Antonius était veuf depuis le décès de Fulvia : car il ne niait point qu'il n'eût Cléopatra, mais aussi ne confessait-il pas qu'il la tint pour femme, mais débatait encore de cela la raison contre l'amour de cette Égyptienne. Par quoi tout le monde mit en avant ce mariage, espérant que cette dame Octavia, laquelle avait la grâce, l'honnêteté et la prudence conjointe à une si rare beauté, quand elle demeurerait avec Antonius, étant aimée et estimée, comme la raison voulait que le fût une telle dame, qu'elle serait cause d'une bonne paix et certaine amitié entre eux. »

(7) « J'ai autrefois ouï raconter à mon grand-père Lampryas qu'un Philotas, médecin, natif de la ville d'Amphissa, lui contait comme en ce temps-là il était en Alexandrie, étudiant en son art de médecine, et que l'un des maîtres cuisiniers de la maison d'Antonius, auquel il avait pris connaissance, le mena avec lui comme un jeune homme curieux de voir, pour lui montrer le grand appareil et la somptuosité d'un seul souper. Quand il fut en la cuisine, il y vit une infinité de viandes, et, entre autres, huit sangliers tout entiers qu'on rôtissait, dont il fut fort ébahi, disant qu'il devait avoir grand nombre de gens à ce souper. Le cuisinier s'en prit à rire, et lui répondit qu'il n'y en avait pas beaucoup, mais environ douze seulement : mais qu'il fallait que tout ce qui était mis sur la table fût cuit et servi à son point, lequel se gâte et se passe en un moment, et Antonius voudra peut-être souper tout à cette heure, ou bien d'ici à un peu de temps, ou possible qu'il le différera plus tard, pour ce qu'il aura bu sur jour, ou qu'il sera entré en quelque long propos : et à cette cause on prépare, non un souper seul, mais plusieurs pour autant qu'on ne saurait deviner l'heure qu'il voudra souper. »

(8) « Étant Antonius de telle nature, le dernier et le comble de tous ses maux, c'est à savoir l'amour de Cléopatra, lui survint qui éveilla et excita plusieurs vices qui étaient encore cachés en

lui : et s'il lui était resté quelque scintille de bien et quelque espérance de ressource, elle l'éteignit du tout et le gâta encore plus qu'il n'était auparavant. Si fut pris en cette manière : ainsi qu'il allait pour faire la guerre contre les Parthes, il envoya ajourner Cléopatra à comparoir en personne par-devant lui quand il serait en la Cilicie, pour répondre aux charges et imputations qu'on proposait à l'encontre d'elle. Si Cléopatra fit provision de quantité de dons et de présents, de force or et argent, de richesses et de beaux ornements, comme il est croyable qu'elle pouvait apporter d'une si grande maison et d'un si opulent et si riche royaume comme celui d'Égypte. Mais pourtant elle ne porta rien avec elle en quoi elle eût tant d'espérance ni de confiance comme en soi-même, et aux charmes et enchantements de sa beauté et bonne grâce. Par quoi, combien qu'elle fût mandée par plusieurs lettres, tant d'Antonius même que de ses amis, elle en fit si peu de compte et se moqua tant de lui, qu'elle n'en daigna autrement s'avancer, sinon que de se mettre sur le fleuve Cydnus dedans un bateau dont *la poupe était d'or, les voiles de pourpre, les rames d'argent*, qu'on maniait au son et à la cadence d'une musique de flûtes, hautbois, cithres, violes et autres tels instruments dont on jouait dedans. Et au reste, *quant à sa personne, elle était couchée dessous un pavillon d'or tissu*, vêtue et accourée tout en la sorte qu'on dépeint ordinairement Vénus, et auprès d'elle, d'un côté et d'autre, de beaux petits enfants, habillés ni plus ni moins que les peintres ont accoutumé de peindre les amours, avec des éventaux en leurs mains dont ils s'éventaient. Ses femmes et damoiselles, semblablement les plus belles, étaient habillées *en nymphes néréides* qui sont *les fées des eaux*, et comme les Graces, les unes appuyées sur le timon, les autres sur les câbles et cordages du bateau, duquel il sortait de merveilleusement douces et suaves odeurs de parfums qui remplissaient deçà et delà les rives toutes couvertes de monde innumérable : car les uns accompagnaient le bateau le long de la rivière, les autres accouraient de la ville pour voir ce que c'était ; et sortit une si grande foule de peuple, que finalement Antonius, étant sur la place en son siège impérial à donner audience, y demeura tout seul, et courait une voix par les bouches du commun



peuple, que c'était la déesse Vénus, laquelle venait jouer chez le dieu Bacchus pour le bien universel de toute l'Asie. *Quand elle fut descendue en terre, Antonius l'envoya convier de venir souper en son logis : mais elle lui manda qu'il valait mieux que lui plutôt vint souper chez elle. Par quoi, pour se montrer gracieux à son arrivée envers elle, il lui voulut bien obtempérer et y alla, où il trouva l'appareil du festin si grand et si exquis qu'il n'est possible de le bien exprimer. »*

(9) « Antonius avait avec lui un devin égyptien, de ceux qui se mêlent de juger les nativités et prédire les aventures des hommes en considérant l'heure de leur naissance, lequel, fût pour gratifier à Cléopatra ou pour ce qu'il le trouvait ainsi par son art, disait franchement à Antonius que sa fortune, laquelle était de soi très-illustre et très-grande, s'effaçait et s'offusquait auprès de celle de César, et pourtant lui conseillait de se reculer le plus loin qu'il pourrait de ce jeune seigneur : car *ton démon*, disait-il, c'est-à-dire *le bon ange et l'esprit qui t'a en garde*, craint et redoute le sien, et *étant courageux et hautain* quand il est seul à part lui, il devient craintif et peureux quand il s'approche de l'autre. Quoi que ce soit, les événements approuvaient ce que disait cet Égyptien. Car on dit que toutes les fois qu'ils tiraient au sort, par manière de passe-temps, à qui aurait quelque chose, ou qu'ils jouaient aux dés, Antonius perdait toujours. Quelquefois, par jeu, ils faisaient jouter des coqs ou des cailles qui étaient duites et faites à se battre. Celles de César vainquaient toujours, de quoi Antonius était marri en soi-même, combien qu'il n'en montrât rien par dehors, et pourtant en ajoutait plus de foi à cet Égyptien. »

(10) « Antonius se mit quelquefois à pêcher à la ligne, et voyant qu'il ne pouvait rien prendre, en était fort dépité et marri à cause que Cléopatra était présente. Si commanda secrètement à quelques pêcheurs, quand il aurait jeté sa ligne, qu'ils se plongeassent soudain en l'eau et qu'ils allassent accrocher à son hameçon quelques poissons de ceux qu'ils auraient pêchés auparavant, et puis retira ainsi deux ou trois fois la ligne avec

prise. Cléopatra s'en aperçut incontinent, toutefois elle fit semblant de n'en rien savoir et de s'émerveiller comment il pêchait si bien : mais à part elle conta le tout à ses familiers et leur dit que le lendemain ils se trouvassent sur l'eau pour voir l'ébattement. Ils y vinrent sur le port en grand nombre et se mirent dedans des bateaux de pêcheurs, et Antonius aussi lâcha la ligne, et lors Cléopatra commanda à l'un de ses serviteurs qu'il se hâtât de plonger devant ceux d'Antonius et qu'il allât attacher à l'hameçon de sa ligne quelque vieux poisson salé, comme ceux qu'on apporte du pays de Pont : cela fait, Antonius, qui cuida qu'il y avait un poisson de pris, tira incontinent sa ligne, et adonc, comme on peut penser, tout les assistants se prirent bien fort à rire, et Cléopatra en riant lui dit : Laisse-nous, seigneur, à nous autres Égyptiens habitants de Pharos et de Canopus, laisse-nous la ligne : ce n'est pas ton métier : ta chasse est de prendre et conquérir villes et cités, pays et royaumes. »

(11) « Or tenait alors Sextus Pompéius la Sicile, et de là courait et pillait toute l'Italie avec un grand nombre de fustes et autres navires de corsaires que conduisaient Ménas et Ménécates, deux écumeurs de mer, dont ils travaillaient tellement toute la mer que personne ne s'osait mettre à la voile : et si avait plus que Sextus Pompeius s'était honnêtement porté envers Antonius, car il reçut humainement sa mère, laquelle s'enfuyait de l'Italie avec Fulvia : par quoi ils avisèrent qu'il fallait aussi appointer avec lui. Si convinrent ensemble près le mont de Misène sur une levée qui est jetée assez avant dedans la mer, ayant Pompéius la flotte de ses navires là auprès à l'ancre, et Antonius et Cæsar leurs armées sur le bord de la mer tout à l'endroit de lui, là où, après qu'ils eurent arrêté que Pompéius aurait la Sicile et la Sardaigne, par tel convenant *qu'il nettoierait la mer de tous corsaires et larrons*, et la rendrait sûre et navigable et outre enverrait quelque certaine quantité de blés à Rome, ils se convièrent les uns les autres à manger ensemble, et tirèrent au sort à qui le premier ferait le festin. Le sort échut premier à Pompéius, pourquoi Antonius lui demanda : Et où souperons-nous ? Là, répondit Pompéius, en lui montrant sa galère Capitainesse qui

était à six rangs de rames : car c'est, dit-il, la seule maison paternelle qu'on m'a laissée. Ce qu'il disait pour piquer Antonius, à cause qu'il tenait la maison de Pompéius le Grand, son père : si fit jeter en mer force ancres pour assurer sa galère, et bâtir un pont de bois pour passer depuis le chef de Misène jusques en sa galère, où il les reçut et festoya à bonne chère : mais au milieu du festin, comme ils commençaient à s'échauffer et à gaudir Antonius de l'amour de Cléopatra, Ménas le corsaire s'approcha de Pompéius, et lui dit tout bas en l'oreille : *Veux-tu que je coupe les cordages des ancres, et que je te fasse seigneur, non-seulement de Sicile et de Sardaigne, mais aussi de tout l'état et empire de Rome?* Pompéius, après avoir un petit pensé en soi-même, lui répondit : *Tu le devais faire sans m'en avertir, mais maintenant contentons-nous de ce que nous avons : car quant à moi, je n'ai point appris de fausser ma foi, ni de faire acte de trahison.* »

(12) Julius Cæsar manda secrètement à Cléopatra qui était aux champs, qu'elle revînt ; et elle prenant en sa compagnie Apollodorus, Sicilien, seul de tous ses amis, se mit dedans un petit bateau, sur lequel elle vint aborder au pied du château d'Alexandrie qu'il était jà nuit toute noire : et n'ayant moyen d'y entrer autrement sans être connue, elle s'étendit tout de son long dessus un faisceau de hardes qu'Apollodorus plia et lia par-dessus avec une grosse courroie, puis le chargea sur son col, et le porta ainsi dedans à Cæsar par la porte du château. Ce fut la première amorce, à ce qu'on dit, qui attira Cæsar à l'aimer. » *Plutarque traduit par Amyot. Vie de Julius Cæsar.*

(13) « Cependant Ventidius défit une autre fois en bataille, qui fut donnée en la contrée Cyrrestique, Pacorus, le fils d'Orodes, roi des Parthes, lequel était derechef venu avec grosse puissance pour envahir et occuper la Syrie, en laquelle journée il mourut un grand nombre de Parthes, et entre les autres y demeura Pacorus lui-même. Cet exploit d'armes, excellent entre les plus glorieux qui furent onques faits, donna aux Romains pleine et entière vengeance de la honte et perte qu'ils reçurent à la mort

de Marcus Crassus, et fit retirer les Parthes et se contenir au dedans des limites de la Mésopotamie et de la Médie, après avoir été déconfits et défaits par trois fois tout de rang en bataille ordonnée ; mais Ventidius n'osa pas entreprendre de les poursuivre plus outre, à cause qu'il craignait qu'il ne s'acquît l'envie et la male grâce d'Antonius. » *Vie d'Antoine.*

(14) Shakespeare semble avoir transporté dans son drame une scène historique dont il a été contemporain. En écoutant les minutieuses questions que Cléopâtre adresse ici au messager, on croirait entendre la reine Élisabeth interrogeant Melville sur le compte de sa rivale Marie Stuart. « Sa Majesté, raconte l'ambassadeur écossais dans ses *Mémoires*, me demanda quels cheveux je préférerais, les siens ou ceux de la reine Marie. Je lui dis que leurs deux chevelures étaient d'un blond également rare. — Elle me pressa de lui dire qui des deux était la plus belle. Je lui dis qu'elle (la reine Élisabeth) était la plus belle en Angleterre et que ma reine était la plus belle en Écosse. Elle insista sur sa question. Je répondis qu'elles étaient les deux plus gracieuses personnes de leurs royaumes : que Sa Majesté était la plus jolie et ma souveraine la plus belle. — Elle me demanda quelle était la plus grande. Je lui dis que c'était ma reine. « Elle est trop grande alors, fit-elle, car je ne suis ni trop grande ni trop petite. » Elle me demanda quelles étaient les occupations de la reine Marie. Je répliquai que, d'après ma dernière dépêche, ma reine revenait d'une chasse dans les hautes terres ; que, quand ses affaires le lui permettaient, elle lisait l'histoire, que d'autres fois elle jouait du luth et du clavecin. — En jouait-elle bien ? — Mais raisonnablement pour une reine... — Elle me demanda qui dansait le mieux, ma reine ou elle ? Je répondis que ma reine dansait avec autant de noblesse qu'elle. Elle me répéta alors qu'elle voudrait voir la reine Marie d'une manière commode. Je lui offris de la mener secrètement en poste, déguisée en page. Elle pourrait voir ainsi la reine comme le roi Jacques V avait vu la sœur du duc de Vendôme qu'il devait épouser. J'ajoutai qu'elle n'aurait qu'à faire défendre son appartement pendant son absence, comme si elle était malade. Il n'était

nécessaire de mettre dans la confiance que Lady Strafford et l'un des grooms de la chambre. Cette idée parut d'abord lui plaire ; puis elle reprit en soupirant : « Hélas ! si je pouvais faire ça ! »  
— *Melville's Memoirs.*

(15) « Pour quelques rapports qu'on lui fit, Antonius se courrouça derechef à l'encontre de Cæsar et s'embarqua pour aller vers l'Italie avec trois cents navires : et pour ce que ceux de Brundisium ne voulurent pas recevoir son armée en leur port, il tira à Tarente là où Octavia sa femme, qui était venue avec lui de la Grèce, le supplia que son plaisir fût de l'envoyer vers son frère, ce qu'il fit. Elle était pour lors enceinte, et si avait déjà une seconde fille de lui, et néanmoins se mit en voie et rencontra Cæsar en chemin, qui menait avec lui Mæcenas et Agrippa, ses deux principaux amis, lesquels elle tira à part, et leur fit les plus affectueuses prières et supplications de quoi elle se put aviser, qu'ils ne voulussent permettre qu'elle qui était la plus heureuse femme du monde, devînt la plus misérable et la plus infortunée qui fut oncques : car maintenant tout le monde, disait-elle, a les yeux sur moi, pour autant que je suis sœur de l'un des empereurs et femme de l'autre. Or si (ce qu'à Dieu ne plaise) lepire conseil a lieu et que la guerre se fasse, quant à vous, il est incertain auquel des deux les dieux aient destiné d'être vainqueur ou vaincu : mais quant à moi, de quelque côté que la victoire se tourne, en tout événement ma condition sera toujours malheureuse. » — *Plutarque traduit par Amyot. Vie d'Antoine.*

(16) « Aussi à vrai dire Antonius était par trop insolent et trop superbe, et quasi comme fait en dépit et en mépris des Romains. Car il fit assembler tout le peuple dedans le parc, là où les jeunes gens s'adressent aux exercices de la personne, et là, dessus un haut tribunal argenté, fit mettre deux chaires d'or, l'une pour lui et l'autre pour Cléopatra, et d'autres plus basses pour ses enfants : puis déclara publiquement devant toute l'assistance qu'il établissait premièrement Cléopatra reine d'Égypte, de Cypre, de Lydie et de la basse Syrie, et avec elle Cæsarion aussi roi des mêmes royaumes : on estimait ce Cæsarion

fils de Julius Cæsar, qui avait laissé Cléopatra enceinte. Secondement il appela ses enfants de lui et d'elle les rois des rois et donna pour apanage à Alexandre l'Arménie, la Médie et les Parthes quand il les aurait subjugués et conquis, et à Ptolémæus la Phénicie, la Syrie et la Cilicie : mais quand et quand il amena en public Alexandre vêtu d'une robe longue à la médoise, avec un haut chapeau pointu sur la tête, dont la pointe était droite, ainsi que le portent les rois des Médois et des Arméniens, et Ptolémæus vêtu d'un manteau à la macédonienne avec des pantoufles à ses pieds et un chapeau à large rebras bordé d'un bandeau royal, car tel était l'acoutrement que soulaient porter les rois successeurs d'Alexandre le Grand. Ainsi après que ses enfants eurent fait la révérence et baisé leur père et mère, incontinent une troupe de gardes arméniens, attirés expressément, en environna l'un, et une de Macédoniens l'autre. Quant à Cléopatra elle *vétait l'accoutrement sacré de la déesse Isis et donnait audience* à ses sujets comme une nouvelle Isis. Cæsar rapportant ces choses au sénat, et l'en accusant souventefois devant tout le peuple romain, fit tant qu'il irrita tout le monde contre lui. Antonius de l'autre côté envoya à Rome pour le contre-charger et accuser aussi : mais les principaux points des charges étaient qu'ayant dépouillé Sextus Pompéius de la Sicile, *il ne lui avait point baillé sa part de l'île* : secondement, *qu'il ne lui rendait point les navires* et vaisseaux qu'il avait empruntés de lui pour cette guerre : tiercement, qu'ayant débouté Lépидus leur compagnon au triumvirat de sa part de l'empire, et l'ayant destitué de tous bonheurs, il retenait par devers lui la personne, les terres et revenus d'icelles qui lui avaient été assignées pour sa part, et après tout qu'il avait presque distribué à ses gendarmes toute l'Italie et n'en avait rien laissé aux siens. Cæsar lui répondait, quant à Lépидus, qu'il l'avait déposé voirement, et privé de sa part de l'empire, pour autant qu'il en abusait outrageusement : et quant à ce qu'il avait conquis par les armes, qu'il en ferait volontiers part à Antonius, pourvu qu'il lui fit aussi le semblable de l'Arménie : quant à ses gens de guerre, qu'ils ne devaient rien quereller en Italie pour autant qu'ils possédaient la Médie et la Parthe, lesquels ils avaient ajoutés à

l'Empire Romain, en combattant vaillamment avec leur Empereur. »

(17) « Après donc que Cæsar eut suffisamment fait ses apprêts, il fit publiquement décerner la guerre contre Cléopatra et abroger la puissance et l'empire d'Antonius, attendu qu'il l'avait préalablement cédé à une femme. Et disait davantage Cæsar qu'Antonius n'était pas maître de soi, mais que Cléopatra par quelques charmes et poisons amatoires l'avait fortrait de son bon sens, et que ceux qui leur feraient la guerre, seraient un *Mardian eunuque*, un *Photinus*, une *Irás*, femme de chambre de Cléopatra qui lui accoutrait ses cheveux, et une *Charmion*, lesquelles maniaient les principales affaires de l'empire d'Antonius. »

(18) « Antonius était si abbêti et si asservi au vouloir d'une femme que, combien qu'il fût de beaucoup le plus fort par terre, il voulut néanmoins que l'affaire se vidât par un combat de mer pour l'amour de Cléopatra, encore qu'il vît devant ses yeux qu'à faute de forçaires ses capitaines prenaient et enlevaient de la pauvre Grèce par force toutes gens qu'on pouvait trouver par les champs, viateurs passants, muletiers, moissonneurs, de jeunes garçons, et encore ne pouvaient-ils pas fournir à emplir les galères, tellement que la plus grande partie était vide et ne pouvait voguer qu'à peine à cause qu'il n'y avait pas assez de gens de rame dedans. Mais au contraire, celles de Cæsar n'étaient point bâties pompeusement en grandeur et hauteur pour une ostentation de magnificence, mais étaient légères et faciles à manier, armées et fournies de forçaires autant comme il leur en fallait, lesquelles il tenait toutes prêtes ès ports de Tarente et de Brundusium. Si manda à Antonius qu'il ne reculât plus en perdant temps et qu'il vint avec son armée en Italie, et quant à lui, qu'il lui baillerait havres et rades pour pouvoir sûrement et sans empêchement prendre terre, et qu'il se reculerait avec son armée arrière de la mer au dedans de l'Italie, autant que se peut étendre la course d'un cheval, jusqu'à ce qu'il eût exposé son armée en terre et qu'il fût logé. Antonius bravant à l'opposite, lui remanda qu'il

*le défait de combattre seul à seul en champ clos, combien qu'il fût le plus vieil, et, s'il fuyait ce combat, qu'il le combattait en bataille rangée ès campagnes de Pharsale, comme avaient fait auparavant Julius Cæsar et Pompéius. »*

(19) « Après donc qu'il fut tout conclu et arrêté qu'on combattait par mer, il fit brûler toutes les autres naves fors que soixante égyptiennes, et ne retint que les meilleures et les plus grandes galères depuis trois rangs de rames jusqu'à dix, sur lesquelles il mit vingt et deux mille combattants, avec deux mille hommes de trait : mais ainsi qu'il ordonnait ses gens en bataille, il y eut un chef de bande, vaillant homme et qui s'était trouvé en plusieurs affaires et rencontres sous sa charge, tellement qu'il en avait le corps tout détaillé et cicatricé de coups, lequel, ainsi qu'Antonius passait au long de lui, s'écria et dit tout haut : Sire empereur, comment mets-tu ton espérance en ces méchants et frères bois ici ? *te défies-tu de ces miennes cicatrices et de cette épée ?* laisse combattre les Phéniciens et les Égyptiens sur la mer, et nous laisse la terre ferme sur laquelle *nous avons accoutumé de vaincre ou de mourir debout.* Antonius passa outre sans lui répondre, seulement lui fit-il signe de la main et de la tête, comme s'il eût voulu admonester qu'il eût bon courage, toutefois il n'avait pas lui-même guère bonne espérance. »

(20) « Toutefois le combat était encore égal et la victoire en doute sans incliner plus d'un côté que d'autre, quand on vit soudainement les soixante naves de Cléopatra dresser les mâts et déployer les voiles pour prendre la fuite : si s'enfuirent tout à travers de ceux qui combattaient ; car elles avaient été mises derrière les grands vaisseaux et mirent les autres en grand trouble et désarroi : pour ce les ennemis mêmes s'émerveillèrent fort de les voir ainsi cingler à voiles déployées vers le Péloponèse : et là Antonius montra tout évidemment qu'il avait perdu le sens et le cœur, non-seulement d'un empereur, mais aussi d'un vertueux homme, et qu'il était transporté d'entendement, et que cela est vrai qu'un certain ancien a dit en se jouant que l'âme d'un amant vit au cœur d'autrui, non pas au sien : tant il



se laissa mener et trainer à cette femme comme s'il eût été collé à elle, et qu'elle n'eût su se remuer sans le mouvoir aussi. Car, tout aussitôt qu'il vit partir son vaisseau, il oublia, abandonna et trahit ceux qui combattaient et se faisaient tuer pour lui, et se jeta en une galère à cinq rangs de rames pour suivre celle qui l'avait déjà commencé à ruiner, et qui le devait encore du tout achever de détruire. »

(21) « Quant à lui-même, il se délibérait de traverser en Afrique, et prit l'une de ses carraques chargée d'or et d'argent et d'autres meubles, laquelle il donna à ses amis, leur commandant qu'ils la partissent entre eux, et qu'ils cherchassent moyen de se sauver. Ils répondirent en pleurant qu'ils ne le feraient point et qu'ils ne l'abandonneraient jamais. Adonc Antonius les reconforta fort humainement et affectueusement, les priant de se retirer. Si écrivit à Theophilus, le gouverneur de Corinthe, qu'il leur donnât moyen d'être en sûreté et qu'il les cachât dans quelque lieu secret jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur appointment avec César. »

(22) « Ils envoyèrent des ambassadeurs vers César en l'Asie, elle réquérant le royaume d'Égypte pour ses enfants, et lui priant qu'on le laissât vivre à Athènes comme personne privée, si César ne voulait qu'il demeurât en Égypte. Et pour tant qu'ils n'avaient à l'entour d'eux autre personne de quelque apparence, à cause que les uns s'en étaient fuis et qu'il ne se fiaient guères aux autres, ils furent contraints d'y envoyer Euphronius, le précepteur de leurs enfants; César ne voulut point ouïr les prières et requêtes d'Antonius; mais quant à Cléopatra, il lui fit réponse qu'il ne lui refusait rien qui fût juste ou équitable, moyennant qu'elle fit mourir ou qu'elle chassât hors de son pays Antonius. »

(23) « César envoya l'un de ses serviteurs, nommé Tyréus, homme clairvoyant et bien avisé, et qui, apportant lettres de créance d'un jeune seigneur à une femme hautaine et qui se contentait grandement et se fiait de sa beauté, l'eût par son élo-

quence facilement pu émouvoir. Celui-ci parlait à elle plus longtemps que les autres, et lui faisait la reine très-grand honneur, tellement qu'il mit Antonius en quelque imagination et soupçon : si le fit saisir au corps et fouetter à bon escient, puis le renvoya ainsi accoutré à César, lui mandant qu'il l'avait irrité, *pour autant qu'il faisait trop du superbe, et l'avait eu en mépris, mêmelement lorsqu'il était facile et aisé à aigrir pour la misère en laquelle il se trouvait. Bref, si tu le trouves mauvais (dit-il), tu as par devers toi un de mes affranchis, Hipparchus, pends-le si tu veux, ou le fouette à ton plaisir, afin que nous soyons égaux.* De là en avant Cléopatra, pour se purger des imputations qu'il lui mettait sus et des soupçons qu'il avait contre elle, l'entretint et le caressa le plus soigneusement et le plus diligemment qu'elle put : car tout premier là où elle solennisait le jour de sa nativité petitement et escharsement, comme il convenait à sa fortune présente, au contraire elle célébrait le jour de la sienne de telle sorte qu'elle outrepassait toutes les bornes de somptuosité et magnificence en manière que plusieurs des conviés au festin, lesquels y étaient venus pauvres, s'en retournaient tous riches. »

(24) « Si César approcha tant qu'il vint planter son camp tout joignant la ville dedans les lices, où on avait accoutumé de manier et piquer les chevaux. Antonius fit une saillie sur lui et combattit vaillamment, si bien qu'il repoussa les gens de cheval de César et les mena battant jusque dedans leur camp, puis s'en revint au palais se glorifiant grandement de cette victoire, et baisa Cléopatra tout ainsi armé comme il était venu du combat, lui recommandant l'un de ses hommes d'armes, lequel en cette escarmouche avait très-bien fait son devoir, et elle pour loyer de sa vertu, lui donna un corselet et un armet d'or ; mais l'homme d'armes, après qu'il eut reçu ce riche présent, la nuit s'en alla rendre à César. Et Antonius envoya une autre fois défier César, et lui présenter le combat d'homme à homme. *César lui fit réponse qu'il avait beaucoup d'autres moyens de mourir que celui-là* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'ambiguïté de cette phrase, fidèlement reproduite par North, a fait

(25) « Parquoi Antonius voyant qu'il ne restait point de plus honnête moyen de mourir qu'en combattant vaillamment, se délibéra de faire tout son dernier effort tant par mer comme par terre : et en soupant, comme on dit, commanda à ses serviteurs et officiers domestiques qui le servaient à table, qu'ils lui versassent largement à boire et le traitassent à la meilleure chère qu'ils pourraient : Car, dit-il, vous ne savez si vous m'en ferez demain autant, ou si vous servirez autres maîtres, et peut-être ne sera-ce plus rien que de moi, sinon un corps mort étendu : toutefois, voyant que ses gens et ses familiers fondaient en larmes en lui oyant dire ces paroles, pour rhabiller ce qu'il avait dit, il y ajouta qu'il ne les mènerait point en bataille, dont il ne pensât plutôt retourner sûrement avec la victoire qu'y mourir vaillamment avec gloire. »

(26) « Au demeurant cette nuit même environ la minuit presque, comme toute la ville était en silence, frayeur et tristesse, pour l'attente de l'issue de cette guerre, on dit que soudainement on ouït l'harmonie et les sons accordés de toutes sortes d'instruments de musique, avec la clameur d'une grande multitude, comme si c'eussent été des gens qui eussent dansé et qui fussent allés chantant, ainsi qu'on fait es fêtes de Bacchus, avec mouvement et saltations satyriques ; et semblait que cette danse passât tout à travers de la ville par la porte qui répondait au camp des ennemis, et par cette porte dont on oyait le bruit, toute la troupe commettre à Shakespeare une erreur historique. Le poète a cru que le mot *il se rapportait à César*, et en conséquence il a prêté cette réponse à Octave :

Let the old ruffian know,

I have many other ways to die.

« Que le vieux Ruffian sache — que j'ai bien d'autres moyens de mourir. »

Il suffit de consulter le texte grec pour reconnaître la méprise. Octave ne réplique pas que c'est lui-même, mais son adversaire qui a bien d'autres moyens de mourir. La phrase de Plutarque, littéralement traduite, dissipe toute équivoque ; la voici : « Après cela, Antoine envoya défier César à combattre corps à corps et reçut pour réponse qu'il pourrait trouver d'autres moyens de terminer sa vie. »

sortit hors de la ville. Si fut avis à ceux qui, avec quelque raison, cherchèrent l'interprétation de ce prodige que c'était *le dieu auquel Antonius avait singulière dévotion* de le contrefaire et affection de lui ressembler, *qui le laissait.* »

(27) « Le lendemain à la pointe du jour, il alla parquer le peu de gens de pied qu'il avait sur les coteaux qui sont au-devant de la ville, et de là se prit à regarder ses galères qui partaient du port et vogaient contre celles des ennemis, si s'arrêta tout de pied coi, attendant de voir quelque exploit des gens de guerre qui étaient dedans; mais incontinent qu'à force de rames ils se furent approchés, ils saluèrent les premiers ceux de César, et ceux de César les resaluèrent aussi, et firent des deux une seule armée, et puis tous d'une flotte voguèrent vers la ville. Antonius n'eut pas plus tôt vu cela que ses gens de cheval l'abandonnèrent et se rendirent à César, et ses gens de pied furent rompus et défaits : par quoi il se retira dedans la ville, *criant que Cléopâtre l'avait trahi* à ceux contre qui il avait entrepris et fait la guerre pour l'amour d'elle. »

(28) « Adonc elle, craignant sa fureur et sa désespérance, s'enfuit dedans la sépulture qu'elle avait fait bâtir, là où elle fit serrer les portes et abattre les grilles et les herces qui se formaient à grosses serrures et fortes barrières, et cependant envoya vers Antonius lui dénoncer qu'elle était morte : ce qu'il crut tout aussitôt et dit en lui-même : Qu'attends-tu plus, Antonius, quand la fortune ennemie t'a ôté la seule cause qui te restait, pour laquelle tu aimais encore à vivre? Après qu'il eut dit ces paroles, il entra en une chambre et délaça le corps de sa cuirasse, et quand il fut découvert, il se prit à dire : O Cléopâtre, je ne suis point dolent d'être privé et séparé de ta compagnie, car je me rendrai tantôt par devers toi : mais bien suis-je marri qu'ayant été si grand capitaine et si grand empereur, je sois par effet convaincu d'être moins magnanime et de moindre cœur qu'une femme. Or avait-il un sien serviteur nommé Éros, duquel il se fiait et *auquel* il avait longtemps auparavant *fait donner la foi* qu'il l'occirait quand par lui il en serait requis : il le somma lors

de tenir sa promesse : par quoi le serviteur dégaina son épée et l'étendit comme pour le frapper, mais en détournant son visage d'un autre côté, il se la fourra à soi-même tout au travers du corps, et tomba tout mort aux pieds de son maître : et adonc dit Antonius : O gentil Éros, je te sais bon gré et est vertueusement fait à toi de *me montrer qu'il faut que je fasse moi-même ce que tu n'as pu faire* en mon endroit. En disant ces paroles il se donna de l'épée dedans le ventre, et puis se laissa tomber à la renverse sur un petit lit : si n'était pas le coup pour en mourir soudainement, et pourtant l'effusion du sang se restreignit un peu quand il fut couché, et après qu'il se fut un peu revenu, il pria ceux qui étaient là présents de l'achever d'occire, mais ils s'enfuirent tous de la chambre, et le laissèrent là, criant et se tourmentant, jusqu'à ce qu'un certain secrétaire, nommé Diomède, vint par devers lui, lequel avait charge de le faire porter dedans le monument où était Cléopatra. Quand il sut qu'elle vivait encore, il commanda de grande affection à ses gens qu'ils y portassent son corps, et fut ainsi porté entre les bras de ses serviteurs jusques à l'entrée. »

(29) « Toutefois Cléopatra ne voulut pas ouvrir les portes, mais elle se vint mettre à des fenêtres hautes, et dévala en bas quelques chaînes et cordes, dedans lesquelles on empaqueta Antonius, et elle, avec deux de ses femmes seulement qu'elle avait souffert entrer avec elle dedans ces sépulcres, le tira amont. Ceux qui furent présents à ce spectacle, dirent qu'il ne fut oncques chose si piteuse à voir : car on tirait ce pauvre homme tout souillé de sang tirant aux traits de la mort, et qui tendait les deux mains à Cléopatra, et se soulevait le mieux qu'il pouvait. C'était une chose bien malaisée que de le monter, même à des femmes, toutefois Cléopatra en grande peine s'efforçant de toute sa puissance, la tête courbée contre bas sans jamais lâcher les cordes, fit tant à la fin qu'elle le monta et tira à soi, à l'aide de ceux d'à bas qui lui donnaient courage, et tiraient autant de peine à la voir ainsi travailler comme elle-même. Après qu'elle l'eut en cette sorte tiré amont, et couché dessus un lit, elle dérompit et déchira adonc ses habillements sur lui, battant sa poi-

trine, et s'égratignant le visage et l'estomac : puis lui essuya le sang qui lui avait souillé la face, en l'appelant son seigneur, son mari et son empereur, oubliant presque sa misère et sa calamité propre, pour la compassion de celle où elle le voyait. Antonius lui fit cesser sa lamentation, et demanda à boire du vin, fût ou pour ce qu'il eût soif ou pour ce qu'il espérât par ce moyen plus tôt mourir. Après qu'il eut bu, il l'admonesta et lui conseilla qu'elle mit peine à sauver sa vie, si elle le pouvait faire sans honte ni déshonneur et qu'elle *se fît principalement en Proculeius*, plus qu'à nul autre de ceux qui avaient crédit autour de César : et quant à lui qu'elle *ne le lamentât point pour la misérable mutation de sa fortune sur la fin de ses jours*, mais qu'elle l'estimât plutôt bien heureux pour les triomphes et honneurs qu'il avait reçus par le passé ; *vu qu'il avait été en sa vie le plus glorieux, le plus triomphant et le plus puissant homme de la terre, et que lors il avait été vaincu, non lâchement, mais vaillamment, lui qui était Romain, par un autre Romain aussi.* »

(30) « Après qu'Antonius se fut frappé, ainsi qu'on le portait dedans les sépulcres à Cléopatra, l'un de ses gardes, nommé Dercetaus, prit l'épée de laquelle il s'était frappé, et la cacha : puis se déroba secrètement, et fut le premier qui porta la nouvelle de la mort à César, et en montra l'épée encore toute teinte de sang. César, ces nouvelles ouïes, se retira incontinent au plus secret de sa tente, et illec se prit à pleurer par compassion, et à plaindre sa misérable fortune, comme de celui qui avait été son allié et son beau-frère, son égal en empire, et compagnon en plusieurs exploits d'armes et grandes affaires : puis appela tous ses amis, et leur montra les lettres qu'il lui avait écrites et ses réponses aussi durant leurs différends et querelles, et comment à toutes les choses justes et raisonnables qu'il lui écrivait, l'autre lui répondait fièrement et arrogamment. Cela fait, il y envoya Proculeius, lui commandant qu'il fit tout devoir et toute diligence de ravir Cléopatra vive, s'il pouvait, pour autant qu'il craignait que son trésor ne fût perdu, et davantage qu'il estimait que ce serait un grand ornement de son triomphe, s'il la pouvait prendre et mener vive à Rome. »

(31) « Mais elle ne se voulut point mettre entre les mains de Proculeius : toutefois ils parlèrent ensemble, car Proculeius s'approcha près des portes, qui étaient grosses et fortes et sûrement barrées : mais il y avait quelques fentes par où la voix pouvait passer, et entendait-on qu'elle demandait le royaume d'Égypte pour ses enfants, et que Proculeius lui répondait qu'elle eût bonne espérance, et qu'elle ne doutât point de *commettre tout au bon vouloir de César*. Après qu'il eût bien regardé et considéré le lieu, il vint faire son rapport à César, lequel envoya derechef Gallus pour parlementer encore un coup avec elle : et lui fit expressément durer le propos, cependant que Proculeius faisait dresser une échelle contre la fenêtre haute, par laquelle on avait monté Antonius et descendit dedans avec deux de ses serviteurs tout contre la porte, près de laquelle était Cléopatra, entendant à ce que Gallus lui disait. L'une des femmes qui étaient léans enfermées avec elle, avisa d'aventure Proculeius ainsi qu'il descendait et se prit à crier : Pauvre femme Cléopatra, tu es prise. Et adonc quand elle vit en se retournant Proculeius derrière elle, elle cuida se donner d'une courte dague qu'elle avait tout expressément ceinte à son côté ; mais Proculeius s'avança soudainement qui l'embrassa à deux mains, et lui dit : Cléopatra, tu feras tort à toi-même premièrement, et puis à César, lui voulant ôter l'occasion de mettre en évidence sa grande bonté et clémence, et donnant à ses malveillants matière de calomnier le plus doux et le plus humain Prince qui fut oncques, comme s'il était personne sans merci, et auquel il n'y eût point de fiance. En disant cela, il lui ôta la dague qu'elle portait, et secoua ses habillements de peur qu'elle n'eût dedans quelque poison caché. »

(32) « Peu de jours après, César lui-même en personne l'alla visiter pour parler à elle et la reconforter : elle était couchée sur un petit lit bas en bien pauvre état : mais sitôt qu'elle le vit entrer en sa chambre, elle se leva soudain, et s'alla jeter toute nue en chemise à ses pieds étant merveilleusement défigurée, tant pour ses cheveux qu'elle avait arrachés que pour la face qu'elle avait déchirée avec ses ongles, et si avait la voix faible et tremblante, les yeux battus et fondus à force de larmoyer conti-

nuellement, et si pouvait-on voir la plus grande partie de son estomac déchiré et meurtri. Bref le corps ne se portait guère mieux que l'esprit : néanmoins sa bonne grâce, et la vigueur et force de sa beauté n'étaient pas du tout éteintes ; mais, encore qu'elle fût en si piteux état, elle apparaissait du dedans, et se démontrait aux mouvements de son visage. Après que César l'eut fait recoucher, et qu'il se fut assis auprès d'elle, elle commença à vouloir déduire ses défenses et alléguer ses justifications, s'excusant de ce qu'elle avait fait, et s'en déchargeant sur la peur et crainte d'Antonius. César, au contraire, la convainquit en chaque point et article : par quoi elle tourna tout soudain sa parole à lui requérir pardon et implorer sa merci, comme si elle eût eu grande peur de mourir et bonne envie de vivre. A la fin elle lui bâilla un bordereau des bagues et finances qu'elle pouvait avoir. Mais il se trouva là d'aventure l'un de ses trésoriers, nommé Séleucus, qui la vint devant César convaincre pour faire du bon valet, qu'elle n'y avait pas tout mis, et qu'elle en recéléait sciemment, et retenait quelques choses, dont elle fut si fort pressée d'impatience et de colère qu'elle l'alla prendre aux cheveux, et lui donna plusieurs coups de poing sur le visage. César s'en prit à rire, et la fit cesser. Hélas ! dit-elle, adone, César, *n'est-ce pas une grande indignité, que tu aies bien daigné prendre la peine de venir vers moi, et m'aies fait cet honneur de parler avec moi, chétive, réduite en un si piteux et misérable état, et puisque mes serviteurs me viennent accuser, si j'ai peut-être réservé et mis à part quelques bagues et bijoux propres aux femmes, non point, hélas ! pour moi, malheureuse, en parer, mais en intention d'en faire quelques petits présents à Octavia et à Livia, à celle fin que par leur intercession et moyen tu me fusses plus doux et plus gracieux.* César fut très-joyeux de ce propos, se persuadant de là qu'elle désirait fort assurer sa vie : si lui fit réponse qu'il lui donnait non-seulement ce qu'elle avait retenu pour en faire du tout à son plaisir, mais qu'outre cela il la traiterait plus libéralement et plus magnifiquement qu'elle ne saurait espérer : et ainsi prit congé d'elle, et s'en alla pensant l'avoir bien trompée, mais étant bien trompé lui-même. »



(33) « Or y avait-il un jeune gentilhomme nommé Cornelius Dolabella, qui était l'un des mignons de César, et n'était point mal affectionné envers Cléopatra : celui-ci lui manda secrètement, comme elle l'en avait prié, que César *se délibérait de reprendre son chemin par la Syrie, et que dedans trois jours il la devait envoyer devant avec ses enfants.* Quand elle eut entendu ces nouvelles, elle fit requête à César, que son bon plaisir fût de lui permettre qu'elle offrît les dernières oblations des morts à l'âme d'Antonius : ce qui lui étant permis, elle se fit porter au lieu de sa sépulture, et là, à genoux, embrassant le tombeau avec ses femmes, se prit à dire les larmes aux yeux : O cher seigneur Antonius, je t'inhumai naguères étant encore libre et franche, et maintenant te présente ces offertes et effusions funèbres étant prisonnière et captive, et me défend-on de déchirer et meurtrir de coups ce mien esclave corps, dont on fait soigneuse garde seulement pour triompher de toi : n'attends donc plus autres honneurs, offrandes ni sacrifices de moi. Tant que nous avons vécu, rien ne nous a pu séparer d'ensemble : mais maintenant à notre mort je fais doute qu'on ne nous fasse échanger les lieux de notre naissance : et comme toi, Romain, as été ici inhumé en Égypte, aussi moi, malheureuse Égyptienne, ne sois en sépulture en Italie, qui sera le seul bien que j'aurai reçu de ton pays. Si donc les dieux de là où tu es à présent ont quelque autorité et puissance, puisque ceux de par deçà nous ont abandonnés, ne souffre pas qu'on emmène vive ton amie, et n'endure qu'en moi on triomphe de toi, mais me reçois avec toi et m'ensevelis en un même tombeau : car, combien que mes maux soient infinis, il n'y en a pas un qui m'ait été si si grief à supporter comme le peu de temps que j'ai été contrainte de vivre sans toi. Après avoir fait telles lamentations, et qu'elle eut couronné le tombeau de bouquets, festons et chapeaux de fleurs, et qu'elle l'eut embrassé fort affectueusement, elle commanda qu'on lui apprêtât un bain, puis quand elle se fut baignée et lavée, elle se mit à table où elle fut servie magnifiquement. Et cependant qu'elle dînait, il arriva un paysan des champs qui apportait un panier : les gardes lui demandèrent incontinent que c'était qu'il portait léans : il ouvrit son panier, et ôta les feuilles de figuier

qui étaient dessus, et leur montra que c'étaient des figues. Ils furent tous émerveillés de la beauté et grosseur de ce fruit. Le paysan se prit à rire, et leur dit qu'ils en prissent s'ils voulaient : ils crurent qu'il dit vrai, et lui dirent qu'il les portât léans. Après que Cléopatra eut diné, elle envoya à César des tablettes écrites et scellées, et commanda que tous les autres sortissent des sépultures où elle était, fors ses deux femmes : puis elle ferma les portes. Incontinent que César eut ouvert ces tablettes et eut commencé à y lire des lamentations et supplications par lesquelles elle le requérait qu'il voulût la faire inhumer avec Antonius, il entendit soudain que c'était à dire, et y cuida aller lui-même : toutefois il envoya premièrement en grande diligence voir que c'était. La mort fut fort soudaine : car ceux que César y envoya accoururent à grande hâte et trouvèrent les gardes qui ne se doutaient de rien, ne s'étant aucunement aperçus de cette mort ; mais quand ils eurent ouvert les portes, ils trouvèrent Cléopatra raide morte, couchée sur un lit d'or, accourée de ses habits royaux, et l'une de ses femmes, celle qui avait nom Iras, morte aussi à ses pieds ; et l'autre, Charmion, à demi morte et déjà tremblante, qui lui raccoûtrait le diadème qu'elle portait à l'entour de la tête : il y eut quelqu'un qui lui dit en courroux : Cela est-il beau, Charmion ? *Très-beau*, répondit-elle, *et convenable à une dame extraite de la race de tant de rois*. Elle ne dit jamais autre chose, mais chût en la place toute morte près du lit. Aucuns disent qu'on lui apporta l'aspic dedans ce panier avec les figues, et qu'elle l'avait ainsi commandé qu'on le cachât de feuilles de figuier, afin que quand elle penserait prendre des figues, le serpent la piquât et mordit, sans qu'elle l'aperçût première ; mais que quand elle voulut ôter les feuilles pour reprendre du fruit, elle l'aperçut et dit : Es-tu donc ici ? et qu'elle lui tendit le bras tout nu pour le faire mordre. Les autres disent qu'elle le gardait dedans une buie, et qu'elle le provoqua et irrita avec un fuseau d'or, tellement que le serpent courroucé sortit de grande raideur et lui piqua le bras ; mais il n'y a personne qui en sache rien à la vérité. Car on dit même qu'elle avait du poison caché dedans une petite râpe ou étrille creuse qu'elle portait entre ses cheveux, et toutefois il ne se leva nulle tache

sur son corps, ni n'y eut aucune apercevance ni signe qu'elle fût empoisonnée, ni aussi d'autre côté ne trouva-t-on jamais dedans le sépulcre ce serpent ; seulement dit-on qu'on en vit quelque frai et quelque trace sur le bord de la mer, là où regardait ce sépulcre, même du côté des portes. Aucuns disent qu'on aperçut deux piqûres en l'un de ses bras fort petites, et qui n'apparaissaient quasi point ; à quoi il semble que César lui-même ajouta foi, pour ce qu'en son triomphe il fit porter l'image de Cléopatra, qu'un aspie mordait au bras. Voilà comme on dit qu'il en alla. Quant à César, combien qu'il fût fort marri de la mort de cette femme, si eut-il en admiration la grandeur et noblesse de son courage, et commanda qu'on inhumât royalement et magnifiquement son corps avec celui d'Antonius, et voulut aussi que ses femmes eussent pareillement honorables funérailles. Cléopatra mourut en l'âge de trente-huit ans, après en avoir régné vingt et deux, et gouverné avec Antonius plus de quatorze. »

(34) Les diverses traductions de *Roméo et Juliette* qui jusqu'ici ont paru dans notre langue ont toutes été faites sur le texte inexact d'une édition toute moderne, publiée au siècle dernier par Steevens et Malone. A défaut d'autre qualité, la traduction que voici a du moins ce mérite tout nouveau de reproduire l'œuvre de Shakespeare telle que l'auteur l'a écrite, et non telle que ses commentateurs l'ont forgée. Le texte que j'ai adopté est celui de l'édition in-quarto qui fut imprimée, en 1599, par Thomas Creede pour Cothbert Burby et qui a servi de type aux éditions de 1609 et de 1623.

Ainsi que l'indique son titre même, cette édition princeps fut composée sur un manuscrit *nouvellement corrigé* par l'auteur. Deux ans avant sa publication, avait paru à l'étalage du libraire John Danter un petit volume in-quarto de trente-neuf feuillets, sur la première page duquel on lisait ceci : « *La tragédie excellemment conçue de Roméo et Juliette, telle qu'elle a été jouée souvent, aux grands applaudissements du public, par les serviteurs du très-honorable lord Hunsdon, 1597.* » Cette édition, qui se vendait alors quelques deniers, a acquis aujourd'hui une valeur immense, car elle donne le drame de *Roméo et Juliette*

tel que le poète l'a primitivement conçu et écrit. Grâce aux rares exemplaires qui nous en sont parvenus, la critique peut maintenant se rendre un compte exact des phases qu'a subies la pensée de Shakespeare avant de trouver son expression suprême; elle peut comparer le premier mot au dernier, le brouillon à l'œuvre, l'ébauche au monument : étude pleine d'attraits qui lui permet de pénétrer, sans indiscrétion, dans le laboratoire du poète et de surprendre sans scrupule les secrets les plus intimes de son génie!

En effet, le rapprochement entre le *Roméo et Juliette* de 1597 et le *Roméo et Juliette* de 1599, en nous faisant voir quel trait l'auteur a jugé nécessaire de rectifier, quelle figure il a trouvé bon de modifier, nous aide à mieux comprendre sa pensée même. Disons vite que ces corrections n'ont rien changé au plan général de l'œuvre. Sauf un incident, — la mort de Benvolio que le poète tuait primitivement sans expliquer pourquoi, — le scénario de la pièce originale et le scénario de la pièce corrigée nous offrent exactement les mêmes péripéties, les mêmes événements, les mêmes éléments d'émotion et d'intérêt. Ce que la retouche du maître a transformé, je devrais dire transfiguré, ce n'est pas l'action, ce sont les caractères. Les développements nouveaux donnés partout au dialogue ont accentué l'individualité de tous les personnages. Les lignes, d'abord faiblement indiquées, de chaque physionomie ont acquis désormais un relief ineffaçable. La passion chez Roméo et chez Juliette s'est accusée par une exaltation plus éloquentes; la sénilité de Capulet s'est nuancée d'une bonhomie originale; l'esprit de Mercutio a gagné en verve railleuse; le cynisme de la nourrice s'est trahi par un redoublement de loquacité populacière; la sagesse du moine Laurence s'est élevée, grâce à une philosophie plus haute, jusqu'à l'intuition prophétique. Mais de toutes les figures du drame, celle qui a subi la plus complète métamorphose, c'est celle de Paris. — Dans l'esquisse originale, le rival de Roméo paraissait réellement épris de Juliette; si le croyant morte, il manifestait le plus profond désespoir; si sincère était son affection que Roméo lui-même s'avouait en quelque sorte vaincu par elle : « *Je veux exaucer ta dernière prière, disait-il en ensevelissant son adversaire, car tu as estimé ton amour plus que ta vie.* »

But I will satisfy thy last request,  
For thou hast prized thy love above thy life.

En corrigeant son œuvre, l'auteur semble avoir vu la nécessité de raturer l'hommage que Roméo adressait à son rival en termes si élogieux ; il a fait plus : il a retranché du rôle de Pâris tout ce qui pouvait faire croire à la sincérité de son attachement pour Juliette. Ainsi, — pour ne citer qu'un exemple, — d'après le texte primitif, Pâris s'écriait en présence de Juliette qu'il croyait morte : « N'ai-je si longtemps désiré voir cette aurore — que pour qu'elle me présentât de pareilles catastrophes ! — Maudit, malheureux, misérable homme ! — Je suis abandonné, délaissé, ruiné, venu au monde pour y être opprimé — par la détresse et par une irrémédiable infortune. — O cieux ! ô nature ! pourquoi m'avez-vous fait — une existence si vile et si lamentable ? » D'après le texte révisé, il se borne à dire : « N'ai-je si longtemps désiré voir cette aurore — que pour qu'elle m'offrit un pareil spectacle ? » J'appelle l'attention des critiques sur ces modifications qui tendent à prouver que Shakespeare a voulu justifier la rencontre sanglante de Pâris et de Roméo en établissant un contraste frappant entre les sentiments des deux rivaux.

Le lecteur trouvera, traduits plus loin, de nombreux extraits du drame, imprimé en 1597. En rapprochant ces extraits des passages qui y correspondent dans le drame publié en 1599, il lui sera facile de poursuivre lui-même cette comparaison si intéressante et si instructive entre l'œuvre ébauchée et l'œuvre achevée par Shakespeare.

Les travaux des commentateurs ont été jusqu'ici impuissants à établir d'une manière certaine la date précise à laquelle *Roméo et Juliette* a été composé et représenté. D'après une ingénieuse conjecture de Tyrwhit qui a voulu voir dans le célèbre récit de la nourrice une allusion à un tremblement de terre ressenti à Londres en 1580, *Roméo et Juliette* aurait été composé sous sa forme primitive vers 1591. Quant au drame définitif, il a été terminé et joué peu de temps avant l'année 1599, ainsi que le trouve le titre même de l'édition publiée par Cuthbert Burby : « *La très-excellente et lamentable tragédie de Roméo et Juliette*, nouvellement

*corrigée, augmentée et amendée, telle qu'elle a été jouée plusieurs fois publiquement par les serviteurs du très-honorable lord Chambellan.* » Si ces calculs sont exacts, il s'est écoulé entre la composition première de *Roméo et Juliette* et sa révision un intervalle de huit années environ durant lesquelles le poète a publié ses poèmes, ses sonnets, presque toutes ses pièces historiques, et ces deux ravissantes comédies, le *Marchand de Venise* et le *Songé d'une Nuit d'été*.

Aucun détail ne nous est parvenu sur la mise en scène et sur la distribution des rôles de *Roméo et Juliette*. Nous savons seulement, d'après une mention insérée par inadvertance dans l'édition de 1623, que le personnage de Pierre, le valet de la nourrice, était représenté par l'acteur comique William Kempe qui, à en croire le témoignage d'un chroniqueur contemporain, « avait succédé au fameux Tarleton dans les bonnes grâces de la reine et dans la faveur du public. » Si un rôle aussi insignifiant était rempli par un comédien aussi renommé, il faut croire que la troupe du lord Chambellan avait tout fait pour assurer le succès du chef-d'œuvre immortel que lui avait confié Will Shakespeare.

(35) Dans la pièce primitive (1597), le cœur s'exprime ainsi :

Deux familles alliées, égales en noblesse,  
 Dans la belle Vérone où nous plaçons notre scène,  
 Sont entraînées par des discordes civiles à une inimitié  
 Qui souille par la guerre civile les mains des citoyens.  
 Des entrailles prédestinées de ces deux ennemies  
 A pris naissance sous des astres contraires un couple d'amoureux  
 Dont la mésaventure, catastrophe lamentable,  
 Causée par la lutte obstinée de leurs pères  
 Et par la rage fatale de leurs parents,  
 Va en deux heures être exposée sur notre scène.  
 Si vous daignez nous écouter patiemment,  
 Nous tâcherons de suppléer à notre insuffisance.

(36) Ce genre d'insulte, qu'on croit originaire d'Italie, s'était naturalisé en Angleterre au temps de Shakespeare. Dans une comédie de mœurs écrite en 1608, le poète Decker nous présente

les groupes turbulents qui fréquentaient le promenade de Saint-Paul se défilant de la même manière.

(37) Ceci est une indication moderne. Les anciens textes disent tout simplement : « *Enter three or four citizens with clubs or partisans (entrent trois ou quatre citoyens avec des massues ou des pertuisannes).* »

(38) Tout ce dialogue, depuis l'entrée de Benvolio jusqu'à l'apparition du prince, a été ajouté par le poète, lorsqu'il a refait son drame. Originellement la lutte entre les partisans des deux maisons ennemies était une pantomime, indiquée ainsi par l'édition de 1597 : « *Ils (les valets) dégainent ; au milieu d'eux arrive Tybalt ; tous se battent. Alors entrent le prince, le vieux Montague et sa femme, le vieux Capulet et sa femme et d'autres citoyens qui séparent les combattants.* »

(39) Ce discours du prince a été considérablement amplifié. Le voici dans sa concision primitive :

« Sujets rebelles, ennemis de la paix — sous peine de torture, obéissez ! que vos mains sanglantes — jettent à terre ces épées trempées dans le mal ! — Trois querelles civiles nées d'une parole en l'air, — par ta faute, vieux Capulet, et par la tienne, Montague, ont trois fois troublé le repos de nos rues. — Si jamais vous troublez encore nos rues, — votre vie paiera la rançon de votre crime. — Que pour cette fois chacun se retire en paix. — Vous, Capulet, venez avec moi, — et vous, Montague, vous vous rendrez cette après-midi, — pour connaître notre décision ultérieure sur cette affaire, — au vieux château de Villafranca, siège ordinaire de notre justice. — Encore une fois, sous peine de mort, que chacun se retire. »

(40) Les huit vers précédents manquent à l'édition de 1597.

(41) Ce vers : « Et j'ai évité volontiers qui me fuyait si volontiers » manque à l'édition de 1597.

(42) La fin de ce dialogue entre Montague et Benvolio (depuis

ces mots : *Voilà bien des matinées, jusqu'à ceux-ci : pour les guérir que pour les connaître,* ) est une addition à l'esquisse originale. Des vingt-cinq vers qui précèdent, l'édition de 1597 ne contient que ceux-ci :

MONTAGUE.

— Ah ! cette humeur sombre lui sera fatale, — si de bons conseils n'en dissipent la cause.

BENVOLIO.

— Cette cause, la connaissez-vous, mon noble oncle ?

MONTAGUE.

— Je ne la connais pas et je n'ai pu l'apprendre de lui.

Après quoi Benvolio reprend : « Tenez, le voici qui vient. »

(43) Au lieu de ce distique :

Alas ! that love, whose views are muffled still,  
Should without eyes see pathways to his will !  
« Hélas ! faut-il que l'amour, malgré le bandeau qui l'aveugle,  
Trouve, sans y voir, un chemin vers son but ! »

L'édition de 1597 a celui-ci :

Alas ! that love whose views are muffled still,  
Should, without laws, give pathways to our will !  
« Hélas ! faut-il que l'amour, malgré le bandeau qui l'aveugle,  
Prescrive, lui qui ne connaît pas de loi, un chemin à notre volonté ! »

(44) Au lieu de :

Being vex'd, a sea nourish'd with loving tears.  
« Comprimé, c'est une mer qu'alimentent des larmes amoureuses. »

L'édition de 1597 dit :

Being vex'd, a sea raging with a lover's tears.  
« Comprimé, c'est une mer mise en fureur par les larmes d'un amoureux. »

(45) Ce vers : « Elle se dérobe au choc des regards provocants » manque à l'édition de 1597.

(46) Dans la pièce primitive, la scène finit à ces mots : « Ses



beaux trésors doivent périr avec elle. » L'auteur a composé après coup les vingt vers où Roméo décrit en concettis le désespoir auquel le réduit Rosaline et son impuissance à combattre cet amour par une diversion.

(47) Les trois vers qui précèdent manquent à l'édition de 1597.

(48) Ce distique : « Si vous lui agréez, c'est de son choix — que dépendent mon approbation et mon plein consentement » n'est pas dans l'édition de 1597.

(49) Après ces mots : « Trouver les gens dont les noms sont écrits ici » le clown ajoutait, selon le texte primitif : « Je ne sais pas quels sont les noms écrits ici ; il faut que je m'adresse aux savants pour qu'ils me le fassent savoir. »

(50) Le plantain était célèbre pour ses vertus médicales. Le lecteur se rappelle que, dans *Peines d'amour perdues*, Trogne demande du plantain pour guérir sa jambe meurtrie.

(51) Ces huit vers si caractéristiques où la nourrice rabêche la même histoire ont été ajoutés par l'auteur, lorsqu'il a refait sa pièce.

(52) Au lieu des six vers qui précèdent, lady Capulet disait originellement ce seul vers : « Eh bien, fillette, le noble comte Paris te recherche pour femme. »

(53) Après ces paroles de la nourrice : « Oui, ma foi, il est la fleur du pays, la fleur par excellence », la scène se terminait ainsi primitivement.

LADY CAPOLET.

— Eh bien, Juliette, comment répondez-vous à l'amour de Paris ?

JULIETTE.

— Je verrai à l'aimer, s'il suffit de voir pour aimer ; — mais mon attention à son égard ne dépassera pas — la portée que lui donneront vos encouragements.

Entre un VALET.

LE VALET.

Madame, on vous demande ; le souper est prêt ; on maudit la nourrice à l'office ; tout est terminé ; dépêchez-vous, car il faut que je parte pour servir.

Ils sortent.

(54) Un passage d'une comédie de mœurs écrite par Decker et Webster explique parfaitement pourquoi Roméo demande à porter la torche au milieu de la joyeuse réunion : « Il est juste comme un porte-torche dans une mascarade, il porte de beaux habits, se mêle à la bonne compagnie, mais ne fait rien. » *Westward Hoë* (1607).

(55) Ce dialogue de douze vers entre Mercutio et Roméo (depuis ces mots : *Vous êtes amoureux*, jusqu'à ceux-ci : *Écorchez l'amour qui vous écorche, vous le compterez*) manque à l'édition de 1597.

(56) La pièce originale ne contient pas les trois vers qui précèdent.

(57) Voici, telle que nous la présente l'édition de 1597, l'ébauche de cette merveilleuse peinture faite par Mercutio :

MERCUTIO.

— Ah ! je le vois bien, la reine Mab vous a fait visite.

BENVOLIO.

— La reine Mab ? qui donc est-elle ?

MERCUTIO.

— Elle est la fée accoucheuse et elle arrive, — pas plus grande qu'une agate à l'index d'un bourgmestre, — traînée par un attelage de petits atomes — à travers les nez des hommes, quand ils gisent endormis. — Les rayons des roues de son char sont faits de fils d'araignée, — la capote d'ailes de santerelles ; — les rênes sont d'humides rayons de lune ; — les harnais des os de grillon ; la corde de son fouet un fil de la vierge. — Son cocher est un petit cousin en livrée grise, — moins gros de moitié qu'une menue vermine — tirée du doigt pa-

resseux d'une servante. — C'est de cette façon qu'elle galope en tous sens — à travers les cerveaux des amants qui alors rêvent d'amour, — sur les genoux des courtisans qui rêvent aussitôt de courtoisies, — sur les lèvres des dames qui rêvent de baisers aussitôt. — Ces lèvres, Mab les crible souvent d'ampoules, — irritée de ce que leur haleine est gâtée par quelque pommade ! — Tantôt elle galope sur les genoux d'un légiste, — et alors il rêve qu'il flaire un procès ; — tantôt elle vient avec la queue d'un cochon de la dime — chatouiller la narine d'un curé endormi, — et vite il rêve d'un autre bénéfice ; — tantôt elle galope sur le nez d'un soldat, — et alors il rêve de gorges ennemies coupées, — de brèches, d'embuscades, de contremines, — de rasades profondes de cinq brasses, et puis de tambours battant à son oreille ; — sur quoi il tressaille, s'éveille, — jure une prière ou deux et se rendort. — C'est cette Mab qui force les filles à se coucher sur le dos — et en fait des femmes à solide carrure. — C'est cette même Mab qui, la nuit, trèse les crinières des chevaux — et dans les poils emmêlés fait ces nœuds magiques — qu'on ne peut dénouer sans s'attirer malheur !

(58) Cette courte scène où l'auteur fait intervenir et parler les valets est une addition à la pièce primitive.

(59) Ces quatre vers où Capulet rappelle mélancoliquement le temps où il portait un masque et où il chuchotait à l'oreille des belles dames sont une retouche magistrale à l'esquisse de 1597.

(60) L'édition de 1597 donne ainsi la réplique de Capulet. « Pouvez-vous me dire ça ? — Son fils était encore mineur, il y a trois ans... — Vivent les jeunes gens ! Oh ! la jeunesse est une joyeuse chose ! »

(61) Au lieu de *Telle la colombe de neige*, le texte original dit : *Tel brille un cygne blanc comme la neige*.

(62) Ces mots : « Il faut que vous me contrariez ! morbleu, c'est le moment !... Vous êtes un faquin, allez... De l'entrain, mes petits cœurs, » ont été ajoutés à la réplique primitive de Capulet.

(63) Au lieu de : *Madame, votre mère voudrait vous dire un*

mot, la nourrice disait originairement : *Madame, votre mère appelle.*

(64) Au lieu de ce vers devenu si célèbre :

O dear account ! my life is my foë's *debt*.

« Oh ! trop chère créance ! ma vie est *due* à mon ennemie ! »

L'édition de 1597 faisait dire à Roméo :

O dear account ! my life is my foë's *thrall*.

« Oh ! trop chère créance ! ma vie est *asservie* à mon ennemie ! »

(65) Après ces mots *je vous remercie, honnêtes gentils hommes*, Capulet ajoutait primitivement : « *Je vous promets que, sans votre compagnie, — je serais au lit depuis une heure.* » L'auteur a transposé ces deux vers à la scène XV de la pièce définitive. Là, au lieu de les adresser aux danseurs, Capulet les adresse à Paris.

(66) Dans la pièce originale, le chœur ne paraissait pas ici.

(67) Voir la note 33 du sixième volume.

(68) L'édition de 1597 ne contient pas cette saillie de Mercutio : « Il n'entend pas, il ne bouge pas, il ne remue pas. — Il faut que ce babouin soit mort, évoquons-le. »

(69) Cette réplique, attribuée définitivement à Benvolio, termine l'apostrophe de Mercutio dans l'édition de 1597.

(70) Le Roméo de la pièce primitive n'avait pas à dire ces deux vers : « Voilà ma dame ! Oh ! voilà mon amour ! — Oh ! si elle pouvait le savoir ! »

(71) Ce vers : *Tu n'es pas un Montague, tu es toi-même*, est un trait sublime ajouté à l'esquisse première.

(72) *Qui fasse partie d'un homme. Oh ! sois quelque autre nom !* Encore une addition à l'œuvre originale.

(73) L'édition de 1597 dit « les *divines* perfections » au lieu de « les *chères* perfections. »

(74) Au lieu de : *prends-moi toute entière*, Juliette disait d'abord moins énergiquement : *prends tout ce que j'ai*.

(75) Ces mots : *par ton gracieux être*, ont été substitués à ceux-ci : *par ton glorieux être*.

(76) Tout ce passage a été considérablement allongé dans l'édition de 1599. L'édition de 1597 présentait ainsi le dialogue :

## JULIETTE.

— Ah ! ne jure pas : quoique tu fasses ma joie, — je ne puis goûter cette nuit toutes les joies de notre mutuelle union : — elle est brusque, trop imprévue, trop subite, — trop semblable, à l'éclair — qui a cessé d'être — avant qu'on ait pu dire : Il brille ! — Doux ami, bonne nuit !... — J'entends quelqu'un venir... Cher amour, adieu ! — Attends un moment, je vais revenir.

Elle sort.

## ROMÉO.

— Oh ! céleste, céleste nuit ! etc.

(77) *Quelle suave musique pour l'oreille attentive !* Addition à l'œuvre originale.

(78) Les six beaux vers qui précèdent ont été ajoutés dans l'édition de 1599 au monologue de frère Laurence.

(79) Le distique qui termine cette scène manque à l'édition de 1597.

(80) Pour comprendre cette exclamation de Mercutio, il faut se rappeler que, dans l'antique légende du *Renard* (légende traduite du français par Caxton), le prince des chats, fort timide et fort prudent, s'appelle *Thibaut*, en anglais *Tibert* ou *Tyball*.

(81) « *Pardonnez-moi* » était une expression de doute et d'hé-

situation usitée parmi les gens d'épée, dans un temps où le point d'honneur, chatouilleux à l'excès, se fût offensé de tout autre mode de contradiction. » JOHNSON.

(82) Au lieu de : *Venez-vous chez votre père ? Nous y allons dîner*, Mercutio disait primitivement : *Vous viendrez souper chez votre père*.

(83) Cette fin du dialogue entre la nourrice et Roméo a été presque toute entière ajoutée à la seconde édition. Voici la conclusion de la scène, dans l'édition de 1597 :

ROMÉO.

— Dis-lui de sortir demain matin — pour venir à confesse dans la cellule de frère Laurence. — Adieu ! sois fidèle et je te récompenserai de tes peines — Adieu ! recommande-moi à ta maîtresse.

Il sort.

LA NOURRICE.

— Oui, mille fois... Pierre !

PIERRE.

Voilà !

LA NOURRICE.

— Pierre, prenez mon éventail et marchez devant.

Ils sortent.

(84) Dans le moyen âge, la consonne R était appelée la lettre du chien, à cause de son analogie avec le grognement de cet animal. Érasme, pour expliquer l'adage *canina facundia*, dit : R, *littera quæ in Rixando prima est, canina vocatur*.

De même, le vieux poète Lucilius :

« Irritata canis quod RR quam plurima dicat. »

(85) Ce monologue a subi, dans le drame corrigé, d'importantes modifications. Pour s'en rendre compte, le lecteur n'a qu'à le comparer avec l'esquisse publiée en 1597 :

JULIETTE.

— L'horloge frappait neuf heures, quand j'ai envoyé la nourrice ;— elle m'avait promis d'être de retour, en une demi-heure. — Peut-être ne l'a-t-elle pas trouvé... Mais non... — Oh ! elle est paresseuse ! Les

messagers d'amour devraient être des pensées, — et courir aussi vite que la flamme — chasse la poudre de la gueule terrible du canon. — Ah ! enfin, elle arrive ! Dis-moi, gentille nourrice, — que dit mon amour ?

Tout en retranchant de la pièce corrigée les quatre derniers vers de cette citation, le poète n'a pas voulu que son œuvre perdît la belle image qu'ils contiennent ; voilà pourquoi, avec ce tact scrupuleux qui caractérise le génie, il a transposé cette image à une autre scène du drame définitif. — En lisant tout à l'heure la scène XXII, le lecteur retrouvera dans la bouche de Roméo la pensée exprimée ici par Juliette : « Donne-moi un poison, dit Roméo à l'apothicaire, qui enlève du corps le souffle vital — aussi violemment, *aussi rapidement que la flamme — chasse la poudre des entrailles fatales du canon.* »

(86) Cette scène a été complètement refaite. La voici, telle que le poète l'avait primitivement conçue :

Entrent frère LAURENCE et ROMÉO.

ROMÉO.

— Maintenant, père Laurence, c'est de ton consentement sacré — que dépendent mon bonheur et celui de Juliette.

LAURENCE.

— Sans plus de paroles, je ferai tout au monde — pour vous rendre heureux, si cela est en mon pouvoir.

ROMÉO.

— Elle a décidé que nous nous rencontrerions ici ce matin — et que nous resserrerions les liens indissolubles, — gage de notre mutuel amour, par l'union de nos mains ; elle va venir.

LAURENCE.

— Je devine qu'elle va venir en effet ; — l'amour chez la jeunesse est alerte, il est plus rapide que la plus rapide précipitation.

JULIETTE entre assez hâtivement et se jette dans les bras de Roméo.

Voyez ! la voici qui vient ! — Un pied aussi léger marcherait sur une fleur sans la froisser : — de l'amour et de la joie voyez, voyez le souverain pouvoir.

JULIETTE.

Roméo !

ROMÉO.

— Sois la bienvenue, ma Juliette ! comme le regard en éveil guette

la riante aurore, — tout enfoui qu'il est dans les brumes de la nuit, — ainsi Roméo a attendu Juliette, — et te voilà venue !

JULIETTE.

Si je suis l'aurore, me voilà venue — à mon éclatant soleil ; brille donc, et fais-moi rayonner.

ROMÉO.

— Tous les rayons de la beauté sont dans tes yeux.

JULIETTE.

— Roméo, c'est de ta splendeur qu'ils jaillissent.

LAURENCE.

— Allons, mes galants, allons, les heures furtives passent ; — ajournez les embrassements à un moment plus opportun ; — séparez-vous pour un moment ; vous ne serez seuls — que quand tous deux, joints par la sainte église, vous ne ferez plus qu'un.

ROMÉO.

— En avant, saint père, tout délai semble long.

JULIETTE.

— Vite ! vite ! ces langueurs nous font mal.

LAURENCE.

— Oh ! modération et douceur font, dit-on, la meilleure besogne ; — d'ordinaire, la précipitation bronche aux chemins de traverse.

Ils sortent.

(87) Ces deux derniers vers manquent à l'édition de 1597.

(88) Ces mots *car l'un tuerait l'autre* y manquent également.

(89) Cette réplique de Mercutio et les paroles de Benvolio qui la provoquent ont été ajoutées au texte original.

(90) Au lieu des trois répliques qui précèdent, l'édition de 1597, contient cette courte réponse de Mercutio à Tybalt :

« De concert ! corbleu ! de concert ! le drôle veut faire de nous des râcleurs ! »

(91) Cette réplique a été légèrement altérée. Roméo disait dans l'origine : « Tybalt, l'amour que je te porte me fait excuser la rage qui éclate — dans de telles paroles ! »



(92) Après ces mots *je suis à vous*, l'édition de 1597 abrège la scène par cette simple indication :

Tybalt frappe Mercutio par-dessous le bras de Mercutio et s'enfuit.

(93) Les dernières paroles de Mercutio ont été complètement modifiées à la seconde édition. Voici celles que lui prête l'édition de 1597.

MERCUTIO.

Je suis poivré pour ce bas monde, je suis expédié tout de bon ; il a fait de moi de la viande à vermine. Si vous demandez à me voir demain, vous me trouverez avec la gravité que donne la bière. Que la vérole confonde vos maisons ! je vais être magnifiquement monté sur les épaules de quatre hommes ! Et cela pour vos maisons des Montègues et des Capolets ! Puis quelque misérable paysan, quelque fossoyeur, quelque ignoble maraud, écrira pour mon épitaphe que Tybalt est venu et a violé les décrets du prince et que Mercutio a été tué pour la cause la plus frivole. Où est le chirurgien ?

LE PAGE.

Il est arrivé, seigneur.

MERCUTIO.

Il va pouvoir tenir conversation à travers mes boyaux. Allons, Benvolio, prête-moi ton bras. Que la vérole confonde vos maisons !

ils sortent.

(94) Dans la pièce primitive, le combat entre Roméo et Tybalt commence, sans plus de paroles, après cette exclamation de Roméo :

« Il faut que toi ou moi ou tous deux nous le suivions. »

(95) D'après l'édition de 1597, Roméo s'écriait : Je suis l'esclave de la fortune, et s'enfuyait sans que Benvolio lui dît : qu'attends-tu donc ?

(96) Au lieu de ces mots : « Oh ! prince ! oh ! mon neveu ! mon mari ! » Lady Capulet, s'écriait : « Malheureux spectacle ! hélas ! »

(97) Voici le récit de Benvolio, tel que le poète l'avait conçu d'abord :

## LE PRINCE.

Benvolio, qui a commencé cette rixe sanglante ?

## BENVOLIO.

— Tybalt, que vous voyez ici tué de la main de Roméo. — En vain Roméo, lui parlant sagement, lui avait dit de réfléchir à la futilité de la querelle ; — Tybalt persistait toujours dans ses outrages. — Le fougueux Mercutio a dégainé pour calmer la tempête. — Ce que voyant, Roméo leur a crié : *Arrêtez, messieurs !* — m'a appelé, et a dégainé pour séparer les combattants. — Puis, d'un geste rapide, le jeune Roméo — a cherché à rétablir la paix, en même temps qu'il la réclamait par la parole. — Tandis qu'ils échangeaient les coups et les estocades, — sous le bras même du jeune Roméo qui s'évertuait à les séparer, — le furieux Tybalt a allongé une botte perfide — qui a terminé la vie du fougueux Mercutio. — Sur quoi il s'est enfui, mais il est revenu sur le champ, — et avec sa rapière a bravé Roméo, — qui depuis un instant n'écoutait plus que la vengeance, — et, avant que je puisse tirer l'épée — pour séparer leur furie, Tybalt est tombé, — et Roméo s'est enfui de ce côté.

(98) La première édition omet ce vers : « L'affection le fait mentir, il ne dit pas la vérité. » Elle omet également les deux répliques du prince et de Montague qui suivent la réclamation de Lady Capulet.

(99) Au lieu de ces vers :

Bear hence this body, and attend our vill :  
Mercy but murders, pardoning those that kill.

« Qu'on emporte ce corps et qu'on défère à notre volonté : — la clémence ne fait qu'assassiner en pardonnant à ceux qui tuent. »

Le prince du drame primitif disait :

Pity shall dwell and govern with us still :  
Mercy to all but murderers, pardoning none that kill.

« La pitié siègera et gouvernera toujours avec nous : — la clémence n'exclut que les meurtriers ; elle ne pardonne pas à celui qui tue. »

(100) Rien ne peut donner une plus complète idée de la transfiguration subie par *Roméo et Juliette* que le rapprochement entre cette scène et l'esquisse primitive :

Entre JULIETTE.

JULIETTE.

— Retournez au galop, vous, coursiers aux pieds de flamme, — vers la demeure de Phébus; un cocher — comme Phaéon vous aurait vite ramenés — et aurait sur le champ déchaîné la nuit nébuleuse.

Entre la NOURRICE se tordant les mains et portant l'échelle de corde dans son tablier.

JULIETTE, continuant.

— Eh bien, nourrice? Oh mon Dieu! pourquoi as-tu l'air si triste?  
— Qu'as-tu là? l'échelle de corde?

LA NOURRICE.

— Oui, oui, l'échelle de corde. Hélas! nous sommes perdues! — nous sommes perdues, madame! nous sommes perdues!

JULIETTE.

— Quel démon es-tu, pour me torturer ainsi?

LA NOURRICE.

— Hélas! quel jour! il est mort, il est mort, il est mort!

JULIETTE.

— C'est un supplice à faire rugir les damnés d'un horrible enfer.  
— Les cieus ont-ils pu être aussi cruels?

LA NOURRICE.

Roméo l'a pu, si les cieus ne l'ont pu. — J'ai vu la blessure, je l'ai vue de mes yeux, — Dieu garde son âme! sur sa mâle poitrine! — un cadavre ensanglanté, un triste cadavre ensanglanté, — pâle comme la cendre! A le voir, je me suis évanouie! etc., etc.

(101) Les quatre vers commençant par ces mots : *Corbeaux aux plumes de colombe!* manquent à l'édition de 1597.

(102) Les cinq vers qui précèdent et la phrase finale de cette réplique : *Roméo te suit* ont été ajoutés à la seconde édition.

(103) L'édition de 1597 a ici une légère variante; elle dit :  
Reste encore un moment, tu ne t'en iras pas si vite.

ROMÉO.

— Oui, je resterai ici : qu'on me prenne et qu'on me tue!

(104) Les commentateurs ont expliqué ces paroles un peu obscures dites par Juliette : « Le crapaud a de très-beaux yeux, remarque Warburton, et l'alouette de très-laits; de là ce dicton populaire, auquel Juliette fait allusion : « Le crapaud et l'alouette ont

changé d'yeux. » — « Si le crapaud et l'alouette avaient changé de voix, ajoute Heath, le cri de l'alouette n'aurait plus indiqué l'apparition du jour, et conséquemment n'aurait pas donné à Roméo le signal du départ. »

(105) Cette belle invocation à la Fortune et les deux répliques qui précèdent l'entrée de lady Capulet manquent au drame primitif.

(106) Les trois vers qui précèdent ont été ajoutés à la seconde édition.

(107) Ces neuf vers admirables qui peignent si éloquemment l'angoisse de Juliette sont dûs à une retouche exquise. D'après l'édition de 1597, Juliette disait tout prosaïquement : « Ah ! nourrice ! quelle consolation, quel conseil peux-tu me donner ? »

(108) L'édition de 1597 ne contient pas les neuf vers qui précèdent.

(109) Ici Juliette disait primitivement : « Enchaîne-moi au sommet de quelque montagne escarpée — où errent des ours rugissants ou des lions sauvages, — ou couche-moi dans une tombe avec un mort d'hier. — Les choses dont le seul récit me faisait trembler, — je les ferai sans crainte, sans hésitation, — pour me garder, épouse fidèle et sans tache, — à mon cher seigneur, à mon très-cher Roméo. »

(110) Les six vers qui précèdent manquent au texte primitif.

(111) Cette scène commençait ainsi dans l'origine :

CAPOLET.

— Où es-tu, maraud ?

LE VALET.

Ici, pardine.

CAPOLET.

— Va me chercher vingt cuisiniers habiles, etc.

(112) Le dialogue, depuis l'entrée de Juliette jusqu'à sa sortie, a été curieusement remanié à la seconde édition du drame. Le voici, tel que l'indiquait la première édition :

CAPOLET.

— Eh bien, mon entêtée, où avez-vous été comme ça ?

JULIETTE.

— Chez quelqu'un qui m'a appris à me repentir comme d'un péché — de mon opposition impertinente et obstinée — à vous et à vos ordres. Le pieux Laurence — m'a enjoint de me prosterner à vos pieds — et d'implorer rémission d'une si noire action.

Elle s'agenouille.

LA MÈRE.

— Allons, voilà qui est bien dit.

CAPOLET.

— Ah ! par Dieu, c'est un saint homme que ce révérend père — et toute notre cité lui est bien redevable. — Qu'on aille immédiatement prévenir le comte de ceci, — car je veux que ce nœud soit noué dès demain.

JULIETTE.

— Nourrice, voulez-vous venir avec moi dans mon cabinet, — afin de choisir les choses requises pour demain ?

LA MÈRE.

— Oui, je t'en prie, bonne nourrice, va avec elle, — aide-la à trier ses coiffures, ses rabats, ses chaînes ; — je vais vous rejoindre sur-le-champ.

LA NOURRICE.

— Allons, cher cœur, sortons-nous ?

JULIETTE.

— Viens, je te prie.

Exeunt.

(113) Voici l'esquisse de cette scène, d'après l'in-quarto de 1597 :

Entrent JULIETTE et la NOURRICE.

LA NOURRICE.

— Allons, allons, que vous faut-il encore ?

JULIETTE.

— Rien, bonne nourrice. Laisse-moi, — car je veux coucher seule cette nuit.

LA NOURRICE.

— C'est bon, il y a une chemise blanche sur votre oreiller ; sur ce, bonsoir !

Entre la MÈRE.

LA MÈRE.

— Eh bien, êtes-vous encore occupées ? Est-ce que vous avez besoin de mon aide ?

JULIETTE.

— Non, madame ; nous avons choisi tous les effets — qui me seront nécessaires pour notre cérémonie de demain ; — maintenant veuillez permettre que je reste seule — et que la nourrice veille avec vous cette nuit ; — car, j'en suis sûre, vous avez trop d'ouvrage sur les bras, — dans des circonstances si pressantes.

LA MÈRE.

Bonne nuit ; — mets-toi au lit et repose, car tu en as besoin.

La mère et la nourrice sortent.

JULIETTE.

— Adieu... Dieu sait quand nous nous reverrons : — Ah ! j'entreprends une chose effrayante. — Eh quoi ! si cette potion n'agissait pas du tout, — faudrait-il donc forcément que je fusse mariée au comte ? — Voici qui l'empêcherait... Couteau, repose ici... — Et si le moine m'avait donné ce breuvage — pour m'empoisonner, de peur que je ne révèle notre récent mariage ? Ah ! je le calomnie, — c'est un religieux et saint homme : — je ne veux pas accueillir une si mauvaise pensée. — Et si j'allais être étouffée dans la tombe ! — Si seulement je m'éveillais une heure avant l'instant fixé ! — Ah ! j'en ai peur, alors je deviendrais lunatique, — et, jouant avec les ossements de mes ancêtres, — j'en broierais ma frénétique cervelle... Il me semble voir — mon cousin Tybalt, baigné dans son sang, — qui cherche Roméo... Arrête, Tybalt, arrête... — Roméo, j'arrive... Tiens ! je bois à toi.

Elle se jette sur son lit derrière les rideaux.

(114) Juliette fait ici allusion à l'une des superstitions les plus tenaces du moyen âge. D'après la croyance populaire, la mandragore déracinée jetait des cris surnaturels qu'aucune créature ne pouvait entendre sans mourir. Pour éviter ce danger, nos pères avaient recours à un expédient singulier : ils creusaient la

terre autour des racines de la plante, fixaient à la tige une corde qu'ils attachaient par l'autre extrémité au cou d'un chien, et, après s'être soigneusement bouché les oreilles, appelaient le malheureux animal qui tombait foudroyé, après avoir arraché la précieuse plante dans son élan.

(115) D'après l'édition de 1597, cette scène commence ainsi :

LA MÈRE.

— Voilà qui est bien dit, nourrice : faites tout préparer ; — le comte va être ici immédiatement.

Entre CAPOLET.

CAPOLET.

— Hâtez-vous, hâtez-vous ! etc.

(116) Texte primitif :

LE VIEILLARD (CAPOLET.)

Arrêtez ! laissez-moi voir... Toute pâle et toute blême ! — Temps maudit ! infortuné vieillard ! (Éd. 1597.)

(117) Au lieu de ces deux vers, Pâris disait antérieurement : « N'ai-je si longtemps désiré voir cette aurore, — que pour qu'elle me présentât de pareils prodiges ! — Maudit, malheureux, misérable homme ! — Je suis abandonné, délaissé, ruiné, — venu au monde pour y être opprimé — par la détresse et par une irrémédiable infortune ! — O cieux ! ô nature ! pourquoi m'avez-vous fait une existence si vile et si lamentable ? »

(118) Après cette réplique de lady Capulet, le texte primitif abrège ainsi la scène :

Tous se tordent les mains et crient à la fois.

TOUS.

Toute notre joie, toute notre espérance est morte, — morte, perdue, anéantie, évanouie, à jamais disparue.

(119) L'édition de 1597 contient ici cette curieuse indication : Tous, excepté la nourrice, sortent en jetant du romarin sur elle (Juliette) et en fermant les rideaux.

157b Texte primitif.

SCÈNE IV.

LE MESSAGER.

Je suis venu par un chemin détourné, pour vous apporter quelque nouvelle, seigneur.

ROMÉO. Où est-elle ?

LE MESSAGER. C'est de la mort de votre frère.

LE MESSAGER.

Vous ne pouvez pas douter.

ROMÉO. Où est-il ?

LE MESSAGER. Dans le tombeau.

LE MESSAGER.

Je suis venu par un chemin détourné, pour vous apporter quelque

ROMÉO. Où est-elle ?

LE MESSAGER. C'est de la mort de votre frère.

LE MESSAGER.

Vous ne pouvez pas douter.

ROMÉO. Où est-il ?

LE MESSAGER. Dans le tombeau.

157c Texte primitif.

SCÈNE V.

ROMÉO.

— Si je puis me fier à l'air fatigué de mon cheval, — mes rêves m'ont annoncé pour l'avenir de bons événements : — je pense, souverain de mon cœur, seigneur seigneur sur son trône. — et je suis couronné par d'agréables songes. — J'ai rêvé, etc.

(122) Les deux vers précédents manquent à l'édition de 1597.

(123) Dans la pièce originale, Roméo n'adressait pas à Balzar cette question si importante qu'il va répéter tout à l'heure :

« Est-ce que tu ne m'apportes pas de lettres du moins ? »

(124) Texte primitif : « Pardonne-moi, seigneur, à moi, ton messager, de l'annoncer une si mauvaise nouvelle. »

(125) Dans le drame original, Roméo ne donnait pas à ses



page ces instructions. « Tu sais où je loge, procure-moi de l'encre et du papier, — et loue des chevaux de poste, je pars d'ici ce soir. »

(126) Le lecteur verra avec un vif intérêt l'esquisse de ce fameux monologue :

## ROMÉO.

— Oui, Juliette, je dormirai près de toi cette nuit. — Cherchons le moyen. Autant qu'il m'en souvient, — ici demeure un apothicaire que j'ai souvent remarqué — en passant : sa pauvre échoppe est garnie — d'une chétive collection de boîtes vides ; — un alligator y est accroché ; — de vieux bouts de ficelle et des pains de rose — sont rangés çà et là pour faire étalage. — Tout en le remarquant, j'ai pensé en moi-même : — Si en ce moment un homme avait besoin de poison, — bien que la vente en soit punie de mort à Mantoue, — il pourrait en acheter là. Cette pensée — était un pressentiment de mon besoin présent... C'est par ici qu'il demeure. — Comme c'est fête aujourd'hui, la boutique du misérable est fermée. — Holà ! l'apothicaire ! montre-toi, allons ! »

(127) Texte primitif : « Vingt ducats. »

(128) Texte primitif : « La misère déguenillée pend à tes épaules, — et la famine hideuse s'attache à tes joues. »

(129) Texte primitif : « Mettez ceci dans le liquide que vous voudrez, — et vous serez expédié, eussiez-vous la vie de vingt hommes. »

(130) Texte primitif :

## LAURENCE.

— Maintenant il faut que je me rende seul au tombeau. — De peur que la dame ne s'éveille — avant que j'arrive, je vais me hâter — de la délivrer de cette tombe de misère.

(131) Au lieu de ces six vers, voici ce que l'édition de 1597 fait dire à Paris :

## PARIS.

— Douce fleur, je sème des fleurs sur ton lit nuptial ! — Douce tombe, qui contiens dans ton enceinte — le plus parfait modèle de l'éternité ;

— belle Juliette qui demeure avec les anges, — accepte de ma main ce dernier hommage. — Vivante, je t'honorai ; morte, — j'orne ton tombeau de funèbres louanges.

(132) Les deux derniers vers manquent à l'édition de 1597.

(133) Texte primitif :

PARIS.

— C'est ce banni, ce Montague hautain, — qui a tué le cousin de ma bien-aimée. — Suspends ta besogne sacrilège, vil Montague ; — la vengeance peut-elle se poursuivre au delà de la mort ? — Je te saisis ici comme félon. — La loi te condamne : donc il faut que tu meures.

(134) Les deux derniers vers ont été ajoutés à l'édition originale.

(135) Ce monologue de Roméo a été transfiguré par la retouche du maître. En voici l'ébauche :

ROMÉO.

— Sur ma foi, je le ferai... Examinons cette figure : — un parent de Mercutio, le noble comte Paris... — Que m'a donc dit mon valet ? mon âme bouleversée — n'y a pas fait attention... Nous étions à cheval. Il m'a conté, je crois, — que Paris devait épouser Juliette ; — m'a-t-il dit cela ou l'ai-je rêvé ? — N'importe, je veux exaucer ta dernière prière, — car tu as estimé ton amour plus que ta vie. — Mort, repose ici enterré par un mort.

Il dépose Paris dans le monument.

— Que de fois les hommes à l'agonie — ont eu un accès d'enjouement et de gaieté, un éclair avant la mort — comme disent ceux qui les soignent. Oh ! comment puis-je appeler — un éclair ce que je ressens ? Ah ! chère Juliette, — comme ta beauté pare cette tombe ! — Oh ! je crois que le spectre de la mort — est amoureux et qu'il courtise mon adorée. — Aussi je veux à jamais, oh ! à jamais — fixer ici mon éternelle demeure, — avec la vermine qui te sert de chambrière ! — Viens, pilote désespéré, lance vite — sur les brisants ma barque épuisée par la tourmente... — A ma bien-aimée !

Il boit.

L'apothicaire ne m'a pas trompé, — ses drogues sont actives... Ainsi je meurs sur un baiser.

Il meurt.

(Ed. 1597.)

(136) Après ce vers, l'édition de 1597 ajoute :  
— Quel est celui qui si tard fraternise avec les morts ?

(137) Texte primitif : « Si je le troublais dans son entreprise. »

(138) Au lieu des cinq vers qui précèdent, l'édition de 1597 n'a que ce seul vers, dit par Laurence :

« Alors il faut que j'accoure. J'ai dans l'esprit un mauvais pressentiment. »

(139) Texte primitif : « Ah ! quelle heure fatale — a donc été complice d'un si noir-péché ? »

(140) Voici les dernières paroles que le drame original faisait dire à Juliette :

Le moine sort.

JULIETTE.

— Va, sors d'ici ! car moi, je ne m'en irai pas. — Qu'est ceci ? une coupe qu'étreint la main de mon amant ! — Ah ! l'égoïste ! il a tout bu ! Il n'en a pas laissé une goutte pour moi !

Rumeur au dehors.

— Du bruit ! alors soyons résolue. — Oh ! heureux poignard, tu vas mettre fin à ma frayeur : — repose dans mon sein !... Ainsi je viens à toi.

Elle meurt.

(141) Texte primitif :

CAPOLET.

— Vois donc, femme. Ce poignard s'est mépris. — Tiens, il a quitté le dos du jeune Montague — pour se fourrer dans la poitrine de ma fille.

(142) Texte primitif :

MONTAGUE.

— Hélas ! mon suzerain, ma femme est morte cette nuit, — et le jeune Benvolio est aussi décédé.

(143) Dans l'origine, Laurence expliquait avec plus de détail l'accident qui avait arrêté Frère Jean :

« Mais celui, disait-il, qui avait mes lettres, le religieux Jean, — cherchant un Frère qui devait l'accompagner, — dans un endroit où reignait le fléau contagieux, — fut retenu par les inspecteurs de la ville, etc. »

144) Au lieu des cinq vers qui précèdent, le prince disait d'abord : « — Où sont ces ennemis ? Voyez ce qu'a fait la haine. »

145) Texte primitif :

— Il n'y aura pas de statue estimée à plus haut prix — que celle de Roméo et de sa bien-aimée Juliette.

146) Voici le dénouement de *Roméo et Juliette*, tel que Gar-  
rick l'a refait en 1750 pour la scène de Drury Lane :

Roméo et Pâris se battent.

PARIS, tombant.

— Oh ! je suis tué ! si tu es généreux, — ouvre le tombeau et dé-  
pose-moi près de Juliette.

Il expire.

ROMÉO.

— Sur ma foi, je le ferai... Examinons cette figure : — un parent  
de Mercutio, le noble comte Pâris ! — Toi que l'âpre adversité a inscrit  
comme moi sur son livre. — je vais t'ensevelir dans un tombeau triom-  
phal...

Il enfonce la porte du monument.

— Car Juliette y repose. O mon amour ! ma femme ! — La mort  
qui a sacré le miel de ton haleine — n'a pas encore eu de pouvoir sur  
ta beauté : — elle ne t'a pas conquise. La flamme de la beauté — est  
encore toute cramoisie sur tes lèvres et sur tes joues — et le pâle dra-  
peau de la mort n'est pas encore déployé là ! — O Juliette, pourquoi  
es-tu si belle encore ? — Ici, ici — je veux fixer mon éternelle demeure,  
— et soustraire au joug des étoiles ennemies — cette chair lassée du  
monde.

Il oint la fosse.

— Viens, amer conducteur, viens, âcre guide. — Pilote désespéré,  
vite, lance — sur les brisants ma barque épuisée par la tourmente !...  
— Assez !... À ma bien-aimée !

Il boit le poison.

— Un dernier regard, mes yeux ! bras, une dernière étreinte, et

vous, lèvres, — scellez les portes de cette haleine par un légitime baiser !

Juliette s'éveille.

— Doucement !... elle respire et remue !

JULIETTE.

— Où suis-je ?... Défendez-moi, puissances !

ROMÉO.

— Elle parle, elle vit ! Nous allons être heureux encore ! — Ma bonne étoile propice me dédommage maintenant — de tous mes chagrins passés. Lève-toi, lève-toi, ma Juliette ; — et de cet antre de la mort, de cette maison d'horreur — laisse-moi t'emporter dans les bras de ton Roméo ; — laisse-moi souffler sur tes lèvres un esprit vital — et te rappeler, mon âme, à l'existence et à l'amour.

Il la redresse.

JULIETTE.

— Mon Dieu ! qu'il fait froid ?... Qui est là ?

ROMÉO.

Ton mari, — Juliette ! Ton Roméo revenu du désespoir — à d'inexprimables joies !... Quitte, quitte ce lieu, — et fuyons ensemble.

Il la tire du tombeau.

JULIETTE.

— Pourquoi me faites-vous violence ?... Je ne consentirai jamais. — Mes forces peuvent me trahir, mais ma volonté est immuable. — Je ne veux pas épouser Paris : Roméo est mon mari !

ROMÉO.

— Roméo est ton mari ! je suis ce Roméo ; — et toutes les puissances de la terre ou de l'homme — ne parviendraient pas à briser nos liens ni à l'arracher de mon cœur !

JULIETTE.

— Je reconnais cette voix ; sa magique suavité éveille — mon âme ravie : à présent je me rappelle bien — toutes les circonstances. — Oh ! mon seigneur ! mon mari ! — Est-ce que tu m'évites, Roméo ? — Vous m'effrayez ! Parlez ! Oh ! que j'entende une voix — autre que la mienne dans ce sinistre caveau de la mort, — ou je vais défaillir... Soutiens-moi.

ROMÉO.

Oh ! je ne puis ; — je n'ai plus de force ; j'ai besoin moi-même de ton faible appui. — Cruel poison !

JULIETTE.

— Du poison ? que veut dire monseigneur ? — Cette voix tremblante ! ces lèvres livides ! ces yeux hagards !... La mort est sur ton visage !

ROMÉO.

— Oui, je lutte avec elle en ce moment. — Les transports que j'ai éprouvés — à t'entendre parler, à voir tes yeux s'ouvrir, — ont arrêté pour un moment sa marche impétueuse, — et toute ma pensée était au bonheur et à toi ; — mais maintenant le poison court dans mes veines... — Je n'ai pas le temps de t'expliquer... — Le destin m'a amené ici pour dire un dernier, — un dernier adieu à ma bien-aimée et mourir avec toi.

JULIETTE.

— Mourir ? Le moine m'a donc trompée ?

ROMÉO.

Je ne sais pas cela. — Je t'ai crue morte ; égaré à cette vue, — ô promptitude fatale ! j'ai bu du poison, baisé tes lèvres, — et trouvé dans tes bras un précieux tombeau ! — Mais à ce moment... Oh !

JULIETTE.

Et je me suis éveillée pour cela !

ROMÉO.

— Mes forces sont brisées ; — la mort et l'amour se disputent et m'arrachent mon être, — mais la mort est la plus forte... Il faut que je te quitte, Juliette ! — O cruel, cruel destin ! A la face du ciel...

JULIETTE.

— Tu déliras : appuie-toi sur mon sein.

ROMÉO.

— Les pères ont des cœurs de pierre que jamais larmes n'attendriront... — La nature parle en vain, il faut que les enfants soient misérables.

JULIETTE.

— Oh ! mon cœur se fend !

ROMÉO.

— Elle est ma femme... Nos cœurs sont tramés l'un dans l'autre... — Arrête, Capulet... Pâris, lâchez donc, — ne tirez pas ainsi les fibres de nos cœurs... elles éclatent... elles se brisent... — Oh ! Juliette ! Juliette !

Il meurt. Juliette s'évanouit sur son corps.

Entre Frère LAURENCE, avec une lanterne et un levier.

LAURENCE.

-- Saint François me soit en aide ! Que de fois cette nuit — mes vieux pieds se sont heurtés à des tombes !... Qui est là ? — Hélas ! hélas ! quel est ce sang qui souille le seuil de pierre de ce sépulchre ?

JULIETTE.

— Qui est là ?

LAURENCE.

— Ciel ! Juliette est éveillée ! et Roméo mort ! — et Paris aussi ! Ah ! quelle heure néfaste — est donc coupable de cette lamentable catastrophe ?

JULIETTE.

— Il est encore là, et je le tiens bien ; — on ne l'arrachera pas de moi.

LAURENCE.

— Patience, madame !

JULIETTE.

— Patience ! ah ! maudit prêtre ! — tu parles de patience à une misérable comme moi !

LAURENCE.

— O fatale erreur ! Lève-toi, belle désolée, — et fuis cette scène de mort.

JULIETTE.

Ne m'approche pas ; — ou ce poignard va venger la mort de mon Roméo.

Elle tire un poignard.

LAURENCE.

— Je ne m'en étonne pas, la douleur te rend folle.

Voix au dehors criant : Venez ! venez !

LAURENCE.

— Quel est ce bruit ? Chère Juliette, fuyons ! — Un pouvoir au-dessus de nos contradictions — a déconcerté nos plans. Viens, échappons-nous ! — Malheureuse femme, je te placerai — dans une communauté de saintes religieuses.

Voix au dehors criant : Par où ? par où ?

— Plus de questions ! le guet arrive... — Allons, viens, chère Juliette .. Je n'ose rester plus longtemps.

Il s'enfuit.

JULIETTE.

— Va, sors d'ici, car moi, je ne m'en irai pas. — Qu'est ceci ? une fiole?... Oui, la fin prématurée de Roméo ! — L'égoïste ! il a tout bu, il n'a pas laissé une goutte amie — pour m'aider à le rejoindre... Je veux baiser tes lèvres : peut-être — y trouverai-je un reste de poison !

Voix au dehors : Conduis-nous, page : par où ?

— Encore du bruit ! hâtons-nous donc !... O heureux poignard ! — Voici ton fourreau !... Repose là, et laisse-moi mourir !

Elle se poignarde et meurt.

Entrent BALTHAZAR et LE PAGE entourés de gardes, puis LE PRINCE et ses gens portant des torches.

BALTHAZAR.

— Voici l'endroit, monseigneur.

LE PRINCE.

— Quel est le malheur matinal — qui enlève notre personne à son repos ?

Entrent CAPULET et des seigneurs.

CAPULET.

— Pourquoi ces clameurs qui retentissent partout ? — Dans les rues les uns crient : Roméo ! — d'autres, Juliette ! d'autres, PÂRIS ! et tous accourent — en jetant l'alarme, vers notre monument.

LE PRINCE.

— D'où vient cette épouvante qui fait tressaillir nos oreilles ?

BALTHAZAR.

— Mon souverain, voici le comte Pâris tué, et Roméo, mon maître, mort ! et Juliette, — qu'on croyait déjà morte, semble avoir été tuée, il n'y a qu'un moment.

CAPULET.

— Hélas ! ce spectacle funèbre est le glas — qui appelle ma vieillesse au sépulchre.

Entrent MONTAGUE et des seigneurs.

LE PRINCE.

— Approche, Montague : tu ne t'es levé avant l'heure — que pour voir ton fils, ton héritier couché avant l'heure.

MONTAGUE.

— Hélas ! mon suzerain, ma femme est morte cette nuit. — L'exil de mon fils l'a suffoquée ! — Quel est le nouveau malheur qui conspire contre mes années ?

LE PRINCE.

— Regarde, et vois !

MONTAGUE.

— Oh ! malappris, y a-t-il donc bienséance — à prendre le pas sur ton père dans la tombe ?

LE PRINCE.

— Fermez la bouche aux imprécations, — jusqu'à ce que nous ayons pu éclaircir ces mystères — et reconnaître leur source et leur



cause. En attendant, contenez-vous, — et que l'affliction s'asservisse à la patience. — Produisez les suspects.

Entre Frère LAURENCE.

LAURENCE.

Je suis le principal.

LE PRINCE.

— Dis donc vite ce que tu sais de tout ceci.

LAURENCE.

— Retirons-nous de ce sinistre théâtre de la mort, — et je vous révélerai tout; si dans ceci — il est arrivé malheur par ma faute, — que ma vieille vie — soit sacrifiée, quelques heures avant son épuisement, — à la rigueur des lois les plus sévères.

LE PRINCE.

— Nous t'avons toujours connu pour un saint homme. — Que le valet de Roméo et que ce page nous suivent. — Nous allons sortir, et examiner à fond ce triste désastre. — Sages trop tard, messeigneurs, vous pouvez déplorer maintenant — les tragiques résultats de votre mutuelle haine. — Que de malheurs terribles causent les discordes privées! — Quelle qu'en soit la cause, l'effet inévitable est une calamité.

Tous sortent.

FIN DES NOTES.



# APPENDICE.



## TROISIÈME HISTOIRE TRAGIQUE

Extraite des œuvres italiennes de Bandel et mise en langue française

Par Pierre BOISTEAU, surnommé Launay.

---

DE DEUX AMANTS DONT L'UN MOURUT DE VENIN, L'AUTRE DE TRISTESSE <sup>1</sup>.

Du temps que le seigneur de l'Escale était seigneur de Vérone, il y avait deux familles en la cité qui étaient plus renommées que les autres, tant en richesse qu'en noblesse, l'une desquelles s'appelait les Montesches, l'autre les Cappelets : mais, ainsi que le plus souvent il y a envie entre ceux qui sont en pareil degré d'honneur, aussi survint quelque

<sup>1</sup> Dans le recueil de Bandello, cette histoire est la neuvième nouvelle de la seconde partie et a pour titre : *La sfortunata morte di due infelicissimi Amanti, che l'uno di veleno, e l'altro di dolore morirono*. Il est à remarquer que, dans la nouvelle francisée, Juliette ne meurt pas de tristesse, mais d'un coup de poignard. Pierre Boisteau n'a pas pensé à rectifier ce titre, qui n'est plus d'accord avec le dénouement improvisé par lui.

inimitié entre eux, et combien que l'origine en fût légère et assez mal fondée, si est-ce que par intervalle de temps elle s'enflamma si bien qu'en diverses menées, qui se dressèrent d'une part et d'autre, plusieurs y laissèrent la vie. Le seigneur Barthélemy de l'Escale, voyant un tel désordre en sa République, s'essaya par tous moyens de réduire et concilier ces deux ligues, mais tout en vain, car leur haine était si bien enracinée qu'elle ne pouvait être modérée par aucune prudence ou conseil, de sorte qu'il ne put gagner sur eux autre chose que leur laisser les armes pour un temps, attendant quelque autre saison plus opportune où avec plus de loisir il espérait apaiser le reste.

Cependant que ces choses étaient en tel état, l'un des Monteschi, qui se nommait Rhoméo, âgé de vingt à vingt et un ans, le plus beau et mieux accompli gentilhomme qui fût en toute la jeunesse de Vérone, s'enamoura de quelque damoiselle de Vérone <sup>1</sup>, et en peu de jours fut tellement épris de ses bonnes grâces, qu'il abandonna toutes ses autres occupations pour la servir et honorer. Et après plusieurs lettres, ambassades et présents, il se délibéra enfin de parler à elle, et de lui faire ouverture de ses passions, ce qu'il fit sans rien pratiquer, car elle, qui n'avait été nourrie qu'à la vertu, lui sut tant bien répondre et retrancher ses affections amoureuses, qu'il avait occasion pour l'avenir de n'y plus retourner, et même se montra si austère qu'elle ne lui fit la grâce d'un seul regard; mais plus le jeune enfant la voyait rétive, plus s'enflammait, et, après avoir continué quelques mois en telle servitude sans trouver remède à sa passion, se délibéra enfin de s'en aller de Vérone pour expérimenter si, en changeant de lieu, il pourrait changer d'affection, et disait en soi-même : Que me sert d'aimer une ingrate, puisqu'elle me dédaigne ainsi?

<sup>1</sup> *Rosaline*, dans le drame.

Je la suis partout, et elle me fuit : je ne puis vivre si je ne suis auprès d'elle, et elle n'a contentement aucun, sinon quand elle est absente de moi. Je me veux donc pour l'avenir étranger de sa présence, car peut-être que, ne la voyant plus, ce mien feu qui prend viande et aliment de ses beaux yeux s'amortira peu à peu : mais, pensant exécuter ses pensers, en un instant ils étaient réduits au contraire, de sorte que, ne sachant en quoi se résoudre, passait ses jours et ses nuits en plaintes merveilleuses : car amour le sollicitait de si près, et lui avait si bien empreinte la beauté de la demoiselle en l'intérieur de son cœur, que, n'y pouvant plus résister, il succombait au faix et se fondait peu à peu comme la neige au soleil.

De quoi émerveillés ses parents et alliés plaignaient grandement son désastre : mais sur les autres un sien compagnon <sup>1</sup>, plus mûr d'âge et de conseil que lui, commença à le reprendre aigrement : car l'amitié qu'il lui portait était si grande, qu'il se ressentait de son martyr, et participait à sa passion, qui fut cause que, le voyant quelquefois agité de ses rêveries amoureuses, il lui dit :

— Rhoméo, je m'émerveille grandement comme tu consumes ainsi le meilleur de ton âge à la poursuite d'une chose de laquelle tu te vois méprisé et banni, sans qu'elle ait respect ni à ta prodigue dépense, ni à ton honneur, ni à tes larmes, ni même à ta misérable vie qui émeuvent les plus constants à pitié. Par quoi je te prie, par notre ancienne amitié et par ton propre salut, que tu apprennes à l'avenir à être tien, sans aliéner ta liberté à personne tant ingrate, car, à ce que je puis conjecturer par les choses qui sont passées entre toi et elle, ou elle est amoureuse de quelque autre, ou bien est en délibération de n'aimer jamais aucun. Tu es jeune, riche des biens de fortune, et plus re-

<sup>1</sup> *Benvolio.*

commandé en beauté que gentilhomme de cette cité, tu es bien instruit aux lettres, tu es fils unique de ta maison. Quel crève-cœur à ton pauvre vieillard de père et à tes autres parents de te voir ainsi précipité en cet abîme de vices et en l'âge où tu leur dusses donner quelque espérance de ta vertu ! Commence donc désormais à reconnaître l'erreur en laquelle tu as vécu jusqu'ici. Ote ce voile amoureux qui te bande les yeux et qui t'empêche de suivre le droit sentier par lequel tes ancêtres ont cheminé, ou bien, si tu te sens si sujet à ton vouloir, range ton cœur en autre lieu, et élis quelque maîtresse qui le mérite, et ne sème désormais tes peines en si mauvaise terre que tu n'en reçoives aucun fruit. La saison s'approche qu'il se fera assemblée des dames par la cité, où tu en pourras regarder quelqu'une de si bon œil qu'elle te fera oublier tes passions précédentes.

Ce jeune enfant, ayant ententivement écouté toutes les raisons persuasives de son ami, commença quelque peu à modérer cette ardeur et reconnaître que toutes les exhortations qu'il lui avait faites ne tendaient qu'à bonne fin, et dès lors délibéra les mettre en exécution, et de se retrouver indifféremment par toutes les assemblées et festins de la ville, sans avoir aucune des dames non plus affectée que d'autres. Et continua en cette façon de faire deux ou trois mois, pensant par ce moyen éteindre les étincelles de ses anciennes flammes.

Advint donc quelques jours environ la fête de Noël que l'on commença à faire festins, où les masques, selon la coutume, avaient lieu. Et parce que Antoine Capellet était chef de sa famille, et des plus apparents seigneurs de la cité, il fit un festin, et, pour le mieux solemniser, il convia toute la noblesse tant des hommes que des femmes, en laquelle on put voir aussi la plus grande part de la jeunesse de Vérone. La famille des Capellets (comme nous avons montré au commencement de cette histoire) était en dissidence avec celle des

Montesches, qui fut la cause pour laquelle les Montesches ne se trouvèrent à ce convi, hormis ce jeune adolescent Rhoméo Montesche, lequel vint en masque après le souper avec quelques autres jeunes gentilshommes. Et après qu'ils eurent demeuré quelque espace de temps la face couverte de leurs masques, ils se démasquèrent. Et Rhoméo tout honteux se retira en un coin de la salle ; mais, pour la clarté des torches qui étaient allumées, il fut incontinent avisé de tous, spécialement des dames, car, outre la naïve beauté de laquelle la nature l'avait doué, encore s'émerveillaient-elles davantage de son assurance, et comme il avait osé entrer avec telle privauté en la maison de ceux qui avaient peu d'occasion de lui vouloir bien. Toutefois les Capellets, dissimulant leur haine, ou bien pour la révérence de la compagnie, ou pour le respect de son âge, ne lui méfèrent, ni d'effet ni de paroles. Au moyen de quoi, avec toute liberté il pouvait contempler les dames à son aise, ce qu'il sut si bien faire, et de si bonne grâce, qu'il n'y avait celle qui ne reçût quelque plaisir de sa présence.

Et après avoir assis un jugement particulier sur l'excellence de chacune, selon que l'affection le conduisait, il avisa une fille entre autres d'une extrême beauté, laquelle, encore qu'il ne l'eût jamais vue, elle lui plut sur toutes, et lui donnait en son cœur le premier lieu en toute perfection de beauté. Et la festoyant incessamment par piteux regards, l'amour qu'il portait à sa première damoiselle demeura vaincu par ce nouveau feu, lequel prit tel accroissement et vigueur, qu'il ne se put oncques éteindre que par la seule mort, comme vous pourrez entendre par l'un de ces plus étranges discours que l'homme mortel saurait imaginer. Le jeune Rhoméo donc, se sentant agité de cette nouvelle tempête, ne savait quelle contenance tenir, mais était tant surpris et altéré de ses dernières flammes, qu'il se méconnaissait presque soi-même, de sorte qu'il n'avait la hardiesse de

s'enquérir qui elle était, et n'était ententif seulement qu'à repaître ses yeux de la vue d'icelle : par lequel il humait le doux venin amoureux, duquel il fut enfin si bien empoisonné, qu'il finit ses jours par une cruelle mort. Celle pour qui Rhoméo souffrait une si étrange passion s'appelait Juliette, et était fille de Capellet, maître de la maison où on faisait cette assemblée, laquelle, ainsi que ses yeux ondoyaient çà et là, aperçut de fortune Rhoméo, lequel lui sembla le plus beau gentilhomme qu'elle eût oncques vu à son gré. Et Amour adonc qui était en embûche, lequel n'avait point encore assailli le tendre cœur de cette jeune damoiselle, la toucha si au vif que, quelque résistance qu'elle sût faire, n'eut pouvoir de se garantir de ses forces, et dès lors commença à contemner toutes les pompes de la fête, et ne sentait plaisir en son cœur, sinon lorsque par emblée elle avait jeté ou reçu quelque trait d'œil de Rhoméo. Et après avoir contenté leurs cœurs passionnés par une infinité d'amoureux regards, lesquels se rencontrant le plus souvent et les mêlant ensemble, leurs rayons ardents donnaient suffisant témoignage de quelque commencement d'amitié. Amour ayant fait cette brèche au cœur de ces amants, ainsi qu'ils cherchaient tous deux les moyens de parler ensemble, Fortune leur en apprêta une prompte occasion, car quelque seigneur de la troupe prit Juliette par la main pour la faire danser au bal de la torche, duquel elle se sut si bien acquitter et de si bonne grâce, qu'elle gagna pour ce jour le prix d'honneur entre toutes les filles de Vérone.

Rhoméo, ayant prévu le lieu où elle devait se retirer, fit ses approches et sut si discrètement conduire les affaires, qu'il eut le moyen à son retour d'être auprès d'elle. Juliette, le bal fini, retourna au même lieu duquel elle était partie auparavant, et demeura assise entre Rhoméo et un autre appelé Marcucio <sup>1</sup>, courtisan fort aimé de tous, lequel, à cause

<sup>1</sup> Ce nom, légèrement modifié par le traducteur anglais Arthur Brooke.



de ses facéties et gentillesses, était bien reçu en toutes compagnies. Marcucio, hardi entre les vierges comme un lion entre les agneaux, saisit incontinent la main de Juliette, lequel avait une coutume tant l'hiver que l'été d'avoir toujours les mains froides comme un glaçon de montagne, même étant auprès du feu. Rhoméo, lequel était au côté senestre de Juliette, voyant que Marcucio la tenait par la main dextre, afin de ne faillir à son devoir, prit l'autre main de Juliette, et, la lui serrant un peu, se sentit tellement pressé de cette nouvelle faveur, qu'il demeura court, sans pouvoir répondre ; mais elle, qui aperçut par sa mutation de couleur que le défaut procédait d'une trop véhémence amour, désirant de l'ouïr parler, se tourne vers lui, et la voix tremblante, avec une honte virginale entremêlée d'une pudicité, lui dit : « Bénie soit l'heure de votre venue à mon côté ! » Puis, pensant achever le reste, Amour lui serra tellement la bouche, qu'elle ne put achever son propos. A quoi le jeune enfant tout transporté d'aise et de contentement, en soupirant lui demanda quelle était la cause de cette fortunée bénédiction. Juliette, un peu plus assurée, avec un regard de pitié lui dit en souriant :

— Mon gentilhomme, ne soyez point émerveillé si je bénis votre venue, d'autant que le seigneur Marcucio, longtemps avec sa main gelée, m'a toute glacé la mienne, et vous, de votre grâce, la m'avez échauffée.

A quoi soudain répliqua Rhoméo :

— Madame, si le ciel m'a été tant favorable, que je vous aie fait quelque service agréable, pour m'être trouvé casuellement en ce lieu, je l'estime bien employé, ne souhaitant

a été donné par Shakespeare à l'ami intime de son Roméo. Il n'y a, du reste, aucun rapport entre le rôle insignifiant joué par le Marcucio de la légende, et le rôle si important soutenu par le Mercutio du drame. La figure tragi-comique de Mercutio est toute entière la création du poète.

autre plus grand bien, pour le comble de tous les contentements que je prétends en ce monde, que de vous servir, obéir et honorer partout où ma vie se pourra étendre, comme l'expérience vous en fera plus entière preuve, lorsqu'il vous plaira en faire essai : mais au reste, si vous avez reçu quelque chaleur par l'attouchement de ma main, bien vous puis-je assurer que ses flammes sont mortes au regard des vives étincelles et du violent feu qui sort de vos beaux yeux, lequel a si bien enflammé toutes les plus sensibles parties de moi que, si je ne suis secouru par la faveur de vos divines grâces, je n'attends que l'heure d'être du tout consumé et mis en cendres.

A peine eut-il achevé ces dernières paroles, que le jeu de la Torche <sup>1</sup> prit fin, dont Juliette, qui toute brûlait d'amour, lui serrant la main étroitement, n'eut loisir que de lui dire tout bas :

— Mon cher ami, je ne sais quel autre plus assuré témoignage vous voulez de mon amitié, sinon que je vous puis acertener que vous n'êtes point plus à vous-même que je suis vôtre, étant prête et disposée de vous obéir en tout ce que l'honneur pourra souffrir, vous suppliant de vous contenter de ce, pour le présent, attendant quelque autre saison plus opportune où nous pourrons communiquer plus privé-ment de nos affaires.

Rhoméo se sentant pressé de partir avec la compagnie, sans savoir par quel moyen il pourrait revoir quelque autre fois celle qui le faisait vivre et mourir, s'avisa de demander à quelque sien ami qui elle était, lequel lui fit réponse qu'elle était fille de Capellet, maître de la maison où avait

<sup>1</sup> Le pas *del Torchio* était une danse par laquelle les bals se terminaient, au quatorzième siècle, dans l'Italie du Nord. Chaque dame invitait son danseur en lui présentant une torche allumée. Le divertissement *dei Moccoletti*, qui encore aujourd'hui à Rome égale la fin des soirées du carnaval, paraît être un reste de cet ancien usage.

été fait ce jour le festin, lequel indigné outre mesure de quoi la fortune l'avait adressé en lieu si périlleux, jugeait en soi-même qu'il était presque impossible de mettre fin à son entreprise. Juliette, convoiteuse d'autre côté de savoir qui était le jeune homme qui l'avait tant humainement caressé le soir, et duquel elle sentait la nouvelle plaie en son cœur, appela une vieille dame d'honneur <sup>1</sup> qui l'avait nourrie et élevée de son lait, à laquelle elle dit, étant appuyée : « Mère, qui sont ces deux jeunes gens qui sortent les premiers avec deux torches devant ? » A laquelle la vieille répondit, selon le nom des maisons dont ils étaient issus. Puis elle interrogea derechef : « Qui est ce jeune qui tient un masque en sa main, et est vêtu d'un manteau de damas ? — C'est, dit-elle, Rhoméo Montesche, fils du capital ennemi de votre père et de ses alliés. »

Mais la pucelle, au seul nom de Montesche, demeura toute confuse, désespérant du tout de pouvoir avoir pour époux son tant affectionné Rhoméo pour les anciennes inimitiés d'entre les deux familles : néanmoins elle sut (pour l'heure) si bien dissimuler son ennui et mécontentement, que la vieille ne le put comprendre, mais lui persuada de se retirer en sa chambre pour se coucher, à quoi elle obéit ; mais étant au lit, et cuidant prendre son accoutumé repos, un grand tourbillon de divers pensements commencèrent à l'environner et traiter de telle sorte, qu'elle ne sut onques clore les yeux, mais se tournant, ça et là, fantasmait diverses choses en son esprit, faisant tantôt état de retrancher du tout cette pratique amoureuse, tantôt de la continuer. Ainsi était la pucelle agitée de deux contraires desquels l'un lui donnait adresse de poursuivre sa délibération, l'autre lui proposait le péril éminent auquel indiscrètement elle se précipitait, et après avoir longtemps vagué en ce labyrinthe

<sup>1</sup> La nourrice, dans le drame.

amoureux, ne savait enfin à quoi se résoudre, mais elle pleurait incessamment et s'accusait soi-même, disant : « Ah ! chétive et misérable créature, dont procèdent ces inaccoutumées traverses que je sens en mon âme qui me font perdre le repos ? Mais, infortunée que je suis, que sais-je si ce jeune homme m'aime comme il dit ? Peut-être que, sous le voile de ses paroles amiables, il me veut ravir l'honneur pour se venger de mes parents qui ont offensé les siens, et par ce moyen me rendre par une éternelle infamie la fable du peuple de Vérone. » Puis soudain après elle condamnait ce qu'elle soupçonnait au commencement, disant : « Était-ce possible que, sous une telle beauté et accomplie douceur, déloyauté et trahison eussent mis leur siège ? S'il est ainsi que la face est la loyale messagère des conceptions de l'esprit, je me puis assurer qu'il m'aime : car j'ai expérimenté tant de mutation de couleur en lui, lorsqu'il parlait à moi, et l'ai vu tant transporté et hors de soi, que je ne dois souhaiter autre plus certain augure de son amitié en laquelle je veux persister, immuable jusques au dernier soupir de ma vie, moyennant qu'il m'épouse, car peut-être que cette nouvelle alliance engendrera une perpétuelle paix et amitié entre sa famille et la mienne. »

Arrêtée en cette délibération, toutes les fois qu'elle avisait Rhoméo passer devant sa porte, elle se présentait avec un visage joyeux, et le conduisait du clin de l'œil, tant qu'elle l'eût perdu de vue. Et après avoir continué en cette façon de faire par plusieurs jours, Rhoméo, ne se pouvant contenter du regard, contemplait tous les jours l'assiette de la maison, et un jour entre autres, il avisa Juliette à la fenêtre de sa chambre, qui répondait à une rue fort étroite, vis-à-vis de laquelle y avait un jardin ; qui fut cause que Rhoméo (craignant que leurs amours fussent manifestées) commença dès lors à ne passer plus le jour devant sa porte ; mais sitôt que la nuit avec son brun manteau avait couvert

la terre, il se promenait lui seul avec ses armes en cette petite ruelle : et après y avoir été plusieurs fois à faute, Juliette, impatiente en son mal, se mit un soir à la fenêtre, et aperçut aisément, par la splendeur de la lune, son Rhoméo joignant sa fenêtre, non moins attendu qu'attendu. Lors elle lui dit tout bas, la larme à l'œil, avec une voix interrompue de soupirs :

— Seigneur Rhoméo, vous me semblez par trop prodigue de votre vie, l'exposant à telle heure à la merci de ceux qui ont si peu d'occasion de vous vouloir bien : lesquels, s'ils vous surprenaient, vous mettraient en pièces, et mon honneur, que j'ai plus cher que ma vie, en serait à jamais intéressé.

— Madame, répondit Rhoméo, ma vie est en la main de Dieu, de laquelle lui seul peut disposer, si est-ce que si quelqu'un voulait faire effort de me l'ôter, je lui ferais connaître en votre présence comme je la sais défendre, ne m'étant point toutefois si chère, ni en telle recommandation, que je ne la voulusse sacrifier pour vous à un besoin ; et quand bien mon désastre serait si grand que j'en fusse privé en ce lieu, je n'aurais point d'occasion d'y avoir regret, sinon que la perdant, je perdrais le moyen de vous faire connaître le bien que je vous veux, et la servitude que j'ai à vous, ne désirant la conserver pour aise que je sente ni pour autre regard fors que pour vous aimer, servir et honorer, jusques au dernier soupir d'icelle.

Soudain qu'il eut donné fin à son propos, lors amour et pitié commencèrent à s'emparer du cœur de Juliette, et tenant sa tête appuyée sur une main <sup>1</sup>, ayant la face toute baignée de larmes, répliqua à Rhoméo :

<sup>1</sup> Ce trait pittoresque a été ajouté par Pierre Boisteau au texte original. Shakespeare l'a littéralement reproduit dans ce vers que dit Roméo apercevant Juliette à son balcon :

See, how she leans her cheek upon her hand !

\* Voyez comme elle appuie sa joue sur sa main ! \*

— Seigneur Rhoméo, je vous prie de ne plus me remémorer ces choses : car la seule appréhension que j'ai d'un tel inconvénient me fait balancer entre la mort et la vie, étant mon cœur si uni au vôtre, que vous ne sauriez recevoir le moindre ennui de ce monde, auquel je ne participe comme vous-même, vous priant au reste que si vous désirez votre salut et le mien, que vous m'exposiez en peu de paroles quelle est votre délibération pour l'avenir ; car, si vous prétendez autre privauté de moi que l'honneur ne le commande, vous vivez en très-grande erreur : mais si votre volonté est sainte et que l'amitié, laquelle vous dites me porter, soit fondée sur la vertu et qu'elle se consume par mariage, me recevant pour votre femme et légitime épouse, vous aurez telle part en moi que, sans avoir égard à l'obéissance et révérence que je dois à mes parents ni aux anciennes inimitiés de votre famille et de la mienne, je vous ferai maître et seigneur perpétuel de moi et de tout ce que je possède, étant prête et appareillée de vous suivre partout où vous me commanderez : mais si votre intention est autre, et que vous pensez recueillir le fruit de ma virginité, sous le prétexte de quelque lascive amitié, vous êtes bien trompé, vous priant vous en déporter et me laisser désormais vivre en repos avec mes semblables.

Rhoméo, qui n'aspirait à autre chose, joignant les mains au ciel, avec un aise et contentement incroyable, lui répondit :

— Madame, puisqu'il vous plaît me faire honneur de m'accepter pour tel, je l'accorde et m'y consens, du meilleur endroit de mon cœur, lequel vous demeurera pour gage et assuré témoin de mon dire, jusques à ce que Dieu m'ait fait la grâce de le vous montrer par effet. Et afin que je donne commencement à mon entreprise, je m'en irai demain au conseil à frère Laurens, lequel, outre qu'il est mon père spirituel, a de coutume de me donner instruction en

toutes mes autres affaires privées, et ne faudrai (s'il vous plaît) à me retrouver en ce lieu, à la même heure, afin de vous faire entendre ce que j'aurai moyenné avec lui.

Ce qu'elle accorda volontiers, et se finirent leurs propos sans que Rhoméo reçut pour ce soir autre faveur d'elle que de parole.

Ce frère Laurens, duquel il sera fait plus ample mention ci-après, était un ancien docteur en théologie, de l'ordre des frères mineurs, lequel, outre l'heureuse profession qu'il avait faite aux saintes lettres, était merveilleusement versé en philosophie, et grand scrutateur des secrets de nature, même renommé d'avoir intelligence de la magie et des autres sciences cachées et occultes, ce qui ne diminuait en rien sa réputation. Et avait ce frère, par sa prudence et bonté, si bien gagné le cœur des citoyens de Vérone, qu'il les avait presque tous en confession : et n'y avait celui depuis les petits jusques aux grands qui ne le révéraient et aimât, et même le plus savant, par sa grande prudence, était quelquefois appelé aux plus étroites affaires des seigneurs de la ville. Et entre autres il était grandement favorisé du seigneur de l'Escale, seigneur de Vérone, et de toute la famille des Montesches et des Capellets et de plusieurs autres.

Le jeune Rhoméo (comme avons jà dit), dès son jeune âge avait toujours eu je ne sais quelle particulière amitié avec frère Laurens, et lui communiquait ses secrets. Au moyen de quoi, partant d'avec Juliette, s'en va tout droit à saint François, où il raconta par ordre tout le succès de ses amours au bon père, et la conclusion du mariage prise entre lui et Juliette, ajoutant pour la fin qu'il élirait plutôt une honteuse mort que lui faillir de promesse : auquel le bon père, après lui avoir fait plusieurs remontrances et proposé tous les inconvénients de ce mariage clandestin, l'exhorta d'y penser plus à loisir ; toutefois il ne lui fut possible de le réduire ; par quoi vaincu de sa pertinacité et aussi proje-

tant en lui-même que ce mariage serait (peut-être) moyen de réconcilier ces deux lignées, lui accorda enfin sa requête, avec la charge qu'il aurait un jour de délai pour excogiter le moyen de pourvoir à leur fait.

Mais si Rhoméo était soigneux de son côté de donner ordre à ses affaires, Juliette semblablement faisait bien son devoir du sien : car, voyant qu'elle n'avait personne autour d'elle, à qui elle pût faire ouverture de ses passions, s'avisait de communiquer le tout à sa nourrice qui couchait en sa chambre et lui servait de femme d'honneur, à laquelle elle commit entièrement tout le secret des amours de Rhoméo et d'elle. Et quelque résistance que la vieille fit au commencement de s'y accorder, elle la sut enfin si bien persuader et la gagner, qu'elle lui promit de lui obéir ce qu'elle pourrait, et dès lors la dépêcha pour aller en diligence parler à Rhoméo et savoir de lui par quel moyen ils pourraient s'épouser, et qu'il lui fit entendre ce qui avait été déterminé entre frère Laurens et lui. A laquelle Rhoméo fit réponse comme, le premier jour qu'il avait informé frère Laurens de son affaire, il avait différé jusques au jour subséquent qui était ce même jour, et qu'à peine y avait une heure qu'il en était retourné pour la seconde fois, et que frère Laurens et lui avaient avisé que le samedi suivant elle demanderait congé à sa mère d'aller à confesse, et se trouverait en l'église de Saint-François, en certaine chapelle en laquelle secrètement les épouserait, et qu'elle ne faillît à se trouver <sup>1</sup>.

Ce qu'elle sut si bien conduire et avec telle discrétion,

<sup>1</sup> Boistean a modifié le plan indiqué par l'auteur de la légende originale. Dans la nouvelle de *Bandello*, les deux amants ont, avant leur mariage, une entrevue nocturne dans la chambre de Juliette, et c'est là qu'ils conviennent de leur stratagème pour accomplir leur union clandestine. Le traducteur a supprimé cet incident et établi, par l'intermédiaire de la nourrice, l'entente entre les jeunes gens.



que sa mère lui accorda sa requête, et, accompagnée seulement de la bonne vieille et d'une jeune damoiselle <sup>1</sup>, se trouva au jour déterminé ; et, sitôt qu'elle fut entrée en l'église, elle fit appeler le bon docteur frère Laurens, à laquelle on fit réponse qu'il était au confessionnaire, et qu'on l'allait avertir de sa venue. Sitôt que frère Laurens fut averti de la venue de Juliette, il entra au grand corps de l'église, et dit à la bonne vieille et à la jeune damoiselle qu'elles allassent ouïr messe, et qu'il les ferait appeler, dès qu'il eût fait avec Juliette : laquelle entrée en la cellule avec frère Laurens, ferma la porte sur eux, comme il avait de coutume, même qu'il y avait près d'une heure que Rhoméo et lui étaient ensemble enfermés. Auxquels frère Laurens, après les avoir ouïs en confession, il dit à Juliette : « Ma fille, selon que Rhoméo (que voici présent) m'a ré-cité, vous êtes accordée avec lui de le prendre pour mari, et lui semblablement vous pour son épouse : persistez-vous encore maintenant en ces propos ? » Les amants répondirent qu'ils ne souhaitaient autre chose. Et voyant leurs volontés conformes, après avoir raisonné quelque peu à la recommandation de la dignité de mariage, il prononça les paroles desquelles on use, selon l'ordonnance de l'église, aux épousailles. Et elle ayant reçu l'anneau de Rhoméo, se levèrent de devant lui, lequel leur dit : « Si avez quelque autre chose à conférer ensemble de vos menues affaires, diligentez-vous, car je veux faire sortir Rhoméo d'ici, au désu des autres. » Rhoméo, pressé de se retirer, dit secrètement à Juliette qu'elle lui envoyât après dîner la vieille, et qu'il ferait faire une échelle de cordes, par laquelle (le soir même) il monterait en sa chambre par la fenêtre où plus à loisir ils aviseraient à leurs affaires.

<sup>1</sup> Dans la légende italienne, Juliette se rend à confesse, accompagnée de sa mère, donna Giovanna, et de deux autres femmes.

Les choses arrêtées entre eux, chacun se retira en sa maison, avec un contentement incroyable, attendant l'heure heureuse de la consommation de leur mariage. Rhoméo, arrivé à sa maison, déclara entièrement tout ce qui s'était passé entre lui et Juliette à un sien serviteur nommé Pierre <sup>1</sup>, auquel il se fût fié de sa vie, tant il avait expérimenté sa fidélité, et lui commanda de recouvrer promptement une échelle de cordes, avec deux forts crochets de fer, attachés aux deux bouts : ce qu'il fit aisément, parce qu'elles sont fort fréquentes en Italie. Juliette n'oublia au soir, sur les cinq heures, d'envoyer la vieille vers Rhoméo, lequel, ayant pourvu de ce qui était nécessaire, lui fit bailler l'échelle et la pria d'assurer Juliette que, ce soir même, il ne faudrait au premier somme de se trouver au lieu accoutumé ; mais si cette journée sembla longue à ces passionnés amants, il en faut croire ceux qui ont fait autrefois essai de semblables choses, car chacune minute d'heure leur durait mille ans, de sorte que, s'ils eussent pu commander au ciel, comme Josué au soleil, la terre eût été bientôt couverte de très-obscurcs ténèbres.

L'heure de l'assignation venue, Rhoméo s'accoutra des plus somptueux habits qu'il eût, et, guidé par sa bonne fortune, se sentant approcher du lieu où son cœur prenait vie, se trouva tant délibéré, qu'il franchit agilement la muraille du jardin. Étant arrivé joignant la fenêtre, aperçut Juliette qui avait jà tendu son laçon de corde pour le tirer en haut, et avait si bien agrafé ladite échelle que, sans aucun péril, il entra en la chambre, laquelle était aussi claire que le jour, à cause de trois mortiers de cire vierge que Juliette avait fait allumer pour mieux contempler son Rhoméo <sup>2</sup>. Juliette, de sa part, pour toute parure seulement de son couvrechef.

<sup>1</sup> *Balthazar*, dans le drame.

<sup>2</sup> Ces détails curieux sont de l'imagination du traducteur.

s'était coiffée de nuit : laquelle incontinent qu'elle l'aperçut, se brancha à son col, et, après l'avoir baisé et rebaisé un million de fois, se cuida pâmer entre ses bras, sans qu'elle eût pouvoir de lui dire un seul mot, mais ne faisait que soupirer, tenant sa bouche serrée contre celle de Rhoméo, laquelle ainsi transie le regardait d'un œil piteux, qui le faisait vivre et mourir ensemble. Et après être revenue quelque peu à soi, elle lui dit, tirant un profond soupir de son cœur :

— Ah ! Rhoméo, exemplaire de toute vertu et gentillesse, vous soyez le très-bien venu maintenant en ce lieu, auquel pour votre absence, et pour la crainte de votre personne, j'ai tant jeté de larmes, que la source en est presque épuisée ; mais maintenant que je vous tiens entre mes bras, fassent désormais la mort et la fortune comme elles entendront, car je me tiens plus que satisfaite de tous mes ennuis passés, par la seule faveur de votre présence.

A laquelle Rhoméo, la larme à l'œil, pour ne demeurer muet, répondit :

— Madame, combien que je n'aie jamais reçu tant de faveur de fortune que vous pouvoir faire sentir par vive expérience la puissance qu'avez sur moi, et le tourment que je recevais à tous les moments du jour à votre occasion, si vous puis-je assurer, que le moindre ennui où je me suis vu pour votre absence m'a été mille fois plus pénible que la mort, laquelle longtemps eût tranché le filet de ma vie, sans l'espérance que j'ai toujours eue en cette heureuse journée, laquelle me payant maintenant le juste tribut de mes larmes passées, me rend plus content que si je commandais à l'univers, vous suppliant (sans nous amuser à remémorer nos anciennes misères) que nous avisions pour l'avenir de contenter nos cœurs passionnés, et à conduire nos affaires avec telle prudence et discrétion, que nos ennemis, n'ayant aucun avantage sur

nous, nous laissent continuer le repos et tranquillité <sup>1</sup>.

Et ainsi que Juliette voulait répondre, la vieille survint qui leur dit :

— Qui a temps à propos et le perd, trop tard le recouvre; mais puisqu'ainsi est que vous avez tant fait endurer de mal l'un à l'autre, voilà un champ que je vous ai dressé, dit-elle, leur montrant le lit de camp qu'elle avait appareillé : prenez vos armes, et en tirez désormais la vengeance <sup>2</sup>.

A quoi ils s'accordèrent aisément : et lors étant entre les draps en leur privé, après s'être chéris et festoyés de toutes les plus délicates caresses dont amour les pût aviser, Rhoméo, rompant les saints liens de virginité, prit possession de la place, laquelle n'avait encore été assiégée, avec tel heur et contentement que peuvent juger ceux qui ont expérimenté semblables délices. Leur mariage ainsi consommé, Rhoméo, se sentant pressé par l'importunité du jour, prit congé d'elle, avec protestation qu'il ne faudrait de deux jours l'un à se retrouver en ce lieu, et avec le même moyen et à heure semblable, jusqu'à ce que la fortune leur eût apprêté sûre occasion de manifester sans crainte leur mariage à tout le monde. Et continuèrent ainsi quelques mois ou deux leurs aises, avec un contentement incroyable, jusques à tant que la fortune, envieuse de leur prospérité, tourna sa roue pour les faire trébucher en un tel abîme, qu'ils lui payèrent l'usure de leurs plaisirs passés par une très-cruelle et très-pitoyable mort, comme vous entendrez ci-après par le discours qui s'ensuit.

Or, comme nous avons déduit ci-devant, les Capelllets et les Montesches n'avaient pu être si bien réconciliés par le

<sup>1</sup> Ce dialogue est une longue amplification du texte italien.

<sup>2</sup> Dans la légende originale, la nourrice ne paraît pas pendant la nuit de noces. Boisteau esquisse ici grossièrement la figure comique que Shakespeare doit peindre plus tard.

seigneur de Vérone, qu'il ne leur restât encore quelques étincelles de leurs anciennes inimitiés, et n'attendaient d'une part et d'autre que quelque légère occasion pour s'attaquer : ce qu'ils firent. Les fêtes de Pâques (comme les hommes sanguinaires sont volontiers coutumiers, après les bonnes fêtes commencent les méchantes œuvres) auprès la porte de Boursari, devers le château vieux de Vérone, une troupe des Capellets rencontrèrent quelques-uns des Montesches, et, sans autres paroles, commencèrent à chamailler sur eux, et avaient les Capellets, pour chef de leur glorieuse entreprise, un nommé Thibaut <sup>1</sup>, cousin-germain de Juliette, jeune homme dispos, et bien adroit aux armes, lequel exhortait ses compagnons de rabattre si bien l'audace des Montesches, qu'il n'en fût jamais mémoire. Et s'augmenta la rumeur de telle sorte par tous les cantons de Vérone, qu'il survenait du secours de toutes parts : de quoi Rhoméo averti, qui se promenait par la ville avec quelques siens compagnons, se trouva promptement en la place où se faisait ce carnage de ses parents et alliés, et, après en avoir avisé qu'il y en avait plusieurs blessés des deux côtés, dit à ses compagnons : « Mes amis, séparons-les, car ils sont si acharnés les uns sur les autres, qu'ils se mettront tous en pièce avant que le jeu départe : » et ce dit, il se précipita au milieu de la troupe, et ne faisant que parer aux coups, tant des siens que des autres, leur criant tout haut : « Mes amis, c'est assez, il est temps désormais que nos querelles cessent, car outre que Dieu y est grandement offensé, nous sommes en scandale à tout le monde, et mettons cette République en désordre. » Mais ils étaient si animés les uns contre les autres, qu'ils ne donnèrent aucune audience à Rhoméo, et n'entendaient qu'à se tuer, démembrer et déchirer l'un l'autre, et fut la mêlée tant cruelle et furieuse entre

eux, que ceux qui la regardaient s'épouvantaient de les voir tant souffrir, car la terre était toute couverte de bras, de jambes, de cuisses et de sang, sans qu'ils donnassent témoignage aucun de pusillanimité, et se maintinrent ainsi longuement, sans qu'on pût juger qui avait du meilleur. Lors Thibaut, cousin de Juliette, enflammé d'ire et de courroux, se tournant vers Rhoméo, lui rua une estocade, pensant le traverser de part en part, mais il fut garanti du coup par le jaques qu'il portait ordinairement, pour la doute qu'il avait des Capellets, auquel Rhoméo répondit :

— Thibaut, tu peux connaître, par la patience que j'ai eue jusqu'à l'heure présente, que je ne suis point venu ici pour combattre ou toi ou les tiens, mais pour moyenner la paix entre nous; et si tu pensais que, par défaut de courage, j'eusse failli à mon devoir, tu ferais grand tort à ma réputation, mais je te prie de croire qu'il y a quelque autre particulier respect qui m'a si bien commandé jusques ici que je me suis contenu comme tu vois : duquel je te prie n'abuser, mais sois content de tant de sang répandu, et de tant de meurtres commis dans le passé, sans que me tu contraignes de passer les bornes de ma volonté.

— Ha ! traître, dit Thibaut, tu te penses sauver par le plat de ta langue, mais entends à te défendre, car je te ferai maintenant sentir qu'elle ne te pourra si bien garantir ou servir de bouclier, que je ne t'ôte la vie.

Et ce disant, lui rua un coup de telle furie que, sans que l'autre le parât, il lui eût ôté la tête de dessus les épaules, mais il ne fit que le prêter à celui qui le lui sut incontinent rendre; car étant non-seulement indigné du coup qu'il avait, mais de l'injure que l'autre lui avait faite, Rhoméo commença à poursuivre son ennemi d'une telle vivacité, qu'au troisième coup d'épée qu'il lui rua, il le renversa mort par terre d'un coup de pointe qu'il lui avait donné en la gorge, si qu'il la lui perça de part en part. A raison de

quoi la mêlée cessa ; car, outre que Thibaut était chef de la compagnie, encore était-il issu de l'une des plus apparentes maisons de la cité : qui fut cause que le podestat fit congérer en diligence des soldats pour emprisonner Rhoméo, lequel, voyant son désastre, s'en va secrètement vers frère Laurens, à Saint-François, lequel, ayant entendu son fait, le retint en quelque lieu secret du couvent, jusqu'à ce que la fortune en eût autrement ordonné.

Le bruit divulgué par la cité de l'accident survenu au seigneur Thibaut, les Capellets accoutrés de deuil firent porter le corps mort devant le seigneur de Vérone, tant pour l'émuouvoir à pitié que pour lui demander justice, devant lequel se trouvèrent aussi les Montesches, remontrant l'innocence de Rhoméo et l'aggression de l'autre. Le conseil assemblé, et les témoins ouïs d'une part et d'autre, il leur fut fait un étroit commandement par ledit seigneur de poser les armes. Et quant au délit de Rhoméo, parce qu'il avait tué l'autre se défendant, il serait banni à perpétuité de Vérone. Et ce commun infortune publié par la cité, tout était plein de plaintes et de murmures. Les uns lamentaient la mort du seigneur Thibaut, tant pour la dextérité qu'il avait aux armes que pour l'expérience qu'on avait un jour de lui, et des grands biens qui lui étaient préparés, s'il n'eût été prévenu par tant cruelle mort : les autres se doulaient (et spécialement les dames) de la ruine du jeune Rhoméo lequel outre une beauté et bonne grâce, de laquelle il était enrichi, encore avait-il je ne sais quel charme naturel, par les vertus duquel il attirait si bien les cœurs d'un chacun que tout le monde lamentait son désastre ; mais sur tout l'infortunée Juliette, laquelle avertie tant de la mort de son cousin Thibaut que du bannissement de son mari, faisait retentir l'air par une infinité de cruelles plaintes et misérables lamentations, puis se sentant par trop outragée de son extrême passion, entra en sa chambre, et vaincue de douleur, se jeta

sur son lit où elle commença à renforcer son deuil par une si étrange façon qu'elle eût ému les plus constants à pitié, puis comme transportée, regardant çà et là, et avisant de fortune la fenêtre (par laquelle soulait Rhoméo entrer en sa chambre), s'écria :

— O malheureuse fenêtre par laquelle furent ourdies les amères trames de mes premiers malheurs, si par ton moyen j'ai reçu autrefois quelque léger plaisir ou contentement transitoire, tu m'en fais maintenant payer un si rigoureux tribut que mon tendre corps, ne le pouvant plus supporter, ouvrira désormais la porte à la vie, afin que l'esprit déchargé de ce mortel fardeau cherche désormais ailleurs plus assuré repos. Ah ! Rhoméo, Rhoméo, quand au commencement j'eus accointance de vous et que je prêtai l'oreille à vos fardées promesses confirmées par tant de jurements, je n'eusse jamais cru qu'au lieu de continuer notre amitié et d'apaiser les miens, vous eussiez cherché l'occasion de la rompre par un acte si lâche et vitupérable que votre renommée en demeure à jamais intéressée, et moi misérable que je suis sans consort et époux. Mais si vous étiez si affamé du sang des Capellets, pourquoi avez-vous épargné le mien, lorsque par tant de fois et en lieu secret m'avez vue exposée à la merci de vos cruelles mains ? La victoire que vous aviez eue sur moi ne vous semblait-elle assez glorieuse, si pour mieux la solenniser elle n'était couronnée du sang du plus cher de tous mes cousins ? Or, allez donc désormais ailleurs décevoir les autres malheureuses comme moi, sans vous trouver en part où je sois, ni sans qu'aucune de vos excuses puisse trouver lieu en mon endroit. Et cependant je lamenterai le reste de ma triste vie avec tant de larmes, que mon corps épuisé de toute humidité cherchera en bref son réfrigère en terre.

Et ayant mis fin à ces propos, le cœur lui serra si fort qu'elle ne pouvait ni pleurer ni parler, et demeura du tout



immobile, comme si elle eût été transie, puis étant quelque peu revenue, avec une faible voix disait :

— Ah ! langue meurtrière de l'honneur d'autrui, comment oses-tu offenser celui auquel ses propres ennemis donnent louange ? Comment rejettes-tu le blâme sur Rhoméo, duquel chacun approuve l'innocence ? où sera désormais son refuge puisque celle qui dût être l'unique propugne et assuré <sup>1</sup> rempart de ses malheurs, le poursuit et le diffame. Reçois, reçois donc, Rhoméo, la satisfaction de mon ingratitude par le sacrifice que je te ferai de ma propre vie, et par ainsi, la faute que j'ai commise contre ta loyauté sera manifestée, toi vengé et moi punie <sup>2</sup> !

Et cuidant parler davantage, tous les sentiments du corps lui défailirent, de sorte qu'il semblait qu'elle donnât les derniers signes de mort, mais la bonne vieille qui ne pouvait imaginer la cause de la longue absence de Juliette, se douta soudain qu'elle souffrait quelque passion, et la chercha tant par tous les endroits du palais de son père qu'à la fin elle la trouva en sa chambre étendue et pâmée sur son lit, ayant toutes les extrémités du corps froides comme marbre, mais la vieille, qui la pensait morte, commença à crier comme si elle eût été forcenée, disant :

— Ah ! chère nourriture, combien votre mort maintenant me grève !

Et ainsi qu'elle la maniait par tous les endroits de son corps, elle connut qu'il y avait encore scintille de vie, qui

<sup>1</sup> De même la Juliette du drame :

Ah ! my poor lord, what tongue shall smooth thy name,  
When I, thy three-hours wife, have mangled it ?

\* Ah ! mon pauvre seigneur, quelle est la langue qui carossera ta renommée, — quand moi, ton épouse de trois heures, je viens de la déchirer ? \*

<sup>2</sup> Tout ce monologue est l'œuvre du traducteur français, ainsi que la scène suivante entre Juliette et la nourrice.

fut cause que l'ayant appelée plusieurs fois par son nom, elle la fit retourner d'extase. Puis elle lui dit :

— Mademoiselle Juliette, je ne sais dont vous procédez cette façon de faire, ni cette immodérée tristesse, mais bien vous puis-je assurer que j'ai pensé depuis une heure en ça vous accompagner au sépulcre.

— Hélas ! ma grande amie (répond la désolée Juliette) ne connaissez-vous à vue d'œil la juste occasion que j'ai de me douloir et plaindre, ayant perdu en un instant les deux personnes du monde qui m'étaient les plus chères ?

— Il me semble, répond cette bonne dame, qu'il vous sied mal (attendu votre réputation) de tomber en telle extrémité, car lorsque la tribulation survient c'est l'heure où mieux se doit montrer la sagesse. Et si le seigneur Thibaut est mort, le pensez-vous révoquer par vos larmes ? Que doit-on accuser que sa trop grande présomption et témérité ? Eussiez-vous voulu que Rhoméo eût fait ce tort à lui et aux siens de se laisser outrager par un à qui il ne cédait en rien ? Suffise vous que Rhoméo est vif, et ses affaires sont en tel état qu'avec le temps il pourra être rappelé de son exil, car il est grand seigneur comme vous savez, bien apparenté et bien voulu de tous. Par quoi armez-vous désormais de patience, car combien que la fortune le vous éloigne pour un temps, si suis-je certaine qu'elle vous le rendra au paraps avec plus d'aise et de contentement que vous n'eutes onques ; et afin que nous soyons plus assurées en quel état il est, si me voulez promettre de ne vous plus contrister ainsi, je saurai ce jourd'hui de frère Laurens où il est retiré.

Ce que Juliette accorda. Et cette bonne dame prit le droit chemin à Saint-François où elle trouva frère Laurens qui l'avertit que ce soir Rhoméo ne faudrait à l'heure accoutumée visiter Juliette, ensemble lui faire entendre quelle était sa délibération pour l'avenir. Cette journée donc se

passa comme sont celles des mariniers, lesquels après avoir été agités de grosses tempêtes, voyant quelque rayon de soleil pénétrer le ciel pour illuminer la terre, se rassurant et pensant avoir évité naufrage, soudain après la mer vient à s'enfler et à mutiner les vagues par telle impétuosité qu'ils retombent en plus grand péril qu'ils n'avaient été au précédent.

L'heure de l'assignation venue, Rhoméo ne faillit la promesse qu'il avait faite de se rendre au jardin où il trouva son équipage prêt pour monter en la chambre de Juliette, laquelle ayant les bras ouverts commença à l'embrasser si étroitement qu'il semblait que l'âme dût abandonner son corps. Et furent plus d'un gros quart d'heure en telle agonie tous deux sans pouvoir prononcer un seul mot. Et ayant leurs faces serrées l'une contre l'autre, humaient ensemble avec leurs baisers les grosses larmes, qui tombaient de leurs yeux. De quoi s'apercevant Rhoméo, pensant la remettre quelque peu, lui dit :

— M'amie, je n'ai pas maintenant délibéré de vous déduire la diversité des accidents étranges de l'inconstante et fragile fortune, laquelle élève l'homme en un moment au plus haut degré de sa roue, et toutefois en moins d'un cil d'œil elle le rabaisse et déprime si bien qu'elle lui apprête plus de misères en un jour que de faveurs en cent ans ; ce qui s'expérimente maintenant en moi-même, qui ai été nourri délicatement avec les miens, maintenu en telle prospérité et grandeur que vous avez pu connaître, espérant pour le comble de ma félicité par moyen de notre mariage réconcilier vos parents avec les miens, pour conduire le reste de ma vie à son période déterminé de Dieu. Et néanmoins toutes mes entreprises sont renversées et mes desseins tournés au contraire, de sorte qu'il me faudra désormais errer vagabond par diverses provinces, et me séquestrer des miens sans avoir lieu assuré de ma retraite. Ce que j'ai bien voulu

mettre devant vos yeux, afin de vous exhorter à l'avenir de porter patiemment tant mon absence que ce qui vous est destiné de Dieu.

Mais Juliette, toute confite en larmes et mortelles angoisses, ne voulut laisser passer outre, mais lui interrompant ses propos lui dit :

— Comment, Rhoméo, aurez-vous bien le cœur si dur éloigné de toute pitié de me vouloir laisser ici seule, assiégée de tant de mortelles misères qu'il n'y a heure ni moment au jour où la mort ne se présente mille fois à moi ? et toutefois mon malheur est si grand que je ne puis mourir : de sorte qu'il semble proprement qu'elle me veut conserver la vie, afin de se délecter en ma passion et de triompher de mon mal, et vous, comme ministre et tyran de sa cruauté, ne faites conscience (à ce que je vois), après avoir recueilli le meilleur de moi, de m'abandonner. En quoi j'expérimente que toutes les lois d'amitié sont amorties et éteintes, puisque celui duquel j'ai plus espéré que de tous les autres, et pour lequel je me suis faite ennemie de moi-même, me dédaigne et contemne. Non, non, Rhoméo, il vous faut résoudre en l'une des deux choses ou de me voir incontinent précipiter du haut de la fenêtre en bas après vous ou que vous souffriez que je vous accompagne partout où la fortune vous guidera : car mon cœur est tant transformé au vôtre que, lorsque j'appréhende votre département, je sens ma vie incontinent s'éloigner de moi, laquelle je ne désire continuer pour autre chose que pour me voir jouir de votre présence et participer à toutes vos infortunes comme vous-même. Et par ainsi, si oncques la pitié logea en cœur de gentilhomme, je vous supplie, Rhoméo, en toute humilité, qu'elle trouve place en votre endroit, que vous me receviez pour votre servante et fidèle compagne de vos ennuis ; et si voyez que ne puissiez me recevoir commodément en l'état de femme, et qui me gardera de changer d'habits ? serai-je

la première qui en a usé ainsi pour échapper la tyrannie des siens? Doutez-vous que mon service ne vous soit aussi agréable que celui de Pierre votre serviteur? Ma loyauté sera-t-elle moindre que la sienne? Ma beauté laquelle vous avez autrefois tant exaltée n'aura-t-elle aucun pouvoir sur vous? Mes larmes, mon amitié et les anciens plaisirs que vous avez reçues de moi seront-ils mis en oubli?

Rhoméo, la voyant entrer en ces altères, craignant qu'il lui advint pis, la reprit de rechef entre ses bras, et, la baisant amoureusement, lui dit :

— Juliette, l'unique maîtresse de mon cœur, je vous prie, au nom de Dieu et de la fervente amitié que me portez, que vous déraciniez du tout cette entreprise de votre entendement, si ne cherchez l'entière ruine de votre vie et de la mienne : car si vous suivez votre conseil, il ne peut advenir autre chose que la perte des deux ensemble, car, lorsque votre absence sera manifestée, votre père fera une si vive poursuite après vous, que nous ne pourrons faillir à être découverts et surpris, et enfin cruellement punis, moi comme raptEUR, et vous fille désobéissante à son père ; et ainsi cuidant vivre contents, nos jours prendront leur fin par une mort honteuse. Mais si vous voulez vous fortifier un peu à la raison plus qu'aux délices que nous pourrions recevoir l'un de l'autre, je donnerai tel ordre à mon bannissement que dedans trois ou quatre mois, pour tout délai, je serai révoqué. Et s'il en est autrement ordonné, quoi qu'il en advienne, je retournerai vers vous, et, avec la puissance de mes amis, je vous enlèverai de Vérone à main forte, non point en habit dissimulé, comme étrangère, mais comme mon épouse et perpétuelle compagne. Et par ainsi modérez désormais vos passions, et vivez assurée que la mort seule me peut séparer de vous et non autre chose.

Les raisons de Rhoméo gagnèrent tant sur Juliette, qu'elle lui répondit :

— Mon cher ami, je ne veux que ce qui vous plaît. Si est-ce quelque part que vous tiriez, mon cœur vous demeurera pour gage du pouvoir que vous m'avez donné sur vous. Cependant, je vous prie ne faillir me faire entendre souvent par frère Laurens en quel état seront vos affaires, même le lieu de votre résidence <sup>1</sup>.

Ainsi ces deux pauvres amants passèrent la nuit ensemble, jusques à ce que le jour qui commençait à poindre causa leur séparation avec extrême deuil et tristesse. Rho-méo, ayant pris congé de Juliette, s'en va à Saint-François, et, après qu'il eût fait entendre son affaire à frère Laurens, partit de Vérone accoutré en marchand étranger, et fit si bonne diligence que, sans encombrer, il arriva à Mantoue (accompagné seulement de Pierre son serviteur, lequel il renvoya soudainement à Vérone au service de son père), où il loua maison ; et, vivant en compagnie honorable, s'essaya pour quelques mois à décevoir l'ennui qui le tourmentait. Mais, durant son absence, la misérable Juliette ne sut donner si bonnes trêves à son deuil que, par la mauvaise couleur de son visage, on ne découvrit aisément l'intérieur de sa passion.

A raison de quoi sa mère, qui l'entendait soupirer à toute heure et se plaindre incessamment, ne se put contenir de lui dire :

— M'amie, si vous continuez en ces façons de faire, vous avancerez la mort à votre bon homme de père et à moi semblablement qui vous ai aussi chère que la vie. Parquoi modérez-vous pour l'avenir, et mettez peine de vous réjouir, sans plus songer à la mort de votre cousin Thibaut, lequel, s'il a plu à Dieu de l'appeler, le pensez-vous révoquer par vos larmes et contrevenir à sa volonté?

<sup>1</sup> Ce dialogue diffère entièrement, sinon par le fond, du moins par la forme, du texte italien.

Mais la pauvre, qui ne pouvait dissimuler son mal, lui dit :

— Madame, il y a longtemps que les dernières larmes de Thibaut sont jetées, et crois que la source en est si bien tarie, qu'il n'en renaitra plus d'autre.

La mère, qui ne savait où tendaient tous ces propos, se tut de peur d'ennuyer sa fille. Et quelques jours après, la voyant continuer en ses tristesses et angoisses accoutumées, tâcha par tous moyens de savoir, tant d'elle que de tous les domestiques de la maison, l'occasion de son deuil, mais tout en vain. De quoi la pauvre mère, fâchée outre mesure, s'avisade faire entendre le tout au seigneur Antonio, son mari. Et, un jour qu'elle le trouva à propos, lui dit :

— Monseigneur, si vous avez considéré la contenance de notre fille et ses gestes, depuis la mort du seigneur Thibaut son cousin, vous y trouverez une si étrange mutation, que vous en demeurerez émerveillé. Car elle n'est pas seulement contente de perdre le boire, le manger et le dormir, mais elle ne s'exerce à autre chose qu'à pleurer et lamenter, et n'a autre plus grand plaisir et contentement que de se tenir récluse en sa chambre, où elle se passionne si fort que, si nous n'y donnons ordre, je doute désormais de sa vie, et, ne pouvant savoir l'origine de son mal, le remède sera plus difficile. Car encore que je me sois employée à toute extrémité, je n'en ai rien su comprendre, et combien que j'aie pensé au commencement que cela lui procédât pour le décès de son cousin, je crois maintenant le contraire, joint qu'elle-même m'a assurée que les dernières larmes en étaient jetées ; et ne sachant plus en quoi me résoudre, j'ai pensé en moi-même qu'elle se contristait ainsi pour un dépit qu'elle a conçu de voir la plupart de ses compagnes mariées et elle non, se persuadant peut-être que nous la voulons laisser ainsi. Par quoi, mon ami, je vous supplie affec-

tueusement, pour notre repos et pour le sien, que vous soyez pour l'avenir curieux de la pourvoir en lieu digne de nous.

A quoi le seigneur Antonio s'accorda volontiers, lui disant :

— M'amie, j'avais plusieurs fois pensé ce que me dites : toutefois, voyant qu'elle n'avait encore atteint l'âge de dix-huit ans, je délibérais y pourvoir plus à loisir. Néanmoins, puisque les choses sont en terme et que c'est un dangereux trésor que de filles, j'y pourvoirai si promptement que vous aurez occasion de vous en contenter, et elle de recouvrer son embonpoint qui se perd à vue d'œil. Cependant, avisez si elle n'est point amoureuse de quelqu'un, afin que nous n'ayons point tant d'égard aux biens ou à la grandeur de la maison où nous la pourrions pourvoir qu'à la vie et santé de notre fille : laquelle m'est si chère, que j'aimerais mieux mourir pauvre et déshérité que de la donner à quelqu'un qui la traitât mal.

Quelques jours après que le seigneur Antonio eut éventé mariage de sa fille, il se trouva plusieurs gentilshommes qui la demandaient tant pour l'excellence de sa beauté que pour sa richesse et extraction ; mais, sur tous autres, l'alliance d'un jeune comte nommé Pâris, comte de Lodronné, sembla plus avantageuse au seigneur Antonio, auquel il l'accorda libéralement, après toutefois l'avoir communiqué à sa femme. La mère, fort joyeuse d'avoir rencontré un si honnête parti pour sa fille, la fit appeler en privé et lui fit entendre comme les choses étaient passées entre son père et le comte Pâris, lui mettant la beauté et bonne grâce de ce jeune comte devant les yeux, les vertus pour lesquelles il était recommandé d'un chacun, ajoutant pour conclusion les grandes richesses et faveurs qu'il avait aux biens de fortune, par le moyen desquelles elle et les siens vivraient en éternel honneur. Mais Juliette, qui eût plutôt consenti d'être



démembrée toute vive que d'accorder ce mariage, lui dit avec une audace non accoutumée :

— Madame, je m'étonne comme avez été si libérale de votre fille de la commettre au vouloir d'autrui, sans premier savoir quel était le sien ; vous en ferez ainsi que l'entendrez, mais assurez-vous que, si vous le faites, ce sera outre mon gré. Et quant au regard du comte Paris, je perdrai premier la vie qu'il ait part à mon corps, de laquelle vous serez homicide, m'ayant livrée entre les mains de celui lequel je ne puis ni ne veux ni ne saurais aimer. Par quoi je vous prie me laisser désormais vivre ainsi sans prendre aucun soin de moi, tant que ma cruelle fortune ait autrement disposé de mon fait.

La dolente mère, qui ne savait quel jugement asseoir sur la réponse de sa fille, comme confuse et hors de soi, va trouver le seigneur Antonio auquel, sans lui rien déguiser, fit entendre le tout. Le bon vieillard, indigné outre mesure, commanda qu'on l'amenât incontinent par force devant lui, si de bon gré elle ne voulait venir. Et sitôt qu'elle fut arrivée toute éplorée, elle commença à se jeter à ses pieds, lesquels elle baignait tous de larmes pour la grande abondance qui distillait de ses yeux. Et cuidant ouvrir la bouche pour lui crier merci, les sanglots et soupirs lui interrompaient si souvent la parole, qu'elle demeura muette sans pouvoir former un seul mot ; mais le vieillard, qui n'était en rien ému des larmes de sa fille, lui dit avec très-grande colère :

— Viens çà, ingrate et désobéissante fille, as-tu déjà mis en oubli ce que tant de fois as ouï raconter à ma table de la puissance que les anciens pères Romains avaient sur leurs enfants ? Auxquels il n'était pas seulement loisible de les vendre, engager et aliéner (en leur nécessité) comme il leur plaisait, mais qui plus est, ils avaient entière puissance de vie et mort sur eux. De quels fers, de quels tourments,

de quels liens te châtraient ces bons pères, s'ils étaient ressuscités, et s'ils voyaient l'ingratitude, félonie et désobéissance de laquelle tu uses envers ton père, lequel, avec maintes prières et requêtes, t'a pourvue de l'un des plus grands seigneurs de cette province, des mieux renommés en toute espèce de vertus, duquel toi et moi sommes indignes, tant pour les grands biens (auxquels il est appelé) comme pour la grandeur et générosité de la maison de laquelle il est issu, et néanmoins tu fais la délicate et rebelle et veux contrevenir à mon vouloir. J'atteste la puissance de celui qui m'a fait la grâce de te produire sur terre que si, dedans mardi pour tout le jour, tu faux à te préparer pour te trouver à mon château de Villefranche <sup>1</sup> où doit se rendre le comte Paris, et là donner consentement à ce que ta mère et moi avons déjà accordé, non-seulement je te priverai de ce que j'ai des biens de ce monde, mais je te ferai épouser une si étroite austère prison, que tu maudiras mille fois le jour et l'heure de ta naissance. Et avise désormais à ce que tu as à faire : car, sans la promesse que j'ai faite de toi au comte Paris, je te ferais dès à présent sentir combien est grande la juste colère d'un père indigné contre l'enfant ingrat <sup>2</sup>.

Et, sans attendre autre réponse, le vieillard part de sa chambre et laisse là sa fille à genoux, sans vouloir attendre aucune réponse d'elle. Juliette, connaissant la fureur de son père, craignant d'encourir son indignation ou de l'irriter davantage, se retira (pour ce jour) en sa chambre <sup>3</sup> et exerça

<sup>1</sup> Villafranca, lieu de triste mémoire, aux environs de Vérone.

<sup>2</sup> Tout ce discours est l'œuvre de Boisteau.

<sup>3</sup> Le traducteur supprime ici un incident important de la légende italienne. D'après le récit de Bandello, Juliette, une fois retirée dans son appartement, écrit à Roméo tout ce qui s'est passé et lui fait parvenir la lettre par l'intermédiaire du père Lorenzo. Roméo lui répond qu'elle soit tranquille, que bientôt il viendra la chercher et l'emmènera avec lui à

toute la nuit plus ses yeux à pleurer qu'à dormir. Et, le matin, elle partit, feignant aller à la messe, avec sa dame de chambre, arriva aux Cordeliers, et, après avoir fait appeler frère Laurens, le pria de l'ouïr en confession. Sitôt qu'elle fut à genoux devant lui, elle commença sa confession par larmes, lui remontrant le grand malheur qui lui était préparé pour le mariage accordé par son père avec le comte Paris, et, pour la conclusion, lui dit :

— Monsieur, parce que vous savez que je ne puis être mariée deux fois et que je n'ai qu'un Dieu, qu'un mari et qu'une foi, je sois délibérée partant d'ici, avec ces deux mains que vous voyez jointes devant vous, ce jourd'hui donner fin à ma douloureuse vie : afin que mon esprit porte témoignage au ciel et mon sang à la terre, de ma foi et loyauté gardée.

Puis, ayant mis fin à ce propos, elle regardait çà et là, faisant entendre, par sa frouche contenance, qu'elle bâtissait quelque sinistre entreprise. De quoi frère Laurens, étonné outre mesure, craignant qu'elle n'exécût ce qu'elle avait délibéré, lui dit :

— Mademoiselle Juliette, je vous prie, au nom de Dieu, modérez quelque peu votre ennui et vous tenez coïe en ce lieu jusqu'à ce que j'aie pourvu à votre affaire : car, avant que vous partiez de céans, je vous donnerai telle consolation et remédierai si bien à vos afflictions que vous demeurerez satisfaite et contente.

Et l'ayant laissée en cette bonne opinion, sort de l'église et monte subitement en sa chambre, où il commença à projeter diverses choses en son esprit, se sentant sollicité en sa conscience de ne souffrir qu'elle épousât le comte Paris, sachant que par son moyen elle en avait épousé un au-

Mantoue. — Boisteau a jugé nécessaire que Rhoméo ignorât jusqu'au bout le péril qui menace sa femme, et cette correction sagace a été consacrée par Shakespeare.

tre ; sentant ores son entreprise difficile, et encore plus périlleuse l'exécution, d'autant qu'il se commettait à la miséricorde d'une jeune simple damoiselle peu accorte, et que, si elle défailait en quelque chose, tout leur fait serait divulgué, lui diffamé, et Rhoméo son époux puni. Néanmoins, après avoir été agité d'une infinité de divers pensements, fut enfin vaincu de pitié et avisa qu'il aimait mieux son honneur que de souffrir l'adultère de Paris avec Juliette. Et, étant résolu en ceci, ouvrit son cabinet et prit une fiole, et s'en retourna vers Juliette, laquelle il trouva quasi transie, attendant nouvelles de sa mort ou de sa vie, à laquelle le beau-père demanda :

— Juliette, quand est-ce l'assignation de vos noces ?

— La première assignation, dit-elle, est à mercredi qui est le jour ordonné pour recevoir mon consentement au mariage accordé par mon père au comte Paris, mais la solennité des noces ne se doit célébrer que le dixième jour de septembre.

— Ma fille, dit le religieux, prends courage, le Seigneur m'a ouvert un chemin pour te délivrer, toi et Rhoméo, de la captivité qui t'est préparée. J'ai connu ton mari dès le berceau. Il m'a toujours commis les plus intérieurs secrets de sa conscience, et je l'ai aussi cher que si je l'avais engendré, par quoi mon cœur ne saurait souffrir qu'on lui fit tort, en chose où je pusse pourvoir par mon conseil. Et d'autant que tu es sa femme, je te dois par semblable raison aimer, et m'évertuer de te délivrer du martyre et angoisse qui te tient assiégée. Entends donc, ma fille, au secret que je vais à présent manifester, et te garde surtout de le déclarer à créature vivante, car en cela consiste ta vie et ta mort. Tu n'es point ignorante, par le rapport commun des citoyens de cette cité et par la renommée qui est publiée partout de moi, que j'ai voyagé quasi par toutes les provinces de la terre habitable : de sorte que par l'espace de vingt

ans continus, je n'ai donné repos à mon corps, mais je l'ai le plus souvent exposé à la merci des bêtes brutes par les déserts, et quelquefois à celle des ondes, à la merci des pirates, et de mille autres périls et naufrages qui se retrouvent tant en la mer que sur la terre. Or, est-il, ma fille, que toutes mes pérégrinations ne m'ont point été inutiles, car, outre le contentement incroyable que j'en reçois ordinairement en mon esprit, encore en ai-je recueilli un autre fruit particulier, lequel, avec la grâce de Dieu, tu ressentiras en bref. C'est que j'ai éprouvé les propriétés secrètes des pierres, plantes, métaux et autres choses cachées aux entrailles de la terre, desquelles je me sais aider (contre la commune loi des hommes), lorsque la nécessité me survient, spécialement aux choses esquelles je connais mon Dieu en être moins offensé. Car, comme tu sais, étant sur le bord de ma fosse (comme je suis) et que l'heure approche qu'il me faut rendre compte, je dois désormais avoir plus grande appréhension des jugements de Dieu que lorsque les ardeurs de l'inconsidérée jeunesse bouillonnaient en mon corps. Entends donc, ma fille, qu'avec les autres grâces et faveurs que j'ai reçues du ciel, j'ai appris et expérimenté longtemps la composition d'une pâte que je fais de certains soporifères, laquelle, puis après réduite en poudre et bue avec un peu d'eau, en un quart-d'heure endort tellement celui qui la prend et ensevelit si bien ses sens et autres esprits de vie qu'il n'y a médecin tant excellent qui ne juge pour mort celui qui en a pris. Et a encore davantage un effet plus merveilleux : c'est que la personne qui en use ne sent aucune douleur ; et, selon la quantité de la dose qu'on a reçue, le patient demeure en ce doux sommeil, puis, quand son opération est parfaite, il retourne en son premier état. Or, reçois donc maintenant l'instruction de ce que tu dois faire, et dépouille cette affection féminine, et prends un courage viril, car en la seule force de ton cœur consiste

l'heur ou malheur de ton affaire. Voilà une fiole que je te donne, laquelle tu garderas comme ton propre cœur, et le soir dont le jour suivant seront tes épousailles, ou le matin avant jour, tu l'empliras d'eau et boiras ce qui est contenu dedans, et lors tu sentiras un plaisant sommeil, lequel glissant peu à peu par toutes les parties de ton corps, les contraindra si bien qu'elles demeureront immobiles, et, sans faire leurs accoutumés offices, perdront leurs naturels sentiments ; et demeureras en telle extase l'espace de quarante heures pour le moins, sans aucun pouls ou mouvement perceptible : de quoi étonnés ceux qui te viendront voir te jugeront morte, et, selon la coutume de notre cité, ils te feront apporter au cimetière qui est près notre église et te mettront au tombeau où ont été enterrés tes ancêtres les Capellets. Et cependant j'avertirai le seigneur Rhoméo par homme exprès de toute notre affaire, lequel est à Mantoue, qui ne faudra à se trouver la nuitée suivante où nous ferons, lui et moi, ouverture du sépulcre, et enlèverons ton corps. Et puis l'opération de la poudre parachevée, il te pourra emmener secrètement à Mantoue, au deçu de tous tes parents et amis, puis peut-être quelquefois la paix de Rhoméo faite, ceci pourra être manifesté avec le contentement de tous les tiens.

Les propos du beau-père finis, nouvelle joie commença à s'emparer du cœur de Juliette, laquelle avait été si attentive à les écouter qu'elle n'en avait mis un seul point en oubli. Puis elle lui dit :

— Père, n'ayez doute que le cœur me défaille en l'accomplissement de ce que vous m'avez commandé : car, quand bien serait quelque forte poison et venin mortel, plutôt le mettrais-je en mon corps que de consentir de tomber ès-mains de celui qui ne peut avoir part en moi. A plus forte raison donc me dois-je fortifier et exposer à tout mortel péril, pour m'approcher de celui duquel dépend entiè-

rement ma vie et tout le contentement que je prétends en ce monde.

— Or va donc, ma fille (dit le beau-père) à la garde de Dieu, lequel je prie te tenir la main et te confirmer cette volonté en l'accomplissement de ton œuvre.

Juliette, partie d'avec frère Laurens, s'en retourna au palais de son père sur les onze heures, où elle trouva sa mère à la porte qui l'attendait en bonne dévotion de lui demander si elle voulait encore continuer en ses premières erreurs : mais Juliette, avec une contenance plus gaie que de coutume, sans avoir patience que sa mère l'interrogeât, lui dit :

— Madame, je viens de Saint-François où j'ai séjourné peut-être plus que mon devoir ne requérait, néanmoins ce n'a été sans fruit et sans apporter un grand repos à ma conscience affligée par le moyen de notre père spirituel, frère Laurens, auquel j'ai fait une bien ample déclaration de ma vie, et même lui ai communiqué en confession ce qui était passé entre monseigneur mon père et vous sur le mariage du comte Paris et de moi ; mais le bon homme m'a su si bien gagner par ses saintes remontrances et louables hortations, qu'encore que je n'eusse aucune volonté d'être jamais mariée, si est ce que je suis maintenant disposée de vous obéir en tout ce qu'il vous plaira me commander. Par quoi, madame, je vous prie, impétrez ma grâce envers mon seigneur et père et lui dites, s'il vous plaît, qu'obéissant à son commandement, je suis prête d'aller trouver le comte Paris à Villefranche, et là, en vos présences, l'accepter pour seigneur et époux ; en assurance de quoi je m'en vais à mon cabinet élire tout ce qu'il y a de plus précieux, afin que me voyant en si bon équipage, je lui sois plus agréable.

La bonne mère, ravie de trop grand aise, ne peut répondre un seul mot, mais s'en va en diligence trouver le seigneur Antonio son mari, auquel elle raconta par le menu

le bon vouloir de sa fille, et comme par le moyen de frère Laureuselle avait du tout changé de volonté : de quoi le bon vieillard, joyeux outre mesure, louait Dieu en son cœur disant :

— M'amie, ce n'est pas le premier bien que nous ayons reçu de ce saint homme, même qu'il n'y a citoyen en cette République qui ne lui soit redevable : plutôt au Seigneur Dieu que j'eusse acheté vingt de ses ans la tierce partie de ma vie, tant m'est griève son extrême vieillesse !

Le seigneur Antonio à la même heure va trouver le comte PARIS auquel il pensa persuader d'aller à Villefranche. Mais le comte lui remontra que la dépense serait excessive, et que ce serait le meilleur de la réserver au jour des noces pour les mieux solenniser : toutefois qu'il était bien d'avis, s'il lui semblait bon, d'aller voir Juliette, et ainsi s'en partirent ensemble pour l'aller trouver. La mère, avertie de sa venue, fit préparer sa fille à laquelle elle commanda de n'épargner ses bonnes grâces à la venue du comte, lesquelles elle sut si bien déployer, qu'avant qu'il partît de la maison, elle lui avait si bien dérobé son cœur, qu'il ne vivait désormais qu'en elle, et lui tardait tant que l'heure déterminée n'était venue qu'il ne cessait d'importuner et le père et la mère de mettre une fin et consommation à ce mariage. Et ainsi se passa cette journée assez joyeusement, et plusieurs autres, jusques au jour précédant les noces, auquel la mère de Juliette avait si bien pourvu qu'il ne restait rien de ce qui appartenait à la magnificence et grandeur de leur maison. Villefranche duquel nous avons fait mention était un lieu de plaisance où le seigneur Antonio se voulait souvent récréer, qui était un mille ou deux de Vérone, où le dîner devait se préparer, combien que les solennités requises dussent être faites à Vérone.

Juliette sentant son heure approcher, dissimulait le mieux qu'elle pouvait, et quand ce vint l'heure de se retirer, sa dame de chambre lui voulait faire compagnie et



coucher en sa chambre, comme elle avait accoutumé. Mais Juliette lui dit :

— Ma grand'amie, vous savez que demain se doivent célébrer mes noces, et parce que je veux passer la plupart de la nuit en oraisons, je vous prie pour aujourd'hui me laisser seule et venez demain sur les six heures m'aider à m'accouttrer <sup>1</sup>.

Ce que la bonne vieille lui accorda aisément, ne se doutant pas de ce qu'elle se proposait de faire. Juliette, s'étant retirée seule en sa chambre, ayant un bocal d'eau sur la table, emplit la fiole que le beau-père lui avait donnée : et après avoir fait cette mixtion, elle mit le tout sous le chevet de son lit, puis elle se coucha ; et, étant au lit, nouveaux pensers commencèrent à l'environner, avec une appréhension de mort si grande qu'elle ne savait en quoi se résoudre, mais se plaignant incessamment, disait :

— Ne suis-je pas la plus malheureuse et désespérée créature qui naquit onques entre les femmes ? Pour moi n'y a au monde que malheur, misère et mortelle tristesse, puisque mon infortune m'a réduite à telle extrémité que, pour sauver mon honneur et ma conscience, il faut que je devore ici un breuvage duquel je ne sais la vertu. Mais que sais-je (disait-elle) si l'opération de cette poudre se fera point plus tôt ou plus tard qu'il n'est de besoin et que, ma faute étant découverte, je demeure la fable du peuple ? Que sais-je davantage si les serpents et autres bêtes venimeuses qui se trouvent coutumièrement aux tombeaux et cachots de la terre m'offenseront pensant que je sois morte ? Mais comment pourrai-je endurer la puanteur de tant de charognes et ossements de mes ancêtres qui reposent en ce sé-

<sup>1</sup> Dans la légende italienne, Juliette n'éloigne pas sa gouvernante qui passe la nuit dans sa chambre. La précaution prise ici de congédier la camériste est due à la sagacité du traducteur français.

pulcre? Si de fortune je m'éveillais avant que Rhoméo et Laurens me vissent secourir?

Et ainsi qu'elle se plongeait en la contemplation de ces choses, son imagination fut si forte qu'il lui semblait avis qu'elle voyait quelque spectre ou fantôme de son cousin Thibaut, en la même sorte qu'elle l'avait vu blessé et sanglant, et appréhendait qu'elle devait vive être ensevelie à son côté avec tant de corps morts et d'ossements dénués de chair que son tendre corps et délicat se prit à frissonner de peur, et ses blonds cheveux à hérissier tellement que, pressée de frayeur, une sueur froide commença à percer son cuir et arroser tous ses membres, de sorte qu'il lui semblait avis qu'elle avait déjà une infinité de morts autour d'elle qui la tiraillaient de tous côtés et la mettaient en pièces : et sentant que ses forces se diminuaient peu à peu, et craignant que par trop grande débilité elle ne pût exécuter son entreprise, comme furieuse et forcenée, sans y penser plus avant, elle engloutit l'eau contenue en la fiole ; puis, croisant les bras sur son estomac, perdit à l'instant tous ses sentiments du corps et demeura en extase.

Sa dame de chambre, qui l'avait enfermée avec la clef, ouvrit la porte, et, la pensant éveiller, l'appelait souvent, et lui disait : « Mademoiselle, c'est trop dormir ! Le comte Paris nous viendra lever. » La pauvre femme chantait aux sourds, car, quand tous les plus horribles et tempétueux sons du monde eussent résonné à ses oreilles, ses esprits de vie étaient tellement liés et assoupis, qu'elle ne s'en fût éveillée.

De quoi la pauvre vieille étonnée commença à la manier, mais elle la trouva partout froide comme marbre : puis, lui mettant la main sur sa bouche, jugea soudain qu'elle était morte, car elle n'y avait trouvé aucune respiration : dont comme forcenée et hors de soi, courut l'annon-

cer à la mère, laquelle effrénée comme un tigre qui a perdu ses faons, entra soudainement en la chambre de sa fille, et, l'ayant avisée en si piteux état, la pensant morte, s'écria :

— Ah ! mort cruelle, qui as mis fin à toute ma joie et félicité, exécute le dernier fléau de ton ire contre moi, de peur que, me laissant vivre le reste de mes jours en tristesse, mon martyre ne soit augmenté.

Lors elle se prit tellement à soupirer qu'il semblait que le cœur lui dût fondre : et ainsi qu'elle renforçait ses cris, voici le père, le comte Paris, et grande troupe de gentils-hommes et damoiselles, qui étaient venus pour honorer la fête : lesquels, sitôt qu'ils eurent le tout entendu, menèrent tel deuil, que, qui eût vu lors leurs contenance, il eût pu aisément juger que c'était la journée d'ire et de pitié, spécialement le seigneur Antonio, lequel avait le cœur si serré, qu'il ne pouvait ni pleurer ni parler, et, ne sachant que faire, manda incontinent quérir les plus experts médecins de la ville, lesquels, après s'être enquéts de la vie passée de Juliette, jugèrent d'un commun rapport qu'elle était morte de mélancolie, et lors les douleurs commencèrent à se renouveler. Et si oncques journée fut lamentable, piteuse, malheureuse et fatale, certainement ce fut celle en laquelle la mort de Juliette fut publiée par Vérone : car elle était tant regrettée des grands et des petits, qu'il semblait à voir les communes plaines que toute la République fût en péril, et non sans cause. Car, outre la naïve beauté, accompagnée de beaucoup de vertus, desquelles nature l'avait enrichie, encore était-elle tant humble, sage et débonnaire, que, pour cette humilité et courtoisie, elle avait si bien dérobé les cœurs d'un chacun, qu'il n'y avait celui qui ne lamentât son désastre.

Comme ces choses se menaient, frère Laurens dépêcha

en diligence un beau-père de son couvent nommé frère Anselme <sup>1</sup> auquel il se fiait comme en lui-même, et lui donna une lettre écrite de sa main, et lui commanda expressément ne la bailler à autre qu'à Rhoméo, en laquelle était conté tout ce qui était passé entre lui et Juliette, nommant la vertu de la poudre, et lui mandant qu'il eût à venir la nuit suivante, parce que l'opération de la poudre prendrait fin, et qu'il emmènerait Juliette avec lui à Mantoue en habit dissimulé, jusqu'à ce que la fortune en eût autrement ordonné. Le cordelier fit si bonne diligence, qu'il arriva à Mantoue peu de temps après. Et pour ce que la coutume d'Italie est que les Cordeliers doivent prendre un compagnon à leur couvent pour aller faire leurs affaires par la ville, le cordelier s'en va à son couvent, mais depuis qu'il y fut entré, il ne lui fut loisible de sortir à ce jour comme il pensait, parce que quelques jours avant, il était mort quelque religieux au couvent (comme on disait) de peste : par quoi les députés de la santé avaient défendu au gardien que les Cordeliers n'eussent à aller par ville, ni communiquer avec aucun des citoyens, tant que Messieurs de la justice leur eussent donné permission : ce qui fut cause d'un grand mal, comme vous verrez ci-après. Ce cordelier étant en cette perplexité de ne pouvoir sortir, joint aussi qu'il ne savait ce qui était contenu en la lettre, voulut différer pour ce jour.

Cependant que ces choses étaient en cet état, on se prépara à Vérone pour faire les obsèques de Juliette. Or, ont une coutume qui est vulgaire en Italie, de mettre tous les plus apparents d'une lignée en un même tombeau, qui fut cause que Juliette fut mise en la sépulture ordinaire des Capellets, en un cimetièrè près l'église des Cordeliers, où même Thibaut était enterré.

Et les obsèques parachevées honorablement, chacun s'en

<sup>1</sup> Frère Jean dans le drame.

retourna ; auxquelles Pierre <sup>1</sup>, serviteur de Rhoméo, avait assisté, car, comme nous avons dit ci-devant, son maître l'avait renvoyé de Mantoue à Vérone faire service à son père, et l'avertir de tout ce qui se bâtirait en son absence à Vérone. Et ayant vu le corps de Juliette enclos dans le tombeau, jugeant comme les autres qu'elle était morte, prit incontinent la poste et fit tant par sa diligence, qu'il arriva à Mantoue où il trouva son maître en sa maison accoutumée, auquel il dit, ayant ses yeux tout mouillés de grosses larmes :

— Mon seigneur, il vous est survenu un accident si étrange, que, si vous ne vous armez de constance, j'ai peur de devenir le cruel ministre de votre mort. Sachez, monseigneur, que depuis hier matin mademoiselle Juliette a laissé ce monde pour chercher repos en l'autre, et l'ai vue en ma présence recevoir sépulture au cimetière de Saint-François.

Au son de ce triste message, Rhoméo commença à mener tel deuil qu'il sembla que ses esprits, ennuyés du martyre de sa passion, dussent à l'instant abandonner son corps ; mais son fort amour qui ne put lui permettre de faillir jusques à l'extrémité, lui mit en fantaisie que s'il pouvait mourir auprès d'elle, sa mort serait plus glorieuse, et elle (ce lui sembla) mieux satisfaite. A raison de quoi, après s'être lavé la face, de peur qu'on ne connût son deuil, il part de sa chambre et défend à son serviteur de le suivre, puis il s'en va par tous les cantons de la ville, chercher s'il pourrait trouver remède propre à son mal. Et ayant avisé entre autres la boutique d'un apothicaire assez mal peuplée de boîtes et autres choses requises à son état, il pensa lors en lui-même que l'extrême pauvreté du maître le ferait volontiers consentir à ce qu'il prétendait lui demander. Et après l'avoir tiré à part, lui dit en secret :

<sup>1</sup> *Balthazar.*

— Maître, voilà cinquante ducats que je vous donne, et me délivrez quelque violente poison, laquelle en un quart d'heure fasse mourir celui qui en usera.

Le malheureux vaincu d'avarice lui accorda ce qu'il demandait, et feignant lui donner quelque autre médecine devant les gens, lui prépare soudainement le venin, puis lui dit tout bas :

— Monseigneur, je vous en donne plus que n'avez besoin, car il n'en faut que la moitié pour faire mourir en une heure le plus robuste homme du monde <sup>1</sup>.

Rhoméo, après avoir serré son venin s'en retourna à sa maison où il commanda à son serviteur qu'il eût à partir en diligence et s'en retourner à Vérone, et qu'il fit provision de chandelles, de fusil et d'instruments propres pour ouvrir le sépulcre de Juliette, et surtout qu'il ne faillît à l'attendre joignant le cimetière de Saint-François, et sur la vie qu'il ne dît à personne son désastre. A quoi Pierre obéit, en la forme que son maître lui avait commandée et fit si bonne diligence qu'il arriva de bonne heure à Vérone, donna ordre à tout ce qui lui était enchargé.

Rhoméo cependant sollicité de mortels pensements, se fit apporter encre et papier, et mit en peu de paroles tout le discours de ses amours par écrit, les noces de lui et de Juliette, le moyen observé en la consommation d'icelles, le secours de frère Laurens, l'achat de sa poison, finalement sa mort, puis ayant mis fin à sa triste tragédie, il ferma les lettres et les cacheta de son cachet, puis mit la superscription à son père, et serrant ses lettres en sa bourse, il monta à cheval et fit si bonne diligence, qu'il arriva par les obscures

<sup>1</sup> Cette scène que Shakespære a si merveilleusement développée, est due toute entière à l'imagination de Pierre Boistean. Le texte italien dit tout simplement : « Roméo prit avec lui un flacon rempli d'un poison très-violent ; et sous le costume d'un marchand allemand, monta à cheval. »

ténèbres de la nuit en la cité de Vérone, avant que les portes fussent fermées, où il trouva son serviteur qui l'attendait, avec lanternes et instruments susdits, propres pour ouvrir le sépulcre, auquel il dit :

— Pierre, aide-moi à ouvrir ce sépulcre et, sitôt qu'il sera ouvert, je te commanderai sur peine de la vie, de n'approcher de moi, ni de mettre empêchement à chose que je veuille exécuter. Voilà une lettre que tu présenteras demain au matin à mon père à son lever, laquelle peut-être lui sera plus agréable que tu ne penses.

Pierre ne pouvant imaginer quel était le vouloir de son maître, s'éloigna quelque peu afin de contempler ses gestes et contenance. Et lorsque le cercueil fut ouvert, Rhoméo descend deux degrés, tenant sa chandelle à la main, et commença à aviser d'un œil piteux le corps de celle qui était l'organe de sa vie, puis, l'ayant arrosée de ses larmes et baisée étroitement, la tenant entre ses bras, ne se pouvant rassasier de sa vue, mit ses craintives mains sur le froid estomac de Juliette et, après l'avoir maniée en plusieurs endroits, et n'y pouvant asseoir aucun jugement de vie, il tira la poison de sa boîte, et en ayant avalé une grande quantité, il s'écrie :

— O Juliette de laquelle le monde était indigne, quelle mort pourrait élire mon cœur qui lui fût agréable que celle qu'il souffre près de toi? quelle sépulture plus glorieuse que d'être enfermé en ton tombeau? quelle plus digne ou excellente épitaphe se pourrait sacrer à la mémoire que ce mutuel et piteux sacrifice de nos vies?

Et cuidant renforcer son deuil, le cœur lui commença à frémir pour la violence du venin, lequel peu à peu s'emparait de son cœur, et, regardant çà et là, avisa le corps de Thibaut, près de celui de Juliette, lequel n'était encore du tout putréfié, parlant à lui comme s'il était vif, disait :

— Cousin Thibaut, en quelque lieu que tu sois, je te crie

maintenant merci de l'offense que je fis de te priver de vie, et si tu souhaites vengeance de moi, quelle autre plus grande ou cruelle satisfaction saurais-tu désormais espérer que de voir celui qui t'a méfait, empoisonné de sa propre main et enseveli à tes côtés ?

Puis, ayant mis fin à ce propos, sentant peu à peu la vie lui défaillir, se prosternant à genoux, d'une voix faible dit assez bas :

— Seigneur Dieu, qui pour me racheter es descendu du sein de ton père et as pris chair humaine au ventre de la Vierge, je te supplie prendre compassion de cette pauvre âme affligée : car je connais bien que ce corps n'est plus que terre.

Puis saisi d'une douleur désespérée, se laissa tomber sur le corps de Juliette de telle véhémence que, le cœur atténué de trop grand tourment, ne pouvant porter un si dur et dernier effort, demeura abandonné de tous les sens et vertus naturelles : en façon que le siège de l'âme lui faillit à l'instant, et demeura raide étendu <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ainsi que je l'ai dit à l'introduction, Pierre Boisteau a complètement modifié la fin de la légende italienne. Dans la nouvelle de Banello, Roméo et Juliette se reconnaissent avant de mourir. J'extrais de la traduction de M. de Guénifey, publiée en 1836, le récit de cette funèbre entrevue :

« ... Roméo, ayant pris Juliette entre ses bras, lui prodiguant les plus tendres caresses, attendait une mort inévitable et prochaine, en conjurant Piétro de fermer la tombe sur lui. Le temps était venu où la poudre entièrement digérée avait perdu toute sa vertu. Juliette se réveilla, et sentant que quelqu'un la tenait embrassée, elle crut que le père Lorenzo venait pour la retirer du cercueil et la conduire dans sa cellule ; que, poussé par quelque mauvaise pensée, il osait attenter à sa pudeur. « O mon père ! dit-elle, est-ce ainsi que vous répondez à la » confiance que Roméo a en vous ? Retirez-vous ! » et s'agitant pour s'en débarrasser, elle changea de position, ouvrit les yeux et vit qu'elle était dans les bras de Roméo, qu'elle reconnut aussitôt quoiqu'il fût déguisé en Allemand : « O mon Dieu ! s'écria-t-elle, ma chère vie, vous ici



Frère Laurens qui connaissait le période certain de l'opération de sa poudre, émerveillé qu'il n'avait aucune réponse de la lettre qu'il avait envoyée à Rhoméo par son compagnon frère Anselme, s'en part de Saint-François, et avec instru-

» Où est le père Lorenzo ? Pourquoi ne me retirez-vous pas de ce sépul-  
» cre ? Pour l'amour de Dieu, sortons d'ici. »

« Roméo, voyant Juliette ouvrir les yeux et l'ayant ensuite entendue parler, vit clairement qu'elle vivait, qu'elle n'était pas morte ; il en ressentit à la fois une joie et un chagrin indicibles. Il serrait dans ses bras cette chère épouse qu'il arrosait de ses larmes.

— « O ciel ! vie de ma vie, cœur de mon corps, quel homme au  
» monde éprouva jamais autant de joie que j'en ressens en ce moment ;  
» fermement persuadé que vous étiez morte, quel est mon bonheur  
» de vous tenir dans mes bras pleine de vie et de santé ! Mais aussi  
» quelle douleur fut jamais égale à ma douleur, quelle peine peut être  
» plus cuisante que la mienne de me voir parvenu à la fin de ma malheu-  
» reuse carrière et de sentir la vie prête à m'échapper quand plus que  
» jamais elle me serait agréable ! Car, si je vis encore une demi-heure,  
» c'est plus que je ne puis espérer. Exista-t-il jamais au monde une  
» personne qui, dans le même temps, éprouva autant d'allégresse et de  
» désespoir que j'en ressens moi-même en ce moment ? En effet, quelle  
» n'est pas ma satisfaction, chère compagne, de vous retrouver vivante  
» après vous avoir cru perdue pour toujours et vous avoir pleurée si  
» amèrement ! Il est vrai, je dois avec vous me réjouir d'un si heureux  
» événement ; mais en même temps, à quelle extrême douleur ne suis-je  
» pas en proie, pensant que bientôt je ne pourrai plus vous voir, vous  
» entendre, rester avec vous et jouir de votre compagnie si douce, si  
» agréable et après laquelle j'ai tant soupiré ! Il est certain que la joie  
» de vous voir rendue au monde surpasse de beaucoup la douleur qui me  
» tourmente en sentant approcher l'instant fatal qui doit me séparer à  
» jamais de vous ; je prie notre divin Créateur qu'autant d'années qui  
» vont se trouver retranchées de mon existence, il veuille bien les ajou-  
» ter à la vôtre et rendre votre sort moins funeste que le mien ; je sens  
» que déjà ma vie est finie. »

Juliette qui s'était presque entièrement mise sur son séant, enten-  
dant ce discours de Roméo, lui dit : « Ah ! quelles paroles me dites-  
» vous donc, seigneur, en ce moment ! Est-ce donc là la consolation que  
» je devais attendre ? êtes-vous venu exprès de Mantoue pour m'apporter  
» une aussi terrible nouvelle ? quels sont les sentiments qui vous ani-

ments propres délibère d'ouvrir le sépulcre pour donner air à Juliette, laquelle était prête à s'éveiller. Et approchant du lieu, il avisa la clarté dedans, qui lui donna terreur jusques à ce que Pierre, qui était près, l'eût acertené que Roméo

» ment ? quel mal sentez-vous donc pour parler de mourir ? »

» L'infortuné Roméo lui raconta alors la circonstance du poison qu'il avait pris.

— « Hélas ! infortunée que je suis ! s'écria Juliette, qu'est-ce que j'apprends ? que me dites-vous ? suis-je assez malheureuse ! mon sort est-il assez déplorable ! mais, d'après ce que j'entends, le père Lorenzo ne vous a point écrit quelles étaient les mesures que nous avons adoptées. Il m'avait si bien promis qu'il vous instruirait de tout !

» Ainsi, cette jeune femme inconsolable, dans l'amertume de sa douleur, au milieu des pleurs, des cris, des sanglots, presque hors d'elle-même, dans une agitation affreuse, raconta à son mari, avec détail, tout ce qui avait été concerté entre le religieux et elle, afin qu'elle ne fût pas contrainte d'accepter le mari que son père voulait la forcer d'épouser.

» Ces détails, parvenus à la connaissance de Roméo, augmentèrent d'autant plus sa douleur et ses violents chagrins.... La pauvre Juliette, la plus effrayée des femmes, car il n'y avait aucun remède à sa douleur, s'adressant à Roméo : « Puisqu'il n'a pas plu à Dieu, dit-elle, de nous accorder la grâce de passer notre vie ensemble, qu'il lui plaise au moins que j'aie la consolation d'être ensevelie ici avec vous et que nous n'ayons qu'une seule et même sépulture. Soyez bien convaincu que, quelque chose qu'il arrive, nulle puissance au monde ne pourra m'obliger à quitter ce lieu sans vous. » Roméo, l'ayant prise de nouveau dans ses bras, recommença avec toutes sortes de caresses, à la supplier de se consoler et de se résigner à vivre, ajoutant que, pour lui, il ne pourrait quitter la vie avec moins de douleur qu'autant qu'il aurait l'assurance que Juliette serait vivante et disposée à prendre soin de ses jours. Il lui dit, à ce sujet, les choses les plus touchantes pour la convaincre. Quant à lui, il se sentait progressivement défaillir ; sa vue était déjà presque éteinte, et ses forces l'abandonnaient ; tout à coup, il tomba en fixant d'une manière attendrissante ses derniers regards sur sa femme inconsolable ; il s'écria : « O ciel ! malheureux que je suis ! adieu, ma chère Juliette, adieu, je meurs. »

Le père Lorenzo (qu'elle qu'en fût la cause) n'avait pas voulu transporter Juliette la nuit même qu'elle fut ensevelie, dans une chambre du

était dedans et n'avait cessé de se plaindre et lamenter depuis deux heures. Et lors entrèrent dedans le sépulcre et trouvant Rhoméo sans vie, menèrent un deuil tel que peuvent appréhender ceux qui ont aimé quelqu'un de parfaite amitié.

convent. La nuit suivante, voyant que Roméo ne paraissait pas, il emmena avec lui un religieux qui avait sa confiance, et il vint avec tout ce qu'il fallait pour ouvrir le tombeau. Les deux religieux y arrivèrent au moment où Roméo allait exhaler son dernier soupir. Le père Lorenzo, ayant vu que la porte du tombeau était ouverte et reconnu Piétro, lui dit familièrement : « Eh ! l'ami, où est ton maître ? » Juliette, entendant parler et ayant reconnu tout de suite la voix du religieux, soulevant la tête, lui adressa ce qui suit : « Que Dieu vous le pardonne, mon père, » mais vous avez été bien exact à envoyer la lettre à Roméo ! » — « Je » la lui ai bien certainement adressée, répondit le Père ; et c'est le frère » Anselme, que tu connais bien, que j'ai chargé de ce message. Mais, » ma fille, pourquoi me fais-tu cette question ? » Juliette, fondant en larmes, lui répondit : « Venez ici, et vous le verrez. »

» Le religieux se rendit à l'invitation de Juliette et vit, en effet, Roméo couché et à qui il restait à peine un souffle de vie : « Roméo, » mon cher fils, qu'as-tu ? quel mal éprouves-tu ? » Roméo, quoique à son heure suprême, ouvrit encore ses yeux mourants, reconnut le religieux et lui dit avec une grande difficulté qu'il lui recommandait Juliette, que, pour lui, ni secours ni conseils n'étaient plus nécessaires, et que, répondant de ses fautes, il demandait pardon à Dieu et à lui. A peine l'infortuné Roméo eut-il prononcé ces dernières paroles et se fut-il frappé faiblement la poitrine, qu'il expira.

» Combien ce spectacle fut affreux pour sa jeune femme déjà réduite au désespoir ! Mon cœur est incapable de pouvoir le décrire. Que celui qui porte un cœur sensible et qui aime véritablement, s'en fasse une juste idée et cherche, par l'imagination, à se représenter un spectacle aussi horrible. Celle-ci, sanglotant, répétait sans cesse le nom d'un époux adoré, qu'elle appelait en vain ; le cœur brisé, elle tomba sur le corps inanimé de Roméo, où sa douleur la retint longtemps évanouie. Le bon religieux et Piétro, excessivement affligés, partageant sa douleur et touchés de son désespoir, réussirent, à force de soins, à la rappeler à la vie. Ayant recouvré le sentiment, elle joignit étroitement ses deux mains et les réunissant avec force, elle donna un libre cours à ses larmes ;

Et ainsi qu'ils faisaient leurs plaintes, Juliette sortant de son extase et avisant la splendeur dans ce tombeau, ne sachant si c'était songe ou fantôme qui apparaissait devant ses yeux, revenant à soi, reconnut frère Laurens auquel elle dit :

— Père, je vous prie au nom de Dieu, assurez-moi de votre parole, car je suis toute éperdue.

Et lors frère Laurens, sans lui rien déguiser (parce qu'il craignait d'être surpris pour le trop long séjour en ce lieu)

puis, embrassant avec une extrême tendresse le corps glacé de son mari, elle dit :

— « Ah! cher et seul objet de toutes mes affections, source de tous  
 » mes plaisirs, mon cher et unique seigneur, comment, après m'avoir  
 » procuré des jours si doux, comment, après avoir fait à toi seul tout  
 » mon bonheur, peux-tu être la cause de tant d'amertumes? A peine ar-  
 » rivé au matin de la vie, tu en as terminé le cours, de cette vie à laquelle  
 » tant d'autres attachent un si grand prix, et à l'âge même qui la rend  
 » encore plus agréable. Te voilà donc parvenu à ce terme que, tôt ou  
 » tard, il nous faut tous atteindre. Cher seigneur, tu as voulu finir ici  
 » tes jours sur le cœur d'une épouse que tu es tant aimée et dont tu  
 » étais l'unique amour. C'est volontairement que tu es venu mourir ici,  
 » choisissant pour ta sépulture le lieu où tu la croyais ensevelie. Jamais  
 » tu n'aurais cru recueillir en ce tombeau un tribut de larmes aussi vraies  
 » et aussi amères. Non, jamais tu n'as pu te décider à aller dans un  
 » monde plus heureux sans être persuadé de m'y trouver pour ajouter  
 » encore à ton bonheur. Je suis sûre que déjà, ne te suis pas. Oui, elle  
 » vée, ton âme est revenue ici savoir si je ne te suivais pas. S'étonner,  
 » est ici, ton âme : ne la vois-je pas errer autour de ces lieux, s'étonner,  
 » s'affliger de mon retard? Roméo, mon cher seigneur, je te vois, je  
 » l'entends, je te reconnais, je sais que tu ne désireras rien autre que  
 » de me voir avec toi. Ne crains pas, un seul instant, cher époux, que  
 » mon intention puisse être de rester séparée de toi sur cette terre : non,  
 » ne le crains pas; car sans toi, la vie m'y serait mille fois plus cruelle  
 » et plus insupportable que tous les supplices que les hommes pour-  
 » raient inventer. Sois donc bien assuré, cher Roméo, que je ne tarde-  
 » rai pas à te rejoindre, pour ne te plus quitter. Et quelle compagnie  
 » puis-je avoir, pour sortir de ce misérable monde, qui me soit plus

lui raconta fidèlement comme il avait envoyé frère Anselme vers Rhoméo à Mantoue, duquel il n'avait pu avoir réponse, toutefois qu'il avait trouvé Rhoméo au sépulcre, mort, duquel il lui montra le corps étendu joignant le sien : la suppliant au reste de porter patiemment l'infortune survenue, et que, s'il lui plaisait, il la conduirait en quelque monastère secret de femmes où elle pourrait (avec le temps) modérer son deuil et donner repos à son âme. Mais à l'instant qu'elle eut jeté l'œil sur le corps mort de Rhoméo, elle commença à détouper la bonde à ses larmes par telle impétuosité que, ne pouvant supporter la fureur de son mal, elle haletait sans cesse sur sa bouche, puis, se lançant sur son corps et l'embrassant étroitement, il semblait qu'à force de soupirs et de sanglots, elle dût le vivifier et remettre en essence. Et après l'avoir baisé et rebaisé un million de fois, elle s'écria :

— Ah ! doux repos de mes pensées et de tous les plaisirs que jamais j'eus, as-tu bien eu le cœur si assuré d'élire ton cimetière en ce lieu, entre les bras de ta parfaite amante, et de finir le cours de ta vie à mon occasion, en la fleur de

» chère et plus agréable que la tienne ? Oui, je suivrai tes traces et ne » t'abandonnerai pas. »

» Le religieux et Piétro, pénétrés de compassion, fondaient en larmes et faisaient tout leur possible pour lui donner quelque consolation ; mais tout cela en vain. Le père Lorenzo lui disait : « Ma fille, nous ne » pouvons pas revenir sur ce qui est fait et accompli. S'il était possible » avec des pleurs de ressusciter Roméo, nous fondrions tous en larmes » afin de le rappeler à la vie, mais il n'y a point de remède. Reprends » courage, songe à présent à vivre, et si tu ne veux pas retourner dans » la maison de ton père, je pourrai réussir à te placer dans un saint » monastère où, te consacrant au service du seigneur, tu lui adresseras » de ferventes prières pour l'âme de ton mari. »

» Mais Juliette ne voulait rien écouter, et désespérant de pouvoir racheter la vie de Roméo au prix de la sienne, elle persista dans son cruel dessein et se résolut à mourir. Ayant donc concentré toutes ses pensées sur son malheureux époux qu'elle serrait sur sa poitrine, elle tomba dans une rêverie profonde, puis expira. »

ta jeunesse lorsque le vivre te devait être plus cher et délectable ? Comment ce tendre corps a-t-il pu résister au furieux combat de la mort lorsqu'elle s'est présentée ? Comment ta tendre et délicate jeunesse a-t-elle pu permettre son gré, que tu te sois confiné en ce lieu ordurier et infect où tu serviras désormais de pâture à vers, indignes de toi ? Hélas ! hélas ! quel besoin m'était-il maintenant que les douleurs se renouvelassent en moi, que le temps et ma longue patience devaient ensevelir et éteindre ? Ah ! misérable et chétive que je suis ! pensant trouver remède à mes passions, j'ai émoulu le couteau qui a fait la cruelle plaie dont je reçois le mortel hommage ! ah ! heureux infortuné tombeau qui servira ès siècles futurs de témoin de la plus parfaite alliance qu'ont les deux plus infortunés amants qui furent oncques ! reçois maintenant les derniers soupirs et accès du plus cruel de tous les cruels sujets d'ire et mort.

Et comme elle pensait continuer ses plaintes, Pierre avertit frère Laurens qu'il entendait un bruit près de la citadelle, duquel intimidés ils s'éloignèrent promptement, craignant être surpris. Et lors Juliette se voyant seule et en pleine liberté, prit de rechef Rhoméo entre ses bras, le baisant par telle affection qu'elle semblait être plus atteinte d'amour que de la mort. Et ayant tiré la dague que Rhoméo avait ceinte à son côté, se donna de la pointe plusieurs coups au travers du cœur, disant d'une voix faible et piteuse :

— Ha ! mort, fin de malheur et commencement de félicité, sois la bienvenue : ne crains à cette heure de me darder, et ne donne aucune dilation à ma vie, de peur que mon esprit ne travaille à trouver celui de mon Rhoméo entre tant de morts ! Et toi, mon cher seigneur et loyal époux Rhoméo, s'il te reste encore quelque connaissance, reçois celle que tu as si loyalement aimée, et qui a été cause de ta violente mort : laquelle t'offre volontairement son âme afin qu'autre que toi ne soit jouissant de l'amour que si justement tu as con-

quis, et afin que nos esprits, sortant de cette lumière, soient éternellement vivants ensemble, au lieu d'éternelle immortalité !

Et ces propos achevés elle rendit l'esprit.

Pendant que ces choses se passaient, les gardes de la ville passaient fortuitement par là auprès, lesquels, avisant la clarté en ce tombeau, soupçonnèrent incontinent que c'étaient nécromanciens qui avaient ouvert ce sépulcre pour abuser des corps morts et s'en aider en leur art. Et curieux de savoir ce qui en était, entrèrent au cercueil où ils trouvèrent Rhoméo et Juliette, ayant les bras lacés au col l'un de l'autre, comme s'il eût resté quelque marque de vie. Et après les avoir bien regardés à loisir, connurent ce qui en était ; et lors tout étonnés cherchèrent tant çà et là, pour surprendre ceux qu'ils pensaient avoir fait le meurtre, qu'ils trouvèrent enfin le beau père frère Laurens et Pierre, serviteur du défunt Rhoméo, qui s'étaient cachés sous une stalle, lesquels ils menèrent aux prisons, et avertirent le seigneur de l'Escale et les magistrats de Vérone de l'inconvénient survenu, lequel fut publié en un instant par toute la cité. Vous eussiez vu lors tous les citoyens avec leurs femmes et enfants abandonner leurs maisons pour assister à ce piteux spectacle. Et afin qu'en présence de tous les citoyens le meurtre fût publié, les magistrats ordonnèrent que les deux corps morts fussent érigés sur un théâtre, à la vue de tout le monde en la forme qu'ils étaient quand ils furent trouvés au sépulcre, et que Pierre et frère Laurens seraient publiquement interrogés afin qu'après on ne pût murmurer ou prétendre aucune cause d'ignorance. Et ce bon vieillard de frère, étant sur le théâtre, ayant sa barbe blanche toute baignée de grosses larmes, les juges lui commandèrent qu'il eût à déclarer ceux qui étaient auteurs de ce meurtre, attendu qu'à heure indue il avait été appréhendé avec quelques ferrements près le sépulcre. Frère Laurens, homme rond et libre en

parole, sans s'émouvoir aucunement pour l'accusation proposée, leur dit avec une voix assurée :

— Messieurs, il n'y a celui d'entre vous qui (s'il avait égard à ma vie passée et à mes vieux ans et au triste spectacle où la malheureuse fortune m'a maintenant réduit) ne soit grandement émerveillé d'une tant soudaine et inespérée mutation : attendu que depuis soixante et dix ou douze ans que je fis mon entrée sur la terre et que je commençai à éprouver les vanités de ce monde, je ne fus oncques atteint, tant s'en faut convaincu de crime aucun qui me sût faire rougir, encore que je me reconnaisse devant Dieu le plus grand et abominable pécheur de la troupe. Si est-ce toutefois que lorsque je suis plus prêt à rendre mon compte et que les vers, la terre et la mort m'ajournent à tous les moments du jour à comparaitre devant la justice de Dieu, ne faisant plus autre chose qu'attendre mon sépulcre, c'est l'heure (ainsi comme vous vous persuadez) en laquelle je suis tombé au plus grand intérêt et préjudice de ma vie et de mon honneur. Et ce qui a engendré cette sinistre opinion de moi en vos cœurs, sont (peut-être) ces grosses larmes qui découlent en abondance dessus ma face : comme s'il ne se trouvait pas en l'écriture sainte, que Jésus-Christ eût pleuré ému de pitié et compassion humaine, et même que le plus souvent elle sont fidèles messagères de l'innocence des hommes. Ou bien, ce qui est plus probable, c'est l'heure suspecte et les ferrements, comme le magistrat a proposé, qui me rendent coupable des meurtres, comme si les heures n'avaient pas toutes été créées du Seigneur, égales : et ainsi que lui-même a enseigné, il y en a douze au jour, montrant pour cela qu'il n'y a point exception d'heures ni de moments, mais qu'on peut faire bien ou mal à toutes indifféremment, ainsi que la personne est guidée ou délaissée de l'esprit de Dieu. Quant aux ferrements desquels je fus trouvé saisi, il n'est besoin maintenant de vous



faire entendre pour quel usage a été créé le fer premièrement, et comme de soi il ne peut rien accroître en l'homme de bien ou de mal, sinon par la maligne volonté de celui qui en abuse. Ce que j'ai bien voulu mettre en avant pour vous faire entendre que ni mes larmes ni le fer ni l'heure suspecte ne me peuvent convaincre de meurtre, ni me rendre autre que je suis, mais seulement le témoignage de ma propre conscience, lequel seul me servirait (si j'étais coupable) d'accusateur, de témoin et de bourreau. Laquelle (vu l'âge où je suis et la réputation que j'ai eue le passé entre vous et le petit séjour que j'ai plus à faire en ce monde) me devrait plus tourmenter là dedans que toutes les peines mortelles qu'on saurait proposer. Mais (la grâce à mon Dieu) je ne sens aucun ver qui me ronge, ni aucun remords qui me pique, touchant le fait pour lequel je vous vois tous troublés et épouvantés. Et afin de mettre vos âmes en repos, et pour éteindre les scrupules qui pourraient tourmenter désormais vos consciences, je vous jure sur toute la part que je prétends au ciel, de vous faire entendre maintenant de fond en comble le discours de cette piteuse tragédie, de laquelle vous ne serez (peut-être) moins émerveillés que de deux pauvres passionnés amants qui ont été forts et patients à s'exposer à la miséricorde de la mort, pour la fervente et indissoluble amitié qu'ils se sont portée.

Et lors le beau père commença à leur déduire le commencement des amours de Juliette et de Rhoméo : lesquelles après avoir été par quelque espace de temps confirmées, s'était ensuivie parole de présent, promesse de mariage entre eux, sans qu'il en sût rien. Et comme (quelques jours après) les amants se sentant aiguillonnés d'une amour plus forte, s'étaient adressés à lui sous le voile de confession, attestant tous deux par serment qu'ils étaient mariés et que, s'il ne lui plaisait solenniser leur mariage en face d'église, ils seraient contraints d'offenser Dieu et vivre en concubi-

nage. En considération de quoi, et même voyant l'alliance être bonne et conforme en dignité, richesse et noblesse de tous les deux côtés, espérant par ce moyen (peut-être) réconcilier les Monteschi et Capelletti ensemble et faire œuvre agréable à Dieu, leur avait donné la bénédiction en une chapelle : dont la nuit même ils avaient consommé leur mariage, au palais des Capelletti : de quoi la femme de chambre de Juliette pourrait encore déposer. Ajoutant puis après le meurtre de Thibaut, cousin de Juliette, être survenu, à raison duquel le ban de Rhoméo s'était ensuivi, et comme en l'absence dudit Rhoméo, le mariage étant tenu secret entre eux, on l'avait voulu marier au comte Paris, de quoi Juliette indignée, s'était prosternée à ses pieds en une chapelle de l'église Saint-François avec une ferme espérance de s'occire de ses propres mains, s'il ne lui donnait conseil au mariage accordé par son père avec le comte Paris. Ajoutant pour conclusion, encore qu'il eût résolu en lui-même (pour une appréhension de vieillesse et de mort) d'abhorrer toutes les sciences cachées auxquelles il s'était délecté en ses jeunes ans, toutefois pressé d'importunité et de pitié, et craignant que Juliette exerçât cruauté contre elle-même, il avait élargi sa conscience et mieux aimé donner quelque légère atteinte à son âme que de souffrir que cette jeune damoiselle défit son corps et mit son âme en péril, et partant avait déployé son ancien artifice, et lui avait donné certaine poudre pour l'endormir, par le moyen de laquelle on l'avait jugée morte. Leur faisant puis après entendre comme il avait envoyé frère Anselme avertir Rhoméo par une lettre de toutes leurs entreprises, duquel il n'avait encore eu réponse : déduisant après par le menu comme il avait trouvé Rhoméo au sépulcre, mort, lequel (comme il était vraisemblable) s'était empoisonné ou étouffé, ému de juste deuil qu'il avait de trouver Juliette en cet état, la pensant morte : puis, poursuivant son discours, déclara comme Juliette s'était tuée

elle-même de la dague de Rhoméo, pour l'accompagner après sa mort, et comme il ne leur avait été possible de la sauver, pour le bruit survenu des gardes qui les avaient contraints de s'écarter.

Et pour plus ample information de son dire, il supplia le seigneur de Vérone et les magistrats d'envoyer à Mantoue quérir frère Anselme savoir la cause de son retardement, de voir le contenu des lettres qu'il avait envoyées à Rhoméo, de faire interroger la dame de chambre de Juliette et Pierre le serviteur de Rhoméo, lequel, sans attendre qu'on fit autre enquête, leur dit :

— Messieurs, ainsi que Rhoméo voulut entrer au sépulcre, il me bailla ce paquet (à mon avis, écrit de sa main) lequel il me commanda expressément présenter à son père.

Le paquet ouvert, ils trouvèrent entièrement tout le contenu de l'histoire, même le nom de l'apothicaire qui lui avait vendu le poison, le prix et l'occasion pour laquelle il en avait usé. Et fut le tout si bien liquidé qu'il ne restait autre chose pour la vérification de l'histoire, sinon d'y avoir été présents à l'exécution : car le tout était si bien déclaré par ordre qu'il n'y avait plus aucun qui en fit doute.

Et lors le seigneur Barthélemy de l'Escale (qui commandait de ce temps là à Vérone), après avoir le tout communiqué aux magistrats, fut d'avis que la dame de chambre de Juliette fût bannie pour avoir cédé au père de Rhoméo ce mariage clandestin, lequel s'il eût été manifesté en sa saison eût été cause d'un très-grand bien. Pierre, pour ce qu'il avait obéi à son maître, fut laissé en sa première liberté. L'apothicaire pris, gehenné et convaincu fut pendu. Le bon vieillard de frère Laurens, tant pour le regard des anciens services qu'il avait faits à la république de Vérone que pour la bonne vie de laquelle il avait toujours été recommandé, fut laissé en paix, sans aucune note d'infamie. Toutefois il se confina de lui-même, en un petit hermitage, à deux milles

près de Vérone, où il vécut encore depuis cinq ou six ans en continuelles prières et oraisons jusques à ce qu'il fût appelé de ce monde à l'autre. Et pour la compassion d'une si étrange infortune, les Montesches et les Capellets rendirent tant de larmes qu'avec leurs pleurs ils évacuèrent leurs colères, de sorte que dès lors ils furent réconciliés, et ceux qui n'avaient pu être modérés par aucune prudence ou conseil humain furent enfin vaincus et réduits par pitié.

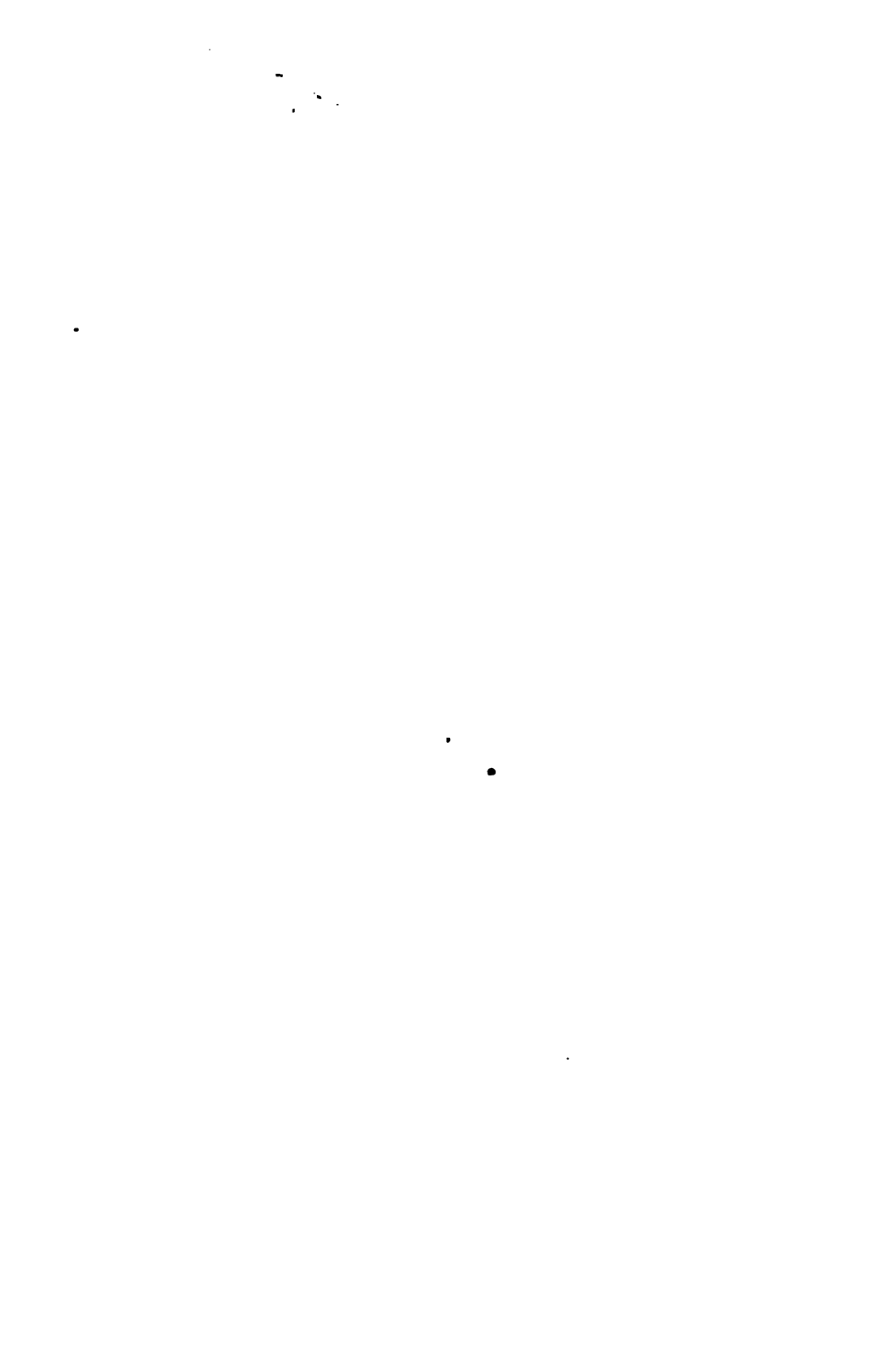
Et pour immortaliser la mémoire d'une si parfaite et accomplie amitié, le seigneur de Vérone ordonna que les deux corps de ces pauvres passionnés demeureraient enclos au tombeau auquel ils avaient fini leur vie, qui fut érigé sur une haute colonne de marbre et honoré d'une infinité d'excellentes épitaphes, et est encore pour le jourd'hui en essence : de sorte qu'entre toutes les rares excellences qui se retrouvent en la cité de Vérone, il ne se voit rien de plus célèbre que le monument de Rhoméo et de Juliette.

# TABLE

## DU TOME SEPTIÈME



	Pages.
Introduction. . . . .	7
ANTOINE ET CLÉOPATRE. . . . .	64
ROMÉO ET JULIETTE . . . . .	187
NOTES. . . . .	443
APPENDICE :	
Troisième histoire tragique extraite de Bandello et mise en langue française par Pierre Boisteau . . . . .	489



# ŒUVRES DE SHAKESPEARE.

---

## *Volumes parus.*

**Tome I. LES DEUX HAMLET.**

**Tome II. LES FÉERIES.**

Le Songe d'une Nuit d'Été.  
La Tempête.

**Tome III. LES TYRANS.**

Macbeth.  
Le Roi Jean.  
Richard III.

**Tome IV. LES JALOUX — I.**

Troilus et Cressida.  
Beaucoup de bruit pour rien.  
Conte d'hiver.

**Tome V. LES JALOUX — II.**

Cymbeline.  
Othello.

**Tome VI. LES COMÉDIES DE L'AMOUR.**

La Sauvage apprivoisée.  
Tout est bien qui finit bien.  
Peines d'amour perdues.

**Tome VII. LES AMANTS TRAGIQUES.**

Antoine et Cléopâtre.  
Roméo et Juliette.

## *Sous presse.*

**Tome VIII. LES AMIS.**

Les Deux Gentilshommes de Vérone.  
Le Marchand de Venise.  
Comme il vous plaira.

---

# LIBRARY OF SHAKESPEARE

Volume 1

John I. THE GREAT

John II. THE BASTARD

John III. THE FIRST

John IV. THE SECOND

John V. THE THIRD

John VI. THE FOURTH

John VII. THE FIFTH

John VIII. THE SIXTH

John IX. THE SEVENTH

John X. THE EIGHTH

John XI. THE NINTH

John XII. THE TENTH

John XIII. THE ELEVENTH

John XIV. THE TWELFTH

John XV. THE THIRTEENTH







## COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

*Propriété de l'éditeur*

Publiée par **PAGNERRE**, éditeur

*Grand in-8, broché, 20 francs, 23 fr. 50 c. au lieu de 25 fr.*

**12** — *Année 1857*

- ŒUVRES COMPLÈTES DE W. SHAKESPEARE**, traduites par François-Victor Hugo, avec une introduction par Victor Hugo. 15 vol. 52 fr. 50 c.  
Chaque volume séparément. 3 fr. 50 c.
- RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE, 1830 à 1848.** 8 vol. avec 39 gravures. 32 fr.  
Comprenant :
- HISTOIRE DE DIX ANS, 1830 à 1840**, par LOUIS BLANC, 8<sup>e</sup> édition, illustrée de 25 magnifiques gravures et portraits sur acier. 5 vol. sur carré vélin. 20 fr.
- HISTOIRE DE HUIT ANS, 1840 à 1848**, par ÉLIAS REGNAULT, belle édition illustrée de 14 gravures et portraits. 3 vol. 12 fr.
- HISTOIRE DES ARABES ET DES MŒURS D'ESPAGNE**, par M. Louis VIARDOT, membre de l'Académie espagnole. 2 beaux vol. 7 fr.
- LA NORMANDIE INCONNUE**, par François-Victor Hugo. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE**, par M. Barthélemy HAUREAU, ancien conservateur à la Bibliothèque nationale, ouvrage couronné par l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LE BARREAU**, Études et portraits, par M. Oscar PINARD, conseiller à la Cour impériale de Paris. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.
- L'HISTOIRE À L'AUDIENCE**, Esquisses contemporaines, depuis 1840, jusqu'aux procès Teste, Praslín et Beauvallon, par le MÊME. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- PROFESSION DE FOI DU 19<sup>e</sup> SIÈCLE**, par Eugène PELLETAN, 4<sup>e</sup> édit. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HEURES DE TRAVAIL**, par le MÊME. 2 vol. 7 fr.
- LES DROITS DE L'HOMME**, par le MÊME. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LES ROIS PHILOSOPHES**, par le MÊME. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LE TAILLEUR DE PIERRE DE SAINT-POINT**, récit villageois, par A. DE LAMARTINE. 1 vol. 4 fr.
- LA TURQUIE CONTEMPORAINE, HOMMES ET CHOSES**, Études sur l'Orient, par Charles ROLLAND, ancien représentant. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE**, Essai sur l'esprit de la Révolution, par M. Paul DE FLOTTE, ancien représentant du peuple. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ET DES GUERRES D'ITALIE**, en 1847, 48 et 49, par le général G. PEPE. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- INITIATION À LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ**, par M. Ch. LEMAIRE. 2 vol. 7 fr.
- AVENTURES DE GUERRE au temps de la République et du Consulat**, par A. MOREAU DE JONNÈS, membre de l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LES ORATEURS DE LA GRANDE BRETAGNE**, depuis Charles 1<sup>er</sup> jusqu'à nos jours, par H. LALOUEL. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- PÉRÉGRINATIONS EN ORIENT** — Egypte, Syrie, Palestine, Turquie, Grèce, etc., par M. Eusèbe DE SALLES. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- DE L'ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE** depuis Moïse jusqu'à nos jours, par Auguste BILLARD, ancien conseiller d'État. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.
- (Voir le Catalogue général.)

*Même format et même prix.*

- ŒUVRES DE F. COOPER**, traduction de DEFAUCONPRET. 30 vol. avec 90 gravures. 120 fr.  
Chaque volume se vend séparément. 4 fr.
- LA FRANCE ET L'ANGLETERRE**, par J. CORDIER, ancien député du Jura. 1 volume. 3 fr. 50 c.

COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

Propriété historique

**FRANÇOIS-VICTOR HUGO**

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

**W. SHAKESPEARE**

TOME VIII

**LES AMIS**



**PARIS**

**PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

RUE DE SEINE. 16

ŒUVRES DE SHAKESPEARE

- Œuvres complètes
- Œuvres A. Les comédies
- Œuvres B. Les tragédies
- Œuvres C. Les romans
- Œuvres D. Les discours
- Œuvres E. Les sonnets
- Œuvres F. Les poésies
- Œuvres G. Les lettres
- Œuvres H. Les fragments
- Œuvres I. Les variantes
- Œuvres J. Les notes
- Œuvres K. Les appendices
- Œuvres L. Les index





## COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

*Progrès illustrés*

Publiée par **FAGNERRE**, éditeur

Première Série de la collection, à 3 fr. 50 c. chaque

à la Bibliothèque des Lycées

- ŒUVRES COMPLÈTES DE W. SHAKESPEARE**, traduites par François-Victor Hugo, avec une introduction par Victor Hugo. 15 vol. 52 fr. 50 c.  
Chaque volume séparément. 3 fr. 50 c.
- RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE, 1830 à 1848.** 8 vol. avec 39 gravures. 32 fr.  
Comprenant :
- HISTOIRE DE DIX ANS, 1830 à 1840**, par Louis Blanc, 8<sup>e</sup> édition, illustrée de 25 magnifiques gravures et portraits sur acier. 5 vol. sur carré vélin. 20 fr.
- HISTOIRE DE HUIT ANS, 1840 à 1848**, par Élias Regnault, belle édition illustrée de 14 gravures et portraits. 3 vol. 12 fr.
- HISTOIRE DES ARABES ET DES MŒURS D'ESPAGNE**, par M. Louis Viarrot, membre de l'Académie espagnole. 2 beaux vol. 7 fr.
- LA NORMANDIE INCONNUE**, par François-Victor Hugo. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE**, par M. Barthélemy Haureau, ancien conservateur à la Bibliothèque nationale, ouvrage couronné par l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LE BARREAU**, Études et portraits, par M. Oscar Pinard, conseiller à la Cour impériale de Paris. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.
- L'HISTOIRE À L'AUDIENCE**, Esquisses contemporaines, depuis 1840, jusqu'aux procès Teste, Praslin et Beauvallon, par le même. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- PROFESION DE FOI DU 19<sup>e</sup> SIÈCLE**, par Eugène Pelletan, 4<sup>e</sup> édit. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HEURES DE TRAVAIL**, par le même. 2 vol. 7 fr.
- LES DROITS DE L'HOMME**, par le même. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LES ROIS PHILOSOPHES**, par le même. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LE TAILLEUR DE PIERRE DE SAINT-FOINT**, récit villageois, par A. de Lamartine. 1 vol. 4 fr.
- LA TURQUIE CONTEMPORAINE. HOMMES ET CHOSES**, Études sur l'Orient, par Charles Rolland, ancien représentant. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE**, Essai sur l'esprit de la Révolution, par M. Paul de Flotte, ancien représentant du peuple. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ET DES GUERRES D'ITALIE**, en 1847, 48 et 49, par le général G. Pepe. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- INITIATION À LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ**, par M. Ch. Lemaire. 2 vol. 7 fr.
- AVENTURES DE GUERRE au temps de la République et du Consulat**, par A. Moreau de Jonnés, membre de l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LES GRATEURS DE LA GRANDE BRETAGNE**, depuis Charles 1<sup>er</sup> jusqu'à nos jours, par H. Lalouel. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- PÉRÉGRINATIONS EN ORIENT** — Égypte, Syrie, Palestine, Turquie, Grèce, etc., par M. Eusèbe de Salles. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- DE L'ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE** depuis Moïse jusqu'à nos jours, par Auguste Billard, ancien conseiller d'État. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.
- ( Voir le Catalogue général. )

*Même format et même prix.*

- ŒUVRES DE F. COOPER**, traduction de Defacqonpart. 30 vol. avec 60 gravures. 120 fr.  
Chaque volume se vend séparément. 4 fr.
- LA FRANCE ET L'ANGLETERRE**, par J. Cordier, ancien député de Jura. 1 volume. 3 fr. 50 c.

COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

*Propriété littéraire*

**FRANÇOIS-VICTOR HUGO**

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

**W. SHAKESPEARE**

TOME VIII

**LES AMIS**



**PARIS**

**PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

*RUE DE SEINE, 18*

**COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS**

*Collection dirigée par*

Publiée par **PAGNERRE**, éditeur

Format in-8, papier blanc, broché, à 3 fr. 50 c. par volume

à 1 fr. 10 c. par volume en papier

- ŒUVRES COMPLÈTES DE W. SHAKESPEARE**, traduites par François-Victor Hugo, avec une introduction par Victor Hugo. 15 vol. 52 fr. 50 c.  
Chaque volume séparément. 3 fr. 50 c.
- RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE, 1830 à 1848.** 8 vol. avec 39 gravures. 32 fr.  
Comprenant :
- HISTOIRE DE DIX ANS, 1830 à 1840**, par Louis Blanc, 8<sup>e</sup> édition, illustrée de 25 magnifiques gravures et portraits sur acier. 5 vol. sur carré vélin. 20 fr.
- HISTOIRE DE HUIT ANS, 1840 à 1848**, par Élias Regnault, belle édition illustrée de 14 gravures et portraits. 3 vol. 12 fr.
- HISTOIRE DES ARABES ET DES MORES D'ESPAGNE**, par M. Louis Viardot, membre de l'Académie espagnole. 2 beaux vol. 7 fr.
- LA NORMANDIE INCONNUE**, par François-Victor Hugo. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE**, par M. Barthélemy Haubert, ancien conservateur à la Bibliothèque nationale, ouvrage couronné par l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LE BARREAU**, Études et portraits, par M. Oscar Pinard, conseiller à la Cour impériale de Paris. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.
- L'HISTOIRE À L'AUDIENCE**, Esquisses contemporaines, depuis 1840, jusqu'aux procès Teste, Prasilin et Beauvallon, par le même. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- PROFESSION DE FOI DU 19<sup>e</sup> SIÈCLE**, par Eugène Pelletan, 4<sup>e</sup> édit. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HEURES DE TRAVAIL**, par le même. 2 vol. 7 fr.
- LES DROITS DE L'HOMME**, par le même. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LES ROIS PHILOSOPHES**, par le même. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LE TAILLEUR DE PIERRE DE SAINT-POINT**, récit villageois, par A. de Lamartine. 1 vol. 4 fr.
- LA TURQUIE CONTEMPORAINE. HOMMES ET CHOSES**, Études sur l'Orient, par Charles Rolland, ancien représentant. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE**, Essai sur l'esprit de la Révolution, par M. Paul de Flotte, ancien représentant du peuple. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ET DES GUERRES D'ITALIE**, en 1847, 48 et 49, par le général G. Pepe. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- INITIATION À LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ**, par M. Ch. Lemaire. 3 vol. 7 fr.
- AVENTURES DE GUERRE au temps de la République et du Consulat**, par A. Moreau de Jonnés, membre de l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LES ORATEURS DE LA GRANDE BRETAGNE**, depuis Charles 1<sup>er</sup> jusqu'à nos jours, par H. Lalouel. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- PÈRÉGRINATIONS EN ORIENT** — Egypte, Syrie, Palestine, Turquie, Grèce, etc., par M. Eugène de Sallés. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- DE L'ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE** depuis Moïse jusqu'à nos jours, par Auguste Billard, ancien conseiller d'État. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.
- (Voir le Catalogue général.)**

*Même format et même prix.*

- ŒUVRES DE V. COOPER**, traduction de Defauconpret. 30 vol. avec 90 gravures. 120 fr.  
Chaque volume se vend séparément. 4 fr.
- LA FRANCE ET L'ANGLETERRE**, par J. Cornien, ancien député du Jura. 1 volume. 3 fr. 50 c.



COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

Propriétés littéraires

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME VIII

LES AMIS



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

## COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

*Proposés par*

Publiée par **PAGNEBRE**, éditeur

Format in-8 carré et gravure à 3 fr. 50 le volume

4 fr. — *pour les volumes illustrés*

- ŒUVRES COMPLÈTES DE W. SHAKESPEARE**, traduites par François-Victor Hugo, avec une introduction par Victor Hugo. 15 vol. 52 fr. 50 c.  
Chaque volume séparément. 8 fr. 50 c.
- RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE, 1830 à 1848.** 8 vol. avec 39 gravures. 32 fr.
- Comprenant :
- HISTOIRE DE DIX ANS, 1830 à 1840**, par Louis Blanc, 8<sup>e</sup> édition, *Illustrée* de 25 magnifiques gravures et portraits sur acier. 5 vol. sur carré vélin. 20 fr.
- HISTOIRE DE HUIT ANS, 1840 à 1848**, par ÉLIAS REGNAULT, belle édition *illustrée* de 14 gravures et portraits. 3 vol. 12 fr.
- HISTOIRE DES ARABES ET DES MORES D'ESPAGNE**, par M. Louis VIARDOT, membre de l'Académie espagnole. 2 beaux vol. 7 fr.
- LA NORMANDIE INCONNUE**, par François-Victor Hugo. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE**, par M. Barthélemy HAUREAU, ancien conservateur à la Bibliothèque nationale, ouvrage couronné par l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LE BARREAU**, Études et portraits, par M. Oscar PINAND, conseiller à la Cour impériale de Paris. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.
- L'HISTOIRE A L'AUDIENCE**, Esquisses contemporaines, depuis 1840, jusqu'aux procès Teste, Prasin et Beauvallon, par LE MÊME. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- PROFESSION DE FOI DU 19<sup>e</sup> SIÈCLE**, par Eugène PELLETAN, 3<sup>e</sup> édit. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HEURES DE TRAVAIL**, par LE MÊME. 2 vol. 7 fr.
- LES DROITS DE L'HOMME**, par LE MÊME. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LES ROIS PHILOSOPHES**, par LE MÊME. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LE TAILLEUR DE PIERRE DE SAINT-FOINT**, récit villageois, par A. DE LAMARTINE. 1 vol. 4 fr.
- LA TURQUIE CONTEMPORAINE. HOMMES ET CHOSES**, Études sur l'Orient, par Charles ROLLAND, ancien représentant. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE**, Essai sur l'esprit de la Révolution, par M. Paul de FLOTTE, ancien représentant du peuple. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ET DES GUERRES D'ITALIE**, en 1847, 48 et 49, par le général G. PEPE. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- INITIATION A LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ**, par M. Ch. LEMAIRE. 2 vol. 7 fr.
- AVENTURES DE GUERRE au temps de la République et du Consulat**, par A. MOREAU DE JONNÈS, membre de l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LES ORATEURS DE LA GRANDE BRETAGNE**, depuis Charles 1<sup>er</sup> jusqu'à nos jours, par H. LALOUEL. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- PÈRÉGRINATIONS EN ORIENT** — Égypte, Syrie, Palestine, Turquie, Grèce, etc., par M. Eusèbe DE SALLES. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- DE L'ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE** depuis Moïse jusqu'à nos jours, par Auguste BILLARD, ancien conseiller d'État. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.
- (Voir le Catalogue général.)

*Même format et même prix.*

- ŒUVRES DE F. COOPER**, traduction de DEFAUCONBERT. 30 vol. avec 90 gravures. 120 fr.  
Chaque volume se vend séparément. 4 fr.
- LA FRANCE ET L'ANGLETERRE**, par J. CORDIER, ancien député du Jura. 1 volume. 3 fr. 50 c.

COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

Propriété littéraire

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME VIII

LES AMIS



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

Propriété littéraire

Publiée par FAGNEIRE, éditeur

Format in-8 carré et largeur à 2 fr. 50 c. par volume

✓ Voir le catalogue des gravures

- ŒUVRES COMPLÈTES DE W. SHAKESPEARE**, traduites par François-Victor Hugo, avec une introduction par Victor Hugo. 15 vol. 52 fr. 50 c.  
Chaque volume séparément. 3 fr. 50 c.
- RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE, 1830 à 1848.** 8 vol. avec 39 gravures. 32 fr.  
Comprenant :
- HISTOIRE DE DIX ANS, 1830 à 1840**, par LOUIS BLANC, 8<sup>e</sup> édition, illustrée de 25 magnifiques gravures et portraits sur acier. 5 vol. sur carré vélin. 20 fr.
- HISTOIRE DE HUIT ANS, 1840 à 1848**, par ELIAS REGNAULT, belle édition illustrée de 14 gravures et portraits. 3 vol. 12 fr.
- HISTOIRE DES ARABES ET DES MORES D'ESPAGNE**, par M. Louis VIARDOT, membre de l'Académie espagnole. 2 beaux vol. 7 fr.
- LA NORMANDIE INCONNUE**, par François-Victor Hugo. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE**, par M. Barthélemy HAUREAU, ancien conservateur à la Bibliothèque nationale, ouvrage couronné par l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LE BARREAU**, Études et portraits, par M. Oscar PINARD, conseiller à la Cour impériale de Paris. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.
- L'HISTOIRE A L'AUDIENCE**, Esquisses contemporaines, depuis 1840, jusqu'aux procès Teste, Praslin et Beauvallon, par LE MÊME. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- PROFESSION DE FOI DU 19<sup>e</sup> SIÈCLE**, par Eugène PELLETAN, 4<sup>e</sup> édit. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HEURES DE TRAVAIL**, par LE MÊME. 2 vol. 7 fr.
- LES DROITS DE L'HOMME**, par LE MÊME. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LES ROIS PHILOSOPHES**, par LE MÊME. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LE TAILLEUR DE PIERRE DE SAINT-FOINT**, récit villageois, par A. DE LAMARTINE. 1 vol. 4 fr.
- LA TURQUIE CONTEMPORAINE, HOMMES ET CHOSES**, Études sur l'Orient, par Charles ROLLAND, ancien représentant. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE**, Essai sur l'esprit de la Révolution, par M. Paul DE FLOTTE, ancien représentant du peuple. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ET DES GUERRES D'ITALIE**, en 1847, 48 et 49, par le général G. PEPE. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- INITIATION A LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ**, par M. Ch. LEMAIRE. 2 vol. 7 fr.
- AVENTURES DE GUERRE au temps de la République et du Consulat**, par A. MOREAU DE JONNÈS, membre de l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LES ORATEURS DE LA GRANDE BRETAGNE**, depuis Charles 1<sup>er</sup> jusqu'à nos jours, par H. LALOUEL. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- PÉRÉGRINATIONS EN ORIENT** — Égypte, Syrie, Palestine, Turquie, Grèce, etc., par M. Eusèbe DE SALLES. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- DE L'ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE** depuis Moïse jusqu'à nos jours, par Auguste BILLARD, ancien conseiller d'État. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.
- ( Voir le Catalogue général. )

Même format et même prix.

- ŒUVRES DE F. COOPER**, traduction de DEFAUCONPRET. 30 vol. avec 90 gravures. 120 fr.  
Chaque volume se vend séparément. 4 fr.
- LA FRANCE ET L'ANGLETERRE**, par J. CONDOIS, ancien député du Jura. 1 volume. 3 fr. 50 c.



Publiée par FAGNÈRE, éditeur

Paris, chez l'éditeur, rue de la Harpe, 171.

- ŒUVRES COMPLÈTES DE W. SHAKESPEARE**, traduites par François-Victor Hugo, avec une introduction par Victor Hugo. 15 vol. 52 fr. 50 c.  
Chaque volume se vend séparément. 3 fr. 50 c.
- RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE, 1830 à 1848.** 8 vol. avec 36 gravures. 32 fr.  
Composant :
- HISTOIRE DE DIX ANS, 1830 à 1840**, par Louis Blanc, 8<sup>e</sup> édition, illustrée de 25 magnifiques gravures et portraits sur acier. 5 vol. sur carté vélin. 20 fr.
- HISTOIRE DE HUIT ANS, 1840 à 1848**, par ÉLIAS REGNAULT, belle édition illustrée de 14 gravures et portraits. 3 vol. 12 fr.
- HISTOIRE DES ARABES ET DES SIGES D'ESPAGNE**, par M. Louis VILLOT, membre de l'Académie espagnole. 2 beaux vol. 7 fr.
- LA NORMANDIE INCONNUE**, par François-Victor Hugo. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE**, par M. Barthélemy HAUBRAU, ancien conservateur à la Bibliothèque nationale, ouvrage couronné par l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LE BARREAU**, Études et portraits, par M. Oscar FICARD, conseiller à la Cour impériale de Paris. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.
- L'HISTOIRE À L'AUDIENCE**, Esquisses contemporaines, depuis 1840, jusqu'aux procès Teste, Pralin et Beauvallon, par LE MÊME. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- PROFESSION DE FOI DU 19<sup>e</sup> SIÈCLE**, par Eugène PELLETAN, 4<sup>e</sup> édit. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HEURES DE TRAVAIL**, par LE MÊME. 2 vol. 7 fr.
- LES DROITS DE L'HOMME**, par LE MÊME. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LES ROIS PHILOSOPHES**, par LE MÊME. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LE TAILLEUR DE PIERRE DE SAINT-POINT**, récit villageois, par A. DE LAMARQUE. 1 vol. 4 fr.
- LE TURQUE CONTEMPORAINE, HOMMES ET CHOSES**, Études sur l'Orient, par Charles KOLLASH, ancien représentant. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE**, Essai sur l'esprit de la Révolution, par M. Paul DE FLUTTE, ancien représentant du peuple. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ET DES GUERRES D'ITALIE**, en 1847, 48 et 49, par le général G. PERRÉ. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- INITIATION À LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ**, par M. Ch. LEBLANC. 2 vol. 7 fr.
- AVENTURES DE GUERRE ou temps de la République et du Consulat**, par A. MOREAU DE JOYEUX, membre de l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LES ORATEURS DE LA GRANDE BRETAGNE**, depuis Charles I<sup>er</sup> jusqu'à nos jours, par H. LALOUËL. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- PÉRIÉRATIONS EN ORIENT** — Égypte, Syrie, Palestine, Turquie, Grèce, etc., par M. Étienne DE SALLES. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- DE L'ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE** depuis Moïse jusqu'à nos jours, par AUGUSTE HOLLARD, ancien conseiller d'État. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.  
 (Voir le Catalogue général.)

Même format et même prix.

- ŒUVRES DE F. COOPER**, traduction de BERANGERST. 20 vol. avec 90 gravures. 190 fr. 4 fr.  
Chaque volume se vend séparément.
- LA FRANCE ET L'ANGLETERRE**, par J. COMTEZ, ancien député de Jura. 1 volume. 3 fr. 50 c.

COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

Propriétés littéraires

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME VIII

LES AMIS



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

COLLECTION D'ŒUVRES CONTEMPORAINES

Compromis d'Épave

Publiée par FAGNERRE, éditeur

10, rue de Valenciennes, 10, Paris

1871

- ŒUVRES COMPLÈTES DE W. SHAKESPEARE**, traduites par François-Victor Hugo, avec une introduction par Victor Hugo. 15 vol. 52 fr. 50 c.  
Chaque volume séparément. 3 fr. 50 c.
- RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE, 1830 À 1848.** 8 vol. avec 39 gravures. 32 fr.  
Compromis.
- HISTOIRE DE DIX ANS, 1830 À 1840**, par Louis Blanc, 8<sup>e</sup> édition, illustrée de 35 magnifiques gravures et portraits sur acier. 5 vol. sur carré vélin. 20 fr.
- HISTOIRE DE HUIT ANS, 1840 À 1848**, par ÉLÉAS REGNAULT, belle édition illustrée de 14 gravures et portraits. 3 vol. 12 fr.
- HISTOIRE DES ARABES ET DES MOURES D'ESPAGNE**, par M. Louis VIARDOT, membre de l'Académie espagnole. 2 beaux vol. 7 fr.
- LA NORMANDIE INCONNUE**, par François-Victor Hugo. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE**, par M. Barthélemy HAUREAU, ancien conservateur à la Bibliothèque nationale, ouvrage couronné par l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LE BARREAU**, études et portraits, par M. Oscar PINARD, conseiller à la Cour impériale de Paris. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.
- L'HISTOIRE À L'AUDIENCE**, Esquisses contemporaines, depuis 1840, jusqu'aux procès Teste, Prasin et Beauvalon, par le même. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- PROFESSION DE FOI DU 19<sup>e</sup> SIÈCLE**, par Eugène PELLETAN, 4<sup>e</sup> édit. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HEURES DE TRAVAIL**, par le même. 2 vol. 7 fr.
- LES DROITS DE L'HOMME**, par le même. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LES BOIS PHILOSOPHES**, par le même. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LE VALLEUR DE PIÈRES DE SAINT-FIEST**, récit villageois, par A. DE LAMARQUE. 1 vol. 4 fr.
- LA TURQUIE CONTEMPORAINE. HOMMES ET CHOSES. Études sur l'Orient**, par Charles ROLLAND, ancien représentant. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE. Essai sur l'esprit de la Révolution**, par M. Paul DE FLOTTIS, ancien représentant du peuple. 1 vol. 3 fr. 50 c.
- HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ET DES GUERRES D'ITALIE, en 1847, 48 et 49**, par le général G. PERRÉ. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.
- INITIATION À LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ**, par M. Ch. LERAIN. 3 vol. 7 fr.
- AVENTURES DE GUERRE ou temps de la République et du Consulat**, par A. MORÉAC ET JONCKS, membre de l'Institut. 2 vol. 7 fr.
- LES ORATEURS DE LA GRANDE BRETAGNE, depuis Charles I<sup>er</sup> jusqu'à nos jours**, par H. LAIDDELL. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- BÉRÉCRISATIONS EN ORIENT** — Égypte, Syrie, Palestine, Turquie, Grèce, etc., par M. Eugène DE SALLES. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.
- DE L'ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE depuis Moïse jusqu'à nos jours**, par Auguste BILLARD, ancien conseiller d'État. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.

(Voir le catalogue général.)

Même format et même prix.

- ŒUVRES DE F. COOPER**, traduction de DEBACQONFRAT. 30 vol. avec 60 gravures. 120 fr.  
Chaque volume et tout séparément. 4 fr.
- LA FRANCE ET L'ANGLETERRE**, par J. COSMANS, ancien député du Jura. 1 volume. 3 fr. 50 c.



COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

Propriétés littéraires

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME VIII

LES AMIS



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 13



OEUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

---

TOME VIII

LES AMIS

— 27 —  
SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.  
— — —

M. adols. 51 d. 17

**FRANÇOIS-VICTOR HUGO**

TRADUCTEUR

---

**ŒUVRES COMPLÈTES**

DE

**W. SHAKESPEARE**

---

TOME VIII

**LES AMIS**

LES DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE. — LE MARCHAND DE VENISE.  
COMME IL VOUS PLAIRA.



PARIS

**PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR**

RUE DE SEINE, 18

—  
1861

Reproduction et traduction réservées.



BODL. LIBR.  
12 AUG. 1918  
OXFORD



A PAUL DE SAINT-VICTOR

F.-V. H.

VIII.

1



BODL. LIBR.  
12 AUG. 1938  
OXFORD





...dial,  
...ex qui  
...ne in-  
...et sa  
...plus  
...ments  
...age de  
...adresse  
...demande  
...ore 1598,  
...et compa-  
...e Molière,  
...sept ans  
...édiens du  
...pleuraient  
...t compa-  
...Shakes-  
...rais dire



## INTRODUCTION

---

L'homme qui s'est appelé Shakespeare était bon, cordial, affable, tendre, bienveillant et bienfaisant. Tous ceux qui l'approchaient se sentaient entraînés vers lui par une insurmontable sympathie. « Son excessive candeur et sa douce nature devaient nécessairement engager la plus noble partie du monde à l'aimer. » Tous les documents qui nous sont parvenus confirment ce témoignage de Rowe, son premier biographe. La seule lettre à son adresse dont l'authenticité ne soit pas contestée est une demande de secours signée Ryc. Quynev, datée du 1<sup>er</sup> octobre 1598, et portant cette suscription : *A mon aimable ami et compatriote M<sup>r</sup>. William Shakespeare.* Plus heureux que Molière, il s'était fait aimer de ses camarades de théâtre : sept ans après sa mort, Héminge et Condell, deux comédiens du *Globe* qui éditièrent l'in-folio biblique de 1623, pleuraient encore « leur Shakespeare, un si digne ami et compagnon, » *so worthy a friend and fellow as was our Shakespeare*, dit l'épître dédicatoire. Ses confrères, je devrais dire

ses ennemis littéraires, subissaient le charme comme les autres ; il enchantait jusqu'à ses envieux : « J'aimais l'homme, avoue Ben Jonson, et j'honore sa mémoire ; c'est pour moi une idolâtrie autant que pour quiconque. Il était vraiment honnête, et d'une ouverte et généreuse nature. » Cette nature franche, expansive, affectueuse, si bien appréciée par un écrivain hostile, s'est révélée directement à nous dans une série de poèmes intimes que la postérité ne saurait trop relire. Les sonnets de Shakespeare nous apprennent ce qu'il fut comme amant, ce qu'il fut comme ami. Jamais âme humaine ne fut remuée plus profondément par l'affection. Il en connut toutes les délicatesses et toutes les violences, il en perçut les vibrations infinies, il en épuisa les joies et les douleurs, les extases et les délires. L'affection lui prouva sa toute-puissance par deux miracles : penseur, elle l'agenouilla aux pieds d'une femme galante ; histrion, elle le lia avec un grand seigneur.

L'amitié exerça sur ce tendre caractère une prodigieuse influence. Nous autres, enfants du dix-neuvième siècle, nous ne pouvons lire sans une sorte de stupeur ces poèmes où la tendresse d'un homme pour un homme s'exprime avec une telle exaltation. L'amitié en ces effusions poétiques a tout le lyrisme de l'amour ; elle en parle la langue et en usurpe le nom. « *Lord of my love*, lord de mon amour, » s'écrie William en invoquant son ami. « Accepte, dit-il plus loin, accepte mon amour, humble et sincère offrande, où nul autre que toi n'a de part, don de mon être en échange du tien ! » William s'est en effet donné sans réserve ; c'est pour toujours qu'il a marié son âme à l'âme du bien-aimé. Union indissoluble, conclue en dehors de toutes les vicissitudes terrestres et que la mort elle-même n'interrompra pas : « Oh ! puissé-je ne jamais apporter d'entra-  
ves au mariage de nos âmes fidèles ! Ce n'est pas de l'amitié que l'amitié qui change quand elle voit un change-

ment. Non ! l'amitié est un fanal permanent qui domine les tempêtes sans être ébranlé par elles ; c'est l'étoile brillant pour toute barque errante, dont le service est méconnu de celui même qui en consulte la hauteur ! L'amitié reste immuable jusqu'au jour du jugement. Si ma vie dément jamais ce que je dis là, je n'ai jamais eu d'ami <sup>1</sup>. » A entendre le poète, l'amitié semble une émotion supérieure à l'amour même ; elle n'est pas, comme l'amour, à moitié plongée dans la matière périssable. Dégagée de toute préoccupation sensuelle, placée au-dessus des séductions de la chair, elle s'élève par le désintéressement aux régions les plus hautes que puisse atteindre l'âme.

Faut-il s'étonner que Shakespeare ait dans son drame fait une si belle part au sentiment qui l'avait lui-même si vivement ému et si éloquemment inspiré ? Quand Shakespeare veut ennoblir une figure et l'achever, l'amitié est le trait auguste qu'il lui ajoute. La sympathie dont il frustre les méchants, il la prodigue aux bons. L'ami qu'il refuse aux Richard III et aux Macbeth, il l'accorde au More de Venise, au fils des Montagues, au prince de Danemark. — Il fait de Cassio le complice discret des amours d'Othello et de Desdémona, et ce dévouement ancien est l'argument suprême que la Vénitienne fait valoir en faveur du disgrâcié avec une insistance fatale. — A Roméo il donne Mercutio pour frère d'armes, et si puissante est cette fraternité, qu'au moment décisif elle impose silence à l'amour même et fait tuer par le mari de Juliette le cousin de Juliette. — A Hamlet il désigne Horatio pour confident et rapproche l'étudiant du prince par une inaltérable tendresse. Hamlet, si dur et apparemment si ingrat pour Ophélie, garde jusqu'au bout sa prédilection pour Horatio ; sans cesse il le porte « dans le

<sup>1</sup> Sonnet LXXIII dans l'édition publiée par moi, sonnet 416 dans l'édition anglaise.

cœur de son cœur ; » il le met dans son secret en tiers avec Dieu ; et cette camaraderie est tellement durable, tellement obstinée, tellement dédaigneuse des attermoiements terrestres, tellement acharnée à l'éternité, qu'Horatio se tuerait avec Hamlet s'il ne recevait du mourant l'ordre de vivre.

L'amitié, si héroïque chez les hommes, n'est pas moins dévouée chez les femmes, mais, en changeant de sexe, elle change de caractère. Elle perd son stoïcisme viril. Ses rapports deviennent plus gracieux, son expansion plus abandonnée, sa familiarité plus caressante. C'est une incessante réciprocité de tendresses félines et d'exquises câlineries. Dans cette union de deux existences, les compagnes mettent tout en commun, le travail, le repos, le plaisir, la souffrance et jusqu'à l'insaisissable rêverie. Ce délicieux accord est toute l'harmonie possible ici-bas à un duo d'âmes. « Rappelez-vous, dit Héléna à Hermia, rappelez-vous tous nos épanchements mutuels, nos serments d'être sœurs, notre amitié écolière, notre innocence enfantine ! Que de fois, vraies déesses d'adresse, nous avons créé toutes deux avec nos aiguilles une même fleur, toutes deux sur le même modèle, assises sur le même coussin, toutes deux fredonnant le même chant, sur le même ton toutes deux, comme si nos mains, nos flancs, nos voix, nos âmes eussent été confondues ! Ainsi on nous a vues croître ensemble, comme deux cerises, apparemment séparées, mais réunies par leur séparation même, fruits charmants moulés sur une seule tige. » Par moments cette amitié toute féminine puise dans sa tendresse même une fermeté extraordinaire. Voyez, dans *Beaucoup de bruit pour rien*, avec quelle énergie Béatrice défend contre tous sa chère Héro qu'on diffame ! Si elle ne châtie pas le calomniateur, ce n'est pas le courage qui lui manque : « Oh ! si j'étais un homme ! Mon Dieu ! si j'étais un homme, je lui mangerais le cœur sur la place du mar-

ché. » Et Pauline! Rappelez-vous avec quelle véhémence elle revendique dans le *Conte d'hiver* l'honneur de sa royale amie : « — Je te ferai brûler, s'écrie Léontes furieux. — Que m'importe, répond-elle, l'hérétique, c'est celui qui fera le feu et non celle qui y brûlera. » Le supplice que Pauline affronte pour Hermione, Émilia le subit pour Desdémona : couchée près d'elle dans le lit funèbre, elle murmure à l'agonie l'innocence de la Vénitienne : « Que présageait ta chanson, maîtresse?... Écoute! peux-tu m'entendre? Je vais faire comme le cygne et expirer en musique... Le saule! le saule! le saule!... More, elle était chaste! Elle t'aimait, cruel More; ... puisse mon âme... n'aller à la béatitude que si je dis vrai! »

Ainsi, chez Shakespeare, l'amitié est une dévotion à la mort. Il n'est pas de sacrifice auquel elle se refuse. Son abnégation va jusqu'au suicide, son désintéressement jusqu'au martyre. — Les exemples que je viens de rappeler ont déjà prouvé quel immense empire elle exerce sur l'âme humaine. La démonstration aurait pu s'arrêter là, mais le poète ne l'a pas trouvée assez éclatante. Toute large qu'elle est, la part jusqu'ici faite à l'amitié dans son théâtre ne lui a pas paru suffisante. C'était peu qu'une si noble passion eût animé certains épisodes et se fût incarnée dans certaines figures secondaires. Il fallait qu'elle aussi elle eût son drame spécial comme l'amour avait eu le sien. Il fallait qu'à son tour elle fit agir les principaux personnages; il fallait qu'elle devînt un ressort essentiel de l'action, et qu'elle manifestât sa force dans une succession de symboles.

Ces symboles, ce sont les trois pièces que réunit ce volume.

Dans les *Deux Gentilshommes de Vérone*, l'amitié nous apparaît aux prises avec l'amour. Entre deux sentiments si énergiques, la lutte ne peut qu'être acharnée. L'amour semble l'emporter tout d'abord par la félonie de Protée qui

trahit son compagnon d'enfance pour lui enlever sa maîtresse. Mais ce triomphe n'est que momentané, et au dénouement le repentir du coupable restitue à l'amitié la victoire qui lui est due.

Le *Marchand de Venise* nous montre l'amitié, non plus luttant avec l'amour, mais formant avec lui une alliance toute romanesque. Antonio est le héros de l'abnégation. Pour que son cher Bassanio épouse celle qu'il aime, il risque sa fortune, sa liberté, sa vie, il engage à un juif jusqu'à sa chair. Obligé de rembourser l'usurier, Antonio serait victime de son dévouement, si, au moment critique, l'amour, prenant les traits de Portia, n'intervenait pour prononcer la sentence et pour sauver d'un péril imminent l'amitié, sa bienfaitrice.

Dans *Comme il vous plaira*, Célia fait à sa tendresse pour Rosalinde les mêmes sacrifices qu'Antonio à son affection pour Bassanio. Célia est l'héroïne du désintéressement, comme le marchand de Venise en est le héros. Pour suivre sa compagne dans l'exil, elle quitte le palais de son père, renonce à une existence princière et abdique une couronne. A l'opulence sans Rosalinde elle préfère la misère avec Rosalinde. L'amitié qui entraîne les fugitives vers la même destinée les amène aux parages enchantés où règne l'amour. — Dans l'idéale forêt des Ardennes, l'amour et l'amitié, dont les *Deux Gentilshommes de Vérone* nous montraient l'antagonisme, effectuent leur réconciliation définitive par ce double hymen qui, unissant Rosalinde à Orlando et Célia à Olivier, fait des deux frères deux amis et des amies deux sœurs.

## I

Sur le théâtre de Shakespeare, les passions ne rencontrent pas cet obstacle moral que leur oppose le point d'hon-



neur sur la scène espagnole ou la grandeur d'âme dans la tragédie de Corneille. Là, si fort, si pur, si vaillant qu'il soit, qu'il s'appelle Roméo, Posthumus, Othello, Timon, Brutus ou Macbeth, l'homme obéit aux passions ; il est entraîné par elles, quoi qu'il fasse ; il a beau résister, il faut qu'il succombe. Pas d'inclination qui ne lui donne le vertige. Tout penchant est un précipice.

L'homme, tel que l'a vu Shakespeare, semble être absolument dominé par le système nerveux : il va, vient, se meut, rêve, pense et parle au gré de ses impressions. Chez lui, par un enchaînement en quelque sorte organique, toute impression devient sentiment, tout sentiment devient passion, toute passion devient action, toute action devient drame.

Cette sujétion de l'homme à des émotions variables et contradictoires n'est nulle part plus tristement évidente que dans les *Deux Gentilshommes de Vérone*. Protée est par excellence la marionnette humaine dont la sensation agite le fil. Quand la comédie commence, il professe pour son cher Valentin une amitié à toute épreuve et pour sa chère Julia un éternel amour : « Doux Valentin, dit-il à l'un, souhaite-moi toujours pour compagnon de tes jouissances, chaque fois que t'arrivera quelque bonheur, et, dans tes dangers, si jamais les dangers t'environnent, recommande tes angoisses à mes pieuses prières. » — « Voici ma main pour gage de ma loyale constance, dit-il à l'autre. Si jamais je laisse échapper une heure du jour sans soupirer pour toi, Julia, que dès l'heure suivante quelque affreux malheur châtie ma trahison. » Pur verbiage ! « De même que la flamme refoule la flamme et qu'un clou chasse l'autre, de même le souvenir des premières amours doit s'effacer devant un objet nouveau. » Que Silvia paraisse, et aussitôt Protée violera tous ces beaux serments. Qu'importe que Silvia soit fiancée à Valentin et que lui-même soit fiancé à Julia !

Protée n'hésite pas à immoler ses affections de la veille à sa prédilection du jour, sans souci du double engagement qui le lie et comme amant et comme ami : « En quittant ma Julia, je me parjure ; en aimant la belle Julia, je me parjure ; en trahissant Valentin, je me parjure. Le même pouvoir qui m'a imposé mes premiers serments me provoque à ce triple manque de foi. Amour m'a dit de jurer, et Amour me dit de me parjurer. O doux tentateur Amour, si tu fais mon péché, enseigne-moi du moins à l'excuser ! »

C'est ainsi que Protée plaide et gagne sa cause devant sa propre conscience : il croit n'être qu'un instrument inerte à la merci d'un pouvoir aveugle, et il s'amnistie d'avance en attribuant à ce pouvoir l'initiative de tous ses actes. Fort de cette innocence prétendue, il commet sans sourciller tous les méfaits que sa passion lui commande. Aucune hypocrisie ne lui répugne, aucune coquinerie ne le rebute. Cet homme, « qui a toute la verdeur de l'âge et toute la maturité du jugement, » et qu'on nous présentait naguère comme « doué à l'extérieur et au moral de toutes les qualités qui peuvent qualifier un gentilhomme, » ce lettré, cet érudit, ce sage affronte toute abjection pour atteindre cet abject idéal : souffler à son ami sa maîtresse !

Valentin a formé le projet d'enlever nuitamment Silvia qu'un tyran père noble veut marier, malgré elle, au richissime et grotesque Thurio. Mis dans la confiance du complot, Protée va le dénoncer au duc de Milan. Le duc furieux exile Valentin. Ainsi débarrassé de son ami, Protée essaie de le supplanter auprès de Silvia en le calomniant. Mais Silvia aime trop Valentin pour être dupe de cette ruse odieuse ; elle repousse Protée en lui jetant à la face son double parjure, et s'enfuit au plus vite pour rejoindre son fiancé qu'elle croit réfugié à Mantoue. Malheureusement Protée court sur ses traces. Il la rattrape dans une forêt, au moment où des bandits vont l'enlever, la délivre de ces mécréants, et,

pour prix de ce service signalé, implore la complaisance de la belle. Celle-ci repousse avec indignation l'outrageante prière : que n'a-t-elle été saisie par un lion affamé, au lieu d'être délivrée par ce fourbe ! Mais cette résistance ne fait qu'irriter le libertin : « Ah ! puisque la douce influence des plus touchantes paroles ne peut vous attendrir, je veux vous faire ma cour en soudard, à la pointe de l'épée, vous aimer contre la nature de l'amour, vous forcer... oui, je te forcerai à me céder ! »

Et Protée joint le geste à la parole en étreignant Silvia. Déjà commence ce hideux conflit où la victoire ne peut être qu'une souillure. Déjà la pudeur éperdue frémit au contact de la luxure éperdue, quand tout à coup retentit une voix tutélaire : « Ruffian, crie cette voix, lâche cette brutale étreinte... Ami vulgaire, sans foi et sans amour, comme sont les amis d'à-présent, tu as menti à mes espérances. Mes yeux seuls ont pu me convaincre de ceci. A présent je n'ose plus dire que j'ai un seul ami vivant : tu me démentirais. A qui donc vous fier désormais quand votre bras droit est parjure envers votre cœur ? Protée, j'en suis navré, en détruisant pour jamais ma confiance en toi, tu me rends étranger à l'humanité. La blessure intime est la plus profonde. Temps maudit où de tous les ennemis un ami est le pire ! »

Sous le coup de cette foudroyante imprécation, Protée s'est arrêté au seuil de son forfait. Dans le personnage farouche qui vient d'apparaître, il a reconnu son ami d'enfance que la proscription a fait capitaine de bandits. Blême, la tête basse, l'œil piteux, il balbutie l'excuse : « Ma honte et mon crime me confondent... Pardonne-moi, Valentin. Si un cordial remords est pour ma faute une rançon suffisante, je te l'offre ici !... » Que va faire Valentin ? Il tient Protée en son pouvoir. Il est à la fois le franc-tenancier et le franc-juge de cette forêt. Il exerce sur tous les forbans qui

l'entourent cette fascination souveraine par laquelle l'intelligence dompte la force brutale. Il a muselé tous ces hommes féroces, et d'un geste il peut les déchaîner contre le coupable. Il n'a qu'à sonner la fanfare, et toute une meute de furieux va se ruer sur le misérable aux abois.

Protée attend en tremblant l'arrêt que va prononcer le tout-puissant justicier. Pour rançon de son crime, il vient d'offrir le remords : cela suffira-t-il ? « Oui, répond Valentin. Je t'admets encore une fois à l'honneur. Qui n'est pas satisfait par le repentir n'appartient ni au ciel ni à la terre, car le ciel et la terre se laissent fléchir. La pénitence apaise la colère de l'Éternel. » Et ce disant, il ouvre les bras à Protée.

Nombre de critiques ont réclamé contre cette sentence magnanime qui termine la comédie et en règle le dénouement. Quoi ! se sont-ils écriés avec une vertueuse indignation, ce félon qui a commis tant de bassesses et de lâchetés, ce fourbe qui a trahi son ami, ce criminel digne de la hart qui a tenté de violer la fiancée de son ami, n'a qu'à murmurer quelques mots d'excuse, et le voilà pardonné. Et non-seulement il est pardonné, mais il lui est permis de revenir à ses premières amours et d'épouser cette Julia qu'il a délaissée si cruellement, le jour même où Valentin obtient du vieux duc converti la main de sa chère Silvia ! Quelle solution inique et subversive ! Quel encouragement au vice ! Quel renversement des principes élémentaires de toute société ! Les critiques qui poussent ces clameurs sont les mêmes, vous vous en souvenez, qui ont déjà dénoncé à la réprobation publique le dénouement de *Tout est bien qui finit bien*, le dénouement de *Cymbeline*, le dénouement du *Comte d'hiver*, le dénouement de la *Tempête*, etc. A les en croire, le comte de Roussillon aurait dû faire plus longue pénitence avant d'être amnistié par Hélène ; Posthumus n'aurait pas dû tendre la main à Iachimo, en lui disant ces

simples et grandes paroles : *Ma vengeance envers toi, c'est de te pardonner* ; Léontes n'aurait pas dû attendrir Hermione par seize années de remords ; enfin Prospéro n'aurait pas dû ouvrir ses bras au fratricide Antonio. Le pardon accordé ici par Valentin à Protée n'est qu'un exemple de plus de l'immorale indulgence accordée systématiquement aux coupables par la comédie de Shakespeare.

Cette *immorale* indulgence qu'une critique draconienne a signalée à la honte du poète, signalons-la, nous autres, à sa gloire. Loin de le blâmer, honorons-le d'avoir si souvent proclamé du haut de la scène la prescription de la faute par le repentir et de la rancune par le remords. Remercions-le d'avoir fait du théâtre la vraie chaire et d'avoir prêché la charité, l'oubli des injures, la rémission des offenses dans un siècle où les ministres d'une religion d'amour fulminaient la colère, l'extermination et l'anathème. Admirons-le d'avoir opposé aux prescriptions atroces de l'implacable code social les généreux arrêts d'une jurisprudence idéale.

En faisant de la mansuétude la providence de sa comédie, Shakespeare est resté conséquent avec lui-même. Nul mieux que lui ne connaissait la fragilité de notre nature. Nul n'avait examiné de plus près *cette trame de la vie tissée à la fois de bien et de mal*. « Nos vertus seraient arrogantes, a-t-il dit quelque part, si nos fautes ne les flagellaient pas, et nos vices désespéreraient, s'ils n'étaient pas relevés par nos vertus. » L'homme étant imparfait par nature, doit-on lui demander un compte trop rigoureux des conséquences de cette imperfection ? Si vraiment il est incapable de résister par sa seule volonté à la violence des passions, doit-on lui faire expier sans merci cette incapacité ? Qui n'est pas responsable, n'est pas coupable. Or, l'homme n'est pas responsable de son tempérament. De quel droit l'en puniriez-vous ? Si vous voulez n'être que sévères, accordez-lui

au moins le bénéfice des circonstances atténuantes. Le juge ici-bas ne peut-être impartial qu'en étant indulgent. La justice stricte n'est due qu'à la stricte perfection. L'équité à la taille de l'homme, c'est la pitié.

Voilà ce que nous dit Shakespeare à la fin de sa comédie. Et quand Shakespeare parle ainsi, il obéit aux plus intimes sollicitations de son cœur en même temps qu'à la logique suprême de son esprit. Le sentiment l'entraîne aux mêmes conclusions que le raisonnement. Ce n'est pas seulement son génie qui lui commande l'indulgence, c'est son tempérament. Placé dans la même situation que Valentin, Shakespeare aurait agi comme Valentin. En doutez-vous ? Écoutez.

Ainsi que Valentin, William avait un ami cher et une maîtresse chère, et pour lui, comme pour Valentin, cette affection était un double culte. Mais William avait été moins heureux que son héros dans le choix de son héroïne. Celle dont il était épris n'avait pas les scrupules de Silvia. Loin de résister à Protée, elle le provoqua ; loin de le repousser, elle s'offrit à lui. William surprit ces avances faites par sa maîtresse à son ami, et l'un de ses sonnets nous peint le trouble où le jeta cette découverte : « Mon démon femelle entraîne loin de moi mon bon ange et tâche de séduire mon saint pour en faire un diable, poursuivant sa pureté de sa ténébreuse ardeur. Mon bon ange est-il devenu démon ? Je puis le soupçonner sans l'affirmer encoré '... » Hélas ! le démon finit par l'emporter ; le bon ange se laissa enflammer par le mauvais. Combien William souffrit de cette triste certitude, ses poèmes ne le disent qu'imparfaitement. Pas plus que Valentin, le pauvre grand homme ne put comprimer d'abord un mouvement d'indignation. « Ah ! dit-il à l'ami qui l'avait trahi, tu aurais dû respecter mon foyer et

<sup>1</sup> Sonnet XXIX.

empêcher ta beauté et ta jeunesse vagabonde de t'entraîner dans leur débauche là où tu es forcé de violer une double foi : celle qu'elle me doit, par la tentation où ta beauté l'entraîne, celle que tu me dois, par ton infidélité. » Ces reproches attendrissent le coupable : les larmes aux yeux il implora sa grâce, comme Protée, et, comme Protée, il l'obtint. « N'aie plus de chagrin de ce que tu as fait : les roses ont l'épine et les sources d'argent la vase ; les nuages et les éclipses cachent le soleil et la lune, et le ver répugnant vit dans le plus tendre bouton. Tout homme fait des fautes <sup>1</sup>... Ton remords n'est pas un remède à ma douleur ; tes regrets ne réparent pas ma perte. Le chagrin de l'offenseur n'apporte qu'un faible soulagement à la lourde croix de l'offense. Ah ! mais ces larmes sont des perles que ton cœur répand, et elles sont la riche rançon de tous tes torts <sup>2</sup>... » Surprenante analogie ! A Protée qui lui offre un *cordial remords pour rançon de sa faute*, Valentin répond : « Je suis payé. » William dit à son ami : « Tes larmes sont la riche rançon de tous tes torts. » C'est la même pensée répétée presque dans les mêmes termes.

La critique n'a pas remarqué jusqu'ici les intimes et minutieux rapports qui existent entre le drame réel où figura Shakespeare dans sa jeunesse et la comédie fictive que dans sa jeunesse il composa pour la scène. Ces rapports, que j'ai scrupuleusement révélés dans les notes placées à la fin de ce volume, ont d'autant plus d'importance que, jusqu'à présent, les commentateurs ont été de leur propre aveu parfaitement impuissants à découvrir les origines de la fable mise en œuvre par Shakespeare. Les archives de toutes les bibliothèques ont été fouillées ; tous les documents littéraires, antérieurs au dix-septième siècle, romans, chroniques,

<sup>1</sup> Sonnet XXXII.

<sup>2</sup> Sonnet XXXI.

légendes, ont été compulsés. Inutiles efforts ! La source où l'auteur des *Deux Gentilshommes de Vérone* a puisé ses inspirations s'est dérobée, comme celle du Nil, aux explorations des plus érudits. Cependant une femme savante du siècle dernier a cru un instant être sur la voie : un jour qu'elle lisait la *Diane de Montemayor*, — ce fameux roman pastoral qui a servi de modèle à l'*Astrée* et que l'admiration de Cervantes a épargné dans l'auto-da-fé des livres de don Quichotte, — mistress Lenox fut frappée de certains traits de ressemblance entre l'histoire de Julia et l'épisode de la bergère Félimène<sup>1</sup>. Ainsi que Julia, Félimène reçoit, par l'intermédiaire de sa suivante, une lettre d'un beau seigneur à laquelle elle répond favorablement, après avoir simulé la plus vive colère contre « cette traîtresse de Rosette » qui a laissé choir devant elle l'affreux billet doux. Ainsi que Julia, Félimène s'enamoure du galant et se déguise en page pour le rejoindre en pays étranger. Ainsi que Julia, Félimène, à peine arrivée dans la ville où loge son fiancé, le surprend roucoulant une sérénade sous le balcon d'une beauté nouvelle. Ainsi que Julia, Félimène s'engage au service de l'infidèle qui, ne la reconnaissant pas sous sa livrée d'emprunt, lui fait porter ses lettres à sa rivale. Enfin, toujours comme Julia, Félimène pardonne au coupable et l'épouse. Sur tous ces points, la similitude entre le roman et la comédie est vraiment remarquable, mais elle s'arrête là. Dans le roman, Félimène plaide la cause de son perfide amant avec une abnégation qui manque à Julia, et ne réussit, par toute cette éloquence désintéressée, qu'à inspirer à sa rivale une passion fatale. Malgré cette différence profonde entre les deux épisodes, admettons, avec mistress Lenox, que Shakespeare ait emprunté au roman de Montemayor certains incidents secondaires de sa comédie. Il n'en

<sup>1</sup> Voir cet épisode à l'Appendice.



est pas moins vrai que l'élément fondamental de l'intrigue des *Deux Gentilshommes de Vérone* n'est pas même indiqué par l'écrivain espagnol. La *Diane* ne nous montre nulle part deux camarades, épris de la même femme, que l'amour divise et que l'amitié finit par réconcilier. Or, là est le sujet véritable de la pièce. Qui donc a révélé ce sujet à Shakespeare? Qui donc lui a tracé son scénario? Qui donc a esquissé dans ses linéaments principaux ce dramatique tableau que le poète a exposé à nos yeux charmés? S'il était permis de répondre par une hypothèse à cette question restée jusqu'ici sans réplique, je n'hésiterais pas à dire : c'est la vie!

Où, c'est dans la biographie de Shakespeare qu'est l'origine des *Deux Gentilshommes de Vérone*. Toutes ces émotions que le poète a fait agir et parler sur son théâtre, l'homme les avait vues agir, les avait entendues parler en lui et près de lui. Ce drame que Shakespeare a mis en scène vers 1594, il l'avait répété avec le concours des deux personnages mystérieux qui figurent avec lui dans ses *Sonnets*. Lui-même il avait été le héros de ce drame. Soufflé par son propre cœur, il y avait créé le plus beau rôle, il en avait joué les scènes les plus pathétiques, il en avait déclamé les plus fières douleurs, il en avait pleuré les plus nobles larmes, il en avait soutenu le dénouement. C'est lui qui, en pardonnant à son ami coupable, avait trouvé le geste sublime de Valentin tendant la main à Protée.

## II

Les hilotes à Sparte, les parias dans l'Inde, les ghiaours en Turquie, les nègres en Amérique ont moins souffert que les juifs dans l'Europe chrétienne. Cette malheureuse nation eut à gémir pendant des siècles du préjugé, si puis-

sant encore aujourd'hui, qui fait les enfants solidaires des actions, bonnes ou mauvaises, commises par les parents. Aux yeux des nations chrétiennes, ce peuple était toujours la même populace qui avait réclamé de Pilate le meurtre du Dieu fait homme. Tout chrétien avait contre tout juif un grief personnel et lui gardait rancune du crime commis par Judas. L'israélite était hors de l'humanité : c'était une œuvre pie de l'injurier, de le molester, de le maltraiter. Loin de contrarier la prévention populaire, les gouvernants l'encourageaient et la consacraient. Dès l'an 615, le concile de Paris avait déclaré les juifs incapables de remplir aucune fonction civile ; d'autres conciles leur avaient défendu de travailler pour les chrétiens ; les édits royaux leur avaient interdit la possession foncière. Ainsi traqué par la législation, chassé des métiers, repoussé de l'industrie, excommunié du travail, le juif s'ingénia pour vivre : il éluda par l'astuce ce code qui prétendait l'affamer ; il convertit tout son avoir en numéraire et fit le trafic des espèces ; il entassa l'or, l'accapara et le vendit au prix qu'il voulut : il devint usurier. Ce commerce avilissant auquel le chrétien l'avait réduit, le juif le tourna contre le chrétien. Il exploita au profit de la vengeance l'épargne du désespoir. Le chrétien lui avait interdit le gain honnête : il fit aux dépens du chrétien un bénéfice infâme. Le chrétien avait voulu le ruiner, il s'enrichit par la ruine du chrétien.

Mais cet enrichissement même fut fatal aux israélites. L'opulence des mécréants excita la cupidité des croyants. Un seigneur catholique, prince ou baron, était-il embarrassé dans ses finances ? Sans forme de procès il empoignait quelque richard de la tribu et lui soutirait de l'argent par la torture. Ce fut ainsi que dans l'année 1210, Jean, roi d'Angleterre, emprunta dix mille marcs à un Hébreu de Bristol en lui arrachant huit dents. Le juif était une ferme princière que le bourreau faisait valoir. Ce même Jean,

dans un pressant besoin, loua à son frère Richard tous les juifs de ses États pour plusieurs années, *ut quos rex exco-riaverat, comes visceraret*, afin que le comte vidât ceux qu'avait écorchés le roi, dit Mathieu Pâris. C'était chose toute simple. En 1262, les lords révoltés contre Henri III n'obtinrent l'appui du peuple qu'en lui accordant le pillage du quartier juif à Londres. Trois cents maisons furent saccagées, et sept cents personnes, hommes, femmes, enfants, furent assassinées. Le peuple triomphant exerçait cette année-là les droits régaliens. — La France n'était guère plus tendre aux juifs que l'Angleterre. Pour les empêcher d'échapper à l'expropriation par l'abjuration, saint Louis fait confirmer par le synode de Melun l'édit qui confisque au profit du seigneur les biens de tout israélite converti. En même temps, par une atroce contradiction, le pieux roi permet, à Paris et dans les provinces, l'égorge-ment de tous les israélites qui refusent de se convertir. En Brie, en Touraine, en Anjou, dans le Poitou et dans le Maine, deux mille cinq cents juifs furent massacrés. Cela eut lieu pendant la semaine de Pâques de l'an de grâce 1238, c'est-à-dire, si je ne me trompe, trois cent trente-quatre ans avant la Saint-Barthélemy. On le voit, ce n'est pas seulement par la date que Louis IX doit prendre rang avant Charles IX. Les Valois soumettaient les juifs à un système savant de déprédations périodiques : tour à tour ils les chassaient après les avoir dépouillés et les rappelaient pour les dépouiller encore : c'étaient des coupes réglées. — Les rois catholiques faisaient valoir les réprouvés aussi ingénieusement que les rois très-chrétiens. Ils les spoliaient, puis les laissaient s'enrichir et les spoliaient encore. L'intègre Torquemada mit fin à cette exploitation sanglante : il réclama de Ferdinand l'expulsion à perpétuité de tous les juifs qui n'auraient pas abjuré avant quatre mois. Les juifs aver-tis offrirent au roi trente mille ducats pour qu'il consentît à

les garder. Ferdinand hésitait à signer le décret, quand le moine entra, un crucifix à la main, et s'écria : « Judas Iscariote a vendu son Dieu pour trente deniers ; vous, vous allez le vendre pour trente mille ! » Le roi signa, et, au calcul de Mariana, huit cent mille Hébreux s'expatrièrent. — Que devinrent-ils ? Demandez-le à la misère, à la détresse, à l'épidémie, à la peste, à la famine, demandez-le aux tempêtes de l'Océan, demandez-le aux lions de l'Atlas, demandez-le aux hommes du Portugal.

Décimés à Lisbonne par le massacre, chassés de France par l'édit de Charles VI, d'Angleterre par le statut d'Édouard I<sup>er</sup>, d'Allemagne par le rescrit de Maximilien I<sup>er</sup>, les circoncis se traînèrent jusqu'au nord de l'Europe, au fond de la Bohême, du Mecklembourg et de la Pologne. Çà et là pourtant quelques villes libres et souveraines les admirent : Metz, Nuremberg, Florence, Venise. La Rome des papes tira pour les laisser entrer l'énorme verrou du Ghetto. Mais, même dans ces cités tolérantes, les israélites restèrent voués à l'infamie : ils durent porter la dégradante livrée ordonnée par le concile de Bâle, la rouelle à l'épaule ou sur la poitrine, et ce bonnet jaune qui les désignait partout aux huées des enfants et aux aboiements des chiens. — Un instant les malheureux eurent une lueur d'espoir : ils crurent que la Réforme les relèverait de l'anathème dont les accablait le catholicisme. Ils demandèrent à entrer dans les États germaniques révoltés contre le saint-siège. Luther s'y opposa. L'excommunié excommuniait les maudits. Ils implorèrent de la reine Élisabeth leur rappel en Angleterre. Élisabeth refusa et n'en fut que plus populaire. Loin d'apaiser les préjugés contre les juifs, le protestantisme les fanatisa ; il crut prouver son orthodoxie en exagérant l'horreur pour les prétendus meurtriers du Christ. Sa crédulité fervente donnait force aux vieilles fables qui les accusaient d'empoisonner les rivières et les fontaines, de communiquer la

lèpre, d'immoler à leur Pâque des enfants volés aux chrétiens. Les poètes répétaient en vers la calomnie que les prédicateurs ressassaient en prose. Les tréteaux de la scène faisaient écho aux tréteaux de l'église. Dès 1590, un des fondateurs du théâtre anglais, un écrivain qui pourtant avait du cœur et du talent, Christophe Marlowe, faisait jouer par la troupe du *Cockpit* un drame où certain juif de Malte, appelé Barabbas (le nom est bien choisi), empoisonne tout un couvent de religieuses pour être sûr d'empoisonner sa fille Abigail, récemment convertie. Voulez-vous avoir une idée du style de cette diatribe ? Écoutez ce petit dialogue entre le juif et son esclave, un More qu'il vient d'acheter sur le marché :

— Dis-moi ton nom, ta naissance, ta condition et ta profession.

— Ma foi, seigneur, ma naissance n'est que basse, mon nom Ithamore, ma profession ce que vous voudrez.

— Tu n'as pas d'état ? Eh bien, fais attention à mes paroles. Je vais t'inculquer une leçon qui devra se cheviller en toi. D'abord débarrasse-toi de tous ces sentiments, compassion, amour, espérance vaine, scrupule pusillanime. Ne t'émeus de rien, n'aie pitié de personne, mais souris-toi à toi-même quand les chrétiens gémissent.

— Oh ! brave maître, je n'en ai que plus de respect pour votre nez ! (Pour faire comprendre ce lazzi d'Ithamore, disons vite entre parenthèses que le juif de comédie portait traditionnellement un énorme faux nez. L'épouvantail n'avait même plus figure humaine).

— Quant à moi, reprend Barabbas, je passe la nuit à rôder et à tuer les malades agonisant aux pieds des murs. Parfois je vais à l'écart et j'empoisonne les puits. De temps à autre, pour entretenir les voleurs chrétiens, je perds volontiers quelques écus, pourvu toutefois que bientôt je puisse, en me promenant dans ma galerie, les voir passer

garrottés devant ma porte. Étant jeune, j'ai étudié la médecine et j'ai commencé par exercer d'abord sur les Italiens. Alors j'enrichissais les prêtres par les enterrements et sans cesse j'occupais les bras du sacristain à creuser la tombe et à sonner le glas. Puis, j'ai été ingénieur, et, dans les guerres entre la France et l'Allemagne, sous prétexte de servir Charles-Quint, je tuais, par mes stratagèmes, amis et ennemis. Puis, j'ai été usurier, et, à force d'extorsions, d'escroqueries, de confiscations et de ruses de courtage, en un an je remplissais les geôles de banqueroutiers et j'encombrais les hôpitaux de jeunes orphelins. Grâce à moi, il n'était pas de lune qui ne rendît quelqu'un fou ; de temps à autre, un homme se pendait de désespoir, portant, attaché sur la poitrine, un long écriteau qui disait combien je l'avais torturé par mon usure. Mais vois quelle bénédiction m'ont valu toutes leurs douleurs : j'ai assez d'argent pour pouvoir acheter toute la ville ! Mais dis-moi, toi, à quoi passais-tu le temps ?

— Ma foi, maître, à incendier les villages chrétiens, à enchaîner les eunuques, à lier les galériens. A une époque, j'ai été cabaretier dans une hôtellerie, et, pendant la nuit, je me glissais furtivement dans les chambres des voyageurs et je leur coupais la gorge. Un jour, à Jérusalem, j'ai semé de la poudre sur les dalles de marbre où s'agenouillaient les pèlerins, et leurs genoux en furent si bien éclopés que j'éclatais de rire à voir tous ces culs-de-jatte retourner dans leur chrétienté sur des béquilles.

— Allons, ce n'est pas mal. Regarde-moi comme ton camarade. Nous sommes mécréants tous deux, tous deux circoncis, et nous haïssons les chrétiens tous deux. Sois fidèle et discret, et l'or ne te manquera pas.

Telles étaient les monstruosité que le dramaturge huguenot mettait sans scrupule dans la bouche du juif. Ces diffamations impossibles, qui aujourd'hui indignent le bon sens

et révoltent l'imagination, étaient alors consacrées par l'assentiment général. Il fallait voir l'enthousiasme du public à la fin de la pièce, quand Barabbas était jeté dans la cuve ardente. Quel plaisir d'écouter les rugissements et d'observer les convulsions du juif bouilli vivant ! Toute la bonne ville voulut se donner ce spectacle. Le drame de Marlowe obtint un succès exceptionnel que constatent, recette à recette, les registres du chef de troupe Henslowe. Ne pouvant rôti le juif en personne, comme avaient fait récemment les bourgeois de Metz, la populace de Londres allait chaque jour le voir brûler en effigie : elle soufflait ses acclamations sur ce feu d'enfer et l'attisait de hurrahs. Oh ! cette foule frénétique, l'apercevez-vous à la lueur de ce sabbat sinistre ? La voyez-vous, comme moi, trépigner de joie, battre des mains et danser une ronde autour de la chaudière en entonnant le refrain sauvage de la complainte de *Gernutus* ?

Good people, that doe heare this song,  
 For trueth I dare well say  
 That many a wretch as ill as hee  
 Doth live now at this day ;  
 That seeketh nothing but the spoyle  
 Of many a wealthy man,  
 And for to trap the innocent  
 Deviseth what they can.  
 From whom the Lord deliver me,  
 And every Christian too,  
 And send tothem like sentence eke  
 That meanneth so to do '.

La ballade de *Gernutus* était une chanson populaire,

<sup>1</sup> « Bonnes geus qui écoutez cette chanson, j'ose affirmer comme une vérité que bien des misérables aussi méchants que lui existent encore aujourd'hui,

» Qui ne cherchent que la spoliation de maint homme opulent, et qui, pour attraper l'innocent, imaginent tous les moyens.

» De ceux-là puisse le Seigneur me délivrer ainsi que tous les chré-

sortie on ne sait d'où, qui courait les rues de Londres. Elle racontait, sur l'air de *Black and yellow*, comme quoi il y eut jadis à Venise un marchand de bonne renommée qui, ayant besoin d'argent, demanda à un usurier juif, nommé Gernutus, de lui prêter cent écus pour un an et un jour. Le juif consentit à le faire sans réclamer d'intérêt, mais à la condition que le marchand s'engagerait, en cas de non remboursement, à lui donner une livre de sa chair. Le billet fut signé. Dans l'intervalle, le marchand eut des malheurs ; ses navires naufragèrent et ses coffres ne se remplirent pas : bref, le jour de l'échéance, il ne put payer. Gernutus fit arrêter son débiteur et le traduisit devant le tribunal en réclamant la pénalité stipulée. Les amis du Vénitien s'interposèrent et supplièrent l'usurier de renoncer à ses poursuites : en remboursement des cent écus qui lui étaient dus, ils lui offrirent cinq cents, mille, trois mille et jusqu'à dix mille écus. Le juif repoussa toutes ces offres et réclama le dédit convenu. Autorisé par le tribunal, déjà il tirait son couteau, quand le juge le prévint que, s'il outrepassait son droit d'un scrupule, s'il versait une seule goutte de sang, s'il coupait plus ou moins que la quantité de chair qui lui revenait, il serait pendu haut et court. Sur cette observation du juge, Gernutus frémit : il rengaina piteusement sa lame et déclara consentir à accepter les dix mille écus proposés par les amis du Vénitien. « Non, dit le magistrat, tu n'auras pas une obole ; prends ton dédit. » Gernutus demanda son principal. « Non, fit le magistrat, prends ta livre de chair ou déchire ton billet. » Sur quoi, Gernutus maudit son juge et s'enfuit.

Cette légende, si propre à propager l'animosité contre la race maudite, avait fait le sujet d'une pièce représentée en

tiens ! Puisse-t-il frapper d'une sentence pareille quiconque prétend agir ainsi ! »



1578 sur le théâtre du *Bull*, aux grands applaudissements des puritains de Londres <sup>1</sup>. Cependant, si appréciée qu'elle fût du public anglais, elle n'était pas d'invention britannique : on la retrouvait dans presque toutes les littératures ; elle était connue non-seulement en Angleterre, mais en France, mais en Italie, mais dans toute la chrétienté. Pendant le seizième siècle, un juriste français, Alexandre Sylvain, en avait fait le thème de sa quatre-vingt-quinzième Déclamation dans un manuel d'éloquence, intitulé *L'Orateur*. Au quatorzième siècle, un conteur italien, Giovanni Fiorentino, en avait fait l'incident d'une nouvelle dans un recueil imprimé en 1558, sous ce titre : *Il Pecorone*. Dès le treizième siècle, l'auteur anonyme des *Gesta Romanorum* l'avait conté en bas latin à l'Europe entière. Quelle était l'origine de cette légende ? De quelle sombre région était-elle venue ? On ne savait. Elle était cosmopolite et immémoriale. Il n'y a pas cent ans qu'un officier anglais, l'enseigne Thomas Munroe, la déchiffra sous la poussière dans un vieux manuscrit persan, trouvé à Tanjore, au fond de l'Inde ! Elle était familière, non-seulement à toute la chrétienté, mais à tout l'islam. Le croissant l'avait adoptée comme la croix. Partout, à travers tous les peuples, dans tous les climats et sous tous les cieux, sur les bords de la Tamise, sur les bords de la Seine, au Rialto, sur les rives de l'Euphrate, au-delà de l'Indus, au-delà du Gange, elle suivait le juif,

<sup>1</sup> L'existence de cette pièce, antérieure d'environ vingt ans au *Marchand de Venise*, est prouvée par un pamphlet religieux que publia, en 1579, un fanatique appelé Stephen Gosson. Ce Gosson, fort hostile au théâtre naissant, comme tous les puritains, fait par exception l'éloge d'une tragédie intitulée le *Juif*, « laquelle est jouée au *Bull* et représente l'avidité des *choisiseurs* (chosers) mondains et les sentiments sanguinaires des *usuriers*. » D'après cette analyse sommaire, il est permis de croire que cette pièce, comme celle de Shakespeare, réunissait dans une composition unique les deux incidents si divers des coffrets et du billet. Elle est malheureusement perdue.

elle lui courait sus et le persécutait de sa huée implacable.

Ce fut vers la fin du seizième siècle, au moment où elle courait les carrefours de Londres dans le chant populaire de *Gernutus*, que Shakespeare arrêta la légende au passage. Qu'allait faire le poète ? Était-ce donc pour la fortifier de son génie et pour en accabler le misérable israélite, qu'il allait évoquer dans son drame cette fable de la haine ? Allait-il accroître les douleurs de ce souffre-douleur, en joignant son imprécation au haro universel ? Lui, l'apôtre de l'indulgence, entendait-il donc, cédant aux préventions publiques, excepter une créature de Dieu de cette tolérance qu'il réclamait pour tous ?

Non, telle n'a pas été la pensée du maître. Il n'a pas sacrifié au préjugé, si impérieux qu'il fût, sa mission civilisatrice. Il n'a pas donné le démenti à son apostolat. De sa charge, le poète n'a pas rejeté l'âme du juif. Loin d'écraser ce lépreux, il a tenté de le relever. Certes, l'entreprise était ardue et périlleuse. Le fanatisme ne se laissait pas braver impunément à cette furieuse époque. Il n'y avait pas longtemps que Reuchlin, tout favori d'empereur qu'il était, avait failli expier du dernier supplice son équivoque sympathie pour la tribu maudite. S'il ne risquait pas sa vie ou sa liberté dans une lutte déclarée contre l'opinion dominante, le penseur risquait, à coup sûr, son autorité morale. Shakespeare avait donc certains tempéraments à prendre, certains ménagements à garder, pour ne pas exaspérer son public. L'intérêt même de l'opprimé exigeait qu'il ne fût pas trop ouvertement soutenu. C'était risquer le succès que vouloir l'emporter, et le maître eût compromis son plaidoyer en s'aliénant dès le premier mot la confiance du jury. Chose étrange, pour gagner une pareille cause, il fallait la plaider non du banc de la défense, mais du banc de l'accusation ! Cette ruse de forme était nécessaire. Et

voilà pourquoi Shakespeare a choisi, pour y développer son idée, une légende qui devait à son hostilité contre les juifs son immense popularité. Mais, par un prodige de génie, tout en gardant l'étiquette, il en a modifié le sens. En évoquant la légende, il l'a transfigurée. Elle grimaçait la haine, il lui a imposé l'expression sereine de la mansuétude. Depuis des siècles, elle vociférait l'extermination, il lui a arraché le cri de l'humanité.

Donc, pour bien comprendre la pensée qui ici a inspiré Shakespeare, deux conditions sont indispensables : la première condition, c'est de se reporter au temps où il a composé son drame, époque de fanatisme universel, où le roi catholique Charles IX « tenait que, contre les hérétiques, c'était cruauté d'être humain et humanité d'être cruel <sup>1</sup>, » et où le poète protestant Marlowe s'écriait en plein théâtre : « Détruire un juif est charité et non péché <sup>2</sup>. » La seconde condition, c'est de confronter l'œuvre du maître avec les opuscules qui l'ont précédée. Jamais comparaison n'a été plus instructive, plus probante, plus nécessaire ; jamais la critique, pour ne pas s'égarer, n'a eu plus grand besoin d'être éclairée par l'histoire.

De tous les écrivains, romanciers, chroniqueurs ou chansonniers, qui, avant Shakespeare, ont traité le sujet du *Marchand de Venise*, il n'en est pas un qui ait essayé d'expliquer par un motif quelconque le sanglant contrat passé entre le juif et le chrétien. L'auteur italien, dont la nouvelle a servi de cadre au chef-d'œuvre anglais, dit tout simplement : « Comme il lui manquait dix mille ducats, messire Ansaldo alla trouver un juif à Mestre, et les lui emprunta avec cette convention et condition que, s'il ne les avait pas rendus à la Saint-Jean de juin prochain, le juif lui pourrait

<sup>1</sup> Brantôme.

<sup>2</sup> « *To undo a Jew is charity and not a sin.* » (*Le Juif de Malte.*)

enlever une livre de chair dans quelque endroit du corps qu'il voudrait <sup>1</sup>. » Puis il parle d'autre chose, sans s'arrêter, même pour s'en indigner, sur cette monstrueuse convention. Le prêteur est juif : cela suffit. Est-ce que les juifs n'ont pas pour habitude de sacrifier à leur Pâque un enfant chrétien et de communier en le dévorant ? Il est donc tout simple que celui-ci veuille avoir la chair de messire Ansaldo. A quoi bon chercher des prétextes à un appétit si naturel ? Qui dit juif, dit vampire. Ainsi pensait maître Giovanni Fiorentino, conteur du quatorzième siècle. Ainsi n'a pas pensé maître William Shakespeare, le conteur de tous les âges.

Et d'abord, Shakespeare a restitué une âme au juif. Le juif était hors l'humanité, Shakespeare l'y a rappelé d'un trait de plume. Il a voulu que l'action du juif, si inhumaine qu'elle fût, eût une raison humaine. Voilà pourquoi il a créé entre Shylock et Antonio une haine invétérée (*a lodged hate*) qui n'existe pas entre le mécréant de la nouvelle et messire Ansaldo. Voilà pourquoi il a accumulé les griefs dans le cœur de Shylock. Shylock hait Antonio, parce qu'Antonio est chrétien, parce qu'Antonio, qui est royalement riche, prête l'argent gratis ; mais il hait Antonio surtout parce qu'Antonio hait la sainte nation israélite, parce qu'Antonio va partout clabaudant contre Shylock, contre ses opérations, contre ses profits légitimes, parce que, quand lui, Shylock, passe, Antonio l'appelle chien, le chasse du pied et lui crache au visage. Cependant un jour vient où cet Antonio qui a pour habitude « de vider sa bave

<sup>1</sup> « E perchè gli mancavano dieci mila ducati, messere Ansaldo andò a un Giudeo a Mestri, e accatogli con questi patti e condizioni, che s'egli non glie l'avesse renduti dal detto di a San Giovanni di giugno prossimo, che'l Giudeo gli potesse levare una libra di carne d'addosso di qualunque luogo e' volesse. » *Il Pecorone. Giornata quarta.* (Voir à l'Appendice la traduction de cette nouvelle.)

sur la barbe » de Shylock, a besoin de Shylock et s'adresse à lui. En dépit de son juste ressentiment, Shylock reçoit fort bien le marchand :

— Le bonheur vous garde, bon signor ! dit-il le sourire sur les lèvres.

— Shylock, répond sèchement Antonio, bien que je n'aie pas l'usage de prêter ni d'emprunter à intérêt, pour subvenir aux besoins de mon ami, je romprai une habitude...

L'exorde est singulier. Antonio commence par déclarer contraire à ses principes l'action même qu'il vient implorer de Shylock. Celui-ci aurait bon droit de se choquer, convenez-en. Cependant il ne se formalise pas, il discute poliment avec Antonio, il invoque pour sa défense le livre sacré que révèrent également le juif et le chrétien. « Le profit est béni quand il n'est pas volé. » Et, pour justifier ses bénéfices, Shylock cite l'exemple de Jacob prélevant la dîme sur les troupeaux de Laban par une ruse dont Dieu même est complice.

Sur quoi Antonio, interrompant la conversation, se tourne vers Bassanio et lui dit sans baisser la voix :

— Remarquez ceci, le diable peut citer l'Écriture pour ses fins. Une âme mauvaise produisant de saints témoignages est comme un scélérat à la joue souriante, une belle pomme pourrie au cœur. Oh ! que l'imposture a de beaux dehors !

Vous le voyez, Antonio ne discute pas. Aux arguments de son interlocuteur, il répond tout de suite par des invectives : Shylock est un imposteur, un scélérat, un diable ! Ce qui n'empêche pas Antonio de lui adresser, un moment après, cette question douceuse :

— Eh bien, Shylock, serons-nous vos obligés ?

On conçoit que tant d'impertinence finisse par agacer Shylock. Cette façon de demander un service à un homme en

lui jetant de la boue a de quoi lasser la patience du plus patient. Aussi le rouge monte à la face du juif, et c'est avec peine qu'il contient sa colère prête à éclater :

— Signor Antonio, dit-il d'une voix de plus en plus vibrante, mainte et mainte fois sur le Rialto, vous m'avez honni à propos de mon argent et de mon usance. Je l'ai supporté patiemment avec un haussement d'épaules, car la souffrance est l'insigne de toute notre tribu. Vous m'appeliez mécréant, chien, coupe-jarrets, et vous crachiez sur mon gaban juif, et cela parce que j'use de ce qui m'appartient. Eh bien, il paraît qu'aujourd'hui vous avez besoin de mon aide. En avant donc ! Vous venez à moi et vous me dites : Shylock, nous voudrions de l'argent ! Vous dites cela, vous qui vidiez votre have sur ma barbe et qui me repoussiez du pied comme on chasse un limier étranger de son seuil ! Vous sollicitez de l'argent ! Que puis-je vous dire ? Ne devrais-je pas vous dire : Est-ce qu'un chien a de l'argent ? est-il possible qu'un limier puisse prêter trois mille ducats ? Ou bien dois-je m'incliner profondément et d'un ton servile, retenant mon haleine dans un murmure d'humilité, vous dire ceci : Mon beau monsieur, vous avez craché sur moi mercredi dernier, vous m'avez chassé du pied tel jour, une autre fois vous m'avez appelé chien : pour toutes ces courtoisies, je vais vous prêter tant d'argent ?

A cette plainte si éloquente et si pathétique du souffredouleur, que va répliquer Antonio ? Va-t-il faire réparation au juif ? Va-t-il, comme il le devrait, effacer par une éclatante apologie ses violences passées ? Va-t-il, comme il le devrait, demander pardon de tous ses torts ? Va-t-il au moins s'engager pour l'avenir à des procédés plus doux ? Fi donc !

— Je suis bien capable, répond-il au juif, de t'appeler chien encore, de cracher sur toi encore, de te chasser du

ped encore. Si tu prêtes de l'argent, ne le prête pas comme à un ami. L'amitié a-t-elle jamais tiré profit du stérile métal confié par un ami? Non, considère ce prêt comme fait à ton ennemi. S'il manque à l'engagement, tu auras meilleure figure à exiger contre lui la pénalité!

Antonio a commencé par insulter Shylock, il finit par le braver. Tout à l'heure il l'outrageait, maintenant il le provoque. C'en est fait, la mesure est comblée. L'excessive insolence a épuisé l'excessive patience. Ce défi que le chrétien lui jette, le juif ne peut plus le repousser. Shylock ne voulait pas la lutte, mais Antonio la veut : soit ! il l'aura. Aussi bien, dans son duel avec Antonio, Shylock accepte les conditions mêmes de son adversaire. Antonio réprouve l'usure, Shylock dédaigne cette arme : il le déclare d'avance, il ne prendra pas un denier d'intérêt, il prêtera son argent pour rien. Seulement, « par manière de plaisanterie, » si Antonio ne rembourse pas la somme dite au jour dit, il perdra une livre pesant de sa belle chair, laquelle sera coupée et prise dans telle partie du corps que désignera Shylock. — Certes, en ce moment, la proposition de Shylock a bien l'air d'une plaisanterie ; elle semble bien plutôt imaginée pour faire rire que pour faire frémir. Quelle vraisemblance qu'Antonio ne puisse pas acquitter dans trois mois une misérable dette de trois mille ducats? Antonio a été surnommé le « Marchand royal. » Il a des galions sur toutes les mers, il attend de somptueuses cargaisons de tous les points du globe, d'Angleterre, de Lisbonne, de Tripoli, de Barbarie, du Mexique, des Indes et de je ne sais où. On peut craindre dix naufrages, on n'en prévoit pas cent. Antonio ne pourrait être réduit à la banqueroute que par une coalition inouïe de désastres. A supposer que le juif conspirât du fond de sa haine contre la vie de ce chrétien, il faudrait encore qu'il pût embaucher dans son stratagème toutes les catastrophes du ciel. Ce mécréant aurait-il à ses ordres

les foudres de Dieu ? Antonio ne peut admettre cette conjecture impie : bien sûr d'être en règle au jour de l'échéance il regarde le prêt proposé par Shylock comme un prêt gratuit : « Vraiment le juif fait preuve de grande bienveillance il devient bon. Il se fera chrétien. » Et tout en narguant ainsi la religion de Shylock, Antonio se rend vite chez le notaire pour signer le *plaisant* billet.

Avouez-le, tant d'insultes et de provocations suffiraient bien à expliquer dans l'avenir l'animosité de Shylock. Mais le poète ne s'est pas contenté de cette excuse. Pour justifier l'acharnement du juif, il lui a créé un dernier, un suprême grief. Ce n'était pas assez que Shylock fût souffleté dans sa foi, dans sa race, dans son crédit, dans son honneur, il fallait qu'il fût frappé au cœur dans la plus vénérable et la plus auguste de ses affections.

Écoutez cette histoire qui tout entière a été ajoutée par Shakespeare à la légende.

Shylock a donné à sa fille la sévère éducation que lui prescrit sa croyance religieuse. Il a élevé Jessica dans la solitude du foyer domestique, à l'abri d'un monde corrompu avec une sorte de puritanisme rabbinique. Il n'a cessé de lui prêcher l'austérité rigide, l'orgueil des ancêtres, le dévouement à la tribu, la dévotion à la foi, la défiance envers « la race d'Agar, » le dédain de la société chrétienne, le mépris du plaisir chrétien, du rire chrétien, de la mascarade chrétienne : « Écoutez-moi, Jessica, fermez bien mes portes et, si vous entendez le tambour et l'ignoble fausset du fifre au cou tors, n'allez pas grimper aux fenêtres ni allonger votre tête sur la voie publique pour contempler ces fous chrétiens aux visages vernis. Mais bouchez les oreilles de ma maison, je veux dire mes fenêtres : que le bruit de la vaine extravagance n'entre pas dans mon austère maison. Jessica n'a que faire de regarder les jeunes païens qui passent enfarinés dans la rue : si elle veut se mettre en ménage



avec le consentement de son père, elle ne se mariera qu'à la synagogue. « Plût à Dieu, dit Shylock, qu'elle eût pour mari un descendant de Barabbas plutôt qu'un chrétien ! » Par malheur, Jessica n'a guère mis à profit les leçons paternelles. Le caractère mutin de la belle juive résiste à cette farouche éducation. « Fille de Shylock par le sang, elle ne l'est pas par le caractère. » Jamais la nature ne s'est démentie aussi formellement d'une génération à l'autre. Les goûts de l'enfant sont en contradiction éclatante avec les goûts du père. Autant Shylock est rigide, âpre, frugal, dur à la souffrance, autant Jessica est tendre, molle, friande et indolente. Shylock est fanatique d'austérité ; Jessica, de plaisir. Shylock outre l'économie jusqu'à l'avarice ; Jessica exagérerait la prodigalité jusqu'au gaspillage. Shylock se défierait du chrétien le plus sage ; Jessica s'affolerait du plus écervelé. Vous connaissez Lorenzo, ce jeune merveilleux, vêtu à la dernière mode vénitienne, qui toujours arpente la place Saint-Marc, la moustache en croc et l'épée en civadière ? Eh bien, Jessica abjurerait avec joie le Dieu de ses ancêtres pour pouvoir battre le pavé aux bras de ce Philistin. La rieuse enfant ne peut se faire à l'existence claustrale que lui impose son père : elle étouffe dans *cette atmosphère d'ennui*. « Notre maison est un enfer, » pense-t-elle, et elle suit d'un œil d'envie ce « joyeux diable » de Lancelot qui s'en va en chantant chercher fortune ailleurs.

Enfin, l'occasion tant attendue se présente. — Le jour même où Shylock a prêté les trois mille ducats, il est invité par le reconnaissant Bassanio à un souper où Antonio et tous ses amis doivent choquer les verres. Shylock hésite longtemps à accepter l'invitation : il a fait la veille un mauvais rêve, il pressent que « quelque vilénie se brasse contre son repos. » Cependant l'envie de « manger aux dépens du chrétien prodigue » finit par l'emporter : il se rend chez Bassa-

nio. Pendant le souper, les plus gais convives, Gratiano, Salarino et Lorenzo, s'esquivent sous prétexte d'aller chercher leurs masques. Mais les trois jeunes gens se sont donné rendez-vous d'un air mystérieux devant certaine maison. Ils arrivent.

— Holà ! quelqu'un ! exclame Lorenzo en s'avancant sous le balcon.

A ce cri qui semble un signal, une lumière brille, une fenêtre s'ouvre et un page apparaît.

— Qui êtes-vous ? répond le page d'une voix singulièrement douce.

— Lorenzo ! ton amour !

— Lorenzo, c'est certain ! Mon amour, c'est vrai ! Mais qui sait si je suis votre amour ?

— Le ciel m'est témoin que tu l'es.

— Eh bien, tenez ! attrapez cette cassette... Je vais fermer les portes, me dorer encore de quelques ducats, et je suis à vous.

Une minute après, Jessica se présentait sur le seuil de la rigide demeure dans sa livrée de carnaval et s'enfuyait, une torche à la main, au milieu de la bande joyeuse.

Quand Shylock rentra chez lui, il trouva son logis désert, son coffre-fort pillé, mais il ne trouva plus son enfant. Qu'on imagine sa douleur ! Le misérable père fouilla toute la ville pour découvrir Jessica. Il courait dans les rues comme un fou, traqué par une meute d'écoliers qui répétaient en riant ses cris de détresse. Un chrétien qui le vit passer disait n'avoir jamais entendu « fureur aussi trouble, aussi extravagante, aussi incohérente que celle qu'exhalait ce chien de juif. » — Dans sa course effarée, Shylock traverse le Rialto sans même apercevoir Salarino qui cause avec Solanio des nouvelles alarmantes reçues, dit-on, par Antonio. Salarino appelle le juif.

— Holà, Shylock ! Quoi de nouveau ?

Shylock se détourne et reconnaît dans celui qui l'apostrophe un des convives disparus pendant le souper fatal :

— Vous avez su mieux que personne la fuite de ma fille, dit-il.

— Cela est certain, répond Salarino en ricanant, je sais même le tailleur qui a fait les ailes avec lesquelles elle s'est envolée.

— Et pour sa part, observe Solanio, Shylock savait que l'oiseau avait toutes ses plumes et qu'alors il est dans le tempérament de tous les oiseaux de quitter la maman.

— Elle est damnée pour cela.

— C'est certain, si elle a le diable pour juge.

— Ma chair et mon sang se révolter ainsi!

— Fi, vieille charogne! devraient-ils se révolter à ton âge?

C'est ainsi que ces jeunes gens parlent à ce vieillard! Les insolents! Les imprudents! Et c'est au moment où ils viennent de lui jeter à la face ce dernier outrage ramassé dans le plus sale égout de l'ignominie, qu'ils osent demander au juif d'épargner un chrétien!

— Si Antonio n'est pas en règle, dit Salarino, tu ne prendras pas sa chair. A quoi te serait-elle bonne?

— A amorcer le poisson, s'écrie Shylock qui éclate enfin. Dût-elle ne rassasier que ma vengeance, elle la rassasiera. Il m'a couvert d'opprobre, il m'a fait tort d'un demi-million, il a ri de mes pertes, il s'est moqué de mes gains, il a conspué ma nation... Et quel est son motif? Je suis juif! Un juif n'a-t-il pas des yeux? Un juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des proportions, des sens, des affections, des passions? N'est-il pas nourri de la même nourriture, blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, échauffé et refroidi par le même été et par le même hiver qu'un chrétien? Si vous nous piquez, est-ce

que nous ne saignons pas ? Si vous nous chatouillez, est-ce que nous ne rions pas ? Si vous nous empoisonnez, est-ce que nous ne mourons pas ? Et si vous nous outragez, est-ce que nous ne nous vengerons pas ? Si nous sommes comme vous du reste, nous vous ressemblons aussi en cela. Qu'un chrétien soit outragé par un juif, où met-il son humilité ? A se venger. Qu'un juif soit outragé par un chrétien, où doit-il, d'après l'exemple chrétien, mettre sa patience ? Eh bien, à se venger ! La perfidie que vous m'enseigniez, je la pratiquerai, et j'aurai du malheur si je ne surpasse pas mes maîtres !

Cette imprécation sublime est le plus éloquent plaidoyer que jamais voix humaine ait osé prononcer en face d'une race maudite. Quelque terrible que soit le dénoûment, elle le prépare et le justifie. Certes, si implacable qu'il soit, Shylock aura de la peine à *dépasser ses maîtres*. A supposer qu'il la réclame, une livre de la chair d'Antonio ne fera jamais contre-poids dans la balance des représailles à ces milliers de cadavres entassés sur le charnier chrétien par une tuerie de treize siècles !

En donnant à la conduite de Shylock ce mobile qui suscite les héros, le patriotisme, en lui fournissant pour excuses, non-seulement ses griefs personnels, mais les griefs séculaires de tout un peuple, Shakespeare a d'avance amnistié le juif. — Doutez-vous encore que cette amnistie ait été préméditée par le poète ? Hésitez-vous encore à croire qu'il ait voulu nous montrer dans l'acharnement du juif la conséquence fatale d'une légitime rancune ? Eh bien, votre incertitude va disparaître. Écoutez la conversation que l'auteur a ménagée entre Shylock et son ami Tubal, et vous reconnaîtrez avec quelle logique profonde il a soudé la ruine d'Antonio à l'enlèvement de Jessica :

— Votre fille a dépensé à Gênes, m'a-t-on dit, quatre-vingts ducats eu une nuit.

— Tu m'enfonces un poignard ; je ne reverrai jamais mon or. Quatre-vingts ducats d'un coup ! Quatre-vingts ducats !

— Il est venu avec moi de Venise des créanciers d'Antonio, qui jurent qu'il ne peut manquer de faire banqueroute.

— J'en suis ravi. Je le harcèlerai, je le torturerai. J'en suis ravi !

— Un d'entre eux m'a montré une bague qu'il a eue de votre fille pour un singe.

— Malheur à elle ! Tu me tortures, Tubal ! C'était ma turquoise ! Je l'avais eue de Lia, quand j'étais garçon. Je ne l'aurais pas donnée pour une forêt de singes !

Remarquez ce trait magistral ajouté ici par une brusque inspiration. Maintenant ce n'est plus seulement le père qui souffre dans Shylock, c'est l'amant. Voilà l'ombre de Lia, la chère morte, qui apparaît ici, comme pour exciter le juif à la vengeance.

— Mais, reprend vite Tubal, Antonio est ruiné certainement.

— Oui, c'est vrai, c'est vrai... Va, Tubal, engage-moi un exempt, retiens-le quinze jours d'avance... S'il ne paye pas, je veux avoir son cœur. Va, Tubal, et viens me rejoindre à la synagogue. Va, mon bon Tubal. A notre synagogue, Tubal.

Et de ce pas, l'Israélite va invoquer l'Éternel, qui jadis parla à Moïse, disant :

« Quand quelque homme aura fait outrage à son prochain, on lui fera comme il a fait ;

» Fracture pour fracture, œil pour œil, dent pour dent ; on lui fera le même mal qu'il a fait à un autre homme. »

En se rendant à la synagogue, Shylock a placé sa haine sous la sauvegarde de sa foi. Désormais sa vengeance a pris un caractère sacré. Son acharnement contre le chrétien de-

vient hiératique. Le supplice d'Antonio n'est plus qu'un holocauste offert au Tout-Puissant exterminateur. Shylock s'est engagé par des vœux irrévocables. Et quand il comparait devant le tribunal, il a l'impassibilité farouche du lévite qui va immoler l'agneau expiatoire au Dieu des armées.

Que lui parle-t-on de faire grâce ? Shylock a juré d'être inflexible *par le saint Sabbat*. « Il a un serment au ciel, un serment ! un serment ! Mettrait-il le parjure sur son âme ? Non, pas pour tout Venise. » Le supplier, lui y songez-vous ? « Autant vaudrait aller vous installer sur la plage, et dire à la grande marée d'abaisser sa hauteur habituelle ! Autant vaudrait défendre aux pins de la montagne de secouer leurs cimes hautes et de bruire lorsqu'ils sont agités par les rafales ! » D'ailleurs, que réclame-t-il ? la stricte justice. Un engagement a été pris, ce engagement doit être tenu. Un billet a été souscrit, ce billet doit être remboursé. Le juif ne sort pas de la légalité. Il invoque à son profit la législation même qui, si souvent, a été invoquée à son détriment. Ce contrat social, sous lequel on l'a accablé de tout temps, voulez-vous donc qu'il hésite quand il le peut, à le faire retomber sur ses adversaires ?

Dans la légende du *Pecorone*, le juif insiste sur son droit sans donner de raison.

— J'entends, dit le juge, que tu prends ces cent mille ducats et que tu délivres ce brave homme, qui te sera jamais obligé.

— Je n'en ferai rien, répond laconiquement le juif <sup>1</sup>.

Bien différent de son devancier, Shylock consent à donner à ses juges des explications auxquelles il n'est pas

<sup>1</sup> « Diase il giudice : Io voglio che tu ti tolga questi cento mila ducati, e liberi questo buon uomo, il qual anco te ne sarà sempre tenuto Rispose il Giudeo : Io non ne farò niente. » *Il Pecorone*, par Ser Giovanni Fiorentino.

obligé. Ce qui l'anime contre Antonio, c'est « une haine réfléchie et une horreur invétérée. » Cette haine, Antonio lui-même l'a provoquée, sollicitée, méritée ; il l'a obtenue : qu'avez-vous à dire ? Chrétiens du seizième siècle, vous parlez de miséricorde ! mais êtes-vous vraiment bien fondés à parler de miséricorde ? Vous-mêmes, êtes-vous plus miséricordieux que Shylock ? Cette religion de charité que vous prêchez si éloquemment, la pratiquez-vous ? Votre constitution civile et politique ne repose-t-elle pas tout entière sur la servitude ? Vous plaignez Antonio ; eh ! commencez donc par plaindre les innombrables serfs dont le labeur est votre richesse et le désespoir votre luxe ! « Vous avez parmi vous nombre d'esclaves que vous employez comme vos ânes, vos chiens et vos mules, à des travaux abjects et serviles, parce que vous les avez achetés. Irai-je vous dire : faites-les libres ! mariez-les à vos enfants ! pourquoi suent-ils sous des fardeaux ? que leurs lits soient aussi moelleux que les vôtres ! que des mets comme les vôtres flattent leurs palais ! Vous me répondriez : ces esclaves sont à nous ! Eh bien , je réponds de même : la livre de chair que j'exige de lui, je l'ai chèrement payée : elle est à moi, et je la veux ! Si vous me refusez, fi de vos lois ! les décrets de Venise sont sans force. Je demande la justice : l'aurai-je ? Répondez ! »

C'est avec une irrésistible logique que Shylock en appelle ici au pacte social. Ce pacte, qui consacre l'esclavage en autorisant l'achat de l'homme par l'homme, sera désormais lettre morte, si le juif n'obtient pas gain de cause. L'engagement qui lui adjuge une livre de la chair d'Antonio est aussi légal que le marché qui concède au négrier toute une cargaison de chair humaine. La magistrature vénitienne n'hésiterait pas à donner raison à tel colon qui poursuivrait un nègre échappé de sa plantation. Elle ne peut donc, sans une contradiction périlleuse, donner

tort à Shylock exigeant sa vivante propriété. « Si Shylock persiste, le strict tribunal de Venise n'a plus qu'à prononcer la sentence contre le marchand. » Pour qu'Antonio puisse être sauvé, pour que sa poitrine asservie puisse échapper au couteau qui la réclame, il faut que les magistrats constitués se récuse et qu'un juge nouveau apparaisse.

Arrière, doge sérénissime ! Place à Portia !

Portia est l'interprète d'une jurisprudence inconnue. La loi qu'elle revendique n'est plus la loi du passé, la loi de haine ; c'est la loi de l'avenir, la loi d'amour. Elle exerce le ministère public, non plus au nom de la justice, mais au nom de la clémence. « La clémence est la puissance des puissances ; elle est au-dessus de l'autorité du sceptre ; elle est l'attribut de Dieu même, et le pouvoir terrestre qui ressemble le plus à Dieu est celui qui tempère la justice par la clémence. Ainsi, juif, bien que la justice soit ton argument, considère ceci : qu'avec une stricte justice, nul de nous ne verrait le salut. C'est la clémence qu'invoque la prière, et c'est la prière même qui nous enseigne à tous à faire acte de clémence. Tout ce que je viens de dire est pour mitiger la justice de ta cause... Sois donc clément. Prends trois fois ton argent et dis-moi de déchirer ce billet. »

On comprend que Shylock résiste avec toute l'énergie de sa croyance religieuse à ce droit inouï, plaidé brusquement par l'avocat de l'avenir. Le sectateur de Moïse ne peut que protester contre cette jurisprudence étrange qui oblige à pardonner les ennemis. Le texte dont il relève, ce n'est pas celui qui dit : « Ne résiste point au mal, et si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi l'autre ; » c'est celui qui dit : « OEil pour œil, dent pour dent. » Voilà pourquoi le juif rejette tout accommodement, toute transaction : « Sur mon âme, je le jure, il n'est au pouvoir d'aucune langue humaine de m'ébranler : je m'en tiens à



mon billet. » Le sanglant contrat va-t-il donc être exécuté ? Non, un droit supérieur à la loi s'y oppose. — A bout d'arguments, la Pitié, dont Portia est l'organe, a recours à l'argutie : elle saisit le glaive légal dont Shylock est armé, y découvre une paille et le brise en le ployant.

La Justice aurait livré Antonio, la Pitié le délivre. Cette « puissance des puissances » qui un jour déclarera inviolable l'existence humaine, retire au juif sa propriété palpitante. Shylock est dépossédé, mais, songez-y bien, il n'a pu être condamné que par un tribunal supérieur à tous les tribunaux. En réalité, ce n'est pas Shylock que frappe l'arrêt de Portia; ce que frappe cet arrêt, c'est la coutume du talion, c'est cette rigoureuse justice qui n'est qu'une injustice rigoureuse, c'est cette législation vengeresse que promulguent tous les édits des princes et qu'appliquent sans merci toutes les magistratures établies, — parlements, commissions prévotales, chambres ardentes, chambres étoilées, cours d'assises, — c'est cette procédure de représailles qui tourmente, tenaille, roue, écartèle, pend, décapite, assassine l'assassin, qui lave le sang avec du sang et qui punit la faute en commettant le crime.

Le condamné, ce n'est pas le juif, c'est le judaïsme.

Telle est la portée véritable de l'arrêt prononcé. En définitive, Shylock a gagné mieux que sa cause, il a gagné la cause de tout un peuple : il a revendiqué les droits méconnus de sa race et il les a fait prévaloir par la condamnation éclatante du code exterminateur qui pesait sur elle.

En confirmant un pareil jugement, Shakespeare n'a donc pas cédé, comme beaucoup l'ont cru jusqu'ici, à une inspiration fanatique. Loin d'encourager l'animosité séculaire entre le chrétien et l'israélite, le maître a voulu y mettre fin par une sentence qui, pour me servir d'une expression judiciaire toute britannique, *liait à la paix* les deux adversaires. Oui, il a été le juge de paix de ce grand litige; il a ré-

concilié les parties par un compromis qui leur imposait de concessions réciproques. En exigeant que Shylock se convertît au christianisme, il n'a pas entendu violer le principe encore inconnu de la liberté de conscience, il a voulu seulement faire pratiquer par tous, chrétiens et juifs, cette religion idéale qui prêche le pardon des injures. « A son baptême, le juif aura deux parrains ; si j'avais été juge, il en aurait eu dix pour le mener, non pas au baptême, mais à la potence. » Cette exclamation de Bassanio protestant, aux applaudissements du public, contre la permission accordée au juif d'entrer dans l'église chrétienne prouve que, si la sentence du poète choquait ses contemporains, ce n'était pas par son intolérance.

La réconciliation ordonnée par le verdict du juge est décidément consacrée par la légitime union de Lorenzo et de Jessica. En mariant la fille de Shylock au gentilhomme vénitien, Shakespeare a bravé le sentiment public qui réprouvait comme sacrilège toute mésalliance entre le sang juif et le sang chrétien ; en dépit du préjugé furieux, il a proclamé l'égalité des races ennemies et les a pour toujours rapprochées et confondues dans le même amour comme dans la même foi. Grâce à la vaillante inspiration du poète, le terrible drame se dénoue de lui-même dans une délicieuse comédie. L'immémoriale animosité des aïeux s'évanouit sur les lèvres des enfants en chuchottements de tendresse. Ces serments de haine, ces cris de rage, ces imprécations, ces huées que se renvoyaient depuis des siècles les générations ennemies, expirent, par une nuit splendide, à l'ombre embaumée d'une végétation tropicale, sous les ramures enivrantes des orangers et des lauriers roses, en un duo de baisers : « Comme ce clair de lune dort doucement sur ce banc !... Assieds-toi, Jessica... Vois comme le parquet du ciel est partout incrusté de disques d'or étincelants ! De tous ces globes que tu contemples, il n'en est pas un qui, dans

son mouvement, ne chante comme un ange, toujours en chœur avec les chérubins aux jeunes yeux. Il est dans les Âmes immortelles une harmonie pareille, mais, tant que cette fange périssable la couvre de son enveloppe grossière, nous ne pouvons l'entendre. »

Ah ! comment la haine, si invétérée qu'elle soit, résisterait-elle aux exorcismes de ce ciel enchanteur ? Comment, en dépit de l'enveloppe grossière qui la gêne, les Âmes ne mettraient-elles pas leur harmonie latente d'accord avec l'harmonie ineffable des astres ? Dans ces jardins féeriques, toute rancune doit s'apaiser, toute querelle doit s'éteindre. Portia et Nérissa peuvent bien accuser leurs maris de les avoir trompées, mais cette accusation n'est pas même soutenable. La vérité, un instant travestie, jette bien vite le masque pour justifier les accusés stupéfaits. Bassanio croit avoir remis son anneau nuptial au docteur Balthazar : erreur ! il l'a donné à sa femme. Gratiano se figure avoir cédé sa bague de fiançailles au clerc du docteur : illusion ! il l'a donnée à sa femme. Quelques paroles suffisent pour expliquer la méprise. L'évidence confond d'un mot l'apparence. Le droit, obscurci par un quiproquo, révèle gaiement son identité à la raison qui l'a tant de fois méconnu, et la chicane humaine, dont le cri implacable retentissait naguère devant le tribunal des doges, finit ici par retirer sa plainte dans un éclat de rire.

### III

Lorsque, la belle saison venue, Shakespeare retournait à Stratford-sur-Avon, après avoir quitté Londres, — ce Londres ténébreux et sinistre où trônait le sanglant despotisme des Tudors, ce Londres qui avait pour monuments l'échafaud de Thomas Morus, le billot de Jane Grey et le bûcher de

Latimer ; — lorsqu'au sortir de la grande ville noire où s'étaient tant de vices, où se cachaient tant de misères, où tant de désespoirs montraient le poing, il retrouvait le doux pays natal ; lorsqu'il revoyait l'humble toit de chaume sous lequel il était né, et sa maisonnette de New-Place, et la ferme dont son frère Richard était le métayer, et le jardin dont l'allée fleurie menait à la berge de la rivière ; lorsque, prolongeant de quelques milles sa tournée de reconnaissance, il poussait jusqu'à Wilmecote pour visiter l'héritage de sa mère et qu'il traversait ces riantes prairies, toutes illuminées pour lui de souvenirs et de rayons, alors le poète comparait dans son âme le spectacle d'aujourd'hui au spectacle de la veille, toutes ces harmonies à toutes ces discordes, ces routes pavées de primevères à ces rues jonchées de boue, ces sources pures à ces ruisseaux infects, cette rivière limpide à ce fleuve immonde, ce ciel lumineux à ce firmament enfumé, cette campagne en fête à cette ville en deuil. Puis il méditait sur ce contraste, il en cherchait les causes et il reconnaissait que l'homme est le principal auteur des maux qui l'accablent ; il défaisait par la pensée la société si mal faite par l'homme et il y substituait dans son esprit un monde supérieur exclusivement soumis aux lois de la nature. — Laissez faire la nature, cessez de la gêner par vos prohibitions et par vos entraves. Elle rétablira partout l'ordre, la paix, le bien-être, la tempérance ; elle détruira tous les préjugés comme tous les abus ; elle abolira les castes et les aristocraties factices ; devant elle il n'y aura plus ni grands ni petits ; elle dira à tous : vous êtes égaux , égaux devant le besoin, égaux devant la passion, égaux devant le berceau, égaux devant la tombe, et elle ajoutera comme conclusion nécessaire de cette vérité primordiale : Vous êtes frères. — Ainsi pensait le poète, tout en cheminant rêveur le long du sentier, bordé de saules, qui côtoie l'Avon. Et, inspiré par la promenade champêtre, le poète rentrait au

logis, prenait une plume et écrivait la première scène de *Comme il vous plaira*.

La capitale du duché de \*\*\* nous offre le fidèle tableau de la société civilisée. La force brutale y triomphe ; tous les droits y sont opprimés ; le mérite y est disgrâce. Ici « les vertus ne sont que de célestes traîtresses, et la perfection empoisonne qui elle pare. » L'iniquité gouverne l'État comme la famille. Le duc régnant a usurpé la couronne sur son frère aîné qu'il a banni et la garde par la terreur. La contagion du fratricide s'étend de la cour à la cité. Tel suzerain, tel vassal. — A l'instar du duc Frédéric, Olivier est un tyran domestique. Jaloux de son cadet Orlando, il lui a confisqué sa part d'héritage, il « a miné par l'éducation sa noblesse native, » il l'a élevé dans une ignorance crasse, pour école il lui a donné une étable, et, n'ayant pas réussi à faire de lui un manant, il a fait de lui son valet. La généreuse nature d'Orlando a résisté à ce traitement dégradant. L'adolescent a grandi et est devenu homme. Alors, si doux et si patient qu'il soit, Orlando ne peut plus supporter l'abjection où son aîné le relègue : il faut qu'Olivier lui restitue le millier d'écus que lui a légués son père, et il ira chercher fortune ailleurs. Olivier feint de consentir à cette réclamation, mais secrètement il complotte la mort de son frère. Il stipendie le fameux boxeur Charles, et celui-ci s'engage à assommer le jeune gars dans un pugilat qui doit avoir lieu le lendemain au palais. — En effet, pour se désennuyer, le duc Frédéric a fait défier par son champion tous les jeunes gens de ses états et a convié sa cour à assister à cette lutte intéressante. Ce digne prince que la violence a fait souverain aime le spectacle de la violence ; il renouvellerait volontiers ces combats de gladiateurs qui charmaient les Nérons et les Héliogabales ; pour lui et pour ses pairs, c'est volupté de voir éventrer vivante une créature, de regarder sa cervelle jaillir et sa chair tomber par lambeaux, d'écouter ses gé-

moments et de savourer ses agonies ! Ainsi avec quel pressement Lebeuf, maître des cérémonies du duc, accourt pour annoncer aux princesses Célia et Rosalinde que leur est déjà immolé ! Leurs Altesces feront bien de se déshabiller, si elles veulent voir quelque chose ; elles ont été perverties beaucoup d'amusement : il y a déjà trois jours qu'elles s'amusent : on ne peut entendre comme leur père, pauvre vaillardi, se désola sur leurs cadavres ! « Vous ne pouvez pas vous empêcher d'être amusées, s'écrie Pierre de Touche, le bon fils du duc à qui sa marotte donne droit de paradoxe. C'est la première fois que j'ai vu dire que voir briser des os est un amusement pour des femmes. » Ainsi, dans ce milieu de corruption qui l'homme décore du nom de société, il est vain, même le plaisir. La moindre distraction est faite de douleur, le vice s'alimente de larmes, la gaieté dort la mort. La curiosité blassée se soûle avec du sang.

Mais trouvez-vous où des vierges aux visages d'anges assistent sans mourir à ces jeux homicides ! Pourtant Rosalinde a trop presumé de son impossibilité nerveuse. En voyant Orlando entrer dans l'arène fatale, elle frémit malgré elle pour ce héros adolescent qui va se mesurer avec le colosse tueur. Quel être si beau, si jeune et si las vivre ! La fille du duc exilée éprouve une indéfinissable pitié pour cet inconnu, opprimé comme elle par un dieu poté domestique : la communauté du malheur établit un crédeux entre elle et lui une communauté de sympathie. Rosalinde voudrait sauver Orlando, même au prix d'une robe. « Rendez-vous, jeune sire, votre réputation n'est pas si précieuse : nous implorerons du duc que votre lutte n'ait pas lieu. » En vain Célia, qui partage toutes les émotions de Rosalinde, joint ses prières à celles de sa cousine. Orlando résiste, au nom de l'honneur, à ces belles suppliques : le fils du chevalier Roland ne veut pas devenir la vie à une reculée : d'ailleurs, « s'il est tué, il ne fera

cun tort à ses amis, car il n'en a aucun pour le pleurer, aucun préjudice au monde, car il n'y possède rien ; il occupe une place qui sera beaucoup mieux remplie, quand il l'aura laissée vide. »

La lutte s'engage. O miracle ! Est-ce le regard de Rosalinde qui inspire à Orlando cette agilité surprenante, cette adresse incomparable, cette vigueur herculéenne ? On dirait Alcide étreignant Antée. L'athlète est terrassé et son jeune adversaire n'est pas même en haleine. On emporte le géant qui râle. Orlando est sorti triomphant du guet-apens dressé contre lui, et pour trophée opime il emporte à son cou la chaîne qu'y a posée Rosalinde. Mais, hélas ! un nouveau péril l'attend. Au moment de rentrer chez lui, il rencontre sur le seuil Adam qui lui barre le passage. Le vieux serviteur affirme que, ce soir, Olivier mettra le feu au logis où doit dormir Orlando.

— Cette maison n'est qu'une boucherie : abhorrez-la, redoutez-la, n'y entrez pas.

— Mais où veux-tu que j'aille, Adam ?

— N'importe où, excepté ici.

Comment faire ? Faut-il donc qu'Orlando « mendie désormais sur les routes ou y exige à main armée la ration du vol ? » Orlando est sans ressources, mais il a compté sans le dévouement du fidèle valet. Adam a cinq cents écus, « une humble épargne qu'il gardait comme une infirmière pour le temps où sa vieillesse dédaignée serait jetée dans un coin. » Il offre cette épargne à son jeune maître, et il se propose à le suivre dans son aventureuse émigration. Orlando accepte : « O bon vieillard, que tu me fais bien l'effet de ce constant serviteur des anciens jours qui donnait sa sueur par devoir et non par intérêt ! Tu n'es plus à la mode de cette époque où chacun s'évertue uniquement pour un profit et amortit son zèle, ce profit obtenu. Il n'en est pas ainsi de toi. Oui, pauvre vieillard, viens, nous irons

ensemble, et, avant d'avoir dépensé les gages de ta jeunesse, nous trouverons quelque humble établissement à notre gré. »

La proscription qui dépayse Orlando expatrie Rosalinde. Tandis que celui-là, n'ayant plus d'autre ami qu'un valet en cheveux blancs, échappe à la haine de son frère, celle-ci s'enfuit devant la persécution de son oncle. Le crime de la jeune fille est celui du jeune homme : « sa douceur, son silence même et sa patience parlent au peuple qui la plaint. » Elle est coupable de bonté dans un monde où le méchant règne, et voilà pourquoi on la chasse. Du reste, elle n'est pas partie seule : elle a trouvé dans Célia le même dévouement qu'Orlando dans Adam. La fille du duc régnant, qui a partagé le bonheur avec sa cousine, a voulu partager avec elle un malheur dont elle était digne. Et voilà les deux Altesses, travesties, l'une, en page, l'autre, en paysanne, qui cheminent bras dessus bras dessous, accompagnées du bouffon Pierre de Touche qui les soutient de sa verve étincelante. La vertu proscrire a pour escorte la joie.

Apercevez-vous au bout de cette clairière cette forêt profonde dont l'automne dore les cimes mélancoliques ? C'est la forêt des Ardennes ! Mais ne vous y trompez pas, ce n'est pas la forêt historique à travers laquelle la Meuse conduit à la dérive le touriste charmé. Vous ne trouverez dans ces halliers ni le manoir d'Herbeumont, ni le château-fort de Bouillon, ni la grotte de Saint-Remacle. La forêt où nous transporte le poète n'a pas d'itinéraire connu ; aucune carte routière n'en fait mention, aucun géographe ne l'a défrichée. — C'est la forêt vierge de la Muse. Elle rassemble dans sa pépinière unique toutes les végétations connues : le sapin du Nord s'y croise avec le pin du Midi, le chêne y coudoie le cèdre, le houx s'y acclimata à l'ombre du palmier. Dans ses taillis antédiluviens l'Arche a vidé toute sa ménagerie : le serpent de l'Inde rampe dans les hautes herbes qu'effleure le daim ef-



faré ; le rugissement de la lionne y fait envoler un essaim de cerfs. — Là la guerre et la vanité humaines n'ont jamais été admises à bâtir leurs demeures : là, ni palais ni forteresses. Tout au plus, sur la lisière du bois, quelque humble toit de chaume. Le prince banni qui vit dans ces lieux, et qui jadis régna sur un duché puissant, y tient ses grands levers dans une grotte : « Eh bien, mes amis, mes frères d'exil, la vieille habitude n'a-t-elle pas rendu cette vie plus douce que celle d'une pompe factice ? Cette forêt n'est-elle pas plus exempte de dangers qu'une cour envieuse ? Ici nous ne subissons que la pénalité d'Adam, la différence des saisons... Doux sont les procédés de l'adversité : comme le crapaud venimeux, elle porte un précieux joyau dans sa tête. Cette existence à l'abri de la cohue publique révèle des voix dans les arbres, des livres dans les ruisseaux qui coulent, des leçons dans les pierres, le bien en toute chose. »

Quel contraste entre la forêt des Ardennes et les États du duc Frédéric ! Là-bas, la violence, le guet-apens, la dispute, la trahison, le meurtre à plaisir, le fratricide couronné. Ici, la douceur, l'urbanité, la causerie affable, l'hospitalité prévenante, la charité souveraine. Qu'un mendiant affamé se présente, et le vieux duc se lèvera pour faire au malheureux les honneurs de son repas frugal. Ici, plus d'étiquette : on est poli sans être obséquieux ; on est courtois, mais non courtisan. Plus de préjugé ni de prévention. L'homme a fait table rase du passé : il a raturé pour jamais cette informe ébauche sociale qui n'a de la civilisation que le nom, et il est revenu en pleine sauvagerie pour refaire sa vie d'après nature. — C'est sur la nature que désormais se modèle la société : pas d'autre loi que la loi de nature ; pas d'autres peines que celles que la nature inflige. Ah ! combien ce code élémentaire est plus doux que nos codes savants ! Combien la rigueur des choses semble légère à côté de la rigueur humaine :

Souffle, souffle, vent d'hiver!

Tu n'es pas aussi malfaisant

Que l'ingratitude de l'homme.

Ta dent n'est pas si acérée,

Car tu es invisible,

Quelque rude que soit ton haleine.

Hé ! ho ! Chantons hé ! ho ! sous le houx vert.

Trop souvent l'amitié est feinte, l'amour pure folie !

Donc hé ! ho ! sous le houx.

Cette vie est la plus riante.

Ici la nature règle le plaisir comme la peine. **Fi de ces distractions monstrueuses qui ont la cruauté pour raffinement ! Ici la joie est sans remords. Les seuls divertissements sont les éternels spectacles qu'offre la création. Le ciel s'est chargé de la mise en scène, et, pour varier le décor, sans cesse il refait ses aurores, il redore ses crépuscules, il allume de nouveaux astres à sa rampe étoilée.**

C'est dans ces lieux privilégiés que la destinée attire Orlando et Rosalinde. Si vaste est la forêt que les deux amants se cherchent longtemps avant de se retrouver. Orlando inscrit sur tous les arbres le nom de Rosalinde ; il sculpte dans l'écorce de tous les bouleaux des sonnets à la gloire de Rosalinde ; pas un saule qui ne pleure sous son couteau l'absence de Rosalinde. A force de nommer sa maîtresse l'amant finit par l'évoquer. Mais il ne la reconnaît pas sous son costume de fantaisie. Comment croire que ce page qui porte si gaillardement le pourpoint et le haut-de-chausses ce Ganimède si espiègle, si malicieux, si mutin, si mauvais sujet, soit la séraphique créature dont Orlando a vu luire le sourire tutélaire pendant sa lutte avec l'athlète ? Rosalinde se plaît à garder l'incognito qui lui va si bien ; elle met un adorable égoïsme à prolonger la douce mystification ; elle s'amuse à surprendre les secrets d'Orlando sans lui révéler les siens ; elle savoure avec délices ces confidences et ces épanchements, hommages involontaires qui lui sont rendus

Il faut lire et relire ces scènes exquises qui échappent à l'analyse par leur ineffable grâce. Avec quel art Rosalinde joue l'indifférence devant ces aveux à chacun desquels sa vie est suspendue ! Quelle énergie elle déploie pour ne pas répondre : et moi aussi, je t'aime ! Avec quelle héroïque coquetterie elle retient son cœur prêt à déborder ! Son masque de raillerie laisse entrevoir son œil humide. On entend dans son éclat de rire comme la saccade lointaine d'un sanglot étouffé. — Un jour cependant, la belle enfant finit par se heurter à ce jeu périlleux. Orlando, ordinairement si exact aux rendez-vous, se fait attendre depuis deux heures. Ganimède ne peut expliquer ce retard étrange. Quel accident a donc pu empêcher l'amoureux de venir ? Enfin un messenger arrive, il apporte un mouchoir ensanglanté et raconte qu'Orlando a été blessé en luttant avec une lionne qui guettait un homme endormi. Cette fois l'émotion est trop forte pour pouvoir être comprimée. A la vue d'un sang si cher, le prétendu page chancelle : les forces lui manquent. Ganimède s'évanouit et Rosalinde paraît.

Devinez-vous quel est ce nouveau venu pour qui Orlando vient d'exposer ses jours ? C'est Olivier, Olivier qui, banni à son tour, a trouvé refuge dans la forêt ! Le misérable, s'étant affaissé sous un chêne, allait être dévoré par une bête féroce, quand Orlando est accouru et s'est vengé de lui — en le sauvant. Du reste, dans celui qui parle, il serait difficile de reconnaître le fils aîné du chevalier Roland, si différent est son langage, si complète est la métamorphose morale qu'il a subie. En foulant le sol du bois sacré, Olivier a ressenti un trouble prodigieux. Ses forfaits passés ont apparu dans toute leur laideur à ses yeux dessillés. Le repentir l'a saisi, et le fratricide s'est jeté, éperdu de remords, aux pieds de son frère attendri. Désormais Olivier n'est plus le même. La nature, souveraine en ces lieux, a repris possession de ce caractère dénaturé, elle l'a débarrassé de tous les vices

qu'une société corrompue lui avait inoculés, elle lui a restitué cette santé idéale qui s'appelle la bonté et, pour prévenir toute rechute, elle a fait veiller par l'amour cette âme convalescente. Célia s'empresse d'assurer la cure, en épousant Olivier le jour même où Rosalinde épouse Orlando.

La conversion du duc Frédéric n'est pas moins miraculeuse que la guérison d'Olivier. Le tyran s'était avancé à la tête d'une nombreuse armée pour s'emparer de la forêt des Ardennes et mettre à mort son frère, le duc légitime. Mais à peine a-t-il touché la lisière du bois qu'un vieil ermite s'est avancé vers lui et par une courte harangue l'a décidé à renoncer à son entreprise et au monde. Le duc a abdiqué immédiatement, a restitué le pouvoir à son aîné et s'est lui-même retiré dans la forêt pour y embrasser la vie contemplative. — Sous le froc vénérable du solitaire, c'est la nature elle-même qui s'est révélée à Frédéric. C'est la nature qui l'a arrêté au passage et qui, par cette voix sainte, lui a crié : Tyran, tyran, pourquoi me persécutes-tu ? Le duc est entré dans la forêt par la route de Damas. Un rayon d'en haut a percé la nue, et, éclairé par cette clarté divine, le despote a reconnu toute l'horreur de son despotisme. Le bourreau du droit en est devenu l'apôtre. Il s'est prosterné devant les vérités qu'il venait combattre. Usurpateur, il a renié l'usurpation ; porte-sceptre, il s'est défait de la couronne ; homme de guerre, il a mis bas les armes ; porte-glaive, il a rendu son épée à la nature anachorète et il s'est constitué prisonnier du désert.

Tout autre était la conclusion qu'indiquait à Shakespeare la légende de *Rosalinde* d'où le poète a tiré la fable de sa comédie. Dans le roman pastoral de Lodge <sup>1</sup>, une bataille fratricide a lieu entre le roi détrôné Gérismond et l'usurpa-

<sup>1</sup> Voir à l'Appendice la traduction de cette nouvelle, document si important pour l'histoire des lettres, qu'il était temps de révéler à la France.

teur Thorismond. Celui-ci est vaincu et tué, et c'est par cette victoire que le prince légitime reprend possession de ses États. L'auteur de *Comme il vous plaira* a rejeté ce dénouement qui n'était plus d'accord avec la composition générale de l'œuvre conçue par lui. Le vieux duc qui, dans la pacifique forêt des Ardennes, avait si solennellement répudié toutes les vanités de ce monde, ne pouvait, sans se démentir, suivre l'exemple de Gérismond et recourir aux armes pour revendiquer son duché : plutôt renoncer au sceptre que de le ramasser dans le sang. La restauration du titulaire légitime ne pouvait s'effectuer dignement que par l'abdication volontaire de l'usurpateur, et il était juste que la nature elle-même, toute-puissante dans cette comédie, prouvât son influence jusqu'à la fin en obtenant par la persuasion la démission de Frédéric. — Cette modification de la conclusion légendaire décèle la logique suprême qui règle chez Shakespeare les conceptions en apparence les plus capricieuses de l'art. Tout significatif qu'il est, ce changement n'est pourtant pas le plus important que l'auteur ait fait subir à la pastorale de Lodge. Le cadre de la nouvelle originale a été démesurément agrandi pour faire place à deux figures nouvelles, nées toutes deux d'un génie colossal : Pierre de Touche et Jacques.

L'existence de l'homme, nécessairement imparfaite et mixte, peut être envisagée à deux points de vue diamétralement opposés, — dans ses qualités ou dans ses défauts, dans ses latitudes ou dans ses lacunes, sous son aspect riant ou sous son aspect sombre. Par ses perpétuelles antithèses, l'existence provoque les appréciations les plus contradictoires ; elle justifie l'éloge comme le blâme, le dénigrement comme l'enthousiasme. Elle a assez de beautés, assez d'aurores, assez de zéphyr, assez d'azur, assez de printemps, assez d'espérances, assez de satisfactions pour autoriser une incessante gaieté ; elle a assez de laideurs,

assez de crépuscules, assez de tempêtes, assez de ténèbres, assez d'hivers, assez de déceptions, assez de souffrances pour justifier une perpétuelle tristesse.

De là la légitimité égale de ces deux types qui représentent dans *Comme il vous plaira* la double critique humaine. Pierre de Touche est l'optimiste par excellence. Aucun contre-temps ne peut troubler sa bonne humeur philosophique : il a dans la forêt des Ardennes autant d'entrain que dans le palais du tyran. Il conserve le même enjouement sous le chaume et sous les lambris, dans l'exil et dans la patrie, dans la prospérité et dans la disgrâce. — Pas de situation à laquelle il ne se fasse. Il rit de tout à travers tout. Il vous démontrera, quand vous voudrez, que la vie du paysan est aussi délicate que celle du courtisan, et que la main encrassée de goudron sent meilleur que la main parfumée de civette : « La civette, pouah ! c'est de la fiente de chat. » — S'il est quelque part dans les champs un laideron, dont personne ne veuille, Pierre de Touche lui découvrira des grâces ignorées de tous : il trouvera à ses défauts même je ne sais quelle perfection, je ne sais quel attrait à ses difformités. Pour ce don Quichotte du laid, Maritorne aura toutes les séductions de Dulcinée. — Ne lui parlez pas de Phœbé, cette pastourelle dont la beauté prude fait pâtir le pastoureau Silvius. Pierre de Touche aime bien mieux sa mie Audrey : « Une pauvre pucelle, monsieur, une créature mal fagotée, mais qui est à moi. Un pauvre caprice à moi, monsieur, de prendre ce dont nul autre homme n'a voulu. La riche humilité se loge comme un avaré, monsieur, dans une mesure, comme votre perle dans votre sale huître. » Pierre de Touche ne regarde pas à l'écaille : il ne voit que la perle. Même avant de se mettre en ménage, il a prévu toutes les conséquences de cet acte solennel, et il s'accommode des plus désastreuses. Il est déjà apprivoisé au sort qui effarouche les autres. L'épouvantail qui terrifie Georges

Dandin ne fait que lui sourire : « Eh bien, après ? Le plus noble cerf en porte d'aussi amples que le plus misérable. Le célibataire est-il donc heureux ? De même qu'une ville crénelée est plus importante qu'un village, de même le chef d'un homme marié est plus honorable que le front uni d'un garçon. » Vous le voyez, l'indomptable jovialité du bouffon triomphe de toutes les épreuves, survit à toutes les disgrâces. Le vent de l'adversité aura beau s'acharner contre lui : il ne fera qu'agiter plus gaiement les grelots de sa marotte.

Si Pierre de Touche est l'optimiste achevé, Jacques est le pessimiste parfait. Ce que l'un voit en rose, l'autre le voit en noir. De même que les plus tristes choses ne font qu'égayer celui-ci, de même les choses les plus gaies ne font qu'attrister celui-là. Pour Jacques il n'existe plus de refrain joyeux : cet homme « suce la mélancolie d'une chanson comme la belette le contenu d'un œuf. » Ne croyez pas cependant, comme on a voulu vous le faire entendre, qu'une hostilité systématique contre l'humanité ait produit ce tempérament atrabilaire. Des critiques ingénieux ont comparé Jacques à Alceste. Mais Jacques n'est pas un misanthrope ; il ne hait pas les hommes, il les plaint ; s'il les censure, c'est par sollicitude, non par animosité. Ce ne sont pas les considérations mondaines qui le rendent hypochondre. Il n'a « ni la mélancolie de l'écolier, laquelle n'est qu'émulation ; ni la mélancolie du courtisan, laquelle n'est que vanité ; ni la mélancolie du soldat, laquelle n'est qu'ambition ; ni la mélancolie du législateur, laquelle n'est que politique ; ni la mélancolie de la femme, laquelle n'est qu'afféterie ; ni la mélancolie de l'amant, laquelle est tout cela ; mais il a une mélancolie à lui, composée d'une foule de simples et extraite d'un tas d'objets. » La mauvaise humeur d'Alceste tient à des causes accidentelles : il a perdu son procès, il a été dupé par une coquette, il est né au mi-

lieu d'une société frivole, hypocrite et corrompue, et de la son antipathie contre l'espèce humaine. Supposez qu'il ait gagné sa cause, qu'il se soit fait aimer de Célimène, et que tous les abus dénoncés par lui aient été réformés, sa misanthropie n'aura plus de raison d'être. Transportez Alceste dans le milieu où Shakespeare a placé Jacques, et il y a tout lieu de croire qu'Alceste sera satisfait. Pourquoi donc Jacques ne l'est-il pas ? D'où vient que la république primitive établie à l'ombre de la forêt des Ardennes n'a pas désarmé son opposition ? Comment se fait-il que le retour de l'âge d'or n'ait pas apaisé ses murmures ? Ah ! c'est que le spleen de Jacques est produit par des raisons profondes. Ce n'est pas contre la société qu'il a des griefs, c'est contre l'existence. Ce n'est pas à l'humanité qu'il rompt en visière, c'est à la nature.

Ce qui attriste Jacques, c'est ce drame monotone dont une omnipotence anonyme a fait le scénario et que tous successivement nous jouons sur le théâtre du monde ; c'est cette tragédie lugubre qui commence par des gémissements et qui finit par des gémissements, dont la première scène est une enfance « qui vagit et bave au bras d'une nourrice, » et dont « la scène finale est une seconde enfance, état de pur oubli, sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien ! » — Jacques a connu toutes les joies de ce monde, il a épuisé la jouissance, il a bu de la volupté jusqu'à cette lie capiteuse, la débauche. Et d'une satiété aussi complète, il n'a gardé qu'une insondable amertume. Toutes nos délices terrestres n'ont réussi qu'à l'écœurer. La plus haute des émotions humaines, l'amour, n'est plus pour lui qu'un malaise moral. *Le pire de vos défauts*, dit-il à Orlando, *c'est d'être amoureux*. Et il se détourne avec une sorte de rage de ce jeune affolé. — Nos appétits révoltent Jacques autant que nos inclinations. Il n'est pas jusqu'au plus frugal repas dont le menu ne lui répugne : il



s'indigne de cette voracité sanguinaire que peut seule apaiser une boucherie ; il a horreur de cette cuisine vampire qui ne dépèce que des cadavres. Quand le vieux duc s'en va quêrir à la chasse son souper du soir, il faut entendre Jacques s'apitoyer « sur ces pauvres animaux tachetés, bourgeois natifs de cette cité sauvage, que les flèches fourchues atteignent sur leur propre terrain ; » il faut l'entendre dénoncer la cruauté du noble veneur et « jurer que le vieux duc est un plus grand usurpateur que son frère. » Ainsi les exigences mêmes de la faim « nâvrent le mélancolique Jacques. » Il critique la vie dans ses nécessités élémentaires : il attaque, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, la constitution même de l'être. C'est au nom de l'âme hautaine qu'il s'insurge contre cette double servitude imposée à l'homme ici-bas : le besoin et la passion. Il est l'incorrigible mécontent qu'aucune réforme ne satisfera, qu'aucune concession ne ralliera. Sa mélancolie superbe est le dédaigneux reproche jeté par l'idée à la matière, par l'esprit au corps, par la créature à la création.

Hauteville-House, 31 décembre 1860.



LES

**DEUX GENTILSHOMMES**

**DE VÉRONE.**



## **PERSONNAGES (1) :**

**LE DUC DE MILAN**, père de Silvia.

**VALENTIN** }  
**PROTÉE** } gentilshommes de Vérone.

**ANTONIO**, père de Protée.

**THURIO**, rival grotesque de Valentin.

**ÉGLAMOUR**, compagnon de Silvia dans sa fuite.

**DILIGENCE**, page bouffon de Valentin.

**LANCE**, page de Protée.

**PANTHÉON**, intendant d'Antonio.

**UN HOTELIER**, chez lequel Julia loge à Milan.

**BANDITS.**

**JULIA**, dame de Vérone, amoureuse de Protée.

**SILVIA**, amoureuse de Valentin.

**LUCETTE**, suivante de Julia.

**VALETS ET MUSIENS.**

La scène est tantôt à Milan, tantôt à Vérone, tantôt dans une forêt sur la route de Mantoue.

## SCÈNE I.

[Vérone. Une place.]

Entrent VALENTIN et PROTÉE.

VALENTIN.

Renonce à me persuader, mon aimable Protée ; — la jeunesse qui se borne au logis a toujours l'esprit borné. — Si l'affection n'enchaînait pas tes tendres jours — aux douces œillades de la belle que tu honores, — je t'engagerais à m'accompagner — pour voir les merveilles du monde, — plutôt que de vivre chez toi en une indolente apathie, — et d'user ta jeunesse dans une frivolité grossière. — Mais, puisque tu aimes, continue d'aimer, et réussis — comme je désire réussir quand je me mettrai à aimer.

PROTÉE.

— Veux-tu donc partir ? Mon doux Valentin, adieu ! — Pense à ton Protée, quand par hasard tu verras — quelque objet rare et digne de note dans tes voyages ; — souhaite-moi pour compagnon de tes jouissances, — quand il t'arrivera quelque bonne fortune ; et, dans tes dangers, — si jamais les dangers t'environnent, — recommande tes anxiétés à mes pieuses prières ; — car je veux être ton desservant, Valentin.

VALENTIN.

— Tu es prêt pour mes sermons dans un lieu d'amour ?

PROTÉE.

Je prieux pour toi dans quelque lieu aimé de toi.

VALENTIN.

— Dans quelque place habitée d'amour profond : — comme quoi le jeune Léandre traversa l'Hellespont ?

PROTÉE.

— C'est une histoire fort profonde du plus profond amour : — car Léandre avait de l'amour par-dessus la cheville.

VALENTIN.

— C'est vrai : car tu es dans l'amour jusqu'au cou, — et pourtant tu n'as jamais traversé l'Hellespont à la nage.

PROTÉE.

— Jusqu'au cou ! Ne me mets pas au coucou, mon cher.

VALENTIN.

— Non. Ça ne te sert pas ! au contraire !

PROTÉE.

Quoi donc ?

VALENTIN.

D'être — amoureux ! Aimer, c'est acheter le dédain par les pleurs, de prudes regards — par des soupirs déchirants, la joie éphémère d'un moment — par vingt nuits de veille, de fatigue et d'ennui. — En cas de conquête, votre gain peut être un malheur ; — en cas d'échec, une pénible souffrance est votre conquête. — A coup sûr, c'est la folie achetée au prix de la raison, — ou c'est la raison vaincue par la folie.

PROTÉE.

— Ainsi, vous concluez en m'appelant fou.

VALENTIN.

— Ainsi, vous concluerez, j'en ai peur, en le devenant.

PROTÉE.

— C'est l'amour que vous critiquez. Je ne suis pas l'amour.

VALENTIN.

— L'amour est votre maître, car il vous maîtrise ; — et celui qui se laisse ainsi subjugué par un fou — ne doit pas, ce me semble, être réputé sage.

PROTÉE.

— Les auteurs disent pourtant que, comme le ver dévorant — se loge dans le plus suave bouton, ainsi l'amour dévorant — habite dans les plus beaux esprits (2).

VALENTIN.

— Au dire des auteurs aussi, de même que le bouton le plus précoce — est dévoré par le ver avant de s'épanouir, — de même aussi l'esprit jeune et tendre — est changé par l'amour en folie ; il se flétrit en bouton ; — dès la primeur il perd sa verdure — et toute sa belle floraison d'espérances à venir. — Mais pourquoi vais-je perdre le temps à te conseiller, — toi qui es voué à une ardente passion ? — Encore une fois, adieu ! Mon père m'attend sur le port — pour me voir embarquer.

PROTÉE.

— Et je veux t'y conduire, Valentin.

VALENTIN.

— Non, mon doux Protée ; faisons-nous ici nos adieux. — Quand je serai à Milan, écris-moi — tes succès en amour et tout — ce qui t'arrivera de nouveau ici, en l'absence de ton ami ; — et moi, de mon côté, je te visiterai de mes lettres.

PROTÉE.

— Que tous les bonheurs t'arrivent à Milan !

VALENTIN.

— Comme à toi, ici ! Et sur ce, adieu.

Valentin sort.

PROTÉE.

— Il est en chasse d'honneur, moi, en chasse d'amour.  
 — Il abandonne ses amis pour les enorgueillir davantage ;  
 — moi j'abandonne tout, mes amis et moi-même, pour l'amour. — Ah ! Julia, c'est toi qui m'as métamorphosé, — qui m'as fait négliger mes études, perdre mon temps, — combattre les meilleurs conseils, mettre le monde à néant ;  
 — c'est ta faute si mon esprit est épuisé de rêverie et mon cœur malade d'anxiété.

Entre DILIGENCE.

DILIGENCE.

— Seigneur Protée, salut ! Avez-vous vu mon maître ?

PROTÉE.

— Il vient justement de partir afin de s'embarquer pour Milan.

DILIGENCE.

— Vingt contre un qu'il est déjà à bord ! — Et moi qui ne fais que bêler après lui depuis que je l'ai perdu !

PROTÉE.

— Le bélier s'égare fort souvent — quand le berger n'est plus là. —

DILIGENCE.

Vous concluez donc que mon maître est un berger, et moi un bélier ?

PROTÉE.

Oui.

DILIGENCE.

Alors, mes cornes sont ses cornes, que je dorme ou que je veille.



PROTÉE.

Niaise réponse, et bien digne d'un bélier !

DILIGENCE.

Et qui prouverait que je suis un bélier ?

PROTÉE.

Oui, et ton maître un berger.

DILIGENCE.

Eh bien, je prouverai que non par un raisonnement.

PROTÉE.

Ou je me trompe fort, ou je prouverai que si par un autre.

DILIGENCE.

Le berger court après le bélier, et non le bélier après le berger. Or, je cours après mon maître, et mon maître ne court pas après moi : donc, je ne suis pas un bélier.

PROTÉE.

Le bélier pour du fourrage suit le berger, le berger ne suit pas le bélier pour sa pitance : or, tu suis ton maître pour des gages, et ton maître ne te suit pas pour des gages. Donc tu es un bélier.

DILIGENCE.

Encore une preuve pareille, et vous me faites crier : bêh !

PROTÉE.

Mais écoute-moi : as-tu donné ma lettre à Julia ?

DILIGENCE.

Oui, seigneur. Moi, pauvre mouton perdu, je lui ai donné votre lettre, à cette brebis égarée : et elle, cette brebis égarée, ne m'a rien donné à moi, pauvre mouton perdu.

PROTÉE.

C'est que la pâture n'est pas suffisante pour tout ce troupeau-là.

DILIGENCE.

Si votre brebis n'a pas assez, augmentez le fourrage.

PROTÉE.

Foin de toi ! Je vais t'envoyer paître !

DILIGENCE.

Pour porter une lettre, on me paye au moins cent deniers comptant.

PROTÉE.

On te doit moins d'argent, sans dénier qu'on t'en doive.  
Voyons ! que t'a-t-elle dit ?

Diligence fait un signe de dénégation.

A-t-elle secoué la tête ?

DILIGENCE.

Hé ! hé !

PROTÉE.

Elle a secoué la tête ?

DILIGENCE.

Sans doute, monsieur, elle a son cou et sa tête.

PROTÉE.

Butor !

DILIGENCE.

Décidément, vous me prenez pour une bête de somme !

PROTÉE.

Comment ça, messire ?

DILIGENCE.

Eh bien, vous me faites porter vos lettres, et vous me payez de ce pauvre compliment : butor ! Convenez que je vous sers pour une bête de somme.

PROTÉE.

Malepeste ! tu as l'esprit vif.

DILIGENCE.

Pas assez cependant pour attraper une bourse inerte comme la vôtre.

PROTÉE.

Allons, allons, ouvre-toi à moi en peu de mots : qu'a-t-elle dit ?

DILIGENCE.

Ouvrez votre bourse, et je m'ouvrirai à vous immédiatement.

PROTÉE, lui remettant une pièce de monnaie.

Eh bien, messire, voici pour votre peine. Qu'a-t-elle dit ?

DILIGENCE.

Vraiment, monsieur, je crois que vous aurez de la peine à la gagner.

PROTÉE.

Comment ? T'a-t-elle laissé percevoir cela ?

DILIGENCE.

Monsieur, je n'ai rien pu percevoir d'elle, non, pas même un ducat pour le port de votre lettre ; j'ai peur qu'ayant été si dure pour moi, quand je lui faisais part de vos sentiments, elle ne soit aussi dure pour vous, quand elle vous dira les siens. Si vous voulez la séduire, ne soyez pas trop mou, car elle est dure comme fer.

PROTÉE.

Comment ! elle n'a rien dit !

DILIGENCE.

Non, pas même un : *voilà pour ta peine !* Pour me témoigner votre générosité, vous m'avez donné six deniers, je vous en remercie. En récompense, vous pouvez désormais porter vous-même vos lettres. Et sur ce, monsieur, je vous recommanderai à mon maître.

PROTÉE.

— Va, va, cours assurer contre le naufrage le navire en partance : — il ne saurait périr, t'ayant à bord, — destiné que tu es à une mort plus sèche en terre ferme. — Il faut que j'envoie un courrier plus convenable ; — je crain-

drais que ma Julia ne dédaignât mes vers, — les recevant d'un aussi indigne mességer.

Ils sortent.

## SCÈNE II.

[Vérone. Un jardin chez Julia.]

Entrent JULIA et LUCETTE.

JULIA.

— Dis-donc, Lucette, maintenant que nous sommes seules, — me conseillerais-tu de tomber amoureuse ?

LUCETTE.

— Oui, madame, pourvu que vous ne trébuchiez pas étourdiment.

JULIA.

— De tout le beau monde des gentilshommes — qui chaque jour m'abordent en causant, — lequel est, dans ton opinion, l'amoureux le plus accompli ?

LUCETTE.

— Veuillez me répéter leurs noms, et je vous révélerai ma pensée, — selon mon simple bon sens.

JULIA.

— Que penses-tu du beau sire Églamour ?

LUCETTE.

— C'est un chevalier beau parleur, élégant et raffiné, — mais, si j'étais de vous, il ne serait jamais mon homme.

JULIA.

— Que penses-tu du riche Mercutio ?

LUCETTE.

— De sa fortune, beaucoup de bien ; mais de lui-même, peu !

JULIA.

— Que penses-tu du gentil Protée ?

LUCETTE.

— Seigneur ! Seigneur ! voir ainsi comme la sottise règne en nous !

JULIA.

— Eh bien ! que signifie cette émotion à ce nom ?

LUCETTE.

— Pardon, chère madame ! Il est par trop honteux — que moi, indigne créature, — je prononce un jugement sur de si aimables gentilshommes !

JULIA.

— Pourquoi pas sur Protée, comme sur tous les autres ?

LUCETTE.

— Tout simplement parce que, de tous les bons, je le crois le meilleur.

JULIA.

— Et votre raison de le croire ?

LUCETTE.

— Je n'en ai pas d'autre qu'une raison de femme : — je le crois, parce que je le crois.

JULIA.

— Et tu voudrais me voir jeter mon amour sur lui ?

LUCETTE.

— Oui, si vous ne croyez pas votre amour ainsi jeté au vent.

JULIA.

— Eh bien, il est de tous celui qui m'a le moins pressée.

LUCETTE.

— C'est qu'il est de tous, à mon avis, celui qui vous aime le plus.

JULIA.

— Son peu de parole montre son peu d'amour.

LUCETTE.

— Le feu le plus concentré est le plus brûlant de tous.

JULIA.

— Ils n'aiment point, ceux qui ne montrent pas leur amour.

LUCETTE.

— Oh ! ceux-là aiment le moins qui font connaître aux gens leur amour.

JULIA.

— Que je voudrais connaître sa pensée !

LUCETTE, lui remettant un pli.

Lisez cette lettre, madame.

JULIA, lisant.

— *A Julia !* De quelle part, dis ?

LUCETTE.

Le contenu vous l'apprendra.

JULIA.

— Dis, dis, qui te l'a donnée ?

LUCETTE.

— Le page de sire Valentin, envoyé, je crois, par Protée.

— Il voulait vous la remettre ; mais, étant sur le chemin, — je l'ai reçue en votre nom ; pardonnez la faute, je vous prie.

JULIA.

— Voilà, par ma pudeur, une entremetteuse émérite ! — Vous osez prendre sur vous de recueillir ces lignes galantes, — et conspirer à la sourdine contre ma jeunesse ! — Croyez-moi, c'est là une fonction de grand profit, — et vous feriez pour l'emploi un excellent fonctionnaire. — Tenez, prenez cette lettre, veillez à ce qu'elle soit renvoyée : — sinon, je vous renvoie à jamais de ma présence.

LUCETTE.

— Un plaidoyer pour l'amour mérite d'autres honoraires que la haine.

JULIA.

— Voulez-vous vous en aller ?

LUCETTE.

Oui, pour vous laisser réfléchir.

Elle sort.

JULIA.

— N'importe ! j'aurais voulu jeter un coup d'œil sur cette lettre. — Ce serait une honte de la rappeler — et de la prier à une faute pour laquelle je viens de la gronder. — Sotte qu'elle est, sachant que je suis fille, — de ne pas m'avoir mis la lettre de force sous les yeux ! — A certaines offres les filles, par modestie, disent un *non* — qu'elles voudraient qu'on prit pour un *oui*. — Fi ! fi ! Quel capricieux que ce fol amour — qui, comme un marmot têtue, égratigne sa nourrice — et aussitôt baise la verge, humblement ! — Comme j'ai chassé brutalement Lucette, — quand je l'aurais si volontiers gardée ici ! — Quelle moue furieuse je m'étudiais à faire, — quand la joie intérieure forçait mon cœur à sourire ! — Pour pénitence, je vais appeler Julia — et lui demander la rémission de ma sottise passée. — Holà ! Lucette !

LUCETTE revient.

LUCETTE.

Que désire Votre Grâce ?

JULIA.

— Est-il bientôt l'heure de dîner ?

LUCETTE, se baissant comme pour ramasser quelque chose.

Je le voudrais — pour que vous pussiez assouvir vos fureurs sur votre repas, — et non sur votre servante !

JULIA.

Qu'est-ce donc que vous avez ramassé — si délicatement ?

LUCETTE.

Rien.

JULIA.

Pourquoi donc vous êtes-vous baissée ?

LUCETTE.

— Pour ramasser un papier que j'avais laissé tomber.

JULIA.

— Et ce papier n'est donc rien ?

LUCETTE.

Rien qui me concerne.

JULIA.

— Laissez-le à terre pour ceux qu'il concerne.

LUCETTE.

— Madame, il n'a rien à taire pour ceux qu'il concerne.

JULIA.

— Quelque amoureux à vous qui vous aura écrit en bouts rimés !

LUCETTE.

— Pour que je puisse les chanter, madame ! — Donnez-moi un air : Votre Grâce sait mettre en musique.

JULIA.

— Aussi mal que possible, de pareilles sornettes ! — Chantez-les sur l'air de : *Léger amour* (3) !

LUCETTE.

— Ces vers sont trop graves pour un air si léger.

JULIA.

— Trop graves ! La note doit être en bourdon.

LUCETTE.

— Elle doit être la mélodie même, si c'est vous qui la chantez.



JULIA.

— Et pourquoi pas vous ?

LUCETTE.

Je ne puis pas atteindre cette note-là.

JULIA.

— Voyons votre chanson.

Elle prend le papier et fredonne.

Qu'en dites-vous, mignonne ?

LUCETTE.

— Continuez sur ce ton, jusqu'à la fin ; — et pourtant, à vrai dire, votre ton ne me plaît guère.

JULIA.

— Il ne vous plaît guère ?

LUCETTE.

— Non, madame : il est trop haut.

JULIA.

Vous, mignonne, vous êtes trop impertinente !

LUCETTE.

— Maintenant, il est trop bas. — Vous gêtez l'accord par un changement si brusque. — Il faut garder la mesure pour chanter juste.

JULIA.

— Comment le puis-je, quand tu le prends toi-même si haut ?

LUCETTE.

— Je ne prends si haut que votre parti, ô Protée !

JULIA.

— Je ne veux plus être importunée de ce verbiage. — Voici le cas que je fais de la déclaration.

Elle déchire la lettre.

— Partez, allez-vous-en, et laissez voler tous ces petits papiers : — pour peu que vous les touchiez, je me fâche.

LUCETTE.

— Elle fait la dégoûtée ; mais elle serait charmée — d'voir à se fâcher d'une autre lettre.

Elle sort.

JULIA.

— Plût à Dieu que je fusse même fâchée de celle-ci ! — Oh ! odieuses mains, qui avez déchiré de si tendres paroles ! — Perfides guêpes, c'est donc pour butiner ce doux miel, — que vous avez lacéré de vos dards l'abeille qui le produit !

Elle ramasse quelques-uns des morceaux de papier.

— Pour réparation, je veux baiser tous ces fragments ! — Voyez, ici est écrit : *Bonne Julia !.. Méchante Julia !* — Pour te punir de ton ingratitude, — je vais broyer ton nom contre ces pierres, — et mettre tes mépris sous mes pieds dédaigneux !

Elle jette à terre le fragment.

— Voyez, ici est écrit : *Protée blessé d'amour !* pauvre nom blessé ! — je veux te donner un lit — dans mon sein, jusqu'à ce que ta plaie soit complètement guérie : — tiens, je la panse avec ce baiser souverain.

Elle baise le fragment et le met dans sa gorgérotte.

— Mais voici *Protée* écrit deux ou trois fois : — reste calme, bon vent, ne fais pas envoler un seul mot, — laisse-moi retrouver toutes les lettres de cette lettre, — excepté celles de mon nom ! Celles-là, qu'un tourbillon les emporte — sur un roc hérissé, terrible, à pic, — et les précipite dans la mer en rage ! — Là ! voici en une seule ligne son nom écrit deux fois : — *Le pauvre Protée délaissé, le passionné Protée...* — à la charmante *Julia* : ce mot-là, je vais le déchirer, — et pourtant non, il l'a si gentiment — accouplé à son nom plaintif ! — Je vais les plier l'un sur l'autre, comme ceci. — Maintenant baissez-vous, embrassez-vous, étreignez-vous, faites ce que vous voudrez !

LUCETTE revient.

LUCETTE.

— Madame, le dîner est prêt, et votre père vous attend.

JULIA.

— Eh bien, allons !

LUCETTE.

— Quoi ! vous laisserez traîner ces papiers indiscrets ?

JULIA.

— Si vous en faites cas, reprenez-les.

LUCETTE.

— J'ai été reprise pour les avoir ramassés : — pourtant il ne faut pas qu'ils restent là à attraper froid.

JULIA.

— Je vois qu'ils vous sont à cœur.

LUCETTE.

— Oui, madame, vous pouvez dire ce que vous voyez,  
— je vois bien des choses, moi aussi, — quand vous me croyez les yeux fermés.

JULIA.

— Allons, allons, vous plaira-t-il de venir ?

Elles sortent.

### SCÈNE III.

[Vérone. Chez Antonio.]

Entrent ANTONIO et PANTHÉON.

ANTONIO.

— Dites-moi, Panthéon, quel grave discours — vous tenait donc mon frère dans le cloître ?

PANTHÉON.

— C'était à propos de son neveu Protée, votre fils.

ANTONIO.

— Eh bien ! que disait-il de lui ?

PANTHÉON.

— Il s'étonnait que Votre Seigneurie — le laissât passer ici sa jeunesse, — quand tant d'autres gens de mine crédit — envoient leurs fils chercher carrière, — les uns, à la guerre, pour y tenter fortune, — les autres à la découverte d'îles lointaines, — d'autres, aux cours des universités.

— Il disait que votre fils Protée était propre — à chacune de ces occupations, voire même à toutes : — et il m'engageait à vous presser — de ne pas le laisser davantage perdre son temps ici, — car ce serait plus tard un grand inconvénient pour lui — de n'avoir pas fait de voyage dans sa jeunesse.

ANTONIO.

— Tu n'as pas besoin de me presser à ce sujet ; — cette idée me met martel en tête depuis un mois. — Je me suis bien dit qu'il perd son temps — et qu'il ne peut être un homme accompli, — sans avoir été éprouvé à l'école du monde. — L'expérience est acquise par la pratique, — et perfectionnée par le cours rapide du temps. — Ainsi, dis-moi où je ferais bien de l'envoyer.

PANTHÉON.

— Votre Seigneurie n'ignore pas, je pense, — que son camarade, le jeune Valentin, — est attaché à la cour de l'empereur.

ANTONIO.

— Je le sais parfaitement.

PANTHÉON.

— Il serait bon, je pense, que Votre Seigneurie l'envoyât, lui aussi, là-bas : — il s'y formerait aux carrousels et aux tournois, — il entendrait un langage exquis, converserait avec de grands seigneurs, — et aurait à sa portée toutes sortes d'exercices, — dignes de sa jeunesse et de sa noble naissance.

ANTONIO.

— J'aime ton conseil : tu as fort bien raisonné : — et pour que tu juges combien je l'aime, — je veux le mettre à exécution, et au plus vite — dépêcher Protée à la cour de l'empereur.

PANTHÉON.

— Demain, si cela vous plaît. Don Alphonso, — ainsi que d'autres gentilshommes de bonne renommée, — partent pour saluer l'Empereur et mettre leurs services à ses ordres.

ANTONIO.

— Bonne compagnie ! Protée ira avec eux ! — Justement, le voici. Nous allons nous en ouvrir à lui.

PROTÉE entre, lisant une lettre, et sans voir Antonio ni Panthéon.

PROTÉE.

— Doux amour ! Douces lignes ! douce vie ! — Voici bien sa main, l'agent de son cœur ! — Et voici son serment d'amour, son engagement d'honneur. — Ah ! si nos pères pouvaient applaudir à nos amours — et sceller notre bonheur de leur consentement ! — O céleste Julia !

ANTONIO, brusquement à Protée.

Eh bien ? Quelle lettre lisez-vous donc là ?

PROTÉE, avec embarras.

— N'en déplaie à Votre Seigneurie... c'est un mot ou deux — de souvenir... que m'envoie Valentin — et que m'a remis un ami venu de sa part.

ANTONIO.

— Prêtez-moi cette lettre, que je voie les nouvelles.

PROTÉE.

— Il n'y a pas de nouvelles, monseigneur, il m'écrit simplement — comme quoi il vit heureux, adoré, — et chaque jour comblé par l'empereur ; — il me souhaiterait auprès de lui pour partenaire de sa fortune.

ANTONIO.

— Et comment accueillez-vous ce souhait ?

PROTÉE.

— Comme quelqu'un qui se soumet à la volonté de Votre Seigneurie, — et qui ne dépend pas de son désir ami.

ANTONIO.

— Ma volonté n'est point en désaccord avec son désir, — pourtant ne te figure pas qu'il me décide brusquement. — Ce que je veux, c'est moi qui le veux, et cela suffit. — J'ai résolu que tu passerais quelque temps — avec Valentin à la cour de l'empereur : — la pension qu'il reçoit de sa famille, — je te la ferai pour ton entretien. — Demain sois prêt à partir. — Pas d'excuse : mon ordre est péremptoire.

PROTÉE.

— Monseigneur, je ne puis pas être si tôt en mesure : — de grâce, accordez-moi un jour ou deux.

ANTONIO.

— Écoute, ce qu'il te faut sera expédié après toi. — Plus de retard. Demain, tu dois partir. — Allons, Panthéon; vous allez vous occuper — de hâter ses préparatifs.

Antonio et Panthéon sortent.

PROTÉE.

— Ainsi, j'ai évité le feu par crainte de me brûler, — et je me suis plongé dans la mer où je me noie. — Je n'ai pas voulu montrer à mon père la lettre de Julia, — de peur qu'il n'objectât à mes amours : — et du prétexte donné par moi — il a fait la plus puissante objection à mes amours. — Oh ! comme ce printemps d'amour ressemble, — par son incertaine splendeur, à la journée d'avril, — qui tout à l'heure montrait toute la beauté du soleil — et qui maintenant la laisse dérober par un nuage !

PANTHÉON revient.

PANTHÉON.

— Sire Protée, votre père vous appelle : — il est pressé : ainsi partez, je vous prie.

PROTÉE.

— Oui, il le faut. Mon cœur y consent, — et pourtant il dit mille fois non !

Ils sortent.

## SCÈNE IV.

[Milan. Dans le palais du duc.]

Entrent VALENTIN et DILIGENCE.

DILIGENCE.

— Monsieur, un gant à vous !

VALENTIN.

Pas à moi : mes gants sont déjà mis.

DILIGENCE.

— Celui-ci est à vous, alors, car c'est un gant déjà mis.

VALENTIN, prenant le gant.

— Ah ! fais-moi voir. Oui, je le garde, il m'appartient.

— Douce parure qui orne un objet divin ! — Ah ! Silvia ! Silvia !

DILIGENCE, criant.

— Madame Silvia ! madame Silvia !

VALENTIN.

Qu'est-ce à dire, drôle ?

DILIGENCE.

— Elle n'est pas à portée de voix, monsieur !

VALENTIN.

— Eh bien ! monsieur, qui vous a dit de l'appeler ?

DILIGENCE.

— Votre Révérence, seigneur ; ou bien c'est que je suis trompé.

VALENTIN.

— Allons ! vous serez toujours trop pétulant.

DILIGENCE.

— Et pourtant je viens d'être grondé pour avoir été trop lent.

VALENTIN.

— Ah ça, monsieur, dites-moi, est-ce que vous connaissez madame Silvia ? —

DILIGENCE.

Celle que votre Révérence aime ?

VALENTIN.

Eh ! comment savez-vous que je suis amoureux ?

DILIGENCE.

Parbleu, à ces signes spéciaux : d'abord vous avez appris, comme messire Protée, à croiser vos bras comme un mécontent, puis à ressasser un chant d'amour, comme un rouge-gorge, à vous promener seul, comme un pestiféré, à soupirer comme un écolier qui a perdu son ABC, à pleurer comme une jeune donzelle qui a enterré sa mère-grand, à jeûner comme quelqu'un qui est à la diète, à veiller comme quelqu'un qui a peur d'être volé, enfin à geindre comme un mendiant à la Toussaint. Auparavant, quand vous riez, vous éclatiez comme un coq ; quand vous marchiez, vous marchiez comme un lion ; quand vous jeûniez, c'était immédiatement après dîner ; quand vous aviez l'air triste, c'était faute d'argent ; et maintenant vous êtes à ce point métamorphosé par une maîtresse que, quand je vous regarde, j'ai peine à croire que vous soyez mon maître.

VALENTIN.

Est-ce que toutes ces choses se remarquent en moi ?



DILIGENCE.

Elles se remarquent toutes aux dehors de monsieur.

VALENTIN.

Hors de moi ? c'est impossible.

DILIGENCE.

Si fait, dans tous vos dehors. Il est certain qu'en dehors de vous, on ne trouverait chez personne tant de simplicité. Ces folies ne se voient si bien aux dehors de monsieur, que parce qu'elles sont au dedans de monsieur. Elles brillent à travers sa personne comme l'eau dans un urinoir, si bien que pas un œil ne peut le voir sans deviner, comme un médecin, sa maladie.

VALENTIN.

Mais dis-moi, connais-tu madame Silvia ?

DILIGENCE.

Celle que vous regardez si fixement à souper ?

VALENTIN.

Tu as observé ça ? c'est celle-là même.

DILIGENCE.

Eh bien, monsieur, je ne la connais pas.

VALENTIN.

Comment ! tu m'as vu la regarder et tu ne la connais pas !

DILIGENCE.

N'est-ce pas elle qui est si disgracieuse, monsieur ?

VALENTIN.

Imbécile ! elle est encore plus gracieuse que belle.

DILIGENCE.

Monsieur, je sais cela.

VALENTIN.

Que sais-tu ?

DILIGENCE.

Que vous lui accordez des grâces bien supérieures à sa beauté.

VALENTIN.

Je veux dire que sa beauté est éclatante, mais que sa grâce est sans prix.

DILIGENCE.

Parce que l'une est peinte et que l'autre n'est d'aucun prix.

VALENTIN.

Comment, peinte ? comment, d'aucun prix ?

DILIGENCE.

Je veux dire qu'elle se peint tant, pour paraître jolie, que pas un homme n'attache de prix à sa beauté.

VALENTIN.

Pour qui donc me prends-tu ? j'attache grand prix à sa beauté.

DILIGENCE.

Vous ne l'avez pas vue depuis qu'elle est défigurée.

VALENTIN.

Et depuis quand est-elle défigurée ?

DILIGENCE.

Depuis que vous l'aimez.

VALENTIN.

Je l'ai aimée du jour où je l'ai vue, et je la vois toujours belle.

DILIGENCE.

Si vous l'aimez, vous ne pouvez pas la voir.

VALENTIN.

Pourquoi ?

DILIGENCE.

Parce que l'amour est aveugle (4). Ah ! si vous aviez mes yeux ! ou si vos yeux avaient les mêmes lumières que quand vous reprochiez à messire Protée d'aller sans jarretières !

VALENTIN.

Que verrais-je alors ?

DILIGENCE.

Votre folie à vous et son extrême laideur à elle. Quand messire Protée était amoureux, il n'y voyait pas à attacher son haut-de-chausses ; vous, depuis que vous êtes amoureux, vous n'y voyez même pas à mettre le vôtre.

VALENTIN.

M'est avis, mon gars, que vous êtes amoureux, alors ; car hier matin vous n'y voyiez pas à broser mes souliers.

DILIGENCE.

C'est vrai, monsieur, j'étais amoureux de mon lit ; je vous remercie de m'avoir secoué sur mes amours, car ça me rend plus hardi à vous tancer sur les vôtres.

VALENTIN.

En somme, je me sens de l'affection pour elle.

DILIGENCE.

Que ne vous en guérissez-vous ! Votre affection cesserait.

VALENTIN.

Hier soir, elle m'a enjoint d'écrire quelques vers pour quelqu'un qu'elle aime.

DILIGENCE.

Et vous l'avez fait ?

VALENTIN.

Oui.

DILIGENCE.

Vous avez écrit en brouillon !

VALENTIN.

Non, de mon mieux. Mais silence ! la voici qui vient !

Entre SILVIA.

DILIGENCE, à part.

O la bonne farce ! ô l'excellente marionnette ! va-t-il pas maintenant lui servir d'interprète !

VALENTIN.

Madame et maîtresse, mille bonjours !

DILIGENCE, à part.

Oh ! donnez-vous donc un simple bonsoir ! Pourquoi faire un million de façons ?

SILVIA.

Sire Valentin, mon serviteur, à vous deux mille !

DILIGENCE, à part.

Ce serait à lui de payer l'intérêt, et c'est elle qui le paye.

VALENTIN, remettant un papier à Silvia.

— Comme vous me l'avez enjoint, j'ai écrit votre lettre — à cet ami secret que vous ne nommez pas : — j'aurais eu grande répugnance à le faire, — n'était ma soumission à Votre Grâce.

SILVIA, examinant le papier.

— Je vous remercie, gentil serviteur : c'est fait comme par un clerc.

VALENTIN.

— Croyez-moi, madame, cela venait mal. — Ignorant pour qui était la chose, — j'ai écrit au hasard et sans assurance.

SILVIA.

— Peut-être trouvez-vous que c'est trop de peine ?

VALENTIN.

— Non, madame, si cela vous rend service. — Vous n'avez qu'à ordonner, j'en veux écrire mille fois autant ; — et pourtant...

SILVIA.

— La jolie phrase ! Oui, j'en devine la suite : — et pourtant... je n'ose pas le dire ; et pourtant... je ne m'en soucie pas ; — et pourtant... reprenez ceci.

Elle lui tend la lettre.

Et pourtant... je vous remercie, — décidée que je suis désormais à ne plus vous donner tant de trouble..

DILIGENCE, à part.

— Et pourtant si ! et pourtant, encore un pourtant !

VALENTIN, voyant le mouvement de Silvia.

— Que veut dire Votre Grâce ? n'êtes-vous pas satisfaite ?

SILVIA.

— Si fait ! les vers sont très-jolis ; — mais, puisque vous les avez écrits avec répugnance, reprenez-les, — oui, prenez-les.

VALENTIN, acceptant le papier.

Madame, ils sont pour vous.

SILVIA.

— Oui, oui, vous les avez écrits, monsieur, à ma requête, — mais je n'en veux pas ; ils sont pour vous : — je les aurais voulu d'un style plus pathétique.

VALENTIN.

— Si vous le désirez, madame, je vous écrirai une autre épître.

SILVIA.

— Et quand elle sera écrite, lisez-la en mon nom. — Si elle vous plaît, soit ! Si elle vous déplaît, soit encore !

VALENTIN.

— Si elle me plaît, madame, quoi alors ?

SILVIA.

— Eh bien, si elle vous plaît, gardez-la pour votre peine.  
— Et sur ce, bonjour, serviteur !

Elle se sauve.

DILIGENCE, à part.

— O rouerie imperceptible, inscrutable, invisible, — comme un nez au milieu d'un visage d'homme ou comme une girouette au haut d'un clocher ! — Mon maître soupire pour elle ; et elle enseigne au soupirant, — en se faisant son écolier, à devenir son maître. — O l'excellent tour ! Ouï-

on jamais parler d'un meilleur? — Mon maître, pris par secrétaire, s'écrivant à lui-même! —

VALENTIN, au valet.

Eh bien, monsieur? Sur quoi donc raisonnez-vous au seul?

DILIGENCE.

Moi? Je n'étais occupé que de rime. Vous, vous au raison.

VALENTIN.

De faire quoi?

DILIGENCE.

D'être l'interprète de madame Silvia.

VALENTIN.

Près de qui?

DILIGENCE.

Près de vous-même. Sa déclaration est parfaitement tournée.

VALENTIN.

Quelle déclaration?

DILIGENCE.

Eh bien! la lettre!

VALENTIN.

Comment! elle ne m'a pas écrit.

DILIGENCE.

Quel besoin en avait-elle, puisqu'elle vous a fait écrire à vous-même? Quoi! est-ce que vous n'apercevez pas la rouerie?

VALENTIN.

Non, crois-moi.

DILIGENCE.

Impossible vraiment de vous en croire, monsieur. N'avez-vous pas vu tout ce qu'elle a montré d'art?

VALENTIN.

En fait d'arrhes, elle ne m'a donné que paroles de reproche.

DILIGENCE.

Comment ! elle vous a donné une lettre.

VALENTIN.

C'est la lettre que j'ai écrite à son ami.

DILIGENCE.

Eh bien ! cette lettre, elle l'a remise, et c'est fini.

VALENTIN.

Je voudrais qu'il n'y eût rien de pire là-dessous.

DILIGENCE.

Je vous le garantis, c'est comme je vous le dis.

Déclamant.

Car vous lui aviez souvent écrit, et elle n'avait pu répondre,  
Par modestie ou par manque de loisir,  
Ou par crainte qu'un messenger ne découvrit son secret :  
C'est pourquoi elle a fait écrire à son amoureux par son amant lui-même.

Tout ce que je dis là est à la lettre, car je l'ai deviné à la lettre. Mais à quoi songez-vous, monsieur ? il est l'heure de dîner.

VALENTIN.

J'ai dîné.

DILIGENCE.

Soit, mais écoutez, monsieur : quoique le caméléon amour puisse vivre d'air, je suis de ceux qui se nourrissent de victuailles, et je mangerais volontiers. Oh ! ne soyez pas comme votre maîtresse : ne résistez pas ! ne résistez pas !

Ils sortent.

## SCÈNE V.

Versez. *Cher Julia.*

Entrent PROTÉE et JULIA.

PROTÉE.

— Ayez patience, gentille Julia.

JULIA.

Il le faut bien, puisqu'il n'y a pas de remède.

PROTÉE.

— Aussitôt que je pourrai, je serai de retour.

JULIA.

— Si rien ne vous détourne, vous serez plus tôt de retour. — Garde ce souvenir pour l'amour de ta Julia.

*Elle lui donne un anneau.*

PROTÉE, prenant l'anneau et en remettant un autre à Julia.

— Eh bien, nous ferons un échange. Tenez, prenez celui-ci.

JULIA.

— Et scellons le marché par un saint baiser.

*Ils s'embrassent.*

PROTÉE.

Voici ma main pour gage de ma loyale constance. — Si je laisse échapper une heure du jour — sans soupirer pour toi, Julia, — puisse, dès l'heure suivante, quelque affreux accident — me faire expier cet oubli de mes amours! — Mon père m'attend; ne réponds pas. — C'est l'heure pour la marée, mais non pour la marée des larmes. — Cette marée-là me retiendrait plus longtemps qu'il ne faut. — Julia, adieu!

*Julia sort précipitamment.*

Quoi! partie sans un mot? — Oui, voilà bien l'amour



vrai ; il ne peut rien dire. — Sa sincérité se distingue par les actes bien mieux que par les paroles.

Entre PANTHÉON.

PANTHÉON.

— Sire Protée, vous êtes attendu.

PROTÉE.

Allons ! je viens, je viens. — Hélas ! la séparation frappe de mutisme les pauvres amants.

Ils sortent.

## SCÈNE VI.

[Vérone. Une place.]

Entre LANCE, menant un chien en laisse.

LANCE.

Oui, il se passera une heure encore avant que j'aie fini de pleurer. Toute l'espèce des Lance a ce défaut-là. J'ai reçu ma ration, comme l'enfant prodige, et je pars avec messire Protée pour la cour impériale. Je crois que Crâbe, mon chien, est bien le chien le plus insensible qui existe : ma mère pleurait, mon père sanglotait, ma sœur criait, notre servante hurlait, notre chatte se tordait les bras, toute la maison était en grande perplexité, et ce méchant mâtin n'a pas versé une larme ! C'est une pierre, un vrai caillou, et il n'y a pas plus de pitié en lui que dans un chien. Un juif aurait pleuré d'avoir vu notre séparation. Et même, ma grand'maman qui n'a plus d'yeux, voyez-vous, pleurait de mon départ à s'aveugler. Tenez, je vais vous montrer la chose. Ce soulier-ci est mon père... non, c'est le soulier gauche qui est mon père... non, non, le soulier gauche est ma mère... non, ça ne se peut pas non plus... Si ! c'est ça,

c'est ça : il a la semelle percée. Ce soulier troué est ma mère, et celui-ci est mon père. Dieu me damne, si ce n'est pas ça !... Maintenant, monsieur, ce bâton est ma sœur : car, voyez-vous, elle est aussi blanche qu'un lis et aussi mince qu'une badine. Ce chapeau est Nanette, notre servante. Je suis le chien... Non, le chien est lui-même, et je suis le chien... Oh ! le chien, c'est moi et je suis moi-même... Oui, c'est ça, c'est ça... Alors j'arrive à mon père. *Père, votre bénédiction !* alors, le soulier ne doit pas dire un mot à force de pleurer ; alors je dois embrasser mon père ; bon, il pleure encore plus... Alors j'arrive à ma mère... Ah ! si elle pouvait parler !... mais elle est comme abrutie... bon, je l'embrasse... Oui, c'est ça... voici exactement le soupir haletant de ma mère... Alors j'arrive à ma sœur ; écoutez le gémissément qu'elle fait... Alors le chien ne répand pas une larme et ne dit pas un mot pendant tout ce temps-là ; mais moi, voyez comme j'arrose la poussière de mes larmes !

Il geint.

Entre PANTHÉON.

PANTHÉON.

Lance, en avant, en avant ! à bord ! Ton maître est embarqué, et il faut que tu le rattrapes à force de rames. Qu'y a-t-il ? qu'as-tu à pleurer, l'homme ? En avant, âne ! Tu perdras la marée si tu tardes plus longtemps.

LANCE.

Peu importe si la marée est perdue : l'amarré que voici est si désagréable qu'on n'en a jamais vu de pire à l'amarre.

PANTHÉON.

Que veux-tu dire ? la marée est désagréable !

LANCE.

Oui, parbleu, celui que je tiens ici amarré : Crâbe, mon chien !

PANTHÉON.

Bah ! je te dis, l'ami que tu vas perdre l'heure du flot, et, en perdant l'heure du flot, perdre ton voyage, et, en perdant ton voyage, perdre ton maître, et, en perdant ton maître, perdre ton service, et en perdant ton service... pour quoi me fermes-tu la bouche ?

LANCE.

Pour que tu ne perdes pas tes paroles.

PANTHÉON.

Et en quoi perdrais-je mes paroles ?

LANCE.

En ce récit futile.

PANTHÉON.

Je ne connais pas de récif utile.

LANCE.

Moi, perdre la marée, et mon voyage, et mon maître, et mon service, et l'amarré que voici ! Tu ne sais donc pas, l'ami, que, si la rivière était à sec, je serais homme à la remplir de mes larmes, et que, si le vent était tombé, je pourrais pousser le bateau avec mes soupirs !

PANTHÉON.

Allons ! partons, l'ami ; je suis envoyé pour t'appeler.

LANCE.

Monsieur, appelez-moi comme vous voudrez.

PANTHÉON.

Veux-tu partir ?

LANCE.

C'est bon. On y va.

Ils sortent.

## SCÈNE VII.

[Milan. Dans le palais ducal.]

Entrent VALENTIN, SILVIA, THURIO et DILIGENCE.

SILVIA.

Serviteur !

VALENTIN.

Maîtresse !

DILIGENCE, bas à Valentin.

Maître, messire Thurio vous regarde de travers.

VALENTIN, bas à Diligence.

Bah ! mon garçon, c'est de l'amour.

DILIGENCE, bas à Valentin.

Pas pour vous.

VALENTIN, bas à Diligence.

Pour ma maîtresse alors !

DILIGENCE, bas à Valentin.

Vous feriez bien de l'assommer.

SILVIA, à Valentin.

Serviteur, vous êtes mélancolique.

VALENTIN.

Vraiment, madame, je le parais.

THURIO.

Paraîtriez-vous ce que vous n'êtes pas ?

VALENTIN.

Peut-être.

THURIO.

Ainsi, vous auriez une mine contrefaite.

VALENTIN.

Comme vous.

THURIO.

Que parais-je être, que je ne sois pas ?

VALENTIN.

Sensé.

THURIO.

Quelle preuve avez-vous que je ne le suis pas ?

VALENTIN.

Votre folie.

THURIO.

Et où découvrez-vous ma folie ?

VALENTIN.

A la recherche de votre jaquette.

THURIO.

Ma jaquette est un pourpoint à crevés !

VALENTIN.

Votre folie aussi est à crever... les yeux.

THURIO, furieux.

Comment ?

SILVIA.

Ah çà, de la colère, sire Thurio ? vous changez de couleur ?

VALENTIN.

Laissez-le faire, madame, c'est une espèce de caméléon.

THURIO, à part.

Qui a plus envie de se repaître de votre sang que de dévorer votre air.

VALENTIN.

Vous avez dit, monsieur ?

THURIO.

Oui, monsieur, et j'ai fini aussi, pour cette fois.

VALENTIN.

Je le sais, monsieur : vous finissez toujours avant de commencer.

SILVIA.

Voilà, messieurs, une belle volée de mots et vivement tirée.

VALENTIN.

C'est vrai, madame : nous remercions le fournisseur.

SILVIA.

Qui est-il, mon cavalier ?

VALENTIN.

C'est vous-même, madame ; car c'est vous qui avez fourni le feu. Messire Thurio emprunte son esprit aux regards de Votre Grâce, et dépense ce qu'il emprunte, généreusement, en votre présence.

THURIO.

Monsieur, si vous dépensiez avec moi mot pour mot, j'aurais bientôt fait faire banqueroute à votre esprit.

VALENTIN.

Je le sais bien, monsieur : vous avez un trésor de paroles, et, je crois, pas d'autre monnaie à donner à vos gens : on peut voir à la nudité de leurs livrées que vous ne les payez que de mots tout nus.

SILVIA.

Assez, messieurs, assez ! voici mon père.

Entre le DUC.

LE DUC.

— Eh bien, Silvia, ma fille, vous voilà rudement assiégée.  
— Sire Valentin, votre père est en bonne santé. — Quel accueil feriez-vous à la lettre d'un ami, — vous apportant d'excellentes nouvelles ?

VALENTIN.

Monseigneur, je serais reconnaissant — à l'heureux messager venu de si bonne part.

LE DUC.

— Connaissez-vous don Antonio, votre compatriote ?

VALENTIN.

— Oui, mon bon seigneur, je le connais pour un gentilhomme — de qualité, fort estimé — et n'ayant pas sans mé-  
rite cette belle réputation.

LE DUC.

N'a-t-il pas un fils ?

VALENTIN.

— Oui, mon bon seigneur : un fils qui ne déroge pas —  
l'honneur et au renom d'un tel père.

LE DUC.

Vous le connaissez bien ?

VALENTIN.

— Je le connais comme moi-même ; car, dès notre enfance, — nous avons vécu et passé toutes nos heures ensemble. — Je n'étais, moi, qu'un paresseux vaurien, — perdant les moments précieux — où je pouvais parer ma jeunesse d'une perfection angélique, — tandis que Protée, c'est ainsi qu'il se nomme, — faisait un utile et noble emploi de ses journées. — Jeune encore par les années, mais déjà vieux d'expérience, — il a toute la verdeur de l'âge, mais toute la maturité du jugement ; — en un mot (car son mérite est bien au-dessus des éloges que je lui accorde ici), — il est doué à l'intérieur comme au moral, — de toutes les bonnes qualités qui peuvent qualifier un gentilhomme.

LE DUC.

— Peste, monsieur ! S'il justifie ce que vous dites, — il est aussi digne d'être aimé d'une impératrice — que d'être le conseiller d'un empereur. — Eh bien, monsieur, ce gentilhomme s'est présenté à moi, — avec la recommandation de puissants seigneurs, — et il se propose de passer ici quelque temps. — Je pense que cette nouvelle n'est pas la malvenue près de vous

VALENTIN.

— Si j'avais désiré un être ici, c'eût été lui.

LE DUC.

— Faites-lui donc l'accueil conforme à son mérite. — Silvia, c'est à vous que je parle, et à vous, sire Thurio. — Pour Valentin, je n'ai pas besoin de l'y exhorter. — Je vais vous l'envoyer ici sur-le-champ.

Le duc sort.

VALENTIN, à Sylvia.

— C'est là ce gentilhomme, je l'ai dit à Votre Grâce, — qui serait venu avec moi, si sa maîtresse n'avait tenu — ses yeux captifs dans ses regards de cristal.

SILVIA.

— Elle les a sans doute mis en liberté, — sous la caution de quelque autre gage.

VALENTIN.

— Non, je suis sûr qu'elle les tient toujours prisonniers.

SILVIA.

— Non, car il serait aveugle ; et, étant aveugle, — comment pourrait-il voir son chemin pour vous retrouver ?

VALENTIN.

— Madame, c'est que l'amour a vingt façons d'y voir.

THURIO.

— On dit que l'amour est sans yeux...

VALENTIN.

— Pour voir des amoureux comme vous, Thurio. — L'amour ferme les yeux sur un objet fâcheux.

SILVIA.

— Finissez ! finissez ! voici venir le gentilhomme.

Entre PROTÉE.

VALENTIN.

— Bienvenu, cher Protée ! Maîtresse, je vous en sup-



plie, — prouvez-lui qu'il est le bienvenu par quelque grâce spéciale.

SILVIA.

— Son mérite est garant de sa bienvenue ici, — s'il est bien celui dont vous avez si souvent souhaité des nouvelles.

VALENTIN.

— Maitresse, c'est lui-même. Charmante dame, permettez-lui — d'être mon collègue au service de Votre Grâce.

SILVIA.

— Maitresse trop vulgaire pour un serviteur si rare !

PROTÉE.

— Non, charmante dame : serviteur trop vil — pour mériter même un regard d'une si noble maitresse !

VALENTIN.

— Laissez-là ces protestations d'indignité. — Charmante dame, agréez-le pour votre serviteur.

PROTÉE.

— Je mettrai toute ma fierté à accomplir mon devoir.

SILVIA.

— Et le devoir accompli est sûr de la récompense. — Serviteur, vous êtes le bienvenu près d'une maitresse indigne.

PROTÉE.

— Je jouerai ma vie contre quiconque, hormis vous, dira cela.

SILVIA.

— Que vous êtes le bienvenu ?

PROTÉE.

Non, que vous êtes indigne.

THURIO.

-- Madame, mon seigneur votre père voudrait vous parler.

SILVIA.

— Je me rends à ses ordres. Allons, sire Thurio, — venez avec moi.

A Protée.

Encore une fois, mon nouveau serviteur, soyez le bienvenu. — Je vous laisse causer de vos affaires intimes. — Quand vous aurez fini, nous espérons avoir de vos nouvelles.

Silvia, Thurio et Diligence sortent.

VALENTIN.

— Maintenant, dites-moi comment sont tous ceux que vous avez laissés là-bas ?

PROTÉE.

— Vos parents sont bien et vous envoient force compliments.

VALENTIN.

— Et les vôtres ?

PROTÉE.

Je les ai quittés tous en bonne santé.

VALENTIN.

— Comment va votre dame ? Vos amours prospèrent-elles ?

PROTÉE.

— Mes histoires d'amour avaient l'habitude de vous ennuyer ; — je sais que vous ne vous plaisez guère à parler amour.

VALENTIN.

— Ah ! Protée, ma vie est tout à fait changée depuis lors. — J'ai été bien mortifié pour avoir méprisé l'amour. — Son impérieuse autorité m'en a puni — par des jeûnes amers, par des gémissements de pénitence, — par des larmes, toutes les nuits, et, tous les jours, par de déchirants soupirs. — Oui, pour se venger de mes mépris, — l'amour a chassé le sommeil de mes yeux asservis — et fait d'eux les

gardes-malades de mon cœur. — O gentil Protée ! l'amour est un seigneur puissant, — et il m'a humilié à ce point que, je le confesse, — il n'est pas sur terre de souffrance égale à ses rigueurs, — ni de joie comparable à ses faveurs ! — Désormais, plus de causerie, si ce n'est sur l'amour ! — Désormais, pour avoir déjeuné, dîné, soupé et dormi, — il me suffit de ce mot tout sec : Amour !

PROTÉE.

— Assez ; je lis votre aventure dans vos regards. — Est-ce là l'idole que vous adorez ainsi ?

VALENTIN.

— Elle-même. N'est-ce pas une sainte céleste ?

PROTÉE.

— Non, mais c'est une perfection terrestre.

VALENTIN.

— Appelez-la divine.

PROTÉE.

Je ne veux pas la flatter.

VALENTIN.

— Oh ! flattez-moi ! l'amour se complait aux louanges.

PROTÉE.

— Quand j'étais malade, vous me donniez des pilules amères ; — il faut que je vous en administre de pareilles.

VALENTIN.

— Eh bien ! dis la vérité sur elle : sinon pour divine, — reconnais-la du moins pour une beauté sésaphique — qui domine toutes les créatures de la terre.

PROTÉE.

— Excepté ma maîtresse.

VALENTIN.

Ah ! cher, n'excepte personne, — si tu ne veux pas faire à mes amours une injure exceptionnelle.

PROTÉE.

— N'ai-je pas raison d'exalter mon amour avant tout ?

VALENTIN.

— Et je veux contribuer à l'exalter. — Ta bien-aimée sera élevée à l'honneur suprême — de porter la queue de ma reine, pour empêcher que la terre vile — ne parvienne à dérober un baiser à son vêtement, — et, enorgueillie d'une si grande faveur, — ne dédaigne d'enraciner la fleur parfumée d'été, — et ne rende le rude hiver perpétuel!

PROTÉE.

— Comment, Valentin, qu'est-ce que tout ce phébus?

VALENTIN.

— Pardonne-moi, Protée : tout ce que je puis dire n'est rien — à côté de celle dont le mérite réduit tout autre mérite à néant. — Il n'y a qu'elle seule.

PROTÉE.

Eh bien ! laissez-la seule.

VALENTIN.

— Non pas pour le monde entier. Sais-tu, mon cher, qu'elle est à moi? — Et je suis aussi riche en possédant un tel joyau — que vingt mers dont tous les grains de sable seraient des perles, — l'eau du nectar, et les rochers de l'or pur. — Pardonne-moi de ne pas songer à toi, — quand tu me vois radoter de mes amours. — Mon niais de rival, que le père aime uniquement — à cause de son immense fortune, — vient de partir avec elle; et il faut que je les suive, — car l'amour, tu le sais, est plein de jalousie.

PROTÉE.

— Mais vous, vous aime-t-elle?

VALENTIN.

Oui, et nous sommes fiancés. — Il y a plus, l'heure de notre mariage — et tout le plan mystérieux de notre évasion — sont arrêtés : je dois escalader sa fenêtre — à l'aide d'une échelle de corde; tous les moyens — ont été concertés et combinés pour mon bonheur. — Bon Protée, viens

avec moi dans ma chambre, — pour m'aider de tes conseils dans cette affaire.

PROTÉE.

— Allez devant; je vous retrouverai : — il faut que j'aile au port pour faire débarquer — des effets dont j'ai grand besoin, — et alors, j'irai immédiatement vous rejoindre.

VALENTIN.

— Vous vous dépêchez ?

PROTÉE.

Sans doute.

Valentin sort.

— De même que la flamme refoule la flamme, — et qu'un clou chasse l'autre, — ainsi le souvenir de mon premier amour — est tout à fait effacé par un objet plus nouveau. — Est-ce ma propre admiration ou l'enthousiasme de Valentin, — est-ce sa perfection véritable ou ma coupable illusion — qui font ainsi déraisonner ma raison ? — Cette femme est belle ; mais elle est belle aussi, la Julia que j'aime, — que j'ai aimée, dois-je dire, car mon amour s'est fondu — comme une figure de cire devant le feu, — et ne garde plus vestige de ce qu'il était. — Il me semble que mon dévouement pour Valentin s'est refroidi, — et que je ne l'aime plus comme par le passé. — Ah ! mais j'aime trop, bien trop sa maîtresse : — voilà pourquoi je l'aime si peu, lui. — Combien je vais raffoler d'elle en la connaissant mieux, — moi qui déjà l'aime sans la connaître ! — je n'ai encore vu que son image, — et elle a ébloui les yeux de ma raison ; — mais quand je considérerai ses perfections, — il n'y a pas de raison pour que je n'en sois pas aveuglé. — J'arrêterai, si je puis, mon amour égaré ; — sinon, j'userai de tout mon pouvoir pour la séduire !

Il sort.

## SCÈNE VIII.

[Milan. Une rue.]

Entrent DILIGENCE et LANCE.

DILIGENCE.

Lance ! sur mon honneur, tu es le bienvenu à Milan.

LANCE.

Ne te parjure pas, doux jouvenceau, je ne suis pas le bienvenu. Je calcule toujours qu'on n'est jamais perdu tant qu'on n'est pas pendu, ni bienvenu quelque part tant que certain écot n'a pas été payé et que l'hôtesse n'a pas dit : bienvenu !

DILIGENCE.

Allons ! cervelle folle, je vais te mener immédiatement à une taverne où, pour un écot de dix sous, tu seras dix mille fois le bienvenu... Mais dis-moi, drôle, comment ton maître s'est-il séparé de madame Julia ?

LANCE.

Ma foi, après s'être embrassés tout de bon, ils se sont séparés évidemment pour rire.

DILIGENCE.

Mais l'épousera-t-elle ?

LANCE.

Non.

DILIGENCE.

Comment ! alors il l'épousera, lui ?

LANCE.

Non plus.

DILIGENCE.

Quoi ! est-ce qu'ils ont rompu ?

LANCE.

Non, ils ne font qu'un.

DILIGENCE.

Eh bien ! alors, comment l'affaire s'arrange-t-elle entre eux ?

LANCE.

Morbleu, comme ceci : quand elle s'arrange bien pour lui, elle s'arrange bien pour elle.

DILIGENCE.

Quel âne tu es de soutenir un pareil non-sens !

LANCE, s'appuyant sur sa canne.

Quelle bûche tu es de contester ça, quand mon bâton même me soutient !

DILIGENCE.

Que dis-tu ?

LANCE.

Oui, et je te le prouve. Vois, je n'ai qu'à m'appuyer sur mon bâton, et mon bâton me soutient.

DILIGENCE.

Tu veux dire qu'il se tient sous toi.

LANCE.

Eh bien, se tenir sous moi et me soutenir, c'est tout un.

DILIGENCE.

Voyons, dis-moi la vérité, le mariage se fera-t-il ?

LANCE.

Demande à mon chien : s'il dit oui, il se fera ; s'il dit non, il se fera ; s'il remue la queue et ne dit rien, il se fera.

DILIGENCE.

En conclusion donc, le mariage se fera.

LANCE.

Tu n'obtiendras jamais de moi un pareil secret, si ce n'est par parabole.

DILIGENCE.

Ça m'est égal, si je l'obtiens ainsi. Mais que dis-tu de ceci, Lance ? mon maître est fou éperdu.

LANCE.

Je ne l'ai jamais connu autrement.

DILIGENCE.

Que quoi ?

LANCE.

Que fou et que perdu, comme tu le dis fort bien.

DILIGENCE.

Ah çà, fils de putain, Ane que tu es, tu ne m'entends pas !

LANCE.

Ah çà, imbécile, ce n'est pas toi que j'entends, c'est ton maître.

DILIGENCE.

Je te dis que mon maître est amoureux éperdu.

LANCE.

Eh bien ! je te dis que ça m'est égal qu'il se perde par amour. Allons, viens avec moi prendre la bière au cabaret ; si tu refuses, tu es un hébreu, un juif, et tu n'es pas digne d'une terre chrétienne.

DILIGENCE.

Pourquoi ?

LANCE.

Parce que tu n'auras pas été assez charitable pour avoir la bière en compagnie d'un chrétien. Veux-tu venir ?

DILIGENCE.

A ton service !

Ils sortent.

## SCÈNE IX.

[Milan. Dans le palais ducal.]

Entre PROTÉE.

PROTÉE.

— En quittant ma Julia, je me parjure ; — en aimant la belle Silvia, je me parjure ; — en trahissant mon ami, je



me parjure hautement. — Le pouvoir qui m'a imposé mon premier serment — est le même qui me provoque à ce triple manque de foi! — Amour m'a dit de jurer, et Amour me dit de me parjurer. — O doux tentateur Amour, si tu as fait mon péché, — enseigne-moi, à moi ton sujet séduit, à l'excuser... — D'abord j'idolâtrais une équivoque étoile, — mais maintenant j'adore un céleste soleil. — Des vœux irréflechis peuvent être rompus par la réflexion : — et celui-là n'a pas d'esprit qui n'a pas la résolution — d'obliger son esprit à échanger le mal pour le mieux. — Fi, si! langue irrévérente! peux-tu dénigrer ainsi — celle dont tu as si souvent consacré la souveraineté — par vingt mille serments du cœur? — Je ne dois pas cesser d'aimer, et je cesse pourtant : — mais si je cesse d'aimer, c'est toujours pour aimer. — Je perds Julia, et je perds Valentin. — Si je les garde, il faut que je me perde. — Si je les perds, je recouvre, grâce à cette perte, — au lieu de Valentin, Protée, au lieu de Julia, Silvia (5). — Je me suis plus cher à moi-même qu'un ami, — car l'amour de soi passe avant tout autre. — Près de Silvia, j'en atteste le ciel qui l'a créée si belle, — Julia n'est qu'une éthiopienne hâlée. — Je veux oublier que Julia est vivante — et me rappeler seulement que mon amour pour elle est mort. — Quant à Valentin, je le traiterai en ennemi — pour chercher auprès de Silvia une amitié plus douce. — Je ne puis plus être constant envers moi-même, — sans user de trahison envers Valentin. — Cette nuit, il compte par une échelle de cordes — escalader la fenêtre de la céleste Silvia : — moi, son rival, je suis confident. — Eh bien! je vais sur-le-champ révéler au père — leur déguisement et leur projet de fuite : — il sera furieux, et il exilera Valentin, — car il entend que Thurio épouse sa fille. — Mais, Valentin une fois parti, j'arrêterai vite, — par quelque adroite manœuvre, les lents progrès de ce stupide Thurio. — Amour, donne-

moi tes ailes pour hâter mon projet, — comme tu m'as prêté ton génie pour le comploter !

Il sort.

## SCÈNE X.

[Véronne. Chez Julia.]

Entrent JULIA et LUCETTE.

JULIA.

— Un conseil, Lucette ! assiste-moi, mignonne ! — Par ton affectueux dévouement, je te conjure, toi, — vivante tablette où toutes mes pensées — sont visiblement inscrites et gravées (6), — instruis-moi ! dis-moi par quel moyen — je puis avec honneur rejoindre — mon bien-aimé Protée.

LUCETTE.

— Hélas ! la voie est fatigante et longue.

JULIA.

— Un pèlerin vraiment dévot ne se fatigue pas — de mesurer des royaumes de ses faibles pas : — encore moins celle qui vole sur les ailes de l'amour, — quand son vol est dirigé vers un être aussi cher, — aussi parfait, aussi divin que sire Protée.

LUCETTE.

— Mieux vaut attendre qu'il revienne.

JULIA.

— Oh ! tu ne sais donc pas que sa vue est l'aliment de mon âme ? — Plains-moi de la disette où je languis, — affamée de lui depuis si longtemps. — Si tu connaissais seulement l'impression profonde de l'amour, — tu songerais autant à allumer du feu avec de la neige — qu'à éteindre le feu de l'amour avec des paroles.

LUCETTE.

— Je ne songe pas à éteindre le feu ardent de votre

amour, — mais à en tempérer l'extrême fureur, — pour qu'il ne brûle pas au-delà des bornes de la raison.

JULIA.

— Plus tu veux le contenir, plus il brûle. — Le courant qui glisse avec un doux murmure, — tu le sais, pour peu qu'on l'arrête, s'impatiente et s'irrite. — Mais, quand son cours naturel n'est pas empêché, — il fait une suave musique sur les cailloux émaillés, — en donnant un doux baiser à chaque roseau — qu'il dépasse dans son pèlerinage : — et ainsi, par mille sinueux méandres, il va s'évanouir, — avec une folâtre complaisance, dans le farouche océan. — Laisse-moi donc aller et n'empêche pas ma course ; — je serai aussi patiente qu'un doux ruisseau, — et je me ferai un passe-temps de fatiguer mes pas, — pourvu que le dernier m'amène à mes amours ! — là, je me reposerai, comme, après de longs tourments, — une âme élue, dans l'Élysée !

LUCETTE.

— Mais sous quel costume voulez-vous partir ?

JULIA.

— Pas sous celui d'une femme : car je veux me mettre en garde — contre les abords impertinents des libertins. — Gente Lucette, prépare-moi un accoutrement — qui irait à un page de bonne maison.

LUCETTE.

— Eh bien donc, madame doit couper ses cheveux !

JULIA.

— Non, la fille ! je les tresserai avec des lacets de soie — en vingt boucles amoureuses et originales. — Un peu de fantaisie ne messied pas à une jeunesse — plus grave même que ne paraîtra la mienne.

LUCETTE.

— De quelle façon, madame, ferai-je vos culottes ?

JULIA.

— C'est comme si tu disais : « Dites-moi, mon bon mon-

sieur, — de quelle ampleur voulez-vous votre vertugadin ? » — Eh bien ! de la façon qui te plaira le plus, Lucette.

LUCETTE.

— Il faut absolument que vous les portiez avec la braguette, madame.

JULIA.

— Fi ! fi ! Lucette, ce serait indécent.

LUCETTE.

— Un haut-de-chausses, madame, ne vaut pas une épingle — si vous n'avez pas une braguette où attacher vos épingles.

JULIA.

— Si tu m'aimes, Lucette, donne-moi — ce que tu croiras le plus convenable et le plus élégant. — Mais dis-moi, fillette, qu'est-ce que le monde pensera de moi — pour avoir entrepris un si aventureux voyage ? — Je crains de faire scandale.

LUCETTE.

— Si vous le croyez, eh bien, restez chez vous et ne partez pas.

JULIA.

— Ah ! pour ça, non.

LUCETTE.

— Alors, partez sans songer à l'esclandre. — Si Protée approuve votre voyage quand vous arriverez, — peu importe qui le blâme quand vous serez partie : — j'ai peur qu'il n'en soit guère charmé.

JULIA.

— C'est la moindre de mes peurs, Lucette. — Mille serments, un océan de larmes — et des preuves infinies de son amour — me garantissent le bon accueil de Protée.

LUCETTE.

— Toutes ces choses servent les hommes trompeurs.

JULIA.

— Bien vils ceux qui en font usage pour ce vil objet ! — mais des étoiles plus fixes ont présidé à la naissance de Protée ; — ses paroles sont des engagements, ses serments des oracles — ; son amour est sincère, ses pensées sont immaculées ; — ses larmes, les pures messagères de son cœur ; — son cœur est aussi éloigné de la fraude que le ciel de la terre.

LUCETTE.

— Fasse le ciel que vous le retrouviez le même à votre arrivée !

JULIA.

— Ah ! si tu m'aimes, ne lui fais pas l'injure — d'avoir mauvaise opinion de sa loyauté : — tu ne mériteras mon amour qu'en l'aimant. — Viens tout de suite avec moi dans ma chambre, — nous prendrons note de ce qui est nécessaire — à mon équipement pour ce voyage tant souhaité. — Je laisse à ta disposition tout ce qui m'appartient, — mes biens, mes terres, ma réputation. — Je ne te demande, en retour, que de m'expédier d'ici. — Allons, ne réponds pas, et vite à l'œuvre ! — Je suis impatiente de tant de retard.

Elles sortent.

## SCÈNE XI.

[Milan. Dans le palais ducal.]

Entrent le DUC, THURIO et PROTÉE.

LE DUC.

— Sire Thurio, veuillez, je vous prie, nous laisser un moment, — nous avons à causer d'affaires secrètes.

Sort Thurio.

— Maintenant, Protée, parlez, que me voulez-vous ?

PROTÉE.

— Mon gracieux seigneur, ce que je veux vous décou-

vir, — la loi de l'amitié m'ordonne de le cacher ; — mais, quand je reporte ma pensée sur les faveurs — dont vous m'avez comblé, moi indigne, — je me sens stimulé par le devoir à révéler — ce que tous les biens de ce monde ne m'arracheraient pas. — Sachez, digne prince, que sire Valentin, mon ami, — a l'intention d'enlever votre fille cette nuit ; — c'est à moi-même qu'il a fait confidence du complot. — Je sais que vous avez décidé de la donner — à ce Thurio que hait votre charmante fille : — si elle vous avait été ainsi enlevée, — c'eût été une grande vexation pour votre vieillesse. — Anni, par déférence pour mon devoir, ai-je mieux aimé — traverser les plans de mon ami — que de laisser, en les cachant, s'entasser sur votre tête — un monceau de chagrins qui vous précipiteraient — à l'improviste dans une tombe prématurée.

## LE DUC.

— Protée, je te remercie de ton honnête sollicitude : — en retour, dispose de moi tant que je vivrai. — Je m'étais souvent moi-même aperçu de leurs amours, — alors même qu'ils me croyaient profondément endormi : — et souvent je m'étais proposé d'interdire — à sire Valentin la compagnie de ma fille et ma cour ; — mais, craignant de me tromper dans mes soupçons jaloux — et de disgracier injustement un homme, — tort que j'ai jusqu'ici toujours évité, — je lui ai fait bon visage afin de m'assurer — de ce que toi-même me dénonces en ce moment. — Juge combien j'étais inquiet, — sachant la tendre jeunesse si facile à séduire : — je la loge toutes les nuits dans une haute tour elle — dont je garde toujours la clef sur moi : — il est donc impossible de l'enlever.

## PROTÉE.

— Sachez donc, noble seigneur, que, d'après le moyen qu'ils ont imaginé, — il pourra monter à la fenêtre de sa chambre — et la faire descendre par une échelle de corde.

— Cette échelle, le jeune amant est déjà parti la chercher, — et, comme il va tout à l'heure la rapporter par ici, — vous pourrez, s'il vous plaît, lui barrer le passage. — Mais, mon bon seigneur, prenez-vous-y assez adroitement — pour qu'il ne se doute pas de ma dénonciation. — Car c'est par amour pour vous, et non par haine pour mon ami, — que je me suis fait le révélateur de ce projet.

LE DUC.

— Sur mon honneur, il ne saura jamais — que j'ai eu de toi aucune lumière sur ceci.

PROTÉE.

— Adieu, mon seigneur, voici messire Valentin qui vient.

Il sort.

VALENTIN entre, enveloppé dans un long manteau, et traverse rapidement la scène.

LE DUC.

— Sire Valentin, où allez-vous si vite ?

VALENTIN, s'arrêtant.

— Votre Grâce m'excusera, il y a un courrier — qui attend pour emporter mes lettres à ma famille, — et je vais les lui remettre.

LE DUC.

Sont-elles de grande importance ?

VALENTIN.

— Elles ne parlent, c'est là leur teneur, — que de ma santé et de mon bonheur à la cour.

LE DUC.

— Eh bien ! alors, peu importe.

D'un air aimable et mystérieux.

Reste un moment avec moi. — J'ai à m'ouvrir à toi sur certaines affaires — qui me touchent de près et pour lesquelles tu dois être discret. — Tu n'es pas sans savoir que

j'ai songé à unir mon ami, messire **Thurio**, à ma fille.

VALENTIN.

— Je le sais fort bien, monseigneur ; et, à coup sûr, ce serait un parti — riche et honorable ; en outre, le gentilhomme — est plein de vertu, de générosité, de mérite et de toutes les qualités — qui peuvent convenir à une femme comme votre charmante fille. — Est-ce que Votre Grâce ne peut pas la décider à le prendre en goût ?

LE DUC.

— Non, je t'assure. C'est une fille maussade, morose, revêche, — altière, désobéissante, entêtée, insensible au devoir, — qui ne se regarde pas plus comme mon enfant — qu'elle ne me redoute comme son père. — Bref, je puis le dire, son orgueil, réflexion faite, — m'a ôté tout amour pour elle ; — et, renonçant à attendre — le bonheur de mes vieux jours de sa piété filiale, — je suis désormais pleinement résolu à prendre femme — et à l'abandonner à qui voudra la recueillir. — Qu'elle ait donc sa beauté pour toute dot, — puisqu'elle fait si peu de cas de moi et de mes biens.

VALENTIN.

— Que puis-je pour Votre Grâce dans tout ceci ?

LE DUC.

— Mon cher, il y a ici à Milan une grande dame — dont je suis épris ; mais elle garde une froide réserve, — et ne fait aucun cas de ma vieille éloquence. — Eh bien, je te voudrais maintenant pour mon précepteur, — car il y a longtemps que j'ai désappris à faire la cour, — et d'ailleurs la mode du jour est changée. — Dis-moi donc comment je dois m'y prendre — pour attirer sur moi son plus radieux regard.

VALENTIN.

— Gagnez-la par des cadeaux, si elle ne tient pas compte de vos paroles. — Souvent les bijoux muets, avec leur genre



silencieux, — émeuvent plus une âme de femme que de vives paroles.

LE DUC.

— Mais elle a repoussé un présent que je lui ai envoyé.

VALENTIN.

— Une femme repousse parfois ce qui la charme le plus. — Envoyez-lui-en un autre ; ne renoncez jamais. — Car les dédains dans le passé augmentent l'amour dans l'avenir. — Si elle fait la moue, ce n'est pas en haine de vous, — mais au contraire pour vous rendre plus amoureux. — Si elle vous gronde, ce n'est pas pour vous congédier ; — car ces folles-là sont furieuses si on les laisse seules. — Ne vous rebutez pas, quoi qu'elle vous dise. — Par *retirez-vous*, elle n'entend pas *partez* ! — Flattez, louez, vantez, exaltez ses grâces : — si noire qu'elle soit, dites-lui qu'elle a une figure d'ange. — L'homme qui a une langue, je le dis, n'est pas un homme — si, avec sa langue, il ne sait pas gagner une femme.

LE DUC.

— Mais celle dont je parle est promise par ses parents — à un jeune homme de qualité : — et elle est si sévèrement tenue à l'écart des hommes — que, pendant le jour, nul n'a accès près d'elle.

VALENTIN.

— Eh bien, j'essaierais de l'aborder la nuit.

LE DUC.

— Oui, mais les portes sont si bien fermées, et les clefs si bien serrées — que pas un homme ne peut l'approcher la nuit.

VALENTIN.

— Qui empêche d'entrer par sa fenêtre ?

LE DUC.

— La chambre est à une telle hauteur, et la muraille en est si escarpée, qu'on ne peut pas y grimper — sans risque évident de la vie.

VALENTIN.

— Eh bien, une échelle, artistement faite de cordes—et pendue à deux crochets bien ancrés, — suffirait, pour escalader la tour de la nouvelle Héro, — au Léandre hardi qui tenterait l'aventure.

LE DUC.

— Maintenant, si tu es un gentilhomme de race, — enseigne-moi où je puis avoir une échelle pareille.

VALENTIN.

— Quand vous en serviriez-vous ? Voyons, seigneur, dites-moi.

LE DUC.

— Ce soir même : car l'amour est comme un enfant — à qui il tarde d'avoir tout ce qu'il peut atteindre.

VALENTIN.

— Vers les sept heures je vous procurerai l'échelle.

LE DUC.

— Mais écoute bien : je veux y aller seul. — Comment pourrai-je transférer l'échelle là-bas ?

VALENTIN.

— Elle sera assez légère, monseigneur, pour que vous puissiez la porter — sous un manteau quelque peu long.

LE DUC.

— Un manteau long comme le tien fera-t-il l'affaire ?

VALENTIN.

— Oui, mon bon seigneur.

LE DUC.

Eh bien, laisse-moi voir ton manteau. — Je m'en procurerai un de la même longueur.

VALENTIN.

— Oh ! le premier manteau venu fera l'affaire, monseigneur.

LE DUC.

— Comment m'y prendrai-je pour porter un man-

teau?... — Voyons, laisse-moi essayer le tien sur moi.

Il arrache le manteau qui enveloppe Valentin, le met vite sur ses épaules et le fouille.

— Quelle est cette lettre ?

Lisant l'adresse.

Qu'y a-t-il ici ? A SILVIA !

Il fouille une autre poche et en tire l'échelle de corde.

— Et voici un engin propre à mes opérations !... — Je prendrai pour cette fois la liberté de briser le cachet.

Il ouvre la lettre et lit les vers suivants :

Mes pensers se réfugient nuitamment près de ma Silvia,  
Et ce ne sont que mes esclaves, à moi qui leur donne essor.  
Oh ! si leur maître pouvait aller et venir aussi prestement,  
Il s'irait lui-même loger où se nichent ces insensibles.

Les pensers, mes hérauts, reposent sur ton sein pur (7),  
Et moi, leur roi, moi qui les dépêche là-bas,  
Je maudis la grâce qui leur accorde cette céleste grâce,  
Parce que je voudrais pour moi-même la bonne fortune de mes sujets.

Je me maudis moi-même de les avoir envoyés,  
Puisqu'ils occupent l'asile où devrait être leur maître.

Qu'y a-t-il ici ?

*Silvia, cette nuit je te délivrerai.* — Oui, vraiment, et voici tout exprès l'échelle. — Eh quoi ! toi, qui n'es que le fils d'un Mérops, — tu aspirés, comme Phaëton, à guider le char divin, — au risque d'embraser le monde par ton audacieuse folie ! — Veux-tu donc atteindre les étoiles, parce qu'elles brillent au-dessus de toi ? — Va, vil intrus ! faquin outrecuidant ! — réserve tes sourires flagorneurs pour tes égales ! — Crois-le, c'est à ma clémence, et non à la stricte justice — que tu dois le privilège de partir d'ici. — Remercie-moi de cette faveur-là plus que de toutes celles — dont, trop généreux, je t'ai jusqu'ici comblé. — Mais si tu restes sur mon territoire

au-delà du délai — que la vitesse la plus expéditive — te donne pour quitter notre cour, — par le ciel, ma colère dépasser de beaucoup l'affection — que j'ai jamais eue pour ma fille, ou pour toi ! — Va-t'en ; je ne veux pas entendre tes vaines excuses : — si tu aimes ta vie, hâte-toi.

Le duc sort.

VALENTIN.

— Et pourquoi pas la mort plutôt qu'une vivante torture ? — Mourir, c'est être banni de moi-même, — et Silvia est moi-même ; être banni d'elle, — c'est encore l'être de moi : bannissement meurtrier ! — Quelle lumière est lumière, si Silvia n'est plus visible ? — Quelle joie est joie, si Silvia n'est plus là ? — Suffit-il de me figurer qu'elle est là ? — L'ombre de la perfection peut-elle me rassasier ? — La nuit, si je ne suis pas près de Silvia, — le rossignol est sans musique (8). — Le jour, si je n'aperçois pas Silvia, — je n'aperçois pas le jour. — Elle est mon essence ; et je cesse d'être, — si, par sa radieuse influence je ne suis — plus réchauffé, illuminé, caressé, vivifié ! — Je ne fuis pas la mort en fuyant l'arrêt de mort. — En restant ici, j'attends la mort, — mais, en fuyant d'ici, je fuis de la vie.

La nuit tombe.

Entrent PROTÉE et LANCE.

PROTÉE, à Lance.

Cours, page, cours, cours, et découvre-le.

LANCE, appelant.

Taiïaut ! Taiïaut !

PROTÉE.

Que vois-tu ?

LANCE.

Le lièvre que nous cherchons. Il n'a pas un poil sur la tête qui ne soit à Valentin.

PROTÉE.

Est-ce toi, Valentin ?

VALENTIN.

Non.

PROTÉE.

Qui donc alors ? son ombre ?

VALENTIN.

Non plus.

PROTÉE.

Quoi alors ?

VALENTIN.

Rien.

LANCE.

Est-ce que rien peut s'exprimer ? Maître, si je frappais ?

PROTÉE.

Qui veux-tu frapper ?

LANCE.

Rien.

PROTÉE, le retenant.

Drôle, je te le défends.

LANCE.

— Mais, monsieur, si je frappe, c'est sur rien : je vous en prie...

PROTÉE.

— Je te dis, coquin, que je te le défends... Ami Valentin, un mot.

VALENTIN.

— J'ai les oreilles bouchées : elles ne pourraient pas entendre — de bonnes nouvelles, tant elles sont déjà pleines des mauvaises.

PROTÉE.

— Eh bien, j'ensevelirai les miennes dans un profond silence, — car elles sont àpres, malsonnantes et tristes.

VALENTIN.

— Est-ce que Silvia est morte ?

PROTÉE.

Non, Valentin.

VALENTIN.

— Non, Valentin n'existe plus pour l'adorable Silvia. — Est-ce qu'elle m'a renié ?

PROTÉE.

Non, Valentin.

VALENTIN.

— Non, Valentin ne serait plus si Silvia l'avait renié.

LANCE, vivement.

— Monsieur, il y a une proclamation qui vous avantit.

PROTÉE.

— Qui t'a banni ! Oh ! voilà la nouvelle. — Banni d'ici ! banni de Silvia ! banni de moi, ton ami !

VALENTIN.

— Ah ! j'ai déjà dévoré cette douleur, — et j'en sens l'excès qui m'étouffe. — Silvia sait-elle que je suis banni ?

PROTÉE.

— Oui ! oui ! et elle a opposé à cet arrêt, — qui, encore irrévocqué, reste dans toute sa force, — une mer de ces perles liquides que quelques-uns appellent des larmes : — elle les a jetées aux pieds rudes de son père, — en s'agenouillant humblement elle-même — et en tordant ses bras qui, admirables de blancheur, — semblaient tout exprès pâlis pour la douleur. — Mais ni ses genoux pliés, ni ses mains pures tendues, — ni ses tristes soupirs, ni ses profonds gémisséments, ni ses larmes argentines — n'ont pu émouvoir l'inflexible vieillard : — si tu es pris, Valentin, il faut que tu meures ! — D'ailleurs, il a été tellement irrité par cette intercession de sa fille — qui implorait ta grâce, — qu'il l'a

consignée dans une étroite prison, — avec la cruelle menace de l'y laisser toujours.

VALENTIN.

— Tais-toi, à moins que le mot qui te reste à dire — n'ait quelque action funeste sur ma vie! — Si cela est, murmure-le à mon oreille — comme l'antienne finale de mon infinie douleur!

PROTÉE.

— Cesse de t'affliger de l'irremédiable, — et cherche le remède à ton affliction. — Le temps est le nourricier et le père de tout bien. — Si tu restes ici, tu ne peux plus voir ta bien-aimée, — et songe que rester, c'est abrégé ta vie. — L'espoir est le bâton de l'amoureux : pars en l'emportant, — et emploie-le contre les pensées décourageantes. — Tes lettres peuvent être ici, si tu n'y es plus : — adressées à moi, elles seront déposées — dans le sein lacté de ta bien-aimée. — Le temps n'est pas aux récriminations. — Viens, je vais te mener hors des portes de la cité, — et, avant de nous séparer, nous causerons à fond — de tout ce qui peut intéresser tes affaires d'amour. — Par amour pour Silvia, sinon pour toi-même, — mets-toi en garde contre le danger et viens avec moi.

VALENTIN.

— Je te prie, Lance, si tu vois mon page, — dis-lui de se dépêcher et de me rejoindre à la porte du Nord.

PROTÉE.

— Va, drôle, cherche-le... Viens, Valentin.

VALENTIN.

— Oh! ma chère Silvia! malheureux Valentin! —

Protée et Valentin sortent.

LANCE.

Je ne suis qu'un nigaud, voyez-vous; et pourtant j'ai assez d'esprit pour croire que mon maître est une espèce de coquin: mais s'il n'est qu'un coquin ordinaire, peu importe... Nul être vivant ne sait encore que je suis amou-

reux, et pourtant je suis amoureux... Mais un attelage de chevaux n'arracherait pas de moi ce secret-là, ni un seul aveu sur l'objet de mon amour, et pourtant c'est une femme. Mais je ne dirai jamais ce qu'est cette femme. Et pourtant, c'est une fille de ferme... Pourtant, elle n'est plus fille, car elle a fait beaucoup jaser ; pourtant si ! elle est fille, car elle est fille de ferme chez son maître, et elle sert pour des gages... Elle a plus de qualités qu'un épagnoul, ce qui est beaucoup pour une simple chrétienne. Voici le raisiné de ses qualités :

Il tire un papier de sa poche.

*Imprimis : elle peut chercher et rapporter.* Eh bien, un cheval ne peut pas faire plus ; et même, un cheval ne peut pas chercher, il ne peut que rapporter : ainsi elle vaut mieux qu'une rosse... *Item. Elle sait traire :* voilà une vertu suave, voyez-vous, chez une fille qui a les mains propres.

Entre DILIGENCE.

DILIGENCE.

Eh bien, signor Lance, quelles nouvelles Votre Seigneurie?...

LANCE, l'interrompant.

Mon seigneur ne rit pas.

DILIGENCE.

Bon. Toujours votre vieux défaut : jouer sur les mots ! Voyons, quelles nouvelles avez-vous sur ce papier ?

LANCE.

Les nouvelles les plus noires que tu aies jamais ouïes.

DILIGENCE.

Comment, mon cher, noires ?

LANCE.

Oui, noires comme de l'encre.

DILIGENCE.

Laisse-moi les lire.





LANCE.

Foin ! bourrique ! Tu ne sais pas lire.

DILIGENCE.

Tu mens, je sais.

LANCE.

Je vais t'examiner. Dis-moi : qui t'a mis au monde ?

DILIGENCE.

Morbleu, c'est le fils de mon grand-père.

LANCE.

Oh ! l'illettré benêt ! c'est le fils de ta grand'mère : ceci prouve que tu ne sais pas lire (9).

DILIGENCE.

Allons, imbécile, allons ; examine-moi sur ton papier.

LANCE.

Tiens ! Saint-Nicolas te soit en aide !

Il lui tend le papier.

DILIGENCE, lisant.

*Imprimis, ... elle sait traire.*

LANCE.

Oui, ça, elle le sait.

DILIGENCE.

*Item, elle brasse d'excellente bière.*

LANCE.

De là vient le proverbe : bénis soient ceux qui brassent d'excellente bière !

DILIGENCE.

*Item, elle sait faire un point.*

LANCE.

C'est un point capital.

DILIGENCE.

*Item, elle sait tricoter.*

LANCE.

Une fille qui sait tricoter chausse parfaitement son homme.

DILIGENCE.

*Item, elle lave et ramone elle-même.*

LANCE.

Une vertu toute spéciale : elle n'a pas besoin qu'on la lave ni qu'on la ramone.

DILIGENCE.

*Item, elle peut filer.*

LANCE.

Je serai heureux comme un rouet, si elle file assez pour gagner sa vie.

DILIGENCE.

*Item, elle a une foule de vertus innommées.*

LANCE.

Autant dire des vertus bâtarde, lesquelles ne connaissent point leurs parents et par conséquent n'ont pas de noms.

DILIGENCE.

Ici suivent ses défauts.

LANCE.

Sur les talons de ses vertus.

DILIGENCE.

*Item, il ne faut pas l'embrasser à jeun, en raison de son haleine.*

LANCE.

Soit ! Ce défaut-là peut se corriger avec un déjeuner.  
Continue.

DILIGENCE.

*Item, elle a le palais trop délicat.*

LANCE.

Ça fait compensation pour l'haleine trop forte.

DILIGENCE.

*Item, elle parle en dormant.*

LANCE.

Peu importe, si elle ne dort pas quand elle parle.

DILIGENCE.

*Item, elle a la parole lente.*

LANCE.

Oh ! le butor qui met ça parmi ses défauts ! Avoir la parole lente, pour une femme, ce n'est qu'une vertu. Je t'en prie, efface-ça et mets-le en tête de ses qualités.

DILIGENCE.

*Item, elle est coquette.*

LANCE.

Efface-ça aussi : c'est un legs d'Ève à ses filles, on ne peut pas le leur retirer.

DILIGENCE.

*Item, elle n'a pas de dents.*

LANCE.

Ça ne me fait rien non plus ; car j'aime la croûte.

DILIGENCE.

*Item, elle est hargneuse.*

LANCE.

Qu'importe, puisqu'elle n'a pas de dents pour mordre !

DILIGENCE.

*Item, elle goûte fort la liqueur.*

LANCE.

Si la liqueur est bonne, elle doit la goûter ; elle ne le ferait pas, que je le ferais, moi ! Il faut goûter les bonnes choses.

DILIGENCE.

*Item, elle est trop libérale.*

LANCE.

De sa parole, ça ne se peut pas, car il est écrit plus haut qu'elle l'a fort lente ; de sa bourse, ça ne sera pas, car j'en tiendrai les cordons ; d'autre chose, ça se peut, car je n'en puis mais. Allons, poursuis !

DILIGENCE.

*Item, elle a plus de cheveux que d'esprit, plus de défauts que de cheveux, et plus d'écus que de défauts.*

LANCE.

Halte-là ! Je la prends. Elle a été à moi et pas à moi deux ou trois fois, dans cet article. Répète la phrase encore une fois.

DILIGENCE.

*Item, elle a plus de cheveux que de cervelle.*

LANCE.

*Plus de cheveux que de cervelle... Ça se peut. Je vais le démontrer. Le couvercle de la salière cache le sel, il est dix fois plus volumineux que le sel ; de même, les cheveux, couvrant la cervelle, sont plus volumineux que la cervelle : le contenu est moindre que le contenant. Après ?*

DILIGENCE.

*Plus de défauts que de cheveux.*

LANCE.

Ça, c'est monstrueux. Plût au ciel que ça n'y fût pas !

DILIGENCE.

*Et plus d'écus que de défauts.*

LANCE.

Eh bien, ce mot-là rend les défauts charmants. Alors, je la prends : et s'il y a mariage, comme rien n'est impossible...

DILIGENCE.

Alors ?

LANCE.

Eh bien, alors, je te dirai que ton maître t'attend à la porte du Nord.

DILIGENCE.

Moi ?

LANCE.

Oui, toi ! Qui es-tu donc ? Il en a attendu de meilleurs que toi.

DILIGENCE.

Et faut-il que j'aille à lui ?

LANCE.

Il faut que tu coures à lui, car tu es resté ici si longtemps qu'il ne suffirait pas d'y aller.

DILIGENCE.

Pourquoi ne me le disais-tu pas plus tôt? Peste soit de tes lettres d'amour!

Il sort.

LANCE.

Va-t-il être secoué pour avoir lu ma lettre! Le drôle malappris qui veut se fourrer dans des secrets! Suivons-le. Ça me réjouira de voir corriger ce garnement-là!

Il sort.

## SCÈNE XII.

[Milan. Dans le palais ducal.]

Entrent le DUC et THURIO, puis PROTÉE, qui se tient quelque temps au fond du théâtre.

LE DUC.

— Sire Thurio, rassurez-vous; elle vous aimera, — maintenant que Valentin est banni de sa vue.

THURIO.

— Depuis qu'il est exilé, elle me méprise encore davantage; — elle a maudit ma société et m'a tellement insulté — que j'ai désespéré de l'obtenir.

LE DUC.

— Cette faible impression d'amour est — comme une figure taillée dans la glace qu'une heure de chaleur — dissout et déforme. — Un peu de temps fondra la glace de ses pensées, — et l'indigne Valentin sera oublié.

Il aperçoit Protée.

— Eh bien, sire Protée? Votre compatriote — est-il parti, conformément à notre édit?

PIETRO. s'avançant.

— Il est parti, avec son épouse.

LE DUC.

Ma fille prend son départ avec douleur.

PIETRO.

— Un peu de temps, monsieur, taira ce chagrin.

LE DUC.

— Je le crois, mais Thurio ne le pense pas. — Proté, le  
nomme romain que j'ai de toi. — après les preuves de dé-  
vouement que tu m'as données, — m'encourage encore à se  
ranger à toi.

PIETRO.

— For your sake I will not be loyal envers Votre Grâce,  
— que je cesse de vivre en possession de vos grâces!

LE DUC.

— Tu sais combien je désirerais conclure — l'alliance  
entre sire Thurio et ma fille?

PIETRO.

— OUI, monsieur.

LE DUC.

— Et tu n'oses pas non plus, je pense, — combien  
elle est opposée à mes desirs?

PIETRO.

— Elle l'est, monsieur, quand Valentin était ici.

LE DUC.

— OUI, mais elle persiste dans sa perversité. — Que  
pourrions-nous faire pour amener la douzelle à oublier—  
l'amour de Valentin et à aimer sire Thurio?

PIETRO.

— Le meilleur moyen est de taxer Valentin — de fausseté,  
de cocardise et de roture : — trois choses que les femmes  
haïssent profondément.

LE DUC.

— OUI, mais elle croira que c'est la haine qui parle.

PROTÉE.

— Oui, si c'est un ennemi de Valentin qui affirme la chose. — Aussi faut-il qu'elle soit dite, avec des détails probants, — par quelqu'un qu'elle regarde comme son ami.

LE DUC.

— Eh bien, vous-même, chargez-vous de le calomnier.

PROTÉE.

— Ah ! c'est à quoi je répugne, monseigneur. — C'est un vilain rôle pour un gentilhomme ; — spécialement, contre un ami intime !

LE DUC.

— Puisque vos éloges ne sauraient le servir, — vos calomnies ne sauraient lui faire tort. — Prenez donc ce rôle sans scrupule, — à la prière de votre ami.

PROTÉE.

— Vous m'avez décidé, monseigneur. Si je puis y réussir — par une médisance quelconque, — elle cessera bientôt de l'aimer. — Mais, en admettant que je déracine son amour pour Valentin, — il ne s'en suit pas qu'elle aimera sire Thurio.

THURIO.

— Aussi, quand vous déviderez son amour, — de peur qu'il ne s'embrouille et ne soit plus bon à rien, — vous devez avoir soin de le pelotonner sur moi : — ce qui doit être fait en m'exaltant autant — que vous ravalerez sire Valentin.

LE DUC.

— Protée, nous nous confions à vous dans cette affaire, — sachant par Valentin — que vous avez déjà fixé ailleurs le culte de votre amour, — et que vous êtes incapable d'apostasier si vite en changeant d'inclination. — Sur cette garantie, je veux que vous soyez admis — à conférer avec Silvia en toute liberté. — Elle est morose, triste, mélancolique, — mais, en souvenir de votre ami, elle sera

contente de vous voir. — Alors, vous pourrez la disposer par la persuasion — à haïr le jeune Valentin et à s'éprendre de mon ami.

PROTÉE.

— Je ferai tout ce que je pourrai. — Mais vous, sire Thurio, vous n'êtes pas assez insinuant. — Vous devriez engluer ses sympathies — dans des sonnets plaintifs dont les rimes savantes — ne devraient offrir que vœux de dévouement.

LE DUC.

— Oui, grande est la force de la poésie, fille du ciel.

PROTÉE.

— Dites à Silvia que, sur l'autel de sa beauté, — vous sacrifiez vos larmes, vos soupirs, votre cœur ! — Écrivez jusqu'à ce que votre encrier soit sec, et remplissez-le — alors de vos pleurs ; puis, composez quelques vers touchants — qui lui révèlent un si parfait amour. — Pour cordes à sa lyre il avait des nerfs de poète, cet Orphée — dont la touche d'or pouvait attendrir l'acier et les pierres, — apprivoiser les tigres et forcer les léviathans énormes — à quitter les abîmes insondés pour danser sur la plage ! — Après ces élégies affreusement lamentables, — rendez-vous la nuit sous la fenêtre de votre belle — avec quelque suave sérénade : chantez sur les instruments — une mélodie éplorée. Le silence funèbre de la nuit — accompagnera bien votre douleur doucement gémissante. — Ce n'est que comme cela que vous l'obtiendrez.

LE DUC.

— Cette tactique montre que tu as été amoureux.

THURIO.

— Et je veux ce soir même mettre ton avis en pratique. — Ainsi, suave Protée, mon directeur, — allons de ce pas dans la cité — choisir quelques musiciens habiles. — J'ai



un sonnet qui fera parfaitement l'affaire, — comme prélude à ton beau programme.

LE DUC.

— A l'œuvre, messieurs !

PROTÉE.

— Nous resterons auprès de Votre Grâce jusqu'après souper : — et ensuite nous arrêterons nos plans.

LE DUC.

— Non ! tout de suite à l'œuvre ! je vous excuserai.

ils sortent.

### SCÈNE XIII.

[Une forêt, près de Mantoue.]

Entrent plusieurs BANDITS.

PREMIER BANDIT.

— Camarades, rangez-vous. Je vois un passant.

DEUXIÈME BANDIT.

— Quand il y en aurait dix, ne reculons pas, tombons dessus.

Entrent VALENTIN et DILIGENCE.

TROISIÈME BANDIT, se mettant devant Valentin.

— Halte-là, monsieur ! jetez-nous ce que vous avez sur vous ; — sinon, nous allons vous asseoir et vous dévaliser.

DILIGENCE, à Valentin.

— Nous sommes perdus, monsieur ! Ce sont les bandits — dont tous les voyageurs ont si grand'peur.

VALENTIN.

— Mes amis...

VIII.

PREMIER BANDIT.

— Ce n'est pas ça, n'est-ce pas ? — dans quelques semaines.

DEUXIÈME BANDIT.

— Paix ! nous devons écouter.

TROISIÈME BANDIT.

— Oui, par ma barbe, nous le devons : — car c'est un *casus* *irrevocabilis*.

VALENTIN.

— Sachez donc que j'ai peu de temps à perdre. — Je suis un homme traqué par l'aiversité. — J'ai pour toute richesse ces pauvres habillements : — si vous m'en dépouillez, — vous prendrez en substance tout ce que je possède.

QUATRIÈME BANDIT.

— Ou vous rendez-vous ?

VALENTIN.

A Vérole.

PREMIER BANDIT.

— D'où êtes-vous venu ?

VALENTIN.

De Milan.

TROISIÈME BANDIT.

— Y avez-vous séjourné longtemps ?

VALENTIN.

— Quelque seize mois. J'aurais pu y rester plus longtemps, — si la fortune tortueuse ne m'en avait chassé.

PREMIER BANDIT.

— Quoi ! auriez-vous été banni de Milan ?

VALENTIN.

Je l'ai été.

DEUXIÈME BANDIT.

Pour quel méfait ?

VALENTIN.

— Pour un acte que je ne puis raconter maintenant sans tourment. — J'ai tué un homme dont je regrette beaucoup

la mort, -- mais pourtant je l'ai égorgé vaillamment dans un combat, -- sans avantage déloyal ni basse trahison.

PREMIER BANDIT.

— Eh bien, ne regrettez rien, s'il en est ainsi. — Comment ! vous avez été banni pour une pareille peccadille !

VALENTIN.

— Je l'ai été, et je me tiens pour heureux de cette condamnation.

PREMIER BANDIT.

— Possédez-vous les langues ?

VALENTIN.

— Une jeunesse voyageuse m'a valu ce privilège, -- sans lequel j'aurais été souvent bien embarrassé.

TROISIÈME BANDIT.

— Par la tonsure du gras chapelain de Robin-Hood (10), -- ce compagnon serait un bon roi pour notre bande farouche.

PREMIER BANDIT.

— Prenons-le... Messieurs, un mot !

Les brigands se retirent à l'écart et se consultent à voix basse.

DILIGENCE.

Maître, soyez l'un d'eux. — C'est une honorable espèce de voleurs.

VALENTIN.

— Assez, coquin !

DEUXIÈME BANDIT, s'avançant, à Valentin.

— Dites-nous, avez-vous encore quelque ressource ?

VALENTIN.

— Aucune autre que ma fortune.

TROISIÈME BANDIT.

— Sachez donc que quelques-uns de nous sont des gentilshommes -- que la furie d'une jeunesse indisciplinée -- a chassés de la société légale. -- Moi-même j'ai été banni de

Vérone — pour avoir tenté d'enlever une dame, — une léritière, alliée de près au duc.

DEUXIÈME BANDIT.

— Et moi, de Mantoue, pour un gentilhomme — que, dans une boutade, j'ai poignardé au cœur.

PREMIER BANDIT.

— Et moi, pour quelque menu crime comme ceux-là. — Mais venons au fait... Nous vous avons dit nos fautes — pour excuser à vos yeux notre existence irrégulière. — Sur ce, considérant que vous êtes orné — d'une belle prestance, que, d'après votre propre dire, — vous êtes linguiste, que vous êtes l'homme par excellence — dont nous avons besoin dans notre profession...

DEUXIÈME BANDIT.

— Qu'enfin et surtout, vous êtes un banni, — nous traitons avec vous : — consentez-vous à être notre général, — et, faisant de nécessité vertu, — à vivre, comme nous, dans cette solitude ?

TROISIÈME BANDIT.

— Que dis-tu ? Veux-tu être de notre clique ? — Dis oui, et tu seras notre capitaine à tous ; — nous te ferons hommage et, gouvernés par toi, — nous t'aimerons comme notre chef et notre roi.

PREMIER BANDIT.

— Mais si tu dédaignes nos politesses, tu es mort.

DEUXIÈME BANDIT.

— Tu ne vivras pas pour te targuer de nos avances.

VALENTIN.

— J'accepte votre offre, et je veux vivre avec vous, — pourvu que vous ne commettiez pas d'outrages — sur de simples femmes ou de pauvres passants.

TROISIÈME BANDIT.

— Non, nous avons horreur de ces viles et lâches pratiques. — Allons, viens avec nous, nous allons t'introduire

dans nos bandes, — et te montrer tous nos trésors, — lesquels sont, comme nous-mêmes, à ta disposition.

Ils sortent.

## SCÈNE XIV.

[Milan. Sous les fenêtres de Silvia. Clair de lune.]

Entre PROTÉE.

PROTÉE.

— Déjà j'ai trahi Valentin, — et maintenant il faut que je trompe Thurio. — Sous prétexte de parler pour lui, — j'ai la liberté d'avancer mon propre amour ; — mais Silvia est trop honnête, trop sincère, trop sainte — pour se laisser corrompre par mes offres indignes. — Quand je lui proteste de ma loyauté vraie, — elle me rétorque ma fausseté envers mon ami. — Quand je consacre mes vœux à sa beauté, — elle me rappelle que je me suis parjuré — en manquant de foi à Julia que j'aimais. — Nonobstant toutes ces vives railleries — dont la moindre devrait amortir l'espoir d'un amant, — mon amour est comme un épagneul : plus elle le rebute, — plus il est tendre et caressant pour elle. — Mais voici Thurio : nous allons maintenant sous la fenêtre de Silvia, — pour lui donner une sérénade.

THURIO arrive avec des musiciens.

THURIO.

— Eh bien, messire Protée, vous vous êtes donc glissé ici avant nous ?

PROTÉE.

— Oui, gentil Thurio : vous le savez, l'amour — a le talent de se glisser là où il ne peut aller.

THURIO.

— Hé ! mais j'espère, monsieur, que vous n'êtes pas ici.

PROTÉE.

— Si fait, monsieur : autrement je n'y serais pas.

THURIO.

— Qui donc ? Silvia ?

PROTÉE.

Oui, Silvia. Pour votre compte.

THURIO.

— Prenez mes remerciements pour le vôtre.

Aux musiciens.

Eh bien, messieurs, — accordons-nous, et exécutons vigoureusement !

Les musiciens, précédés par Protée et par Thurio, vont se placer sous les fenêtres de Silvia. Un HOTELIER entre, accompagné de JULIA, déguisée en page. Tous deux se tiennent à distance.

L'HOTELIER.

Eh bien ! mon jeune hôte, vous avez l'air tout à la colique : pourquoi ça, je vous prie ?

JULIA.

Ma foi, mon hôte, parce que je ne peux pas être gai.

L'HOTELIER.

Eh bien ! nous allons vous rendre gai : je vous mène à un endroit où vous entendrez de la musique, et où vous verrez le gentilhomme que vous demandâtes.

JULIA.

Mais est-ce que je l'entendrai parler ?

L'HOTELIER.

Oui, certainement.

JULIA.

Quelle musique pour moi !

L'orchestre commence.

L'HOTELIER.

Attention ! attention !

JULIA.

Est-il donc parmi ces gens-là ?

L'HOTELIER.

Qui : mais silence, écoutons-les.

CHANSON.

Quelle est cette Silvia ? qu'est-elle,  
Que tous nos pères la vantent ?  
Sainte, belle et sage elle est !  
Le ciel lui prêta toutes les grâces  
Qui pouvaient la faire admirer.

Est-elle aussi bonne que belle ?  
Oui, car la beauté vit de bonté.  
L'amour cherche dans ses yeux  
Le remède à son aveuglement,  
Et, l'y trouvant, il s'y installe.

Chantons donc à Silvia  
Que Silvia est parfaite ;  
Elle surpasse tout être mortel  
Habitant cette triste terre.  
Apportons-lui nos couronnes.

L'HOTELIER, à Julia.

Eh bien ! vous êtes plus triste encore que tout à l'heure ?  
Qu'avez-vous donc, l'ami ? La musique ne vous plait pas ?

JULIA.

Vous faites erreur. C'est le musicien qui ne me plait pas.

L'HOTELIER.

Pourquoi donc, mon joli damoiseau ?

JULIA.

Il joue faux, bon père.

L'HOTELIER.

Comment ? les cordes sont-elles hors de ton ?

REN.

Surtout, pourant il joue si faux qu'il finisse la nuit  
telque de mon cœur.

L'HÔTELIER.

Vous avez l'oreille bien sensible.

REN.

Où, je voudrais être sourde ! C'est pour mon cœur un  
souffrance.

L'HÔTELIER.

Je ne s'aperçoit que vous n'aimez pas la musique.

REN.

Pas de mot, quand elle détonne ainsi.

L'HÔTELIER.

Écoutez, la belle variation !

REN.

C'est la variation qui est tout le mal.

L'HÔTELIER.

Vous voudriez qu'ils jouassent toujours la même chose.

REN.

Je voudrais qu'on ne jouât qu'un seul air... Mais, dis-  
moi, mon hôte, est-ce que ce seigneur Protée, de qui nous  
parlons, va souvent chez cette dame ?

L'HÔTELIER.

Je vous dirai ce que Lance, son homme, m'a dit : il l'aime  
outre mesure.

REN.

Où est Lance ?

L'HÔTELIER.

Il est allé chercher son chien : et demain, par ordre de  
son maître, il doit le porter en présent à cette dame.

La musique cesse.

JULIA.

Silence ! rangez-vous ! Voici la compagnie qui se sépare.  
L'hôtelier s'étend au fond de la scène, comme un homme qui se dispose  
à dormir.



PROTÉE.

— Messire Thurio, ne craignez rien ! je plaiderai si bien  
— que vous déclarerez parfaite ma manœuvre.

THURIO.

— Où nous retrouverons-nous ?

PROTÉE.

Au puits de Saint-Grégoire.

THURIO.

Au revoir.

Thurio et les musiciens sortent.

SILVIA paraît au balcon de sa fenêtre.

PROTÉE.

— Madame, bonsoir à Votre Grâce !

SILVIA.

— Je vous remercie de votre musique, messieurs. — Qui  
donc vient de parler ?

PROTÉE.

— Un homme que vous sauriez vite reconnaître à sa voix,  
— si vous reconnaissiez, madame, la pure sincérité de son  
cœur.

SILVIA.

— Sire Protée, ce me semble ?

PROTÉE.

Oui, gentille dame, sire Protée, votre serviteur.

SILVIA.

— Quel est votre désir ?

PROTÉE.

D'accomplir le vôtre.

SILVIA.

— Soyez satisfait, je désire justement ceci — que vous  
rentriez vite vous mettre au lit. — Ah ! homme subtil, par-  
jure, fourbe, déloyal ! — Me crois-tu donc assez frivole,  
assez étourdie, — pour me laisser séduire par tes flatteries,

— Tu frot les promesses ont fait tant de dupes? — h-tourne, retourne faire réparation à ton amant. — Tu moi, par cette pille rime de la nuit! je le jure, — je n'ai n-ouïsée l'accéder à ta requête, — que je te mépris par ta coupable demande. — et que tout à l'heure je vas n-approcher — ce moment même que je perds à te parler.

PROTE.

— Je reconnais, deux amour, que j'ai aimé une dame: — mais elle est morte.

JULIA, à part.

Pour te démentir, je n'aurais qu'à parler; — car je suis sûre qu'elle n'est pas enterrée encore.

SILVIA.

— Admettons qu'elle le soit. Mais Valentin, ton ami, — est vivant, et c'est à lui, tu en es témoin toi-même, — que je suis fiancée. N'as-tu pas honte — de l'outrager ainsi par tes importunités?

PROTE.

— J'ai appris également que Valentin est mort.

SILVIA.

— Eh bien! suppose-moi morte aussi; car dans sa tombe, — sois-en sûr, est enseveli mon amour.

PROTE.

— Charmante dame, laissez-moi l'exhumer.

SILVIA.

— Va au tombeau de ta maîtresse, et évoque-la; — ou, au moins, enterre ton amour avec le sien.

JULIA, à part.

Il n'entend pas cela.

PROTÉE.

— Madame, puisque votre cœur est si endurci, — accordez du moins à mon amour votre portrait, — le portrait qui est pendu dans votre chambre. — A lui je parlerai, à lui j'adresserai mes soupirs et mes larmes. — Car, puisque la

substance de vos perfections — est consacrée à un autre, je ne suis plus qu'une ombre, — et c'est à votre ombre que je veux reporter mon amour vrai !

JULIA, à part.

— Si vous la possédiez en substance, pour sûr, vous la tromperiez, — et bientôt vous n'en auriez fait qu'une ombre, comme moi.

SILVIA.

— J'ai grande répugnance à être votre idole, monsieur ; — mais, puisque le mensonge vous dispose si bien — à encenser des ombres et à adorer des formes menteuses, — envoyez chez moi demain matin, et je vous l'enverrai. — Sur ce, dormez bien.

PROTÉE.

Aussi bien que les misérables — qui attendent leur exécution pour la matinée. —

Silvia se retire du balcon. Protée sort.

JULIA, secouant l'hôtelier.

L'hôtelier, voulez-vous partir ?

L'HOTELIER, se réveillant.

Foi de crétin, j'étais profondément endormi.

JULIA.

Dites-moi, où loge messire Protée ?

L'HOTELIER.

Chez moi, parbleu ! Je crois vraiment qu'il est presque jour.

JULIA.

— Pas encore ; mais c'est bien la plus longue nuit — que j'aie jamais passée, et la plus accablante.

Ils sortent.

Le jour se lève. Entre EGLAMOUR en habit de deuil.

EGLAMOUR.

— Voici l'heure où madame Silvia — m'a prié de venir,

pour connaître ses intentions. — Il y a quelque importante affaire à laquelle elle veut m'employer. — Madame! madame!

SILVIA, parvient à son balcon.

— Qui appelle?

EGLAMOUR.

Votre serviteur, votre ami — qui attend les ordres de Votre Grâce.

SILVIA.

— Sire Eglamour, mille bonjours.

EGLAMOUR.

— Autant, noble dame, à vous-même! — Conformément aux injonctions de Votre Grâce, — je suis venu ainsi de bonne heure, pour savoir quel service — vous voulez bien exiger de moi.

SILVIA.

— O Eglamour! tu es un gentilhomme — (ne crois pas que je te flatte, car je jure que non) — vaillant, sage, comptissant, accompli. — Tu n'es pas sans savoir quelle tendre inclination — j'ai pour le proscrit Valentin, — et comment mon père voudrait me forcer à épouser — ce fat de Thurio que j'abhorre du fond de l'âme. — Toi-même, tu as aimé; et je t'ai entendu dire — qu'aucun malheur ne t'a navré le cœur — autant que la mort de ta dame, de ta bien-aimée, — et que, sur sa tombe, tu as fait vœu de chasteté éternelle! — Eglamour, je voudrais rejoindre Valentin — à Mantoue où j'apprends qu'il s'est fixé; — et, comme les routes sont dangereuses à traverser, — je te demande ta digne compagnie, — à toi dont la foi et l'honneur m'inspirent toute confiance. — N'objecte pas la colère de mon père, Eglamour, — mais pense à ma douleur, la douleur d'une femme! — et à la légitimité de cette évasion — qui me préserve d'une union sacrilège, — que le ciel et la fortune récompenseraient par d'éternelles misères. — Je te le

demande, c'est le vœu d'un cœur — aussi plein de chagrins que l'Océan de sables, — accompagne-moi, viens avec moi. — Sinon, tiens caché ce que je t'ai dit, — et je me risquerai à partir seule.

EGLAMOUR.

— Madame, je compâti à des douleurs — qui procèdent, je le sais, d'une vertueuse affection, — et je consens à partir avec vous, — aussi insouciant de ce qui peut m'arriver — que désireux de vous voir heureuse. — Quand voulez-vous partir ?

SILVIA.

Ce soir même.

EGLAMOUR.

— Où vous rejoindrai-je ?

SILVIA.

A la cellule de frère Patrick, — où je veux porter une pieuse confession.

EGLAMOUR.

— Je ne ferai pas attendre Votre Grâce. — Bonjour, gentille dame.

SILVIA.

Bonjour, cher sire Eglamour.

*Silvia se retire du balcon. Eglamour s'en va.*

Entre LANCE, conduisant son chien.

LANCE.

Quand on a un serviteur qui se conduit comme un mâtin, voyez-vous, ça va mal. Un être que j'ai soigné tout petit ! un être que j'ai sauvé de la noyade, quand trois ou quatre de ses frères et sœurs aveugles y allaient, que j'ai élevé de façon à faire dire précisément au monde : *voilà comme je voudrais élever un chien !* Eh bien, je suis chargé de le remettre en présent à madame Silvia, de la part de mon maître, et à

prenez-vous à m'entraîner dans la salle à manger qu'il me saute sur les épaules et m'entraîne sa cuisse de chapon. Oh! c'est une chose affreuse quand un maître ne sait pas se tenir dans toutes les sociétés. Je voudrais en avoir un, pour ainsi dire, qui prendrait son parti d'être un véritable chien. C'est en quelque sorte un chien pour tout faire. Si je n'ai pas eu mes chiens que j'ai et pris sur moi la faute qu'il avait de commettre, je suis positivement qu'il aurait été tenu pour un chien qui n'existe. Il aurait souffert pour moi, mais en vain. Monsieur va se fourrer dans la machine de tous ces autres chiens gentillâtres, sous la table du maître. Mais ne m'en passez-moi le mot! le temps de mes chiens, vous assisterez le sentinelle. *À la porte le chien, à l'entrée le chien, à l'arrivée le chien? Chassez-le dehors, à l'arrivée le chien, à l'entrée le chien. Moi, qui avais toujours de mes chiens, je savais que c'était Crabe.* — *Vous ne m'avez rien dit de votre côté les chiens: Ami, comment vous en êtes-vous tenu à votre chien? ... Oui, monsieur, répondit-il. Vous savez l'homme plus injuste envers moi.* — *Comment vous en êtes-vous tenu à votre chien que vous savez.* — *Vous ne savez pas le chien, me fusse de la chambre.* — *Comment vous en êtes-vous tenu à votre chien pour leur serviteur?* — *Comment vous en êtes-vous tenu à votre chien, je ne suis pas laissé mettre aux ceps pour les chiens, sans quoi il aurait été évadé, je ne sais pas, au moins pour des oies qu'il avait mangées, sans quoi il aurait été évadé.*

— *Seigneur, monsieur, bon.*

— *Vous y pensez plus maintenant? Mais moi, monsieur, je ne pense à la fin que vous m'avez faite, quand j'ai pris mon singe de ma femme Silvia, est-ce que je ne l'avais pas soigneusement fait pour vous? Mais sur moi et de faire comme je fais? Eh bien, pour l'usage, pour lever la patte et arroser le vertueux, pour l'usage? Mais ne jamais vu faire une pareille faute?*

Entrent PROTÉE et JULIA, toujours vêtue en page.

PROTÉE.

— Sébastien est ton nom? Tu me plais, — et je vais t'employer tout à l'heure.

JULIA.

— A tout ce qui vous plaira. Je ferai ce que je pourrai.

PROTÉE.

— J'y compte.

À Lance.

Eh bien, maraud, fils de putain que vous êtes, — où donc avez-vous flâné ces deux jours-ci? —

LANCE.

Pardine, monsieur, j'ai porté à madame Silvia le chien que vous m'avez dit.

PROTÉE.

Et que dit-elle de mon petit bijou?

LANCE.

Pardon, elle dit que votre chien est un mâtin, et elle ajoute qu'un grognement est tout le remerciement que mérite un pareil cadeau.

PROTÉE.

Mais elle a accepté mon chien?

LANCE.

Non vraiment. Je le ramène ici avec moi.

PROTÉE.

Comment! tu lui as offert celui-ci de ma part?

LANCE.

Oui, monsieur. L'autre écureuil m'avait été volé sur la place du marché par les valets du bourreau; et alors je lui ai offert le mien propre qui est un chien dix fois gros comme le vôtre, et ainsi le cadeau n'en était que plus considérable.

PROTE.

— Alors, va-t-en Julia et retrouve mon chien, — sans le laisser jamais en ma présence. — Hors d'ici, te dis-je! — Où est-il à tout le moins?

Lance se met.

— Un mardi qu'on me met continuellement en afrot!  
— Sébastien, je te mets à mon service, — en partie parce que, à l'usage d'un jeune homme — qui fasse mes affaires avec quelque discrétion. — car il n'y a pas à se fier à ce monde-là. — Mais surtout pour ta mine et pour ta tenue — qui, à ce que l'on m'a écrit, — annoncent une excellente éducation, une heureuse et bonne nature. — Voilà, sache-le bien, pourquoi je t'accepte. — Pars immédiatement, emporte cet argent. — et remets-le à madame Silvia... — Elle m'aimait bien, celle qui me le donna.

JULIA.

— Il paraît que vous ne l'aimiez pas puisque vous vous défaites de ce gage : — elle est morte, sans doute?

PROTE.

Non pas : je crois qu'elle vit.

JULIA.

— Hélas!

PROTE.

Pourquoi cries-tu : hélas?

JULIA.

— Je ne puis m'empêcher de la plaindre.

PROTE.

Pourquoi la plains-tu?

JULIA.

— Parce qu'elle vous aimait, je crois, autant — que vous aimez votre madame Silvia. — Elle songe à celui qui a oublié son amour, — et vous raffolez de celle qui ne se soucie pas du vôtre. — C'est dommage de voir tant d'amour contraire; — et y penser me fait crier : hélas!



PROTÉE.

— Allons ! donne-lui cet anneau, et en même temps — cette lettre.

Il lui montre la fenêtre de Silvia.

Voilà sa chambre. Dis à ma dame — que je réclame son divin portrait promis par elle. — Ton message terminé, reviens vite à ma chambre — où tu me retrouveras, triste et solitaire.

Protée sort.

JULIA.

— Combien de femmes se chargeraient d'un pareil message ? — Hélas, pauvre Protée ! tu as pris — un renard pour berger de tes brebis. — Hélas, pauvre folle ! pourquoi plains-tu celui — qui te dédaigne de tout son cœur ? Lui, — c'est parce qu'il en aime une autre, qu'il me dédaigne : — moi, c'est parce que je l'aime, que je ne puis m'empêcher de le plaindre. — Cet anneau, je le lui donnai, quand il me quitta, — pour l'obliger à se souvenir de ma tendresse ; — et maintenant me voilà tenue, malheureuse messagère, — d'implorer ce que je ne voudrais pas obtenir, — d'offrir ce que je voudrais voir refuser, — et de vanter un dévouement que je voudrais entendre blâmer. — Je suis l'amante scrupuleusement loyale de mon maître, — mais je ne puis être sa servante loyale, — sans me trahir déloyalement moi-même. — Pourtant je plaiderai pour lui, — mais pourtant avec autant de froideur — que j'ai, le ciel le sait, de répugnance pour son succès.

Entre SILVIA, avec sa suite.

JULIA.

— Bonjour, noble dame ! Veuillez, je vous prie, — me servir d'introductrice auprès de madame Silvia.

SILVIA.

— Qu'auriez-vous à lui dire, si j'étais elle ?

— Si vous n'êtes je vous supplie la patience — d'écouter  
— le message que je suis chargé.

SILENCE.

— Par où ?

SILENCE.

— Par mon maître, sire Ponce, Madame.

SILENCE.

— Oh ! si vous n'avez point un portrait !

SILENCE.

— Non, Madame.

SILENCE.

— Veuillez apporter mon portrait.

— Un valet apporte le portrait.

A Julia.

— Allez dire ceci à votre maître : dites-lui, de ma part,  
— qu'une certaine Julia, qui subit ses inconstantes pen-  
sées — parait se connaître beaucoup mieux que cette ombre.

— Elle se vante d'un papier.

— Madame, donnez-moi cette lettre... — Pardon, ma-  
dame : je vous ai enroulé — remis un papier qui n'est  
pas à votre adresse. — Voici la lettre pour Votre Grâce.

— Elle est dans un second papier.

SILENCE.

Je t'en prie, laisse-moi voir encore celle-là.

SILENCE.

— Impossible ! Pardonnez-moi, bonne madame.

— Elle est dans le premier papier.

— Elle est perdue.

— Elle reprend le second papier.

— Je ne veux pas même regarder les vers de votre ma-  
ître : — je sais qu'ils sont bourrés de protestations, — et rem-  
plis de serments improvisés qu'il romprait, — aussi aisé-  
ment que je déchire son billet.

— Elle déchire la lettre.

JULIA, lui remettant un anneau.

— Madame, il envoie cette bague à Votre Grâce.

SILVIA.

— C'est un surcroît d'opprobre pour lui qu'un pareil envoi ; — car je lui ai entendu dire mille fois — que sa Julia la lui avait donnée à son départ. — Quoique son doigt traître ait profané cet anneau, — le mien ne fera pas une si noire injure à sa Julia.

Elle rend l'anneau à Julia.

JULIA.

— Elle vous en remercie.

SILVIA.

Que dis-tu ?

JULIA.

— Je vous remercie, madame, de vous intéresser à elle.  
— Pauvre gentillefemme ! Mon maître l'a bien fait souffrir.

SILVIA.

— Est-ce que tu la connais ?

JULIA.

Presque autant que je me connais moi-même. — Rien qu'en pensant à ses malheurs, je vous jure — que j'ai pleuré cent fois.

SILVIA.

— Elle pense sans doute que Protée l'a abandonnée.

JULIA.

— Je crois que oui, et c'est là la cause de son chagrin.

SILVIA.

— N'est-elle pas éclatante de beauté ?

JULIA.

— Elle l'a été, madame, plus qu'elle ne l'est. — Quand elle se croyait aimée de mon maître, — elle avait, à mon jugement, autant d'éclat que vous ; — mais depuis qu'elle a négligé son miroir — et jeté le inasque qui l'abritait du so-

leil. — l'air a flétri les roses de ses joues — et mouri teint de lys. — tellement qu'elle est aujourd'hui aussi pâle que moi.

SILVIA.

— De quelle taille est-elle ?

JULIA.

— A peu près de ma hauteur : car, à la Pentecôte, — quand se jouaient nos parades joyeuses, — nos jeunes camarades me faisaient jouer un rôle de femme, — je m'habillais d'une robe de madame Julia, — et ce vêtement m'allait aussi bien, de l'avis de tous les hommes, — que s'il avait été fait pour moi. — Je sais ainsi qu'elle est à peu près de ma grandeur. — Ce jour-là, je la faisais pleurer tout de bon, — car je remplissais un rôle lamentable : — madame, c'était Ariane se lamentant — sur le parjure et la fuite indigne de Théat. — Je jouais avec des larmes si vraies, — que ma pauvre maîtresse, tout émue, — en pleurait amèrement. Ah ! je veux être morte, — si je ne ressentais pas par la pensée toute sa douleur.

SILVIA.

— Elle doit t'en être reconnaissante, gentil jouvenceau ! — Hélas ! pauvre fille, esseulée, abandonnée ! — Je pleure moi-même en pensant à ce que tu viens de dire. — Tiens, jouvenceau, voici ma bourse ; je te la donne, — pour l'amour de ta chère maîtresse, puisque tu lui es si dévoué. — Au revoir.

Julia sort avec ses femmes.

JULIA.

— Et elle vous en remerciera, si jamais vous la connaissez. — Noble femme, vertueuse, douce et belle ! — J'espère que mon maître ne sera qu'un amoureux transi, — puisqu'elle s'intéresse tant à l'amour de ma maîtresse. — Hélas ! que l'amour a d'enfantillage ! — Voici son portrait. Voyons. Je crois — qu'avec cette coiffure-là, mon

visage — serait tout aussi charmant que le sien : — et pourtant le peintre l'a un peu flattée, — si je ne me flatte moi-même d'une illusion. — Ses cheveux sont d'un châtain foncé, les miens d'un blond parfait. — Si c'est à cette seule différence que tient l'amour de Protée, — je me procurerai une perruque de cette couleur-là. — Ses yeux sont glauques comme le verre, et les miens aussi. — Oui, mais son front est aussi bas que le mien est haut ! — Qu'est-ce donc qu'il admire en elle, — que je ne pourrais lui faire admirer en moi, — si ce fol amour n'était pas un Dieu aveuglé ? — Allons, pauvre ombre, allons, emporte cette ombre, — ta rivale.

Elle regarde le portrait.

O insensible forme ! — tu vas être encensée, baisée, aimée, adorée ; — et, si son fétichisme avait du sens, — c'est ma personne qui devrait être idole à ta place. — Je veux te traiter bien par égard pour ta maîtresse — qui m'a bien traitée : n'était cela, je le jure par Jupiter, — j'aurais déjà crevé tes yeux inertes, — afin d'arracher à mon maître son amour pour toi !

Elle sort.

## SCÈNE XV.

[Milan. Une abbaye.]

Entre ÉGLAMOUR.

ÉGLAMOUR.

— Le soleil commence à dorer le ciel à l'occident ; — et voici bientôt l'heure — où Silvia doit me rejoindre à la cellule de frère Patrick. — Elle sera exacte ; car les amants ne manquent pas l'heure, — à moins que ce ne soit pour la devancer, — tant ils éperonnent leur empressement !

Entre SILVIA.

— Voyez, la voici : heureux soir, madame !

SILVIA.

— Amen ! amen ! Allons, bon Églamour, — sortez  
la poterne des murs de l'abbaye ; — je crains d'être  
par des espions.

ÉGLAMOUR.

— Ne craignez rien ; la forêt n'est pas à trois lieues d'  
— si nous pouvons l'atteindre, nous sommes en sûreté.  
Ils sortent.

## SCÈNE XVI.

[Dans le palais ducal.]

Entrent THURIO, PROTÉE et JULIA.

THURIO.

— Sire Protée, que répond Silvia à mes instances ?

PROTÉE.

— Oh ! messire, je la trouve plus douce qu'elle n'é  
— et néanmoins elle fait des objections contre votre  
sonne.

THURIO.

— Que dit-elle ? que j'ai la jambe trop longue ?

PROTÉE.

Non, que vous l'avez trop menue.

THURIO.

— Je porterai des bottes pour la rendre un peu  
ronde.

JULIA, à part.

— Il n'est pas d'éperon qui mène l'amour à ce  
déteste.

THURIO.

— Que dit-elle de ma face ?

PROTÉE.

Qu'elle est blanche.

THURIO.

— Non, elle ment, la coquette. Ma face est brune.

PROTÉE.

— Mais les perles sont blanches ; et le proverbe dit — que les hommes bruns sont des perles aux yeux des belles dames.

JULIA, à part.

— De pareilles perles offusquent les regards des femmes ;  
— pour moi, je ferme les yeux pour ne pas les voir.

THURIO.

— Comment trouve-t-elle que je cause ?

PROTÉE.

Mal, quand vous parlez de guerre.

THURIO.

— Mais bien, sans doute, quand je cause d'amour et de paix ?

JULIA, à part.

— Mais mieux encore, quand il reste en paix.

THURIO.

— Que dit-elle de ma valeur ?

PROTÉE.

Oh ! messire, elle n'a pas de doute sur ce point.

JULIA, à part.

— Elle n'en doit pas avoir, connaissant sa couardise.

THURIO.

— Que dit-elle de ma naissance ?

PROTÉE.

Que vous êtes descendu d'une bonne famille.

JULIA, à part.

— C'est vrai ; d'une race de gentilshommes au rang d'imbécile !

THURIO.

— Pense-t-elle à mes propriétés ?

PROTÉE.

Oh ! oui ; et avec regret.

THURIO.

Pourquoi donc ?

JULIA, à part.

— Parce qu'elles sont à un âne pareil.

PROTÉE.

Parce qu'elles sont aliénées.

JULIA.

Voici venir le duc.

Entre le DUC.

LE DUC.

— Eh bien, sire Protée ? Eh bien, Thurio ? — Qui de vous a vu sire Églamour ?

THURIO.

— Ce n'est pas moi.

PROTÉE.

Ni moi.

LE DUC.

Avez-vous vu ma fille ?

PROTÉE.

Non plus.

LE DUC.

— Il est donc vrai qu'elle a fui pour rejoindre ce manant de Valentin, — et qu'Églamour l'accompagne. — Cela est certain, car le frère Laurence les a rencontrés tous deux — dans la forêt où il errait par pénitence : — il l'a parfaitement



reconnu, lui, et il a cru deviner que c'était elle; — mais, comme elle était masquée, il n'a pu s'en assurer. — Au surplus, elle a prétendu qu'elle allait se confesser — ce soir à la cellule de Patrick, et on ne l'y a pas trouvée. — Ces présomptions confirment sa fuite. — Aussi, je vous en prie, ne restez pas à discourir, — mais montez à cheval immédiatement et venez me retrouver — au pied de la côte — qui mène à Mantoue. C'est par là qu'ils se sont sauvés. — Dépêchez-vous, chers messieurs, et suivez-moi.

Il sort.

THURIO.

— Oui-dà ! voilà une fille bien difficile ! — Fuir ainsi le bonheur, quand le bonheur la poursuit ! — Je pars, mais plutôt pour châtier Églamour — que par amour pour l'extravagante Silvia.

Il sort.

PROTÉE.

— Je pars aussi, mais plutôt par amour pour Silvia, — que par haine pour Églamour qui fuit avec elle.

Il sort.

SILVIA, à part.

— Je pars aussi, mais plutôt pour traverser cet amour-là, — que par haine pour Silvia qui s'est enfuie par amour !

Elle sort.

## SCÈNE XVII.

[Une forêt sur la route de Mantoue.]

Des BANDITS entrent, emmenant SILVIA.

PREMIER BANDIT.

Allons, allons ! — Patience ! il faut que nous vous menions à notre capitaine.

SILVIA.

— Mille malheurs plus grands m'ont appris — à supporter celui-ci patiemment.

DEUXIÈME BANDIT.

— Allons ! emmenons-la.

PREMIER BANDIT.

— Où est le gentilhomme qui était avec elle ?

TROISIÈME BANDIT.

— Étant de pied léger, il nous a échappé. — mais Moïse et Valérius le poursuivent.

Au premier bandit.

— Conduis-la, toi, à l'extrémité occidentale de la forêt.

— C'est là qu'est notre capitaine. Nous autres, nous poursuivrons le fuyard ; — le taillis est cerné, il ne peut pas s'évader.

PREMIER BANDIT, à Silvia.

— Allons ! il faut que je vous mène à la caverne de notre capitaine. — N'ayez pas peur ; il porte un cœur noble. — et il n'est pas homme à traiter une femme irrévérencieusement.

SILVIA.

— O Valentin ! c'est pour toi que j'endure ceci !

Ils sortent.

## SCÈNE XVIII.

[Une autre partie de la forêt.]

Entre VALENTIN.

VALENTIN.

Comme l'usage crée vite une habitude chez l'homme ! — Cette solitude ombreuse, ces bois infréquentés, — je m'en arrange mieux que des villes peuplées et florissantes. — Ici

je puis m'asseoir seul, inaperçu de tous, — et sur les airs plaintifs du rossignol — chanter mes détresses, et soupirer mes malheurs. — O toi qui as pour foyer mon cœur, — ne laisse pas ta demeure si longtemps inoccupée, — de peur que, tombant en ruines, l'édifice ne s'écroule, — sans laisser même le souvenir de ce qu'il était ! — Restaure-moi par ta présence, Silvia ! — Ah ! douce nymphe, soutiens ton berger désolé !

On entend un cliquetis d'épées mêlé de cris.

— Quel vacarme, quel tumulte aujourd'hui ! — Ce sont mes camarades qui font de leur volonté leur loi ; — ils donnent la chasse à quelque malheureux passant. — Ils m'aiment bien ; pourtant j'ai beaucoup à faire — pour les empêcher de commettre de sauvages excès. — Retire-toi, Valentin. Voyons, qui vient là ?

Il se met à l'écart.

Entrent PROTÉE, l'épée à la main, SILVIA et JULIA.

PROTÉE.

— Oui, madame, je vous ai rendu ce service, — quelque indifférente que vous soyez à ce que fait votre serviteur ; — j'ai hasardé ma vie pour vous délivrer d'un homme — qui voulait faire violence à votre honneur et à votre amour. — En récompense, accordez-moi au moins un tendre regard. — Je ne puis demander et vous ne pouvez, j'en suis sûr, — me concéder une faveur moindre.

VALENTIN, à part.

Comme ce que je vois et entends ressemble à un rêve !  
— Amour, prête-moi la patience de me contenir un moment.

SILVIA.

— O misérable ! malheureuse que je suis !

PROTÉE.

— Malheureuse, vous l'étiez, madame, avant que je

vinsse ; — mais, par ma venue, je vous ai rendue heureuse.

SILVIA.

— Ton approche fait le comble de mon malheur.

JULIA, à part.

— Et du mien, quand c'est de vous qu'il s'approche.

SILVIA.

— Si j'avais été saisie par un lion affamé, — j'aurais mieux aimé être le déjeuner de la bête — que de me voir délivrée par le fourbe Protée. — Oh ! le ciel sait quel est mon amour pour Valentin, — dont la vie m'est aussi chère que mon âme ! — Eh bien, aussi grande (car plus grande, c'est impossible) est — ma haine pour le parjure Protée ! — Ainsi va-t'en, ne me sollicite plus.

PROTÉE.

— Quel danger, si proche qu'il fût de la mort, — n'affronterais-je pas pour un seul regard affectueux ? — O éternel malheur de l'amour ! — Ne pouvoir être aimé de la femme qu'on aime !

SILVIA.

— Ou, comme Protée, ne pouvoir aimer celle dont on est aimé ! — Relis donc, dans le cœur de Julia, l'histoire de ton premier amour ! — Pour lui plaire, tu déchiras ton honneur en mille serments ; — et tous ces serments se sont envolés en parjure pour l'amour de moi ! — Tu n'as plus de parole maintenant, à moins que tu n'en aies deux, — ce qui est bien pire que de ne pas en avoir ! Oui, plutôt ne pas en avoir, — que d'avoir deux paroles dont une est de trop. — Tu as été traître à ton meilleur ami !

PROTÉE.

En amour, — qui donc respecte l'amitié ?

SILVIA.

Tous les hommes, hormis Protée.

PROTÉE.

— Eh bien, si la douce éloquence des plus touchantes paroles — ne peut pas vous attendrir, — je vais vous faire ma cour en soudart, à la pointe de l'épée, — vous aimer en dépit de l'amour, — vous forcer !

SILVIA.

— O ciel !

PROTÉE, la prenant dans ses bras.

Je te forcerai de céder à mes désirs.

VALENTIN, s'élançant.

— Ruffian, lâche cette rude et brutale étreinte ! — Ami de mauvais aloi !

PROTÉE.

Valentin !

VALENTIN.

— Ami vulgaire, sans foi ni amour, — comme sont les amis d'à-présent, homme de trahison ! — tu as menti à mes espérances. Mes yeux seuls — pouvaient me convaincre de ceci. A présent je n'ose plus dire — que j'ai un seul ami vivant : tu me démentirais. — A qui pouvez-vous vous fier quand votre bras droit — est parjure à votre cœur ? Protée, — j'en suis navré, en détruisant pour jamais ma confiance en toi, — tu me rends étranger à l'humanité. — La blessure intime est la plus profonde. — O temps maudit, — où de tous les ennemis un ami est le pire (11) !

PROTÉE.

— Ma honte et mon crime me confondent. — Pardonne-moi, Valentin : si un cordial remords — est pour ma faute une rançon suffisante, — je te l'offre ici. Ma souffrance est aussi grande — que mon forfait.

VALENTIN.

Eh bien ! je suis payé (12) ! — Je t'admets encore une fois à l'honneur. — Celui qui n'est pas satisfait par le repentir, — n'appartient ni au ciel, ni à la terre : car le ciel

et la terre se laissent fléchir. — La pénitence apaise la colère de l'Éternel. — Et, pour qu'on voie combien mon amitié est franche et généreuse, — je te rends, autant que j'en puis disposer, toutes les bonnes grâces de Silvia.

JULIA.

— Malheur à moi!

Elle chancelle.

PROTÉE, montrant Julia.

Qu'a donc le page?

VALENTIN, s'approchant de Julia.

Eh bien, page? — Eh bien, espiègle! allons! Qu'y a-t-il? Lève les yeux, parle.

JULIA.

— Ah! cher monsieur, mon maître m'avait chargé de remettre un anneau à madame Silvia, et j'ai négligé de le faire.

PROTÉE.

— Où est cet anneau, page?

JULIA.

Le voici : tenez.

Elle lui remet une bague.

PROTÉE.

Comment! voyons donc! — Mais c'est l'anneau que j'ai donné à Julia.

JULIA.

— Oh! j'implore votre pardon, monsieur, je me suis méprise. — Voici l'anneau que vous envoyiez à Silvia.

Elle lui montre une autre bague.

PROTÉE, considérant toujours la première bague.

— Mais d'où t'est venu cet anneau-ci? A mon départ, — je l'ai donné à Julia.

JULIA.

— Et c'est Julia elle-même qui me l'a donné. — Et c'est Julia elle-même qui l'a apporté ici.

PROTÉE.

— Comment! Julia!

JULIA.

— Regarde celle qui s'offrit en butte à tous tes serments, — et qui les reçut en plein dans son cœur! — Que de fois depuis tu l'as criblée de parjures! — O Protée, que ce vêtement te fasse rougir! — Sois honteux de ce qu'il m'a fallu prendre — un si immodeste accoutrement. S'il y a de la honte — dans ce déguisement d'amour, — aux yeux de la pudeur, la flétrissure est moindre — pour la femme à changer de costume, que pour l'homme à changer d'âme!

PROTÉE.

— Que pour l'homme à changer d'âme! c'est vrai. O ciel! si l'homme — était constant, il serait parfait: cette unique erreur — le remplit de défauts et l'entraîne à toutes les vilenies. — L'inconstance est une déchéance, avant même d'avoir commencé. — Qu'y a-t-il dans les traits de Silvia, que je ne puisse, — par de constants regards, retrouver plus suave dans ceux de Julia?

VALENTIN.

— Allons! allons! La main tous deux! — Que j'aie la joie de faire cet heureux rapprochement! — Ce serait pitié que deux amis comme vous fussent longtemps ennemis!

PROTÉE.

— Ciel! sois-en témoin, mon désir est à jamais comblé.

JULIA.

Et le mien aussi.

DES BANDITS arrivent, menant le DUC et THURIO.

UN BANDIT.

Une prise! une prise! une prise!

VALENTIN.

— Arrêtez! arrêtez, vous dis-je! c'est monseigneur le duc...  
— Votre Grâce est la bienvenue auprès d'un homme disgracié, — le proscrit Valentin.

LE DUC.

Sire Valentin !

THURIO.

— Voilà Silvia, et Silvia est à moi.

VALENTIN, l'épée à la main.

— Thurio, recule, ou tu te jettes dans les bras de la mort. — Ne te mets pas à la portée de ma colère. — Ne dis pas que Silvia est à toi ; si tu le répètes, — Milan ne te reverra plus. La voici devant toi ! — Ose donc prendre possession d'elle par un seul attouchement ! — Je te défie d'effleurer ma bien-aimée d'un souffle.

THURIO.

— Sire Valentin, je ne me soucie pas d'elle, moi. — Bien fou est celui qui risquera — sa personne pour une fille qui ne l'aime pas. — Je ne la réclame pas, et ainsi elle est à toi !

LE DUC, à Thurio.

— Tu n'en es que plus dégénéré et que plus vil, — après tous les moyens que tu as employés pour l'avoir, — de l'abandonner à de si faciles conditions. — Ah ! par l'honneur de mes aïeux, — j'applaudis à ton ardeur, Valentin, — et je te tiens pour digne de l'amour d'une impératrice. — Sache-le donc, j'oublie ici tous mes anciens griefs, — j'efface toute rancune et je te rappelle dans nos foyers. — Réclame une grandeur nouvelle pour ton mérite incomparable, — et j'y souscris en te disant : Sire Valentin, tu es gentilhomme, et bien né : — prends ta Silvia, car tu l'as méritée.

VALENTIN.

— Je remercie Votre Grâce. Ce don me rend heureux. — Maintenant, je vous en supplie, au nom de votre fille, — accordez la faveur que je vais vous demander.

LE DUC.

— Je l'accorde, à ta requête, quelle qu'elle soit.



VALENTIN.

— Ces proscrits, avec qui j'ai vécu, — sont des hommes doués de nobles qualités ; — pardonnez-leur ce qu'ils ont commis, — et qu'ils soient rappelés de leur exil. — Ils sont réformés, civils, pleins de bons sentiments, — et peuvent rendre de grands services, digne seigneur.

LE DUC.

— Tu as prévalu. Je leur pardonne, ainsi qu'à toi. — Dispose d'eux, selon les mérites que tu leur connais. — Allons, partons : nous conclurons toutes nos querelles — par des galas, des réjouissances et de rares solennités.

VALENTIN.

— Tout en marchant, je prendrai la liberté — de faire sourire Votre Grâce par mes récits.

Montrant Julia.

— Que pensez-vous de ce page, monseigneur ?

LE DUC.

— Je pense que ce garçon-là a la grâce en lui : il rougit.

VALENTIN.

— Je vous garantis, monseigneur, qu'il a plus de grâce qu'un garçon.

LE DUC.

— Que voulez-vous dire par là ?

VALENTIN.

— Si cela vous plaît, je vous raconterai, chemin faisant, — des événements qui vous émerveilleront. — En avant, Protée ! Il faudra pour pénitence que vous entendiez — la révélation de vos amours. — Cela fait, le jour de nos noces sera le jour des vôtres : — n'ayons qu'une même fête, qu'une même maison, qu'un même bonheur.

Ils sortent.

FIN DES DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES  
DEPARTMENT OF CHEMISTRY  
5708 SOUTH CAMPUS DRIVE  
CHICAGO, ILLINOIS 60637

1978

RECEIVED  
DEPARTMENT OF CHEMISTRY  
UNIVERSITY OF CHICAGO  
5708 SOUTH CAMPUS DRIVE  
CHICAGO, ILLINOIS 60637

1978

1978

RECEIVED  
DEPARTMENT OF CHEMISTRY  
UNIVERSITY OF CHICAGO  
5708 SOUTH CAMPUS DRIVE  
CHICAGO, ILLINOIS 60637

1978

1978

1978

1978

1978

1978

RECEIVED  
DEPARTMENT OF CHEMISTRY  
UNIVERSITY OF CHICAGO  
5708 SOUTH CAMPUS DRIVE  
CHICAGO, ILLINOIS 60637

1978

RECEIVED  
DEPARTMENT OF CHEMISTRY  
UNIVERSITY OF CHICAGO  
5708 SOUTH CAMPUS DRIVE  
CHICAGO, ILLINOIS 60637

1978

1978

# La très excellente

## Histoire du *Marchand* *de Venise.*

Avec l'extresme cruauté que monstra *Shylock* le Juif  
envers ledit Marchand, lui voulant couper une  
juste livre de sa chair : et la conquête  
de *Portia* par le choix des trois  
coffrets.

*Comme elle a été diverses fois représentée par les serviteurs  
du Lord Chambellan.*

Ecrite par William Shakespeare.

---

A LONDRES,

Imprimé par I. R. pour Thomas Heyes,  
et mise en vente au cimetière de Paul, au  
signe du Vert Dragon

1600.

## PERSONNAGES (13) :

LE DOGE DE VENISE.

LE PRINCE DE MAROC.

LE PRINCE D'ARAGON.

ANTONIO, le marchand de Venise.

BASSANIO, son ami.

SOLANIO,

SALARINO,

GRATIANO,

} amis d'Antonio et de Bassanio.

LORENZO, amoureux de Jessica.

SHYLOCK, juif (14).

TUBAL, autre juif, ami de Shylock.

LANCELOT GOBBO, le clown, son valet.

LE VIEUX GOBBO, père de Lancelot.

SALERIO, messenger de Venise.

LÉONARDO, valet de Bassanio.

BALTHAZAR,

STRPHANO,

} valets de Portia.

PORTIA, riche héritière.

NÉRISSA, sa suivante.

JESSICA, fille de Shylock.

MAGNIFIQUES SÉNATEURS DE VENISE, OFFICIERS DE LA COUR :  
JUSTICE, GEÔLIER, VALETS, GENS DE SERVICE.

La scène est tantôt à Venise, tantôt à Belmont, château de Portia,  
en terre ferme.

## SCÈNE I.

[Venise. Le comptoir d'Antonio.]

Entrent ANTONIO, SALARINO et SOLANIO.

ANTONIO.

— Ma foi, je ne sais pourquoi j'ai cette tristesse. — Elle m'obsède ; vous dites qu'elle vous obsède aussi ! — Mais comment je l'ai gagnée, trouvée ou rencontrée, — de quelle étoffe elle est faite, d'où elle est née, — je suis encore à l'apprendre. — Elle me rend si stupide — que j'ai grand-peine à me reconnaître.

SALARINO.

— Votre pensée roule sur l'Océan, — partout où vos galions à la voile majestueuse, — seigneurs et riches bourgeois des flots, — ou, si vous voulez, décors mouvants de la mer, — planent sur les petits navires marchands — qui leur font courtoisement la révérence, — alors qu'ils volent près d'eux avec leurs ailes de toile.

SOLANIO.

— Croyez-moi, monsieur, si je courais de pareils risques, — la meilleure partie de mes émotions — voyagerait avec mes espérances. Je serais sans cesse — à arracher des brins d'herbe pour savoir d'où le vent souffle, — à observer

sur les cartes les ports, les môles et les rades ; — et tout ce qui pourrait me faire craindre, — par conjectures, un accident à mes cargaisons, — me rendrait triste.

SALARINO.

Mon souffle, refroidissant mon bouillon, — me ferait frissonner, à la pensée — de tout le mal qu'un trop grand vent peut faire en mer. — Je ne pourrais pas voir couler le sablier, — sans penser aux bas-fonds et aux bancs de sable, — sans voir mon riche *Saint-André*, engravé, — inclinant son grand mât plus bas que ses sabords, — pour baiser son sépulcre. Pourrais-je aller à l'église — et voir le saint édifice de pierre, — sans songer immédiatement aux rocs dangereux — qui, rien qu'en touchant le flanc de mon doux navire, — disperseraient toutes mes épices sur la vague — et habilleraient les lames rugissantes de mes soieries ; — bref, sans songer que cette opulence, si grande naguère, — peut être à cette heure réduite à néant ? Puis-je arrêter ma pensée — sur cette pensée, sans avoir la pensée — qu'une pareille inquiétude me rendrait fort triste ? — Allez, inutile de le dire ! Je sais qu'Antonio — est triste parce qu'il pense à ses marchandises.

ANTONIO.

— Non, croyez-moi : j'en remercie ma fortune, mes pécotilles — ne sont pas aventurées dans une seule cale, — ni sur un seul point : mes biens ne sont pas tous à la merci — des hasards de cette année. — Ce ne sont donc pas mes spéculations qui me rendent triste.

SOLANIO.

— Alors vous êtes amoureux.

ANTONIO.

Fi, fi !

SOLANIO.

— Pas amoureux non plus ? Disons alors que vous êtes triste. — parce que vous n'êtes pas gai : il vous serait aussi

facile — de rire, de sauter et de dire que vous êtes gai — parce que vous n'êtes pas triste. Par Janus au double visage, — la nature forme à ses heures d'étranges gaillards : — ceux-ci cligneront de l'œil perpétuellement — et riront, comme des perroquets, au son d'une cornemuse, — ceux-là ont l'aspect si vinaigré — qu'ils ne montreraient pas les dents en manière de sourire, — quand Nestor jurerait que la plaisanterie est risible.

Entrent BASSANIO, LORENZO et GRATIANO.

SOLANIO.

— Voici venir Bassanio, votre très-noble parent, — avec Gratiano et Lorenzo. Adieu. — Nous vous laissons en meilleure compagnie.

SALARINO.

— Je serais resté jusqu'à ce que je vous eusse rendu gai, si de plus dignes amis ne m'avaient prévenu.

ANTONIO.

— Vos bontés me sont bien précieuses. — Je pense que vos propres affaires vous réclament, — et que vous saisissez cette occasion pour me quitter.

SALARINO.

— Bonjour, mes bons messieurs.

BASSANIO.

— Mes bons seigneurs, quand rirons-nous ? Dites, quand ? — Vous devenez excessivement rares. En sera-t-il toujours ainsi ?

SALARINO.

— Nous mettons nos loisirs aux ordres des vôtres.

Sortent Salarino et Solanio.

LORENZO.

— Mon seigneur Bassanio, puisque vous avez trouvé Antonio, — nous deux, nous vous laissons. Mais, à l'heure

du dîner, — rappelez-vous, je vous prie, notre rendez-vous.

BASSANIO.

— Je ne vous manquerai pas.

GRATIANO.

Vous ne paraissez pas bien, signor Antonio. — Vous avez trop de préoccupations dans cette vie ; — c'est la perte que l'acheter par trop de soucis. — Croyez-moi, vous êtes merveilleusement changé.

ANTONIO.

— Je tiens ce monde pour ce qu'il est, Gratiano : — un théâtre où chacun doit jouer son rôle, — et où le mien est d'être triste.

GRATIANO.

A moi donc le rôle de fou ! — Que les rides de l'âge me viennent à force de gaieté et de rire ! — Puissé-je avoir le foie échauffé par le vin plutôt que — le cœur glacé par des soupirs mortifiants ! — Pourquoi un homme qui a du sang ardent dans les veines — serait-il, comme son grand-père, taillé dans l'albâtre ? — Pourquoi dormir tout éveillé et gagner la jaunisse — à force d'être grognon ? Écoute, Antonio, — je t'aime et c'est mon amitié qui parle : — il y a une sorte d'hommes dont le visage de crème — croupe comme un marais stagnant, — qui gardent une immobilité volontaire — exprès pour se draper dans une réputation — de sagesse, de gravité et de profondeur, — et qui semblent dire : *« Je suis messire l'Oracle ; — quand j'ouvre les lèvres, qu'aucun chien n'aboie ! »* — O mon Antonio ! J'en connais — qui passent pour des sages uniquement — parce qu'ils ne disent rien, et qui, j'en suis bien sûr, — s'ils parlaient, compromettraient le salut de leurs auditeurs, — en les forçant à traiter le prochain d'imbécile ! — Je t'en dirai plus long une autre fois. — Crois-moi, ne pêche pas, avec l'amorce de la mélancolie, — la



réputation, ce goujon des sots !... — Viens, bon Lorenzo...  
Au revoir, — je finirai mon sermon après dîner.

LORENZO.

— Allons ! Nous vous laissons jusqu'au dîner. — Il faut bien que je sois un de ces sages muets, — car Gratiano ne me laisse jamais parler.

GRATIANO.

— Bon ! Tiens-moi compagnie encore deux ans, — et tu ne reconnaitras plus le son de ta propre voix.

ANTONIO.

— Adieu ! Je deviendrais bavard à cette école-là.

GRATIANO.

— Tant mieux, ma foi ! car le silence n'est recommandable — que dans une langue fumée ou dans une vierge non vénales. —

Gratiano et Lorenzo sortent.

ANTONIO.

Y a-t-il quelque chose dans tout cela ?

BASSANIO.

Gratiano est l'homme de Venise qui sait dire indéfiniment le plus de riens. Ses raisonnements sont comme deux grains de blé perdus dans deux boisseaux de menue paille ; vous les cherchez tout un jour avant de les trouver, et, quand vous les aurez, ils ne vaudront pas vos recherches.

ANTONIO.

— Ça, dites-moi maintenant, quelle est cette dame — à qui vous avez fait vœu d'un secret pèlerinage — et dont vous m'avez promis de me parler aujourd'hui ?

BASSANIO.

— Vous n'ignorez pas, Antonio, — dans quel délabrement j'ai mis ma fortune, — en étalant quelque temps un faste excessif — que mes faibles ressources ne m'ont pas permis de soutenir. — Je ne gémissais pas de ne pouvoir continuer — ce noble train ; mais mon plus grand souci — est

de sortir honnêtement des dettes considérables — en jeunesse, un peu trop prodigue, — m'a laissé engagé. C'est à vous, Antonio, — que je dois le plus, en argent et en affection; — et c'est sur la foi de votre affection, que je me décide — à vous faire part de tous les plans et projets que j'ai formés — pour me débarrasser de toutes mes dettes.

ANTONIO.

— Je vous en prie, bon Bassanio, faites-les-moi connaître; — et, s'ils ne s'écartent pas que vous ne le faites vous-même — des voies de l'honneur, soyez sûr — que ma bourse, ma personne, mes ressources dernières — sont toutes ouvertes à votre service.

BASSANIO.

— Étant écolier, lorsque j'avais perdu une flèche, — j'en lançais une autre de la même portée — dans la même direction, en la suivant d'un regard plus attentif, — pour retrouver la première; et, en risquant les deux, — je retrouvais souvent les deux. Si je vous cite cet exemple de l'enfance, — c'est que ma conclusion est de la plus pure candeur. — Je vous dois beaucoup; et par mon étourderie de jeune homme — ce que je vous dois est perdu; mais si vous consentez — à lancer une seconde flèche dans la même direction — que la première, je ne doute pas, — comme j'en surveillerai le vol, ou de les retrouver toutes deux — ou de vous rapporter la seconde — en restant pour la première votre débiteur reconnaissant.

ANTONIO.

— Vous me connaissez bien; et vous perdez votre temps — à circonvenir mon amitié par tant d'ambages. — Et vous me faites plus de tort, par vos doutes, — en mettant en question mon dévouement absolu, — que si vous aviez dissipé tout ce que j'ai. — Dites-moi seulement ce que je dois faire — d'après votre connaissance de ce que je puis, — et je suis tout prêt. Ainsi, parlez.

BASSANTIO.

— Il est à Belmont une riche héritière, — d'une beauté qu'embellissent — les plus merveilleuses vertus : j'ai déjà de ses yeux — reçu de doux messages muets. — Elle se nomme Portia et n'est inférieure en rien — à la fille de Caton, la Portia de Brutus. — L'univers n'ignore pas son prix, — car les quatre vents lui soufflent de toutes les côtes — d'illustres galants : sa chevelure radieuse — pend à ses tempes comme une toison d'or, — et fait de sa résidence de Belmont une plage de Colchos — où bien des Jasons viennent pour la conquérir. — O mon Antonio ! Si j'avais seulement les moyens — de soutenir ma rivalité avec eux, — mon esprit me présage un tel succès — que je ne pourrais manquer de réussir.

ANTONIO.

— Tu sais que toute ma fortune est sur mer ; — je n'ai pas d'argent, ni de moyen — de réunir sur-le-champ une somme. Ainsi, va, — essaie ce que peut mon crédit dans Venise ; — je suis prêt à le tordre jusqu'au dernier écu — pour t'envoyer, bien équipé, à Belmont près de la belle Portia. — Va, cherche, je chercherai de mon côté, — à trouver de l'argent ; et, à coup sûr, — j'en obtiendrai de la confiance ou de la sympathie que j'inspire.

Ils sortent.

## SCÈNE II.

[Belmont. Chez Portia.]

Entrent PORTIA et NÉRISSE.

PORTIA.

Sur ma foi, Nérissa, mon petit corps est bien las de ce grand monde.

VERONE.

Ce serait tout simple, chère madame, si vous viviez dans le misère que vous avez de prospérité. Et, puis, l'opros de que je vois, l'indigestion rend malade avant qu'il faut. Ce n'est donc pas un mince bonheur qu'un ancien membre de superflu grimasse plus vite, le simple nécessaire et puis toujours.

MARTA.

Bonnes maximes, et bien débitées.

VERISSA.

Elles seraient meilleures, si elles étaient bien suivies.

MARTA.

Si faire tant fussent usé que savoir ce qu'il est bon de faire, les évêques seraient les princes, et les chanoines de pauvres gens les pails les princes. Le bon prédicateur serait qui suit ses propres instructions. Il m'est plus aisé d'apprendre à vingt personnes ce qu'il est bon de faire, qu'à être une les vingt à suivre mes propres leçons. Le cerveau peut inventer les lois pour la passion : mais un tempérament ardent saute par-dessus la froide règle : la jeune tête se fait lievre pour bondir par-dessus les filets que tend le cul-de-jatte bon conseil. Mais ce raisonnement n'est guère de mise au moment de me choisir un mari... Que dis-je, hélas ? choisir ! Je ne puis ni choisir qui je voudrais ni refuser qui me déplaît : ainsi la volonté de la fille vivante doit se courber sous la volonté du père mort... N'est-il pas bien dur, Verissa, de ne pouvoir ni choisir, ni refuser personne ?

VERISSA.

Votre père fut toujours vertueux, et les saints personnages n'ont à leur mort que de bonnes inspirations. Voilà pourquoi cette loterie, imaginée par lui, en vertu de laquelle vous appartenez à celui qui choisit, suivant son intention, entre ces trois coffrets d'or, d'argent et de plomb, ne favo-

risera, soyez-en sûre, qu'un homme digne de votre amour. Voyons, avez-vous quelque ardente affection pour un de ces prétendants princiers qui sont déjà venus ?

PORTIA.

Redis-moi leurs noms, je t'en prie ; à mesure que tu les nommeras, je les décrirai, et, par ma description, tu devineras mon affection.

NÉRISSA.

D'abord, il y a le prince napolitain.

PORTIA.

Ah ! celui-là, il est né à l'écurie ; car il ne fait que parler de son cheval : il se vante, comme d'un grand mérite, de pouvoir le ferrer lui-même ! J'ai bien peur que madame sa mère n'ait triché avec un forgeron.

NÉRISSA.

Ensuite, il y a le comte palatin.

PORTIA.

Il ne fait que froncer le sourcil, comme s'il voulait dire : *si vous ne voulez pas de moi, décidez-vous*. Il écoute les plus joyeux récits sans sourire. Je crains qu'il ne devienne le philosophe larmoyeur quand il se fera vieux, puisqu'il est dans sa jeunesse d'une tristesse si immodérée. J'aimerais mieux me marier à une tête de mort ayant un os entre les dents qu'à un de ces deux-là. Dieu me garde de ces deux hommes !

NÉRISSA.

Que dites-vous du seigneur français, monsieur Lebon ?

PORTIA.

Dieu l'a fait : qu'il passe donc pour un homme ! En vérité, je sais que c'est un péché de se moquer : mais lui, comment donc ! Il a un meilleur cheval que celui du Napolitain : la mauvaise habitude de froncer le sourcil, il l'a plus parfaite que le comte palatin. Il est tous les hommes sans être un homme. Qu'un merle chante, vite il fait la ca-

bricole ; il dégainerait contre son ombre. Si je l'épousais, j'épouserai vingt maris. Il me méprisera, que je lui pardonnerais ; car, m'aimât-il à la folie, je ne le payerai jamais de retour.

NÉRISSE.

Que direz-vous donc à Fauconbridge, le jeune baron d'Angleterre ?

PORTIA.

Tu sais que je ne lui dis rien, car nous ne nous comprenons ni l'un ni l'autre : il ne possède ni le latin, ni le français, ni l'italien, et vous pouvez jurer en cour de justice que je ne possède pas une pauvre obole d'anglais. Il est le portrait d'un homme distingué. Mais, hélas ! qui peut causer avec un mannequin ? Qu'il est drôlement affublé ! Je pense qu'il a acheté son pourpoint en Italie, son haut-de-chausses en France, sa toque en Allemagne et ses manières partout.

NÉRISSE.

Que pensez-vous du lord écossais, son proche voisin (15) ?

PORTIA.

Qu'il fait preuve de charité envers son prochain, car il a emprunté un soufflet à l'Anglais et a juré de le lui rendre, quand il en serait capable. Je crois que le Français lui a donné sa garantie et s'est engagé à restituer le double.

NÉRISSE.

Comment trouvez-vous le jeune Allemand, le neveu du duc de Saxe ?

PORTIA.

Répuant le matin, lorsqu'il est à jeun, et plus répuant dans l'après-midi, lorsqu'il est ivre. Dans ses meilleurs moments, il vaut un peu moins qu'un homme ; dans ses plus mauvais, un peu plus qu'une bête. Quelque malheur qui m'arrive, j'espère trouver moyen de lui échapper.

NÉRISSE.

S'il offre de tenter l'épreuve et qu'il choisisse le coffret gagnant, vous refuseriez d'accomplir la volonté de votre père, en refusant de l'épouser ?

PORTIA.

Aussi, de crainte de malheur, mets, je t'en prie, un grand verre de vin du Rhin sur le coffret opposé : car, quand le diable serait dedans, si cette tentation est dessus, je sais bien qu'il le choisira. Je ferai tout au monde, Nérissa, plutôt que d'épouser une éponge.

NÉRISSE.

Vous n'avez rien à craindre, madame, vous n'aurez aucun de ces seigneurs ; ils m'ont fait connaître leur résolution de s'en retourner chez eux et de ne plus vous troubler de leurs hommages, à moins que, pour vous obtenir, il n'y ait un autre moyen que le choix des coffrets imposé par votre père.

PORTIA.

Dussé-je vivre aussi vieille que la Sibylle, je mourrai chaste comme Diane, à moins que je ne sois obtenue selon la dernière volonté de mon père. Je suis charmée de voir si raisonnables ce tas de soupirants : car il n'en est pas un pour l'absence duquel je ne brûle, et je prie Dieu de leur accorder un bon voyage (16).

NÉRISSE.

Vous rappelez-vous, madame, un Vénitien, un savant, un brave, qui vint ici, du vivant de votre père, en compagnie du marquis de Montferrat ?

PORTIA.

Oui, oui, Bassanio ! C'est ainsi, je crois, qu'on l'appelait.

NÉRISSE.

Justement, madame ; de tous les hommes que mes faibles yeux aient jamais regardés, c'est lui qui est le plus digne d'une jolie femme.

PORTIA.

Je me le rappelle bien ; et, tel que je me le rappelle, il mérite tes éloges.

Entre un VALET.

PORTIA.

Eh bien ! quoi de nouveau ?

LE VALET.

Les quatre étrangers vous cherchent, madame, pour prendre congé de vous. Il est arrivé un courrier dépêché par un cinquième, le prince de Maroc. Il porte la nouvelle que le prince, son maître, sera ici ce soir.

PORTIA.

Si je pouvais souhaiter la bienvenue au cinquième aussi volontiers que je souhaite un bon voyage aux quatre autres, je serais charmée de son approche : eût-il les qualités d'un saint, s'il a le teint d'un diable, je l'aimerais mieux pour confesseur que pour mari. Viens, Nérissa.

Au valet.

Maraud, marche devant. Au moment où nous fermons la grille sur un soupirant, un autre frappe à la porte.

Il s sortent.

### SCÈNE III.

[Venise. Devant la maison de Shylock.]

Entrent BASSANIO et SHYLOCK.

SHYLOCK.

Trois mille ducats ? Bien.

BASSANIO.

Oui, monsieur, pour trois mois.

SHYLOCK.

Pour trois mois ? Bien.



BASSANIO.

Pour laquelle somme, comme je vous l'ai dit, Antonio s'engagera.

SHYLOCK.

Antonio s'engagera... Bien.

BASSANIO.

Pouvez-vous me rendre ce service ? Voulez-vous me faire ce plaisir ? Connaitrai-je votre réponse ?

SHYLOCK.

Trois mille ducats, pour trois mois, et Antonio engagé.

BASSANIO.

Votre réponse à cela ?

SHYLOCK.

Antonio est bon.

BASSANIO.

Avez-vous jamais entendu contester cela ?

SHYLOCK.

Oh ! non, non, non, non. Quand je dis qu'il est bon, je veux dire qu'il est solvable. Mais ses ressources sont exposées ; il a un galion en route pour Tripoli, un autre pour les Indes. De plus, j'apprends sur le Rialto qu'il en a un troisième pour Mexico, un quatrième pour l'Angleterre, et d'autres encore aventurés dans de lointaines spéculations. Mais les navires ne sont que des planches, les matelots que des hommes. Il y a des rats de terre et des rats d'eau, des voleurs de terre et des voleurs d'eau, je veux dire des pirates ; et puis il y a le danger des eaux, des vents, et des rocs. L'homme est néanmoins solvable. Trois mille ducats?... Je crois que je peux prendre son billet.

BASSANIO.

Soyez assuré que vous le pouvez.

SHYLOCK.

Je veux en être assuré ; et c'est pour m'en assurer que je veux réfléchir... Puis-je parler à Antonio ?

BASSANIO.

Si vous voulez dîner avec nous.

SHYLOCK.

Oui, pour sentir le porc, pour manger de la demeure où votre prophète, le Nazaréen, a évoqué le diable ! Je veux bien acheter avec vous, vendre avec vous, causer avec vous, cheminer avec vous, et ce qui s'en suit ; mais je ne veux pas manger avec vous, boire avec vous, ni prier avec vous... Quelles nouvelles au Rialto?... Qui vient ici ?

Entre ANTONIO.

BASSANIO.

— C'est le signor Antonio.

SHYLOCK, à part.

Comme il a l'air d'un publicain flagorneur ! — Je le hais parce qu'il est chrétien, — mais surtout parce que, dans sa simplicité vile, — il prête de l'argent gratis et fait baisser — le taux de l'usance ici, parmi nous, à Venise. — Si jamais je le tiens dans ma poigne, — j'assouvirai la vieille rancune que je lui garde. — Il hait notre sainte nation ; et il clabaude, — dans l'endroit même où se réunissent les marchands, — contre moi, contre mes opérations, contre mes légitimes profits — qu'il appelle intérêts ! Maudite soit ma tribu, — si je lui pardonne !

BASSANIO, parlant haut à Shylock qui paraît absorbé.

Shylock ! entendez-vous ?

SHYLOCK.

— Je calcule ce que j'ai en réserve, — et, d'après une évaluation faite de mémoire, — je ne puis immédiatement réunir le capital — entier de ces trois mille ducats. N'importe ! — Tubal, un riche hébreu de ma tribu, — me fournira ce qu'il faut... Mais doucement ; combien de mois — demandez-vous ?

A Antonio.

Le bonheur vous garde, bon signor! — Le nom de Votre Honneur était justement sur nos lèvres.

ANTONIO.

— Shylock, bien que je n'aie pas l'usage de prêter ni d'emprunter — à intérêt, — cependant, pour subvenir aux besoins urgents de mon ami, — je romprai une habitude.

A Bassanio.

Sait-il déjà — combien vous voudriez?

SHYLOCK.

Oui, oui, trois mille ducats.

ANTONIO.

— Et pour trois mois.

SHYLOCK.

— J'avais oublié... Trois mois, m'avez-vous dit? — Et puis, votre billet... Ah çà, voyons... mais... écoutez! — Vous avez dit, ce me semble, que vous ne prêtiez ni n'empruntiez — à intérêt.

ANTONIO.

Je ne le fais jamais.

SHYLOCK.

— Quand Jacob menait paître les moutons de son oncle Laban, — grâce à ce que fit pour lui sa prudente mère, — ce Jacob était le troisième patriarche — après notre saint Abraham; oui, il était le troisième.

ANTONIO.

— Eh bien, après? Prêtait-il à intérêt?

SHYLOCK.

— Non, il ne prêtait pas à intérêt; pas, comme vous diriez, — positivement à intérêt. Écoutez bien ce que faisait Jacob. — Laban et lui étaient convenus — que tous les agneaux qui étaient rayés et tachetés — seraient le salaire de Jacob. Les brebis, étant en rut, — cherchèrent les béliers à la fin de l'automne; — tandis que le travail de la gé-

nération — s'accomplissait entre ces bêtes à laine, — le malin berger se mit à me peler certaines baguettes, — et, au moment de l'œuvre de nature, — les planta devant les brebis lascives, — lesquelles, concevant alors, mirent bas, au moment venu, — des agneaux bariolés, et ceux-ci furent pour Jacob. — C'était là un moyen de profit, et Jacob était béni, — et le profit est bénédiction quand il n'est pas volé.

ANTONIO.

— Jacob, monsieur, servait là en vue d'un bénéfice aventureux — qu'il n'était pas en son pouvoir de produire, — mais qui était réglé et créé par la main de Dieu. — Est-ce là un argument pour justifier l'intérêt ? — Votre or et votre argent sont-ils des brebis et des béliers ?

SHYLOCK.

— Je ne saurais dire; je les fais produire aussi vite. — Mais suivez-moi bien, signor...

ANTONIO.

Remarquez ceci, Bassanio, — le diable peut citer l'Écriture pour ses fins. — Une âme mauvaise produisant de saints témoignages — est comme un scélérat à la joue souriante, — une belle pomme pourrie au cœur. — Oh ! que la fausseté a de beaux dehors !

SHYLOCK.

— Trois mille ducats ! c'est une somme bien ronde ! — Trois mois de douze... Voyons quel sera le taux ?

ANTONIO.

— Eh bien, Shylock, serons-nous vos obligés ?

SHYLOCK.

— Signor Antonio, mainte et mainte fois, — sur le Rialto, vous m'avez honni — à propos de mon argent et de mes usances. — Je l'ai supporté patiemment en haussant les épaules, — car la souffrance est l'insigne de toute notre tribu. — Vous m'appelez mécréant, chien, coupe-jarrets,

— et vous crachez sur mon gaban juif, — et cela parce que j'use de ce qui m'appartient. — Eh bien, il paraît qu'aujourd'hui vous avez besoin de mon aide. — En avant donc! vous venez à moi et vous me dites : — *Shylock, nous voudrions de l'argent!*.. Vous dites cela, — vous qui vidiez votre bave sur ma barbe — et qui me repoussiez du pied comme vous chassez un limier étranger — de votre seuil! Vous sollicitez de l'argent! — Que devrais-je vous dire? Ne devrais-je pas vous dire : — *Est-ce qu'un chien a de l'argent? Est-il possible — qu'un limier puisse prêter trois mille ducats?* Ou bien, — dois-je m'incliner profondément et, d'un ton servile, — retenant mon haleine dans un murmure d'humilité, — vous dire ceci : — *Mon beau monsieur, vous avez craché sur moi mercredi dernier, — vous m'avez chassé du pied tel jour; une autre fois, — vous m'avez appelé chien; pour toutes ces courtoisies — je vais vous prêter tant d'argent?*

ANTONIO, vivement.

— Je suis bien capable de t'appeler encore de même, — de cracher sur toi encore, de te chasser du pied encore. — Si tu prêtes cet argent, ne le prête pas — comme à un ami; l'amitié a-t-elle jamais tiré — profit du stérile métal confié à un ami? — Non, considère plutôt ce prêt comme fait à ton ennemi. — S'il manque à l'engagement, tu auras meilleure figure — à exiger contre lui la pénalité.

SHYLOCK.

Ah! voyez comme vous vous emportez! — Je voudrais me réconcilier avec vous, avoir votre affection, — oublier les affronts dont vous m'avez souillé, — subvenir à vos besoins présents, sans prendre un denier — d'intérêt pour mon argent, et vous ne voulez pas m'entendre! — Mon offre est bienveillante pourtant!

ANTONIO.

Ce serait la bienveillance même.

SHYLOCK.

— Cette bienveillance, je veux vous la montrer. — Venez avec moi chez un notaire, signez-moi là — un simple billet. Et, par manière de plaisanterie, — si vous ne me remboursez pas tel jour, — en tel endroit, la somme ou les sommes — énoncées dans l'acte, qu'il soit stipulé — que vous perdrez une livre pesant — de votre belle chair, laquelle sera coupée et prise — dans telle partie de votre corps qui me plaira.

ANTONIO.

— Ma foi, j'y consens; je signerai ce billet — et je dirai que le juif fait preuve de grande bienveillance.

BASSANIO.

— Vous ne signerez pas un pareil billet pour moi; — j'aime mieux rester dans ma nécessité.

ANTONIO.

— Allons! ne crains rien, l'ami, je n'encours pas cette perte. — Dans deux mois, c'est-à-dire un mois avant — l'échéance, je compte qu'il me rentrera — neuf fois la valeur de ce billet.

SHYLOCK.

— O père Abraham! ce sont bien là les chrétiens! — La dureté de leurs propres procédés leur apprend à suspecter — les intentions des autres.

A Bassanio.

Répondez-moi, je vous en prie: — s'il manque à l'échéance, que gagnerai-je — à exiger le dédit? — Une livre de chair, ôtée d'un homme, — n'est pas aussi estimable ni aussi profitable qu'une livre — de chair de mouton, de bœuf ou de chèvre. Je le répète, — c'est pour acheter ses bonnes grâces que je lui offre ce service. — S'il l'accepte, soit! Si non, adieu! — Mais, de grâce, ne m'outragez pas jusque dans ma bonté.

ANTONIO.

— Oui, Shylock, je signerai ton billet.

SHYLOCK.

— Allez donc sur le champ m'attendre chez le notaire ;  
— faites-lui rédiger ce plaisant billet. — Moi, je vais tout  
droit chercher les ducats, — donner un coup d'œil à mon  
logis, laissé à la garde périlleuse — d'un valet négligent ;  
et aussitôt — je suis à vous.

Il sort.

ANTONIO.

Cours, aimable juif. — Cet Hébreu se fera chrétien, il  
devient bon.

BASSANIO.

— Je n'aime pas les plus beaux termes à la pensée d'un  
coquin.

ANTONIO.

— Marchons. Il n'y a ici rien à redouter : — mes navires  
arrivent un mois avant l'échéance.

Ils sortent.

## SCÈNE IV.

[Belmont. Chez Portia.]

Fanfare de cor. Entre LE PRINCE DE MAROC, more basané, vêtu de  
blanc, et trois ou quatre courtisanes costumés de même ; puis PORTIA,  
NÉRISSE et d'autres suivantes.

MAROC.

— Ne me prenez point en aversion à cause de mon teint,  
— sombre livrée du soleil de bronze — dont je suis le voi-  
sin et près de qui j'ai été nourri ! — Amenez-moi l'être le  
plus blanc qui soit né vers le nord, — là où le feu de Phébus  
fait à peine fondre les glaçons ; — et pour l'amour de vous,  
faisons-nous une incision — afin de voir qui des deux a le

sang le plus rouge. — Je te le dis, belle dame, ce visage — a terrifié les vaillants, et, je le jure par mon amour, — les vierges les plus admirées de nos climats — ne l'en ont que plus aimé. Je ne voudrais pas changer de couleur, — à moins que ce ne fût pour ravir vos pensées, ma douce reine.

PORTIA.

— Dans mon choix je ne suis pas uniquement guidée — par l'impression superficielle d'un regard de jeune fille ; — d'ailleurs la loterie de ma destinée — m'ôte la faculté d'un choix volontaire. — Mais si mon père ne m'avait pas astreinte, — par sa sagesse tutélaire, à me donner pour femme — à celui qui m'obtiendra par le moyen que je vous ai dit, — vous, prince renommé, vous auriez autant de titres — que tous ceux que j'ai vus venir ici, — à mon affection.

MAROC.

C'est assez pour que je vous rende grâce. — Veuillez donc, je vous prie, me conduire à ces coffrets, — que je tente ma fortune. Par ce cimenterre — qui a égorgé le Sophi et un prince persan, — qui a gagné trois batailles sur le sultan Soliman, — je suis prêt à foudroyer de mon regard les regards les plus insolents, — et de ma bravoure le plus audacieux courage ; — à arracher les oursins de la mamelle de l'ourse, — et même à insulter le lion rugissant après sa proie, — pour te conquérir, ma dame ! Mais, hélas ! — si Hercule et Lychas jouent aux dés — à qui l'emportera, le plus beau coup — peut tomber par hasard de la main la plus faible, — et Alcide sera battu par son page. — Ainsi pourrais-je, guidé par l'aveugle fortune, — manquer ce que peut atteindre un moins digne, — et en mourir de douleur !

PORTIA.

Il faut accepter votre chance ; — renoncez tout à fait à



choisir, — ou jurez, avant de choisir, que, si vous faites un mauvais choix, — jamais, à l'avenir, vous ne parlerez de mariage — à aucune femme... Ainsi, réfléchissez.

MAROC.

— J'y consens, allons ! conduisez-moi à ma chance.

PORTIA.

— Au temple, d'abord ! Après dîner, — vous tenterez votre hasard.

MAROC.

Alors que la fortune me soit bonne ! — Elle peut me faire une existence ou bénie ou maudite !

Ils sortent. Fanfares de cor.

## SCÈNE V.

[Venise. Une rue.]

Entre LANCELOT GOBBO (17).

LANCELOT.

Il faudra bien que ma conscience m'autorise à décamper de chez le juif, mon maître. Le démon me touche le coude et me tente, 'en me disant : *Gobbo, Lancelot Gobbo, ou bon Lancelot, ou bon Gobbo, ou bon Lancelot Gobbo, joue des jambes, prends ton élan et décampe.* Ma conscience dit : *Non, prends garde, honnête Lancelot, prends garde, honnête Gobbo, ou, comme je disais, honnête Lancelot Gobbo, ne fais pas, mets ce projet de fuite sous tes talons.* Alors le démon imperturbable me presse de faire mes paquets : *en route !* dit le démon, *va t'en !* dit le démon, *au nom du ciel, prends un brave parti,* dit le démon, *et décampe.* Alors, ma conscience, se pendant au cou de mon cœur, me dit très-sagement : — *Mon honnête ami Lancelot, toi qui es le fils d'un honnête homme* (ou plutôt d'une honnête femme ; car

mon père a eu quelque petite tache, il s'est parfois laissé aller, il avait certain goût...) Alors ma conscience me dit : *Lancelot, ne bouge pas. Bouge*, dit le démon. *Ne bouge pas*, dit ma conscience. *Conscience*, dis-je, *vous me conseillez bien* ; *démon*, dis-je, *vous me conseillez bien*. Pour obéir à ma conscience, je dois rester avec le juif mon maître qui, Dieu me pardonne, est une espèce de diable ; et, pour décamper de chez le juif, je dois obéir au démon qui, sauf votre respect, est le diable en personne. Mais, pour sûr, le juif est le diable incarné ; et, en conscience, ma conscience est une bien dure conscience de me donner le conseil de rester chez le juif. C'est le démon qui me donne le conseil le plus amical Je vas décamper, démon ; mes talons sont à vos ordres ; je vas décamper !

Entre le vieux GOBBO, portant un panier.

GOBBO.

Monsieur ! Jeune homme ! c'est à vous que je m'adresse ! Quel est le chemin pour aller chez le maître juif ?

LANCELOT, à part.

O ciel ! c'est mon père légitime ! Comme il est presque aveugle et qu'il a la gravelle dans l'œil, il ne me reconnaît pas. Je vais tenter sur lui des expériences.

GOBBO.

Mon jeune maître, mon gentilhomme, quel est le chemin, je vous prie, pour aller chez le maître juif ?

LANCELOT.

Tournez à main droite, au premier détour, puis, au détour suivant, à main gauche, puis, morbleu, au prochain détour, ne tournez ni à main droite, ni à main gauche, mais descendez indirectement chez le juif.

GOBBO.

Par les sentiers de Dieu ! ce sera un chemin difficile à

trouver. Pourriez-vous me dire si un certain Lancelot qui demeure avec lui, demeure avec lui ou non ?

LANCELOT.

Parlez-vous du jeune sieur Lancelot ?

A part.

Remarquez-moi bien, je vais faire jouer les grandes eaux.

Haut.

Parlez-vous du jeune sieur Lancelot ?

GOBBO.

Ce n'est pas un sieur, monsieur, mais le fils d'un pauvre homme. Son père, quoique ce soit moi qui le dise, est un honnête homme, excessivement pauvre, mais, Dieu merci, en état de vivre.

LANCELOT.

Soit ! que son père soit ce qu'il voudra, nous parlons du jeune sieur Lancelot.

GOBBO.

De Lancelot, pour vous servir, seigneur !

LANCELOT.

Mais, dites-moi, je vous prie, vieillard, *ergò*, je vous supplie, parlez-vous du jeune sieur Lancelot ?

GOBBO.

De Lancelot, n'en déplaie à Votre Honneur.

LANCELOT.

*Ergò*, du sieur Lancelot ! ne parlez pas du sieur Lancelot, père, car le jeune gentilhomme (grâce à la fatalité et à la destinée et autres locutions hétéroclites, grâce aux trois Sœurs et autres branches de la science), est effectivement décédé ; ou, pour parler en termes nets, il est allé au ciel.

GOBBO.

Morbleu, Dieu m'en préserve ! Ce garçon était mon unique bâton de vieillesse, mon unique soutien.

LANCELOT.

Est-ce que j'ai l'air d'un gourdin, d'un poteau, d'un bâton, d'un étai ? Me reconnaissez-vous, père ?

GOBBO.

Hélas ! non, je ne vous reconnais pas, mon jeune gentilhomme ; mais, je vous en prie, dites-moi, mon garçon (Dieu fasse paix à son âme !) est-il vivant ou mort ?

LANCELOT.

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, père ?

GOBBO.

Hélas ! monsieur, j'ai la vue trouble, je ne vous reconnais pas.

LANCELOT.

Ah ! ma foi, vous auriez vos yeux que vous risqueriez aussi bien de ne pas me reconnaître ; bien habile est le père qui reconnaît son propre enfant ! Eh bien, vieux, je vais vous donner des nouvelles de votre fils ; donnez-moi votre bénédiction. La vérité doit se faire jour ; un meurtre ne peut rester longtemps caché, le fils d'un homme le peut, mais, à la fin, la vérité se découvre.

GOBBO.

Je vous en prie, monsieur, mettez-vous debout : je suis sûr que vous n'êtes pas Lancelot, mon garçon.

LANCELOT.

Je vous en prie, cessons de batifoler, donnez-moi votre bénédiction. Je suis Lancelot, celui qui était votre garçon, qui est votre fils, qui sera votre enfant.

GOBBO.

Je ne puis croire que vous soyez mon fils.

LANCELOT.

Je ne sais ce que j'en dois croire ; mais je suis Lancelot, l'homme du juif ; et ce dont je suis sûr, c'est que Marguerite, votre femme, est ma mère.

GOBBO.

Son nom est Marguerite, en effet. Je puis jurer, si tu es Lancelot, que tu es ma chair et mon sang. Dieu soit béni !

Quelle barbe tu as ! Tu as plus de poils à ton menton que Dobbin, mon limonnier, à sa queue.

LANCELOT.

Il faut croire alors que la queue de Dobbin pousse à rebours ; je suis sûr qu'il avait plus de poils à la queue que je n'en ai sur la face, la dernière fois que je l'ai vu.

GOBBO.

Seigneur ! que tu es changé !... Comment vous accordez-vous, ton maître et toi ? Je lui apporte un présent. Comment vous accordez-vous maintenant ?

LANCELOT.

Bien, bien. Mais quant à moi, comme j'ai pris la résolution de décamper de chez lui, je ne m'arrêterai pas que je n'aie couru un bon bout de chemin. Mon maître est un vrai juif. Lui donner un présent, à lui ? Donnez-lui une hart. Je meurs de faim à son service ; vous pourriez compter toutes les phalanges de mes côtes. Père, je suis bien aise que vous soyez venu ; donnez-moi ce présent-là à un certain monsieur Bassanio. En voilà un qui donne de magnifiques livrées neuves ! Si je n'entre pas à son service, je veux courir aussi loin que Dieu a de la terre... O rare bonheur ! Le voici en personne. Abordez-le, père : car je veux être juif, si je sers le juif plus longtemps.

Entre BASSANIO, suivi de LÉONARDO et d'autres domestiques.

BASSANIO, à un valet.

Vous le pouvez, mais hâtez-vous, pour que le souper soit prêt au plus tard à cinq heures. Faites porter ces lettres à leur adresse, faites faire les livrées, et priez Gratiano de venir chez moi incontinent.

Sort un valet.

LANCELOT, *has* à Gobbo.

Abordez-le, père !

GOBBO.

Dieu bénisse votre Excellence !

BASSANIO.

Grand merci ! Me veux-tu quelque chose ?

GOBBO.

Voici mon fils, monsieur, un pauvre garçon...

LANCELOT.

Non pas un pauvre garçon, monsieur, mais bien le serviteur du riche juif, lequel voudrait, monsieur, comme mon père vous le spécifiera...

GOBBO.

Il a, comme on dirait, une grande démangeaison de servir...

LANCELOT.

Effectivement, le résumé et l'exposé de mon affaire, c'est que je sers le juif et que je désire, comme mon père vous le spécifiera....

GOBBO.

Son maître et lui, sauf le respect dû à votre Excellence, ne sont pas tendres cousins...

LANCELOT.

Pour être bref, la vérité vraie est que le juif, m'ayant mal traité, m'oblige, comme mon père, en sa qualité de vieillard, vous l'expliquera, j'espère, avec féconde...

GOBBO.

J'ai ici un plat de pigeons que je voudrais offrir à votre Excellence, et ma requête est...

LANCELOT.

Bref, la requête est pour moi de grande impertinence, ainsi que votre Excellence l'apprendra par cet honnête vieillard, qui, quoique ce soit moi qui le dise, est pauvre, quoique vieux, et de plus est mon père...

BASSANIO.

Qu'un de vous parle pour tous deux... Que voulez-vous ?

LANCELOT.

Vous servir, monsieur.

GOBBO.

Voilà l'unique méfait de notre demande, monsieur.

BASSANIO, à Lancelot.

— Je te connais bien ; tu as obtenu ta requête. — Shylock, ton maître, m'a parlé aujourd'hui même — et a consenti à ton avancement, si c'est un avancement — que de quitter le service d'un riche juif pour te mettre — à la suite d'un pauvre gentilhomme comme moi. —

LANCELOT.

Le vieux proverbe se partage très-bien entre mon maître Shylock et vous, monsieur : vous avez la grâce de Dieu, monsieur, et lui, il a de quoi.

BASSANIO.

— Bien dit... Va, père, avec ton fils. — Va prendre congé de ton vieux maître, et fais-toi indiquer — ma demeure.

A ses gens.

Qu'on lui donne une livrée — plus galonnée qu'à ses camarades. N'y manquez pas. —

Il s'entretient à voix basse avec Léonardo.

LANCELOT.

Enlevé, mon père!.. Ah! je ne suis pas capable de trouver une place! Ah! je n'ai jamais eu de langue dans ma tête!.. Bien.

Regardant la paume de sa main.

Est-il un homme en Italie qui puisse, en jurant sur la Bible, étendre une plus belle paume?... J'aurai du bonheur : tenez, rien que cette simple ligne de vie (18)! Voici une menue ribambelle d'épouses! Hélas! quinze épouses, ce n'est rien. Onze veuves, et neuf vierges, c'est une simple mise en train pour un seul homme; et puis, cette échappée à trois noyades! et ce péril qui menace ma vie au bord d'un lit de plume!.. Ce sont de simples chances!.. Allons, si la fortune est femme,

à ce compte-là c'est une bonne fille... Venez, mon père ; je vas prendre congé du juif en un clin d'œil.

Sortent Lancelot et le vieux Gobbo.

BASSANIO.

— Je t'en prie, bon Léonardo, pense à cela. — Quand tu auras tout acheté et tout mis en place, — reviens vite, car je festoie ce soir — mes connaissances les plus estimées. Dépêche-toi, va.

LÉONARDO.

— J'y mettrai tout mon zèle.

Entre GRATIANO.

GRATIANO.

— Où est votre maître ?

LÉONARDO.

Là bas, monsieur, il se promène.

Sort Léonardo.

GRATIANO.

— Signor Bassanio...

BASSANIO.

Gratiano !

GRATIANO.

— J'ai une chose à vous demander.

BASSANIO.

Vous l'avez obtenue.

GRATIANO.

— Vous ne pouvez plus me refuser : il faut que j'aie avec vous à Belmont.

BASSANIO.

— S'il le faut, soit !.. Mais écoute, Gratiano, — tu es trop pétulant, trop brusque, trop tranchant en paroles. — Ces façons-là te vont assez heureusement, — et ne sont pas des défauts pour des yeux comme les nôtres ; — mais pour ceux qui ne te connaissent pas, eh bien, elles ont — quel-



que chose de trop libre. Je t'en prie, prends la peine — de calmer par quelques froides gouttes de modestie — l'effervescence de ton esprit ; sans quoi ta folle conduite — me ferait mal juger aux lieux où je vais, — et ruinerait mes espérances.

GRATIANO.

Signor Bassanio, écoutez-moi : — si vous ne me voyez pas adopter un maintien grave, — parler avec réserve, jurer modérément, — porter dans ma poche des livres de prière, prendre un air de componction, — et, qui plus est, quand on dira les grâces, cacher mes yeux, — comme ceci, avec mon chapeau, et soupirer, et dire : Amen ! — enfin observer tous les usages de la civilité, — comme un être qui s'est étudié à avoir la mine solennelle — pour plaire à sa grand'mère, ne vous fiez plus à moi !

BASSANIO.

— C'est bien, nous verrons comment vous vous comporterez.

GRATIANO.

— Ah ! mais je fais exception pour ce soir. Vous ne prendrez pas pour arrhes — ce que nous ferons ce soir.

BASSANIO.

Non, ce serait dommage. — Je vous engagerais plutôt à revêtir — votre plus audacieux assortiment de gaieté, car nous avons — des amis qui se proposent de rire... Sur ce, au revoir ! — J'ai quelques affaires.

GRATIANO.

— Et moi, il faut que j'aille trouver Lorenzo et les autres ; — mais nous vous rendrons visite à l'heure du souper.

Ils sortent.

## SCÈNE VI.

[Venise. Une chambre chez Shylock].

Entrent JESSICA et LANCELOT.

JESSICA.

— Je suis fâchée que tu quittes ainsi mon père ; — notre maison est un enfer, et toi, joyeux diable, — tu lui dérobais un peu de son odeur d'ennui ; — mais adieu. Voici un ducat pour toi. — Ah ! Lancelot, tout à l'heure au souper tu verras — Lorenzo, un des convives de ton nouveau maître : — donne-lui cette lettre... secrètement ! — Sur ce, adieu ! Je ne voudrais pas que mon père — me vît causer avec toi.

LANCELOT, larmoyant.

Adieu !.. Les pleurs sont mon seul langage... O ravissante païenne, délicieuse juive ! Si un chrétien ne fait pas quelque coquinerie pour te posséder, je serai bien trompé. Mais, adieu ! Ces sottes larmes ont presque noyé mon viril courage. Adieu !

Il sort.

JESSICA.

— Porte-toi bien, bon Lancelot. Hélas ! Quel affreux péché c'est en moi — que de rougir d'être l'enfant de mon père ! — Mais quoique je sois sa fille par le sang, — je ne la suis pas par le caractère. O Lorenzo, — si tu tiens ta promesse, je terminerai toutes ces luttes : — je me ferai chrétienne pour être ta femme bien-aimée.

Elle sort.

## SCÈNE VII.

[Toujours à Venise. Une rue].

Entrent GRATIANO, LORENZO, SALARINO et SOLANIO.

LORENZO.

— Oui, nous nous esquiverons pendant le souper ; —

**NOUS** nous déguiserons chez moi, et nous serons de retour  
— tous en moins d'une heure.

GRATIANO.

Nous n'avons pas fait de préparatifs suffisants.

SALARINO.

— Nous n'avons pas encore retenu de porte-torche.

SOLANIO.

— C'est bien vulgaire, quand ce n'est pas élégamment  
arrangé; — il vaut mieux, selon moi, nous en passer.

LORENZO.

— Il n'est que quatre heures; nous avons encore deux  
heures — pour nous équiper.

Entre LANCELOT, portant une lettre.

LORENZO.

Ami Lancelot, quelle nouvelle?

LANCELOT.

— S'il vous plaît rompre ce cachet, vous le saurez pro-  
bablement.

LORENZO.

— Je reconnais la main; ma foi, c'est une jolie main :  
— elle est plus blanche que le papier sur lequel elle a écrit,  
— cette jolie main-là !

GRATIANO.

Nouvelle d'amour, sans doute. —

LANCELOT, se retirant.

Avec votre permission, monsieur...

LORENZO.

Où vas-tu ?

LANCELOT.

Pardieu, monsieur, inviter mon vieux maître le juif à  
souper ce soir chez mon nouveau maître le chrétien.

LORENZO, bas à Lancelot, en lui remettant de l'argent.

— Arrête; prends ceci... Dis à la gentille Jessica —

que je ne lui manquerai pas... Parle-lui en secret; va.

Sort Lancelot.

— Messieurs, — voulez-vous vous préparer pour la mascarade de ce soir? — Je suis pourvu d'un porte-torche.

SALARINO.

— Oui, pardieu ! j'y vais à l'instant.

SOLANIO.

— Et moi aussi.

LORENZO.

Venez nous rejoindre, Gratiano et moi, — dans une heure d'ici, au logis de Gratiano.

SALARINO.

— Oui, c'est bon.

Sortent Salarino et Solanio.

GRATIANO,

— Cette lettre n'était-elle pas de la belle Jessica ?

LORENZO.

— Il faut que je te dise tout ! Elle me mande — le moyen par lequel je dois l'enlever de chez son père, — l'or et les bijoux dont elle s'est munie, — le costume de page qu'elle tient tout prêt. — Si jamais le juif son père va au ciel, — ce sera grâce à sa charmante fille ; — quant à elle, jamais le malheur n'oserait lui barrer le passage, — si ce n'est sous le prétexte — qu'elle est la fille d'un juif mécréant. — Allons, viens avec moi ; lis ceci, chemin faisant : — la belle Jessica sera mon porte-torche !

Ils sortent.

## SCÈNE VIII.

[Toujours à Venise. Devant la maison de Shylock.]

Entrent SHYLOCK et LANCELOT.

SHYLOCK.

— Soit ! tu en jugeras par tes yeux, tu verras — la différence entre le vieux Shylock et Bassanio. — Holà, Jessica !..

Tu ne pourras plus t'empiffrer — comme tu faisais chez moi... Holà, Jessica !... — ni dormir, ni ronfler, ni mettre en lambeaux ta livrée. — Eh bien ! Jessica, allons !

LANCELOT, criant.

Eh bien ! Jessica !

SHYLOCK.

— Qui te dit d'appeler ? Je ne te dis pas d'appeler. —

LANCELOT.

Votre Honneur m'a si souvent répété que je ne savais rien faire sans qu'on me le dise !

Entre JESSICA.

JESSICA, Shylock.

— Appelez-vous ? Quelle est votre volonté ?

SHYLOCK.

— Je suis invité à souper dehors, Jessica : — voici mes clefs... Mais pourquoi irais-je ? — Ce n'est pas par amitié qu'ils m'invitent : ils me flattent ! — J'irai pourtant, mais par haine, pour manger — aux dépens du chrétien prodigue... Jessica, ma fille, — veille sur ma maison... J'ai une vraie répugnance à sortir : — il se brasse quelque vilénie contre mon repos, — car j'ai rêvé cette nuit de sacs d'argent. —

LANCELOT.

Je vous en supplie, monsieur, partez ; mon jeune maître est impatienté de votre présence.

SHYLOCK.

Et moi, de la sienne.

LANCELOT.

Ils ont fait ensemble une conspiration... Je ne dis pas que vous verrez une mascarade ; mais si vous en voyez une, cela m'expliquera pourquoi mon nez s'est mis à saigner le dernier lundi noir (19), à six heures du matin, après avoir

saigné, il y a quatre ans, le mercredi des cendres, dans l'après-midi.

SHYLOCK.

— Quoi ! il y aura des masques ? Écoutez-moi, Jessica ; — fermez bien mes portes ; et quand vous entendrez le tambour — et l'ignoble fausset du fifre au cou tors, — n'allez pas grimper aux croisées, — ni allonger votre tête sur la voie publique — pour contempler ces fous de chrétiens aux visages vernis. — Mais bouchez les oreilles de ma maison, je veux dire mes fenêtres. — Que le bruit de la vaine extravagance n'entre pas — dans mon austère maison... Par le bâton de Jacob, je jure — que je n'ai nulle envie de souper dehors ce soir ; — mais j'irai... Pars devant moi, drôle, — et dis que je vais venir.

LANCELOT.

Je pars en avant, monsieur.

Bas, à Jessica.

Maîtresse, n'importe, regardez par la fenêtre.

Vous verrez passer un chrétien,  
Bien digne de l'œillade d'une juive.

Sort Lancelot.

SHYLOCK.

— Que dit ce niais de la race d'Agar, hein ?

JESSICA.

— Il me disait : adieu, madame ; voilà tout.

SHYLOCK.

— C'est un assez bon drille, mais un énorme mangeur, — lent à la besogne comme un limaçon et puis dormant le jour — plus qu'un chat sauvage ! Les frêlons ne sont pas de ma ruche. — Aussi je me sépare de lui, et je le cède — à certain personnage pour qu'il l'aide à gaspiller — de l'argent emprunté... Allons, Jessica, rentrez ; — peut-être reviendrai-je immédiatement ; — faites comme je vous dis, — fermez les portes sur vous. *Bien serré, bien re-*

*trouvé* ; — c'est un proverbe qui ne rancit pas dans un esprit économe.

Il sort.

JESSICA, regardant s'éloigner Shylock.

— Adieu ; si la fortune ne m'est pas contraire, — nous avons perdu, moi, un père, et vous, une fille.

Elle sort.

## SCÈNE IX.

[Toujours à Venise.]

Entrent GRATIANO et SALARINO, masqués.

GRATIANO.

Voici l'auvent sous lequel Lorenzo — nous a priés d'attendre.

SALARINO.

L'heure est presque passée.

GRATIANO.

— C'est merveille qu'il n'arrive pas à l'heure, — car les amants courent toujours en avant de l'horloge.

SALARINO.

— Oh ! les pigeons de Vénus volent dix fois plus vite — pour sceller de nouveaux liens d'amour — que pour garder intacte la foi jurée.

GRATIANO.

— C'est toujours ainsi. Qui donc, en se levant d'un festin, — a l'appétit aussi vif qu'en s'y asseyant ? — Où est le cheval qui revient — sur sa route fastidieuse avec la fougue indomptée — du premier élan ? En toute chose — on est plus ardent à la poursuite qu'à la jouissance. — Qu'il ressemble à l'enfant prodigue, — le navire pavoisé, quand il sort de sa baie natale, — pressé et embrassé par la brise courtisane !

— Qu'il ressemble à l'enfant prodigue, quand il revient, — les flancs avariés, les voiles en lambeaux, — exténué, ruiné, épuisé par la brise courtisane !

SALARINO.

— Voici Lorenzo... Nous reprendrons cela plus tard.

Entre LORENZO.

LORENZO.

— Chers amis, pardon de ce long retard : — ce n'est pas moi, ce sont mes affaires qui vous ont fait attendre. — Quand vous voudrez vous faire voleurs d'épouses, — je ferai pour vous une aussi longue faction... Approchez : — ici loge mon père le juif... Holà ! quelqu'un !

Jessica paraît à la fenêtre, vêtue en page.

JESSICA.

— Qui êtes-vous ? dites-le-moi, pour plus de certitude, — bien que je puisse jurer que je reconnais votre voix.

LORENZO.

— Lorenzo, ton amour !

JESSICA.

— Lorenzo, c'est certain ; mon amour, c'est vrai. — Car qui aimé-je autant ? Mais maintenant, qui sait, — hormis vous, Lorenzo, si je suis votre amour ?

LORENZO.

— Le ciel et tes pensées sont témoins que tu l'es.

JESSICA, jetant un coffret.

— Tenez, attrapez cette cassette ; elle en vaut la peine. — Je suis bien aise qu'il soit nuit et que vous ne me voyiez pas, — car je suis toute honteuse de mon déguisement ; — mais l'amour est aveugle, et les amants ne peuvent voir — les charmantes folies qu'eux-mêmes commettent ; — car, s'ils le pouvaient, Cupido lui-même rougirait — de me voir ainsi transformée en garçon.



LORENZO.

— Descendez, car il faut que vous portiez ma torche.

JESSICA.

— Quoi ! faut-il que je tiennne la chandelle à ma honte ? — Celle-ci est déjà d'elle-même trop, bien trop visible. — Quoi ! mon amour, vous me donnez les fonctions d'éclaireur — quand je devrais me cacher !

LORENZO.

N'êtes-vous pas cachée, ma charmante, — sous ce gracieux costume de page ? — Mais venez tout de suite : — car la nuit close est fugitive, — et nous sommes attendus à souper chez Bassanio.

JESSICA.

— Je vais fermer les portes, me dorer — encore de quelques ducats, et je suis à vous.

Elle quitte la fenêtre.

GRATIANO.

— Par mon capuchon, c'est une gentille et non une juive.

LORENZO.

— Que je sois maudit, si je ne l'aime pas de tout mon cœur ! — Car elle est spirituelle, autant que j'en puis juger ; — elle est jolie, si mes yeux ne me trompent pas ; — elle est fidèle, comme elle me l'a prouvé. — Aussi, comme une fille spirituelle, jolie et fidèle, — règnera-t-elle constamment sur mon cœur.

Entre JESSICA.

LORENZO.

— Ah ! te voilà venue ?... En avant, messieurs, partons ; — nos camarades nous attendent déjà sous leurs masques.

Il sort avec Jessica et Salarino.

Entre ANTONIO.

ANTONIO.

— Qui est là ?

GRATIANO.

Le signor Antonio ?

ANTONIO.

— Fi ! fi ! Gratiano ! où sont tous les autres ? — Il est neuf heures, tous nos amis vous attendent : — pas de mascarade ce soir. Le vent s'est levé ; — Bassanio va s'embarquer immédiatement. — J'ai envoyé vingt personnes vous chercher.

GRATIANO.

— Je suis bien aise de cela ; mon plus cher désir — est d'être sous voile et parti ce soir.

Ils sortent.

## SCÈNE X.

[Belmont. Dans le palais de Portia.]

Fanfares de cors. Entrent PORTIA et le prince de MAROC, l'une et l'autre avec leur suite.

PORTIA.

— Allons ! qu'on tire les rideaux et qu'on fasse voir — les divers coffrets à ce noble prince !

Au prince de Maroc.

— Maintenant, faites votre choix.

MAROC.

— Le premier est d'or et porte cette inscription :

Qui me choisit, gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent.

— Le second, tout d'argent, est chargé de cette promesse :

Qui me choisit, obtiendra tout ce qu'il mérite.

— Le troisième, de plomb grossier, a une devise brute comme son métal :

Qui me choisit, doit donner et hasarder tout ce qu'il a.

— Comment saurai-je si je choisais le bon ?

PORTIA.

— L'un d'eux contient mon portrait, prince ; — si vous le prenez, moi aussi, je suis à vous !

MAROC.

— Qu'un dieu dirige mon jugement ! Voyons. — Je vais relire les inscriptions. — Que dit ce coffret de plomb ?

Qui me choisit, doit donner et hasarder tout ce qu'il a.

— Tout donner... Pour quoi ? Pour du plomb ! tout hasarder pour du plomb ! — Ce coffret menace. Les hommes qui hasardent tout — ne le font que dans l'espoir d'avantages suffisants. — Une âme d'or ne se laisse pas éblouir par un métal de rebut ; — je ne veux donc rien donner, rien hasarder pour du plomb. — Que dit l'argent avec sa couleur virginale ?

Qui me chérit, obtiendra ce qu'il mérite.

— *Ce qu'il mérite?... Arrête un peu, Maroc, — et pèse ta valeur d'une main impartiale ; — si tu es estimé d'après ta propre appréciation, — tu es assez méritant, mais être assez méritant — cela suffit-il pour prétendre à cette beauté ? — Et pourtant douter de mon mérite, — ce serait, de ma part, un désistement pusillanime. — *Ce que je mérite ?* Mais c'est elle ! — Je la mérite par ma naissance, par ma fortune, — par mes grâces, par les qualités de l'éducation — et surtout par mon amour!... — Voyons ; si, sans m'aventurer plus loin, je fixais ici mon choix?... — Lisons encore une fois la sentence gravée dans l'or :*

Qui me choisit, gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent.

— Eh ! c'est cette noble dame ! Tout le monde la désire : — des quatre coins du monde, on vient — baiser la châsse de la sainte mortelle qui respire ici. — Les déserts de l'Hyrkanie, les vastes solitudes — de l'immense Arabie, sont maintenant autant de grandes routes — frayées par les princes qui visitent la belle Portia ! — L'empire liquide, dont la crête ambitieuse — crache à la face du ciel, n'est

pas une barrière — qui arrête les soupirants lointains : tous la franchissent, — comme un ruisseau, pour voir la belle Portia. — Un de ces trois coffrets contient sa céleste image. — Est-il probable que ce soit celui de plomb ? Ce serait un sacrilège — d'avoir une si basse pensée : ce serait trop brutal — de tendre pour elle un suaire dans cet obscur tombeau !... — Croirai-je qu'elle est murée dans cet argent, — dix fois moins précieux que l'or pur ? — O coupable pensée ! Il faut à une perle si riche — au moins une monture d'or. Il est en Angleterre — une monnaie d'or sur laquelle la figure d'un ange — est gravée (20), mais c'est à la surface qu'elle est sculptée, — tandis qu'ici c'est intérieurement, dans un lit d'or, — qu'un ange est couché. Remettez-moi la clef. — Je choisis celui-ci, advienne que pourra.

PORTIA.

— Voici la clef, prenez-la, prince, et, si mon image est là, — je suis à vous.

Il ouvre le coffret d'or.

MAROC.

O enfer ! qu'avons-nous là ? — Un squelette, dans l'œil duquel — est roulé un grimoire. Lisons-le :

Tout ce qui luit n'est pas or,  
 Vous l'avez souvent entendu dire ;  
 Bien des hommes ont vendu leur vie,  
 Rien que pour me contempler :  
 Les tombes dorées renferment des vers.  
 Si vous aviez été aussi sage que hardi,  
 Jeune de corps et vieux de jugement,  
 Votre réponse n'aurait pas été sur ce parchemin.  
 Adieu : recevez ce froid congé.

— Bien froid, en vérité. Peines perdues ! — Adieu donc, brûlante flamme ! Salut, désespoir glacé. — Portia, adieu, j'ai le cœur trop affligé — pour prolonger un pénible arrachement. Ainsi partent les perdants.

Il sort.

PORTIA.

— Charmant débarras !... Fermez les rideaux, allons ! —  
Puisse-tous ceux de sa couleur me choisir de même !

Tous sortent.

## SCÈNE XI.

[Venise. Une rue.]

Entrent SALARINO et SOLANIO.

SALARINO.

— Oui, mon brave, j'ai vu Bassanio mettre à la voile ;  
— Gratiano est parti avec lui. — Et je suis sûr que Lorenzo  
n'est pas sur leur navire.

SOLANIO.

. — Ce coquin de juif a par ses cris éveillé le doge, — qui  
est sorti avec lui pour fouiller le navire de Bassanio.

SALARINO.

— Il est arrivé trop tard ; le navire était à la voile. —  
Mais on a donné à entendre au doge — que Lorenzo et son  
amoureuse Jessica — ont été vus ensemble dans une gon-  
dole ; — en outre, Antonio a certifié au duc — qu'ils n'étaient  
pas sur le navire de Bassanio.

SOLANIO.

— Je n'ai jamais entendu fureur aussi désordonnée, —  
aussi étrange, aussi extravagante, aussi incohérente — que  
celle que ce chien de juif exhalait dans les rues : — *Ma fille !...  
ô mes ducats !... ô ma fille ! — Enfuie avec un chrétien !...  
oh ! mes ducats chrétiens ! — Justice ! La loi !... mes du-  
cats et ma fille ! — Un sac plein, deux sacs pleins de du-  
cats, — de doubles ducats, à moi volés par ma fille !... —  
Et des bijoux !... deux bourses, pleines des plus précieux  
bijoux, — volées par ma fille !... Justice ! qu'on retrouve la  
fille ! — Elle a sur elle les bourses et les ducats !*

SALARINO.

— Aussi, tous les enfants de Venise le suivent — en criant : *Ohé ! sa fille, ses bourses et ses ducats !*

SOLANIO.

— Que le bon Antonio soit exact à l'échéance ; — sinon, il payera pour tout cela.

SALARINO.

Pardieu ! vous m'y faites songer : — un Français avec qui je causais hier — me disait que, dans les mers étroites qui séparent — la France et l'Angleterre, il avait péri — un navire de notre pays, richement chargé. — J'ai pensé à Antonio quand il m'a dit ça, — et j'ai souhaité en silence que ce ne fût pas un des siens.

SOLANIO.

— Vous ferez très-bien de dire à Antonio ce que vous savez ; — mais pas trop brusquement, de peur de l'affliger.

SALARINO.

— Il n'est pas sur la terre de meilleur homme. — J'ai vu Bassanio et Antonio se quitter. — Bassanio lui disait qu'il hâterait autant que possible — son retour. Il a répondu : *N'en faites rien, — Bassanio, ne brusquez pas les choses à cause de moi, — mais attendez que le temps les ait mûries. — Et quant au billet que le juif a de moi, — qu'il ne préoccupe pas votre cervelle d'amoureux. — Soyez gai ; consacrez toutes vos pensées — à faire votre cour et à prouver votre amour — par les démonstrations que vous croyez les plus décisives. — Et alors, les yeux gros de larmes, — il a détourné la tête, tendu la main derrière lui, — et, avec une prodigieuse tendresse, — il a serré la main de Bassanio. Sur ce, ils se sont séparés.*

SOLANIO.

— Je crois qu'il n'aime cette vie que pour Bassanio. — Je t'en prie, allons le trouver, — et secouons la mélancolie qu'il couve — par quelque distraction.

SALARINO.

Oui, allons.

Ils sortent.

## SCÈNE XII.

[Belmont. Dans le palais de Portia.]

Entre NÉRISSE, suivie d'un valet.

NÉRISSE.

— Vite! vite! tire les rideaux sur-le-champ, je te prie;  
 — le prince d'Aragon a prêté serment — et vient faire son  
 choix à l'instant même.

Fanfares de cors. Entrent le prince D'ARAGON, PORTIA et leur suite.

PORTIA.

— Regardez, ici sont les coffrets, noble prince; — si vous  
 choisissez celui où je suis renfermée, — notre fête nuptiale  
 sera célébrée sur-le-champ, — mais si vous échouez, il fau-  
 dra, sans plus de discours, — que vous partiez d'ici immé-  
 diatement.

ARAGON.

— Mon serment m'enjoint trois choses : — d'abord, de  
 ne jamais révéler à personne — quel coffret j'ai choisi; puis,  
 si je manque — le bon coffret, de ne jamais — courtiser  
 une fille en vue du mariage; enfin, — si j'échoue dans mon  
 choix, — de vous quitter immédiatement et de partir.

PORTIA.

— Ce sont les injonctions auxquelles jure d'obéir —  
 quiconque court le hasard d'avoir mon indigne personne.

ARAGON.

— J'y suis préparé. Que la fortune réponde — aux es-  
 pérances de mon cœur!.. Or, argent et plomb vil.

Qui me choisit doit donner et hasarder tout ce qu'il a.

— Tu auras plus belle mine, avant que je donne ou hasarde rien pour toi! — Que dit la cassette d'or? Ha! voyons!

Qui me choisit gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent.

— Ce que beaucoup d'hommes désirent... Ce *beaucoup* peut désigner — la folle multitude qui choisit d'après l'apparence, — ne connaissant que ce que lui dit son œil ébloui, — qui ne regarde pas à l'intérieur, mais, comme le martinet, — bâti au grand air, sur le mur extérieur, — à la portée et sur le chemin même du danger. — Je ne veux pas choisir ce que beaucoup d'hommes désirent, — parce que je ne veux pas frayer avec les esprits vulgaires — et me ranger parmi les multitudes barbares. — A toi donc, maintenant, écrin d'argent! — Dis-moi une fois de plus quelle devise tu portes :

Qui me choisit obtiendra ce qu'il mérite.

— Bien dit. Qui en effet voudrait — duper la fortune en obtenant des honneurs — auxquels manquerait le sceau du mérite? que nul n'ait la présomption — de revêtir une dignité dont il est indigne! — Ah! si les empires, les grades, les places — ne s'obtenaient pas par la corruption, si les honneurs purs — n'étaient achetés qu'au prix du mérite, — que de gens qui sont nus seraient couverts, — que de gens qui commandent seraient commandés! Quelle ivraie de bassesse on séparerait — du bon grain de l'honneur! Et que de germes d'honneur, — glanés dans le fumier et dans le rebut du temps, — seraient mis en lumière!.. Mais faisons notre choix.

Qui me choisit, obtiendra ce qu'il mérite.

— Je prends ce que je mérite. Donnez-moi la clef de ce coffret, — que j'ouvre ici la porte à ma fortune!

Il ouvre le coffret d'argent.

PORTIA.

— Ce que vous y trouvez ne valait pas cette longue pause.



ARAGON.

— Que vois-je? Le portrait d'un idiot grimaçant — qui me présente une cédule! je vais la lire. — Que tu ressembles peu à Portia! — Que tu ressembles peu à ce que j'espérais, à ce que je méritais!

Qui me choisit, aura ce qu'il mérite.

— Ne méritais-je rien de plus qu'une tête de niais? — Est-ce là le juste prix de mes mérites?

PORTIA.

— La place du coupable n'est pas celle du juge : — ces deux rôles sont de nature opposée.

ARAGON.

— Qu'y a-t-il là?

Le feu m'a éprouvé sept fois ;  
Sept fois éprouvé doit être le jugement  
Qui n'a jamais mal choisi.  
Il est des gens qui n'embrassent que des ombres ;  
Ceux-là n'ont que l'ombre du bonheur.  
Il est ici-bas, je le sais, des sots  
Qui ont, comme moi, le dehors argenté.  
Menez au lit l'épouse que vous voudrez,  
Je serai toujours la tête qui vous convient.  
Sur ce, partez : vous êtes expédié.

— Plus je tarderai ici, — plus j'y ferai sotte figure. — J'étais venu faire ma cour avec une tête de niais, — mais je m'en vais avec deux. — Adieu, charmante! Je tiendrai mon serment, — et supporterai patiemment mon malheur.

Sort le prince d'Aragon avec sa suite.

PORTIA.

— Ainsi, le phalène s'est brûlé à la chandelle. — Oh! les sots raisonneurs! Quand ils se décident, — ils ont l'esprit de tout perdre par leur sagesse.

NÉRISSE.

— Ce n'est point une hérésie que le vieux proverbe : — pendaison et mariage, questions de destinée!

PORTIA.

— Allons ! ferme le rideau, Nérissa.

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Où est madame ?

PORTIA.

— Ici : que veut monseigneur ?

LE MESSAGER.

— Madame, il vient de descendre à votre porte — un jeune Vénitien qui arrive en avant — pour signifier l'approche de son maître. — Il apporte de sa part des hommages substantiels, — consistant, outre les compliments et les murmures les plus courtois, — en présents de riche valeur. Je n'ai pas encore vu — un ambassadeur d'amour aussi avenant : — jamais jour d'avril n'a annoncé aussi délicieusement — l'approche du fastueux été — que ce piqueur la venue de son maître.

PORTIA.

— Assez, je te prie. J'ai à moitié peur — que tu ne dises bientôt qu'il est de tes parents, — quand je te vois dépenser à le louer ton esprit des grands jours. — Viens, viens, Nérissa ; car il me tarde de voir — ce rapide courrier de Cupido, qui arrive si congrûment.

NÉRISSE.

— Veuillez, seigneur Amour, que ce soit Bassanio !

Tous sortent.

### SCÈNE XIII.

[Une rue de Venise.]

Entrent SOLANIO et SALARINO.

SOLANIO.

Maintenant, quelles nouvelles sur le Rialto ?

SALARINO.

Eh bien, le bruit court toujours, sans être démenti, qu'un navire richement chargé, appartenant à Antonio, a fait naufrage dans le détroit, aux *Goodwins* : c'est ainsi, je crois, que l'endroit s'appelle. C'est un bas-fond dangereux et fatal où gisent enterrées les carcasses de bien des navires de haut bord. Voilà la nouvelle, si toutefois la rumeur que je répète est une créature véridique.

SOLANIO.

Je voudrais qu'elle fût aussi menteuse que la plus fourbe commère qui ait jamais grignoté pain d'épices ou fait croire à ses voisins qu'elle pleurait la mort d'un troisième mari. Mais, pour ne pas glisser dans le proluxe et ne pas obstruer le grand chemin de la simple causerie, il est trop vrai que le bon Antonio, l'honnête Antonio... Oh ! que ne trouvé-je une épithète digne d'accompagner son nom !...

SALARINO.

Allons ! achève ta phrase.

SOLANIO.

Hein ? que dis-tu ?... Eh bien, pour finir, il a perdu un navire.

SALARINO.

Dieu veuille que ce soit là la fin de ses pertes !

SOLANIO.

Que je dise vite : *Amen* ! de peur que le diable ne vienne à la traverse de ma prière : car le voici qui arrive sous la figure d'un juif...

Entre SHYLOCK.

SOLANIO.

Eh bien, Shylock ? Quelles nouvelles parmi les marchands ?

SHYLOCK.

Vous avez su, mieux que personne, la fuite de ma fille ?

SALARINO.

Cela est certain. Pour ma part, je sais le tailleur qui a fait les ailes avec lesquelles elle s'est envolée.

SOLANIO.

Et, pour sa part, Shylock savait que l'oiseau avait toutes ses plumes, et qu'alors il est dans le tempérament de tous les oiseaux de quitter la maman.

SHYLOCK.

Elle est damnée pour cela.

SALARINO.

C'est certain, si elle a le diable pour juge.

SHYLOCK.

Ma chair et mon sang se révolter ainsi !

SOLANIO.

Fi, vieille charogne ! le devraient-ils à ton âge ?

SHYLOCK.

Je parle de ma fille qui est ma chair et mon sang.

SALARINO.

Il y a plus de différence entre ta chair et la sienne qu'entre le jais et l'ivoire ; entre ton sang et le sien qu'entre le vin rouge et le vin du Rhin... Mais, dites-nous, savez-vous si Antonio a fait, ou non, des pertes sur mer ?

SHYLOCK.

Encore un mauvais marché pour moi ! Un banqueroutier, un prodigue, qui ose à peine montrer sa tête sur le Rialto ! Un mendiant qui d'habitude venait se prélasser sur la place !... Gare à son billet ! Il avait coutume de m'appeler usurier. Gare à son billet ! Il avait coutume de prêter de l'argent par courtoisie chrétienne. Gare à son billet !

SALARINO.

Bah ! je suis sûr que, s'il n'est pas en règle, tu ne prendras pas sa chair. A quoi serait-elle bonne ?

SHYLOCK.

A amorcer le poisson ! dût-elle ne rassasier que ma ven-

geance, elle la rassasiera. Il m'a couvert d'opprobre, il m'a fait tort d'un demi-million, il a ri de mes pertes, il s'est moqué de mes gains, il a conspiré ma nation, traversé mes marchés, refroidi mes amis, échauffé mes ennemis; et quelle est sa raison?.. Je suis un juif! Un juif n'a-t-il pas des yeux? Un juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des proportions, des sens, des affections, des passions? N'est-il pas nourri de la même nourriture, blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, échauffé et refroidi par le même été et par le même hiver qu'un chrétien? Si vous nous piquez, est-ce que nous ne saignons pas? Si vous nous chatouillez, est-ce que nous ne rions pas? Si vous nous empoisonnez, est-ce que nous ne mourons pas? Et si vous nous outragez, est-ce que nous ne nous vengerons pas? Si nous sommes comme vous du reste, nous vous ressemblerons aussi en cela. Quand un chrétien est outragé par un juif, où met-il son humilité? à se venger! Quand un juif est outragé par un chrétien, où doit-il, d'après l'exemple chrétien, mettre sa patience? Eh bien, à se venger! La perfidie que vous m'enseigniez, je la pratiquerai, et j'aurai du malheur, si je ne surpasse pas mes maîtres!

Entre un VALET.

LE VALET.

Messieurs, mon maître Antonio est chez lui et désire vous parler à tous deux.

SALARINO.

Nous l'avons cherché de tous côtés.

SOLANIO.

En voici un autre de la tribu! On n'en trouverait pas un troisième de leur trempe, à moins que le diable lui-même ne se fit juif.

Sortent Solanio, Salarino et le valet.

Entre TUBAL.

SHYLOCK.

Eh bien, Tubal, quelles nouvelles de Gènes? As-tu trouvé ma fille?

TUBAL.

J'ai entendu parler d'elle en maint endroit, mais je n'ai pas pu la trouver.

SHYLOCK.

Allons, allons, allons, allons! Un diamant qui m'avait coûté à Francfort deux mille ducats, perdu! Jusqu'à présent la malédiction n'était pas tombée sur notre nation; je ne l'ai jamais sentie qu'à présent... Deux mille ducats que je perds là, sans compter d'autres bijoux précieux, bien précieux!... Je voudrais ma fille là, à mes pieds, morte, avec les bijoux à ses oreilles! Je la voudrais là ensevelie, à mes pieds, avec les ducats dans son cercueil!.. Aucune nouvelle des fugitifs! Non, aucune!.. Et je ne sais pas ce qu'ont coûté toutes les recherches. Oui, perte sur perte! Le voleur parti avec tant; tant pour trouver le voleur! Et pas de satisfaction, pas de vengeance! Ah! il n'y a de malheurs accablants que sur mes épaules, de sanglots que dans ma poitrine, de larmes que sur mes joues!

Il pleure

TUBAL.

Si fait, d'autres hommes ont du malheur aussi. Antonio, à ce que j'ai appris à Gènes...

SHYLOCK.

Quoi! quoi! quoi! un malheur? un malheur?

TUBAL.

A perdu un galion, venant de Tripoli.

SHYLOCK.

Je remercie Dieu, je remercie Dieu! Est-ce bien vrai? Est-ce bien vrai?

TUBAL.

J'ai parlé à des matelots échappés au naufrage.

SHYLOCK.

Je te remercie, bon Tubal !.. Bonne nouvelle ; bonne nouvelle. Ha ! ha ! Où ça ? à Gênes ?

TUBAL.

Votre fille a dépensé à Gênes, m'a-t-on dit, quatre-vingts ducats en une nuit !

SHYLOCK.

Tu m'enfonces un poignard... Je ne reverrai jamais mon or. Quatre-vingts ducats d'un coup ! quatre-vingts ducats !

TUBAL.

Il est venu avec moi à Venise des créanciers d'Antonio qui jurent qu'il ne peut manquer de faire banqueroute.

SHYLOCK.

J'en suis ravi. Je le harcèlerai, je le torturerai ; j'en suis ravi.

TUBAL.

Un d'eux ma montré une bague qu'il a eue de votre fille pour un singe.

SHYLOCK.

Malheur à elle ! Tu me tortures, Tubal : c'était ma turquoise ! Je l'avais eue de Lia, quand j'étais garçon : je ne l'aurais pas donnée pour une forêt de singes.

TUBAL.

Mais Antonio est ruiné, certainement.

SHYLOCK.

Oui, c'est vrai, c'est vrai. Va, Tubal, engage-moi un exempt, retiens-le quinze jours d'avance... S'il ne paie pas, je veux avoir son cœur : car, une fois qu'il sera hors de Venise, je puis faire tous les marchés que je voudrai. Va, Tubal, et viens me rejoindre à notre synagogue ; va, bon Tubal. A notre synagogue, Tubal !

Ils sortent.

## SCÈNE XIV.

[Le palais de Portia à Belmont.]

Entrent BASSANTIO, PORTIA, GRATIANO, NÉRISSE et d'autres suivantes. Les coffrets sont découverts.

PORTIA.

— Différez, je vous prie. Attendez un jour ou deux — avant de vous hasarder ; car, si vous choisissez mal, — je perds votre compagnie. Ainsi, tardez un peu. — Quelque chose me dit mais ce n'est pas l'amour,) — que je ne voudrais pas vous perdre : et vous savez vous-même — qu'une pareille suggestion ne peut venir de la haine. — Mais, pour que vous me compreniez mieux, — (et pourtant une vierge n'a pas de langage autre que sa pensée,) — je voudrais vous retenir ici un mois ou deux, — avant que vous vous aventuriez pour moi. Je pourrais vous apprendre — comment bien choisir ; mais alors je serais parjure, — et je ne le serai jamais. Vous pouvez donc échouer ; — mais si vous échouez, vous me donnerez le regret coupable — de n'avoir pas été parjure. Maudits soient vos yeux ! — Ils m'ont enchantée et partagée en deux moitiés : — l'une est à vous, l'autre est à vous... — à moi, voulais-je dire : mais, si elle est à moi, elle est à vous, — et ainsi le tout est à vous. Oh ! cruelle destinée — qui met une barrière entre le propriétaire et la propriété. — et fait qu'étant à vous, je ne suis pas à vous !.. Si tel est l'événement, — que ce soit la fortune, et non moi, qui aille en enfer ! — J'en dis trop long, mais c'est pour suspendre le temps, — l'étendre, le traîner en longueur, — et retarder votre choix.

BASSANTIO.

Laissez-moi choisir, — car, dans cet état, je suis à la torture.



PORTIA.

— A la torture, Bassanio ? Alors avouez — quelle trahison est mêlée à votre amour.

BASSANIO.

— Aucune, si ce n'est cette affreuse trahison de la défiance — qui me fait craindre pour la possession de ce que j'aime. — Il y a autant d'affinité et de rapport — entre la neige et la flamme qu'entre la trahison et mon amour.

PORTIA.

— Oui, mais je crains que vous ne parliez comme un homme — que la torture force à parler.

BASSANIO.

— Promettez-moi la vie, et je confesserai la vérité.

PORTIA.

— Eh bien alors, confessez et vivez.

BASSANIO.

En me disant : confessez et aimez, — vous auriez résumé toute ma confession. — O délicieux tourment où ma tourmenteuse — me suggère des réponses pour la délivrance ! — Allons ! menez-moi aux coffrets et à ma fortune.

PORTIA.

— En avant donc ! Je suis enfermée dans l'un d'eux : — si vous m'aimez, vous m'y découvrirez. — Nérissa, et vous tous, tenez-vous à l'écart... — Que la musique résonne pendant qu'il fera son choix ! — Alors, s'il perd, il finira comme le cygne, — qui s'évanouit en musique ; et, pour que la comparaison — soit plus juste, mes yeux seront le ruisseau — qu'il aura pour humide lit de mort. Il peut gagner : — alors, que sera la musique ? Eh bien, la musique sera — la fanfare qui retentit quand des sujets loyaux saluent — un roi nouvellement couronné : ce sera — le doux son de l'aubade — qui se glisse dans l'oreille du fiancé rêvant — et l'appelle au mariage... Voyez ! il s'avance — avec non moins de majesté, mais avec bien plus d'amour, —

que le jeune Alcide, alors qu'il racheta — le virginal tribut payé par Troie gemissante — au monstre de la mer. Moi, je me tiens prête pour le sacrifice : — ces femmes, à l'écart, ce sont les Ithaciennes — qui, le visage effaré, viennent voir — l'issue de l'entreprise... Va, Hercule ! — Vis et je vivrai. J'ai bien pans d'anxiété, — moi qui assiste au combat, que toi qui l'engages.

Le mus que romment. Tandis que Bassanio considère les coffrets, on chante la chanson suivante :

Dus-mil on sege l'amour :  
 Dans le cœur et dans la tête ?  
 Comment naît-il et se nourrit-il ?  
 Réponds, réponds.

Il est engendré dans les yeux,  
 Se nourrit de regards, et meurt  
 Dans le bercant où il repose.  
 Nourrit tous le gis de l'amour.  
 J'entonne. Doug, doug, vole !

TOUTS.

Doug, doug, vole !

BASSANIO.

— Donc les plus brillants dehors peuvent être les moins sincères. — Le monde est sans cesse déçu par l'ornement. — En justice, quelle est la cause malade et impure — dont les tempéraments d'une voix gracieuse — ne dissimulent pas l'odieux ? En religion. — quelle erreur si damnable qui ne puisse, sanctifiée — par un front austère et s'autorisant d'un texte. — cacher sa grossièreté sous de beaux ornements ? — Il n'est pas de vice si simple qui n'affiche — des dehors de vertu. — Combien de poltrons, au cœur traltre — comme un escalier de sable, qui portent au menton — la barbe d'un Hercule et d'un Mars farouche ! — Sondez-les intérieurement : ils ont le foie blanc comme du lait ! — Ils n'assument l'excrement de la virilité — que pour se rendre

redoutables... Regardez la beauté, — et vous verrez qu'elle s'acquiert au poids de la parure : — de là ce miracle, nouveau dans la nature, — que les femmes les plus chargées sont aussi les plus légères. — Ainsi, ces tresses d'or aux boucles serpentines — qui jouent si coquettement avec le vent — sur une prétendue beauté, sont souvent connues — pour être le douaire d'une seconde tête, — le crâne qui les a produites étant dans le sépulcre ! — Ainsi l'ornement n'est que la plage trompeuse — de la plus dangereuse mer, c'est la splendide écharpe — qui voile une beauté indienne ! C'est, en un mot, — l'apparence de vérité que revêt un siècle perfide — pour duper les plus sages. Voilà pourquoi, or éclatant, — âpre aliment de Midas, je ne veux pas de toi.

Montrant le coffret d'argent.

— Ni de toi, non plus, pâle et vulgaire agent — entre l'homme et l'homme... Mais toi ! toi, maigre plomb, — qui fais une menace plutôt qu'une promesse, — ta simplicité m'émeut plus que l'éloquence, — et je te choisis, moi ! Que mon bonheur en soit la conséquence !

PORTIA.

— Comme s'évanouissent dans les airs toutes les autres émotions, — inquiétudes morales, désespoir éperdu, — frissonnante frayeur, jalousie à l'œil vert ! — O amour, modère-toi, calme ton extase, — contiens ta pluie de joie, affaiblis-en l'excès ; — je sens trop ta béatitude, atténue-la, — de peur qu'elle ne m'étouffe.

BASSANIO, ouvrant le coffret de plomb.

Que vois-je ici ? — Le portrait de la belle Portia ! Quel demi-dieu — a approché à ce point de la création ? Ces yeux remuent-ils, — ou est-ce parce qu'ils agitent mes prunelles, — qu'ils me semblent en mouvement ? Voici des lèvres entr'ouvertes — que traverse une haleine de miel ; jamais barrière si suave — ne sépara si suaves amis. Ici, dans ces cheveux, — le peintre, imitant Arachné, a tissé

— un réseau d'or où les cœurs d'hommes se prennent plus vite — qu'aux toiles d'araignée les cousins! Mais ces yeux!... — Comment a-t-il pu voir pour les faire? Un seul achevé — suffisait, ce me semble, pour ravir ses deux yeux, à lui, — et l'empêcher de finir. Mais voyez, autant — la réalité de mon enthousiasme calomnie cette ombre — par ses éloges insuffisants, autant cette ombre — se traîne péniblement loin de la réalité... Voici l'écrêteau qui contient et résume ma fortune :

A vous qui ne choisissez pas sur l'apparence,  
Bonne chance ainsi qu'heureux choix !  
Puisque ce bonheur vous arrive,  
Soyez content, n'en cherchez pas d'autre ;  
Si vous en êtes satisfait  
Et si votre sort fait votre bonheur,  
Tournez-vous vers votre dame  
Et réclamez-la par un tendre baiser.

— Charmant écrêteau ! Belle dame, avec votre permission...

Il l'embrasse.

— Je viens, cette note à la main, donner et recevoir. — Un joûteur, luttant avec un autre pour le prix, — croit avoir réussi aux yeux du public, — lorsqu'il entend les applaudissements et les acclamations universelles ; — il s'arrête, l'esprit étourdi, l'œil fixe, ne sachant — si ce tonnerre de louanges est, oui ou non, pour lui. — De même, je reste devant vous, trois fois belle dame, — doutant de la vérité de ce que je vois, — jusqu'à ce qu'elle ait été confirmée, signée, ratifiée par vous.

PORTIA.

— Vous me voyez ici, seigneur Bassanio, — telle que je suis. Pour moi seule, — je n'aurais pas l'ambitieux désir — d'être beaucoup mieux que je ne suis. Mais pour vous, — je voudrais tripler vingt fois ce que je vauz, — être mille fois plus belle, dix mille fois — plus riche — et, rien que pour grandir dans votre estime, — avoir, en vertus, en

beautés, en fortune, en amis, — un trésor incalculable. Mais la somme de ce que je suis — est une médiocre somme : à l'évaluer en gros, — vous voyez une fille sans savoir, sans acquis, sans expérience, — heureuse d'être encore d'âge à apprendre, plus heureuse — d'être néé avec assez d'intelligence pour apprendre, — heureuse surtout de confier — son docile esprit à votre direction, — ô mon seigneur, mon gouverneur, mon roi ! — Moi et ce qui est mien, tout — est votre désormais. Naguère, j'étais le seigneur — de cette belle résidence, le maître de mes gens, — la reine de moi-même : et maintenant, au moment où je parle, — cette maison, ces gens et moi-même, — vous avez tout, mon seigneur. Je vous donne tout avec cette bague. — Gardez-la bien ! Si vous la perdiez ou si vous la donniez, — cela présagerait la ruine de votre amour — et me donnerait motif de récriminer contre vous.

BASSANIO, mettant à son doigt la bague que lui offre Portia.

— Madame, vous m'avez fait perdre la parole ; — mon sang seul vous répond dans mes veines, — et il y a dans toutes les puissances de mon être cette confusion — qui, après la harangue gracieuse — d'un prince bien-aimé, se manifeste — dans les murmures de la multitude charmée : — chaos où tous les sentiments, mêlés ensemble, — se confondent en une joie suprême — qui s'exprime sans s'exprimer. Quand cette bague — aura quitté ce doigt, alors ma vie m'aura quitté ; — oh ! alors, dites hardiment : Bassanio est mort.

NÉRISSE.

— Mon seigneur et madame, voici le moment pour nous, — spectateurs qui avons vu nos vœux s'accomplir, — de crier : Bonheur ! Bonheur à vous, monseigneur et madame !

GRATIANO.

— Mon seigneur Bassanio et vous, ma gentille dame, —

je vous souhaite tout le bonheur que vous pouvez souhaiter, — car je suis sûr que vos souhaits ne s'opposent pas à mon bonheur. — Le jour où vos excellences comptent solenniser — l'échange de leur foi, je les en conjure, — qu'elles me permettent de me marier aussi.

PASSARO.

— De tout mon cœur, si tu peux trouver une femme.

GRATIANO.

— Je remercie Votre Seigneurie: vous m'en avez trouvé une. — Mes yeux sont aussi prompts que les vôtres, monsieur. — Vous voyez la maîtresse, j'ai regardé la suivante. — Vous aimez, j'ai aimé: car les délais — ne sont pas plus de mon goût, seigneur, que du vôtre. — Votre fortune était dans ces coffrets que voilà, — la mienne aussi, comme je venement le prouve. — J'ai sué sang et eau pour plaire. — Je me suis desséché le palais à prodiguer — les serments d'amour, et enfin, si cette promesse est une fin, — j'ai obtenu de cette belle la promesse — qu'elle m'accorderait son amour, si vous aviez la chance — de conquérir sa maîtresse.

PORTIA.

Est-ce vrai, Nerissa?

NERISSA.

— Oui, madame, si vous y consentez.

PASSARO.

— Et vous, Gratiano, êtes-vous de bonne foi?

GRATIANO.

— Oui, ma foi, seigneur.

PASSARO.

— Nos noces seront fort honorées de votre mariage. —

GRATIANO, à Nerissa.

Nous jouerons avec eux mille ducats à qui fera le premier gargon.

NÉRISSE.

Bourse déliée ?

GRATIANO.

— Oui ; on ne peut gagner à ce jeu-là que bourse déliée.

— Mais qui vient ici ! Lorenzo, et son infidèle ? — Quoi ! mon vieil ami de Venise, Solanio !

Entrent LORENZO, JESSICA et SOLANIO.

BASSANIO.

— Lorenzo et Solanio, soyez les bienvenus ici ; — si toutefois la jeunesse de mes droits céans — m'autorise à vous souhaiter la bienvenue... Avec votre permission, — douce Portia, je dis à mes amis et à mes compatriotes — qu'ils sont les bienvenus.

PORTIA.

Je le dis aussi, mon seigneur. — Ils sont tout à fait les bienvenus.

LORENZO.

— Je remercie votre Grâce... Pour ma part, monseigneur, — mon dessein n'était pas de venir vous voir ici ; — mais Solanio, que j'ai rencontré en route, — m'a tellement supplié de venir avec lui — que je n'ai pu dire non.

SOLANIO.

C'est vrai, mon seigneur, — et j'avais des raisons pour cela. Le signor Antonio — se recommande à vous.

Il remet une lettre à Bassanio.

BASSANIO.

Avant que j'ouvre cette lettre, — dites-moi, je vous prie, comment va mon excellent ami.

SOLANIO.

— S'il est malade, seigneur, ce n'est que moralement ; — s'il est bien, ce n'est que moralement. Sa lettre — vous indiquera son état.

GRATIANO, montrant Jessica.

— Nérissa, choyez cette étrangère : souhaitez-lui la bienvenue. — Votre main, Solanio. Quelles nouvelles de Venise?

— Comment va le royal marchand, le bon Antonio? — Je sais qu'il sera content de notre succès : — nous sommes des Jasons, nous avons conquis la Toison.

SOLANIO.

— Que n'avez-vous conquis la toison qu'il a perdue!

PORTIA.

— Il y a dans cette lettre de sinistres nouvelles — qui ravissent leur couleur aux joues de Bassanio : — sans doute la mort d'un ami cher! Car rien au monde — ne pourrait changer à ce point les traits — d'un homme résolu. Quoi! de pire en pire! — Permettez, Bassanio, je suis une moitié de vous-même. — et je dois avoir ma large moitié — de ce que ce papier vous apporte.

BASSANIO.

O douce Portia! — Il y a ici plusieurs des mots les plus desolants — qui aient jamais noirci le papier. Charmante dame, — quand je vous ai pour la première fois fait part de mon amour, — je vous ai dit franchement que toute ma richesse — circulait dans mes veines, que j'étais gentil-homme. — Alors je vous disais vrai, et pourtant, chère dame, — en m'évaluant à néant, vous allez voir — combien je me vantais encore. Quand j'estimais — ma fortune à rien, j'aurais dû vous dire — qu'elle était moins que rien : car — je me suis fait le débiteur d'un ami cher, — et j'ai fait de cet ami le débiteur de son pire ennemi, — pour me créer des ressources. Voici une lettre, madame, — dont le papier est comme le corps de mon ami, — et dont chaque mot est une plaie béante — par où saigne sa vie... Mais est-ce bien vrai, Solanio? — Toutes ses expéditions ont manqué? pas une n'a réussi? — De Tripoli, du Mexique, d'Angleterre. — de Lisbonne, de Barbarie, des Indes,



— pas un vaisseau qui ait échappé au contact terrible — des rochers, funestes aux marchands?

SOLANIO.

Pas un, monseigneur. — Il paraît en outre que, quand même il aurait — l'argent nécessaire pour s'acquitter, le juif — refuserait de le prendre. Je n'ai jamais vu — d'être ayant forme humaine — s'acharner si avidement à la ruine d'un homme. — Il importune le doge du matin au soir, — et met en question les libertés de l'état — si on lui refuse justice. Vingt marchands, — le doge lui-même et les Magnifiques — du plus haut rang ont tous tenté de le persuader, — mais nul ne peut le faire sortir de ces arguments haineux : — manque de parole, justice, engagement pris.

JESSICA.

— Quand j'étais avec lui, je l'ai entendu jurer — devant Tubal et Chus, ses compatriotes, — qu'il aimerait mieux avoir la chair d'Antonio — que vingt fois la valeur de la somme — qui lui est due : et je sais, monseigneur, — que, si la loi, l'autorité et le pouvoir ne s'y opposent, — cela ira mal pour le pauvre Antonio.

PORTIA, à Bassanio.

— Et c'est votre ami cher qui est dans cet embarras ?

BASSANIO.

— Mon ami le plus cher, l'homme le meilleur, — le cœur le plus disposé, le plus infatigable — à rendre service, un homme en qui — brille l'antique honneur romain plus — que chez quiconque respire en Italie.

PORTIA.

Quelle somme doit-il au juif ?

BASSANIO.

— Il doit pour moi trois mille ducats.

PORTIA.

Quoi ! pas davantage ! — Payez-lui-en six mille et déchirez le billet ; — doublez les six mille, triplez-les, — plutôt

qu'un tel ami — perde un cheveu par la faute de Bassanio !  
 — D'abord, venez à l'église avec moi, appelez-moi votre  
 femme. — et ensuite allez à Venise retrouver votre ami : —  
 car vous ne repasserez jamais aux côtes de Portia — avec  
 une âme impunie. Vous aurez de l'or — assez pour payer  
 vingt fois cette petite dette : — quand elle sera payée, amenez-  
 moi votre même ami. — Pendant ce temps, Nérissa, ma  
 servante, et moi, nous vivrons en un virginal veuvage.  
 Adieu, venez. — car il vous faut partir le jour de vos noces.  
 — Faites fête à vos amis, montrez-leur une mine joyeuse :  
 — puisque vous avez coûté si cher, je vous aimerai chère-  
 ment. — Mais lisez-moi la lettre de votre ami.

BASSANO. *Écoute.*

« Dites Bassanio, mes vœux se sont tous perdus ; mon créancier  
 » devenant cruel : ma situation est très-précise, mon héritier au jail  
 » est en souffrance : et, jusqu'en le payant, il est impossible que j  
 » vive. Mes dettes entre vous et moi sont éteintes, pourvu que j  
 » vous aie avant de mourir : néanmoins, suivez votre fantaisie ; si e  
 » il est pas votre amice qui vous décide à venir, que ce ne soit pas m  
 » lettre : »

PORTIA.

— O mon amour, terminez vite vos affaires et partez.

BASSANO.

— Puisque vous me donnez la permission de partir, — je  
 vais me hâter : mais d'ici à mon retour, — aucun lit ne sera  
 coupable de mon retard, — aucun repos ne s'interposera  
 entre vous et moi.

Tous sortent.

## SCÈNE XV.

[Venise. Une rue.]

Entrent SHYLOCK, SALARINO, ANTONIO et un GEÔLIER.

SHYLOCK.

— Geôlier, ayez l'œil sur lui... Ne me parlez pas de pitié... — Voilà l'imbécille qui prêtait de l'argent gratis!  
— Geôlier, ayez l'œil sur lui.

ANTONIO.

Pourtant écoute-moi, bon Shylock.

SHYLOCK.

— Je réclame mon billet : ne me parle pas contre mon billet, — j'ai juré que mon billet serait acquitté. — Tu m'as appelé chien sans motif ; — eh bien ! puisque je suis chien, prends garde à mes crocs. — Le doge me fera justice. Je m'étonne, — mauvais geôlier, que tu sois assez faible — pour sortir avec lui, sur sa demande.

ANTONIO.

— Je t'en prie, écoute-moi.

SHYLOCK.

— Je réclame mon billet, je ne veux pas t'entendre ; — je réclame mon billet : ainsi, ne me parle plus. — On ne fera pas de moi un de ces débonnaires, à l'œil contrit, — qui secouent la tête, s'attendrissent, soupirent, et cèdent — aux instances des chrétiens. Ne me suis pas : — je ne veux pas de paroles, je ne veux que mon billet.

Sort Shylock.

SALARINO.

— C'est le matin le plus inexorable — qui ait jamais frayé avec des hommes.

ANTONIO.

Laissons-le ; — je ne le poursuivrai plus d'inutiles priè-

res. — Il en veut à ma vie ; je sais sa raison : — j'ai souvent sauvé de ses poursuites — bien des gens qui m'ont imploré ; — voilà pourquoi il me hait.

SALARINO.

Je suis sûr que le doge — ne tiendra pas cet engagement pour valable.

ANTONIO.

— Le doge ne peut arrêter le cours de la loi. — Les garanties que les étrangers trouvent — chez nous à Venise ne sauraient être suspendues — sans que la justice de l'état soit compromise — aux yeux des marchands de toutes nations dont le commerce — fait la richesse de la cité. Ainsi, adviene que pourra ! — Ces chagrins et ces pertes m'ont tellement exténué — que c'est à peine si j'aurai une livre de chair — à livrer, demain, à mon sanglant créancier. — Allons, géolier, en avant !.. Dieu veuille que Bassanio vienne — me voir payer sa dette, et le reste m'importe peu.

Ils sortent.

## SCÈNE XVI.

[Belmont. Dans le palais de Portia.]

Entrent PORTIA, NÉRISSE, LORENZO, JESSICA et BALTHAZAR.

LORENZO.

— Je n'hésite pas, madame, à le dire en votre présence, — vous avez une idée noble et vraie — de la divine amitié : vous en donnez la plus forte preuve — en supportant de cette façon l'absence de votre seigneur. — Mais, si vous saviez qui vous honorez ainsi, — à quel vrai gentilhomme vous portez secours, — à quel ami dévoué de mon seigneur votre mari, — je suis sûr que vous seriez plus fière de votre œuvre — que vous ne pourriez l'être d'un bienfait ordinaire.

PORTIA.

— Je n'ai jamais regretté d'avoir fait le bien, — et je ne commencerai pas aujourd'hui. Entre camarades — qui vivent et passent le temps ensemble, — et dont les âmes portent également le joug de l'affection, — il doit y avoir une véritable harmonie — de traits, de manières et de goûts : — c'est ce qui me fait penser que cet Antonio, — étant l'ami de cœur de mon seigneur, — doit ressembler à mon seigneur. S'il en est ainsi, — combien peu il m'en a coûté — pour soustraire cette image de mon âme — à l'empire d'une infernale cruauté ! — Mais j'ai trop l'air de me louer moi-même ; — aussi, laissons cela et parlons d'autre chose. — Lorenzo, je remets en vos mains — la direction et le ménagement de ma maison — jusqu'au retour de monseigneur. Pour ma part, — j'ai adressé au ciel le vœu secret — de vivre dans la prière et dans la contemplation, — sans autre compagnie que Nérissa, — jusqu'au retour de son mari et de mon seigneur. — Il y a un monastère à deux milles d'ici ; — c'est là que nous résiderons. Je vous prie — de ne pas refuser la charge — que mon amitié et la nécessité — vous imposent en ce moment.

LORENZO.

Madame, c'est de tout mon cœur — que j'obéirai à tous vos justes commandements.

PORTIA.

— Mes gens connaissent déjà mes intentions : — ils vous obéiront à vous et à Jessica — comme au seigneur Bassanio et à moi-même. — Ainsi, portez-vous bien ; au revoir !

LORENZO.

— Que de suaves pensées et d'heureux moments vous fassent cortège !

JESSICA.

— Je souhaite à Votre Grâce toutes les satisfactions du cœur !

PORTIA.

— Merci de votre souhait; j'ai plaisir — à vous le renvoyer. Adieu, Jessica.

Sortent Jessica et Lorenzo.

— Maintenant à toi, Balthazar. — Je t'ai toujours trouvé honnête et fidèle : — que je te trouve encore de même ! Prends cette lettre — et fais tous les efforts humains — pour être vite à Padoue; remets-la — en main propre au docteur Bellario, mon cousin. — Puis prends soigneusement les papiers et les vêtements qu'il te donnera, — et rapporte-les, je te prie, avec toute la vitesse imaginable, — à l'embarcadère du bac public — qui mène à Venise. Ne perds pas le temps en paroles, — pars; je serai là avant toi.

BALTHAZAR.

— Madame, je pars avec toute la diligence possible.

Il sort.

PORTIA.

— Avance, Nérissa. J'ai en main une entreprise — que tu ne connais pas. Nous verrons nos maris — plus tôt qu'ils ne le pensent.

NÉRISSE.

Est-ce qu'ils nous verront ?

PORTIA.

— Oui, Nérissa, mais sous un costume tel — qu'ils nous croiront pourvues — de ce qui nous manque. Je gage ce que tu voudras, — que, quand nous serons l'une et l'autre accoutrées comme des jeunes hommes, — je serai le plus joli cavalier des deux, — et que je porterai la dague de la meilleure grâce. — Tu verras comme je prendrai la voix flûtée qui marque — la transition de l'adolescent à l'homme: comme je donnerai à notre pas menu — une allure virile: comme je parlerai querelles — en vraie jeunesse fanfaronne, et quels jolis mensonges je dirai ! — Que d'honorables dames, ayant recherché mon amour, — seront tombées malades et

seront mortes de mes rigueurs!.. — Pouvais-je suffire à toutes? Puis je me repentirai, — et je regretterai, au bout du compte, de les avoir tuées. — Et je dirai si bien vingt de ces mensonges mignons — qu'il y aura des gens pour jurer que j'ai quitté l'école — depuis plus d'un an!.. J'ai dans l'esprit — mille gentilleses, à l'usage de ces fats, — que je veux faire servir.

NÉRISSE.

On nous prendra donc pour des hommes?

PORTIA.

— Fi! quelle question, — si tu la faisais devant un interprète égrillard! — Allons! je te dirai tout mon plan, — quand je serai dans mon coche qui nous attend — à la porte du parc. Dépêchons-nous, — car nous avons vingt milles à faire aujourd'hui.

Ils sortent.

## SCÈNE XVII.

[Les jardins de Portia à Belmont.]

Entrent LANCELOT et JESSICA.

LANCELOT.

Oui, vraiment : car, voyez-vous, les péchés du père doivent retomber sur les enfants ; aussi, je vous promets que j'ai peur pour vous. J'ai toujours été franc avec vous, et voilà pourquoi j'agite devant vous la matière. Armez-vous donc de courage ; car, vraiment, je vous crois damnée. Il ne reste qu'une espérance en votre faveur, et encore c'est une sorte d'espérance bâtarde.

JESSICA.

Et quelle est cette espérance, je te prie?

LANCELOT.

Ma foi, vous pouvez espérer à la rigueur que votre père

de vous a pas engendrée, que vous n'êtes pas la fille du juif.

JESSICA.

C'est là, en effet, une sorte d'espérance tardive. En ce cas, ce seraient les péchés de ma mère qui seraient visités en moi.

LANCELOT.

Vraiment, donc, j'ai peur que vous ne soyez damnée et de père et de mère : ainsi, quand j'évite Scylla, votre père, je tombe en Charybde, votre mère. Allons, vous êtes perdue des deux côtés.

JESSICA.

Je serai sauvée par mon mari : il m'a faite chrétienne.

LANCELOT.

Vraiment, il n'en est que plus blâmable : nous étions déjà bien assez de chrétiens, juste assez pour pouvoir bien vivre les uns à côté des autres. Cette confection de chrétiens va hausser le prix du cochon : si nous devenons tous mangeurs de porc, on ne pourra plus à aucun prix avoir une couenne sur le gril.

Entre LORENZO.

JESSICA.

Je vais conter à mon mari ce que vous dites, Lancelot : justement le voici.

LORENZO.

Je deviendrai bientôt jaloux de vous, Lancelot, si vous attirez ainsi ma femme dans des coins.

JESSICA.

Ah ! vous n'avez pas besoin de vous inquiéter de nous, Lorenzo. Lancelot et moi, nous sommes mal ensemble. Il me dit nettement qu'il n'y a point de merci pour moi dans le ciel, parce que je suis fille d'un juif, et il prétend que vous êtes un méchant membre de la république parce qu'en



convertissant les juifs en chrétiens, vous haussez le prix du porc.

LORENZO, à Lancelot.

J'aurais moins de peine à me justifier de cela devant la république que vous de la rotondité de la négresse. La fille maure est grosse de vous, Lancelot.

LANCELOT.

Tant mieux, si elle regagne en embonpoint ce qu'elle perd en vertu. Cela prouve que je n'ai pas peur de la maure.

LORENZO.

Comme le premier sot venu peut jouer sur les mots ! Je crois que bientôt la meilleure grâce de l'esprit sera le silence, et qu'il n'y aura plus de mérite à parler que pour les perroquets. Allons, maraud, reñtrez leur dire de se préparer pour le dñner.

LANCELOT.

C'est fait, monsieur, ils ont tous appétit.

LORENZO.

Bon dieu ! quel tailleur d'esprit vous êtes ! Dites-leur alors de préparer le dñner.

LANCELOT.

Le dñner est prêt aussi : c'est le couvert que vous devriez dire.

LORENZO.

Alors, monsieur, voulez-vous mettre le couvert ?

LANCELOT, s'inclinant, le chapeau à la main.

Non pas ; ici, je me garde découvert ; je sais ce que je vous dois.

LORENZO.

Encore une querelle de mots ! Veux-tu montrer en un instant toutes les richesses de ton esprit ? Comprends donc simplement un langage simple. Va dire à tes camarades qu'ils mettent le couvert sur la table, qu'ils servent les plats et què nous arrivons pour dñner.

LANCELOT.

Oui, on va servir la table, monsieur, et mettre le couvert sur les plats, monsieur ; quant à votre arrivée pour dîner, monsieur, qu'il en soit selon votre humeur et votre fantaisie !

Sort Lancelot.

LORENZO.

— Vive la raison ! quelle suite dans ses paroles ! — L'imbécile a campé dans sa mémoire — une armée de bons mots ; et je connais — bien des imbéciles, plus haut placés que lui, — qui en sont comme lui tout cuirassés et qui pour un mot drôle — rompent en visière au sens commun. Comment va ta bonne humeur, Jessica ? — Et maintenant, chère bien-aimée, dis ton opinion : — comment trouves-tu la femme du seigneur Bassanio ?

JESSICA.

— Au-dessus de toute expression. Il est bien nécessaire — que le seigneur Bassanio vive d'une vie exemplaire, — car, ayant dans sa femme une telle félicité, — il trouvera sur cette terre les joies du ciel ; — et, s'il ne les apprécie pas sur terre, il est — bien juste qu'il n'aille pas les recueillir au ciel. — Ah ! si deux dieux, faisant quelque céleste gageure, — mettaient pour enjeu deux femmes de la terre, — et que Portia fût l'une d'elles, il faudrait nécessairement — ajouter quelque chose à l'autre, car ce pauvre monde grossier — n'a pas son égale.

LORENZO.

Tu as en moi, — comme mari, ce qu'elle est comme femme.

JESSICA.

— Oui-dà ! demandez-moi donc aussi mon opinion là-dessus.

LORENZO.

— Je le ferai tout à l'heure ; d'abord allons dîner.

JESSICA.

— Nenni, laissez-moi vous louer, tandis que je suis en appétit.

LORENZO.

— Non, je t'en prie, réservons cela pour propos de table ;  
— alors, quoi que tu dises, je le digérerai — avec tout le reste.

JESSICA.

C'est bien, je vais vous démasquer.

Ils sortent.

## SCÈNE XVIII.

[Venise. Une cour de justice.]

Entrent le DOGE, les MAGNIFIQUES, ANTONIO, BASSANIO, GRATIANO,  
SOLARINO, SOLANIO, et autres.

LE DOGE.

— Eh bien, Antonio est-il ici ?

ANTONIO.

Aux ordres de Votre Grâce.

LE DOGE.

— J'en suis navré pour toi : tu as à répondre — à un adversaire de pierre, à un misérable inhumain, — incapable de pitié, dont le cœur sec ne contient pas — une goutte de sensibilité.

ANTONIO.

J'ai appris — que Votre Grâce s'était donné beaucoup de peine pour modérer — la rigueur de ses poursuites ; mais puisqu'il reste endurci, — et que nul moyen légal ne peut me soustraire — aux atteintes de sa rancune, j'oppose — ma patience à sa furie ; et je m'arme — de toute la quiétude de mon âme pour subir — la tyrannie et la rage de la sienne.

LE JUIF.

— Qu'on rende le juif devant la cour!

SHYLOCK.

— Il attend à la porte : le voici, monseigneur.

Entre SHYLOCK.

LE DOGE.

— Faites place, qu'il se tienne en face de nous. — Shylock, je crois, comme tout le monde, — que tu n'as voulu soutenir ce rôle de pervers — que jusqu'à l'heure du dénouement : et qu' alors — tu montreras une pitié et une indulgence plus étranges — que n'est étrange ton apparente cruauté. — Alors, croit-on, au lieu de réclamer la pénalité, — c'est-à-dire une livre de la chair de ce pauvre marchand, — non seulement tu renonceras à ce dédit, — mais encore, touché par la tendresse et par l'affection humaines, — tu le tiendras quitte de la moitié du principal : — tu considéreras d'un œil de pitié les désastres — qui viennent de fondre sur son dos, — et qui suffiraient pour accabler un marchand royal, — pour arracher la commisération — à des poitrines de bronze, à des cœurs de marbre, — à des Turcs inflexibles, à des Tartares n'ayant jamais pratiqué — les devoirs d'une affectueuse courtoisie. — Nous attendons tous une bonne réponse, juif.

SHYLOCK.

— J'ai informé Votre Grâce de mes intentions. — J'ai juré par notre saint Sabbath — d'exiger le dédit stipulé dans mon billet. — Si vous me refusez, que ce soit au péril — de votre charte et des libertés de votre cité! — Vous me demanderez pourquoi j'aime mieux — prendre une livre de charogne que recevoir — trois mille ducats. A cela je n'ai point à répondre, — sinon que tel est mon goût. Est-ce répondre? — Supposez que ma maison soit troublée par un

rat, — et qu'il me plaise de donner dix mille ducats — pour le faire empoisonner!... Cette réponse vous suffit-elle? — Il y a des gens qui n'aiment pas voir bâiller un porc, — d'autres qui deviennent fous à regarder un chat, — d'autres qui, quand la cornemuse leur chante au nez, — ne peuvent retenir leur urine : car la sensation, — souveraine de la passion, la gouverne au gré — de ses désirs ou de ses dégoûts. Or, voici ma réponse : — De même qu'on ne peut expliquer par aucune raison solide — pourquoi celui-ci a horreur d'un cochon qui bâille, — celui-là, d'un chat familier et inoffensif, — cet autre, d'une cornemuse gonflée, et pourquoi tous, — cédant forcément à une inévitable faiblesse, — font pâtir à leur tour ce qui les a fait pâtir, — de même je ne puis et ne veux donner d'autre raison — qu'une haine réfléchie et une horreur invétérée — pour Antonio, afin d'expliquer pourquoi je soutiens, — contre lui ce procès ruineux... Cette réponse vous suffit-elle?

BASSANIO.

— Ce n'est pas une réponse, homme insensible, — qui excuse l'acharnement de ta cruauté.

SHYLOCK.

— Je ne suis pas obligé à te plaire par ma réponse.

BASSANIO.

— Est-ce que tous les hommes tuent les êtres qu'ils n'aiment pas?

SHYLOCK.

— Est-ce qu'on hait un être qu'on ne veut pas tuer?

BASSANIO.

— Tout grief n'est pas nécessairement de la haine.

SHYLOCK.

— Quoi! voudrais-tu qu'un serpent te piquât deux fois?

ANTONIO.

— Songez, je vous prie, que vous discutez avec le juif. — Autant vaudrait aller vous installer sur la plage — et dire à

la grande marée d'abaisser sa hauteur habituelle, — autant vaudrait demander au loup — pourquoi il fait bêler la brebis après son agneau, — autant vaudrait défendre aux pins de la montagne — de secouer leurs cimes hautes et de bruire — lorsqu'ils sont agités par les rafales du ciel, — autant vaudrait accomplir la tâche la plus dure, — que d'essayer (car il n'est rien de plus dur) d'attendrir — ce cœur judaïque... Ainsi, je vous en supplie, — ne lui faites plus d'offre, n'essayez plus aucun moyen. — Plus de délai. C'est assez chicaner, — à moi, ma sentence, au juif, sa requête.

BASSANIO.

— Pour tes trois mille ducats, en voilà six.

SHYLOCK.

— Quand chacun de ces six mille ducats serait — divisé en six parties et quand chaque partie serait un ducat, — je ne voudrais pas les prendre ; je réclame mon billet.

LE DOGE.

— Quelle miséricorde peux-tu espérer, si tu n'en montres aucune ?

SHYLOCK.

— Quel jugement ai-je à craindre, ne faisant aucune infraction ? — Vous avez parmi vous nombre d'esclaves, — que vous employez comme vos ânes, vos chiens et vos mules, — à des travaux abjects et serviles, — parce que vous les avez achetés... Irai-je vous dire : — *Faites-les libres ! Mariez-les à vos enfants ! — Pourquoi suent-ils sous des fardeaux ? Que leurs lits — soient aussi moelleux que les vôtres ! Que des mets comme les vôtres — flattent leur palais !* Vous me répondriez : — *Ces esclaves sont à nous...* Eh bien, je réponds de même : — La livre de chair que j'exige de lui, — je l'ai chèrement payée : elle est à moi et je la veux. — Si vous me la refusez, fi de vos lois ! — Les décrets de Venise sont sans force ! — Je demande la justice ; l'aurai-je ? répondez.

LE DOGE.

— En vertu de mon pouvoir, je puis congédier la cour,  
— à moins que Bellario, savant docteur — que j'ai envoyé  
chercher pour déterminer ce cas, — n'arrive aujourd'hui.

SOLANIO.

Monseigneur, il y a là dehors — un messenger nouvelle-  
ment arrivé de Padoue — avec une lettre du docteur.

LE DOGE.

— Qu'on nous apporte cette lettre; qu'on appelle le  
messenger.

BASSANIO.

— Rassure-toi, Antonio! allons, mon cher! courage  
encore! — Le juif aura ma chair, mon sang, mes os, tout,  
— avant que tu perdes pour moi une seule goutte de sang.

ANTONIO.

— Je suis la brebis galeuse du troupeau, — celle qui est  
bonne à tuer. Le plus faible fruit — tombe à terre le pre-  
mier; laissez-moi tomber. — Ce que vous avez de mieux à  
faire, Bassanio, — c'est de vivre pour faire mon épitaphe.

Entre NÉRISSE, déguisée en clerc.

LE DOGE.

— Vous venez de Padoue, de la part de Bellario?

NÉRISSE.

— Oui, mon seigneur, Bellario salue Votre Grâce.

Elle présente une lettre au doge.

BASSANIO, à Shylock.

— Pourquoi repasses-tu ton couteau si activement?

SHYLOCK.

— Pour couper ce qui me revient de ce banqueroutier.

GRATIANO.

— Ce n'est pas sur ce cuir, c'est sur ton cœur, âpre juif,  
— que tu affiles ton couteau! Mais aucun métal, — non,

pas même la hache du bourreau, n'est aussi affilé — que ta rancune acérée. Aucune prière ne peut donc te pénétrer?

SHYLOCK.

— Aucune que ton esprit suffise à imaginer.

GRATIANO.

— Oh! sois damné, chien inexorable! — Et que ta vie accuse la justice! — Peu s'en faut que tu ne me fasses chanceler dans ma foi — et croire avec Pythagore — que les âmes des animaux passent — dans les corps des hommes. Ton esprit hargneux — gouvernait un loup qui fut pendu pour meurtre d'homme — et dont l'âme féroce, envolée du gibet — quand tu étais encore dans le ventre de ta mère profane, — s'introduisit en toi! tes appétits — sont ceux d'un loup, sanguinaires, voraces et furieux.

SHYLOCK.

— Tant que tes injures ne ratureront pas la signature de ce billet, — tu ne blesseras que tes poumons à pérorer si fort. — Étaie ton esprit, bon jeune homme, sinon, il va subir — un irréparable écroulement... J'attends ici justice.

LE DOGE.

— Cette lettre de Bellario recommande — à la cour un jeune et savant docteur. — Où est-il?

NÉRISSE.

Il attend tout près d'ici — pour savoir si vous voudrez bien l'admettre.

LE DOGE.

— De tout mon cœur... Que trois ou quatre d'entre vous — sortent et lui fassent jusqu'ici une escorte de courtoisie. — En attendant, la cour entendra la lettre de Bellario.

LE CLERC, lisant.

« Votre Grâce apprendra que, lorsque j'ai reçu sa lettre, j'étais très-malade; mais, au moment même où son messager arrivait, je recevais l'aimable visite d'un jeune docteur de Rome, nommé Baithazar. Je l'ai instruit de la cause pendante entre le juif et le marchand An-





» tonio. Nous avons feuilleté beaucoup de livres ensemble. Il est muni  
 » de mon opinion ; il vous la portera épurée par sa propre science dont  
 » je ne saurais trop vanter l'étendue ; et sur ma sollicitation, il rem-  
 » plira à ma place les intentions de Votre Grâce. Que les années dont  
 » il est privé ne le privent pas, je vous en conjure, de votre haute  
 » estime ; car je n'ai jamais vu si jeune corps avec une tête si vieille.  
 » Je le livre à votre gracieux accueil, bien sûr que l'épreuve enchera  
 » sur mes éloges. »

LE DOGE.

— Vous entendez ce qu'écrit le savant Bellario, — et  
 voici, je suppose, le docteur qui vient.

Entre PORTIA, dans le costume de docteur en droit.

LE DOGE.

— Donnez-moi votre main. Vous venez de la part du vieux  
 Bellario?

PORTIA.

Oui, monseigneur.

LE DOGE.

— Vous êtes le bienvenu. Prenez place. — Êtes-vous  
 instruit du différend — qui s'agite présentement devant la  
 cour ?

PORTIA.

— Je connais à fond la cause. — Lequel ici est le mar-  
 chand, et lequel est le juif ?

LE DOGE.

— Antonio, et vous, vieux Shylock, avancez tous deux.

PORTIA.

— Votre nom est-il Shylock ?

SHYLOCK.

Shylock est mon nom.

PORTIA.

— Le procès que vous intentez est d'une étrange nature ;  
 — mais vous êtes si bien en règle que la loi vénitienne —  
 ne peut pas faire obstacle à vos poursuites.

A Antonio.

— C'est vous qui êtes à sa merci, n'est-ce pas ?

ANTONIO.

— Oui, à ce qu'il dit.

PORTIA.

Reconnaissez-vous le billet ?

ANTONIO.

— Je le reconnais.

PORTIA.

Il faut donc que le juif soit clément.

SHYLOCK.

— En vertu de quelle obligation ? Dites-le-moi.

PORTIA.

— La clémence ne se commande pas. — Elle tombe du ciel, comme une pluie douce, — sur le lieu qu'elle domine : double bienfaisance, — elle fait du bien à celui qui donne et à celui qui reçoit. — Elle est la puissance des puissances. Elle sied — aux monarques sur leur trône mieux que leur couronne. — Leur sceptre représente la force du pouvoir temporel : — il est l'attribut d'épouvante et de majesté — dont émanent le respect et la terreur des rois. — Mais la clémence est au-dessus de l'autorité du sceptre, — elle trône dans le cœur des rois, — elle est l'attribut de Dieu même : — et le pouvoir terrestre qui ressemble le plus à Dieu est — celui qui tempère la justice par la clémence. Ainsi, juif, — bien que la justice soit ton argument, considère ceci : — qu'avec la stricte justice nul de nous — ne verrait le salut. C'est la clémence qu'invoque la prière, — et c'est la prière même qui nous enseigne à tous à faire — acte de clémence. Tout ce que je viens de dire est — pour mitiger la justice de ta cause : — si tu persistes, le strict tribunal de Venise — n'a plus qu'à prononcer sa sentence contre ce marchand.

SHYLOCK.

— Que mes actions retombent sur ma tête ! Je réclame la loi, — la pénalité et le dédit stipulé par mon billet.

PORTIA.

— Est-ce qu'il n'est pas en état de rembourser l'argent ?

BASSANTIO.

— Si fait. Je le lui offre ici devant la cour : — je double même la somme. Si cela ne suffit pas, — je m'obligerai à la payer dix fois, — en donnant pour gages mes mains, ma tête, mon cœur. — Si cela ne suffit pas, il est notoire — que c'est là méchanceté qui accable l'innocence. Je vous en conjure, — foulez une fois la loi sous votre autorité. — Pour rendre la grande justice, faites une petite injustice, — et domptez le cruel démon de son acharnement.

PORTIA.

— Cela ne doit pas être : il n'y a pas de puissance à Venise — qui puisse altérer un décret établi. — Cela serait enregistré comme un précédent ; — et par cet exemple, bien des abus — feraient irruption dans l'État. Cela ne se peut.

SHYLOCK.

— C'est un Daniel qui nous est venu pour juge ! oui, un Daniel ! — O juge jeune et sage, combien je t'honore !

PORTIA.

— Faites-moi voir le billet, je vous prie.

SHYLOCK.

— Le voici, très-révérend docteur ; le voici.

PORTIA.

— Shylock, on t'offre ici trois fois ton argent.

SHYLOCK.

— Un serment ! un serment ! J'ai un serment au ciel ! — Mettrai-je le parjure sur mon âme ? — Non, pas pour tout Venise.

PORTIA.

Eh bien ! l'échéance est passée ; — et légalement, avec ceci, le juif peut réclamer — une livre de chair, qui doit être coupée par lui — tout près du cœur du marchand...

Sois clément, — prends trois fois ton argent et dis-moi de déchirer ce billet.

SHYLOCK.

— Quand il sera payé conformément à sa teneur! — O voit que vous êtes un juge émérite; — vous connaissez la loi; votre exposition — a été péremptoire; je vous somme au nom de la loi — dont vous êtes le digne pilier, — de procéder au jugement. Je jure sur mon âme — qu'il n'est au pouvoir d'aucune langue humaine — de m'ébranler. Je m'en tiens à mon billet.

ANTONIO.

— Je supplie instamment la cour — de rendre son jugement.

PORTIA.

Eh bien! le voici.

A Antonio.

— Il faut offrir votre poitrine à son couteau.

SHYLOCK.

— O noble juge! ô excellent jeune homme!

PORTIA.

— Car la glose et l'esprit de la loi — agrément tout à fait avec la pénalité — stipulée clairement dans ce billet.

SHYLOCK.

— C'est très-vrai! O juge sage et équitable! — Combien tu es plus vieux que tu ne le parais!

PORTIA, à Antonio.

— Ainsi, mettez à nu votre sein.

SHYLOCK.

Oui, sa poitrine: — le billet le dit. N'est-ce pas, noble juge? — Tout près de son cœur, ce sont les propres termes.

PORTIA.

— Exactement. Y a-t-il ici une balance pour peser — la chair?

SHYLOCK.

J'en ai une toute prête.

PORTIA.

— Ayez aussi un chirurgien à vos frais, Shylock, — pour bander ses plaies et empêcher qu'il ne saigne jusqu'à mourir.

SHYLOCK.

— Cela est-il spécifié dans le billet ?

PORTIA.

— Cela n'est pas exprimé ; mais n'importe ! — Il serait bon que vous le fissiez par charité.

SHYLOCK.

— Je ne trouve pas ; ce n'est pas dit dans le billet.

PORTIA, à Antonio.

— Allons, marchand, avez-vous quelque chose à dire ?

ANTONIO.

— Peu de chose. Je suis armé, et parfaitement préparé.

— Donnez-moi votre main, Bassanio ; adieu ! — Ne vous attristez pas, si je suis réduit pour vous à cette extrémité.

— Car la fortune se montre en ce cas plus indulgente — que de coutume. D'ordinaire, — elle force le malheureux à survivre à son opulence, — et à contempler avec des yeux hâves et un front ridé — un siècle de pauvreté : elle me retranche — les pénibles langueurs d'une pareille misère.

— Recommandez-moi à votre noble femme ; — racontez-lui, dans toutes ses circonstances, la fin d'Antonio ; — dites-lui combien je vous aimais ; rendez justice au mort. — Et, quand l'histoire sera contée, qu'elle déclare — s'il n'est pas vrai que Bassanio eut un ami. — Ne vous repentez pas d'avoir perdu cet ami ; — il ne se repent pas, lui, de payer votre dette. — Car, pourvu que le juif coupe assez profondément, — je vais la payer sur-le-champ de tout mon cœur.

BASSANIO.

— Antonio, je suis marié à une femme — qui m'est

aussi chère que ma vie même; — mais ma vie même, ma femme, le monde entier — ne sont pas pour moi plus précieux que ta vie; — je suis prêt à perdre tout, oui, à sacrifier tout — à ce démon que voici, pour te sauver.

PORTIA.

— Votre femme vous remercierait peu, — si elle vous entendait faire une pareille offre.

GRATIANO.

— J'ai une femme que j'aime, je le jure; — eh bien, je voudrais qu'elle fût au ciel, si elle pouvait — décider quelque puissance à changer ce juif hargneux.

NÉRISSE.

— Vous faites bien de le souhaiter en arrière d'elle; — autrement ce vœu-là mettrait le trouble dans votre ménage.

SHYLOCK, à part.

— Voilà bien ces époux chrétiens. J'ai une fille: — plutôt à Dieu qu'elle eût un descendant de Barabbas — pour mari, plutôt qu'un chrétien!

Haut, à Portia.

— Nous gaspillons le temps. Je t'en prie, procède à la sentence.

PORTIA.

— Tu as droit à une livre de la chair de ce marchand. — La cour te l'adjudge et la loi te la donne.

SHYLOCK.

O le juge émérite!

PORTIA.

— Et tu dois la couper de son sein; — la loi le permet, et la cour le concède.

SHYLOCK.

— O le savant juge! Voilà une sentence. Allons! préparez-vous.

PORTIA.

— Arrête un peu. Ce n'est pas tout. — Ce billet-ci ne t'accorde pas une goutte de sang. — Les termes exprès sont : *pas de chair*. — Prends donc ce qui t'est dû, prends ta *chair* (21) ; — mais si, en la coupant, tu verses — une goutte de sang chrétien, tes terres et tes biens — sont, par les lois de Venise, confisqués — au profit de l'État de Venise.

GRATIANO.

— O juge émérite ! — Attention, juif !... O le savant

SHYLOCK.

— Est-ce là la loi ?

PORTIA.

— Tu verras toi-même le texte. — Puisque tu réclames justice, sois sûr — que tu obtiendras justice, plus même que tu le désires.

GRATIANO.

— O le savant juge !... Attention, juif !... O le savant juge !

SHYLOCK.

— Alors j'accepte l'offre... Payez-moi trois fois le billet, — et que le chrétien s'en aille.

BASSANIO.

— Voici l'argent.

PORTIA.

— Doucement ! — Le juif aura justice complète... Doucement... Pas de hâte ! — Il n'aura rien que la pénalité prévue.

GRATIANO.

— O juif ! quel juge émérite ! quel savant juge !

PORTIA.

— Ainsi, prépare-toi à couper la chair. — Ne verse pas de sang ; ne coupe ni plus ni moins, — mais tout juste un

livre de chair. Si tu en prends — plus ou moins que la juste livre, — si tu diminues ou augmentes le poids convenu — ne fût-ce que de la vingtième partie — d'un seul pauvre grain, si même la balance incline — de l'épaisseur d'un cheveu, — tu meurs, et tous tes biens sont confisqués.

GRATIANO.

— Un second Daniel ! un Daniel, juif ! Maintenant, infidèle, je te tiens.

PORTIA.

— Qu'attends-tu, juif ? Prends ce qui te revient.

SHYLOCK.

— Donnez-moi mon principal, et laissez-moi aller.

BASSANIO.

— Je l'ai tout prêt : prends-le.

PORTIA.

— Il l'a refusé en pleine cour. — Il n'aura que ce qui lui est dû en stricte justice.

GRATIANO.

— Un Daniel, je le répète ! un second Daniel ! — Je te remercie, juif, de m'avoir soufflé ce mot.

SHYLOCK.

— Quoi ! je n'aurai pas même mon principal ?

PORTIA.

— Tu n'auras rien que le dédit stipulé. — Prends-le à tes risques et périls, juif.

SHYLOCK.

— En ce cas, que le diable se charge du remboursement ! — Je ne resterai pas plus longtemps à discuter.

PORTIA.

Arrête, juif. — La justice ne te lâche pas encore. — Il est écrit dans les lois de Venise — que, s'il est prouvé qu'un étranger, — par des manœuvres directes ou indirectes, — attente à la vie d'un citoyen, — la personne menacée — sira la moitié des biens du coupable ; l'autre moitié —



rentrera dans la caisse spéciale de l'État ; — et la vie de l'offenseur sera livrée à la merci — du doge qui aura voix souveraine. — Or, je dis que tu te trouves dans le cas prévu, — car il est établi par preuve manifeste — qu'indirectement et même directement — tu as attenté à la vie même — du défendant ; et tu as encouru — la peine que je viens de mentionner. — A genoux, donc, et implore la merci du doge.

GRATIANO.

— Implore la permission de t'aller pendre. — Mais, tes biens faisant retour à l'État, — tu n'as plus de quoi acheter une corde ; — il faut donc que tu sois pendu aux frais de l'État.

LE DOGE.

— Pour que tu voies combien nos sentiments diffèrent, — je te fais grâce de la vie avant que tu l'aies demandée. — — La moitié de ta fortune est à Antonio, — l'autre moitié revient à l'État ; — mais ton repentir peut encore commuer la confiscation en une amende.

PORTIA.

— Soit, pour la part de l'État ; non, pour celle d'Antonio.

SHYLOCK.

— Eh ! prenez ma vie et tout, ne me faites grâce de rien. — Vous m'enlevez ma maison en m'enlevant — ce qui soutient ma maison ; vous m'ôtez la vie — en m'ôtant les ressources dont je vis.

PORTIA.

— Que lui accorde votre pitié, Antonio ?

GRATIANO.

— Une hart gratis, rien de plus, au nom du ciel !

ANTONIO.

— Que monseigneur le doge et toute la cour daignent — lui abandonner sans amende la moitié de ses biens. — Je consens, pourvu qu'il me prête — à intérêt l'autre moitié,



à la restituer, — après sa mort, au gentilhomme — qui dernièrement a enlevé sa fille. — A cette faveur deux conditions : l'une, — c'est qu'il se fera chrétien sur-le-champ ; — l'autre, c'est qu'il fera donation, par acte passé — devant la cour, de tout ce qu'il possédera en mourant — à son fils Lorenzo et à sa fille.

LE DOGE.

— Il fera cela, ou je révoque — la grâce que je viens de lui accorder.

PORTIA.

— Y consens-tu, juif ? Que dis-tu ?

SHYLOCK.

— J'y consens.

PORTIA.

Clerc, dressez l'acte de donation.

SHYLOCK.

— Je vous prie de me laisser partir d'ici : — je ne suis pas bien. Envoyez-moi l'acte, — et je le signerai.

LE DOGE.

— Pars, mais ne manque pas de signer.

GRATIANO.

— A ton baptême, tu auras deux parrains. — Si j'avais été juge, tu en aurais eu dix de plus — pour te mener, non au baptistère, mais à la potence (22) !

Sort Shylock.

LE DOGE, à Portia.

— Monsieur, je vous conjure de venir dîner chez moi.

PORTIA.

— Je demande humblement pardon à Votre Grâce : — je dois retourner ce soir à Padoue, — et il convient que je parte sur-le-champ.

LE DOGE.

— Je suis fâché que vos loisirs ne vous laissent pas libre.

— Antonio, rétribuez bien ce gentilhomme, — car vous lui êtes, selon moi, grandement obligé.

Le doge, les magnifiques et leur suite sortent.

BASSANIO, à Portia.

— Très-digne gentilhomme, mon ami et moi, nous venons d'être soustraits par votre sagesse — à une pénalité cruelle... Comme honoraires, — acceptez les trois mille ducats qui étaient dus au juif ; — nous nous empressons de vous les offrir pour un si gracieux service.

ANTONIO.

— Et de plus nous restons vos débiteurs — pour toujours, en affection et dévouement.

PORTIA.

— Est bien payé qui est bien satisfait. — Moi, je suis satisfait de vous avoir délivrés, — et par conséquent je me tiens pour bien payé. — Mon âme n'a jamais été plus mercenaire que ça. — Je vous prie seulement de me reconnaître quand nous nous rencontrerons : — je vous souhaite le bonjour, et, sur ce, je prends congé de vous.

BASSANIO.

— Cher monsieur, il faut absolument que j'insiste auprès de vous. — Acceptez quelque souvenir de nous, comme tribut, — sinon comme salaire. Accordez-moi deux choses, je vous prie, — l'une, c'est de ne pas me refuser ; l'autre, c'est de me pardonner.

PORTIA.

— Vous me pressez si fort que je cède.

▲ Antonio.

— Donnez-moi vos gants, je les porterai en mémoire de vous.

▲ Bassanio.

— Et pour l'amour de vous, j'accepterai cet anneau... — Ne retirez pas votre main : je ne prendrai rien de plus ; — votre amitié ne me refusera pas cela.

BASSANIO.

— Cet anneau, cher monsieur ! Hélas ! c'est une bagatelle ! — Je serais honteux de vous donner cela.

PORTIA.

— Je ne veux avoir que cela ; — et maintenant, voyez-vous, j'en ai la fantaisie.

BASSANIO.

— Il a pour moi une importance bien au-dessus de sa valeur. — Je ferai chercher par proclamation — la plus riche bague de Venise, et je vous la donnerai : — quant à celle-ci, je vous prie, excusez-moi.

PORTIA.

— Je le vois, monsieur, vous êtes libéral... en offres. — Vous m'avez appris d'abord à mendier ; et maintenant, ce me semble, — vous m'apprenez comment il faut répondre au mendiant.

BASSANIO.

— Cher monsieur, cet anneau m'a été donné par ma femme ; — et, quand elle me l'a mis au doigt, elle m'a fait jurer — de ne jamais ni le vendre, ni le donner, ni le perdre.

PORTIA.

— Cette excuse-là économise aux hommes bien des cadeaux. — A moins que votre femme ne fût folle, — sachant combien j'ai mérité cette bague, — elle ne saurait vous garder une éternelle rancune — deme l'avoir donnée. C'est bon. La paix soit avec vous !

Portia et Nérissa sortent.

ANTONIO.

— Monseigneur Bassanio, donnez-lui la bague. — Que ses services et mon amitié — soient mis en balance avec la recommandation de votre femme.

BASSANIO.

— Va, Gratiano, cours et rattrape-le ; — donne-lui la ba-

gue, et ramène-le, si tu peux, — à la maison d'Antonio.  
Cours, dépêche-toi.

Gratiano sort.

— Allons chez vous de ce pas. — Demain matin de bonne heure, nous volerons tous deux — vers Belmont. Venez, Antonio.

Ils sortent.

## SCÈNE XIX.

[Une rue de Venise.]

Entrent PORTIA et NÉRISSE.

PORTIA.

— Informe-toi de la demeure du juif ; présente-lui cet acte, — et fais-le lui signer. Nous partirons ce soir, — et nous serons chez nous un jour avant nos maris. — Cet acte-là sera le bienvenu auprès de Lorenzo.

Entre GRATIANO.

GRATIANO.

— Mon beau monsieur, vous voilà heureusement rattrapé : — monseigneur Bassanio, toute réflexion faite, — vous envoie cette bague, et implore — votre compagnie à dîner.

PORTIA.

C'est impossible. — Pour la bague, je l'accepte avec une vive reconnaissance ; — dites-le-lui bien, je vous prie. Ah ! — je vous prie aussi de montrer à mon jeune clerc la maison du vieux juif.

GRATIANO.

— Très-volontiers.

NÉRISSE, à Portia.

Monsieur, je voudrais vous dire un mot.

Bas.

— Je vais voir si je puis obtenir de mon mari — la bague que je lui ai fait jurer de garder toujours.

PORTIA.

— Tu l'obtiendras, je te le garantis. Ils nous donneront leur antique parole d'honneur — que c'est à des hommes qu'ils ont offert leurs bagues ; — mais nous leur tiendrons tête, en jurant plus haut qu'eux le contraire. — Pars, dépêche-toi ! Tu sais où je t'attends.

NÉRISSE, à Gratiano.

— Allons, cher monsieur, voulez-vous me montrer cette maison ?

Ils sortent.

## SCÈNE XX.

[Belmont. Une avenue menant au palais de Portia.]

Entrent LORENZO et JESSICA.

LORENZO.

— La lune respandit. Dans une nuit pareille à celle-ci,  
— tandis que le suave zéphyr baisait doucement les arbres,  
— sans qu'ils fissent de bruit ; dans une nuit pareille, —  
Troilus a dû monter sur les murs de Troie — et exhaler  
son âme vers les tentes grecques — où reposait Cressida !

JESSICA.

Dans une nuit pareille, — Thisbé, effleurant la rosée d'un  
pas timide, — aperçut l'ombre du lion avant le lion même,  
— et s'enfuit effarée.

LORENZO.

Dans une nuit pareille, — Didon, une branchè de saule  
à la main, se tenait debout — sur la plage déserte et faisait  
signe à son bien-aimé — de revenir à Carthage.

JESSICA.

Dans une nuit pareille, — Médée cueillait les herbes enchantées — qui rajeunirent le vieil Æson.

LORENZO.

Dans une nuit pareille, — Jessica se déroba de chez le juif opulent — et, avec un amant prodigue, courut de Venise — jusqu'à Belmont.

JESSICA.

Et dans une nuit pareille, — le jeune Lorenzo jurait de bien l'aimer, — et lui dérobait son âme par mille vœux de constance — dont pas un n'était sincère !

LORENZO.

Et dans une nuit pareille, — la jolie Jessica, comme une petite taquine, — calomniait son amant qui le lui pardonnait.

JESSICA.

— Je vous tiendrais tête toute la nuit, si personne ne venait. — Mais, écoutez ! J'entends le pas d'un homme.

Entre STEPHANO.

LORENZO.

— Qui s'avance si vite dans le silence de la nuit ?

STEPHANO.

Un ami.

LORENZO.

— Un ami ! Quel ami ? Votre nom, je vous prie, mon ami ?

STEPHANO.

— Stephano est mon nom : et j'apporte la nouvelle — qu'avant le lever du jour, ma maîtresse — sera ici à Belmont : elle chemine dans les environs, — pliant le genou devant les croix saintes et priant — pour le bonheur de son mariage.

LORENZO.

Qui vient avec elle ?

STEPHANO.

— Un saint ermite et sa suivante : voilà tout. — Dites-moi, je vous prie, si mon maître est de retour.

LORENZO.

— Pas encore. Nous n'avons pas eu de ses nouvelles. — Rentrons, je t'en prie, Jessica, — et préparons-nous pour recevoir avec quelque cérémonie — la maîtresse de la maison.

Entre LANCELOT.

LANCELOT.

Sol la ! Sol la ! ho ! ha ! ho ! Sol la ! Sol la (23) !

LORENZO.

Qui appelle ?

LANCELOT.

Sol la ! avez-vous vu maître Lorenzo et dame Lorenzo ? Sol la ! Holà !

LORENZO.

Cesse tes holà, l'ami ! Ici.

LANCELOT.

Holà ! où ? où ?

LORENZO.

Ici.

LANCELOT.

Ici. Dites-lui qu'un courrier est arrivé de la part de mon maître, la trompe pleine de bonnes nouvelles. Mon maître sera ici avant le matin.

Il sort.

LORENZO.

— Rentrons, ma chère âme, pour attendre leur arrivée.  
— Non, ce n'est pas la peine, pourquoi rentrerions-nous ?  
— Ami Stephano, annoncez, je vous prie, — à la maison que votre maîtresse va arriver, — et faites jouer votre orchestre en plein air.

Stephano sort.



— Comme le clair de lune dort doucement sur ce banc !  
 — Venons nous y asseoir, et que les sons de la musique —  
 glissent jusqu'à nos oreilles ! Le calme, le silence et la nuit  
 — conviennent aux accents de la suave harmonie. — As-  
 sieds-toi, Jessica. Vois comme le parquet du ciel — est par-  
 tout incrusté de disques d'or lumineux. — De tous ces glo-  
 bes que tu contemples, — il n'est pas jusqu'au plus petit —  
 qui, dans son mouvement, ne chante comme un ange, —  
 en perpétuel accord avec les chérubins aux jeunes yeux ! —  
 Une harmonie pareille existe dans les âmes immortelles : —  
 mais tant que cette argile périssable la couvre — de son vê-  
 tement grossier, nous ne pouvons l'entendre.

Entrent les MUSICIENS.

LORENZO, *continuant.*

— Allons ! éveillez Diane par un hymne. — Que vos plus  
 suaves accents atteignent l'oreille de votre maîtresse, — et  
 attirez-la chez elle par la musique.

Musique.

JESSICA.

— Je ne suis jamais gaie quand j'entends une musique  
 douce.

LORENZO.

— La raison est que vos esprits sont absorbés. — Remar-  
 quez seulement un troupeau sauvage et vagabond, — une  
 horde de jeunes poulains indomptés ; — ils essaient des  
 bonds effrénés, ils mugissent, ils hennissent, — emportés  
 par l'ardeur de leur sang. — Mais que par hasard ils enten-  
 dent le son d'une trompette, — ou que toute autre musique  
 frappe leurs oreilles, — vous les verrez soudain s'arrêter tous,  
 — leur farouche regard changé en une timide extase, —  
 sous le doux charme de la musique ! Aussi les poètes — ont-  
 ils feint qu'Orphée attirait les arbres, les pierres et les flots,  
 — parce qu'il n'est point d'être si brut, si dur, si furieux, —

dont la musique ne change pour un moment la nature. — L'homme qui n'a pas de musique en lui — et qui n'est pas ému par le concert des sons harmonieux — est propre aux trahisons, aux stratagèmes et aux rapines. — Les mouvements de son âme sont mornes comme la nuit, — et ses affections noires comme l'Érèbe. — Défiez-vous d'un tel homme !... Écoutons la musique.

PORTIA et NÉRISSE entrent et se tiennent à distance.

PORTIA.

— Cette lumière que nous voyons brûle dans mon vestibule. — Que ce petit flambeau jette loin ses rayons ! — Ainsi brille une bonne action dans un monde méchant.

NÉRISSE.

— Quand la lune brillait, nous ne voyions pas le flambeau.

PORTIA.

— Ainsi la plus grande gloire obscurcit la moindre. — Un ministre brille autant qu'un roi — jusqu'à ce que le roi paraisse : et alors tout son prestige — s'évanouit, comme un ruisseau des champs — dans l'immensité des mers... Une musique ! Écoute !

NÉRISSE.

— C'est votre musique, madame, celle de la maison.

PORTIA.

— Rien n'est parfait, je le vois, qu'à sa place : — il me semble qu'elle est bien plus harmonieuse que de jour.

NÉRISSE.

— C'est le silence qui lui donne ce charme, madame.

PORTIA.

— Le corbeau chante aussi bien que l'alouette — pour qui n'y fait pas attention, et je crois — que, si le rossignol chantait le jour, — quand les oies croassent, il ne passerait pas — pour meilleur musicien que le roitelet. — Que de

choses n'obtiennent qu'à leur saison — leur juste assaisonnement de louange et de perfection ! — Oh, silence ! la lune dort avec Endymion, — et ne veut pas être éveillée !

La musique cesse.

LORENZO.

C'est la voix — de Portia ou je me trompe fort.

PORTIA.

— Il me reconnaît, comme l'aveugle reconnaît le coucou,  
— à la vilaine voix.

LORENZO.

Chère dame, soyez la bienvenue chez vous.

PORTIA.

— Nous venons de prier pour le succès de nos maris,  
— que nous espérons bien avoir hâté par notre intercession.  
— Sont-ils de retour ?

LORENZO.

Pas encore, madame : — mais il est venu tout à l'heure  
un courrier — pour signifier leur arrivée.

PORTIA.

Rentre, Nérissa. — Donne à mes gens l'ordre de ne faire  
— aucune remarque sur notre absence. — N'en parlez pas,  
Lorenzo ; ni vous, Jessica.

On entend une fanfare.

LORENZO.

— Votre mari n'est pas loin. J'entends sa trompette. —  
Nous ne sommes pas bavards, madame : ne craignez rien.

PORTIA.

— Cette nuit me fait simplement l'effet du jour malade :  
— elle n'est qu'un peu plus pâle. C'est un jour — comme  
est le jour quand le soleil est caché.

Entrent BASSANIO, ANTONIO, GRATIANO et leur suite.

BASSANIO, à Portia.

— Nous aurions le jour en même temps que les anti-

podés, — si vous apparaissiez toujours en l'absence du soleil.

PORTIA.

— Puissé-je être brillante comme la lumière, sans être légère comme elle! — La légèreté de la femme fait l'accablement du mari : — puisse Bassanio ne jamais être accablé de la mienne. — Du reste, à la grâce de Dieu!... Soyez le bienvenu chez vous, monseigneur.

BASSANIO.

— Je vous remercie, madame. Faites fête à mon ami : — voici Antonio, voici l'homme — auquel je suis si infiniment obligé.

PORTIA.

— Vous lui avez, en effet, toutes sortes d'obligations : — car pour vous il en avait contracté de bien grandes.

ANTONIO.

— Aucune dont il ne se soit parfaitement acquitté !

PORTIA, à Antonio.

— Monsieur, vous êtes le très-bienvenu en notre maison. — Il faut vous le prouver autrement qu'en paroles : — aussi j'abrège ces courtoisies verbales.

Gratiano et Nérissa se parlent à part avec animation.

GRATIANO.

— Par cette lune que voilà, je jure que vous me faites tort. — Sur ma foi, je l'ai donnée au clerc du juge. — Je voudrais que celui qui l'a fût eunuque, — puisque vous prenez la chose si fort à cœur, mon amour !

PORTIA.

— Une querelle ! Ah, déjà ! De quoi s'agit-il ?

GRATIANO.

— D'un cercle d'or, d'une misérable bague — qu'elle m'a donnée et dont la devise, — s'adressant à tout le monde comme la poésie du coutelier — sur un couteau, disait : *Aimez-moi et ne me quittez pas.*

NÉRISSE.

— Que parlez-vous de devise ou de valeur? — Quand je vous l'ai donnée, vous m'avez juré — que vous la porteriez jusqu'à l'heure de votre mort — et qu'elle ne vous quitterait pas même dans la tombe. — Sinon pour moi, du moins pour des serments si pathétiques, — vous auriez dû avoir plus d'égard, et la conserver. — Vous l'avez donnée au clerc du juge!... Mais je suis bien sûre — que ce clerc-là n'aura jamais de poil au menton.

GRATIANO.

— Il en aura, s'il peut devenir homme.

NÉRISSE.

— Oui, si une femme peut devenir homme.

GRATIANO, levant le bras.

— Par cette main levée ! je l'ai donnée à un enfant, — une espèce de gars, un méchant freluquet, — pas plus haut que toi, le clerc du juge, — un petit bavard qui me l'a demandée pour ses honoraires. — En conscience, je ne pouvais pas la lui refuser.

PORTIA.

— Je dois être franche avec vous, vous étiez à blâmer — de vous séparer si légèrement du premier présent de votre femme : — un objet scellé à votre doigt par tant de serments — et rivé à votre chair par la foi jurée. — J'ai donné une bague à mon bien-aimé, et je lui ai fait jurer — de ne jamais s'en séparer. Le voici. — Eh bien, j'ose jurer pour lui qu'il ne voudrait pas la quitter — ni l'ôter de son doigt, pour tous les trésors — que possède le monde. En vérité, Gratiano, — vous donnez à votre femme un trop cruel grief. — Si pareille chose m'arrivait, j'en deviendrais folle.

BASSANIO, à part.

— Ma foi, ce que j'aurais de mieux à faire, ce serait de me couper la main gauche — et de jurer que j'ai perdu la bague en la défendant.

GRATIANO.

— Monseigneur Bassanio a donné sa bague — au juge qui la lui demandait et qui, vraiment, — la méritait bien. Et c'est alors que le garçon, son clerc, — qui avait eu la peine de faire les écritures, m'a demandé la mienne : — ni le serviteur ni le maître n'ont voulu accepter autre chose — que nos deux bagues.

PORTIA, à Bassanio.

Quelle bague avez-vous donnée, monseigneur ? — Ce n'est pas celle, j'espère, que vous aviez reçue de moi ?

BASSANIO.

— Si je pouvais ajouter le mensonge à la faute, — je nierais : mais, vous voyez, la bague — n'est plus à mon doigt, je ne l'ai plus.

PORTIA.

— La foi n'est pas davantage dans votre cœur. — Par le ciel, je n'entrerai jamais dans votre lit — que je n'aie revu la bague.

NÉRISSE, à Gratiano.

Ni moi dans le vôtre — que je n'aie revu la mienne.

BASSANIO.

Charmante Portia, — si vous saviez à qui j'ai donné la bague, — si vous saviez pour qui j'ai donné la bague, — si vous pouviez concevoir pour quoi j'ai donné la bague, — avec quelle répugnance j'ai abandonné la bague, — lorsqu'on ne voulait accepter que la bague, — vous calmeriez la vivacité de votre déplaisir.

PORTIA.

— Si vous aviez connu la vertu de la bague, — ou soupçonné la valeur de celle qui vous donna la bague, — ou attaché votre honneur à garder la bague, — vous ne vous seriez jamais séparé de la bague. — Quel homme eût été assez déraisonnable, — s'il vous avait plu de la défendre — avec un semblant de zèle, pour réclamer avec cette outrecui-

dance — un objet regardé comme sacré? — Nérissa m'apprend ce que je dois penser. — Que je meure, si ce n'est pas une femme qui a la bague !

BASSANIO.

— Non, sur mon honneur, madame, sur ma vie! — Ce n'est point une femme, mais un docteur fort civil, — qui a refusé de moi trois mille ducats — et m'a demandé cet anneau. J'ai commencé par le lui refuser, — et je l'ai laissé partir mécontent, — lui qui avait sauvé la vie même — de mon plus cher ami. Que pourrais-je dire, ma charmante dame? — Je me suis vu contraint de le lui envoyer; — j'ai dû céder au remords et à la bienséance; — mon honneur n'a pu se laisser souiller — par tant d'ingratitude. Pardonnez-moi, généreuse dame: — car, par ces flambeaux bénis de la nuit, — si vous aviez été là, je crois que vous m'eussiez demandé — la bague pour la donner à ce digne docteur.

PORTIA.

— Ne laissez jamais ce docteur-là approcher de ma maison. — Puisqu'il a le joyau que j'aimais — et que vous aviez juré de garder en souvenir de moi, — je veux être aussi libérale que vous. — Je ne lui refuserai rien de ce qui m'appartient, — non, pas même mon corps, pas même le lit de mon mari! — Ah! je me lierai avec lui, j'y suis bien décidée; — ne découchez pas une seule nuit, surveillez-moi, comme un argus. — Sinon, pour peu que vous me laissiez seule, — sur mon honneur, que j'ai encore, moi! — j'aurai ce docteur-là pour camarade de lit.

NÉRISSE, à Gratiano.

— Et moi, son clerc! Ainsi, prenez bien garde — au moment où vous me laisserez à ma propre protection.

GRATIANO.

— Soit! faites comme vous voudrez! Seulement, que je ne le surprenne pas, — car j'écraserai la plume du jeune clerc.

ANTONIO.

— Et c'est moi qui suis le malheureux sujet de ces querelles !

PORTIA, à Antonio.

— Monsieur, ne vous affligez pas : vous n'en êtes pas moins le bienvenu.

BASSANIO.

— Portia, pardonne-moi ce tort obligé. — Et, devant tous ces amis qui m'écoutent, — je te jure, par tes beaux yeux — où je me vois...

PORTIA.

Remarquez bien ça ! — Il se voit double dans mes deux yeux, — une fois dans chaque œil !... Donnez votre parole d'homme double : — voilà un serment qui mérite crédit !

BASSANIO.

Voyons, écoute-moi seulement. — Pardonne cette faute, et, sur mon âme, je jure — de ne jamais être coupable à ton égard d'un seul manque de foi.

ANTONIO, à Portia.

— J'avais engagé mon corps pour les intérêts de votre mari, — et, sans celui qui a maintenant la bague, — il me serait arrivé malheur ; j'ose répondre, — cette fois, sur la garantie de mon âme, que votre seigneur — ne violera jamais volontairement sa foi.

PORTIA, détachant un anneau de son doigt et le tendant à Antonio.

— Ainsi, vous serez sa caution. Donnez-lui cette bague — et dites-lui de la garder mieux que l'autre.

ANTONIO, remettant l'anneau à Bassanio.

— Tenez, seigneur Bassanio. Jurez de garder cette bague.

BASSANIO.

— Par le ciel ! c'est la même que j'ai donnée au docteur.



PORTIA.

— Je l'ai eue de lui. Pardonnez-moi, Bassanio... — Pour cette bague, le docteur a couché avec moi.

NÉRISSE.

— Pardonnez-moi aussi, mon gentil Gratiano : — ce méchant freluquet, vous savez, le clerc du docteur, — a couché avec moi la nuit dernière au prix de cette bague-ci.

GRATIANO.

— Ah çà, répare-t-on les grandes routes — en été, quand elles sont parfaitement bonnes? — Quoi! nous serions cocus avant de l'avoir mérité!

PORTIA.

— Ne parlez pas si grossièrement.... Vous êtes tous ébahis. — Eh bien, prenez cette lettre, lisez-la à loisir : — elle vient de Padoue, de Bellario. — Vous y découvrirez que Portia était le docteur en question, — et Nérissa que voici, son clerc. Lorenzo — vous attestera que je suis partie d'ici aussitôt que vous, — et que je suis revenue il n'y a qu'un moment : je ne suis pas même encore — rentrée chez moi... Antonio, vous êtes le bienvenu. — J'ai pour vous des nouvelles meilleures — que vous ne l'espérez. Décachetez vite cette lettre. — Vous y verrez que trois de vos navires — viennent d'arriver au port richement chargés. — Je ne vous apprendrai pas par quel étrange hasard — j'ai trouvé cette lettre.

Elle remet un papier à Antonio.

ANTONIO.

Je suis muet!

BASSANIO.

— Comment! vous étiez le docteur, et je ne vous ai pas reconnue!

GRATIANO.

— Comment! vous étiez le clerc qui doit me faire cocu!

NÉRISSE.

— Oui, mais le clerc qui ne le voudra jamais, — qu'il ne soit devenu un homme.

BASSANIO, à Portia.

— Charmant docteur, vous serez mon camarade de lit; — et, quand je serai absent, vous coucherez avec ma femme.

ANTONIO.

— Charmante dame, vous m'avez rendu l'être et le bien-être; — car j'apprends ici comme chose certaine que mes navires — sont arrivés à bon port.

PORTIA.

— Comment va, Lorenzo? — Mon clerc a pour vous aussi des nouvelles réconfortantes.

NÉRISSE.

Oui, et je les lui donnerai sans rétribution.

Remettant un papier à Lorenzo.

— Voici, pour vous et pour Jessica, — un acte formel par lequel le riche juif vous lègue — tout ce qu'il possédera à sa mort.

LORENZO.

— Belles dames, vous versez la manne sur le chemin — des gens affamés.

PORTIA.

Il est presque jour, — et pourtant, j'en suis sûre, vous n'êtes pas encore pleinement édifiés — sur ces événements. Rentrons donc, — et alors pressez-nous de questions; — nous répondrons à toutes fidèlement.

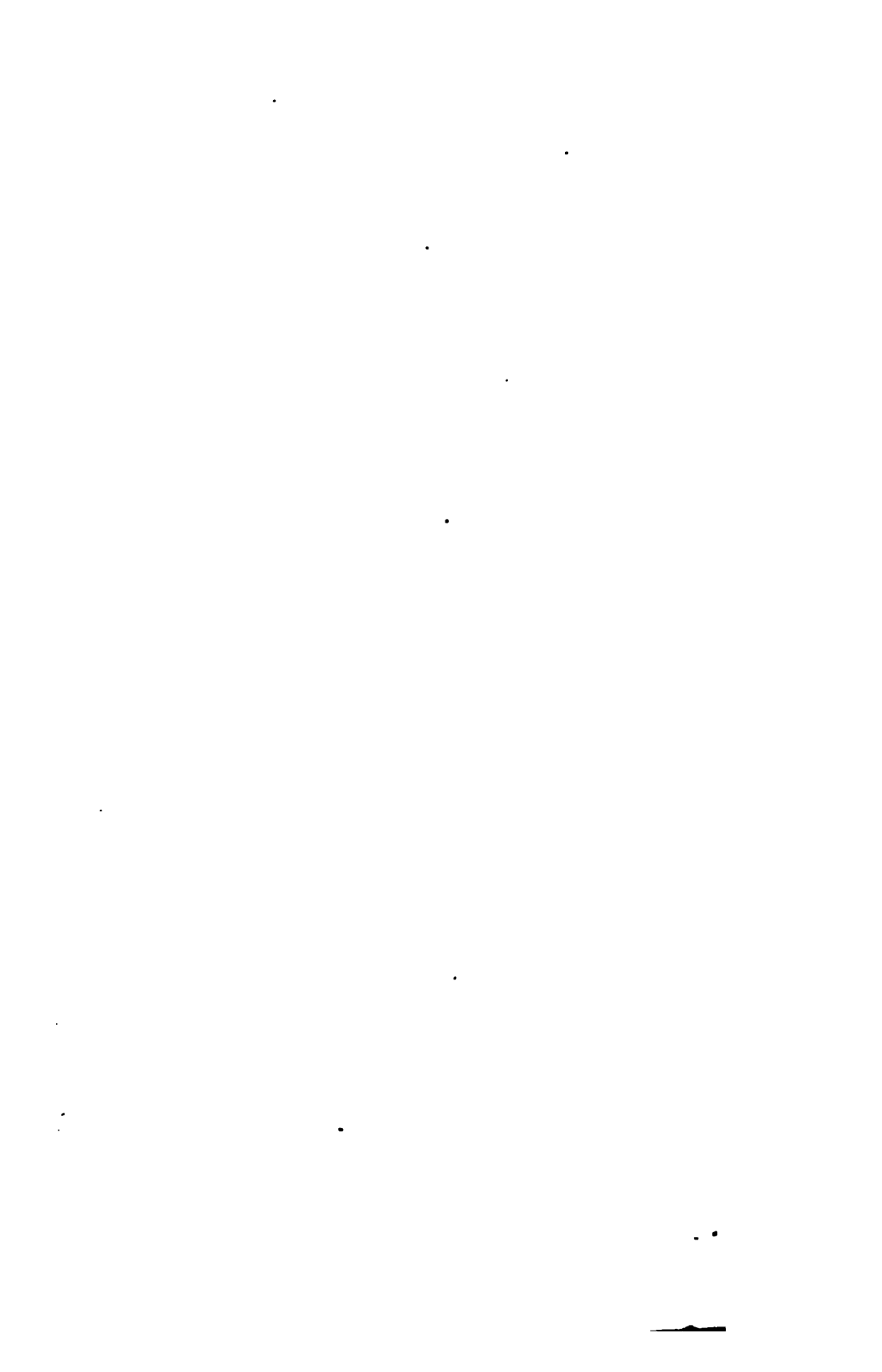
GRATIANO.

— Soit! Pour commencer l'interrogatoire — auquel ma Nérissa répondra sous serment, je lui demanderai — ce qu'elle aime mieux: rester sur pied jusqu'à la nuit prochaine — ou aller au lit de ce pas, deux heures avant le jour. — Pour moi, quand il serait jour, je souhaiterais les

ténèbres — afin d'aller me coucher avec le clerc du docteur. — Du reste, tant que je vivrai, je mettrai ma sollicitude — la plus tendre à garder scrupuleusement l'anneau de Nérissa.

Ils sortent.

FIN DU MARCHAND DE VENISE.



**COMME IL VOUS PLAIRA**

## PERSONNAGES (24) :

LE VIEUX DUC, proscrit.

FRÉDÉRIC, son frère, duc usurpateur.

JACQUES, }  
AMIENS, } seigneurs ayant suivi dans l'exil le duc banni.

LEBEAU, familier de Frédéric.

CHARLES, son lutteur.

OLIVIER, }

JACQUES, } fils de sire Roland des Bois.

ORLANDO, }

PIERRE DE TOUCHE, clown.

ADAM, }

DENIS, } serviteurs d'Olivier.

SIRE OLIVIER GACHETEXTE, vicaire.

CORIN, }

SILVIUS, } bergers.

WILLIAM, paysan amoureux d'Audrey.

ROSALINDE.

CÉLIA.

PHÉBÈ.

AUDREY.

L'HYMEN.

SEIGNEURS, PAGES, VENEURS, GENS DE SERVICE.

La scène est tantôt dans les États usurpés par Frédéric, tantôt dans la forêt des Ardennes.

## SCÈNE I.

[Un verger, devant la maison d'Olivier.]

Entrent ORLANDO et ADAM.

ORLANDO.

Autant qu'il m'en souvient, Adam, c'est dans ces conditions que m'a été fait ce legs : par testament, rien qu'un pauvre millier d'écus, mais, comme tu dis, injonction à mon frère de bien m'élever, sous peine de la malédiction paternelle ; et voilà l'origine de mes chagrins. Il entretient mon frère Jacques à l'école, et la renommée fait de ses progrès le récit le plus doré. Quant à moi, il m'entretient rustiquement au logis, ou, pour mieux dire, il me garde au logis sans entretien : car, pour un gentilhomme de ma naissance, appelez-vous entretien un traitement qui ne diffère pas de la stabulation d'un bœuf ? Ses chevaux sont mieux élevés ; car, outre qu'ils ont abondance de fourrage, ils sont dressés au manège, et dans ce but on loue à grands frais des écuyers. Mais moi, son frère, je ne gagne rien sous sa tutelle que de la croissance : sous ce rapport les bêtes de son fumier lui sont aussi obligées que moi. En échange de ce néant qu'il m'accorde si libéralement, il affecte par tous ses procédés de m'enlever le peu que m'a accordé la nature : il me fait manger avec sa valetaille, m'in-

dit la place d'un frère, et, autant qu'il est en lui, mine un gentilhomme par mon éducation. Voilà ce qui m'afflige, Adam. Mais l'âme de mon père, que je crois sentir en moi, commence à se mutiner contre cette servitude : je ne puis pas l'endurer plus longtemps, quoique je ne connaisse pas encore de remède sensé pour m'en délivrer.

Entre OLIVIER.

ADAM.

Voilà mon maître, votre frère, qui vient.

ORLANDO.

Tiens-toi à l'écart, Adam, et tu entendras comme il va me secouer.

OLIVIER, à Orlando.

Eh bien, monsieur, que faites-vous ici ?

ORLANDO.

Rien. On ne m'a pas appris à faire quelque chose.

OLIVIER.

Que dégradez-vous alors, monsieur ?

ORLANDO.

Ma foi, monsieur, je vous aide à dégrader par la faiblesse ce que Dieu a fait, votre pauvre et indigne frère.

OLIVIER.

Ma foi, monsieur, occupez-vous mieux et allez au diable.

ORLANDO.

Suis-je fait pour garder vos porcs et manger des glands avec eux ? Quel patrimoine d'enfant prodigue ai-je dépensé pour être réduit à une telle détresse ?

OLIVIER.

Savez-vous où vous êtes, monsieur ?

ORLANDO.

Oh ! oui, monsieur, ici, très-bien ; dans votre verger



OLIVIER.

Savez-vous devant qui, monsieur ?

ORLANDO.

Oui, mieux que celui devant qui je suis ne sait qui je suis. Je sais que vous êtes mon frère aîné, et par là, grâce aux doux rapports du sang, vous deviez savoir qui je suis. La courtoisie des nations vous accorde la préséance sur moi en ce que vous êtes le premier né ; mais cette tradition ne me retire pas mon sang, y eût-il vingt frères entre nous. J'ai en moi autant de mon père que vous, quoique (je le confesse) vous soyez, étant venu avant moi, le mieux placé pour devenir, comme lui, vénérable.

OLIVIER.

Qu'est-ce à dire, petit ?

ORLANDO, le saisissant à la gorge.

Allons, allons, frère aîné, vous êtes trop jeune en ceci.

OLIVIER.

Veux-tu donc mettre la main sur moi, manant ?

ORLANDO.

Je ne suis pas un manant, je suis le plus jeune fils de sire Roland des Bois : il était mon père, et trois fois manant est celui qui dit qu'un tel père a engendré des manants ! Si tu n'étais mon frère, je ne détacherais pas de ta gorge cette main, que cette autre n'eût arraché ta langue pour avoir parlé ainsi : tu t'es outragé toi-même.

ADAM.

Chers maîtres, calmez-vous ; au nom du souvenir de votre père, soyez d'accord.

OLIVIER.

Lâche-moi, te dis-je.

ORLANDO.

Non, pas avant que cela me plaise. Vous m'entendrez... Mon père vous a enjoint dans son testament de me donner une bonne éducation ; vous m'avez élevé comme un paysan,

obscurcissant et étouffant en moi toutes les qualités d'un gentilhomme ; mais l'âme de mon père prend force en moi, et je ne le tolérerai pas plus longtemps. Allouez-moi donc les exercices qui conviennent à un gentilhomme, ou donnez-moi le pauvre pécule que mon père m'a laissé par testament, et avec cela j'irai en quête de mon sort.

OLIVIER.

Et que veux-tu faire ? Mendier, sans doute, quand tout sera dépensé ? C'est bon, monsieur, rentrez. Je ne veux plus être ennuyé de vous. Vous aurez une partie de ce que vous désirez. Laissez-moi, je vous prie.

ORLANDO, retirant sa main.

Je ne veux pas vous molester plus que ne l'exige mon bien.

OLIVIER, à Adam.

Rentrez avec lui, vieux chien !

ADAM.

Vieux chien ! Est-ce donc là ma récompense ? C'est vrai, j'ai perdu mes dents à votre service... Dieu soit avec mon vieux maître ! Ce n'est pas lui qui aurait dit un mot pareil.

Sortent Orlando et Adam.

OLIVIER.

Oui-dà, c'est ainsi ! Vous commencez à empiéter sur moi ! Eh bien, je guérirai votre exubérance, et cela sans donner mille écus... Holà, Denis !

Entre DENIS.

DENIS.

Votre Honneur appelle ?

OLIVIER.

Charles, le lutteur du duc, ne s'est-il pas présenté ici pour me parler ?



DENIS.

Avec votre permission, il est ici à la porte et sollicite accès près de vous.

OLIVIER.

Faites-le entrer.

Sort Denis.

Ce sera un bon moyen... La lutte est pour demain.

Entre CHARLES.

CHARLES.

Le bonjour à Votre Honneur.

OLIVIER.

Bon monsieur Charles ! quelle nouvelle nouvelle y a-t-il à la nouvelle cour ?

CHARLES.

Messire, il n'y a de nouvelles à la cour que les vieilles nouvelles : c'est-à-dire que le vieux duc est banni par son jeune frère le nouveau duc ; avec lui se sont exilés volontairement trois ou quatre seigneurs tous dévoués. Leurs terres et leurs revenus enrichissent le nouveau duc qui, à ce prix, leur accorde volontiers la permission de vagabonder.

OLIVIER.

Pouvez-vous me dire si Rosalinde, la fille du duc, est bannie avec son père ?

CHARLES.

Oh ! non, car la fille du nouveau duc, sa cousine, l'aime tant, ayant été élevée avec elle dès le berceau, qu'elle l'aurait suivie dans son exil ou serait morte en se séparant d'elle. Elle est à la cour où son oncle l'aime autant que sa propre fille, et jamais deux femmes ne se sont aimées comme elles.

OLIVIER.

Où va vivre le vieux duc ?

CHARLES.

On dit qu'il est déjà dans la forêt des Ardennes, avec maints joyeux compagnons, et que là tous vivent comme le vieux Robin Hood d'Angleterre. On dit que nombre de jeunes gentilshommes affluent chaque jour auprès de lui, et qu'ils passent le temps sans souci, comme on faisait dans l'âge d'or.

OLIVIER.

Çà, vous luttez demain devant le nouveau duc ?

CHARLES.

Oui, pardieu, monsieur, et je suis venu vous informer d'une chose. Monsieur, on m'a donné secrètement à entendre que votre jeune frère, Orlando, est disposé à venir sous un déguisement tenter assaut contre moi. Demain, monsieur, c'est pour ma réputation que je lutte, et celui qui m'échappera sans quelque membre brisé s'en tirera bien heureusement. Votre frère est bien jeune et bien délicat, et, par égard pour vous, j'aurais répugnance à l'assommer comme j'y serai obligé par mon propre honneur, s'il se présente. Aussi, par affection pour vous, suis-je venu vous prévenir, afin que vous puissiez ou le détourner de son intention ou vous bien préparer au malheur qu'il encourt : c'est lui-même qui l'aura cherché, et tout à fait contre mon gré.

OLIVIER.

Charles, je te remercie de ton affection pour moi, et sois sûr que je m'en montrerai bien reconnaissant. Moi-même j'ai eu avis des desseins de mon frère et j'ai fait sous main tous mes efforts pour l'en dissuader ; mais il est résolu. Te le dirai-je, Charles ? c'est le jeune gars le plus obstiné de France, un ambitieux, un envieux émule des talents d'autrui, un fourbe et un lâche qui conspire contre moi, son frère par la nature. Ainsi agis à ta guise. J'aimerais autant que tu lui rompisses le cou qu'un doigt... Et tu feras bien d'y

prendre garde ; car, si tu ne lui ménages qu'un insuccès léger ou s'il n'obtient pas sur toi un éclatant succès, il emploiera le poison contre toi, il te fera tomber dans quelque perfide embûche, et ne te lâchera pas qu'il ne t'ait ôté la vie par quelque moyen indirect ou autre. Car, je te l'affirme, et je parle presque avec larmes, il n'y a pas aujourd'hui un vivant à la fois si jeune et si scélérat. Encore est-ce en frère que je parle de lui ; car, si je faisais devant toi son anatomie complète, je serais forcé de rougir et de pleurer, et toi tu pâlerais de stupeur.

CHARLES.

Je suis fort aise d'être venu ici vous trouver. S'il vient demain, je lui donnerai son compte. Si jamais après cela il peut marcher seul, je renonce à jamais lutter pour le prix. Et sur ce, Dieu garde Votre Honneur !

OLIVIER.

Au revoir, bon Charles.

Charles sort.

A présent je vais stimuler le gaillard, j'espère que je verrai sa fin : car mon âme, je ne sais pourquoi, ne hait rien plus que lui. Pourtant, il est doux, savant sans avoir été instruit, plein de nobles idées, aimé comme par enchantement de toutes les classes et, en vérité, si bien dans le cœur de tout le monde et spécialement de mes propres gens qui le connaissent le mieux, que j'en suis tout à fait déprécié. Mais cela ne durera pas. Cet athlète arrangera tout. Il ne me reste plus qu'à enflammer le jeune gars pour la lutte, et j'y vais de ce pas.

Il sort.

## SCÈNE II.

[Une pelouse devant le palais ducal.]

Entrent CÉLIA et ROSALINDE.

CÉLIA.

Je t'en prie, Rosalinde, ma chère petite cousine, sois gaie.

ROSALINDE.

Chère Célia, je montre plus de gaieté que je n'en possède, et vous voudriez encore que je fusse plus gaie ! Si vous ne pouvez me faire oublier un père banni, vous ne sauriez me rappeler aucune idée extraordinairement plaisante.

CÉLIA.

Je vois par là que tu ne m'aimes pas aussi absolument que je t'aime : si mon oncle, ton père banni, avait banni ton oncle, le duc mon père, et que tu fusses toujours restée avec moi, j'aurais habitué mon affection à prendre ton père pour le mien, et c'est ce que tu ferais, si en vérité ton affection pour moi était aussi parfaitement trempée que mon affection pour toi.

ROSALINDE.

Soit ! j'oublierai ma situation pour me réjouir de la vôtre.

CÉLIA.

Tu le sais, mon père n'a d'enfant que moi ; il n'est pas probable qu'il en ait d'autre, et sûrement, à sa mort, tu seras son héritière ; car ce qu'il a pris à ton père par force, je te le rendrai par affection ; sur mon honneur, je le ferai, et si je brise ce serment, que je devienne un monstre ! Ainsi, ma douce Rose, ma chère Rose, sois gaie.

ROSALINDE.

Je veux l'être désormais, petite cousine, et m'ingénieur en

amusements... Voyons, si on se livrait à l'amour... Qu'en pensez-vous?

CÉLIA.

Oui, ma foi, n'hésite pas, fais de l'amour un amusement; mais ne va pas aimer sérieusement un homme, ni même pousser l'amusement jusqu'à ne pouvoir te retirer en tout honneur, avec l'intacte pureté d'une pudique rougeur.

ROSALINDE.

A quoi donc nous amuserons-nous ?

CÉLIA.

Asseyons-nous et sous nos sarcasmes chassons dame Fortune de son rouet : que cette ménagère apprenne désormais à répartir ses dons équitablement.

ROSALINDE.

Je voudrais que cela nous fût possible, car ses bienfaits sont terriblement mal placés, et la bonne vieille aveugle se méprend surtout dans ses dons aux femmes.

CÉLIA.

C'est vrai : celles qu'elle fait jolies, elle les fait rarement vertueuses, et celles qu'elle fait vertueuses, elles les fait fort peu séduisantes.

ROSALINDE.

Et ne vois-tu pas que tu passes du domaine de la fortune à celui de la nature ? La fortune règle les dons de ce monde, non les traits naturels.

Entre PIERRE DE TOUCHE.

CÉLIA.

Non. Quand la nature a produit une jolie créature, est-ce que la fortune ne peut pas la faire tomber dans le feu ?

Montrant Pierre de Touche.

Si la nature nous a donné l'esprit de narguer la fortune, est-ce que la fortune n'a pas envoyé ce fou pour couper court à nos propos ?

ROSALENE.

Vraiment, la fortune est bien dure pour la nature, qui elle se sert de la bêtise naturelle pour accomplir l'espérance.

CELLE.

Pent-être n'est-ce pas l'œuvre de la fortune, mais bien de la nature. Voyez-les, s'apercevant que nos simples esprits étaient trop étroits pour raisonner dignement sur de tels besoins, l'envie de remplir d'esprit pour les animaux, et la bêtise humaine sert toujours pour l'esprit de pierre à mesurer.

A Pierre de Touche.

En bien, esprit, de quel côté êtes-vous ?

PIERRE DE TOUCHE.

Maitresse, il faut que vous veniez auprès de votre père.

CELLE.

Vous a-t-on pris pour messager ?

PIERRE DE TOUCHE.

Non, sur mon honneur, mais on m'a dit de venir vous chercher.

ROSALENE.

Où avez-vous appris ce serment-là, fou que vous êtes ?

PIERRE DE TOUCHE.

D'un certain chevalier qui jurait sur son honneur que les crêpes étaient bonnes et jurait sur son honneur que la mortarde ne valait rien : moi, je soutiens que les crêpes ne valaient rien et que la mortarde était bonne ; et cependant le chevalier ne se parjurait pas.

CELLE.

Comment prouvez-vous ça, avec votre bel amas de savoir ?

ROSALENE.

Oui-dà, demuselez votre sagesse à présent.



PIERRE DE TOUCHE.

Eh bien , avancez-vous toutes deux , caressez-vous le menton et jurez par vos barbes que je suis un coquin.

CÉLIA.

Par nos barbes, si nous en avons, tu en es un.

PIERRE DE TOUCHE.

Par ma coquinerie, si j'en avais, je serais un coquin. Mais quand vous jurez par ce qui n'est pas, vous ne vous parjurez pas : or, ce chevalier ne se parjurait pas en jurant par son honneur, car il n'en avait pas, ou, s'il en avait, il l'avait faussé longtemps avant de voir ces crêpes ou cette moultarde-là.

CÉLIA.

Dis-moi, je te prie, de qui tu veux parler.

PIERRE DE TOUCHE.

De quelqu'un qu'aime fort le vieux Frédéric, votre père.

CÉLIA.

L'amitié de mon père suffit pour le faire respecter. Assez ! ne parlez plus de lui. Un de ces jours vous serez fouetté pour médisance.

PIERRE DE TOUCHE.

Tant pis si les fous ne peuvent parler sensément des folies que font les hommes sensés.

CÉLIA.

Sur ma parole, tu dis vrai : car, depuis que les fous doivent imposer silence au peu de sens commun qu'ils ont, le peu de folie qu'ont les gens sensés fait un grand étalage. Voici venir monsieur Lebeau.

Entre LEBEAU.

ROSALINDE.

La bouche pleine de nouvelles.

CÉLIA.

Qu'il va nous dégorger, comme un pigeon nourrit ses petits.

ROSALINDE.

Alors nous allons être farcies de nouvelles.

CÉLIA.

Tant mieux ; nous n'en serons que plus achalandées. *Bonjour*, monsieur Lebeau. Quelle nouvelle ?

LEBEAU.

Belle princesse, vous avez perdu un bien bon divertissement.

CÉLIA.

Un divertissement ? De quelle couleur ?

LEBEAU.

De quelle couleur, madame ? Comment puis-je vous répondre ?

ROSALINDE.

Comme le voudront votre esprit et la fortune.

PIERRE DE TOUCHE.

Ou comme le décréteront les destins.

CÉLIA.

Bien dit. Voilà une phrase vite maçonnée.

PIERRE DE TOUCHE.

Si jamais ma verve rancit !

ROSALINDE.

Tu cesseras d'être en bonne odeur.

LEBEAU.

Vous me déconcertez, mesdames. Je vous aurais parlé d'une bonne lutte dont vous avez perdu le spectacle.

ROSALINDE.

Dites-nous toujours les détails de cette lutte.

LEBEAU.

Je vais vous dire le commencement, et, s'il platt à Vos

Grâces, vous pourrez voir la fin ; car le plus beau est encore à faire, et c'est ici même, où vous êtes, qu'ils viennent l'accomplir.

CÉLIA.

Eh bien, voyons ce commencement qui est mort et enterré.

LEBEAU.

Voici venir un vieillard et ses trois fils...

CÉLIA.

Je pourrais adapter ce commencement à un vieux conte.

LEBEAU.

Trois beaux jeunes gens de taille et de mine excellentes...

ROSALINDE.

Avec des écriteaux au cou disant : A tous ceux qui verront ces présentes salut !

LEBEAU.

L'aîné des trois a lutté avec Charles, le lutteur du duc, lequel Charles l'a renversé en un moment et lui a brisé trois côtes, si bien qu'il y a peu d'espoir de le sauver. Le second a été traité de même, et de même le troisième. Ils sont là-bas gisants ; le pauvre vieillard, leur père, se lamente si douloureusement sur leurs corps que tous les spectateurs prennent son parti en pleurant.

ROSALINDE.

Hélas !

PIERRE DE TOUCHE.

Mais, monsieur, quel est le divertissement que ces dames ont perdu ?

LEBEAU.

Eh bien, celui dont je parle.

PIERRE DE TOUCHE.

Ainsi les hommes deviennent plus savants de jour en jour ! C'est la première fois que j'ai jamais ouï dire que

voir briser des côtes était un divertissement pour les femmes.

CÉLIA.

Et moi aussi, je te le promets.

ROSALINDE.

Mais y a-t-il encore quelqu'un qui aspire à entendre dans ses côtes ce bris musical? Reste-t-il quelque amateur de côtes brisées?... Verrons-nous cette lutte, cousine?

LEBEAU.

Il le faut bien, si vous restez ici; car voici l'endroit même fixé pour la lutte, et ils sont prêts à l'engager.

CÉLIA.

Pour sûr, ce sont eux qui viennent. Restons donc et voyons.

Fanfares. Entrent le duc FREDERIC, ORLANDO, CHARLES, des valets, des gendarmes et des gens de service.

FREDERIC.

En avant! puisque ce jeune homme ne veut pas se laisser fléchir, qu'il coure les risques de sa témérité.

ROSALINDE, montrant Orlando.

Est-ce là l'homme?

LEBEAU.

Lui-même, madame.

CÉLIA.

Hélas! il est trop jeune; pourtant il a un air triomphant.

FREDERIC.

Vous voilà, ma fille, et vous, ma nièce! Vous vous êtes donc glissées ici pour voir la lutte?

ROSALINDE.

Oui, monseigneur, si vous daignez nous le permettre.

FREDERIC.

Vous n'y prendrez guère de plaisir, je puis vous le dire,

il y a tant d'inégalité entre les hommes. Par pitié pour la jeunesse du provocateur, je serais bien aise de le dissuader, mais il ne veut pas se laisser fléchir. Parlez-lui, mesdames ; voyez si vous pouvez l'émouvoir.

CÉLIA.

Appelez-le, cher monsieur Lebeau.

FRÉDÉRIC.

Faites, je m'éloignerai.

Le duc s'éloigne.

LEBEAU, allant à Orlando.

Monsieur le provocateur, les princesses vous demandent.

ORLANDO.

Je me rends à leurs ordres, avec tout respect et toute déférence.

Il s'approche des princesses.

ROSALINDE.

Jeune homme, avez-vous provoqué le lutteur Charles ?

ORLANDO.

Non, belle princesse : il a lancé une provocation générale. Je viens seulement, comme les autres, essayer contre lui la vigueur de ma jeunesse.

CÉLIA.

Jeune gentilhomme, votre caractère est trop hardi pour votre âge. Vous avez eu la cruelle preuve de la vigueur de cet homme. Si vous pouviez vous voir vous-même avec vos yeux ou vous juger vous-même avec votre raison, la crainte de votre danger vous conseilleraient une entreprise moins inégale. Nous vous prions, par intérêt pour vous, de pourvoir à votre propre sûreté et d'abandonner cette tentative.

ROSALINDE.

Faites-le, jeune sire ; votre réputation n'en sera nullement dépréciée ; nous nous chargeons d'obtenir du duc que la lutte s'arrête là.



ORLANDO.

Vous comptez me railler après la lutte, vous ne devriez pas me railler avant. Allons, approchez !

ROSALINDE.

Hercule te soit en aide, jeune homme !

CÉLIA.

Je voudrais être invisible pour attraper par la jambe ce robuste compagnon !

Charles et Orlando luttent.

ROSALINDE.

O excellent jeune homme !

CÉLIA.

Si j'avais la foudre dans les yeux, je sais bien qui serait à terre.

Charles est renversé. Acclamation.

FRÉDÉRIC.

Assez ! assez !

ORLANDO.

Encore ! j'adjure Votre Grâce ; je ne suis même pas en haleine.

FRÉDÉRIC.

Comment es-tu, Charles ?

LEBEAU.

Il ne peut pas parler, monseigneur.

FRÉDÉRIC, à ses gens.

Emportez-le.

On emporte Charles.

A Orlando.

Quel est ton nom, jeune homme ?

ORLANDO.

Orlando, monseigneur, le plus jeune fils de sire Roland des Bois.

FRÉDÉRIC.

— Que n'es-tu le fils d'un autre homme ! — Le monde

tenait ton père pour honorable, — mais je l'ai toujours trouvé mon ennemi; — tu m'aurais charmé davantage par cet exploit, — si tu descendais d'une autre maison. — Adieu! tu es un vaillant jouvenceau; — je voudrais que tu m'eusses nommé un autre père.

Il sort, suivi des courtisans et de Lehen.

CÉLIA.

— Si j'étais mon père, petite cousine, agirais-je ainsi!

ORLANDO.

— Je suis plus fier d'être le fils de sire Roland, — son plus jeune fils... Ah! je ne changerais pas ce titre — pour celui d'héritier adoptif de Frédéric.

ROSALINDE.

— Mon père aimait sire Roland comme son âme, — et tout le monde était du sentiment de mon père. — Si j'avais su d'avance que ce jeune homme était son fils, — je lui aurais adressé des larmes pour prières, — plutôt que de le laisser s'aventurer ainsi.

CÉLIA.

Gente cousine, — allons le remercier et l'encourager: — la brusque et jalouse humeur de mon père — m'est restée sur le cœur.

A Orlando.

Messire, vous avez beaucoup mérité: — si vous savez seulement tenir vos promesses en amour — aussi bien que vous avez su tout à l'heure dépasser toute promesse, — votre maîtresse sera heureuse.

ROSALINDE, donnant à Orlando une chaîne détachée de son cou.

Gentilhomme, — portez ceci en souvenir de moi, d'une créature, rebutée par la fortune, — qui donnerait davantage, si elle en avait les moyens sous la main... — Partons-nous, petite cousine?

CÉLIA.

Oui. Adieu, beau gentilhomme.

Elles s'éloignent.



ORLANDO.

— Ne puis-je même pas dire merci ? Mes facultés les plus hautes — sont abattues, et ce qui reste debout ici — n'est qu'une quintaine, un bloc inanimé.

ROSALINDE, revenant vers Orlando.

— Il nous rappelle... Ma fierté est tombée avec ma fortune : — je vais lui demander ce qu'il veut... Avez-vous appelé, messire?... — Messire, vous avez lutté à merveille et vaincu — plus que vos ennemis.

CÉLIA.

Venez-vous, cousine ?

ROSALINDE.

— Je suis à vous... Adieu.

Sortent Rosalinde et Célia.

ORLANDO.

— Quelle émotion pèse donc sur ma langue ? — Je n'ai pu lui parler, et pourtant elle provoquait l'entretien.

Reentre LEBEAU.

ORLANDO.

— O pauvre Orlando ! tu es terrassé : — si ce n'est Charles, quelque créature plus faible t'a maîtrisé.

LEBEAU.

— Beau sire, je vous conseille en ami — de quitter ces lieux. Bien que vous ayez mérité — de grands éloges, de sincères applaudissements et l'amour de tous, — pourtant telle est la disposition du duc — qu'il interprète à mal tout ce que vous avez fait. — Le duc est fantasque : ce qu'il est au juste, — c'est à vous de le concevoir plutôt qu'à moi de le dire.

ORLANDO.

— Je vous remercie, monsieur... Ah ! dites-moi, je vous prie, — laquelle était la fille du duc, de ces deux dames — qui assistaient à la lutte ?

LEBEAU.

— Ni l'une ni l'autre, si nous en jugeons par le caractère ; — pourtant, en réalité, c'est la plus petite qui est sa fille. — L'autre est la fille du duc banni ; — son oncle l'usurpateur la détient ici — pour tenir compagnie à sa fille : leur mutuelle affection — est plus tendre que le naturel attachement de deux sœurs. — Mais je puis vous dire que, depuis peu, ce duc-ci — a conçu du déplaisir contre sa gentille nièce — par cet unique motif — que le peuple la loue pour ses vertus — et la plaint pour l'amour de son bon père. — Je gage, sur ma vie, que sa rage contre elle — éclatera brusquement... Messire, adieu. — Plus tard, dans un monde meilleur que celui-ci, — je solliciterai de vous une amitié et une connaissance plus étroites.

ORLANDO.

— Je vous suis grandement obligé : adieu !

Lebeau sort.

— Maintenant il me faut passer de la fumée à l'étouffoir, — d'un duc tyran à un frère tyran... — Ah ! céleste Rosalinde !

Il sort.

## SCÈNE III.

[Dans le palais ducal.]

Entrent CÉLIA et ROSALINDE.

CÉLIA.

Eh bien, cousine ! eh bien, Rosalinde !... Cupido, un peu de pitié ! Pas un mot ?

ROSALINDE.

Pas un à jeter aux chiens !

CÉLIA.

Non, tes mots sont trop précieux pour être jetés aux

chiens, mais jette-m'en quelques-uns. Allons, lance tes raisons à mes trousses.

ROSALINDE.

Il n'y aurait plus alors qu'à enfermer les deux cousines, l'une étant estropiée par des raisons et l'autre folle par déraison.

Elle pousse un soupir.

CÉLIA.

Est-ce que tout cela est pour votre père ?

ROSALINDE.

Non, il y en a pour le père de mon enfant. Oh ! combien ce monde de jours ouvrables est encombré de ronces !

CÉLIA.

Bah ! cousine, ce ne sont que des chardons, jetés sur toi dans la folie d'un jour de fête ; si nous ne marchons pas dans les sentiers battus, ils s'attacheront à nos jupes.

ROSALINDE.

De ma robe je pourrais les secouer ; mais ils sont dans mon cœur.

CÉLIA.

Expectore-les.

ROSALINDE.

J'essaierais, si je n'avais qu'à faire hem ! pour réussir.

CÉLIA.

Allons, allons, lutte avec tes affections.

ROSALINDE.

Oh ! elles ont pris le parti d'un lutteur plus fort que moi.

CÉLIA.

Oh ! je vous souhaite bonne chance ! Le moment viendra où vous tenterez la lutte, même au risque d'une chute... Mais trêve de plaisanteries, et parlons sérieusement : est-il possible que subitement vous ayez conçu une si forte inclination pour le plus jeune fils du vieux sire Roland ?

ROSALINDE.

Le duc mon père aimait son père profondément.

CÉLIA.

S'ensuit-il donc que vous deviez aimer son fils profondément ? D'après ce genre de logique, je devrais le haïr, car mon père haïssait son père profondément ; pourtant je ne hais pas Orlando.

ROSALINDE.

Non, de grâce, ne le haissez pas, pour l'amour de moi.

CÉLIA.

Pourquoi le haïrais-je ? N'a-t-il pas de grands mérites ?

ROSALINDE.

Laissez-moi l'aimer par cette raison, et vous, aimez-le parce que je l'aime... Tenez, voici le duc qui vient.

CÉLIA.

La colère dans les yeux.

Entre le DUC FRÉDÉRIC avec sa suite.

FRÉDÉRIC, à Rosalinde.

— Donzelle, dépêchez-vous de pourvoir à votre sûreté — en quittant notre cour.

ROSALINDE.

Moi, mon oncle ?

FRÉDÉRIC.

Vous, ma nièce !... — Si dans dix jours tu te trouves — à moins de vingt milles de notre cour, — tu es morte.

ROSALINDE.

Je supplie Votre Grâce — de me laisser emporter la connaissance de ma faute. — S'il est vrai que j'aie conscience de moi-même, — que je sois au fait de mes propres désirs, — que je ne rêve pas, que je ne divague pas, — ce dont je suis convaincue, alors, cher oncle, — j'affirme que jamais, même par la plus vague pensée, — je n'ai offensé Votre Altesse.

FRÉDÉRIC.

Il en est ainsi de tous les traîtres ; — si leur justification dépendait de leurs paroles, — ils seraient aussi innocents que la pureté même. — Je me défie de toi : que cela te suffise.

ROSALINDE.

— Pourtant votre défiance ne suffit pas à me faire traîtresse. — Dites-moi en quoi consistent les présomptions contre moi.

FRÉDÉRIC.

— Tu es la fille de ton père, et c'est assez.

ROSALINDE.

— Je l'étais aussi, quand Votre Altesse lui prit son duché ; — je l'étais aussi, quand Votre Altesse le bannit. — La trahison n'est pas héréditaire, monseigneur, — et, quand même elle nous serait transmise par nos parents, — que m'importe ! mon père n'a jamais été traître. — Donc, mon bon suzerain, ne me méjugez pas — jusqu'à voir dans ma misère une trahison.

CÉLIA.

— Cher souverain, veuillez m'entendre.

FRÉDÉRIC.

— Oui, Célia. C'est à cause de vous que nous l'avons retenue, — autrement il y a longtemps qu'elle vagabonderait avec son père.

CÉLIA.

— Je ne vous priais pas alors de la retenir : — ce fut l'acte de votre bon plaisir et de votre libre pitié. — J'étais trop jeune en ce temps-là pour apprécier ma cousine, — mais à présent je la connais. Si elle a trahi. — j'ai trahi, moi aussi : toujours nous avons dormi ensemble, — quitté le lit au même instant, appris, joué, mangé ensemble ; — et partout où nous allions, comme les cygnes de Junon, — toujours nous sommes allées accouplées et inséparables.

FRÉDÉRIC.

— Elle est trop subtile pour toi : sa douceur, — sa sè-  
lence même et sa patience — parlent au peuple qui la  
plaint. — Tu es une folle : elle te vole ta renommée, — et  
tu brilleras bien davantage et tu sembleras bien plus accom-  
plie — quand elle sera loin d'ici. Ainsi, n'ouvre pas la bor-  
che. — Absolu et irrévocable est l'arrêt — que j'ai passé  
contre elle : elle est bannie.

CÉLIA.

— Prononcez donc aussi la sentence contre moi, mes-  
sieur : — je ne puis vivre hors de sa compagnie.

FRÉDÉRIC.

— Vous êtes une folle... Vous, nièce, faites vos prépa-  
ratifs : — si vous restez au-delà du temps fixé, sur mon  
honneur, — par la puissance de ma parole, vous êtes morte!

Il sort avec sa suite.

CÉLIA.

— O ma pauvre Rosalinde ! où vas-tu aller ? — Veux-tu  
changer de père ? Je te donnerai le mien. — Ah ! je te le  
défends, ne sois pas plus affligée que moi.

ROSALINDE.

— J'ai bien plus sujet de l'être.

CÉLIA.

Nullement, cousine. — Du courage, je t'en prie ! Sais-tu  
pas que le duc — m'a bannie, moi sa fille ?

ROSALINDE.

Pour cela, non !

CÉLIA.

— Non ? Il ne m'a pas bannie ? Tu ne sens donc pas, Ro-  
salinde, l'affection — qui te dit que toi et moi ne faisons  
qu'une. — Quoi ! nous serions arrachées l'une à l'autre !  
Nous nous séparerions, douce fille ! — Non. Que mon père  
cherche une autre héritière ! — Ainsi décide avec moi com-  
ment nous nous enfuirons, — où nous irons et ce que nous

emporterons avec nous. — Ah ! n'espérez pas garder votre malheur pour vous, — supporter seule vos chagrins et m'en exclure : car, par ce ciel, déjà tout pâle de nos douleurs, — tu auras beau dire, j'irai partout avec toi !

ROSALINDE.

— Eh bien, où irons-nous ?

CÉLIA.

Retrouver mon oncle dans la forêt des Ardennes.

ROSALINDE.

— Hélas ! quel danger il y aura pour nous, — filles que nous sommes, à voyager si loin ! — La beauté provoque les voleurs plus même que l'or.

CÉLIA.

— Je m'affublerai d'un accoutrement pauvre et vulgaire, — et me barbouillerai la figure avec une sorte de terre de Sienne. — Vous en ferez autant, et nous passerons notre chemin, — sans jamais tenter d'assaillants.

ROSALINDE.

Ne vaudrait-il pas mieux, — étant d'une taille plus qu'ordinaire, — que je fusse en tout point vêtue comme un homme ? — Un coutelas galamment posé sur la cuisse, — un épieu à la main, je m'engage, dùt mon cœur — recéler toutes les frayeurs d'une femme, — à avoir l'air aussi rodomont et aussi martial — que maints poltrons virils — qui masquent leur couardise sous de faux semblants.

CÉLIA.

— Comment t'appellerai-je, quand tu seras un homme ?

ROSALINDE.

— Je ne veux pas un moindre nom que celui du propre page de Jupin. — Ainsi ayez soin de m'appeler Ganimède. — Et vous, comment voulez-vous vous appeler ?

CÉLIA.

— D'un nom qui soit en rapport avec ma situation : — Célia n'est plus, je suis Aliéna.

MOSALINDE.

— Dites donc, cousine, si nous essayions d'enlever — de la cour le fou de votre père? — Est-ce qu'il ne serait pas un soutien pour nous dans notre pérégrination?

CÉLIA.

— Il irait au bout du monde avec moi : — laisse-moi seule le séduire. Vite — allons réunir nos bijoux et nos richesses ; — puis choisissons le moment le plus propice et la voie la plus sûre — pour nous dérober aux recherches qui seront faites — après notre évasion. Marchons avec joie, — non vers l'exil, mais vers la liberté.

Elles sortent.

#### SCÈNE IV.

[Une grotte dans la forêt des Ardennes.]

Entrent le VIEUX DUC, AMIENS et d'autres seigneurs, en habits de veneurs.

LE DUC.

— Eh bien, mes compagnons, mes frères d'exil, — la vieille habitude n'a-t-elle pas rendu cette vie plus douce — que celle d'une pompe fardée? Cette forêt n'est-elle pas — plus exempte de dangers qu'une cour envieuse? — Ici nous ne subissons que la pénalité d'Adam, — la différence des saisons. Si de sa dent glacée, — de son souffle brutal, le vent d'hiver — mord et fouette mon corps — jusqu'à ce que je grelotte de froid, je souris et je dis : — Ici point de flatterie; voilà un conseiller — qui me fait sentir ce que je suis. — Doux sont les procédés de l'adversité : — comme le crapaud hideux et venimeux, — elle porte un précieux joyau dans sa tête (25). — Cette existence à l'abri de la cohue publique — révèle des voix dans les arbres, des livres dans les



ruisseaux qui coulent, — des leçons dans les pierres et le bien en toute chose.

AMIENS.

— Je ne voudrais pas changer de vie. Heureuse est Votre Grâce — de pouvoir traduire l'acharnement de la fortune — en style si placide et si doux !

LE DUC.

— Ah çà, irons-nous tuer quelque venaison?... — Et pourtant je répugne à voir les pauvres êtres tachetés, — bourgeois natifs de cette cité sauvage, — atteints sur leur propre terrain par les flèches fourchues -- qui ensanglantent leurs hanches rondes.

PREMIER SEIGNEUR.

Aussi bien, monseigneur, — cela navre le mélancolique Jacques ; — il jure que vous êtes sous ce rapport un plus grand usurpateur — que votre frère qui vous a banni. — Aujourd'hui, messire d'Amiens et moi-même, — nous nous sommes fauflés derrière lui, comme il était étendu — sous un chêne dont les antiques racines se projettent — sur le ruisseau qui clapote le long de ce bois. — Là, un pauvre cerf égaré, — qu'avait blessé le trait des chasseurs, — est venu râler ; et vraiment, monseigneur, — le misérable animal poussait de tels sanglots — que, sous leur effort, sa cotte de cuir se tendait — presque à éclater ; de grosses larmes — roulaient l'une après l'autre sur son innocent museau — dans une chasse lamentable. Et ainsi la bête velue, — observée tendrement par le mélancolique Jacques, — se tenait sur le bord extrême du rapide ruisseau — qu'elle grossissait de ses larmes.

LE DUC.

Mais qu'a dit Jacques ? — A-t-il pas tiré la morale de ce spectacle ?

PREMIER SEIGNEUR.

— Oh ! oui, en mille rapprochements. — D'abord, voyant

tant de larmes perdues dans le torrent : — « *Pauvre cerf*, a-t-il dit, *tu fais ton testament — comme nos mondains, et tu donnes — à qui avait déjà trop.* » Puis, voyant la bête seule, — délaissée et abandonnée de ses amies veloutées : — « *C'est juste*, a-t-il ajouté, *la misère écarte — le flot de la compagnie.* » Tout à coup, une troupe de cerfs insoucians — et bien repus bondit à côté du blessé, — sans même s'arrêter à le choyer : *Oui*, dit Jacques, — *enfuyez-vous, gras et plantureux citoyens : — voilà bien la mode ! à quoi bon jeter un regard — sur le pauvre banqueroutier ruiné que voilà ?* — Ainsi le trait de ses invectives frappait à fond — la campagne, la ville, la cour — et jusqu'à notre existence ; il jurait que nous — sommes de purs usurpateurs, des tyrans et ce qu'il y a de pire, — d'effrayer ainsi les animaux et de les massacrer — dans le domaine que leur assigne la nature.

LE DUC.

— Et vous l'avez laissé dans cette contemplation ?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

— Oui, monseigneur, pleurant et dissertant — sur ce cerf à l'agonie.

LE DUC.

Montrez-moi l'endroit. — J'aime à l'aborder dans ces accès moroses, — car alors il est plein de choses profondes.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Je vais vous conduire droit à lui.

Ils sortent.

## SCÈNE V.

[Dans le palais ducal.]

Entre LE DUC FRÉDÉRIC, suivi de SEIGNEURS et de courtisans.

FRÉDÉRIC.

— Est-il possible que personne ne les ait vues ? — Cela



ne peut être : quelques traîtres de ma cour — sont d'accord et de connivence avec elles.

PREMIER SEIGNEUR.

— Je ne sache pas que quelqu'un les ait aperçues. — Les femmes de chambre qui la servent — l'ont vue se mettre au lit ; mais, le matin de bonne heure, — elles ont trouvé le lit dégarni de son auguste trésor.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

— Monseigneur, ce coquin de bouffon qui si souvent — faisait rire Votre Grâce, a également disparu. — Hespérie, la dame d'atours de la princesse, — avoue qu'elle a secrètement entendu — votre fille et sa cousine vanter beaucoup — les qualités et les grâces du lutteur — qui tout dernièrement a assommé le robuste Charles ; — et, en quelque lieu qu'elles soient allées, elle croit — que ce jouvenceau est sûrement dans leur compagnie.

FRÉDÉRIC.

— Envoyez chez son frère chercher ce galant ; — s'il est absent, amenez-moi son frère, — je le lui ferai bien trouver : faites vite, — et ne méngez pas les démarches et les perquisitions — pour rattraper ces folles vagabondes.

Ils sortent.

## SCÈNE VI.

[Devant la maison d'Olivier.]

ORLANDO et ADAM se croisent.

ORLANDO.

Qui est là ?

ADAM.

— Quoi !... mon jeune maître ! O mon bon maître, — ô mon cher maître, ô image — du vieux sire Roland ! que faites-vous donc ici ? — Pourquoi êtes-vous vertueux ? Pour-

quoi les gens vous aiment-ils ? — Et pourquoi êtes-vous doux, fort et vaillant ? — Pourquoi, imprudent, avez-vous terrassé — le champion ossu de ce duc fantasque ? — Votre gloire vous a trop vite devancé ici. — Savez-vous pas, maître, qu'il est certains hommes — pour qui leurs qualités sont autant d'ennemis ? — Vous êtes de ceux-là ; vos vertus, mon bon maître, — ne sont à votre égard que de saintes et pures traîtresses. — Oh ! qu'est-ce donc qu'un monde où toute grâce — empoisonne qui elle pare ?

ORLANDO.

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

ADAM.

O malheureux jeune homme ! — Ne franchissez pas cette porte. Sous ce toit — loge l'ennemi de tous vos mérites. — Votre frère... non, pas votre frère... Le fils... — non, pas le fils ! je ne veux pas l'appeler le fils — de celui que j'allais appeler son père... — a appris votre triomphe ; cette nuit même il se propose — de mettre le feu au logis où vous avez l'habitude de coucher, — et de vous brûler dedans. S'il y échoue, — il recourra à d'autres moyens pour vous anéantir : — je l'ai surpris dans ses machinations. — Ce n'est pas ici un lieu pour vous, cette maison n'est qu'une boucherie. — Abhorrez-la, redoutez-la, n'y entrez pas.

ORLANDO.

— Mais où veux-tu que j'aïlle, Adam ?

ADAM.

— N'importe où, excepté ici.

ORLANDO.

— Veux-tu donc que j'aïlle mendier mon pain — ou qu'avec une épée lâche et forcenée j'exige — sur la grande route la ration du vol ? — C'est ce que j'aurais à faire, ou je ne sais que faire ; — mais c'est ce que je ne veux pas faire, quoi que je puisse faire. — J'aime mieux m'exposer à l'a-

charnement — d'un sang dénaturé, d'un frère sanguinaire.

ADAM.

— Non, n'en faites rien. J'ai cinq cents écus, — épargne amassée au service de votre père, — que je gardais comme une infirmière — pour le temps où l'activité se paralysera dans mes vieux membres — et où ma vieillesse dédaignée sera jetée dans un coin. — Prenez-les, et que Celui qui nourrit les corbeaux — et dont la providence fournit des ressources au passereau, — soit le soutien de ma vieillesse !... Voici de l'or : je vous donne tout ça. Mais laissez-moi vous servir. — Si vieux que je paraisse, je n'en suis pas moins fort et actif : — car, dans ma jeunesse, je n'ai jamais vicié — mon sang par des liqueurs ardentes et rebelles ; — jamais je n'ai d'un front sans pudeur convoité — les moyens d'affaiblissement et de débilité. — Aussi mon vieil âge est-il comme un vigoureux hiver, — glacé, mais sain. Laissez-moi partir avec vous : — je vous rendrai les services d'un plus jeune homme — dans toutes vos affaires et dans toutes vos nécessités.

ORLANDO.

— O bon vieillard ! Que tu me fais bien l'effet — de ce serviteur constant des anciens jours — qui s'évertuait par devoir et non par intérêt ! — Tu n'es pas à la mode de cette époque — où chacun s'évertue seulement pour un profit — et, une fois satisfait, laisse étouffer son zèle — par cette égoïste satisfaction : il n'en est pas ainsi de toi. — Pauvre vieillard, tu soignes un arbre pourri — qui ne peut pas même te donner une fleur — en échange de toutes tes peines et de toute ta culture. — Mais viens, nous ferons route ensemble, — et, avant que nous ayons dépensé les gages de ta jeunesse, — nous aurons trouvé quelque humble sort à notre gré.

ADAM.

— En avant, maître ! je te suivrai, — jusqu'à mon der-

nier soupir, avec constance et loyauté. — Depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à près de quatre-vingts, — j'ai vécu ici, mais désormais je n'y veux plus vivre. — A dix-sept ans beaucoup vont chercher fortune, — mais à quatre-vingts, il est trop tard d'une semaine au moins. — N'importe ! la fortune ne peut pas mieux me récompenser — qu'en me permettant de mourir honnête et quitte envers mon maître.

Ils sortent.

## SCÈNE VII.

[La lisière de la forêt des Ardennes.]

Entrent ROSALINDE, en habit de paysan ; CÉLIA, déguisée en bergère, et  
PIERRE DE TOUCHE.

ROSALINDE.

O Jupiter ! que mes esprits sont lassés !

PIERRE DE TOUCHE.

Peu m'importerait pour mes esprits, si mes jambes ne l'étaient pas.

ROSALINDE.

Je serais disposée de tout cœur à déshonorer mon costume d'homme et à pleurer comme une femme : mais il faut que je soutienne le vase le plus fragile. Le pourpoint et le haut-de-chausses doivent à la jupe l'exemple du courage : courage donc, bonne Aliéna !

CÉLIA.

Je vous en prie, supportez ma défaillance ; je ne puis aller plus loin.

PIERRE DE TOUCHE.

Pour ma part, j'aimerais mieux supporter votre défaillance que porter votre personne : pourtant, si je vous portais, mon fardeau ne serait pas pesant, car je crois que vous n'avez pas un besan dans votre bourse.

ROSALINDE.

Voilà donc la forêt des Ardennes.

PIERRE DE TOUCHE.

Oui, me voilà dans les Ardennes ; je n'en suis que plus fou. Quand j'étais à la maison, j'étais mieux ; mais les voyageurs doivent être contents de tout.

ROSALINDE.

Oui, sois content, bon Pierre de Touche... Voyez donc qui vient ici : un jeune homme et un vieux en solennelle conversation.

Entrent CORIN et SILVIUS.

CORIN.

— C'est le moyen de vous faire toujours mépriser d'elle.

SILVIUS.

— O Corin, si tu savais combien je l'aime !

CORIN.

— Je m'en fais une idée, car j'ai aimé jadis.

SILVIUS.

— Non, Corin, vieux comme tu l'es, tu ne saurais en avoir idée, — quand tu aurais été dans ta jeunesse l'amant le plus vrai — qui ait jamais soupiré sur l'oreiller nocturne ! — Si jamais ton amour a ressemblé au mien, — (et je suis sûr que jamais homme n'aime autant), — dis-moi à combien d'actions ridicules — tu as été entraîné par ta passion.

CORIN.

— A mille que j'ai oubliées.

SILVIUS.

— Oh ! tu n'as jamais aimé aussi ardemment que moi. — Si tu ne te rappelles pas la moindre des folies — auxquelles t'a poussé l'amour, — tu n'as pas aimé. — Si tu ne t'es pas assis, comme je le fais maintenant, — en fatiguant ton au-

diteur des louanges de ta maîtresse, — tu n'as pas aimé. — Si tu n'as pas faussé compagnie — brusquement, forcé par la passion, comme moi en cet instant, — tu n'as pas aimé... O Phébé ! Phébé ! Phébé !

Il sort.

ROSALINDE.

— Hélas ! pauvre berger ! tandis que tu sondais ta blessure, — j'ai par triste aventure senti se rouvrir la mienne. —

PIERRE DE TOUCHE.

Et moi la mienne. Je me souviens que, quand j'étais amoureux, je brisai ma lame contre une pierre, et lui dis : *Voilà qui t'apprendra à aller de nuit trouver Jeanneton Sourire*. Et je me souviens que je baisais son battoir et les pis de la vache que venaient de traire ses jolies mains gercées. Et je me souviens qu'un jour, au lieu d'elle, je caressais une gousse : j'en pris les deux moitiés et, les lui offrant, je lui dis tout en larmes : *Portez-les pour l'amour de moi*. Nous autres, vrais amoureux, nous nous livrons à d'étranges caprices : mais, de même que tout est mortel dans la nature, de même toute nature atteinte d'amour est mortellement atteinte de folie.

ROSALINDE.

Tu parles spirituellement, sans y prendre garde.

PIERRE DE TOUCHE.

Ah ! je ne prendrai jamais garde à mon esprit que quand je me serai brisé contre lui les os des jambes.

ROSALINDE.

— Jupin ! Jupin ! La passion de ce berger — a beaucoup de la mienne.

PIERRE DE TOUCHE.

— Et de la mienne : mais elle commence un peu à s'éventer chez moi.

CÉLIA, montrant Corin.

— De grâce, que l'un de vous demande à cet homme-là



— si pour de l'or il veut nous donner à manger. — Je suis presque mourante de faiblesse.

PIERRE DE TOUCHE, appelant.

— Holà, vous, rustre !

ROSALINDE.

Silence, fou ! il n'est pas ton parent.

CORIN.

— Qui appelle ?

PIERRE DE TOUCHE.

Des gens mieux lotis que vous, messire.

CORIN.

— Pour ne pas l'être, il faudrait qu'ils fussent bien misérables.

ROSALINDE.

Paix, te dis-je !... — Bonsoir à vous, l'ami !

CORIN.

— Et à vous, gentil sire, et à vous tous !

ROSALINDE.

— Je t'en prie, berger, si l'humanité ou l'or — peut nous procurer un gîte dans ce désert, — conduis-nous quelque part où nous puissions trouver repos et nourriture. — Voici une jeune fille accablée de fatigue et qui succombe de besoin.

CORIN.

Beau sire, je la plains — et je souhaiterais, bien plus pour elle que pour moi, — que la fortune me rendît plus facile de la secourir. — Mais je suis le berger d'un autre homme, — et je ne tonds pas les brebis que je fais paître. — Mon maître est de disposition incivile — et se soucie fort peu de s'ouvrir le chemin du ciel — en faisant acte d'hospitalité. — En outre, sa cabane, ses troupeaux et ses pâtis — sont maintenant en vente, et dans notre bergerie, — à cause de son absence, il y a rien — pour vous à manger. Mais venez voir

ce qu'il y a, — et il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez parfaitement reçus !

ROSALINDE.

— Qui donc doit acheter ses troupeaux et ses pâturages ?

CORIN.

— Ce jeune berger que vous venez de voir — et qui pour le moment se soucie peu d'acheter quoi que ce soit.

ROSALINDE.

— Si la loyauté ne s'y oppose en rien, je te prie — d'acheter la chaumière, le pâturage et le troupeau : — tu auras de nous de quoi payer le tout.

CÉLIA.

— Et nous augmenterons tes gages : j'aime cet endroit, — et j'y passerais volontiers mes jours.

CORIN.

— Assurément la chose est à vendre. — Venez avec moi. Si, information prise, vous aimez — le terrain, le revenu et ce genre de vie, — je veux être votre très-fidèle berger — et tout acheter immédiatement avec votre or.

Ils sortent.

## SCÈNE VIII.

[Dans la forêt.]

Entrent AMIENS, JACQUES et d'autres.

AMIENS, chantant.

Que celui qui sous l'arbre vert  
Aime s'étendre avec moi  
Et moduler son chant joyeux  
D'accord avec le doux gosier de l'oiseau,  
Viens ici, viens ici, viens ici !  
Ici il ne verra

D'autre ennemi  
Que l'hiver et le mauvais temps.

JACQUES.

— Encore, encore, je t'en prie, encore !

AMIENS.

— Ça va vous rendre mélancolique, monsieur Jacques.

JACQUES.

Tant mieux. Encore, je t'en prie, encore ! Je puis sucer la mélancolie d'une chanson comme la belette suce un œuf. Encore, je t'en prie, encore !

AMIENS.

Ma voix est enrouée : je sais que je ne pourrais vous plaire.

JACQUES.

Je ne vous demande pas de me plaire, je vous demande de chanter. Allons, allons, une autre stance. N'est-ce pas stances que vous les appelez ?

AMIENS.

Comme vous voudrez, monsieur Jacques.

JACQUES.

Bah ! peu m'importe leur nom : elles ne me doivent rien. Voulez-vous chanter ?

AMIENS.

Soit ! à votre requête plutôt que pour mon plaisir.

JACQUES.

Eh bien, si jamais je remercie quelqu'un, ce sera vous. Mais ce qu'ils appellent compliment ressemble à la rencontre de deux babouins : et quand un homme me remercie cordialement, il me semble que je lui ai donné une obole et qu'il me témoigne une reconnaissance de mendiant. Allons, chantez... Et vous qui ne chantez pas, retenez vos langues.

AMIENS.

Eh bien, je vais finir la chanson... Messieurs, mettez le couvert, le duc veut boire sous cet arbre.

A Jacques.

Il vous a cherché toute la journée.

JACQUES.

Et moi, je l'ai évité toute la journée. Il est trop ergoteur pour moi. Je pense à autant de choses que lui, mais j'en rends grâces au ciel et je n'en tire pas vanité. Allons, gazouille, allons.

Amiens chante et tous l'accompagnent.

CHANSON.

Que celui qui fuit l'ambition  
Et aime vivre au soleil,  
Cherchant sa nourriture  
Et satisfait de ce qu'il trouve,  
Viennne ici, viennne ici, viennne ici !  
Ici il ne verra  
D'autre ennemi  
Que l'hiver et le mauvais temps.

JACQUES.

Je vais vous donner sur cet air-là une strophe que j'ai faite hier en dépit de mon imagination.

AMIENS.

Et je la chanterai.

JACQUES.

La voici.

Si par hasard il arrive  
Qu'un homme, changé en âne,  
Laisse ses richesses et ses aises  
Pour satisfaire un caprice entêté,  
Duc ad me, duc ad me, duc ad me !  
Ici il verra  
D'aussi grands fous que lui,  
S'il veut venir à moi.

AMIENS.

Que signifie ce *duc ad me*?

JACQUES.

C'est une invocation grecque pour attirer les imbéciles

dans un cercle... Je vais dormir si je peux ; si je ne peux pas , je vais déblatérer contre tous les premiers-nés d'Égypte.

AMIENS.

Et moi je vais chercher le duc ; son banquet est tout préparé.

Ils se dispersent.

## SCÈNE IX.

[Sur la lisière de la forêt.]

Entrent ORLANDO et ADAM.

ADAM.

Cher maître , je ne puis aller plus loin... Oh ! je meurs d'inanition ! Je vais m'étendre ici et y prendre la mesure de ma fosse. Adieu, mon bon maître.

Il s'affaisse à terre.

ORLANDO.

Comment, Adam ! tu n'as pas plus de cœur ! Ah ! vis encore un peu, soutiens-toi encore un peu, ranime-toi encore un peu ! Si cette farouche forêt produit quelque bête sauvage, ou je serai mangé par elle, ou je te l'apporterai à manger. La mort est plus dans ton imagination que dans tes forces. Pour l'amour de moi, reprends courage : tiens pour un moment la mort à distance. Je vais être tout de suite à toi, et si je ne t'apporte pas de quoi manger, je te donne permission de mourir ; mais si tu meurs avant mon retour, c'est que tu te moques de ma peine... A la bonne heure ! tu sembles te ranimer : je vais être à toi bien vite... Mais tu es là étendu à l'air glacé. Viens, je vais te porter sous quelque abri, et tu ne mourras pas faute d'un dîner, s'il y a dans ce désert un être vivant... Du courage, bon Adam.

Il sort, en portant Adam.

## SCÈNE X.

[Dans la forêt. Une table servie sous les arbres.]

Entrent le vieux DUC, AMIENS, et des SEIGNEURS.

LE DUC.

— Je crois qu'il est métamorphosé en bête; — car je ne peux le découvrir nulle part sous forme d'homme.

PREMIER SEIGNEUR.

— Monseigneur, il était ici tout à l'heure, — s'égayant fort à écouter une chanson.

LE DUC.

— S'il devient musicien, lui, ce composé de dissonances, — nous aurons bientôt du désaccord dans les sphères. — Allez le chercher; dites-lui que je voudrais lui parler.

Entre JACQUES.

PREMIER SEIGNEUR.

— Il m'en épargne la peine en venant lui-même.

LE DUC.

— Eh bien, monsieur? Est-ce là une existence? — Faut-il que vos pauvres amis imploront votre compagnie? — Mais quoi! vous avez l'air tout joyeux.

JACQUES.

— Un fou! un fou! j'ai rencontré un fou dans la forêt, — un fou en livrée bariolée... O misérable monde! — Aussi vrai que je vis de nourriture, j'ai rencontré un fou, — étendu par terre, qui se chauffait au soleil — et qui narguait dame Fortune en bons termes, — en termes fort bien pesés, et cependant c'était un fou en livrée. — *Bonjour, fou, ai-je dit... Non, monsieur, a-t-il dit, — ne m'appellez fou que quand le ciel m'aura fait faire fortune.* — Puis il a

tiré de sa poche un cadran — qu'il a regardé d'un œil terne — en disant très-sensément : *Il est dix heures!*... — Ainsi, a-t-il ajouté, *nous pouvons voir comment se démène le monde : — il n'y a qu'une heure, qu'il était neuf heures ; — et dans une heure, il sera onze heures ; — et ainsi, d'heure en heure, nous mûrissons, mûrissons, — et puis, d'heure en heure, nous pourrissent, pourrissent, — et ainsi finit l'histoire.* Quand j'ai entendu — le fou en livrée moraliser ainsi sur le temps, — mes poumons se sont mis à chanter comme un coq, — à la pensée qu'il est des fous aussi contemplatifs ; — et j'ai ri, sans interruption, — une heure à son cadran... O noble fou ! — O digne fou ! L'habit bariolé est le seul de mise.

LE DUC.

Quel est donc ce fou ?

JACQUES.

— O le digne fou !... C'en est un qui a été à la cour : — il dit que, pour peu que les femmes soient jeunes et jolies, — elles ont le don de le savoir ; dans sa cervelle, — aussi sèche que le dernier biscuit — après un long voyage, il y a d'étranges cases bourrées — d'observations qu'il lâche — en formules hachées... Oh ! si j'étais fou ! — J'ambitionne la cotte bariolée.

LE DUC.

— Tu en auras une.

JACQUES.

C'est la seule qui m'aïlle : — pourvu que vous extirpiez de votre sain jugement — cette opinion, malheureusement enracinée, — que je suis raisonnable. Il faut que j'aie franchise — entière et que, comme le vent, je sois libre — de souffler sur qui bon me semble, car les fous ont ce privilège. — Et ce sont ceux qu'aura le plus écorchés ma folie — qui devront rire le plus. Et pourquoi ça, messire ? — La raison est aussi unie que le chemin de l'église paroissiale : — celui

qu'un fou a frappé d'une soillie spirituelle, — quelque dar qu'il lui en cuise, agit follement, — s'il ne paraît pas insensible au coup : autrement, — la folie de l'homme sage est mise à nu — par les traits les plus hasardeux du fou. — Affablez-moi de mon costume bariolé, donnez-moi permission — de dire ma pensée, et je prétends — purger à fond le sale corps de ce monde corrompu, — pourvu qu'on laisse agir patiemment ma médecine.

LE DUC.

— Fi de toi ! je puis dire ce que tu ferais.

JACQUES.

— Eh ! que ferais-je, au bout du compte, si ce n'est du bien ?

LE DUC.

— Tu commettras le plus affreux péché, en réprimandant le péché. — Car tu as été toi-même un libertin, — aussi sensuel que le rut bestial ; — et tous les ulcères tuméfiés et tous les maux endurés — que tu as attrapés dans ta licence vagabonde, — tu les communiquerais au monde entier.

JACQUES.

— Bah ! parce qu'on crie contre la vanité, — la reproche-t-on pour cela à quelqu'un en particulier ? — Ce vice ne s'étend-il pas, énorme comme la mer, — jusqu'au point où l'impuissance même le force à refluer ? — Quelle est la femme que je nomme dans la cité, — quand je dis que la femme de la cité — porte sur d'indignes épaules la fortune d'un prince ? — Quelle est celle qui peut s'avancer et dire que je l'ai désignée, — quand sa voisine est en tout pareille à elle ? — Ou quel est l'homme d'ignoble métier — qui s'écriera que sa parure ne me coûte rien, — se croyant désigné par moi, s'il n'applique lui-même — à sa folie le stigmate de ma parole ? — Eh bien ! allons donc ! faites-moi voir en quoi — ma langue l'a outragé ; si elle a dit juste à



son égard, — c'est lui-même qui s'est outragé ; s'il est sans reproche, — alors ma critique s'envole comme une oie sauvage, — sans être réclamée de personne... Mais qui vient ici ?

Orlando s'élançe l'épée à la main.

ORLANDO.

— Arrêtez et ne mangez plus !

JACQUES.

Eh ! je n'ai pas encore mangé.

ORLANDO.

— Et tu ne mangeras pas, que le besoin ne soit servi !

JACQUES.

— De quelle espèce est donc ce coq-là ?

LE DUC.

— L'ami ! est-ce ta détresse qui t'enhardit à ce point ? — ou est-ce par un grossier dédain des bonnes manières — que tu sembles à ce point dépourvu de civilité ?

ORLANDO.

— Vous avez touché juste au premier mot : la dent aiguë — de la détresse affamée m'a ôté les dehors — de la douce civilité ; pourtant je suis d'un pays policé, — et j'ai idée du savoir-vivre. Arrêtez donc, vous dis-je ! — il meurt, celui de vous qui touche à un de ces fruits — avant que moi et mes besoins nous soyons satisfaits !

JACQUES.

— Si aucune raison ne suffit à vous satisfaire, — il faut que je meure.

LE DUC.

— Que voulez-vous?... Vous nous aurez plutôt forcés par votre douceur — qu'adoucis par votre force.

ORLANDO.

— Je suis mourant de faim ; donnez-moi à manger

LE DUC.

— Asseyez-vous et mangez, et soyez le bienvenu à notre table.

ORLANDO.

— Parlez-vous si doucement ? Oh ! pardon, je vous prie ! — J'ai cru que tout était sauvage ici, — et voilà pourquoi j'ai pris le ton — de la farouche exigence. Mais, qui que vous soyez, — qui dans ce désert inaccessible, — à l'ombre des mélancoliques ramures, — passez négligemment les heures furtives du temps, — si jamais vous avez vu des jours meilleurs, — si jamais vous avez vécu là où des cloches appellent à l'église, — si jamais vous vous êtes assis à la table d'un brave homme, — si jamais vous avez essuyé une larme de vos paupières, — et si ce que c'est qu'avoir pitié et obtenir pitié, — que la douceur soit ma grande violence ! — Dans cet espoir, je rougis et cache mon épée.

Il rengaine son épée.

LE DUC.

— C'est vrai, nous avons vu des jours meilleurs, — et la cloche sainte nous a appelés à l'église, — et nous nous sommes assis à la table de braves gens, et nous avons essuyé de nos yeux — des larmes qu'avait engendrées une pitié sacrée, — et ainsi asseyez-vous en toute douceur, — et prenez à volonté ce que nos ressources — peuvent offrir à votre dénuement.

ORLANDO.

— Eh bien, retardez d'un instant votre repas, — tandis que, pareil à la biche, je vais chercher mon faon — pour le nourrir. Il y a là un pauvre vieillard — qui à ma suite a traîné son pas pénible — par pur dévouement : jusqu'à ce qu'il ait réparé ses forces — accablées par la double défaillance de l'âge et de la faim, — je ne veux rien toucher.

LE DUC.

Allez le chercher, — nous ne prendrons rien jusqu'à votre retour.

ORLANDO.

— Je vous remercie : soyez béni pour votre généreuse assistance !

Il sort.

LE DUC, à Jacques.

— Tu vois que nous ne sommes pas les seuls malheureux : — ce vaste théâtre de l'univers — offre de plus douloureux spectacles que la scène — où nous figurons.

JACQUES.

Le monde entier est un théâtre, — et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. — Tous ont leurs entrées et leurs sorties, — et chacun y joue successivement les différents rôles — d'un drame en sept âges. C'est d'abord l'enfant — vagissant et bavant dans les bras de la nourrice. — Puis l'écolier pleurnicheur, avec sa sacoche — et sa face radieuse d'aurore, qui, comme un limaçon, rampe — à contre-cœur vers l'école. Et puis, l'amant, — soupirant, avec l'ardeur d'une fournaise, une douloureuse ballade — dédiée aux sourcils de sa maîtresse. Puis, le soldat, — plein de jurons étrangers, barbu comme le léopard, — jaloux sur le point d'honneur, brusque et vif à la querelle, — poursuivant la fumée réputation — jusqu'à la gueule du canon. Et puis le juge, — dans sa belle panse ronde, garnie d'un bon chapon, — l'œil sévère, la barbe solennellement taillée, — plein de sages dictons et de banales maximes, — et jouant, lui aussi, son rôle. Le sixième âge nous offre — un maigre Pantalon en pantouffles, — avec des lunettes sur le nez, un bissac au côté ; — les bas de son jeune temps bien conservés, mais infiniment trop larges — pour son jarret racorni ; sa voix, jadis pleine et mâle, — revenant au fausset enfantin et modulant — un aigre sifflement. La scène finale, qui termine ce drame historique, étrange et accidenté, — est une seconde enfance, état de pur oubli ; — sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien !

ORLANDO revient, portant ADAM.

LE DUC.

— Soyez le bienvenu!... Déposez votre vénérable fardeau, — et faites-le manger.

ORLANDO.

Je vous remercie de tout cœur pour lui.

ADAM.

— Vous faites bien... — Car c'est à peine si je puis parler et vous remercier pour moi-même.

LE DUC.

— Soyez le bienvenu!... A table! Je ne veux pas vous troubler — encore en vous questionnant sur vos aventures... — Qu'on nous donne de la musique, et vous, bon cousin, chantez.

AMIENS, chantant.

Souffle, souffle, vent d'hiver,  
Tu n'es pas aussi malfaisant  
Que l'ingratitude de l'homme.  
Ta dent n'est pas si acérée,  
Car tu es invisible,

Quelque rude que soit ton haleine.  
Hé! ho! chantons hé! ho! sous le houx vert.  
Trop souvent l'amitié est feinte, l'amour, pure folie.  
Donc, hé! ho! sous le houx!  
Cette vie est la plus riante.

Gèle, gèle, ciel aigre,  
Tu ne mords pas aussi dur  
Qu'un bienfait oublié.  
Si fort que tu flagelles les eaux,  
Ta lanière ne blesse pas autant  
Qu'un ami sans mémoire.

Hé! ho! chantons, hé! ho! sous le houx vert.  
Trop souvent l'amitié est feinte, l'amour, pure folie.  
Donc, hé! ho! sous le houx!  
Cette vie est la plus riante.

Pendant qu'Amiens chantait, le duc a causé à voix basse avec Orlando.

LE DUC.

— Si, en effet, vous êtes le fils du brave sire Roland, — comme vous me l'avez dit franchement tout bas, — et comme l'atteste mon regard qui retrouve — son très-fidèle et vivant portrait dans votre visage, — soyez le très-bienvenu ici ! Je suis le duc — qui aimait votre père... Quant à la suite de vos aventures, — venez dans mon antre me la dire.

A Adam.

Bon vieillard, — tu es, comme ton maître, le très-bienvenu.

Montrant Adam à un de ses gens.

— Soutenez-le par le bras...

A Orlando.

Donnez-moi votre main, — et faites-moi connaître toutes vos aventures.

## SCÈNE XI.

[Dans le palais ducal.]

Entrent le duc FRÉDÉRIC, OLIVIER, des SEIGNEURS et des gens de service.

FRÉDÉRIC, à Olivier.

— Vous ne l'avez pas vu depuis ? Messire, messire, cela n'est pas possible. — Si je n'étais pas dominé par l'indulgence, — je n'irais pas chercher un autre objet — de ma vengeance, toi présent... Mais prends-y garde : — il faut que tu retrouves ton frère, en quelque lieu qu'il soit : — cherche-le aux flambeaux, ramène-le, mort ou vif, — avant un an ; si non, ne songe plus — à chercher ta vie sur notre territoire. — Tes terres et tous tes biens, — dignes de saisie, resteront saisis entre nos mains — jusqu'à ce que tu te sois

justifié, par la bouche de ton frère, — des soupçons que nous avons contre toi.

OLIVIER.

Oh ! si Votre Altesse connaissait à fond mon cœur, — jamais je n'ai aimé mon frère, de ma vie.

FRÉDÉRIC.

Tu n'en es que plus infâme... Allons, qu'on le jette à la porte, — et que les officiers spéciaux — mettent le questre sur sa maison et sur ses terres : — qu'on procède au plus vite et qu'on le chasse !

Il sortent.

## SCÈNE XII.

[Dans la forêt.]

ORLANDO entre et append un papier à un arbre.

ORLANDO, déclamant.

Fixez-vous là, mes vers, en témoignage de mon amour !  
Et toi, reine de la nuit à la triple couronne, darde  
Ton chaste regard, du haut de ta pâle sphère,  
Sur le nom de la chasseresse qui règne sur ma vie.

O Rosalinde ! ces arbres seront mes registres,  
Et dans leur écorce je graverai mes pensées,  
Afin que tous les yeux ouverts dans cette forêt  
Voient ta vertu partout attestée.

Cours, cours, Orlando, inscris sur chaque arbre  
La belle, la chaste, l'ineffable !

Il sort.

Entrent CORIN et PIERRE DE TOUCHE.

CORIN.

Et comment trouvez-vous cette vie de berger, maft  
Pierre de Touche ?

PIERRE DE TOUCHE.

Franchement, berger, considérée en elle-même, c'est un

vie convenable ; mais considérée comme vie de berger, elle ne vaut rien. En tant qu'elle est solitaire, je l'apprécie fort ; mais en tant qu'elle est retirée, c'est une vie misérable. En tant qu'elle se passe à la campagne, elle me platt fort ; mais en tant qu'elle se passe loin de la cour, elle est fastidieuse. Comme vie frugale, voyez-vous, elle sied parfaitement à mon humeur ; mais comme vie dépourvue d'abondance, elle est tout à fait contre mon goût. As-tu en toi quelque philosophie, berger ?

CORIN.

Tout ce que j'en ai consiste à savoir que, plus on est malade, plus on est mal à l'aise, et que celui qui n'a ni argent, ni ressource, ni satisfaction, est privé de trois bons amis ; que la propriété de la pluie est de mouiller, et celle du feu de brûler ; que la bonne pâture fait le gras troupeau, et que la grande cause de la nuit est le manque de soleil ; et que celui à qui ni la nature ni la science n'a donné d'intelligence, a à se plaindre de l'éducation ou est né de parents fort stupides.

PIERRE DE TOUCHE.

C'est une philosophie naturelle que celle-là... As-tu jamais été à la cour, berger ?

CORIN.

Non, vraiment.

PIERRE DE TOUCHE.

Alors tu es damné.

CORIN.

J'espère que non.

PIERRE DE TOUCHE.

Si fait, tu es damné et condamné comme un œuf cuit d'un seul côté.

CORIN.

Pour n'avoir pas été à la cour ! Comment ça ?

PIERRE DE TOUCHE.

Eh bien, si tu n'as jamais été à la cour, tu n'as jamais vu les bonnes façons ; si tu n'as jamais vu les bons façons, tes façons doivent être nécessairement mauvais, et le mal est péché, et le péché est damnation. Tu es dans un état périlleux, berger.

CORIN.

Point du tout, Pierre de Touche. Les bonnes façons de la cour seraient aussi ridicules à la campagne que les manières de la campagne seraient grotesques à la cour. Vous m'avez dit qu'on ne se salue à la cour qu'en se baisant les mains ; cette courtoisie serait très-malpropre, si les courtisans étaient des bergers.

PIERRE DE TOUCHE.

La preuve, vite ! allons, la preuve !

CORIN.

Eh bien, nous touchons continuellement nos brebis, et vous savez que leur toison est grasse.

PIERRE DE TOUCHE.

Eh bien, est-ce que les mains de nos courtisans ne suent pas ? et la graisse d'un mouton n'est-elle pas aussi saine que la sueur d'un homme ? Raison creuse, raison creuse ! une meilleure, allons !

CORIN.

En outre, nos mains sont rudes.

PIERRE DE TOUCHE.

Vos lèvres n'en sentiront que mieux le contact. Encore une creuse raison : une plus solide, allons !

CORIN.

Et puis elles se couvrent souvent de goudron, quand nous soignons notre troupeau : voudriez-vous que nous baignions du goudron ? Les mains du courtisan sont parfumées de civette.



PIERRE DE TOUCHE.

Homme borné, tu n'es que de la chair à vermine, comparé à un bon morceau de viande. Oui-dà !... Écoute le sage et réfléchis : la civette est de plus basse extraction que le goudron, c'est la sale fiente d'un chat. Une meilleure raison, berger.

CORIN.

Vous avez un trop belesprit pour moi : j'en veux rester là.

PIERRE DE TOUCHE.

Veux-tu donc rester damné ? Dieu t'assiste, homme borné ! Dieu veuille t'ouvrir la cervelle ! tu es bien naïf.

CORIN.

Monsieur, je suis un simple journalier : je gagne ce que je mange et ce que je porte ; je n'ai de rancune contre personne, je n'envie le bonheur de personne ; je suis content du bonheur d'autrui et résigné à tout malheur ; et mon plus grand orgueil est de voir mes brebis pâître et mes agneaux téter.

PIERRE DE TOUCHE.

Encore une coupable simplicité : rassembler brebis et béliers et tâcher de gagner sa vie par la copulation du bétail ! se faire l'entremetteur de la bête à laine, et, au mépris de toute conscience, livrer une brebis d'un an à un bélier cornu, chenu et cocu. Si tu n'es pas damné pour ça, c'est que le diable lui-même ne veut pas avoir de bergers ; autrement, je ne vois pas comment tu peux échapper.

CORIN.

Voici venir maître Ganimède, le jeune frère de ma nouvelle maîtresse.

Entre ROSALINDE, lisant un papier.

ROSALINDE.

De l'orient à l'Inde occidentale,  
Nul joyau comme Rosalinde.  
Sa gloire, montée sur le vent,

A travers l'univers emporte Rosalinde.  
 Les portraits les plus éclatants  
 Sont vains près de Rosalinde.  
 Que toute beauté soit oubliée,  
 Bannis celle de Rosalinde :

PIERRE DE TOUCHER.

Je vous rimerai comme ça huit années durant, les heures du dîner, du souper et du dormir exceptées ; c'est exactement le trot d'une marchande de beurre allant au marché

ROSALINDE.

Paix, fou !

PIERRE DE TOUCHER.

Un léger essai :

Si un cerf veut une biche,  
 Qu'il aille trouver Rosalinde.  
 Si la chatte court après son mâle,  
 Ainsi certes fera Rosalinde.  
 Habit d'hiver doit être doublé,  
 Et de même la mince Rosalinde.  
 Pour moissonner, il faut gerber et lier,  
 Puis charrier avec Rosalinde.  
 La plus douce noix a la plus aigre écorce,  
 Cette noix, c'est Rosalinde.  
 Qui veut trouver la plus suave rose,  
 Trouve épine d'amour et Rosalinde !

C'est là le faux galop du vers : pourquoi vous empêchez-vous de pareilles rimes ?

ROSALINDE.

Silence, fou obtus : je les ai trouvées sur un arbre.

PIERRE DE TOUCHER.

Ma foi, cet arbre-là donne de mauvais fruits.

ROSALINDE.

Je veux le greffer sur vous, et puis l'enter d'un nœfi. Alors vous ferez l'arbre le plus avancé de toute la contrée : vous donnerez des fruits pourris avant d'être à moitié mûrs ; ce qui est la qualité même du nœfi.

PIERRE DE TOUCHÉ.

Vous avez parlé ; si c'est sensément ou non, que la forêt  
a décidé.

Entre CÉLIA, lisant un papier.

ROSALINDE.

Silence ! Voici ma sœur qui vient en lisant ; rangeons-  
ous.

CÉLIA, déclamant.

Pourquoi ce bois serait-il désert ?  
Parce qu'il est inhabité ? Non !  
J'attacherai à chaque arbre des langues  
Qui proclameront des vérités solennelles :  
Elles diront combien vite la vie de l'homme  
Parcourt son errant pèlerinage ;  
Que la somme de ses années  
Tiendrait dans une main tendue ;  
Que de fois ont été violés les serments  
Échangés entre deux âmes amies.  
Mais, sur les branches les plus belles  
Et au bout de chaque phrase,  
J'écrirai le nom de Rosalinde,  
Pour faire savoir à tous ceux qui lisent  
Que le ciel a voulu condenser en elle  
La quintessence de toute grâce.  
Ainsi le ciel chargea la nature  
D'entasser dans un seul corps  
Toutes les perfections éparses dans le monde.  
Aussitôt la nature passa à son crible  
La beauté d'Hélène, sans son cœur,  
La majesté de Cléopâtre,  
Le charme suprême d'Atalante,  
L'austère chasteté de Lucrèce.  
Ainsi de maintes qualités Rosalinde  
Fut formée par le synode céleste :  
Nombre de visages, de regards et de cœurs  
Lui cédèrent leurs plus précieux attraits.

Le ciel a décidé qu'elle aurait tous ces dons,  
Et que je vivrais et mourrais son esclave.

ROSALINDE.

O miséricordieux Jupiter ! De quelle fastidieuse homélie  
d'amour vous venez d'assommer vos paroissiens, sans crier :  
*Patience, bonnes gens !*

CÉLIA.

Quoi ! vous étiez là, amis d'arrière-garde !

A Corin.

Berger, retire-toi un peu.

A Pierre de Touche.

Va avec lui, drôle.

PIERRE DE TOUCHE, à Corin.

Allons, berger, faisons une retraite honorable ; sinon  
avec armes et bagage, du moins avec la cape et l'épée.

Pierre de Touche et Corin sortent.

CÉLIA.

As-tu entendu ces vers ?

ROSALINDE.

Je les ai entendus, et de reste, car quelques-uns avaient  
plus de pieds que des vers n'en doivent porter.

CÉLIA.

Peu importe, si les pieds pouvaient porter les vers.

ROSALINDE.

Oui, mais les pieds eux-mêmes clochaient et ne pou-  
vaient se supporter en dehors du vers, et c'est pourquoi  
ils faisaient clocher le vers.

CÉLIA.

Mais as-tu pu remarquer sans surprise comme ton nom  
est exalté et gravé sur ces arbres ?

ROSALINDE.

Sur neuf jours de surprise j'en avais déjà épuisé sept,  
quand vous êtes arrivée. Car voyez ce que j'ai trouvé sur un

**palmier. Je n'ai jamais été tant rimée, depuis le temps de Pythagore, époque où j'étais un rat irlandais, ce dont je me souviens à peine.**

**CÉLIA.**

**Devinez-vous qui a fait ça ?**

**ROSALINDE.**

**Est-ce un homme ?**

**CÉLIA.**

**Ayant au cou une chaîne que vous portiez naguère. Vous changez de couleur !**

**ROSALINDE.**

**Qui donc, je t'en prio ?**

**CÉLIA.**

**O Seigneur ! Seigneur ! Pour des amants, se rejoindre est chose bien difficile ; mais des montagnes peuvent être déplacées par des tremblements de terre, et ainsi se rencontrer.**

**ROSALINDE.**

**Ah ça, qui est-ce ?**

**CÉLIA.**

**Est-il possible !**

**ROSALINDE.**

**Voyons, je t'en conjure avec la plus' suppliante véhémence, dis-moi qui c'est.**

**CÉLIA.**

**O prodigieux, prodigieux, prodigieusement prodigieux, et toujours prodigieux ! prodigieux au-delà de toute exclamation !**

**ROSALINDE.**

**Par la délicatesse de mon teint ! crois-tu, que, si je suis caparaonnée comme un homme, mon caractère soit en pourpoint et en haut-de-chausses ? Un moment de retard de plus est pour moi une exploration aux mers du sud. Je t'en prie, dis-moi qui c'est ? Vite, dépêche-toi de parler. Je vou-**

drais que tu fusses bègue, afin que ce nom enfoui échappât de tes lèvres, comme le vin sort d'une bouteille à l'étroit goulot : trop à la fois ou pas du tout ! Je t'en prie, tire le bouchon de ta bouche, que je puisse avaler ton mystère.

CÉLIA.

Vous pourriez donc mettre un homme dans votre ventre ?

ROSALINDE.

Est-il de la façon de Dieu ? Quelle sorte d'homme ? Son chef est-il digne d'un chapeau, son menton digne d'une barbe ?

CÉLIA.

Ma foi, il n'a que peu de barbe.

ROSALINDE.

Eh bien, Dieu lui en accordera davantage, s'il se montre reconnaissant. Je consens à attendre la pousse de sa barbe, si tu ne diffères pas plus longtemps la description de son menton.

CÉLIA.

C'est le jeune Orlando, celui qui au même instant a culbuté le lutteur et votre cœur.

ROSALINDE.

Allons ! au diable tes plaisanteries ! parle d'un ton sérieux et en vierge sage.

CÉLIA.

En vérité, petite cousine, c'est lui.

ROSALINDE.

Orlando ?

CÉLIA.

Orlando.

ROSALINDE.

Hélas ! que vais-je faire à présent de mon pourpoint et de mon haut-de-chausses !... Que faisait-il, quand tu l'as vu ? Qu'a-t-il dit ? Quelle mine avait-il ? Dans quelle tenue

était-il ? Que fait-il ici ? S'est-il informé de moi ? Où reste-t-il ? Comment s'est-il séparé de toi ? Et quand dois-tu le revoir ? Réponds-moi d'un mot.

CÉLIA.

Il faut d'abord que vous me procuriez la bouche de Gargantua : ce mot-là serait trop volumineux pour une bouche de moderne dimension. On aurait plus vite répondu au catéchisme que répliqué par *oui* ou *non* à tant de questions.

ROSALINDE.

Mais sait-il que je suis dans cette forêt, et en costume d'homme ? A-t-il aussi bonne mine que le jour de la lutte ?

CÉLIA.

Il est aussi aisé de compter les atomes que de résoudre les propositions d'une amoureuse. Mais déguste les détails de cette découverte et savoure-les avec un parfait recueillement... Je l'ai trouvé sous un arbre, comme un gland abattu !

ROSALINDE.

Cet arbre peut bien s'appeler l'arbre de Jupiter, puisqu'il en tombe un pareil fruit !

CÉLIA.

Accordez-moi audience, bonne madame.

ROSALINDE.

Poursuis.

CÉLIA.

Il était donc là, gisant tout de son long, comme un chevalier blessé.

ROSALINDE.

Si lamentable que pût être ce spectacle, cela devait bien faire dans le paysage.

CÉLIA.

Crie : halte ! à ta langue, je t'en prie ; elle fait des écarts bien intempestifs... Il était vêtu en chasseur.

ROSALINDE.

O sinistre présage ! il vient pour me percer le cœur.

CÉLIA.

Je voudrais chanter ma chanson sans refrain ; tu me fais toujours sortir du ton.

ROSALINDE.

Savez-vous pas que je suis femme ? Quand je pense, il faut que je parle. Chère, continuez.

Entrent ORLANDO et JACQUES.

CÉLIA.

Vous me déroutez... Chut ! n'est-ce pas lui qui vient ici ?

ROSALINDE.

C'est lui... Embusquons-nous et observons-le.

Célia et Rosalinde se mettent à l'écart.

JACQUES.

Je vous remercie de votre compagnie ; mais, ma foi, j'aurais autant aimé rester seul.

ORLANDO.

Et moi aussi ; cependant, pour la forme, je vous remercie également de votre société.

JACQUES.

Dieu soit avec vous ! Rencontrons-nous aussi rarement que possible.

ORLANDO.

Je souhaite que nous devenions de plus en plus étrangers l'un à l'autre.

JACQUES.

Je vous en prie, ne déparez plus les arbres en écrivant des chants d'amour sur leur écorce.

ORLANDO.

Je vous en prie, ne déparez plus mes vers en les lisant de si mauvaise grâce.



JACQUES.

Rosalinde est le nom de votre amoureuse?

ORLANDO.

Oui, justement.

JACQUES.

Je n'aime pas son nom.

ORLANDO.

On ne songeait pas à vous plaire, quand on l'a baptisée.

JACQUES.

De quelle taille est-elle?

ORLANDO.

Juste à la hauteur de mon cœur.

JACQUES.

Vous êtes plein de jolies réponses. N'auriez-vous pas été en relation avec des femmes d'orfèvre et ne leur auriez-vous pas soutiré des bagues?

ORLANDO.

Nullement. Je vous réponds dans ce style de tapisserie qui a servi de modèle à vos questions.

JACQUES.

Vous avez l'esprit alerte : je le croirais formé des talons d'Atalante. Voulez-vous vous asseoir près de moi? et tous deux nous récriminons contre notre maîtresse, la création, et contre toutes nos misères.

ORLANDO.

Je ne veux blâmer au monde d'autre mortel que moi-même, à qui je connais maints défauts.

JACQUES.

Votre pire défaut, c'est d'être amoureux.

ORLANDO.

C'est un défaut que je ne changerais pas pour votre meilleure qualité. Je suis las de vous.

JACQUES.

Sur ma parole, je cherchais un fou, quand je vous ai trouvé.

ORLANDO.

Il s'est noyé dans le ruisseau ; regardez-y et vous le verrez.

JACQUES.

J'y verrai ma propre figure.

ORLANDO.

Que je prends pour celle d'un fou ou d'un zéro.

JACQUES.

Je ne resterai pas plus longtemps avec vous : adieu, bon signor Amour.

ORLANDO.

Je suis aise de votre départ. Adieu, bon monsieur de la Mélancolie.

Jacques sort, Rosalinde et Célia s'avancent.

ROSALINDE.

Je vais lui parler en page impudent, et, sous cet accoutrement, trancher avec lui du faquin... Hé ! chasseur, entendez-vous ?

ORLANDO.

Très-bien : que voulez-vous ?

ROSALINDE.

Quelle heure dit l'horloge, je vous prie ?

ORLANDO.

Vous devriez me demander quel moment marque le jour : il n'y a pas d'horloge dans la forêt.

ROSALINDE.

Alors c'est qu'il n'y a pas dans la forêt de véritable amant : car un soupir à chaque minute et un gémissement à chaque heure indiqueraient la marche lente du temps aussi bien qu'une horloge.

ORLANDO.

Et pourquoi pas la marche rapide du temps ? L'expression ne serait-elle pas au moins aussi juste ?



ROSALINDE.

Nullement, monsieur. Le temps suit diverses allures avec diverses personnes. Je vous dirai avec qui le temps va l'amble, avec qui il trotte, avec qui il galope et avec qui il fait halte.

ORLANDO.

Dites-moi, avec qui trotte-t-il ?

ROSALINDE.

Ma foi, il trotte, et très-dur, avec la jeune fille, entre le contrat de mariage et le jour de la célébration. Quand l'interim serait de sept jours, l'allure du temps est si dure qu'il semble long de sept ans.

ORLANDO.

Avec qui va-t-il l'amble ?

ROSALINDE.

Avec un prêtre qui ne possède pas le latin et un riche qui n'a pas la goutte. Car l'un dort mollement, parce qu'il ne peut étudier ; et l'autre vit joyeusement, parce qu'il ne ressent aucune peine. L'un ignore le fardeau d'une science desséchante et ruineuse ; l'autre ne connaît pas le fardeau d'une accablante et triste misère. Voilà ceux avec qui le temps va l'amble.

ORLANDO.

Avec qui galope-t-il ?

ROSALINDE.

Avec le voleur qu'on mène au gibet : allât-il du pas le plus lent, il croit toujours arriver trop tôt.

ORLANDO.

Avec qui fait-il halte ?

ROSALINDE.

Avec les gens de loi pendant les vacances ; car ils dorment d'un terme à l'autre, et alors ils ne s'aperçoivent pas de la marche du temps.

ORLANDO.

Où demeurez-vous, joli damoiseau ?

ROSALINDE.

Avec cette bergère, ma sœur, ici, sur la lisière de la forêt, comme une frange au bord d'une jupe.

ORLANDO.

Êtes-vous natif de ce pays ?

ROSALINDE.

Comme le lapin que vous voyez demeurer où il trouve à s'apparier.

ORLANDO.

Votre accent a je ne sais quoi de raffiné que vous n'avez pu acquérir dans un séjour si retiré.

ROSALINDE.

Bien des gens me l'ont dit, mais, vrai, j'ai appris à parler d'un vieil oncle dévot qui, dans sa jeunesse, avait été citadin et qui ne se connaissait que trop bien en galanterie, car il avait eu une passion. Je l'ai entendu lire bien des sermons contre l'amour, et je remercie Dieu de ne pas être femme, pour ne pas être atteint de tous les travers insensés qu'il reprochait au sexe en général.

ORLANDO.

Pouvez-vous vous rappeler quelqu'un des principaux défauts qu'il mettait à la charge des femmes ?

ROSALINDE.

Il n'y en avait pas de principal ; ils se ressemblaient tous comme des liards ; chaque défaut paraissait monstrueux jusqu'au moment où le suivant venait l'égaliser.

ORLANDO.

De grâce, citez-m'en quelques-uns.

ROSALINDE.

Non. Je ne veux employer mon traitement que sur ceux qui sont malades. Il y a un homme qui hante la forêt et qui dégrade nos jeunes arbres en gravant ROSALINDE sur leur écorce ; il suspend des odes aux aubépines et des élégies

aux ronces, et toutes à l'envi défont le nom de Rosalinde. Si je pouvais rencontrer ce songe-creux, je lui donnerais une bonne consultation, car il paraît avoir la fièvre d'amour quotidienne.

ORLANDO.

Je suis ce tremblant d'amour; je vous en prie, dites-moi votre remède.

ROSALINDE.

Il n'y a en vous aucun des symptômes signalés par mon oncle : il m'a enseigné à reconnaître un homme attrapé par l'amour, et je suis sûr que vous n'êtes pas pris dans cette cage d'osier-là.

ORLANDO.

Quels étaient ces symptômes?

ROSALINDE.

Une joue amaigrie, que vous n'avez pas; un œil cerné et cave, que vous n'avez pas; une humeur taciturne, que vous n'avez pas; une barbe négligée, que vous n'avez pas; mais ça, je vous le pardonne, car, en fait de barbe, votre avoir est le lot d'un simple cadet. Et puis votre bas devrait être sans jarretière, votre bonnet débridé, votre manche déboutonnée, votre soulier dénoué, et tout en vous devrait annoncer une insouciance désolante. Mais vous n'êtes point ainsi; vous êtes plutôt raffiné dans votre accoutrement, et vous paraissez bien plus amoureux de vous-même que de quelque autre.

ORLANDO.

Beau jeune homme, je voudrais te faire croire que j'aime.

ROSALINDE.

Moi, le croire! Vous auriez aussitôt fait de le persuader à celle que vous aimez; et elle est, je vous le garantis, plus capable de vous croire que d'avouer qu'elle vous croit! C'est là un des points sur lesquels les femmes donnent continuellement le démenti à leur conscience. Mais, sérieuse-

ment, êtes-vous celui qui suspend aux arbres tous ces vers où est tant vantée Rosalinde ?

ORLANDO.

Par la blanche main de Rosalinde, je te jure, **jouvenotte**, que je suis celui-là : je suis ce lui infortuné.

ROSALINDE.

Mais êtes-vous aussi amoureux que vos rimes l'affirment ?

ORLANDO.

Ni rime ni raison ne saurait exprimer à quel point je le suis.

ROSALINDE.

L'amour est une pure démence : je vous le déclare, il mériterait la chambre noire et le fouet autant que la folie ; et, s'il n'est pas ainsi réprimé et traité, c'est que l'affection est tellement ordinaire que les fouetteurs eux-mêmes en seraient atteints. Pourtant je m'engage à la guérir par consultation.

ORLANDO.

Avez-vous jamais guéri quelque amant de cette manière ?

ROSALINDE.

Oui, un, et voici comment. Il devait s'imaginer que j'étais sa bien-aimée, sa maîtresse, et je l'obligeais tous les jours à me faire la cour. Alors, en jeune fille qui a ses lunes, j'étais chagrine, efféminée, changeante, exigeante et capricieuse ; arrogante, fantasque, mutine, frivole, inconstante, pleine de larmes et pleine de sourires : affectant toutes les émotions, sans vraiment en ressentir aucune, et pareille, sous ces couleurs, au commun troupeau des jeunes gens et des femmes. Tantôt je l'aimais, tantôt je le rebutais ; tour à tour je le choyais et le maudissais, je m'éplorais pour lui et je crachais sur lui. Je fis tant que mon soupirant, passant de sa folle humeur d'amour à une humeur chronique de folie, s'arracha pour jamais au torrent du monde et s'en alla vivre dans

une retraite toute monastique. Et c'est ainsi que je l'ai guéri ; et je me fais fort par ce moyen de laver votre cœur et de le curer, comme un foie de mouton, si bien qu'il n'y reste pas la moindre impureté d'amour.

ORLANDO.

Je ne saurais être guéri, jouvenceau.

ROSALINDE.

Je vous guérirais, si seulement vous vouliez m'appeler Rosalinde et venir tous les jours à ma cabane me faire votre cour.

ORLANDO.

Eh bien, foi d'amoureux, j'y consens. Dites-moi où est votre cabane.

ROSALINDE.

Venez avec moi, et je vous la montrerai ; et, chemin faisant, vous me direz dans quel endroit de la forêt vous habitez. Voulez-vous venir ?

ORLANDO.

De tout mon cœur, bon jouvenceau.

ROSALINDE.

Non ; il faut que vous m'appeliez Rosalinde.

A Célia.

Allons, sœur, voulez-vous venir ?

Ils sortent.

### SCÈNE XIII,

[Même lieu.]

Entrent PIERRE DE TOUCHE et AUDREY, puis JACQUES qui les observe à distance.

PIERRE DE TOUCHE.

Venez vite, bonne Audrey. Je vais chercher vos chèvres, Audrey. Eh bien, Audrey ? suis-je toujours votre homme ? Mes traits simples vous conviennent-ils ?

AUDREY.

Vos traits ! Dieu nous protège ! quels traits ?

PIERRE DE TOUCHE.

Je suis avec toi et tes chèvres au milieu de ces sites, comme jadis le plus capricieux des poètes, l'honnête Ovide, au milieu des Scythes.

JACQUES, à part.

O savoir plus mal logé que Jupiter sous le chaume !

PIERRE DE TOUCHE.

Quand un homme voit que ses vers sont incompris ou que son esprit n'est pas secondé par cet enfant précoce, l'entendement, cela lui porte un coup plus mortel qu'un gros compte dans un petit mémoire... Vrai, je voudrais que les dieux t'eussent faite poétique.

AUDREY.

Je ne sais point ce que c'est que poétique. Ça veut-il dire honnête en action et en parole ? Est-ce quelque chose de vrai ?

PIERRE DE TOUCHE.

Non, vraiment ; car la vraie poésie est toute fiction, et les amoureux sont adonnés à la poésie ; et l'on peut dire que, comme amants, ils font une fiction de ce qu'ils jurent comme poètes.

AUDREY.

Et vous voudriez que les dieux m'eussent faite poétique !

PIERRE DE TOUCHE.

Oui, vraiment, car tu m'as juré que tu es vertueuse ; or, si tu étais poète, je pourrais espérer que c'est une fiction.

AUDREY.

Voudriez-vous donc que je ne fusse pas vertueuse ?

PIERRE DE TOUCHE.

Je le voudrais certes, à moins que tu ne fusses laide. Car



la vertu accouplée à la beauté, c'est le miel servant de sauce au sucre.

JACQUES, à part.

Fou profond !

AUDREY.

Eh bien, je ne suis pas jolie, et conséquemment je prie les dieux de me rendre vertueuse.

PIERRE DE TOUCHE.

Oui, mais donner la vertu à un impur laidéron, c'est servir un excellent mets dans un plat sale.

AUDREY.

Je ne suis pas impure, bien que je sois laide, Dieu merci !

PIERRE DE TOUCHE.

C'est bon, les dieux soient loués de ta laideur ! L'impureté a toujours le temps de venir... Quoi qu'il en soit, je veux t'épouser, et à cette fin j'ai vu sire Olivier Gâche-Texte, le vicaire du village voisin, qui m'a promis de me rejoindre dans cet endroit de la forêt et de nous accoupler.

JACQUES, à part.

Je serais bien aise de voir cette réunion.

AUDREY.

Allons, les dieux nous tiennent en joie !

PIERRE DE TOUCHE.

Amen !... Certes un homme qui serait de cœur timide pourrait bien chanceler devant une telle entreprise ; car ici nous n'avons d'autre temple que le bois, d'autres témoins que les bêtes à cornes. Mais bah ! Courage ! Si les cornes sont désagréables, elles sont nécessaires. On dit que bien des gens ne savent pas la fin de leurs fortunes ; c'est vrai : bien des gens ont de bonnes cornes et n'en savent pas la véritable fin. Après tout, c'est le douaire de leurs femmes ; ce n'est pas de leur propre apport. Des cornes?... Dame, oui !... Pour les pauvres gens seulement?... Non, non ; le

plus noble cerf en a d'aussi amples que le plus vilain. L'homme solitaire est-il donc si heureux? Non. De même qu'une ville crénelée est plus majestueuse qu'un village, de même le chef d'un homme marié est plus honorable que le front uni d'un célibataire. Et autant une bonne défense est supérieure à l'impuissance, autant la corne est préférable à l'absence de corne.

Entre SIRE OLIVIER GACHE-TEXTE .

PIERRE DE TOUCHE.

Voici sire Olivier... Sire Olivier Gache-texte, vous êtes le bien venu. Voulez-vous nous expédier sous cet arbre, ou irons-nous avec vous à votre chapelle ?

SIRE OLIVIER.

Est-ce qu'il n'y a personne ici pour présenter la femme?

PIERRE DE TOUCHE.

Je ne veux l'accepter d'aucun homme.

SIRE OLIVIER.

Il faut vraiment qu'elle soit présentée, ou le mariage n'est pas légal.

JACQUES, s'avancant.

Procédez, procédez ! je la présenterai.

PIERRE DE TOUCHE.

Bonsoir, cher monsieur *Qui vous voudrez!* Comment va, messire? Vous êtes le très-bien venu : Dieu vous bénisse pour cette dernière visite! Je suis bien aise de vous voir...

Montrant le chapeau que Jacques garde à la main.

Quoi, ce joujou à la main, messire?... Allons, je vous en prie, couvrez-vous.

JACQUES.

Vous voulez donc vous marier, porte-marotte ?

PIERRE DE TOUCHE.

De même que le bœuf a son joug, messire, le cheval sa

gourmette et le faucon ses grelots, de même l'homme a ses envies ; et de même que les pigeons se becquettent, de même les époux aiment à se grignotter.

JACQUES.

Quoi ! Un homme de votre éducation serait marié sous un buisson, comme un mendiant ! Allez à l'église et choisissez un bon prêtre qui puisse vous dire ce que c'est que le mariage. Ce gaillard-là vous joindra ensemble comme on joint une boiserie ; l'un de vous passera bientôt à l'état de panneau rétréci et, comme du bois vert, déviera, déviera.

PIERRE DE TOUCHE, à part.

J'ai dans l'idée qu'il vaudrait mieux pour moi être marié par celui-là que par tout autre : car il ne me paraît pas capable de me bien marier ; et, n'étant pas bien marié, j'aurai plus tard une bonne excuse pour lâcher ma femme.

JACQUES.

Viens avec moi et prends-moi pour conseil.

PIERRE DE TOUCHE.

Viens, bonne Audrey... Nous devons ou nous marier ou vivre en fornication... Adieu, maître Olivier !

Fredonnant.

Non !... O brave Olivier,  
O brave Olivier,  
Ne me laisse pas derrière toi.  
Mais... prends le large,  
Décampe, te dis-je,  
Je ne veux pas de toi pour ma noce !

Sortent Jacques, Pierre de Touche et Audrey.

SIRE OLIVIER.

C'est égal... Jamais aucun de ces drôles fantasques ne parviendra à me dégrader de mon ministère.

Il sort.

## SCÈNE XIV.

[Une chaumière sur la lisière de la forêt.]

Entrent ROSALINDE et CÉLIA.

ROSALINDE.

Ne me parle plus, je veux pleurer.

CÉLIA.

A ton aise, je t'en prie; pourtant aie la bonté de considérer que les larmes ne conviennent pas à un homme.

ROSALINDE.

Mais est-ce que je n'ai pas motif de pleurer?

CÉLIA.

Un aussi bon motif qu'on peut le désirer; ainsi, pleure.

ROSALINDE.

Ses cheveux mêmes ont la couleur de la trahison.

CÉLIA.

Ils sont un peu plus bruns que ceux de Judas; au fait, ses baisers sont baisers judaïques.

ROSALINDE.

A dire vrai, ses cheveux sont d'une fort bonne couleur (26).

CÉLIA.

Excellente! votre châtain est toujours la seule couleur.

ROSALINDE.

Et ses baisers sont aussi pleins d'onction que le contact du pain bénit.

CÉLIA.

Il a acheté de Diane des lèvres de choix. Une nonne vouée à l'hiver ne donne pas de baisers plus purs; toute la glace de la chasteté est en eux.

ROSALINDE.

Mais pourquoi a-t-il juré de venir ce matin, et ne vient-il pas ?

CÉLIA.

Ah ! certainement, il n'a pas d'honneur.

ROSALINDE.

Vous croyez ?

CÉLIA.

Oui, je crois qu'il n'est ni détrousseur de bourses ni voleur de chevaux ; mais pour sa probité en amour, je le crois aussi creux qu'un gobelet vide ou qu'une noix mangée aux vers.

ROSALINDE.

Il n'est pas loyal en amour ?

CÉLIA.

Quand il est amoureux, oui ; mais je ne crois pas qu'il le soit.

ROSALINDE.

Vous l'avez entendu jurer hautement qu'il était amoureux.

CÉLIA.

*Il était* n'est pas *il est*. D'ailleurs, le serment d'un amoureux n'est pas plus valable que la parole d'un cabaretier : l'un et l'autre se portent garants de faux comptes... Il est ici, dans la forêt, à la suite du duc votre père.

ROSALINDE.

J'ai rencontré le duc hier, et j'ai eu une longue causerie avec lui. Il m'a demandé de quelle famille j'étais ; je lui ai dit : d'une aussi bonne que la sienne ; sur ce, il a ri et m'a laissée aller. Mais pourquoi parler de pères, quand il existe un homme tel qu'Orlando ?

CÉLIA.

Oh ! voilà un galant homme ! il écrit des vers galants, parle en mots galants, multiplie les serments galants et les

rompt galamment à plat sur le cœur de sa maîtresse, tel qu'un jôûteur novice qui n'éperonne son cheval que d'un côté et rompt sa lance de travers comme un noble oïson. N'importe! ce que jeunesse monte et folie guide est toujours galant... Qui vient ici?

Entre CORIN.

CORIN.

— Maîtresse, et vous, maître, vous vous êtes souvent enquis — de ce berger qui se plaignait de l'amour — et que vous avez vu assis près de moi sur le gazon, — vantant la fière et dédaigneuse bergère, — sa maîtresse.

CÉLIA.

Oui, après?

CORIN.

— Si vous voulez voir une scène jouée au naturel — entre le teint pâle de l'amour pur — et la vive rougeur de l'arrogant et fier dédain, — venez à quelques pas d'ici et je vous conduirai, — pour peu que vous souhaitiez être spectateurs.

ROSALINDE.

Oh! venez! partons! — La vue des amants soutient les amoureux... — Conduisez-nous à ce spectacle, et vous verrez — que je jouerai un rôle actif dans la pièce.

Ils sortent.

## SCÈNE XV.

[Dans la forêt.]

Entrent SILVIUS et PHÈBE.

SILVIUS.

— Non, Phébé; ne me rebutez pas, charmante Phébé.  
— Dites que vous ne m'aimez pas, mais ne le dites pas —

avec aigreur. L'exécuteur public, — dont le cœur est endurci par le spectacle habituel de la mort, — n'abaisse pas la hache sur le cou humilié, — sans demander pardon. Voulez-vous être plus cruelle — que celui qui, jusqu'à sa mort, vit de sang versé?

ROSALINDE, CÉLIA et CORIN entrent et se tiennent à distance.

PHÉBÉ.

— Je ne veux pas être ton bourreau ; — je te fuis, pour ne pas te faire souffrir. — Tu me dis que le meurtre est dans mes yeux : — voilà qui est joli, en vérité, et bien probable, — que les yeux, qui sont les plus frêles et les plus tendres choses, — qui ferment leurs portes craintives à un atome, — puissent être appelés tyrans, bouchers, meurtriers ! — Tiens, je te fais la moue de tout mon cœur : — si mes yeux peuvent blesser, eh bien, qu'ils te tuent ! — Allons, affecte de t'évanouir, allons, tombe à la renverse ! — sinon, oh ! par pudeur, par pudeur, — cesse de mentir en disant que mes yeux sont meurtriers ! — Allons, montre-moi la blessure que mon regard t'a faite... — Égratigne-toi seulement avec une épingle, il en reste — une cicatrice. Appuie-toi sur un roseau, — une marque, une empreinte se voient — un moment sur ta main ; mais les regards — que je viens de te lancer ne t'ont point blessé, — et je suis bien sûr que des yeux n'ont pas la force — de faire mal.

SILVIUS.

O chère Phébé ! — si un jour (et ce jour peut être proche) — quelque frais visage a le pouvoir de vous charmer, — alors vous connaîtrez ces blessures invisibles — que font les flèches acérées de l'amour.

PHÉBÉ.

Soit ! jusqu'à ce moment-là, — ne m'approche pas, et

quand ce moment viendra. — accable-moi de tes railleries sois pour moi sans pitié. — comme je le serai pour toi jusqu'à ce moment-là.

ROSALINDE, s'avançant.

— Et pourquoi, je vous prie ? De quelle mère êtes-vous donc née. — pour insulter ainsi et accabler à plaisir — le malheureux ? Quand vous auriez de la beauté, — (et, en foi, je vous en vois tout juste — assez pour aller au lit la nuit sans chandelle), — serait-ce une raison pour être arrogante et impitoyable?... — Eh bien, que signifie ceci ? Pourquoi me considérez-vous ? — Je ne vois en vous rien de plus que dans le plus ordinaire — article de la nature... Mort de ma petite vie ! — Je crois qu'elle a l'intention de me fasciner, moi aussi... — Non vraiment, fière donzelle, ne l'espérez pas : — ce ne sont pas vos sourcils d'encre, vos cheveux de soie noire, — vos yeux de jais et vos joues de crème — qui peuvent soumettre mon âme à votre divinité !...

A Silvius.

— Et vous, berger niais, pourquoi la poursuivez-vous — comme un nébuleux vent du sud, soufflant le vent et la pluie ? — Vous êtes mille fois mieux comme homme — qu'elle n'est comme femme. Ce sont les imbéciles tels que vous — qui peuplent le monde d'enfants mal venus ! — Ce n'est pas son miroir qui la flatte, c'est vous ! — Grâce à vous, elle se voit plus belle — que ses traits ne la montrent en réalité...

A Phébé.

— Allons, donzelle, apprenez à vous connaître ; mettez-vous à genoux, — jeûnez et remerciez le ciel d'être aimé d'un honnête homme. — Car je dois vous le dire amicalement à l'oreille, — livrez-vous quand vous pouvez, vous ne serez pas toujours de défaite. — Implorez la merci de cet homme, aimez-le, acceptez son offre. — La laideur ne fait



que s'enlaidir par l'impertinence. — Ainsi, berger, prends-la pour femme... Adieu !

PHÉBÉ.

— Je vous en prie, beau damoiseau, grondez-moi un an de suite; — j'aime mieux entendre vos gronderies que les tendresses de cet homme. —

ROSALINDE.

Il s'est énamouré de sa laideur et la voilà qui s'énamoure de ma colère...

A Silvius.

S'il en est ainsi, toutes les fois qu'elle te répondra par des regards maussades, je l'abreuverai de paroles amères.

A Phébé.

Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

PHÉBÉ.

Ce n'est pas par malveillance pour vous.

ROSALINDE.

— Je vous en prie, ne vous éprenez pas de moi, — car je suis plus trompeur que les vœux faits dans le vin... — Et puis, je ne vous aime pas. Si vous voulez connaître ma demeure, — c'est au bouquet d'oliviers, tout près d'ici... — Sœur, venez-vous?... Berger, serre-la de près... — Allons, sœur... Bergère, faites-lui meilleure mine — et ne soyez pas fière : quand tout le monde vous verrait, — nul ne serait ébloui de votre vue autant que lui. — Allons ! A notre troupeau !

Sortent ROSALINDE, CELIA et CORIN.

PHÉBÉ.

O pâtre enseveli ! C'est maintenant que je reconnais la force de tes paroles :

Quiconque doit aimer aime à première vue (27).

SILVIUS.

— Chère Phébé !

PHÉBÉ.

Hé! que dis-tu, Silvius?

SILVIUS.

— Douce Phébé, ayez pitié de moi.

PHÉBÉ.

Eh bien, je compâti à ton état, gentil Silvius.

SILVIUS.

— Partout où est la compassion, le soulagement devrait accourir; — si vous compâtissez à mon chagrin d'amour, — donnez-moi votre amour, et votre compassion et mon chagrin — seront exterminés d'un coup.

PHÉBÉ.

— Tu as mon affection : n'est-ce pas charitable?

SILVIUS.

— Je voudrais vous avoir.

PHÉBÉ.

Oh! ce serait de la convoitise. — Silvius, il fut un temps où je te haïssais... — Ce n'est pas que je t'aime encore : — mais puisque tu parles si bien le langage de l'amour, — quelque importune que ta société m'ait été jusqu'ici, — je consens à la supporter, et même je me servirai de toi : — mais n'attends pas d'autre récompense — que le bonheur de me servir.

SILVIUS.

— Si religieux et si parfait est mon amour, — et telle est ma disette de faveurs — que je regarderai comme la plus riche récolte — quelques épis glanés à la suite de l'homme — qui doit recueillir la moisson. Laisse tomber de temps à autre — un sourire, et cela me suffira pour vivre.

PHÉBÉ.

— Connais-tu le jouvenceau qui me parlait tout à l'heure?

SILVIUS.

— Pas très-bien, mais je l'ai rencontré souvent. — C'est lui qui a acheté la cabane et les courtils — que possédait le vieux Carlot.

PHÉBÉ.

— Ne crois pas que je l'aime, parce que je m'informe de lui. — Ce n'est qu'un maussade enfant... Pourtant il jase bien. — Mais que m'importent des paroles?... Pourtant les paroles sonnent bien, — quand celui qui les dit plaît à qui les écoute. — C'est un joli garçon... pas très-joli, — mais il est fier, j'en suis sûre ; et pourtant la fierté lui sied bien. — Il fera un homme agréable. Ce qu'il a de mieux, — c'est son teint ; et plus vite que ne blessait — sa langue, son regard guérissait... — Il n'est pas grand ; mais il est grand pour son âge... — Sa jambe est couci couci... Pourtant elle est bien. — Il y avait une jolie rougeur sur sa lèvre : — un vermillon un peu plus foncé et plus vif — que celui qui nuançait sa joue ; c'était juste la différence — entre le rouge uni et le rouge damassé. — Il est des femmes, Silvius, qui, pour peu qu'elles l'eussent considéré — en détail comme moi, auraient été bien près — de s'amouracher de lui... Mais, pour ma part, — je ne l'aime, ni ne le hais ; et pourtant — j'ai plus sujet de le haïr que de l'aimer... — Mais lui, quel droit avait-il de me gronder ainsi ? — Il a dit que mes yeux étaient noirs et mes cheveux noirs ; — et je me rappelle à présent qu'il m'a narguée... — Je m'étonne de ne pas lui avoir répliqué. — Mais c'est égal : omission n'est pas rémission. — Je vas lui écrire une lettre très-impertinente, — et tu la porteras : veux-tu, Silvius ?

SILVIUS.

— De tout mon cœur, Phébé.

PHÉBÉ.

Je vas l'écrire sur-le-champ. — Le contenu est dans ma

tête et dans mon cœur : — je vas être bien aigre et plus qu'expéditive avec lui. — Viens avec moi, Silvius.

Il<sup>s</sup> sortent.

## SCÈNE XVI.

[La lisière de la forêt. Un bouquet d'oliviers en avant d'une cabane.]

Entrent ROSALINDE, CÉLIA et JACQUES.

JACQUES.

De grâce, joli jouvenceau, lions plus intime connaissance.

ROSALINDE.

On dit que vous êtes un gaillard mélancolique.

JACQUES.

C'est vrai ; j'aime mieux ça que d'être rieur.

ROSALINDE.

Ceux qui donnent dans l'un ou l'autre excès, sont d'abominables gens et s'exposent, plus que des ivrognes, à la censure du premier venu.

JACQUES.

Bah ! il est bon d'être grave et de ne rien dire.

ROSALINDE.

Il est bon d'être un poteau.

JACQUES.

Je n'ai ni la mélancolie de l'étudiant, laquelle n'est qu'émulation ; ni celle du musicien, laquelle n'est que fantaisie ; ni celle du courtisan, laquelle n'est que vanité ; ni celle du soldat, laquelle n'est qu'ambition ; ni celle de l'homme de loi, laquelle n'est que politique ; ni celle de la femme, laquelle n'est qu'afféterie ; ni celle de l'amant, laquelle est tout cela ; mais j'ai une mélancolie à moi, composée d'une foule de simples et extraite d'une foule d'ob-

jets; et, de fait, la contemplation de mes divers voyages, dans laquelle m'absorbe mon habituelle rêverie, me fait la plus humoriste tristesse.

ROSALINDE.

Un voyageur! Sur ma foi, vous avez raison d'être triste. J'ai bien peur que vous n'ayez vendu vos propres terres pour voir celles d'autrui. En ce cas, avoir beaucoup vu et ne rien avoir, c'est avoir les yeux riches et les mains pauvres.

JACQUES.

J'ai bien gagné mon expérience.

Entre ORLANDO.

ROSALINDE.

Et votre expérience vous rend triste! J'aimerais mieux une folie qui me rendrait gaie qu'une expérience qui me rendrait triste; et voyager pour ça encore!

ORLANDO.

— Bon jour et bon heur, chère Rosalinde! —

JACQUES, regardant Orlando.

Ah! vous parlez en vers blancs! Dieu soit avec vous!

Il sort.

ROSALINDE, tournée vers Jacques qui s'éloigne.

Adieu, monsieur le voyageur! Si vous m'en croyez, grassez et portez des costumes étrangers; dénigrez tous les bienfaits de votre pays natal; soyez désenchanté de votre venue au monde, et grondez presque Dieu de vous avoir fait la physionomie que vous avez; sinon, j'aurai peine à croire que vous ayez navigué en gondole!... Eh bien, Orlando, où avez-vous été tout ce temps-ci? Vous, un amoureux!... Si vous me jouez encore un tour pareil, ne reparaissiez plus en ma présence.

ORLANDO.

Ma belle Rosalinde, je suis en retard d'une heure à peine sur ma promesse !

ROSALINDE.

En amour, manquer d'une heure à sa promesse ! Celui qui aura divisé une minute en mille parties et se sera atardé de la millième partie d'une minute en affaire d'amour, on pourra dire de lui que Cupido l'a frappé à l'épaule, mais je garantis que son cœur est intact.

ORLANDO.

Pardonnez-moi, chère Rosalinde.

ROSALINDE.

Non, si vous êtes à ce point retardataire, ne reparaissiez plus devant moi ; j'aimerais autant être adorée d'un limaçon.

ORLANDO.

D'un limaçon !

ROSALINDE.

Oui, d'un limaçon ; car, s'il vient lentement, il porte au moins sa maison sur son dos ; un meilleur douaire, je présume, que vous n'en pourriez assigner à votre femme. En outre, il apporte sa destinée avec lui.

ORLANDO.

Quoi donc ?

ROSALINDE.

Eh bien, les cornes dont il faut que, vous autres, vous ayez l'obligation à vos épouses ; mais lui, il arrive armé de sa fortune, ce qui prévient la médisance sur son épouse.

ORLANDO.

La vertu n'est point faiseuse de cornes, et ma Rosalinde est vertueuse.

ROSALINDE.

Et je suis votre Rosalinde.

CÉLIA, à Rosalinde.

Il lui plaît de vous appeler ainsi, mais il a une Rosalinde de meilleur aloi que vous.

ROSALINDE.

Allons, faites-moi la cour, faites-moi la cour ; car aujourd'hui je suis dans mon humeur fériée et assez disposée à consentir. Qu'est-ce que vous me diriez à présent, si j'étais votre vraie, vraie Rosalinde ?

ORLANDO.

Je vous donnerais un baiser avant de parler.

ROSALINDE.

Non ! Vous feriez mieux de parler d'abord, et quand vous seriez embourbé, faute de sujet, vous en prendriez occasion pour baiser. Il y a de très-bons orateurs qui, quand ils restent court, se mettent à cracher ; et pour les amoureux, dès que la matière (ce dont Dieu nous garde !) leur fait défaut, l'expédient le plus propre, c'est de baiser.

ORLANDO.

Mais si le baiser est refusé ?

ROSALINDE.

Alors vous voilà amené aux supplications, et ainsi s'entame une nouvelle matière.

ORLANDO.

Qui pourrait rester en plan devant une maîtresse bien aimée ?

ROSALINDE.

Vous, tout le premier, si j'étais votre maîtresse ; autrement je considérerais ma vertu comme plus piètre que mon esprit.

ORLANDO.

Quoi ! je serais complètement défait !

ROSALINDE.

Vos vœux seraient défaits, mais point vos vêtements... Ne suis-je pas votre Rosalinde ?

ORLANDO.

Je me plais à dire que vous l'êtes, parce que je désire parler d'elle.

ROSALINDE.

Eh bien, Rosalinde vous dit en ma personne : je ne veux pas de vous.

ORLANDO.

Alors, je n'ai plus qu'à mourir, de ma personne.

ROSALINDE.

Non, croyez-moi, mourez par procuration. Ce pauvre monde est vieux d'à peu près six mille ans, et pendant tout ce temps-là il n'y a pas un homme qui soit mort en personne, j'entends pour cause d'amour. Troylus a eu la cervelle broyée par une massue grecque ; pourtant il avait fait tout son possible pour mourir d'amour, car c'est un des soupirants modèles. Quant à Léandre, il aurait vécu nombre de belles années, quand même Héro se fût faite nonnain, n'eût été la chaleur de certaine nuit de juin : car, ce bon jeune homme, il alla tout simplement se baigner dans l'Hellespont, et, étant pris d'une crampe, il se noya : les niais chroniqueurs du temps ont trouvé que c'était la faute à Héro de Sestos. Mais mensonges que tout ça ! Les hommes sont morts de tout temps, et les vers les ont mangés, mais jamais pour cause d'amour.

ORLANDO.

Je ne voudrais pas que ma vraie Rosalinde fût dans ces idées-là ; car je proteste qu'un froncement de son sourcil me tuerait.

ROSALINDE.

Par cette main levée, il ne tuerait pas une mouche. Mais voyons, je vais être pour vous une Rosalinde de plus avante disposition. Demandez-moi ce que vous voudrez, je vous l'accorderai.



ORLANDO.

Eh bien, aime-moi, Rosalinde.

ROSALINDE.

Oui, ma foi, je le veux bien, les vendredis, les samedis et tous les jours.

ORLANDO.

Et... veux-tu de moi ?

ROSALINDE.

Oui, et de vingt comme vous.

ORLANDO.

Que dis-tu ?

ROSALINDE.

Est-ce que vous n'êtes pas bon ?

ORLANDO.

Je l'espère.

ROSALINDE.

Eh bien, peut-on désirer trop de ce qui est bon?... Allons, sœur, servez-nous de prêtre et mariez-nous... Donnez-moi votre main, Orlando.

Orlando et Rosalinde se prennent la main.

Que dites-vous, ma sœur ?

ORLANDO, à Célia.

De grâce, mariez-nous.

CÉLIA.

Je ne sais pas les paroles à dire.

ROSALINDE.

Il faut que vous commenciez ainsi : *Consentez-vous, Orlando ?...*

CÉLIA.

J'y suis... Consentez-vous, Orlando, à prendre pour femme cette Rosalinde ?

ORLANDO.

J'y consens.

VIII.

ROSALINDE.

Oui, mais quand?

ORLANDO.

Tout de suite, aussi vite qu'elle peut nous marier.

ROSALINDE, à Orlando.

Sur ce, vous devez dire : *Je te prends pour femme, Rosalinde.*

ORLANDO.

Je te prends pour femme, Rosalinde.

ROSALINDE, à Célia.

Je pourrais vous demander vos pouvoirs; mais n'importe. Orlando, je te prends pour mari... Voilà la fiancée qui devance le prêtre; il est certain que la pensée d'une femme court toujours en avant de ses actes.

ORLANDO.

Il en est ainsi de toutes les pensées : elles ont des ailes.

ROSALINDE.

Dites-moi maintenant, combien de temps voudrez-vous d'elle, quand vous l'aurez possédée?

ORLANDO.

L'éternité et un jour.

ROSALINDE.

Dites un jour, sans l'éternité. Non, non, Orlando. Les hommes sont Avril quand ils font leur cour, et Décembre quand ils épousent. Les filles sont Mai tant qu'elles sont filles, mais le temps change dès qu'elles sont femmes. Je prétends être plus jalouse de toi qu'un ramier de Barbarie de sa colombe, plus criarde qu'un perroquet sous la pluie, plus extravagante qu'un singe, plus éperdue dans mes désirs qu'un babouin. Je prétends pleurer pour rien comme Diane à la fontaine (28), et ça quand vous serez en humeur de gaieté; je prétends rire comme une hyène, et ça quand tu seras disposé à dormir.

ORLANDO.

Mais ma Rosalinde fera-t-elle tout cela ?

ROSALINDE.

Sur ma vie, elle fera comme je ferai.

ORLANDO.

Oh ! mais elle est sage !

ROSALINDE.

Oui, autrement elle n'aurait pas la sagesse de faire tout cela. Plus elle sera sage, plus elle sera maligne. Fermez les portes sur l'esprit de la femme, et il s'échappera par la fenêtre ; fermez la fenêtre, et il s'échappera par le trou de la serrure ; bouchez la serrure, et il s'envolera avec la fumée par la cheminée.

ORLANDO.

Un homme qui aurait une femme douée d'autant d'esprit pourrait bien s'écrier : Esprit, où t'égares-tu ?

ROSALINDE.

Oh ! vous pouvez garder cette exclamation pour le cas où vous verriez l'esprit de votre femme monter au lit de votre voisin.

ORLANDO.

Et quelle spirituelle excuse son esprit trouverait-il à cela ?

ROSALINDE.

Parbleu ! il lui suffirait de dire qu'elle allait vous y chercher. Vous ne la trouverez jamais sans réplique, à moins que vous ne la trouviez sans langue. Pour la femme qui ne saurait pas rejeter sa faute sur le compte de son mari, oh ! qu'elle ne nourrisse pas elle-même son enfant, car elle en ferait un imbécile.

ORLANDO.

Je vais te quitter pour deux heures, Rosalinde.

ROSALINDE.

Hélas ! cher amour, je ne saurais me passer de toi deux heures.

ORLANDO.

Je dois me trouver au dîner du duc ; vers deux heures je reviendrai près de toi.

ROSALINDE.

Oui, allez, allez votre chemin... Je savais comment vous tourneriez... Mes amis me l'avaient prédit, et je m'y attendais... C'est votre langue flatteuse qui m'a séduite... Encore une pauvre abandonnée... Vienne la mort !... A deux heures, n'est-ce pas ?

ORLANDO.

Oui, charmante Rosalinde.

ROSALINDE.

Sérieusement, sur ma parole, sur mon espoir en Dieu, et par tous les jolis serments qui ne sont pas dangereux, si vous manquez d'un iota à votre promesse, si vous venez une minute après l'heure, je vous tiens pour le plus pathétique parjure, pour l'amant le plus fourbe et le plus indigne de celle que vous appelez Rosalinde, qu'il soit possible de trouver dans l'énorme bande des infidèles. Ainsi redoutez ma censure, et tenez votre promesse.

ORLANDO.

Aussi religieusement que si tu étais vraiment ma Rosalinde. Sur ce, adieu.

ROSALINDE.

Oui, le temps est le vieux justicier qui examine tous ces délits-là : laissons le temps juger. Adieu !

Orlando sort.

CÉLIA.

Vous avez rudement maltraité notre sexe dans votre bavardage amoureux ; vous mériteriez qu'on relevât votre pourpoint et votre haut-de-chausses par-dessus votre tête, et qu'on fit voir au monde le tort que l'oiseau a fait à son propre nid.

ROSALINDE.

O cousine, cousine, ma jolie petite cousine, si tu savais à quelle profondeur je suis enfoncée dans l'amour ! Mais elle ne saurait être sondée : mon affection a un fond inconnu, comme la baie de Portugal.

CÉLIA.

Ou plutôt, elle n'a pas de fond : aussitôt que vous l'épanchez, elle fuit.

ROSALINDE.

Ah ! ce méchant bâtard de Vénus, engendré de la rêverie, conçu du spleen et né de la folie ! cet aveugle petit garnement qui abuse les yeux de chacun parce qu'il a perdu les siens ! qu'il soit juge, lui, de la profondeur de mon amour !... Te le dirai-je, Aliena ? Je ne puis vivre loin de la vue d'Orlando. Je vais chercher un ombrage et soupirer jusqu'à ce qu'il vienne.

CÉLIA.

Et moi, je vais dormir.

Elles sortent.

## SCÈNE XVII.

[Dans la forêt.]

Entrent JACQUES et des SEIGNEURS en habits de chasse.

JACQUES.

Quel est celui qui a tué le cerf ?

PREMIER SEIGNEUR.

Monsieur, c'est moi.

JACQUES.

Présentons-le au duc comme un conquérant romain ; il serait bon aussi de poser sur sa tête les cornes du cerf, comme palmes triomphales... Veneur, n'avez-vous pas une chanson de circonstance ?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Oui, monsieur.

JACQUES.

Chantez-la : peu importe que ce soit d'accord, pourvu qu'elle fasse assez de bruit.

CHANSON.

PREMIER CHASSEUR.

Qu'obtiendra celui qui tua le cerf ?

DEUXIÈME CHASSEUR.

Qu'il emporte la peau et les cornes !

PREMIER CHASSEUR.

Puis ramenons-le en chantant.

TOUS LES CHASSEURS.

Ne fais pas fi de porter la corne :  
Elle servait de cimier avant ta naissance.

PREMIER CHASSEUR.

Le père de ton père l'a portée.

DEUXIÈME CHASSEUR.

Et ton père l'a portée.

TOUS LES CHASSEURS.

La corne, la corne, la puissante corne  
N'est chose risible ni méprisable !

## SCÈNE XVIII.

[Dans la forêt. Un plateau dominant une vallée, au bas de laquelle on distingue vaguement une cabane.]

Entre ROSALINDE et CÉLIA.

ROSALINDE.

Qu'en dites-vous à présent ? Il est passé deux heures, et si peu d'Orlando !

CÉLIA.

Je vous garantis que, cédant à l'amour pur et au trouble de sa cervelle, il a pris son arc et ses flèches et est allé... dormir... Voyez donc ! qui vient ici ?

Entre SILVIUS.

SILVIUS, à Rosalinde.

— J'ai un message pour vous, beau jouvenceau. — Mamie Phébé m'a dit de vous donner ceci.

Il lui remet une lettre que Rosalinde lit.

— Je ne sais pas le contenu de ce billet; mais, si j'en juge — par le front sévère et par la mine irritée — qu'elle avait en l'écrivant, — la teneur en doit être furieuse. Pardonnez-moi, — je ne suis que l'innocent messenger.

ROSALINDE.

— La patience elle-même bondirait à cette lecture — et deviendrait duelliste. Supporter ceci, c'est tout supporter. — Elle dit que je ne suis pas beau, que je manque de formes, — que je suis arrogant, et qu'elle ne pourrait m'aimer, — l'homme fût-il aussi rare que le phénix... Dieu merci ! — Son amour n'est pas le lièvre que je cours. — Pourquoi m'écrit-elle ainsi?... Tenez, berger, tenez, — cette lettre est de votre rédaction.

SILVIUS.

— Non, je proteste que je n'en sais pas le contenu : — c'est Phébé qui l'a écrite.

ROSALINDE.

Allons, allons, vous êtes fou : — l'amour vous fait extravaguer. — J'ai vu sa main : elle a une main de cuir, — une main couleur de moëllon ; j'ai vraiment cru — qu'elle avait ses vieux gants, mais c'étaient ses mains. — Elle a une main de ménagère ; mais peu importe. — Je dis que jamais elle n'a rédigé cette lettre : — c'est la rédaction et la main d'un homme.

SILVIUS

— C'est bien la sienne.

ROSALINDE.

Mais c'est un style frénétique et féroce, — un style de cartel! mais elle me jette le défi, — comme un Turc à un chrétien! la mignonne cervelle d'une femme — ne saurait concevoir des expressions si gigantesquement brutales, — de ces mots éthiopiens, plus noirs par leur signification — que par la couleur même de leurs lettres... Voulez-vous entendre l'épître?

SILVIUS.

— Oui, s'il vous plaît, car je n'en connais rien encore, — bien que je connaisse déjà trop la cruauté de Phébé.

ROSALINDE.

— Elle me Phébéise! Écoutez comme écrit ce tyran femelle.

Elle lit.

Es-tu un dieu changé en pâtre,  
Toi qui as brûlé un cœur de vierge?

— Une femme peut-elle pousser l'outrage jusque-là?

SILVIUS.

Appelez-vous ça un outrage?

ROSALINDE.

Pourquoi, te dépouillant de ta divinité,  
Guerroies-tu contre un cœur de femme?

— Ouïtes-vous jamais pareil outrage?

Tant qu'un regard d'homme m'a poursuivie,  
Cela ne m'a fait aucun mal.

Elle me prend pour une bête.

Si le dédain de vos yeux éclatants  
A pu m'inspirer un tel amour,  
Hélas! quel étrange effet



M'aurait causé leur tendre aspect !  
 Si je vous aimais quand vous me grondiez,  
 Combien m'auriez-vous émue de vos prières !  
 Celui qui te porte mon amour  
 Se doute peu de cet amour :  
 Apprends-moi par lui sous un pli  
 Si ton jeune cœur  
 Accepte l'offrande sincère  
 De ma personne et de tout mon avoir ;  
 Ou, par lui, rejette mon amour,  
 Et alors, je ne songerai plus qu'à mourir.

SILVIUS.

Vous appelez ça des invectives !

CÉLIA.

Hélas, pauvre berger !

ROSALINDE, à Célia.

Vous le plaignez ? Non, il ne mérite pas de pitié.

A Silvius.

Peux-tu aimer une pareille femme ! Quoi ! te prendre pour instrument et jouer de toi avec cette fausseté ! Ce n'est pas tolérable !... Eh bien, retourne à elle (car je vois que l'amour a fait de toi un reptile apprivoisé), et dis-lui ceci : que, si elle m'aime, je lui enjoins de t'aimer ; que, si elle refuse, je ne voudrai jamais d'elle qu'au jour où tu intercéderas pour elle... Si tu es un véritable amant, va, et plus un mot ! car voici de la compagnie qui nous vient.

Silvius sort.

Entre OLIVIER, un linge ensanglanté à la main.

OLIVIER.

Bonjour, belle jeunesse. Dites-moi, savez-vous — dans quelle clairière de la forêt est — une bergerie entourée d'oliviers ?

CÉLIA.

— A l'orient de ce lieu, au bas du vallon voisin. — Vous

voyez cette rangée de saules le long de ce ruisseau murmurant? — Laissez-la à votre main droite, et vous y êtes. — Mais à cette heure la cabane se garde elle-même; — il n'y a personne.

OLIVIER.

— Pour peu qu'une langue ait pu guider un regard, — je vous reconnais par le signalement donné : — même costume, même âge... *Le garçon est blond, — a les traits féminins, et tout à fait l'air — d'une sœur aînée; la jeune fille est petite — et plus brune que son frère...* Ne seriez-vous pas — les propriétaires de l'habitation que je cherche?

CÉLIA.

— A cette question nous pouvons, sans vanité, répondre que oui.

OLIVIER.

— Orlando se recommande à vous deux ; — et à ce jeune homme, qu'il appelle sa Rosalinde, — il envoie ce mouchoir sanglant. Est-ce vous?

ROSALINDE.

— C'est moi... Que doit nous apprendre ceci?

OLIVIER.

— Ma honte, si vous tenez à savoir de moi — qui je suis, et comment, et pourquoi, et où — ce mouchoir a été taché de sang.

CÉLIA.

Je vous en prie, parlez.

OLIVIER.

— La dernière fois que le jeune Orlando vous a quittés, — il vous laissa la promesse de revenir — dans deux heures. Il cheminait donc par la forêt, — mâchant l'aliment doux et amer de la rêverie, — quand, ô surprise ! il jeta les yeux de côté, — et voici, écoutez bien, le spectacle qui s'offrit à lui. — Sous un chêne dont les rameaux étaient moussus de vieillesse — et la cime chauve d'antiquité caduque, —

un misérable en guenilles, à la barbe démesurée, — dormait, couché sur le dos : autour de son cou — s'était enlacé un serpent vert et or — dont la tête, dardant la menace, s'approchait — de sa bouche entr'ouverte ; mais tout à coup, — à la vue d'Orlando, il s'est détaché — et s'est glissé en replis annelés — dans un taillis à l'ombre duquel — une lionne aux mamelles tarées — était tapie la tête contre terre, épiant d'un œil de chat — le moment où l'homme endormi s'éveillerait : car il est — dans la nature royale de cette bête — de ne jamais faire sa proie de ce qui semble mort. — A sa vue, Orlando s'est approché de l'homme — et a reconnu son frère, son frère aîné !

CÉLIA.

— Oh ! je lui ai entendu parler de ce frère ; — il le représentait comme le plus dénaturé — des hommes.

OLIVIER.

Et il avait bien raison ; — car je sais, moi, combien il était dénaturé.

ROSALINDE.

— Mais Orlando ! est-ce qu'il l'a laissé là — à la merci de cette lionne affamée et épuisée ?

OLIVIER.

— Deux fois il a tourné le dos, comme pour se retirer. — Mais la générosité, toujours plus noble que la rancune, — et la nature, plus forte que ses justes griefs, — l'ont décidé : il a livré bataille à la lionne — qui bientôt est tombée devant lui : au vacarme, — je me suis éveillé de mon terrible sommeil.

CÉLIA.

— Vous êtes donc son frère !

ROSALINDE.

C'est donc vous qu'il a sauvé !

CÉLIA.

— C'est donc vous qui si souvent avez conspiré sa mort !

OLIVIER.

— C'était moi, mais ce n'est plus moi. Je ne rougis pas — de vous dire ce que j'étais, depuis que ma conversion — me rend si heureux d'être ce que je suis.

ROSALINDE.

— Mais ce mouchoir sanglant !

OLIVIER.

Tout à l'heure. — Quand tous deux à l'envi — nous eûmes mouillé de larmes de tendresse nos premiers épanchements, — quand j'eus dit comment j'étais venu dans ce désert, — vite il m'a conduit au bon duc — qui m'a donné des vêtements frais, une collation, — et m'a confié à la sollicitude fraternelle. — Mon frère m'a conduit immédiatement dans sa grotte — où il s'est déshabillé, et c'est alors que, sur son bras, — nous avons vu une écorchure, faite par la lionne, — d'où le sang n'avait cessé de couler ; et aussitôt il s'est évanoui — en prononçant dans un gémissement le nom de Rosalinde. — Bref, je l'ai ranimé, j'ai bandé sa plaie, — et, après un court intervalle, son cœur ayant repris force, — il m'a envoyé ici, tout étranger que je suis, — pour vous faire ce récit, l'excuser auprès de vous — d'avoir manqué à sa promesse, et remettre ce mouchoir — teint de son sang au jeune père — qu'il appelle en plaisantant si Rosalinde.

CÉLIA, soutenant Rosalinde qui s'évanouit.

— Qu'avez-vous donc, Ganimède, doux Ganimède ?

OLIVIER.

— Beaucoup s'évanouissent à la vue du sang.

CÉLIA.

— Si ce n'était que cela ! Cous... Ganimède !

OLIVIER.

— Voyez, il revient à lui.

ROSALINDE.

Je voudrais bien être à la maison.

CÉLIA.

— Nous allons vous y mener.

A Olivier.

— Veuillez le prendre par le bras, je vous prie. —

OLIVIER, emmenant Rosalinde.

Remettez-vous, jouvenceau... Vous, un homme! Vous n'avez pas le cœur d'un homme!

ROSALINDE.

Non, je le confesse... Eh bien, l'ami, il faut le reconnaître, voilà qui est bien joué; dites, je vous prie, à votre frère comme j'ai bien joué la chose. Ha! ha!

Elle pousse un soupir douloureux.

OLIVIER.

Ce n'était pas un jeu. Votre pâleur témoigne trop bien que c'était une émotion réelle.

ROSALINDE.

Simple jeu, je vous assure.

OLIVIER.

Eh bien, reprenez du cœur et montrez-vous un homme.

ROSALINDE.

C'est ce que je fais... Mais en bonne justice j'aurais dû être femme...

CÉLIA.

Tenez, vous pâlissez de plus en plus; je vous en prie, rentrons... Vous, bon monsieur, venez avec nous.

OLIVIER.

— Volontiers, car il faut que je rapporte — à mon frère en quels termes vous l'excusez, Rosalinde. —

ROSALINDE.

Je vais y réfléchir. Mais, je vous prie, dites-lui comme j'ai bien joué... Voulez-vous venir?

Ils sortent.

## SCÈNE XIX.

[Une clairière.]

Entrent PIERRE DE TOUCHE et AUDREY.

PIERRE DE TOUCHE.

Nous trouverons le moment, Audrey. Patience, gente Audrey.

AUDREY.

Bah ! ce prêtre-là était suffisant ; le vieux gentilhomme avait beau dire !

PIERRE DE TOUCHE.

C'est un misérable que ce sire Olivier, Audrey, un infâme Gache-Texte... Ça, Audrey, il y a ici dans la forêt un gars qui a des prétentions sur vous.

AUDREY.

Oui, je sais qui c'est : il n'a aucun droit sur moi... Justement voici l'homme dont vous parlez.

Entre WILLIAM.

PIERRE DE TOUCHE.

C'est pour moi le boire et le manger que la vue d'un villageois. Sur ma foi, nous autres gens d'esprit, nous aurons bien des comptes à rendre. Il faut toujours que nous nous moquions ; nous ne pouvons nous en empêcher.

WILLIAM.

Bonsoir, Audrey.

AUDREY.

Dieu vous donne le bonsoir, William !

WILLIAM, à Pierre de Touche.

Et bonsoir à vous aussi, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE.

Bonsoir, mon cher ami. Couvre ton chef, couvre ton chef; voyons, je t'en prie, couvre-toi... Quel âge avez-vous, l'ami?

WILLIAM.

Vingt-cinq ans, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE.

Un âge mûr. Ton nom est William?

WILLIAM.

William, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE.

Un beau nom. Es-tu né ici dans la forêt?

WILLIAM.

Oui, monsieur, Dieu merci!

PIERRE DE TOUCHE.

Dieu merci! Une bonne réponse. Es-tu riche?

WILLIAM.

Ma foi, monsieur, couci, couci.

PIERRE DE TOUCHE.

Couci couci est bon, très-bon, excellemment bon... et pourtant non, ce n'est que couci couci. Es-tu sage?

WILLIAM.

Oui, monsieur, j'ai suffisamment d'esprit.

PIERRE DE TOUCHE

Eh! tu réponds bien. A présent je me rappelle une maxime: *le fou se croit sage et le sage reconnaît lui-même n'être qu'un fou*. Le philosophe païen, quand il avait envie de manger une grappe, ouvrait les lèvres au moment de la mettre dans sa bouche; voulant dire par là que les grappes étaient faites pour être mangées et les lèvres pour s'ouvrir (20).

Montrant Audrey.

Vous aimez cette pucelle?

WILLIAM.

Oui, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE.

Donnez-moi la main... Es-tu savant ?

WILLIAM.

Non, monsieur.

PIERRE DE TOUCHE.

Eh bien, sache de moi ceci : Avoir, c'est avoir. Car c'est une figure de rhétorique qu'un liquide, étant versé d'une tasse dans un verre, en remplissant l'un évacue l'autre. Car tous vos auteurs sont d'avis que *ipse* c'est *lui-même* ; or tu n'es pas *ipse*, car je suis *lui-même*.

WILLIAM.

Quel lui-même, monsieur ?

PIERRE DE TOUCHE, montrant Audrey.

Celui-même, monsieur, qui doit épouser cette femme. C'est pourquoi, ô rustre, abandonnez, c'est-à-dire, en termes vulgaires, quittez la société, c'est-à-dire, en style villageois, la compagnie de cette femelle, c'est-à-dire, en langage commun, de cette femme, c'est-à-dire, en résumé, abandonne la société de cette femelle ; sinon, rustre, tu périras, ou, pour te faire mieux comprendre, tu meurs ! en d'autres termes, je te tue, je t'extermine, je translate ta vie en mort, ta liberté en asservissement ! j'agis sur toi par le poison, par la bastonnade ou par l'acier, je te fais sauter par guet-apens, je t'écrase par stratagème, je te tue de cent cinquante manières ! C'est pourquoi tremble et décampe.

AUDREY.

Va-t-en, bon William.

WILLIAM.

Dieu vous tienne en joie, monsieur !

Il s'enfuit.

Entre CORIN.

CORIN, à Pierre de Touche.

Notre maître et notre maîtresse vous cherchent ; allons en route, en route !



PIERRE DE TOUCHE.

File, Audrey, file, Audrey... J'y vais, j'y vais.

Ils sortent.

## SCÈNE XX.

[Les environs de la grotte d'Orlando.]

Entrent ORLANDO, le bras en écharpe, et OLIVIER.

ORLANDO.

Est-il possible qu'à peine connue de vous, elle vous ait plu ; qu'à peine vue, elle ait été aimée ; à peine aimée, demandée ; à peine demandée, obtenue ! Et vous êtes décidé à la posséder ?

OLIVIER.

Ne discutez pas tant de précipitation, sa pauvreté, nos courtes relations, ma brusque demande et son brusque consentement ; mais dites avec moi que j'aime Aliéna, dites avec elle qu'elle m'aime, convenez avec nous deux que nous pouvons nous unir ; et ce sera pour votre bien. Car la maison de mon père, les revenus du vieux sire Roland, je veux tout vous céder, et vivre et mourir ici berger.

Entre ROSALINDE.

ORLANDO.

Vous avez mon assentiment. Que votre noce soit pour demain : j'y convierai le noble duc et tous ses courtisans charmés. Allez presser Aliéna ; car, voyez-vous, voici ma Rosalinde.

ROSALINDE, à Olivier.

Dieu vous garde, frère !

OLIVIER.

Et vous, charmante sœur !

ROSALINDE.

O mon cher Orlando, que cela m'afflige de te voir perdre ton cœur en écharpe !

ORLANDO.

Ce n'est que mon bras.

ROSALINDE.

J'ai cru que ton cœur avait été blessé par les griffes d'une lionne.

ORLANDO.

Il est blessé, mais par les yeux d'une femme.

ROSALINDE.

Votre frère vous a-t-il dit comme j'ai joué l'évanouissement, quand il m'a montré votre mouchoir ?

ORLANDO.

Oui, et des prodiges plus grands encore que celui-là.

ROSALINDE.

Oh ! je sais où vous voulez en venir... Oui, c'est vrai ; il ne s'est jamais rien vu de si brusque, hormis le choc de deux béliers et la fanfaronnade hyperbolique de César : *Je suis renu, j'ai vu, j'ai vaincu*. Car votre frère et ma sœur se sont pas plus tôt rencontrés, qu'ils se sont considérés ; pas plus tôt considérés, qu'ils se sont aimés ; pas plus tôt aimés, qu'ils ont soupiré ; ils n'ont pas plus tôt soupiré, qu'ils s'en sont demandé la raison ; ils n'ont pas plus tôt su la raison, qu'ils ont cherché le remède, et ainsi de degré en degré ils ont fait une échelle à mariage qu'ils devront gravi incontinent, sous peine d'être incontinents avant le mariage. Ils sont dans la fureur même de l'amour, et il faut qu'ils en viennent aux prises : des massues ne les sépareraient pas !

ORLANDO.

Ils seront mariés demain, et j'inviterai le duc à la nocce. Mais, ah ! que c'est chose amère de ne voir le bonheur qu'

par les yeux d'autrui ! Demain, plus je verrai mon frère heureux de posséder ce qu'il désire, plus j'aurai le cœur accablé.

ROSALINDE.

Allons donc ! est-ce que je ne peux pas demain vous tenir lieu de Rosalinde ?

ORLANDO.

Je ne puis plus vivre d'imagination.

ROSALINDE.

Eh bien, je ne veux plus vous fatiguer de phrases creuses. Sachez donc de moi (car maintenant je parle sérieusement) que je vous sais homme de grand mérite... Je ne dis pas ça pour vous donner une haute opinion de mon savoir en vous prouvant que je sais qui vous êtes. Si j'ambitionne votre estime, c'est dans une humble mesure, afin de vous inspirer juste assez de confiance pour vous rendre le courage sans surfaire ma valeur. Croyez donc, s'il vous plaît, que je puis faire d'étranges choses. J'ai été, depuis l'âge de trois ans, en rapport avec un magicien dont la science est fort profonde sans être en rien damnable. Si dans votre cœur vous aimez Rosalinde aussi ardemment que votre attitude le proclame, vous l'épouserez quand votre frère épousera Aliéna. Je sais à quelles extrémités la fortune l'a réduite : et il ne m'est pas impossible, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, de l'évoquer demain devant vos yeux sous sa forme humaine et sans aucun danger.

ORLANDO.

Parlez-vous sérieusement ?

ROSALINDE.

Oui, sur ma vie, que j'aime chèrement, bien que j'avoue être magicien. Ainsi parez-vous de vos plus beaux atours, conviez vos amis ; car, si vous voulez être marié demain, vous le serez, et à Rosalinde, pour peu que vous le désiriez.

Entrent SILVIUS et PHÉBÉ.

ROSALINDE.

Tenez, voici mon amoureuse et son amoureux.

PHÉBÉ.

— Jeune homme, vous m'avez fait une grande incivilité,  
— en montrant la lettre que je vous avais écrite.

ROSALINDE.

— Cela m'est bien égal. Je m'étudie — à paraître dédaigneux et incivil envers vous. — Vous avez là à votre suite un fidèle berger; — tournez les yeux sur lui, aimez-le : il vous adore.

PHÉBÉ, à Silvius.

— Bon berger, dites à ce jouvenceau ce que c'est qu'aimer.

SILVIUS.

— C'est être tout soupirs et tout larmes ; — et ainsi suis-je pour Phébé.

PHÉBÉ.

Et moi pour Ganimède.

ORLANDO.

— Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi pour pas une femme.

SILVIUS.

— C'est être tout fidélité et dévouement ; — et ainsi suis-je pour Phébé.

PHÉBÉ.

Et moi pour Ganimède.

ORLANDO.

— Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi pour pas une femme.

SILVIUS.

— C'est être tout extase, — tout passion et tout désir, — tout adoration, respect et sacrifice, — tout humilité, tout patience et impatience, — tout pureté, tout résignation, tout obéissance, — et ainsi suis-je pour Phébé.

PHÉBÉ.

— Et ainsi suis-je pour Ganimède.

ORLANDO.

— Et ainsi suis-je pour Rosalinde.

ROSALINDE.

— Et ainsi suis-je pour pas une femme.

PHÉBÉ, à Rosalinde.

— Si c'est ainsi, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

SILVIUS, à Phébé.

— Si c'est ainsi, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

ORLANDO.

— Si c'est ainsi, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

ROSALINDE.

— A qui dites-vous : pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

ORLANDO.

— A celle qui n'est pas ici et qui ne m'entend pas. —

ROSALINDE.

Assez, je vous prie ! On dirait des loups d'Irlande hurlant à la lune.

A Silvius.

Je vous servirai, si je puis.

A Phébé.

Je vous aimerais, si je pouvais... Demain, venez tous me trouver.

A Phébé.

Je me marierai avec vous, si jamais je me marie avec une femme, et je me marierai demain.

A Orlando.

Je vous satisferai, si jamais je satisfais un homme, et vous serez marié demain.

A Silvius.

Je vous contenterai, si ce qui vous plaît peut vous contenter, et vous serez marié demain.

A Orlando.

Si vous aimez Rosalinde, soyez exact.

A Silvius.

Si vous aimez Phébé, soyez exact... Aussi vrai que je n'aime pas une femme, je serai exact. Sur ce, au revoir! je vous ai laissé mes ordres.

SILVIUS.

— Je ne manquerai pas au rendez-vous, si je vis.

PHÉBÉ.

Ni moi.

ORLANDO.

Ni moi.

Ils sortent.

## SCÈNE XXI.

[Sous la feuillée.]

Entrent PIERRE DE TOUCHE et AUDREY.

PIERRE DE TOUCHE.

Demain est le joyeux jour, Audrey ; demain nous serons mariés.

AUDREY.

Je le désire de tout mon cœur, et j'espère que ce n'est

pas un désir déshonnéte de désirer être une femme établie...  
Voici venir deux pages du duc banni.

Entrent DEUX PAGES.

PREMIER PAGE, à Pierre de Touche.

Heureuse rencontre, mon honnête gentilhomme !

PIERRE DE TOUCHÉ.

Oui, ma foi, heureuse rencontre!... Allons, asseyez-vous,  
asseyez-vous, et vite une chanson !

DEUXIÈME PAGE.

Nous sommes à vos ordres, asseyez-vous au milieu.

Pierre de Touche s'assied entre les deux pages.

PREMIER PAGE, au deuxième.

Exécuterons-nous la chose rondement, sans tousser ni  
cracher ni dire que nous sommes enroués, préludes obligés  
d'un vilaine voix ?

DEUXIÈME PAGE.

Oui, oui, et tous deux sur le même ton, comme deux  
bohémiennes sur un cheval.

CHANSON.

Il était un amant et sa mie,  
Hey ! ho ! hey nonino !  
Qui traversèrent le champ de blé vert,  
Au printemps, au joli temps nuptial  
Où les oiseaux chantent, hey ding ! ding ! ding !  
Tendres amants aiment le printemps.

Entre les rangées de seigle,  
Hey ! ho ! hey nonino !  
Les jolis campagnards se couchèrent  
Au printemps, au joli temps nuptial, etc.

Sur l'heure ils commencèrent la chanson,  
Hey ! ho ! hey nonino !

Comme quoi la vie n'est qu'une fleur,  
Au printemps, etc.

Profitez donc du temps présent,  
Hey! ho! hey nonino!  
Car l'amour se couronne de primeurs,  
Au printemps, etc.

## PIERRE DE TOUCHE.

En vérité, mes jeunes gentilshommes, quoique les paroles ne signifient pas grand'chose, le chant a été fort peu harmonieux.

## PREMIER PAGE.

Vous vous trompez, messire ; nous avons observé la mesure, nous n'avons pas perdu nos temps.

## PIERRE DE TOUCHE.

Ma foi, si ; je déclare que c'est temps perdu d'écouter une si sottie chanson. Dieu soit avec vous, et Dieu veuille amender vos voix!... Allons, Audrey.

Ils sortent.

## SCÈNE XXII.

[La chaumière des princesses décorée comme pour une fête.]

Entrent le VIEUX DUC, AMIENS, JACQUES, ORLANDO, OLIVIER  
et CELIA.

## LE VIEUX DUC.

— Crois-tu, Orlando, que ce garçon — puisse faire tout ce qu'il a promis?

## ORLANDO.

— Tantôt je le crois, tantôt je ne le crois plus, — comme ceux qui craignent et qui espèrent en dépit de leur crainte.



Entrent ROSALINDE, SILVIUS, ET PHÉBÉ.

ROSALINDE.

— Encore un peu de patience , que nous résumions nos conventions !

Au duc.

— Vous dites que, si j'amène ici votre Rosalinde, — vous l'accorderez à Orlando que voici ?

LE VIEUX DUC.

— Oui, dussé-je donner des royaumes avec elle !

ROSALINDE, à Orlando.

— Et vous dites, vous, que vous l'accepterez, dès que je la présenterai ?

ORLANDO.

— Oui, fussé-je roi de tous les royaumes !

ROSALINDE, à Phébé.

— Vous dites que vous m'épouserez, si je veux bien ?

PHÉBÉ.

— Oui, dussé-je mourir une heure après !

ROSALINDE, montrant Silvius.

— Mais, si vous refusez de m'épouser, — vous vous donnerez à ce très-fidèle berger ?

PHÉBÉ.

— Tel est notre marché.

ROSALINDE, à Silvius.

— Vous dites que vous épouserez Phébé, si elle veut bien ?

SILVIUS.

— Fallût-il, en l'épousant, épouser la mort !

ROSALINDE.

— J'ai promis d'arranger tout cela.

Montrant Orlando au duc.

— O duc, tenez votre promesse de lui donner votre fille.

MONTANT LE TOUT À OCELANO.

— Et vous, Océlando, votre promesse d'accepter sa fille...  
 — Fiez-vous, tenez votre promesse de m'épouser. — ou, sur  
 votre refus, d'agréer ce Berger... — Silvius, tenez votre  
 promesse de l'épouser. — si elle me refuse !... Et sur ce, je  
 pars — afin de résoudre tous ces doutes.

Rosalinde et Océla restent.

LE VIEUX DUC.

— Il me semble retrouver dans ce jeune pâtre — quel-  
 ques traits vivants de ma fille.

OSLANO.

— Monseigneur, la première fois que je l'ai aperçu, —  
 j'ai cru voir un frère de votre fille. — Mais, mon bon sei-  
 gneur, ce garçon est né dans les bois, — il a été initié aux  
 rites secrets — de certaines sciences désespérées par son oncle  
 — qui s'est déclaré être un grand magicien — caché dans le  
 cercle de cette forêt. —

ENTRÉE PIERRE DE TOUCHER ET AIDREY.

IAOUCIS.

Il faut qu'il y ait un autre déluge en l'air, pour que tous  
 les couples viennent ainsi dans l'archo ! Voici une paire  
 d'animaux étranges que, dans toutes les langues, on appelle  
 des fous.

PIERRE DE TOUCHER.

Salut et compliments à tous !

IAOUCIS, en écar.

Mon bon seigneur, recevez-le bien. C'est ce gentilhomme  
 au cerveau haché que j'ai si souvent rencontré dans la  
 forêt : il a été homme de cour, assure-t-il.

PIERRE DE TOUCHER.

Si quelqu'un en doute, qu'il me soumette à l'examen.  
 J'ai dansé un pas, j'ai cajolé une dame, j'ai été politique  
 avec mon ami, caressant avec mon ennemi, j'ai ruiné trois

tailleurs, j'ai eu quatre querelles et j'ai failli en vider une sur le terrain.

JACQUES.

Et comment s'est-elle terminée?

PIERRE DE TOUCHE.

Eh bien, nous nous sommes rencontrés et nous avons reconnu que la querelle était sur la limite du septième grief.

JACQUES.

Qu'est-ce donc que le septième grief?... Mon bon seigneur, prenez en gré ce compagnon.

LE VIEUX DUC.

Il m'est fort agréable.

PIERRE DE TOUCHE.

Dieu vous en récompense, monsieur ! Puissiez-vous être aussi agréable pour moi !... J'accours ici, monsieur, au milieu de ces couples rustiques, pour jurer et me parjurer, pour resserrer par le mariage les liens que rompt la passion...

Montraît Audrey.

Une pauvre pucelle, monsieur ! une créature mal fagotée, monsieur, mais qui est à moi. Un pauvre caprice à moi, monsieur, de prendre ce dont nul n'a voulu. La riche honnêteté se loge comme l'avare, monsieur, dans une mesure, ainsi que votre perle dans votre sale huitre.

LE VIEUX DUC.

Sur ma foi, il a le verbe vif et sententieux.

PIERRE DE TOUCHE.

Autant que peuvent l'être des traits de fou, monsieur, et autres fadaïses !

JACQUES.

Mais revenez au septième grief... Comment avez-vous reconnu que la querelle était sur la limite du septième grief?

## PIERRE DE TOUCHÉ.

C'est-à-dire un démenti sept fois rétorqué... Tenez-vous plus gracieusement, André?... Voici comment, monsieur. Je désapprouvais la coupe de la barbe de certain courtisan. Il me fit dire que, si je déclarais que sa barbe n'était pas bien taillée, il était d'avis qu'elle l'était. Ceci s'appelle *la réplique courtoise*... Que si je lui faisais dire encore qu'elle n'était pas bien taillée, il me faisait dire qu'il la coupait pour plaire à lui-même. Ceci s'appelle *le sarcasme modéré*. Que si j'insistais de nouveau, il contestait mon jugement. Ceci s'appelle *la répartie grossière*... Que si j'insistais de nouveau, il me répondait que je ne disais pas la vérité. Ça s'appelle *la riposte railleuse*... Que si j'insistais de nouveau, il me déclarait que j'en avais menti. Ceci s'appelle *la contradiction querelleuse*. Et ainsi de suite jusqu'au *démenti conditionnel* et au *démenti direct* (30).

## JACQUES.

Et combien de fois avez-vous dit que sa barbe n'était pas bien taillée?

## PIERRE DE TOUCHÉ.

Je n'osai pas aller plus loin que *le démenti conditionnel*. Il n'osa pas me donner *le démenti direct*. Sur ce, nous mesurâmes nos épées et nous nous séparâmes.

## JACQUES.

Pourriez-vous à présent nommer par ordre les degrés du démenti?

## PIERRE DE TOUCHÉ.

Oh ! monsieur, nous nous querellons d'après l'imprimé il y a un livre pour ça comme il y a des livres pour les bonnes manières. Je vais vous nommer les degrés. Premier degré, la Réplique courtoise ; second, le Sarcasme modeste ; troisième, la Répartie grossière ; quatrième, la Riposte vaillante ; cinquième, la Contradiction querelleuse ; sixième, Démenti à condition ; septième, le Démenti direct. Vo

pouvez les éluder tous, excepté le démenti direct ; et encore vous pouvez éluder celui-là par un *Si*. J'ai vu le cas où sept juges n'avaient pu arranger une querelle ; mais, les adversaires se rencontrant, l'un d'eux eut toutbonnement l'idée d'un *Si*, comme par exemple : *Si vous avez dit ceci, j'ai dit cela*, et alors ils seserrèrent la main et jurèrent d'être frères. Votre *Si* est l'unique juge de paix ; il y a une grande vertu dans le *Si*.

JACQUES, au duc.

N'est-ce pas là un rare gaillard, monseigneur ? Il est aussi bon en tout, et pourtant ce n'est qu'un fou.

LE DUC.

Sa folie n'est qu'un dada à l'abri duquel il lance ses traits d'esprit.

Entrent L'HYMEN, conduisant ROSALINDE, vêtue en femme, et CÉLIA.  
Musique solennelle.

L'HYMEN, chantant.

Il y a joie au ciel  
Quand tous sur la terre s'accordent  
Et se mettent en harmonie.  
Bon duc, reçois ta fille.  
Du ciel l'hymen l'a ramenée,  
Oni, ramenée ici,  
Afin que tu donnes sa main à celui  
Dont elle a le cœur dans son sein.

ROSALINDE, au duc.

— A vous je me donne, car je suis à vous.

A Orlando.

— A vous je me donne, car je suis à vous.

LE VIEUX DUC.

— Si cette vision ne me trompe, vous êtes ma fille.

ORLANDO.

— Si cette vision ne me trompe, vous êtes ma Rosalinde.

## PHÉBÉ.

— Si cette vision, si cette forme ne me trompe, — adieu, adieu mon amour !

ROSALINDE, au duc.

— Je veux ne pas avoir de père, si ce n'est vous.

A Orlando.

— Je ne veux pas avoir de mari, si ce n'est vous.

A Phébé.

— Je veux n'épouser jamais une femme, si ce n'est vous.

## L'HYMEN.

Silence! Oh ! j'interdis la confusion !  
C'est moi qui dois faire la conclusion  
De ces événements étranges.  
Ces huit fiancés doivent se donner la main  
Et s'unir par les liens de l'hymen,  
Si la vérité est vraie.

A Orlando et à Rosalinde.

Vous, vous êtes inséparables.

A Olivier et à Célia.

Vous, vous êtes le cœur dans le cœur.

Montrant Silvius à Phébé.

Vous, cédez à son amour,  
Ou prenez une femme pour époux.

A Pierre de Touche et à Audrey.

Vous, vous êtes voués l'un à l'autre,  
Comme l'hiver au mauvais temps.  
Tandis que nous chanterons un épithalame,  
Bassasiez-vous de questions,  
Afin que la raison calme votre surprise  
En vous expliquant notre réunion et ce dénouement.

## CHANT.

De la grande Junon la noce est la couronne ;  
O lien sacré de la table et du lit !  
C'est l'hymen qui peuple toute cité.  
Que l'auguste mariage soit donc honoré.

Honneur, honneur et gloire  
A l'hymen, dieu de toute cité !

LE VIEUX DUC.

— O ma chère nièce, sois la bienvenue près de moi, —  
aussi bien venue qu'une autre fille !

PHÉBÉ, à Silvius.

— Je ne veux pas reprendre ma parole : désormais tu es à  
moi. — Ta fidélité fixe sur toi mon amour.

Entre JACQUES DES BOIS.

JACQUES DES BOIS.

— Accordez-moi audience pour un mot ou deux ; — je  
suis le second fils du vieux sire Roland, — et voici les nou-  
velles que j'apporte à cette belle assemblée. — Le duc Frédé-  
ric, apprenant que chaque jour — des personnages de  
haute distinction se retiraient dans cette forêt, — avait levé  
des forces considérables et s'était mis — à leur tête, dans  
le but de surprendre — son frère ici et de le passer au fil  
de l'épée. — A peine était-il arrivé à la lisière de ce bois  
sauvage, — qu'ayant rencontré un vieux religieux — et  
causé quelques instants avec lui, il renonça — à son entre-  
prise et au monde, — léguant sa couronne à son frère  
banni, — et restituant toutes leurs terres à ceux — qui  
l'avaient suivi dans l'exil. Sur la vérité de ce récit — j'en-  
gage ma vie.

LE VIEUX DUC.

Sois le bienvenu, jeune homme. — Tu offres à tes frères  
un beau présent de noces : — à l'un ses terres confis-  
quées, à l'autre — un vaste domaine, un puissant duché. —  
D'abord achevons dans cette forêt la mission — que nous  
y avons si bien commencée et soutenue. — Ensuite chacun  
de ces élus — qui ont enduré avec nous les jours et les  
nuits d'épreuve — aura part à la prospérité qui nous est

## PRÉLUDE.

— Si cette vision, si cette forme ne me trompe, — alors, adieu mon amour !

ROSALINDE, au ded.

— Je veux ne pas avoir de père, si ce n'est vous.

A Orlando.

— Je ne veux pas avoir de mari, si ce n'est vous.

A Phébé.

— Je veux n'épouser jamais une femme, si ce n'est vous.

## L'HYMEN.

Silence ! Oh ! j'interdis la confusion !  
C'est moi qui dois faire la conclusion  
De ces événements étranges.  
Ces huit fiancés doivent se donner la main  
Et s'unir par les liens de l'hymen,  
Si la vérité est vraie.

A Orlando et à Rosalinde.

Vous, vous êtes inséparables.

A Olivier et à Célia.

Vous, vous êtes le cœur dans le cœur.

Montrant Silvius à Phébé.

Vous, cédez à son amour,

Où prenez une femme pour époux.

A Pierre de Touche et à Audrey.

Vous, vous êtes voués l'un à l'autre,

Comme l'hiver au mauvais temps.

Tandis que nous chanterons un épithalame,

Rassasiez-vous de questions,

Afin que la raison calme votre surprise

En vous expliquant notre réunion et ce dénouement.

## CHANT.

De la grande Junon la noce est la couronne :  
O lien sacré de la table et du lit !  
C'est l'hymen qui peuple toute cité.  
Que l'auguste mariage soit donc honoré.



Honneur; honneur et gloire  
A l'hymen, dieu de toute cité !

LE VIEUX DUC.

— O ma chère nièce, sois la bienvenue près de moi, —  
aussi bien venue qu'une autre fille !

PHÉBÉ, à Silvius.

— Je ne veux pas reprendre ma parole : désormais tu es à  
moi. — Ta fidélité fixe sur toi mon amour.

Entre JACQUES DES BOIS.

JACQUES DES BOIS.

— Accordez-moi audience pour un mot ou deux ; — je  
suis le second fils du vieux sire Roland, — et voici les nou-  
velles que j'apporte à cette belle assemblée. — Le duc Fré-  
déric, apprenant que chaque jour — des personnages de  
haute distinction se retiraient dans cette forêt, — avait levé  
des forces considérables et s'était mis — à leur tête, dans  
le but de surprendre — son frère ici et de le passer au fil  
de l'épée. — A peine était-il arrivé à la lisière de ce bois  
sauvage, — qu'ayant rencontré un vieux religieux — et  
causé quelques instants avec lui, il renonça — à son entre-  
prise et au monde, — léguant sa couronne à son frère  
banni, — et restituant toutes leurs terres à ceux — qui  
l'avaient suivi dans l'exil. Sur la vérité de ce récit — j'en-  
gage ma vie.

LE VIEUX DUC.

Sois le bienvenu, jeune homme. — Tu offres à tes frères  
un beau présent de noces : — à l'un ses terres confis-  
quées, à l'autre — un vaste domaine, un puissant duché. —  
D'abord achevons dans cette forêt la mission — que nous  
y avons si bien commencée et soutenue. — Ensuite chacun  
de ces élus — qui ont enduré avec nous les jours et les  
nuits d'épreuve — aura part à la prospérité qui nous est



# NOTES

303

LES DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE,

**E** MARCHAND DE VENISE, ET COMME IL VOUS PLAIRA.



(1) Les *Deux Gentilshommes de Vérone* ont été publiés pour la première fois sept ans après la mort de Shakespeare, dans le grand in-folio de 1623. La division absurde adoptée par les éditeurs place cette pièce, qui fut évidemment une des premières compositions du maître, immédiatement après la *Tempête*, qui fut certainement une des dernières. La date à laquelle les *Deux Gentilshommes* ont été représentés n'a pu être fixée par aucun document précis. Malone, après avoir délibérément assigné cette date à l'année 1595, s'est rétracté et l'a reportée à l'année 1591. Quelques paroles dites par un personnage sur les pères de famille « qui envoient leurs fils à la guerre ou à la découverte des îles » lointaines » lui ont paru faire allusion à l'expédition des volontaires protestants qui, en 1591, sous la conduite de lord Essex, allèrent grossir l'armée d'Henri IV, en même temps qu'aux nombreux voyages d'exploration entrepris à la même époque par Raleigh, Cavendish et d'autres. — Cette conjecture repose, on

le voit, sur des données bien vagues. — Sans désigner une positive, comme l'a fait un peu légèrement Malone, la critique, selon moi, affirmer que cette comédie est, par sa composition et par l'ordre d'idées qu'elle soulève, contemporaine poèmes et des *Sonnets* de Shakespeare. Nul doute qu'elle n'ait improvisée dans cette première période où le poète s'essayait core. La brusquerie du dénouement trahit dans l'esprit de l'auteur une certaine fatigue que n'eût jamais ressentie son génie une sûr de lui-même. — J'ai déjà dit à l'Introduction que Shakespeare s'était inspiré, pour certaines scènes de sa comédie, d'un roman pastoral, la *Diane* de Montemayor. La *Diane* n'a été traduite en anglais qu'en 1598. Il est donc infiniment probable que Shakespeare n'a pas connu directement par l'œuvre espagnole cet épisode des amours de don Félix et de Félicisme qui lui a fourni plusieurs incidents. Mais cet épisode avait fait le sujet d'une comédie représentée en 1584, à Greenwich, devant la reine Elizabeth, sous ce titre : *The historie of Felix and Philomena*, et vraisemblablement par cette comédie, aujourd'hui perdue, Shakespeare a été initié à l'idée qu'il a plus tard mise en œuvre.

Les *Deux Gentilshommes de Vérone* ont été remaniés pour la scène de Drury Lane par un M. Victor, en 1763.

(2) La même comparaison se retrouve deux fois dans les *Sonnets* de Shakespeare :

Canker vice the sweetest buds doth love,  
And thou present'st a pure unstained prime.

« Le ver du mal aime les plus suaves boutons, — et tu lui présentes un printemps pur et sans tache. »

*Sonnet* LXXXIX (édit. française), 70 (édit. anglais).

The loathsome canker lives in the sweetest bud.  
All men make faults.

*Sonnet* XXXII, 35.

« Le ver répugnant vit dans le plus suave bouton ; — tous les hommes font des fautes. »

(3) Voir la Note 23 du quatrième volume.

(4) Ce reproche d'aveuglement que Valentin reçoit ici de son page à cause de son admiration pour la brune Silvia, Shakespeare se l'adresse à lui-même à propos de son engouement pour la brune héroïne de ses *Sonnets*. Diligence dit à Valentin : « *If you love her, you cannot see her, because LOVE is BLIND*. Si vous l'aimez, vous ne pouvez pas la voir, parce que *l'amour est aveugle*. » Le poète a développé la même pensée dans ces vers :

Thou BLIND fool, LOVE, what dost thou to mine eyes,  
That they behold, and see not what they see ?  
They know what beauty is, see where it lies,  
Yet what the best is, take the worst to be.

« O toi, *aveugle* fou, *amour*, que fais-tu à mes yeux — pour qu'ils regardent ainsi sans voir ce qu'ils voient ? — Ils savent ce qu'est la beauté, ils voient où elle se trouve : — pourtant ils prennent pour parfait ce qu'il y a de pire. »

*Sonnet xv, 137.*

Ce qui rend ce rapprochement plus frappant, c'est que la bien-aimée de Valentin est accusée de se farder comme la bien-aimée du poète : « *Her beauty is painted*, sa beauté est peinte, prétend le page en parlant de Silvia. » — « Mon mauvais génie, dit Shakespeare de sa maîtresse, est une femme fardée. »

My worsen spirit a woman, colour'd ill.

*Sonnet xxix, 144.*

J'ai déjà noté, au sixième volume, certains traits de ressemblance entre Rosaline et la coquette qui fit tant souffrir Shakespeare. Les mêmes traits se retrouvent dans la figure de Silvia. Le jeune Shakespeare semble avoir suivi l'exemple du jeune Raphaël : il a fait poser sa maîtresse pour ses premiers portraits de femme. Silvia, dans les *Deux Gentilshommes de Vérone*, Rosaline, dans *Peines d'amour perdues*, Béatrice, dans *Beaucoup de bruit pour rien*, Rosalinde, dans *Comme il vous plaira*, rappellent à des degrés différents le type provoquant et gracieux que l'amour révéla au poète.

(5) Le raisonnement spécieux par lequel Protée essaie ici d'at-

ténuer sa faute, le poète le fait dans un de ses *Sonnets* pour excuser la double trahison de son ami et de sa maîtresse :

If I lose thee, my loss is my love's gain,  
And, losing her, my friend has found that loss ;  
Both find each other, and I lose both twain,  
And both for my sake lay on me this cross.

« Si je te perds, ma perte fait le gain de ma bien-aimée, — et si je perds, c'est mon ami qui recouvre l'égarée ; — si je vous perds tous deux, tous deux vous vous recouvrez, — et c'est encore pour moi que vous me faites porter cette croix. »

*Sonnet XXXV, 41.*

J'insiste expressément sur ces similitudes qu'aucun commentateur n'a remarquées jusqu'ici et qui prouvent la parenté, longtemps méconnue, entre l'œuvre lyrique et l'œuvre dramatique de notre poète.

(6) The table herein all my thoughts  
Are visibly charactered.

Julia compare ici la mémoire de sa confidente à un carnet elle écrit toutes ses pensées. La même comparaison se retrouve exprimée en termes presque identiques dans un des *Sonnets* Shakespeare. Le poète, s'adressant à son mystérieux ami, dit :

Thy tables are within my brain  
Full character'd with lasting memory.

« Tu as pour tablettes mon cerveau — où sont inscrits partout de remarquables souvenirs. »

*Sonnet LXXIX, 122.*

(7) L'idée exprimée brièvement ici a été développée par le poète dans deux sonnets :

If the dull substance of my flesh were thought,  
Injurious distance should not stop my way ;  
For then, despite of space, I would be brought  
From limits far remote where thou stay.

« Si la pensée était l'essence de mon être grossier, — la substance injurieuse n'arrêterait pas ma marche, — car alors, en dépit de l'espace, je me transporterais — des limites les plus reculées au lieu où tu résides. »

*Sonnet LX, 44.*

... My thoughts (from far where I abide)  
Intend a zealous pilgrimage to thee.

« Mes pensées loin du lieu où je suis — entreprennent un fervent pèlerinage vers toi. »

*Sonnet LVI, 27.*

(8) Variante :

Thou away, the very birds are mute.  
En ton absence, les oiseaux mêmes sont muets.

*Sonnet LXII, 97.*

(9) « C'est une vérité incontestable que la mère seule est sûre de la légitimité de l'enfant. Lance suppose que, si son interlocuteur savait lire, il aurait lu quelque part cette maxime bien connue. » STEEVENS.

(10) Le troisième brigand invoque ici le joyeux frère Tuck que la ballade anglaise donne pour confesseur au chevaleresque bandit Robin Hood. « Nous vivrons et mourrons ensemble, dit un personnage dans l'*Édouard I<sup>er</sup>* de Peele (1598), comme Robin Hood, *Frère Tuck* et la pucelle Marianne. »

(11) Même idée en d'autres termes :

... Love knows, it is a greater grief  
To hear love's wrong than hate's known injury.

L'amitié sait que c'est une plus grande douleur — de subir l'outrage de l'amitié que l'injure prévue de la haine.

*Sonnet XXXIII, 40.*

(12) Variante :

« Ton remords n'est pas un remède à ma douleur, tous tes re-

grets ne réparent pas ma perte. — Le chagrin de l'offenseur n'apporte qu'un faible soulagement — à celui qui porte la lourde croix de l'offense. — Ah! mais ces larmes sont des perles que ton cœur répand, — et cette richesse-là est la rançon de tous tes torts. »

*Sonnet XXXI, 34.*

(13) C'est dans la dernière année du seizième siècle que le *Marchand de Venise* a été imprimé pour la première fois et publié en deux éditions différentes, l'une portant le nom d'un imprimeur, J. Roberts, l'autre le nom d'un libraire, Thomas Heyes. Le titre prolixe de cette seconde édition a été reproduit en tête de notre traduction <sup>1</sup>. — Dès le mois de juillet 1598, l'imprimeur avait fait enregistrer son droit au *Stationer's Hall*, ainsi que l'atteste l'extrait suivant :

22 juillet 1598.

James Roberts.

Un livre du *Marchand  
de Venise*, autrement appelé le  
*Juif de Venise*. Pourvu qu'il  
ne soit pas imprimé par ledit James  
Roberts ou aucun autre,  
sans une licence obtenue préalablement  
du très-honorable Lord Cham-  
bellan.

Cette restriction, qui faisait dépendre l'impression de l'ouvrage de l'autorisation du lord Chambellan, a donné à croire que le

<sup>1</sup> Le lecteur a remarqué et admiré, comme moi, les charmants titres elzeviriens que la typographie Moulin a, dans cette édition même, placés en tête des principales pièces de Shakespeare. Ces titres, par la forme des caractères et par la coupe des lignes, donnent une idée parfaitement exacte des titres des éditions originales qui ont été tout exprès calqués au *British Museum*. La maison Pagnerre, fidèle à ses nobles traditions, n'a rien négligé pour que ce monument, élevé par des Français à la plus grande gloire de l'Angleterre, fût digne à la fois et de la France et de Shakespeare.



pièce n'avait pas encore été jouée à l'époque de l'enregistrement, et que l'intendant du théâtre de la reine voulait réserver à la cour la primeur de la comédie nouvelle. Ce qui tendrait à confirmer cette conjecture, c'est que le *Marchand de Venise* est la dernière des pièces de Shakespeare mentionnées dans le catalogue que Francis Meres publia à la fin de 1598. Le *Marchand de Venise* aurait donc été représenté primitivement par les comédiens du lord Chambellan dans l'intervalle qui sépare le mois de juillet du mois de décembre de cette année.

Ce qui toutefois diminue la solidité de cette hypothèse savamment conçue par les commentateurs modernes, c'est que, parmi les pièces représentées en 1594 au théâtre de Newington par les troupes réunies du lord Amiral et du lord Chambellan, les livres du chef de troupe Henslowe citent, à la date du 25 août, une *Comédie Vénitienne* (*Venesyan Comedy*) qui, s'il faut en croire Malone, pourrait bien être le *Marchand de Venise*.

J'ai déjà indiqué à l'Introduction les sources légendaires auxquelles Shakespeare a puisé les éléments de l'intrigue principale de son merveilleux chef-d'œuvre. Le lecteur connaît déjà, par l'analyse que j'en ai donnée, la ballade de *Gernutus*, et tout à l'heure il va pouvoir lire à l'Appendice la nouvelle du *Pecorone* que le poète semble avoir plus spécialement consultée. L'anecdote racontée par les *Gesta Romanorum* se retrouve développée dans la nouvelle italienne : je me dispenserai donc de la traduire ici. Mais je ne puis m'empêcher de citer le conte oriental que l'enseigne Thomas Munroe, du premier bataillon de Cypayes, découvrit au siècle dernier dans un manuscrit persan. En voici la traduction :

« On rapporte que, dans une ville de Syrie, un pauvre musulman vivait dans le voisinage d'un riche juif. Un jour il alla trouver le juif et lui dit : « Prête-moi cent dinars, que je puisse établir un commerce, et je te donnerai une part dans les bénéfices. » Ce musulman avait une femme fort belle. Le juif l'avait vue et s'était épris d'elle ; trouvant là une heureuse occasion, il dit : « Je ne ferai pas cela, mais je te prêterai cent dinars, à cette condition que dans six mois tu me les rendras. Mais remets-moi un

billet qui me donne le droit, si tu excèdes d'un seul jour le terme convenu, de couper une livre de chair dans la partie de ton corps que je choisirai. » Le juif pensait que, par ce moyen peut-être, il pourrait posséder la femme du musulman. Le musulman était consterné et dit : « Pareille chose serait-elle possible ? » Mais, comme sa détresse était extrême, il prit l'argent : la condition requise, fit le billet et partit pour un voyage.

» Dans ce voyage il fit de grands bénéfices, et chaque jour il disait à lui-même : « A Dieu ne plaise que je laisse passer le jour de l'échéance et que le juif attire malheur sur moi ! » En conséquence il confia cent dinars d'or aux mains d'une personne de confiance et l'envoya dans son pays pour les remettre au juif. Mais les gens de sa maison, étant sans argent, les dépensèrent pour se maintenir.

» Quand le musulman revint de son voyage, le juif réclama le paiement de son argent et sa livre de chair. Le musulman dit : « Je t'ai envoyé ton argent, il y a longtemps. » Le juif dit : « Ton argent ne m'est pas parvenu. » Quand ce fait fut, après examen reconnu pour vrai, le juif mena le musulman devant le cadi et exposa toute l'affaire.

» Le cadi dit au musulman : « Ou rembourse le juif ou donne lui la livre de chair. » Le musulman, ne consentant pas à cela dit : « Allons à un autre cadi. » Ils allèrent trouver un autre cadi qui prononça la même sentence. Le musulman consulta un ingénieur ami qui lui dit : « Présente-toi devant le cadi d'Emèse et ton affaire s'arrangera à ta satisfaction. » Alors le musulman alla trouver le juif et lui dit : « Je m'en remets au jugement du cadi d'Emèse. » Le juif dit : « Et moi aussi. »

» Ils partirent alors pour la ville d'Emèse. Quand ils furent devant le tribunal, le juif dit : « O monseigneur le juge, cet homme m'a emprunté cent dinars, sous la garantie d'une livre de sa propre chair : ordonne qu'il me livre mon argent et sa chair. Il se trouva que le cadi était l'ami du père du musulman, et pour cette raison il dit au juif : « Tu dis vrai, c'est là la teneur du billet. » Et il ordonna qu'on apportât un couteau bien affilé. Le musulman, en entendant cela, resta muet. Le couteau apporté le cadi se tourna vers le juif et dit : « Lève-toi et coupe sur se

corps une livre de chair ; mais de telle sorte qu'il n'y en ait pas un grain en plus ou en moins : si tu en coupes plus ou moins qu'une livre, j'ordonnerai que tu sois mis à mort. » Le juif dit : « Je ne puis ; j'abandonne l'affaire, et je pars. » Le cadi dit : « Tu ne le peux pas. » Il dit : « O juge, je le tiens quitte. » Le juge dit : « Cela ne se peut. Ou coupe-lui une livre de chair ou paie-lui les frais de son voyage. » Les dépenses du voyage furent fixées à deux cents dinars. Le juif paya les deux cents dinars et partit. »

Shakespeare, qui a suivi assez fidèlement la fable indiquée par l'auteur du *Pecorone*, a été obligé néanmoins de modifier la condition étrange mise par le romancier italien au mariage de la dame de Belmont. On se figure difficilement cette Portia « qui n'est inférieure en rien à la Portia de Brutus, » permettant au premier venu de partager son lit, comme le fait sa devancière, l'héroïne trop galante de Ser Giovanni Fiorentino. Aussi Shakespeare a-t-il substitué à cette convention le pacte en vertu duquel Portia doit appartenir à l'heureux prétendant qui choisira entre trois coffrets le coffret désigné par un testament sacré. Une légende des *Gesta Romanorum* a donné à notre auteur l'idée du contrat bizarre et charmant qui fait ici le nœud de l'intrigue secondaire. Cette légende, écrite en bas latin, raconte qu'il y avait une fois un roi d'Apulie dont la fille voulut épouser le fils de l'empereur de Rome, Anselme. La princesse fut amenée devant le César légendaire qui lui dit : *Puella, propter amorem filii mei nulla adversa sustinuisti. Tamen si digna fueris ut uxor ejus sis cito probabo.* » Autrement dit : « Jeune fille, tu as soutenu de nombreuses adversités pour l'amour de mon fils. Pourtant j'éprouverai sur-le-champ si tu es digne d'être son épouse. » *Et fecit fieri tria vasa.* Le premier de ces trois vases était d'or pur et plein d'os de morts, et portait cette inscription :

Qui me elegerit, in me inveniet quod meruit.

Le second était d'argent et plein de terre, et portait cette inscription :

Qui me elegerit, in me inveniet quod natura appetit.

Le troisième était de plomb et plein de pierres précieuses et portait cette inscription :

Qui me elegerit, in me inveniet quod deus disposuit.

L'empereur Anselme déclara qu'il n'accorderait son fils à la fille du roi d'Apulie que si elle choisissait entre ces trois vases celui dont le contenu avait le plus de valeur. Il va sans dire que la princesse désigna le coffret de plomb. Sur quoi, l'empereur lui dit : *Bona puella, bene elegisti; ideo filium meum habebis*. Et c'est ainsi que le fils de l'empereur de Rome épousa la fille du roi d'Apulie. — Cette fable naïve a été révélée à Shakespeare par une traduction qu'en avait publiée l'imprimeur Winkyn de Worde, sous le règne de Henri VI.

Le *Marchand de Venise* a été altéré pour le théâtre de *Lincoln's Inn*, en 1701, par un certain lord Lansdowne. Je ne mentionne que pour la flétrir cette profanation qui travestit Shylock en personnage comique. L'œuvre du maître, restituée enfin à la scène dans sa pureté première, est aujourd'hui la plus populaire peut-être de toutes les comédies de Shakespeare.

(14) Le nom de *Shylock* est dérivé, prétend-on, du nom asiatique *Scialac* que portait un maronite du mont Liban, contemporain de Shakespeare. Une hypothèse différente en fait une contraction du mot italien *Scialacquo* (prodigue). Il est certain en tout cas que ce nom n'était pas nouveau parmi les membres de la tribu, ainsi que le prouve un almanach contenant les prophéties du juif *Caleb Shilock* pour l'an de grâce 1607 : « Qu'il soit connu de toutes gens que, dans l'an 1607, le monde sera en grand danger, car un savant juif, nommé CALEB SHILOCK, écrit que, dans ladite année, le soleil sera couvert par le dragon dans la matinée, de cinq heures à neuf heures, et apparaîtra comme du feu, etc. » Cet almanach, daté de 1607, était la réimpression d'une première édition, parue bien avant la fin du seizième siècle, et par conséquent antérieure au *Marchand de Venise*.

(15) Au lieu de : le lord Écossais, l'édition de 1623 dit : l'au-

*tre seigneur*. Le sarcasme contre la politique de l'Écosse, alliée à la France contre l'Angleterre, a été retranché du texte original, évidemment après l'accession de Jacques I<sup>er</sup> et par déférence pour le fils de Marie Stuart.

(16) Au lieu de : *je prie Dieu*, le texte de 1623 dit : *je souhaite*. Altération exigée par le statut de Jacques I<sup>er</sup>, qui prohibait sur la scène l'invocation à Dieu. On voit, par ces minutieuses variations du texte, que la censure des Stuarts était plus tyrannique même que la censure des Tudors.

(17) Au lieu de : *entre Lancelot Gobbo*, l'édition primitive dit : *entre le Clown seul*. Lancelot est désigné par le nom de *Clown* à toutes ses entrées et sorties.

(18) La chiromancie, dont Lancelot paraît être un adepte fervent, place *la ligne de vie* au bas du pouce entre le *mont de Vénus* et *la ligne naturelle moyenne*.

(19) Le chroniqueur Stowe indique ainsi l'origine de cette singulière appellation, *Lundi noir* : « Le quatrième jour d'avril 1360, au lendemain de Pâques, le roi Édouard campa avec son armée devant la Cité de Paris par un si grand froid, que beaucoup d'hommes moururent gelés sur leurs chevaux. Voilà pourquoi le lundi de Pâques a été surnommé le Lundi noir. »

(20) La pièce d'or à l'effigie de l'Ange était une monnaie courante au temps d'Élisabeth : elle s'appelait *Angel* et était aussi ancienne que la monarchie saxonne. L'antiquaire Verstegan prétend que le mot *English*, qui désigne la race anglaise, est une contraction du mot *Angel-like*, semblable à un ange. Cette étymologie prétendue expliquerait pourquoi les premiers princes d'Angleterre avaient fait sculpter la figure d'un ange sur leur plus belle monnaie.

(21) Ce vers :

Donc prends ce qui t'est dû, prends ta liyre de chair,

omis dans l'édition in-quarto, a été rendu au texte par l'édition de 1623.

(22) Dix parrains de plus, c'est-à-dire les douze jurés qui, d'après la coutume anglaise, décidaient par leur verdict toute condamnation à mort. Shakespeare prête ici à la république de Venise les formes de la procédure britannique.

(23) Lancelot imite ici le son de la trompe par lequel les courriers de la poste signalaient leur approche au temps de Shakespeare.

(24) La première édition connue de *Comme il vous plaira* est celle de 1623. Cette pièce occupe le neuvième rang dans la série des *Comédies* et y prend place entre le *Marchand de Venise* et la *Sauvage apprivoisée*, de la page 163 à la page 185. — Elle avait dû être originairement publiée du vivant de Shakespeare en même temps que *Beaucoup de bruit pour rien* et *Henri V*, mais la publication en fut suspendue pour des raisons ignorées, ainsi que le prouve l'inscription suivante placée au commencement du second volume des enregistrements au *Stationers' Hall* :

« 4 août (sans indication d'année).

» <i>Comme il vous plaira</i> , un livre	} à suspendre. »
» <i>Henri Cinq</i> , un livre	
» La comédie de <i>Beaucoup de bruit pour rien</i>	

La prohibition, levée pour *Henri V* et *Beaucoup de bruit pour rien* dès l'année 1600, ne paraît pas l'avoir été pour *Comme il vous plaira* avant l'année 1623.

L'époque à laquelle *Comme il vous plaira* a été représenté pour la première fois, ne peut être fixée qu'approximativement. Cette comédie n'est pas mentionnée par Meres dans le catalogue des pièces de Shakespeare connues en 1598, et en outre elle cite un vers du poème de Marlowe, *Héro et Léandre*, qui ne fut publié que dans le cours de la même année. L'extrait des registres du *Stationers' Hall*, antérieur évidemment à la fin de l'année

1600, prouve, d'autre part, qu'elle avait été livrée au public avant cette époque. C'est donc en 1599 ou au plus tard au commencement de l'année 1600, qu'a dû avoir lieu la première représentation de cette ravissante pastorale.

Une tradition, devenue fameuse, attribuée à Shakespeare la création du rôle d'Adam dans *Comme il vous plaira*. Le récit sur lequel repose cette tradition a été recueilli sous le règne de Charles II de la bouche même du dernier frère survivant de Shakespeare, et voici en quels termes le chroniqueur Oldys l'a résumé : « Un des plus jeunes frères de Shakespeare qui vécut jusqu'à un âge avancé, après la restauration du roi Charles II, Gilbert avait conservé l'habitude de fréquenter les théâtres. Les principaux acteurs de l'époque, tout en lui témoignant la plus grande déférence, tâchaient de le faire parler sur le compte de son frère et lui demandaient avec une vive curiosité des détails, spécialement sur le jeu dramatique de William. Mais déjà Gilbert était tellement cassé par les années et avait la mémoire tellement affaiblie par les infirmités, qu'il ne pouvait qu'éclaircir faiblement les questions qui lui étaient soumises. Tout ce qu'on put obtenir de lui était l'idée vague, indécise et presque oblitérée, qu'une fois il avait vu son frère Will jouer, dans une de ses comédies, le rôle d'un vieillard décrépit : il portait la barbe longue et paraissait si faible, si accablé, si incapable de marcher, qu'il fallait qu'une autre personne le portât jusqu'à une table à laquelle il s'asseyait parmi de nombreux convives, dont un chantait une chanson. » On reconnaît à cette description l'entrée d'Adam à la scène x.

*Comme il vous plaira* a donné lieu à de nombreuses imitations. La seule qui mérite de rester célèbre est une charmante variation que M<sup>me</sup> George Sand a fait jouer, en 1856, sur la scène du Théâtre-Français.

(25) Shakespeare donne ici l'autorité de la poésie à une croyance populaire, d'après laquelle la tête du crapaud était censée renfermer une pierre précieuse, douée de prodigieuses vertus. Cette croyance était d'ailleurs confirmée par plus d'un savant livre. « Il est hors de doute, écrivait en 1569 le naturaliste Edward

Fenton, qu'il y a dans la tête des vieux et gros crapauds une pierre appelée Borax ou Stelon. Elle se trouve le plus communément dans la tête du crapaud mâle, a le pouvoir d'empêcher l'empoisonnement et est un spécifique souverain contre l'affection de la pierre. » — *Merveilles secrètes de la nature, in-quarto.*

26 « Il y a beaucoup de grâce dans cette petite rue Rosalinde : elle critique son amoureux, dans l'espoir d'être contredite, et quand Celia confirme ses accusations avec une complaisance malicieuse, elle se contredit elle-même plutôt que de laisser son favori sans déception. » JOHNSON.

27. Quelque chose doit aimer aime à promettre vue.

Ce vers, cité ici par la bergère Phébé, est emprunté à un poëte de Marlowe, publié en 1598, *Hero et Léandre*. L'invocation « père ensereli » est un touchant souvenir adressé par l'auteur de *Comme il vous plaira* à l'auteur de *Faust*, ce jeune poëte avant l'âge, dont j'ai raconté ailleurs la fin tragique. <sup>1</sup>

28 « On a élevé dans Cheapside un tabernacle en marbre gris extraordinairement sculpté, sous lequel est une statue de Dieu en albâtre. Dont les seins nus laissent jaillir de l'eau, amenée de la Tamise. » *Stowe's Survey of London, 1599.*

29 « Ceci est une épigramme à l'adresse des biographes qui racontent la vie des philosophes de l'antiquité tels que Diogène Laërce, Philostrata, Eulapius, etc., rapportaient comme exemples de la plus haute sagesse les paroles et les actions plus insignifiantes. » WARBURTON. — Un livre appelé *les Dits et les paroles des Philosophes*, avait été publié par Caxton 1477. Il fut traduit du français en anglais par lord Rivers. c'est sans doute par cette version que Shakespeare a eu connaissance de ces pauvretés philosophiques. » STEEVENS.

[30] « Le livre auquel il est fait ici allusion est un traité d'

<sup>1</sup> Le *Faust anglais*, chez Michel Lévy. In-18, 1858.



certain Vincentio Saviolo, intitulé : *De l'honneur et des querelles honorables*, in-quarto imprimé par Wolf en 1594. La première partie de ce traité a pour titre : *Discours fort nécessaire à tous les gentilshommes qui ont souci de leur honneur, touchant la façon de donner et de recevoir le démenti, d'où s'ensuivent le duel et le combat sous diverses formes et maints autres inconvénients, faute d'avoir la vraie science de l'honneur et la vraie intelligence des termes qui sont ici expliqués.* — Les titres des divers chapitres sont comme il suit : — I. *Quelle est la raison pour laquelle la Partie à laquelle est donné le Démenti, doit devenir l'Agresseur et de la Nature des Démentis.* — II. *De la Méthode et de la Diversité des Démentis.* — III. *Des Démentis certains* [ou directs]. — IV. *Des Démentis conditionnels.* — V. *Du Démenti en général.* — VI. *Du Démenti en particulier.* — VII. *Des Démentis puerils.* — VIII. *Conclusion touchant la manière d'extorquer ou de rétorquer le Démenti* [ou la contradiction querelleuse]. — Au chapitre *des Démentis conditionnels*, l'auteur, parlant de la particule *Si*, dit : « Les démentis conditionnels sont ceux qui sont donnés conditionnellement, par exemple, par un homme disant ou écrivant ces mots : *Si tu as dit que j'ai fait affront à milord, tu en as menti ; Si tu le dis à l'avenir, tu en auras menti.* Ces sortes de démentis donnent souvent lieu à de vives discussions verbales qui ne peuvent aboutir à aucune conclusion décisive. » Saviolo entend par là que deux adversaires ne peuvent parvenir à se couper la gorge tant qu'un *Si* les sépare. Voilà pourquoi Shakespeare fait dire à Pierre de Touche : « J'ai vu le cas où sept juges n'avaient pu arranger une querelle ; les adversaires se rencontrant, l'un d'eux eut tout bonnement l'idée d'un *Si*, comme par exemple : *si vous avez dit ceci, j'ai dit cela* ; et alors ils se serrèrent la main et jurèrent d'être frères. Votre *si* est l'unique juge de paix ; il y a une grande vertu dans le *si*. » Caranza était un autre de ces auteurs qui faisaient autorité en matière de duel. Fleicher le ridiculise avec esprit au dernier acte de son *Pèlerinage d'amour.* » — **WARBURTON.**

FIN DES NOTES.



# APPENDICE.



## LA DIANE DE GEORGE DE MONTEMAYOR

Traduite d'espagnol en français, par N. COUS.

1578.

---

### RÉCIT DE FÉLISMÈNE.

[*Première partie, livre second.*]

Sachez que, comme j'étais en la maison de ma mère-grand', âgée déjà presque de dix-sept ans, un gentilhomme devint amoureux de moi, qui ne demeurait pas si loin de notre maison que, d'une terrasse qui était en la sienne, on ne pût bien voir dans un jardin où l'été je soulais aller passer le temps après souper. De là donc ce malgracieux Félix <sup>1</sup> ayant vu l'infortunée Félistène <sup>2</sup> (qui est le nom de la pauvrete qui vous conte ses désaventures), il s'énamoura de moi ou feignit être énamouré. Félix employa plusieurs jours à me faire entendre sa peine, et, comme ni pour ses

<sup>1</sup> Protée dans *les Deux Gentilshommes de Vérone*.

<sup>2</sup> Julia.

démonstrations et passages, ni pour musiques et tours qui souventes fois se faisaient devant ma porte, je ne me trais aucunement connaître qu'il fût épris de mon amour. Il délibéra de m'écrire. Et parlant à une mienne servante et l'ayant gagnée avec plusieurs présents, lui donna une lettre pour me faire tenir. Quant aux préambules que cette Lucette<sup>1</sup> (ainsi s'appelait-elle) me fit avant que me la donner, les serments qu'elle me jura, les cauteleuses paroles qu'elle me dit afin que je ne me fâchasse, ce fut chose merveilleuse. Mais pour tout cela, je ne laissai de lui ruer par les yeux, disant :

— Si je ne me considérais qui je suis et ce qu'on pourrait dire, je t'assure que je marquerais si bien cette face est si dépourvue de honte, qu'elle serait reconnue en toutes les autres. Mais pour la première fois c'est assez, garde-toi de la seconde.

Il me semble que je vois maintenant comme cette tresse de Rosette se sut si bien taire, dissimulant ce qu'elle sentait de mon courroux. Car vous l'eussiez vue, ô gentilles nymphes, feindre un petit ris, disant :

— Jésus ! madame, je ne vous l'ai donnée que pour nous en moquer ensemble, et Dieu fasse, si jamais mention fut de vous donner ennui, que j'en reçoive le plus grand que jamais fille de mère endura.

Et reprenant ma lettre, s'ôta de ma présence. Et ce passé, semblait qu'Amour allait excitant en moi un désir de voir la lettre, mais la honte me détournait de l'aller recevoir à ma servante. Et ainsi je passai tout ce jour jusqu'à la nuit en grande variété de pensement. Et quand Rosette entra pour me déshabiller, me voulant aller coucher, Dieu sait si j'eusse désiré qu'elle m'eût représenté cette lettre, mais jamais ne m'en voulut parler, ni m'y faire pens

<sup>1</sup> Lucetti.

Et moi, pour voir si, lui allant au-devant, ou la mettant en chemin, je pourrais profiter de quelque chose, je lui dis ainsi :

— Rosette, si le seigneur Félix, sans être plus avisé, se met encore en avant de m'écrire ?

Elle me répondit tout froidement : — Madame, ce sont choses que l'amour apporte avec soi, je vous supplie très-humblement me pardonner ; car si j'eusse pensé vous devoir en cela ennuyer, je me fusse plutôt arraché les yeux.

Dieu sait en quel état je demeurai de cette réponse, toutefois je dissimulai, et me laissa toute cette nuit accompagnée de mon désir. Et arrivant le matin, la prudente Rosette entra en ma chambre pour me donner mes vêtements et laissa tomber après elle cette lettre en terre. Et comme je la vois, je lui dis : — Qu'est-ce que cela qui est tombé ? Montre-moi, que je le voie. — Ce n'est rien, madame, dit-elle. — Ça, ça, montre-moi, lui dis-je sans me fâcher, ou dis-moi que c'est. — Jésus ! madame, pourquoi le voulez-vous voir ? C'est la lettre d'hier. — Non, non, dis-je. Ce n'est pas cela : montre-moi que je voie si tu ne me mens point.

Je n'avais pas encore achevé ce mot, qu'elle me la mit entre les mains, disant : — Dieu me fasse mal si c'est autre chose !

Et encore que je la connusse fort bien, si dis-je : — Assurément que ce n'est point elle, car je la connais : il n'y a point de faute que c'est de quelqu'un de tes amoureux ; je la veux lire, pour voir les folies qu'il t'écrit.

Et l'ouvrant, je vis ce qu'elle disait... Ayant vu cette lettre de dom Félix, je commençai à lui vouloir bien, et pour mon grand mal le commençai-je. Et incontinent demandant pardon à Rosette de tout ce je lui avais dit, et lui recommandant le secret de mes amours, je retournai à lire une autre fois cette lettre, m'arrêtant à chaque mot un peu : puis prenant encre et papier, lui répondis... Je lui envoyai

cette lettre, ce que je ne devais faire, car elle fut depuis l'occasion de tout mon mal. Quelques jours se passèrent en demandes et réponses. Les tournois vinrent à se renouveler, les musiques de nuit n'avaient point de cesse, et ainsi passa un an entier.

Mon malheur voulut qu'au temps où nos amours étaient plus enflammées, son père en fut averti ; et celui qui lui en fit lui sut si bien agrandir l'affaire que, craignant qu'il se mariât avec moi, l'envoya à la cour de la grande princesse d'Espagne, la jeune Césarine, disant qu'il n'était honnête qu'un gentilhomme jeune et de si noble race perdît sa jeunesse en la maison de son père, où on ne pouvait apprendre que des vices dont l'oisiveté est maîtresse. Il partit si ennuyé, et sa tristesse l'empêcha de me pouvoir faire entendre son projet. Mais quand j'en fus avertie, je demeurai en telle inquiétude que peut imaginer celle qui s'est autrefois vue autant surprise d'amour que lors, à mon grand malheur, je l'étais. Étant donc acheminée jusques au milieu de mon infortune et parmi les angoisses que l'absence de dom Félix me faisait sentir, et m'étant avis qu'aussitôt qu'il se trouverait dans cette cour, tant à cause des autres dames de si grande qualité et beauté qu'à raison de l'absence, je ne serais plus en danger d'être oubliée, je résolus de m'aventurer à faire ce que jamais femme ne pensa, qui fut me vêtir en habit d'homme et m'en aller à la cour pour voir celui en la vue duquel était toute mon espérance.

Et à ce faire ne défailloit l'industrie, parce qu'avec l'aide d'une mienne grande amie qui m'acheta les vêtements que je lui voulus commander et un cheval pour me porter, sortis de mon pays et ensemble de ma bonne renommée ainsi m'en allai droit à la cour. Je demeurai vingt jours à attendre, au bout desquels je m'en allai en une maison plus éloignée de toute conversation que je pusse trouver, et n'osais m'enquérir de lui à mon hôte, de crainte que l'

casion de ma venue ne fût découverte. En cette confusion, je passai tout ce jour jusqu'à la nuit, chacune heure de laquelle me semblait un an. Et étant un peu plus de minuit, l'hôte m'appela à la porte de ma chambre, me dit que si je voulais avoir le plaisir d'une musique qui se faisait en la rue, je me levasse incontinent, et me misse à la fenêtre : ce que je fis aussitôt. Et me tenant coite, ayant mis la tête dehors, j'ouïs un page de dom Félix qui avait nom Fabio, disant à des autres qui allaient avec lui : *Or, messieurs, il est temps, maintenant que la dame est en la galerie sur le jardin, prenant la fraîcheur de la nuit.* Et n'eut pas plutôt dit cela, qu'ils commencèrent à sonner trois cornets et une saquebute <sup>1</sup> avec si grande harmonie qu'il semblait que ce fût une musique céleste... Après qu'ils eurent chanté, j'ouïs toucher une lyre et une harpe, avec la voix du mien dom Félix.

Nul ne pourrait imaginer le grand contentement que je reçus de l'ouïr, car il me sembla l'ouïr en cet heureux temps de nos amours. Mais aussitôt que cette imagination vint à se changer en vérité, voyant que la musique se faisait à une autre et non à moi, Dieu sait si je n'eusse pas aimé mieux endurer la mort, et avec une angoisse qui me rongea l'âme, je demandai à mon hôte s'il savait point à qui se faisait cette musique. Il me répondit qu'il ne pouvait penser à qui c'était, parce qu'en ce quartier demeuraient plusieurs dames et bien excellentes. Et voyant qu'il ne me rendait raison de ce que je demandais, je m'en retournai ouïr dom Félix, lequel en cet instant commençait au son d'une harpe à chanter ce sonnet :

Un temps fut que l'amour mes tristes ans perdait  
En espoirs vains, menteurs et par trop inutiles,

<sup>1</sup> *Saquebute*, espèce de trompette qu'on allonge ou raccourcit à volonté, ressemblant au trombone.

Et la fortune eut par mes larmes défilées  
Des exemples au monde étranges démontrés.

Mais le temps, découvrant ce qui m'obscurcissait,  
En mes pas a laissé des marques si utiles  
Que plus on ne verra rancunes futiles,  
Ni qu'on se paigne en vain de ce qui l'abusait.

Celle que j'ai aimée autant que je devais,  
Au fil de ses amours a connaître m'apprendit  
Ce que jusqu'à présent a été connu mon âme,

Et je prie hautement nuit et jour mille fois :  
Ne voyez-vous, amants, ce qui sage vous rend ?  
C'est amour, et fortune, et le temps et madame.

La musique prit fin dès l'aube du jour : je m'efforçai de voir le mien, dom Félix, mais l'obscurité de la nuit s'en empêcha. Et voyant qu'ils s'en étaient allés, je m'en retournai coucher, pleurant mon malheur. Et étant heure de lever, je sortis de la maison et m'en allai droit au palais de la princesse, où il me sembla que je pourrais mieux voir que je desirais tant, proposant de là en avant me faire appeler Valentin si on me demandait mon nom. Étant donc allé avec à la porte du grand palais, je vis venir dom Félix, bien accompagné de serviteurs tous richement vêtus d'une livrée de drap couleur céleste, à bandes de velours orange. Le mien dom Félix portait des chausses de velours bleu ouvragées, et bouffantes de toile d'or turquise ; le pourpoint était de satin blanc déchiqueté et couvert de cannetille d'or et un collet de velours de même couleur et broderie, et un petit manteau de velours noir brodé d'or et doublé de soie violet écarlate. Le poignard, la dague et la ceinture d'or, bonnet fort bien troussé avec le cordon semé d'étoiles d'or et au milieu de chacune un gros diamant : les plumes étaient d'azur, orangees et blanches, et tous ses vêtements se voyaient



semés de gros boutons de perles : et portait en son col une très-riche chaîne d'or avec les chaînes faites d'une nouvelle façon. Il était monté sur un beau cheval rouge enharnaché d'un riche harnais de couleur bleue et garni de belle broderies d'or et d'argent.

Et comme dom Félix arrivant au château se fut mis à pied et monta par un escalier qui allait à la chambre de la princesse, je m'approchai du lieu où étaient ses serviteurs, et voyant entr'eux Fabio, lequel auparavant j'avais vu, je le tirai à part, lui disant :

— Monsieur, qui est ce chevalier qui vient de descendre ici de cheval ? Car il m'est avis qu'il ressemble merveilleusement à un autre que j'ai vu bien loin d'ici.

Fabio me répondit : — Êtes-vous si nouveau dans cette cour que ne connaissez dom Félix, vu que ne sache chevalier en icelle si connu que lui ?

— Je ne doute point de cela, lui dis-je, mais hier fut le premier jour que j'arrivai en cette cour.

— Il n'y a donc de quoi vous reprendre, dit incontinent Fabio. Partant sachez que ce chevalier s'appelle dom Félix du pays de Vandalie et demeure en cette cour pour quelques siennes affaires et de son père. Vous devez entendre qu'il est ici serviteur d'une dame appelée Célia<sup>1</sup>. Et pour cela il porte la livrée d'azur qui est couleur du ciel, et le blanc et orangé qui sont les couleurs de la même dame.

Quand j'ouïs ceci vous pouvez penser quelle je devins ; toutefois dissimulant le mieux qu'il me fut possible, je lui répondis :

— A la vérité, cette dame lui est fort redevable, puisque ne se contentant pas de porter ses couleurs, il veut encore porter son nom propre pour livrée. Mais est-elle belle ?

— Oui pour certain, dit Fabio, combien qu'en notre

<sup>1</sup> Silvia.

de rien servi. Lequel incontinent me donna  
mon nom, et de quel pays. A quoi je finis  
d'expliquer que l'Italie était mon pays, mon nom Valerio  
et que je ne demeurais avec personne.

— Ainsi donc, dit-il, à ce compte  
je suis d'un pays, et encore pourrions-nous être  
de son pays, si vous voulez, parce que dom Félix  
m'a commandé de lui chercher un page. Et pour  
l'entretien de le servir, arrrivez. Ni le boire, ni le  
payer par jour ne vous manqueront point.

— A la vérité, lui répondis-je, je n'ai  
rien à donner à personne; mais puisque la fortune  
me met dans un temps où je n'ai rien à faire, il  
me semble que le meilleur serait de demeurer  
ici, pour ce qu'il doit être à mon avis gentilhomme  
et ami de ses serviteurs qu'autre de cette  
maison.

Finalemment Fabio en parla à son maître  
et qu'il sortait et il commanda que je m'en  
allasse dans son logis. Je m'y en allai; et il me reçut  
me faisant le meilleur traitement du monde.  
dom Félix commença à me porter une attention  
qu'il me découvrit toutes ses amours  
et avait été fort bien traité de sa dame au

jusqu'à ce que les affaires, pour lesquelles il était à la cour, fussent achevées. — Et n'y a point de doute, me disait le même Félix, que je le commençai seulement à cette intention qu'elle dit ; mais maintenant Dieu sait s'il y a chose en ce monde que j'aime davantage.

Vous pouvez penser, ô belles nymphes, ce que je sentis oyant ceci, mais avec toute la dissimulation qui m'était possible, je lui répondis : — Il vaudrait beaucoup mieux, monsieur, que la dame se plaignit de vous à juste cause et qu'il fût ainsi comme elle dit : car si cette autre que vous serviez auparavant n'avait mérité que vous la missiez en oubli, vous lui faites un très-grand tort.

Dom Félix me répondit : — L'amour que maintenant je porte à ma Célia, ne me permet de le penser ainsi ; mais au contraire, il m'est avis que je me fis grand tort moi-même, mettant mes premières amours en autre endroit qu'en elle.

— De ces deux torts, lui répondis-je, je sais bien lequel est le pire... Il me semble que votre pensée ne se devrait diviser en cette seconde passion, puisqu'elle est tant obligée à la première.

Dom Félix me répondit en soupirant, et me donnant de la main sur l'épaule :

— O Valerio, que tu es plein de discrétion et quel bon conseil me donnes-tu, si je le pouvais prendre ! Allons-nous-en dîner. Car incontinent après je veux que tu portes une mienne lettre à madame Célia, et, la voyant, tu connaîtras si elle mérite que, pour penser à elle, on oublie tout autre péhement.

Après que nous eûmes dîné, dom Félix m'appela, et me faisant grand cas de l'obligation que je lui avais pour m'avoir fait part de son mal et mis le remède entre mes mains, me pria que je lui portasse une lettre qu'il avait écrite. Et prenant la lettre et m'informant de ce qu'il y avait à faire, m'en allai à la maison de Célia, rêvant au triste état auquel mes

amours m'avaient réduite, puisqu'il fallait que moi-même me fisse la guerre, étant contrainte d'intercéder pour chose qui était si contraire à mon contentement. Et arrivant au logis de Célia, et trouvant un sien page à la porte, je lui demandai si je pourrais parler à sa maîtresse. Et le page m'ayant demandé qui j'étais, le dit à Célia, lui louant grandement ma beauté et disposition, et lui disant que dom Félix m'avait nouvellement pris en sa maison. Célia lui dit :

— Puisque dom Félix découvre ainsi tôt ses cogitations à un homme nouveau, il faut qu'il y ait quelque raison pour ce faire. Dis-lui qu'il entre et que nous sachions ce qu'il demande.

J'entrai incontinent au lieu où était la principale ennemie de mon bien, et avec la révérence due je lui baisai les mains et lui mis en icelles la lettre de dom Félix. Célia la prit et jeta les yeux sur moi, de façon que je sentis l'altération que ma vue lui avait causée, parce qu'elle demeura si hors de soi qu'elle ne me répondit pour lors un seul mot. Mais un peu après se retournant vers moi, me dit :

— Quelle aventure t'a amené en cette cour? Qui a fait dom Félix si heureux que de t'avoir pour serviteur?

— Madame, lui répondis-je, il ne peut être que l'aventure qui m'a amené en cette cour ne soit beaucoup meilleure que je n'eusse jamais pensé, puisqu'elle a été cause que je visse si grande perfection et beauté, comme est celle que je vois devant mes yeux. Et si auparavant j'avais compassion des soupirs de dom Félix, mon maître, maintenant que j'ai vu la cause de son mal, la pitié que j'avais de lui s'est du tout convertie en envie. Mais s'il est ainsi, madame, que mon arrivée vous soit agréable, je vous supplie que votre réponse le soit semblablement.

— Il n'y a chose, me répondit Célia, que je ne veuille faire pour toi, encore que j'étais bien déterminée de n'aimer jamais un qui en a laissé une autre pour moi. Car c'est une

grande discrétion à une personne de pouvoir faire profit des accidents d'autrui pour s'en prévaloir aux siens.

Et sur ce je lui répondis : — Ne croyez pas, madame, qu'il y puisse avoir chose en ce monde pour laquelle dom Félix, mon maître, vous oublie jamais. Et s'il a oublié une autre dame à votre occasion, ne vous en émerveillez, car votre beauté est telle, et celle de l'autre si petite qu'il n'y a de quoi estimer que, pour l'avoir oubliée pour vous, il vous puisse oublier pour une autre.

— Comment! dit Célia, as-tu connu Felismène, celle à qui ton maître était serviteur en son pays?

— Oui, madame, répondis-je, je l'ai connue, combien que non tant qu'il eût été nécessaire pour empêcher si grande infortune. Elle était voisine de la maison de mon père. Mais considéré votre grande beauté accompagnée de tant de bonne grâce et discrétion, il n'y a raison d'accuser dom Félix pour avoir mis en oubli ses premières amours.

A cela me répondit Célia joyeusement : — Tu as bientôt appris de ton maître à savoir te moquer.

— A vous savoir bien dire, lui répondis-je, voudrais-je pouvoir apprendre : car où il y a si grande raison de dire ce qui se dit, il n'y peut intervenir moquerie.

Célia commença à me prier que je lui disse à bon escient que c'était de Felismène.

A quoi je répondis : — Quant à sa beauté, il y en a aucuns qui l'estiment fort belle, mais jamais ne me sembla telle, parce qu'il y a longtemps qu'elle a faite de la principale partie qui est plus requise pour l'être.

— Quelle partie est-ce? demanda Célia.

— C'est, lui dis-je, le contentement, parce que où il n'est point, il n'est possible qu'il y ait beauté accomplie.

— Tu as la plus grande raison du monde, dit-elle, mais j'ai vu quelques dames auxquelles il sied si bien d'être tristes, et à autres d'être ennuyées, que c'est une chose

étrange : de façon que l'ennui et la tristesse les font plus belles qu'elles ne sont.

Là-dessus je lui répondis : — En vérité bien est malheureuse la beauté qui a pour gouverneur l'ennui ou la tristesse. Quant à moi, je me connais bien peu en telles choses, mais quant à celles qui ont besoin d'industrie pour paraître belles, je ne les tiens pour telles, et n'y a raison de les mettre au rang de celles qui le sont.

— Tu as grande raison, dit Célia, et me semble bien à ta discrétion qu'il n'y aura chose en quoi tu ne l'aies.

— Il me coûte bien cher, lui répondis-je, de l'avoir en tant de choses. Mais je vous supplie, madame, faire réponse à la lettre que vous ai apportée, afin que dom Félix, mon maître, l'ait aussi de recevoir ce contentement par mes mains.

— J'en suis contente, me dit Célia. Mais avant je veux que tu me dises ce que c'est de Félicisme en matière de discrétion : est-elle fort bien avisée ?

Je lui répondis lors : — Jamais femme ne fut plus avisée, car il y a longtemps que plusieurs infortunes l'avisent, mais jamais elle ne s'avise ; que si elle s'avisait aussi bien comme elle est avisée, elle ne serait avisée à être si contraire à soi-même.

— Tu parles si discrètement en toutes choses, qu'il n'y en a point, dit Célia, que je fisse plus volontiers que de t'ouïr continuellement.

— Au contraire, madame, mes paroles ne sont pas viande pour un si subtil entendement comme le vôtre.

— Je sais bien qu'il n'y aura chose que tu n'entendes, répondit Célia ; mais afin que tu n'emploies aussi mal ton temps à me louer, comme ton maître à me servir, je veux lire la lettre et te dire ce que tu dois dire.

Et la dépliant, commença à la lire, et l'ayant achevée, me dit : — Dis à ton maître que celui qui sait si bien dire

ce qu'il endure, ne le doit sentir si bien comme il le dit.

Et s'approchant de moi me dit en voix un petit plus basse : — Et ce, plus pour l'amour de toi, Valério, que pour ce que je doive à aucune affection que j'aie à dom Félix, afin que tu connaisses que c'est toi qui le favorises.

Et lui baisant les mains, pour la faveur qu'elle me faisait, m'en retournai vers dom Félix avec la réponse de laquelle il ne reçut peu de plaisir. Chose qui à moi était une autre mort; et disais souventes fois en moi-même (quand par fortune je portais ou rapportais quelque message) : O infortunée que tu es, Félistène, qui, avec tes propres armes, te viens à tirer l'âme du corps, venant à accumuler des faveurs pour celui qui a fait si peu de cas des tiennes ! Et ainsi je passais ma vie en si grand tourment que, si la vue de dom Félix ne m'y eût remédié, je ne pouvais faillir de la perdre. Plus de deux mois durant, Célia me tint caché l'amour qu'elle me portait, encore que non pas tant que je ne vinsse à m'en apercevoir. Dont je ne reçus pas peu d'allégeance pour le mal qui me poursuivait avec si grande importunité, m'étant avis que ce serait cause suffisante à ce que dom Félix ne fût aimé, qu'il lui pourrait advenir comme à plusieurs qui à force de refus et de défaveur changèrent enfin d'affection. Mais il n'en prit ainsi à dom Félix, parce que, tant plus il entendait que sa dame le mettait en oubli, tant plus les angoisses et les travaux le tourmentaient en son âme.

Un jour, ainsi que j'étais suppliant Célia, avec toute l'instance qu'il m'était possible, qu'elle eût compassion d'une si triste vie que dom Félix passait à son occasion, elle avec les larmes aux yeux, accompagnées de profonds soupirs, me répondit :

— Ah ! infortunée que je suis, ô Valério, qui commence enfin à connaître combien je me trompe auprès de toi ! Je n'avais encore pu croire jusqu'à présent que les faveurs que tu me demandais avec si grande instance pour ton maître,

fussent à autre fin que pour employer le temps, que tu p  
 dais à me le demander, à jouir de ma vue. Mais mainten  
 je vois bien que tu les demandes à bon escient et, puisqu  
 as si grande envie que je le traite bien, que sans dout  
 ne m'aimes aucunement. Oh ! combien tu me paies ma  
 bonne affection que je te porte, et ce que je délaisse à ai  
 pour toi ! Je prie à Dieu que le temps un jour me veng  
 toi, puisque l'amour n'a été assez puissant à ce faire : ca  
 ne puis croire que la fortune me soit tant contraire qu'  
 ne te châtie une fois de ne l'avoir voulu connaître. Et dis à  
 maître dom Félix que, s'il a envie de me voir jamais v  
 qu'il se garde de me voir. Et toi, traître ennemi de  
 repos, ne te trouve plus devant le regard de ces miens y  
 travaillés, puisque leurs larmes n'ont eu assez de force p  
 te donner à connaître de combien tu m'es redevable.

Et ce disant, s'en alla d'auprès de moi avec si gra  
 abondance de larmes que les miennes ne furent suffisa  
 de la pouvoir retenir, parce qu'avec très-grande vitesse el  
 retira en une chambrette, et serra la porte après soi de  
 sorte que ni l'appeler ni la supplier, avec mes amoure  
 paroles, qu'il lui plût m'ouvrir et prendre de moi telle s  
 faction qu'il lui plairait, ni lui dire plusieurs autres cho  
 où je lui remontrais le peu de raison qu'elle avait eue d  
 fâcher, ne put servir de rien pour la persuader qu'elle  
 voulût ouvrir la porte. Mais seulement me dit de là-ded  
 avec une étrange furie :

— Ingrat et discourtois Valério, ne me cherche plus e  
 parle plus à moi, car il n'y a aucune satisfaction à si gra  
 discourtoisie et désamour ; et ne veux autre remède au  
 que tu m'as fait, que la seule mort, laquelle je me donn  
 avec mes propres mains en satisfaction de celle que t  
 bien méritée de moi.

Et moi, voyant ceci, je m'en vins au logis de dom l  
 avec plus grande tristesse que je ne pus pour lors dissim



Et je lui dis que je n'avais pu parler à Célia, pour certaine visitation à quoi elle était empêchée. Mais le lendemain au matin nous sûmes et fut encore su de toute la cité que cette nuit lui avait pris un évanouissement, avec lequel elle avait rendu l'esprit, qui ne donna pas peu d'étonnement à toute la cour. Aussitôt que dom Félix fut averti de sa mort, il partit et s'évanouit la même nuit de la maison, sans qu'aucun de ses serviteurs ni autre sût qu'il était devenu. Vous pouvez penser là-dessus, gracieuses nymphes, ce que je devais endurer : que plutôt à Dieu que jà je fusse morte, et qu'une si grande malencontre ne me fût point survenue ! car la fortune devait être bien lasse de celles que jusqu'alors elle m'avait envoyées. Et voyant que toute la diligence que je mettais à savoir nouvelles de dom Félix, ne servait de rien, je déterminai de me mettre en cet habillement, que vous me voyez, avec lequel il y a plus de deux ans que je le vas cherchant par plusieurs contrées, mais la fortune m'a toujours empêchée de le trouver.



## LES AVENTURES DE GIANETTO

Nouvelle extraite du *PERCORONE* de Ser Giovanni Fiorentino  
et traduite de l'italien en français par F.-V. HUGO.

Il y avait à Florence, dans la maison des Scali, un marchand qui avait nom Bindo, lequel avait été plusieurs fois aux bouches du Tanais et à Alexandrie, et avait fait les autres grands voyages entrepris généralement par les gens de com-

<sup>1</sup> Cette nouvelle, écrite dans le courant du quatorzième siècle, fut imprimée pour la première fois à Milan, en 1558. Elle n'a été traduite en anglais qu'en 1755, et n'a été connue en France qu'en 1836, par la traduction pudiquement tronquée de M. de Guénifey. La version que voici est la seule complète qui ait encore été publiée dans notre langue.

merce. Bando était assez riche et avait trois grands. Venant à mourir, il appela l'aîné et le puîné, et fit son testament en leur présence, et les laissa tous deux seuls héritiers de ce qu'il avait en monde : quant au cadet, il ne lui laissa rien. Le testament une fois fait, le fils cadet, qui avait Gianetto<sup>1</sup>, en étant informé, l'alla trouver à son lit et lui dit :

— Mon père, je m'émerveille fort de ce que vous m'avez fait : ne pas vous être souvenu de moi dans votre testament.

— Mon Gianetto, répondit le père, il n'est pas de créature au monde à qui je veuille plus de bien qu'à toi, et au moment que je me vois mourir tu restes ici, mais je veux que dès que je serai mort, tu ailles à Venise trouver ton père qui a pour nom messire Ansaldo, lequel, n'ayant pas de fils, écrit souvent de t'envoyer près de lui. Et je sais bien que tu es le plus riche marchand qui soit parmi les chrétiens. Et aussi je veux que, dès que je serai mort, tu ailles à lui lui remettre cette lettre : et si tu sais te comporter, tu deviendras un riche homme.

— Mon père, dit le fils, je suis préparé à faire ce que vous me commanderez.

Sur quoi le père lui donna sa bénédiction, et mourut après : et les fils témoignèrent la plus grande douleur, et dirent au corps tous les honneurs qui convenaient. Et après, les deux aînés mandèrent Gianetto et lui dirent :

— Frère, il est bien vrai que notre père a fait son testament et nous a institués ses légataires, et n'a fait de nous aucune mention : tu n'en es pas moins notre frère et tu peux, dès cette heure, prélever une part égale à la nôtre de l'héritage entier.

— Mes frères, répliqua Gianetto, je vous rends grâces pour votre offre, mais quant à moi, mon intention est d'

<sup>1</sup> Bassano, dans le *Mercanti di Venise*.

chercher fortune ailleurs ; j'y suis fermement décidé, jouissez donc en toute bénédiction de l'héritage qui vous est assigné.

Sur ce, ses frères, voyant sa détermination, lui donnèrent un cheval et de l'argent pour les dépenses du voyage. Gianetto prit congé d'eux et s'en alla à Venise, et arriva au comptoir de messire Ansaldo<sup>1</sup>, et lui donna la lettre que son père lui avait donnée avant de mourir. Lors messire Ansaldo, lisant cette lettre, apprit que le porteur était le fils de son très-cher Bindo, et dès qu'il l'eut lue, il l'embrassa aussitôt, disant : « Qu'il soit bienvenu, le fils que j'ai tant désiré ! » Et aussitôt il demanda des nouvelles de Bindo ; Gianetto lui répondit qu'il était mort. Sur quoi messire Ansaldo, fondant en larmes, l'embrassa, le baisa et dit : « Je suis désolé de la mort de Bindo, ayant gagné par son aide la plus grande partie de ce que j'ai ; mais si grande est l'allégresse où je suis de te voir, qu'elle mitige cette douleur. » Il le fit mener à son comptoir et ordonna à ses facteurs, à ses commis, à ses écuyers et à tous ses serviteurs, d'obéir à Gianetto et de le servir avant lui-même.

Et d'abord il lui confia la clef de son argent comptant et lui dit : « Mon fils, dépense ce que tu voudras, habille-toi et équipe-toi à ta guise, tiens table ouverte et fais-toi connaître ; c'est à toi que je laisse ce soin, et tu me seras d'autant plus cher que tu seras plus estimé de tous.

C'est pourquoi Gianetto se mit à fréquenter les gentilshommes de Venise, à donner des fêtes et des dîners, à faire des largesses, à habiller richement ses gens et à acheter de bons coursiers, et à jouter et à fréquenter les tournois, comme un homme expert en ces exercices, magnanime et courtois en toutes choses, et il se montrait honorable en chaque occasion, et toujours il rendait hommage à messire

<sup>1</sup> Antonio.

Ansaldo plus que s'il avait été cent fois son père. Et il habilement se comporter avec toutes sortes de gens quasi toute la population de Venise lui voulait du bien voyant si sage, si affable, si excessivement courtois femmes et les hommes paraissaient raffoler de lui, et sire Ansaldo ne jurait plus que par lui, tant lui plaisait sa conduite et ses manières. Il ne se donnait quasi pas un jour à Venise que ledit Gianetto n'y fût invité, tant il était vu de chaque personne.

Or, il advint que deux de ses compagnons les plus voulurent aller à Alexandrie avec deux navires chargés de leurs marchandises, comme ils étaient habitués à le faire chaque année; ils s'adressèrent donc à Gianetto et dirent :

— Tu devrais te donner le plaisir de naviguer avec nous pour voir le monde et surtout Damas et le pays d'alentour.

— En bonne foi, répondit Gianetto, j'irais bien volontiers, si mon père, messire Ansaldo, m'en donnait l'autorisation.

— Nous ferons si bien, dirent ceux-ci, qu'il te la donnera et sera content.

Et aussitôt ils allèrent à messire Ansaldo et lui dirent :

— Nous venons vous prier de vouloir bien autoriser Gianetto à venir avec nous ce printemps à Alexandrie, et de nous fournir quelque navire ou embarcation pour qu'il puisse aller voir le monde.

— J'en suis charmé, si cela lui plaît, dit messire Ansaldo.

— Messire, répondirent-ils, il en est charmé.

Messire Ansaldo fit donc aussitôt fréter pour lui un magnifique navire, et ordonna qu'il fût chargé de marchandises, garni de banderoles et d'armes en aussi grande quantité qu'il était nécessaire. Aussitôt qu'il fut préparé, messire Ansaldo commanda au patron et à tous ceux qui étaient à bord du navire, de faire tout ce que Gianetto leur com-

derait et d'avoir pour lui tous égards : « Car, dit-il, je ne l'envoie pas dans le but de spéculer, mais pour qu'il voie le monde à son aise. » Et quand Gianetto fut pour s'embarquer, Venise tout entière se pressa pour le voir, parce que depuis longtemps il n'était sorti de Venise un navire aussi beau et aussi bien équipé que celui-là. Et tout le monde était attristé de son départ. Il prit congé de messire Ansaldo et de tous ses camarades ; puis on mit à la mer, on hissa les voiles et on prit le chemin d'Alexandrie en invoquant Dieu et la bonne fortune.

Ces trois compagnons étant chacun sur un navire et naviguant ensemble depuis plusieurs jours, il advint qu'un matin, avant le jour, ledit Gianetto aperçut un golfe avec un port magnifique et demanda au patron comme se nommait ce port.

— Messire, répondit celui-ci, cet endroit appartient à une noble veuve qui a fait la ruine de bien des seigneurs.

— Comment ? dit Gianetto.

— Messire, répondit l'autre, cette dame est belle et gracieuse, mais voici sa loi : Tout voyageur qui arrive doit coucher avec elle, et, s'il réussit à la posséder, il doit la prendre pour femme et devenir seigneur du port et de tout le pays. Mais s'il ne réussit pas à la posséder, il perd tout ce qu'il a.

Gianetto réfléchit un instant, et puis dit : « Emploie tous les moyens que tu pourras pour entrer dans ce port. »

— Messire, dit le patron, prenez garde à ce que vous dites, car beaucoup de seigneurs sont entrés là qui en sont partis ruinés.

— Ne t'embarasse de rien, dit Gianetto, fais ce que je te dis.

Ainsi fut fait ; le navire vira de bord et entra dans le port si rapidement, que les compagnons des deux autres navires ne s'aperçurent de rien.

Dans la matinée, la nouvelle se répandit que ce beau vire était entré au port, si bien que tout le monde en prit avis : et immédiatement cela fut dit à la dame. Elle manda Gianetto qui, incontinent, se présenta à elle et la salua avec une grande révérence. Elle le prit par la main et lui demanda qui il était, d'où il venait, et s'il savait l'usage du port. Gianetto répondit que oui, et qu'il n'était pas venu pour une autre cause. Elle lui dit : « Soyez donc cent fois bienvenu ; » et toute la journée elle lui rendit de grands honneurs et fit inviter quantité de barons, de comtes et de chevaliers qui étaient ses vassaux, pour qu'ils tinssent compagnie à son hôte. Tous ces seigneurs furent charmés des manières de Gianetto, de ses façons aisées, affables et agréables ; chacun était ravi de lui, et tout le jour il n'y eut que danses, chansons et fêtes pour l'amour de Gianetto. Chacun se fût tenu pour satisfait de l'avoir pour seigneur.

Or, le soir étant venu, la dame le prit par la main et le mena à sa chambre et lui dit : « — L'heure me sonne de venir à mon lit. — Madame, je suis à vous, répondit Gianetto. » Et aussitôt arrivèrent deux damoiselles, l'une avec du vin, l'autre avec des confitures. « Je sais que vous devez avoir soif, dit la dame, buvez donc. » Gianetto but des confitures et but de ce vin, lequel était préparé pour faire dormir ; mais lui, qui n'en savait rien et qui le trouva très agréable, en but une demi-tasse, se déshabilla et alla se coucher. Et dès qu'il fut au lit, il s'endormit. La dame se coucha à son côté. Il ne se réveilla que le lendemain matin, après avoir passé la troisième heure. La dame se leva dès qu'il fit jour, et fit commencer à décharger le navire, qu'on trouva chargé de grandes richesses et de bonnes marchandises. Or, la troisième heure étant passée, les caméristes de la dame allèrent au lit de Gianetto, le firent lever et lui dirent

<sup>1</sup> Portia.

s'en aller à la grâce de Dieu, parce qu'il avait perdu son navire et tout ce qu'il avait : ce dont il fut tout penaud, voyant qu'il avait échoué. La dame lui fit donner un cheval et de l'argent pour ses dépenses de voyage. Il partit triste et accablé, et se dirigea vers Venise.

Quand il y fut arrivé, la honte l'empêcha de rentrer chez lui ; et il s'en alla de nuit à la maison d'un sien compagnon, qui s'écria tout émerveillé : Gianetto ici ! qu'est-ce à dire ? — Mon navire, répondit-il, a touché sur un écueil pendant la nuit et s'est brisé ; tout a été détruit ; l'équipage a été jeté de côté et d'autre ; je me suis accroché à un morceau de bois qui m'a jeté à la côte ; et ainsi je m'en suis revenu par terre, et me voici.

Gianetto resta plusieurs jours dans la maison de cet ami, lequel alla un matin visiter messire Ansaldo et le trouva fort mélancolique.

— J'ai si grand'peur, dit messire Ansaldo, que mon fils ne soit mort ou que la mer ne lui ait fait mal, que je ne saurais me trouver bien nulle part, tant est grand l'amour que je lui porte.

— Je puis vous donner de ses nouvelles, dit le jeune homme ; il a fait naufrage, tout est perdu, lui seul a échappé.

— Loué soit Dieu ! dit messire Ansaldo, s'il a échappé, je suis satisfait ; quant aux richesses qu'il a perdues, je ne m'en soucie pas. Où est-il ?

— Il est chez moi, répondit le jeune homme.

Et aussitôt messire Ansaldo se leva et voulut aller le voir. Et, dès qu'il le vit, il courut vite l'embrasser et dit :

« Mon fils, il n'est nul besoin d'être confus devant moi, car c'est chose fort ordinaire que des navires se perdent à la mer ; ainsi, mon fils, ne te tourmente pas ; puisque tu n'as point de mal, je suis content. » Et il le mena chez lui sans cesser de le consoler.

La nouvelle se répandit par toute la ville de Venise, et

un chacun était affligé du malheur qu'avait eu Gianetto. Il advint que, peu de temps après, ses compagnons voyage revinrent, tous enrichis, d'Alexandrie ; dès leur arrivée, ils s'informèrent de Gianetto, et toute l'histoire leur dite : c'est pourquoi ils coururent vite l'embrasser et dirent :

— Comment t'es-tu séparé de nous et où donc es-tu ? Nous n'avons pu avoir de tes nouvelles, bien que nous ayons rebroussé chemin toute la journée ; nous n'avons pu t'apercevoir ni savoir où tu étais allé, et nous avons eu de douleur que, pendant toute la traversée, nous n'ayons pu nous réjouir, croyant que tu étais mort.

Gianetto répondit : — Il s'est élevé, dans un bras de mer, un vent contraire, qui a chassé le navire tout droit contre un écueil qui était près de terre, de telle sorte qu'à grand péril je me suis échappé, et tout a été perdu.

Telle fut l'excuse que leur donna Gianetto pour ne découvrir sa faute. Et ils se livrèrent à la joie remerciant Dieu de l'avoir sauvé, et lui dirent : « Au printemps prochain, avec la grâce de Dieu, nous regagnerons ce que tu as perdu cette fois : en attendant, passons le temps gaiement et sans mélancolie. » Et dès lors, ils passèrent le temps joyeusement comme ils avaient coutume de faire.

Mais pourtant Gianetto ne faisait que penser aux moyens de retourner auprès de cette dame, réfléchissant et se disant à lui-même : « A coup sûr, il faut que je l'aie retrouvée, femme ou j'en mourrai ; » et rien ne pouvait le distraire. C'est pourquoi messire Ansaldo lui dit plusieurs fois : « Ne te fais pas de chagrin, car il nous reste assez de fortune pour pouvoir fort bien vivre. » Gianetto répondit : « Mon honneur, je ne serai content que quand j'aurai fait une fois ce voyage. » Aussi, voyant sa volonté bien arrêtée, messire Ansaldo n'hésita plus, au moment venu.



fournir un second navire plus richement chargé que le premier, et à mettre dans ce chargement la majeure partie de ce qu'il avait au monde ; ses compagnons, ayant fourni leurs navires de ce qui était nécessaire, mirent à la mer, firent voile et naviguèrent de conserve avec Gianetto. Après plusieurs jours de traversée, Gianetto concentra toute son attention à retrouver le port de sa dame, qui s'appelait le *Port de la dame de Belmonte*. Une nuit, étant arrivé à la bouche de ce port, lequel était dans une rade, Gianetto le reconnut aussitôt, fit virer de bord et y pénétra si vite que ses compagnons, qui étaient sur les autres navires, ne s'en aperçurent pas plus que la première fois.

La dame de Belmonte, s'étant levée le matin et ayant regardé en bas dans le port, vit flotter le pavillon de ce navire, et, l'ayant aussitôt reconnu, appela une sienne camériste et lui dit : Reconnais-tu ce pavillon ?

— Madame, répondit la camériste, il semble que c'est le navire du jeune homme qui est venu, il y a un an, et qui nous a laissé une si riche cargaison.

— Certainement, tu dis vrai, dit la dame : et, bien sûr, il faut qu'il soit enamouré de moi, car je n'ai jamais vu personne venir ici plus d'une fois.

— Jamais, dit la camériste, je n'ai vu un homme plus courtois ni plus gracieux que lui.

La dame lui dépêcha nombre de pages et d'écuyers qui le visitèrent en grand gala. Il leur fit l'accueil le plus aimable, et se rendit avec eux au château de la dame. Dès qu'elle le vit, elle l'embrassa avec joie et allégresse, et il l'embrassa avec grande révérence. Tout le jour se passa en fêtes et en réjouissances. La châtelaine fit inviter nombre de barons et de dames qui vinrent à la cour faire fête à Gianetto. Presque tous les barons lui témoignaient de la sympathie et auraient voulu l'avoir pour seigneur à cause de son affabilité et de sa courtoisie ; et presque toutes les dames étaient éna-

mourées de lui ; et voyant avec quelle mesure il conduisit la danse et quelle élégance avaient tous ses dehors, chacun imaginait qu'il était le fils de quelque grand seigneur. Voyant que l'heure de dormir était venue, la dame descendit et monta prit Gianetto par la main et lui dit : « Allons nous reposer. » Ils allèrent dans la chambre, et dès qu'ils furent assis, voici venir deux damoiselles avec le vin et les condiments. Ils burent et mangèrent, puis s'en allèrent au lit. À peine furent-ils au lit que Gianetto s'endormit, la dame étant déshabillée et couchée à côté de lui. Bref, il ne veilla pas de toute la nuit. Et quand le matin fut venu, la dame se leva, et sur-le-champ ordonna de faire décharger le navire. Après la troisième heure, Gianetto se réveilla et chercha la dame et ne la trouva pas ; s'étant mis sur pied, il vit qu'il était grand jour ; alors il se leva et commença à avoir grand'honte. On lui donna un cheval et de l'argent pour ses dépenses, en lui disant : « Va ton chemin ; » et, pris de vergogne, il partit sur-le-champ très mélancolique.

Il ne s'arrêta pas qu'il ne fût à Venise ; arrivé là, il se rendit de nuit à la maison du même ami qui, dès qu'il l'aperçut, s'écria avec la plus vive surprise : « Mon Dieu, que signifie ceci ? »

— Je suis perdu, répondit Gianetto. Maudite soit la ville qui m'a fait venir en ce pays !

— Certes, tu peux bien la maudire, lui dit l'ami, mais tu es ruiné messire Ansaldo qui était le plus grand et le plus riche marchand de la chrétienté : et ta honte doit être grande que le mal dont tu es cause.

Gianetto se tint caché plusieurs jours chez son ami, sachant que faire ni que dire, il fut sur le point de se retourner à Florence sans dire un mot à messire Ansaldo ; enfin pourtant, il se décida à aller le trouver. Dès que messire Ansaldo le vit, il se leva, et, courant l'embrasser,

dit : « Sois le bienvenu, mon fils ! » Et Gianetto l'embrassa en pleurant. Après avoir entendu son récit, messire Ansaldo dit : « Qu'à cela ne tienne, Gianetto ! Ne te donne point de mélancolie ; puisque tu m'es rendu, je suis content. Il nous reste encore assez pour pouvoir vivre doucement. La mer fait la fortune des uns et la ruine des autres. » La nouvelle de ces événements se répandit par toute la ville de Venise, et chacun plaignait fort messire Ansaldo du malheur qu'il avait eu. Il fallut que messire Ansaldo vendit la plus grande partie de ce qu'il possédait pour payer les créanciers qui lui avaient fourni les marchandises. Les compagnons d'Ansaldo revinrent tous riches d'Alexandrie ; on leur conta, dès leur arrivée à Venise, comment Gianetto était revenu et avait tout perdu. Ce dont ils s'émerveillèrent, disant que c'était la chose la plus étonnante qu'ils eussent jamais vue. Ils allèrent trouver messire Ansaldo et Gianetto, et, leur ayant fait fête, dirent : « Messire Ansaldo, ne vous tourmentez pas ; nous avons l'intention de faire l'année prochaine un nouveau voyage à votre bénéfice ; car c'est nous qui avons causé votre ruine en induisant Gianetto à nous accompagner dans notre première expédition ; ainsi ne craignez rien, et tant que nous aurons du bien, usez-en comme du vôtre. » Messire Ansaldo leur rendit grâce, en disant qu'ils avaient encore de quoi subsister. Cependant, soir et matin, Gianetto restait absorbé dans ses réflexions et ne pouvait se réjouir. Messire Ansaldo lui demanda ce qu'il avait.

— Je ne serai content, répondit-il, que quand j'aurai rattrapé ce que j'ai perdu.

— Mon fils, dit messire Ansaldo, je ne veux plus que tu me quittes : vivons ici paisiblement avec le peu que nous avons ; cela vaut mieux pour toi que d'entreprendre un nouveau voyage.

— Je suis résolu, répliqua Gianetto, à faire tout mon

possible pour sortir d'une situation où je ne puis rester sans la plus grande honte.

C'est pourquoi, voyant sa volonté fermement arrêtée, messire Ansaldo se disposa à vendre tout ce qu'il avait au monde pour fournir à Gianetto un nouveau navire ; il vendit de ce qu'il lui restait sans rien garder et remplit le navire de la plus belle cargaison. Comme il lui manquait dix mille ducats, il alla trouver un juif<sup>1</sup> à Mestre et les lui emprunta sous cette condition que, s'il ne les avait pas rendus à Saint-Jean du mois de juin prochain, ce juif pourrait enlever une livre de chair de quelque endroit du corps qui lui conviendrait. Messire Ansaldo y consentit. Le juif dressa un acte authentique, par devant témoins, dans la forme et avec la solennité nécessaires, et compta les mille ducats.

Avec cet argent, messire Ansaldo se procura tout ce qui manquait encore au navire. Si les deux premiers charbonnements avaient été beaux, celui-ci était encore plus riche et plus abondant. De leur côté, les compagnons de Gianetto prêtèrent leurs deux navires avec cette intention que tout ce qu'ils gagneraient serait pour leur ami. Quand le jour du départ fut venu, messire Ansaldo dit à Gianetto : « Mon fils, tu pars et tu vois par quelle obligation je suis lié. Je ne te demande qu'une grâce : s'il t'arrive malheur, veuille revenir vite auprès de moi, afin que je puisse te voir avant de mourir, et je serai content. » Gianetto lui répondit : « Messire Ansaldo, je ferai tout ce que je croirai vous être agréable. » Messire Ansaldo lui donna sa bénédiction. Les voyageurs prirent congé et se mirent en route. Pendant la traversée, les deux compagnons de Gianetto ne cessèrent d'observer son navire et Gianetto n'avait d'autre préoccupation que d'aborder au port de Belmonte. Il s'entendit à

<sup>1</sup> Shylock.

un de ses pilotes, si bien qu'une nuit le navire fut amené dans le port de cette dame. Au lever du jour, ses compagnons, regardant autour d'eux et ne voyant nulle part le navire de Gianetto, se dirent : « Certainement il y a un mauvais sort jeté sur celui-ci ; » et ils prirent le parti de poursuivre leur route, tout émerveillés de ce qui s'était passé.

Le navire étant arrivé au port, tous accoururent du château, apprenant que Gianetto était revenu et s'en étonnant fort. « Ce doit être, disaient-ils, le fils de quelque grand personnage, puisqu'il peut venir ainsi tous les ans avec tant de marchandises et de si beaux navires : plutôt à Dieu qu'il fût notre seigneur ! » Il reçut la visite de tous les grands, barons et chevaliers de ce pays. On alla dire à la dame que Gianetto était de retour. Aussitôt elle se mit à la fenêtre du palais, et vit ce magnifique navire, et reconnut le pavillon, et faisant le signe de la croix, elle s'écria : « Voilà certainement un fait extraordinaire : c'est le même homme qui a déjà laissé tant de richesses dans le pays ; » et elle l'envoya chercher. Gianetto alla à elle. Ils s'embrassèrent avec effusion, se saluèrent et se firent de grandes révérences. Toute la journée se passa dans les fêtes et dans l'allégresse. Il y eut en l'honneur de Gianetto un beau tournoi où joutèrent toute la journée nombre de barons et de chevaliers. Gianetto voulut y prendre part et fit merveilles de sa personne, tant il se tenait bien sous les armes et à cheval ; et sa bonne mine plaisait tellement à tous les barons que chacun le désirait pour seigneur. Or, il advint qu'au soir, le moment étant venu d'aller se reposer, la dame prit Gianetto par la main et lui dit : « Allons nous reposer. » Quand il fut à l'entrée de la chambre, une chambrière de la dame qui portait un vif intérêt à Gianetto, se pencha à son oreille et lui dit bien doucement : « Faites semblant de boire, mais ne buvez rien ce soir. » Gianetto, ayant bien compris ces paroles, entra dans la chambre. La dame lui dit : « Je sais que

vous devez avoir grand soif, et aussi je veux que vous viez avant que d'aller au lit. » Et aussitôt deux donzel qui ressembloient à deux anges, vinrent comme d'habit avec le vin et les confitures, et lui offrirent à boire : « pourrait refuser, voyant deux damoiselles si belles ? » s'écria Gianetto. La dame ne put s'empêcher de rire. Gianetto prit la tasse et, feignant de boire, versa le tout dans son sac. La dame, croyant qu'il avait bu, se disait en elle-même : « nous amèneras un autre navire, car, pour celui-ci, tu es perdu. » Gianetto, s'étant mis au lit, se sentait tout gai et tout dispos, et trouvait que la dame se faisait atter mille ans. « Cette fois je l'ai attrapée, se disait-il : au lieu de l'ivrogne qu'elle attend, elle trouvera le tavernier. » Pour que la dame se dépêchât de venir au lit, il commençait à faire semblant de ronfler et de dormir. Sur quoi la dame dit : « C'est bien ; » et, s'étant déshabillée, se mit au lit près de Gianetto. Dès qu'elle fut entrée sous la couverture celui-ci, sans perdre de temps, se tourna vers elle et lui fit en l'embrassant : « Voilà donc ce que j'ai tant désiré. » Et ce, il lui donna la paix du saint mariage, et toute la nuit restèrent dans les bras l'un de l'autre. De quoi la dame fut plus que contente ; et, s'étant levée le matin avant le jour, elle fit mander tous les barons et chevaliers et les principaux citoyens, et leur dit : « Gianetto est votre seigneur, préparez-vous donc à lui faire fête. » Aussitôt par toute la cour éclatèrent les acclamations : « Vive le seigneur ! vive le seigneur ! » Les cloches et les instruments sonnèrent pour une fête ; des courriers furent envoyés à une foule de barons et de comtes qui étaient loin du château, pour leur dire : « Venez voir votre seigneur ! » Et alors comme pour une grande et magnifique fête. Et quand Gianetto sortit de sa chambre, il fut fait chevalier et placé sur un trône. On lui mit en main le sceptre, et on le proclama seigneur avec grand triomphe et grande gloire. Et dès que tous les barons

toutes les dames furent arrivés à la cour, il épousa la souveraine au milieu de fêtes et de réjouissances qu'il serait impossible de dire et d'imaginer. Tous les barons et seigneurs du pays vinrent à la fête en grand gala. Ce n'étaient que joutes, pas d'armes, danses, chansons et musiques, divertissements de toutes sortes. Messire Gianetto, magnifique en tout, se mit à distribuer des étoffes de soie et autres riches choses qu'il avait apportées : exerçant virilement le pouvoir, il fit craindre son autorité et rendre justice à toute espèce de gens. Et ainsi il vivait en fête et en allégresse, sans s'inquiéter ni se souvenir de ce pauvre messire Ansaldo qui restait engagé envers le juif pour dix mille ducats.

Or, un jour que messire Gianetto était à la fenêtre du palais avec sa dame, il vit passer sur la place une procession d'hommes qui, un cierge allumé à la main, allaient faire une offrande. « Que veut dire ceci, dit messire Gianetto ? — C'est, répondit la dame, une procession d'artisans qui vont faire une offrande à l'église de Saint-Jean, parce que c'est aujourd'hui sa fête. » Messire Gianetto se souvint alors de messire Ansaldo : il se retira de la fenêtre, poussa un grand soupir, changea de visage, et se promena de long en large dans la salle, absorbé dans ses réflexions. La dame lui demanda ce qu'il avait. Messire Gianetto répondit : « Je n'ai rien. » Sur quoi la dame se mit à l'examiner, en disant : « Certainement vous avez quelque chose que vous ne voulez pas dire. » Et tant elle insista que messire Gianetto lui conta comment messire Ansaldo s'était engagé pour dix mille ducats et que le terme était échu. « J'ai la plus grande frayeur, ajouta-t-il, que mon père ne meure pour moi ; car s'il ne rembourse pas la somme aujourd'hui, il doit perdre une livre de sa chair. » La dame lui répondit : « Messire, montez sur-le-champ à cheval et prenez la route de terre ; vous arriverez par là plus vite que par mer ; emmenez telle escorte que vous voudrez, emportez cent mille

ducats et ne vous arrêtez que quand vous serez à Venise et si votre ami n'est pas mort, faites en sorte de l'amener ici. » Aussitôt Gianetto fit sonner la trompette, monta à cheval avec vingt compagnons, prit ce qu'il lui fallait d'argent et se mit en route pour Venise.

Or il advint que, le terme fixé étant échu, le juif fit appeler messire Ansaldo et voulut lui enlever du corps un livre de chair. Messire Ansaldo le pria de vouloir bien retarder sa mort de quelques jours, afin que, si son Gianetto revenait, il pût au moins le voir. Le juif répondit : « consens au délai que vous voulez, mais quand il arrivera cent fois, je suis décidé à vous enlever une livre de chair conformément à nos conventions. »

Ansaldo répondit qu'il était résigné.

Venise entière parlait de cet événement ; un chacun était affligé, et plusieurs marchands se réunirent afin de payer la somme. Le Juif ne voulut jamais l'accepter, décidé qu'il était à commettre cet homicide, pour pouvoir dire qu'il avait fait mourir le premier marchand de la chrétienté. Or il advint qu'aussitôt après le prompt départ de messire Gianetto, sa dame le suivit, déguisée en juive et accompagnée de deux familiers. Arrivé à Venise, messire Gianetto se rendit droit chez le Juif, embrassa avec grande allégresse messire Ansaldo, et dit au Juif qu'il était prêt à lui donner l'argent et tout ce qu'il voudrait en sus. Le Juif répondit qu'il ne voulait pas d'argent, puisqu'on ne l'avait pas payé à temps, mais qu'il voulait la livre de chair. La question fut vivement débattue, et tout le monde donnait tort au Juif. Mais considérant que Venise était une terre de droit et que le Juif avait le droit établi en bonne forme, on n'osait lui faire opposition ; on se bornait à le prier. Tous les marchands de Venise vinrent ainsi supplier le Juif, qui se montrait plus dur que jamais. Messire Gianetto voulut lui donner vingt mille ducats qui furent refusés ; il en offrit trente mille, puis quan



mille, puis cinquante mille, et enfin cent mille ducats. « Inutile ! dit le Juif, quand tu m'offrirais plus de ducats que n'en vaut cette cité, je ne les prendrais pas ; je veux exécuter nos conventions écrites. »

Pendant qu'avait lieu ce débat, voici venir à Venise la dame de Belmonte vêtue à la manière d'un juge. Elle descendit à une auberge, et aussitôt l'aubergiste demanda à un de ses domestiques : « Quel est ce gentilhomme ? » Le domestique, que la dame avait instruit de ce qu'il devait répondre à cette question, répliqua : « C'est un gentilhomme ès-lois qui vient d'étudier à Bologne et qui retourne chez lui. » L'aubergiste, en entendant cela, lui rendit de grands honneurs. Étant à table, le juge dit à l'aubergiste : « Comment se régît votre cité ? »

— Messire, répondit l'hôte, la loi est ici trop sévère.

— Comment cela, dit le juge ?

— Comment ? repartit l'hôte. Je vais vous le dire. Il était venu de Florence un jeune homme ayant nom Gianetto, qui s'était établi chez un sien parent, ayant nom messire Ansaldo ; il s'était montré si gracieux et si affable que tous les hommes et toutes les dames du pays s'étaient enamourés de lui : Et jamais nouveau-venu dans cette cité n'a été estimé autant que l'était celui-ci. Or, cet Ansaldo lui fournit, pour trois expéditions successives, trois navires magnifiquement chargés ; mais les deux premières ne réussirent pas, et pour équiper la troisième, messire Ansaldo emprunta dix mille ducats d'un juif à cette condition, que s'il ne les avait pas rendus à la Saint-Jean au mois de juin suivant, ledit Juif pourrait lui enlever une livre de chair de quelque endroit du corps qu'il voudrait. Aujourd'hui ce jeune homme, que Dieu bénisse ! est de retour, et en remboursement des dix mille ducats, il a voulu en donner cent mille ; mais ce fourbe de Juif ne veut pas ; tous les bonshommes de ce pays ont eu beau le supplier, il ne veut céder en rien.

— Cette affaire est facile à résoudre, répliqua le juge.

— Si vous voulez prendre la peine de la terminer sorte que ce bonhomme ne meure pas, vous acquiescer gratuitement et l'amour du plus vertueux jeune homme qu'on eût vu en ce pays, et aussi de tous les hommes de ce pays.

Sur quoi le juge fit proclamer un ban par toute la contrée, portant que quiconque aurait une question légale à résoudre, vint le trouver. Messire Giannetto apprit donc qu'étant venu un juge de Bologne qui résolvait toutes les questions. C'est pourquoi messire Giannetto dit au Juif : Allons, ce juge.

— Allons, répondit le Juif : mais advienne que pourra, je m'en tiendrai à ce que dit le billet.

Ils se rendirent en présence du juge et lui firent la révérence d'usage. Le juge reconnut messire Giannetto, Giannetto ne reconnut pas le juge qui s'était transfiguré au moyen de certaines herbes. Messire Giannetto et le Juif dirent chacun leur affaire et expliquèrent clairement la question au juge, qui prit le billet, le lut et dit au Juif :

— J'entends que tu prendras ces cent mille ducats et tu délivres ce brave homme qui te sera à jamais obligé.

— Je n'en ferai rien, répondit le Juif.

— C'est pourtant, dit le juge, ce que tu peux faire de mieux.

Mais le Juif ne voulut pas céder. Alors ils se rendirent d'accord au tribunal établi pour des cas pareils ; et notre héros prit la parole pour messire Ansaldo et dit : Faites avant moi la partie adverse. Et, le Juif s'étant avancé :

— Allons, s'écria-t-il, coupe une livre de la chair d'un homme où tu voudras, et exerce ton droit.

Sur ce, le Juif le fit deshabiller tout nu et prit en main le rasoir qu'il avait fait faire tout exprès. Et messire Giannetto se tourna vers le juge, et lui dit :

— Messire, ce n'est pas de cela que je vous avais

— Sois tranquille, répondit le juge, il n'a pas encore coupé la livre de chair.

Le Juif se mit en devoir d'opérer.

— Prends bien garde à ce que tu fais, dit le juge; car si tu enlèves plus ou moins qu'une livre, je te ferai enlever la tête. Et je te dis en outre que, si tu verses une seule goutte de sang, je te ferai mourir. Car ton billet ne fait pas mention d'effusion de sang; au contraire, il dit expressément que tu devras lui ôter une livre de chair, ni plus ni moins. Et partant, si tu es sage, fais ce que tu croiras pour le mieux.

Et, sur-le-champ, il fit mander l'exécuteur, apporter le billot et la hache, et dit :

— Si je vois une goutte de sang, je te fais aussitôt trancher la tête.

Le Juif commença à avoir peur et messire Gianetto à se rassurer. Enfin, après de longs débats, le Juif dit :

— Messire juge, vous en savez plus long que moi : faites-moi compter les cent mille ducats et je suis content.

— Non, dit le juge, coupe-lui une livre de chair, comme l'indique ton billet; je ne te donnerai pas un denier, tu as refusé l'argent quand je voulais te le faire compter.

Le Juif réduisit sa demande à nonante, puis à quatre-vingt mille ducats; mais le juge se montra de plus en plus ferme dans son refus. Alors messire Gianetto dit au juge :

— Donnez-lui ce qu'il veut, pourvu qu'il nous rende Ansaldo.

— Je te dis de me laisser faire, lui répondit le juge.

— Donnez-moi au moins cinquante mille ducats, fit le Juif.

— Non, repartit le juge, je ne te donnerai pas le plus chétif denier.

— Au moins, riposta le Juif, rendez-moi mes dix mille ducats, et maudits soient l'air et la terre !

— Est-ce que tu n'entends pas, dit le juge ? Je ne rien te donner ; si tu veux lui couper la chair, eh ! coupe-la-lui ; sinon, je ferai protester et annuler ton b

Tous ceux qui étaient présents étaient en grandis allégresse, et chacun, narguant le Juif, disait : « Te attrapé qui croit attraper autrui. » Sur quoi, le Juif vit qu'il ne pouvait faire ce qu'il avait voulu, prit son bille de rage, le déchira. Ainsi fut délivré messire Ansaldo. Gianetto le ramena chez lui en grande pompe ; et promptement, il prit les cent mille ducats, et il alla à la demeure du juge, et il le trouva dans sa chambre qui se préparait à partir. Alors messire Gianetto lui dit :

— Messire, vous m'avez rendu le plus grand service que j'aie jamais reçu ; en conséquence je veux que vous en tenez chez vous ces ducats : vous les avez bien gagnés.

— Cher messire Gianetto, répondit le juge, je vous en remercie beaucoup, mais je n'en ai pas besoin. Remplissez cette somme avec vous, que votre femme ne dise pas que vous êtes un mauvais ménager.

— Ma foi, dit messire Gianetto, elle est si magnanimement affable et si bonne que, quand j'en dépenserais quatre fois autant, elle serait contente ; elle voulait même que j'en portasse avec moi une plus forte somme.

— Et quels sont, repartit le juge, vos sentiments à l'égard de votre femme ?

— Il n'est pas de créature au monde, répliqua Gianetto, à qui je veuille plus de bien. Elle est si sage et si belle que la nature n'aurait pu la mieux douer. Et si vous voulez lui faire la grâce de venir la voir, vous serez émerveillé de la honneurs qu'elle vous rendra, et vous verrez si ce que je vous dis est exagéré.

— Je ne puis aller avec vous, répondit le juge, parce que j'ai autre chose à faire, mais puisque vous la dites si bien quand vous la verrez, saluez-la de ma part.

— Je n'y manquerai pas, dit messire Gianetto, mais je veux que vous emportiez ces ducats.

Tandis qu'il disait ces paroles, le juge, lui voyant au doigt un anneau, lui dit :

— Je veux cet anneau et ne veux pas d'argent.

— J'y consens, répondit messire Gianetto, mais je vous le donne à regret, parce que c'est ma femme qui me l'a donné. Elle m'a dit de le porter toujours pour l'amour d'elle, et, si elle ne me le voit plus, elle croira que je l'ai donné à quelque femme ; et ainsi elle se fâchera contre moi et croira que je suis enamouré d'une autre, moi qui lui suis plus attaché qu'à moi-même.

— Il me paraît certain, dit le juge, qu'elle se fiera à votre parole, puisqu'elle vous veut tant de bien : vous lui direz que vous me l'avez donné. Mais peut-être voulez-vous le donner ici à quelque ancienne maîtresse.

— Telle est l'affection, telle est la foi que je lui porte, répondit messire Gianetto, que je ne la changerais pour aucune femme au monde, tant elle est accomplie en toute chose.

Sur ce, il tira l'anneau de son doigt et le donna au juge. Puis ils s'embrassèrent et se firent la révérence.

— Faites-moi une grâce, dit le juge.

— Demandez, riposta messire Ansaldo.

— Eh bien, dit le juge, ne restez pas ici, et allez bien vite retrouver votre femme.

— Il me semble, dit messire Gianetto, qu'il y a cent mille ans que je ne l'ai vue.

Alors ils se séparèrent. Le juge s'embarqua et partit à la grâce de Dieu. De son côté, messire Gianetto donna des dîners et des soupers, distribua des chevaux et de l'argent à ses amis ; et, après avoir festoyé et tenu table ouverte pendant plusieurs jours, il prit congé de tous les Vénitiens et emmena avec lui messire Ansaldo. Beaucoup de ses anciens

camarades s'en allèrent avec lui ; et presque tous les hommes et toutes les femmes pleurèrent d'attendrissement à son départ, tant il avait été affable pour tout le monde durant son séjour à Venise. Enfin il partit et retourna à Belmonte.

Sa femme était arrivée déjà depuis plusieurs jours. Elle feignit d'avoir été prendre les bains ; et, ayant repris ses vêtements de femme, elle fit faire de grands préparatifs pour couvrir toutes les rues de tapis, et équipa plusieurs compagnies d'hommes d'armes. Et quand messires Gianetto et Ansaldo arrivèrent, tous les barons et toute la cour allèrent à leur rencontre en criant : Vive le seigneur ! vive le seigneur ! Dès qu'ils eurent mis pied à terre, la dame de Belmonte monta courut embrasser messire Ansaldo et prit un air un peu fâché avec messire Gianetto, qu'elle aimait pour mieux qu'elle-même. Il y eut de grandes fêtes, animées des joûtes, des tournois, des danses et des chants, auxquelles prirent part barons, dames et damoiselles.

Messire Gianetto voyant que sa femme ne lui faisait aussi bon visage qu'à l'ordinaire, se retira dans sa chambre et l'appela et lui dit : Qu'as-tu donc ? et il voulut l'embrasser.

— Tu n'as pas besoin, dit la dame, de me faire toutes ces caresses, car je sais bien que tu as retrouvé tes anciennes maîtresses à Venise.

Messire Gianetto de s'excuser.

— Où est l'anneau que je t'ai donné ? dit la dame.

— Ce que j'avais prévu m'arrive, répondit messire Gianetto ; j'avais bien dit que tu penserais mal de moi. Mais je te jure, par la foi que je garde à Dieu et à toi, que j'ai donné cet anneau au juge qui m'a fait gagner le procès.

— Eh bien, dit la dame, je te jure, par la foi que je garde à Dieu et à toi, que tu l'as donné à une femme, et je le jure bien, et ne jure pas le contraire, par pudeur !

— Je prie Dieu de m'enlever de ce monde, reprit messire Gianetto, si je ne dis pas vrai !... J'avais bien dit

venu le juge de tout cela, quand il m'a demandé l'anneau.

— Tu aurais aussi bien fait, dit la dame, de m'envoyer messire Ansaldo, et de rester là-bas à te goberger avec tes maîtresses, car j'apprends qu'elles ont toutes pleuré quand tu es parti.

Messire Gianetto commença à verser des larmes, et, en proie aux plus vives tribulations, reprit : — Tu fais un article de foi de ce qui n'est pas vrai, de ce qui ne peut l'être.

La dame, voyant ces larmes, qui étaient pour son cœur autant de coups de couteau, courut aussitôt l'embrasser et partit d'un grand éclat de rire. Elle lui montra l'anneau, lui répéta ce qu'il avait dit au juge, lui conta comment ce juge, c'était elle-même, et de quelle manière elle avait obtenu la bague. Messire Gianetto témoigna la plus grande surprise du monde, et, reconnaissant que c'était vrai, reprit sa gaieté. Étant sorti de sa chambre, il raconta la chose aux barons et à ses amis, et l'amour ne fit que s'en accroître entre les deux époux. Ensuite messire Gianetto manda la chambrière qui, un soir, lui avait insinué de ne rien boire, et la donna pour femme à messire Ansaldo. Et tous passèrent en allégresse et en fêtes le reste de leur longue existence.

---

## ROSALINDE.

TRÉSOR LÉGUÉ PAR EUPHUES ET TROUVÉ APRÈS SA MORT A SILEXEDRA.

RAPPORTÉ DES CANARIES PAR THOMAS LODGE, GENTILHOMME <sup>1</sup>.

Traduit de l'anglais en français par F.-V. HUGO.

Près de la cité de Bordeaux vivait un chevalier de très-honorable maison, que la fortune avait gratifié de maintes faveurs, et la nature, honoré de nombre de qualités exquises.

<sup>1</sup> Dans une dédicace adressée à Lord Hunsdon, lord chambellan de la reine Élisabeth, l'auteur dit avoir composé ce roman pendant un voyage

Il était si sage qu'il pénétrait aussi loin que Nestor dans les profondeurs du gouvernement civil, et, ce qui rendait sa sagesse plus gracieuse, il avait ce *salem ingenii* et cette agréable éloquence qui étaient tant admirés dans Ulysse. Sa valeur n'était pas moindre que son esprit, et le coup de sa lance était aussi puissant qu'était persuasive la douceur de sa langue; car il avait été élu pour son courage le principal chevalier de Malte. Ce hardi chevalier, nommé sire Jehan de Bordeaux, ayant, dans le printemps de sa jeunesse, combattu maintes fois contre les Turcs, finit par vieillir: ses cheveux prirent une nuance argentine, et la carte de ses années fut dessinée sur son front par les lignes de ses rides. Sire Jehan, ayant trois fils de sa femme Lynida, l'orgueil de sa vie passée, et voyant que la mort allait le forcer à les quitter, songea à leur faire un legs qui leur prouvât sa tendresse et accrût leur affection future. Ayant fait appeler ces jeunes gentilshommes, en présence des chevaliers de Malte ses compagnons, il résolut de leur laisser un mémorial de sa sollicitude paternelle en leur rappelant les devoirs de l'amour fraternel. Donc, ayant la mort dans ses traits pour les attendrir

qu'il fit aux Terceires et aux Canaries. A l'époque où il écrivait, l'Angleterre était encore dans toute la ferveur de son enthousiasme pour l'*Euphuës* de Lilly, ce chef de l'école précieuse dont j'ai longuement parlé dans l'Introduction au sixième volume. Voilà pourquoi Thomas Lodge crut assurer le succès de sa légende en la présentant comme une sorte d'appendice à une œuvre universellement vantée. Il est certain que la *Rosalinde* obtint momentanément une vogue considérable, s'il en faut en juger par le chiffre des réimpressions qui en furent publiées pendant plus de cinquante ans; mais il est certain aussi qu'elle serait aujourd'hui complètement oubliée, si Shakspeare ne l'avait immortalisée dans un chef-d'œuvre. Du reste, la nouvelle, éditée pour la première fois en 1592, sous le nom de Lodge, n'est pas une création originale du poète qui l'a signée: elle n'est que le développement d'une vieille ballade, intitulée *le Conte de Gamelyn*, et attribuée à quelque obscur contemporain de Chaucer.



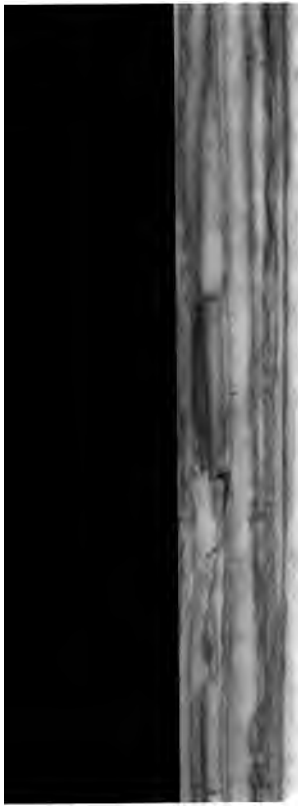
et les larmes dans ses yeux pour peindre la profondeur de ses émotions, il prit son fils aîné par la main et commença ainsi :

— O mes fils, vous voyez que le destin a terminé la période de mon existence. Je me rends au tombeau qui délivre de tous soucis, et je vous laisse à ce monde qui multiplie les chagrins. Conséquemment, tout en vous laissant quelques biens éphémères pour combattre la pauvreté, je veux vous léguer d'inaffables préceptes qui vous conduiront à la vertu. Donc, d'abord à toi, Saladin <sup>1</sup>, l'aîné et par conséquent le principal pilier de ma maison, je donne quatorze champs labourables, avec tous mes manoirs et ma plus riche vaiselle. Ensuite, à Fernandin <sup>2</sup> je lègue douze champs labourables. Mais, à Rosader <sup>3</sup>, le plus jeune, je donne mon cheval, mon armure et ma lance, avec seize champs labourables; car si les sentiments intimes peuvent être révélés par les reflets extérieurs, Rosader vous surpassera tous en générosité et en honneur. Ainsi, mes fils, j'ai partagé entre vous la substance de mes richesses; et, si vous étiez aussi prodigues à les dépenser que j'ai été économe à les acquérir, vos amis s'affligeraient de vous voir plus extravagants que je n'ai été généreux, et vos ennemis souriraient de voir vos excès naître de ma chute. Que mon honneur soit donc le sablier de vos actes, et le renom de mes vertus l'étoile polaire qui dirige le cours de votre pèlerinage... Dans ma mort voyez et remarquez, mes fils, la folie de l'homme qui, fait de poussière, essaie, avec Briarée, d'escalader le ciel, et, près de mourir à toute minute, espère toujours un siècle de bonheur. Voyant donc la fragilité humaine, tâchez que votre existence soit vertueuse, afin que votre mort soit couverte d'une admirable gloire : ainsi vous sommerez la renommée d'être

<sup>1</sup> Olivier, dans *Comme il vous plaira*.

<sup>2</sup> Jacques des Bois.

<sup>3</sup> Orlando.



sa douleur dans ces sombres vêtements la hyène qui, quand elle se lamente, et fide, Saladin cachait sous ces démonstrations un cœur plein de satisfaction. Après un moment prit à considérer le testament de son père qui avait fait à son jeune frère un plus beau que Rosader avait été le favori de son père tenant sous sa surveillance ; que, comme n'avaient pas encore atteint leur majorité étant leur tuteur, sinon les frustrer de moins dévaster si bien leurs patrimoines en fussent considérablement amoindri jeune, se dit-il, tiens-le dès à présent permets pas de te faire échec, car

*Nimia familiaritas contemptum parit*


« Qu'il sache peu, il ne sera pas capable d'éteindre ses esprits sous la bassesse de sa condition qu'il soit gentilhomme par nature, mais que tu fais de lui un paysan par l'éducation, comme un esclave, et tu règneras en son âme toutes les possessions de ton frère. Quant à son âme, elle sera à jamais asservie »

s'il a de la science, c'est assez ; qu'il renonce au reste ! »

Dans cette humeur, Saladin fit de son frère Rosader son valet de pied pendant deux ou trois ans, le maintenant dans une sujétion aussi servile que s'il avait été le fils de quelque vassal de campagne. Le jeune gentilhomme supporta tout avec patience, jusqu'à ce qu'un jour, se promenant seul dans le jardin, il réfléchit qu'il était le fils de Jehan de Bordeaux, chevalier renommé par ses nombreuses victoires, et gentilhomme fameux pour ses vertus, et que, contrairement au testament de son père, il était frustré de ses biens, traité comme un valet et relégué dans une si ténébreuse servitude qu'il ne pourrait jamais s'élever à d'honorables exploits. Comme il ruminait ainsi mélancoliquement, Saladin arriva avec ses gens, et voyant que son frère, absorbé dans ses sombres réflexions, avait oublié la révérence d'usage, il voulut l'arracher à sa rêverie : « Manant, dit-il, votre cœur est-il en détresse, ou diriez-vous une patenôtre pour l'âme de votre père ? Allons, mon dîner est-il prêt ? »

— Tu me demandes tes ragôts, répliqua Saladin en détournant la tête et en fronçant le sourcil ? Demande-les à quelqu'un de tes paysans, qui sont faits pour un pareil office. Je suis ton égal par la nature, sinon par la naissance ; et, quoique tu aies plus de cartes que moi dans la main, j'ai dans la mienne autant d'atouts. Une question ! Pourquoi as-tu abattu mes bois, dépouillé mes manoirs, et fait main-basse sur tout le mobilier que m'avait donné mon père ? Je t'en préviens, Saladin, réponds-moi en frère ou je te traiterai en ennemi.

— Ça, drôle, repartit Saladin en souriant de la présomption de Rosader, je vois que l'arbrisseau, qui doit devenir ronce, a de bonne heure des épines ; est-ce mon regard bienveillant qui vous a appris à être si arrogant ? Je puis promptement remédier à ce mal, et je ploierai l'arbrisseau tandis qu'il n'est encore qu'une baguette. Vous, mes amis,



détermination, confia son salut à ses 1  
dans un grenier qui adjoignait le jardin  
suivait vigoureusement. Saladin, craign  
frère, lui cria : — Rosader, ne t'empor  
ton frère, ton aîné, et, si j'ai eu des tort  
prêt à les réparer. Ne venge pas ta colèr  
tu souillerais la vertu du vieux sire Jehan  
ce qui te mécontente et tu obtiendras sat

Ces paroles apaisèrent la colère de I  
d'une douce et affable nature), si bien  
arme, et, sur sa foi de gentilhomme, i  
qu'il ne lui porterait aucun préjudice.  
descendit, et, après de courts pourparle  
rent et se réconcilièrent, Saladin ayant pu  
restitution de toutes ses terres et toutes l  
ressources permettaient à l'amour fratern

Sur ces entrefaites, il arriva que Th  
France <sup>1</sup>, avait désigné un jour de jout  
afin d'occuper les principaux de son peu  
qu'étant oisifs, ils n'appliquassent leur p  
plus sérieuses et ne se souvinsent de leu  
Un champion devait se mesurer contre tot  
un Normand <sup>2</sup>, un homme de haute statu

saires. Saladin, prenant l'occasion aux cheveux, s'entendit secrètement avec ce Normand, et, par l'appât de riches récompenses, lui fit jurer que, si Rosader lui tombait sous la griffe, il ne reviendrait jamais chercher querelle à Saladin pour ses possessions. Le Normand, désireux de lucre, accepta les écus de Saladin en s'engageant à exécuter le stratagème. Le champion une fois lié par serment à sa criminelle détermination, Saladin alla trouver le jeune Rosader et se mit à lui parler de ce tournoi et de ces joutes, lui rappelant que le roi serait là, et les principaux pairs de France, et toutes les belles damoiselles de la contrée : « Ah ! frère, lui dit-il, pour l'honneur de sire Jehan de Bordeaux, pour illustrer cette maison qui a toujours eu des hommes accomplis dans la chevalerie, montre ta résolution d'être intrépide. Cadet par les années, tu es l'aîné par la valeur. Prends la lance de mon père, son épée et son cheval, cours au tournoi, et romps vaillamment une lance, ou dispute au Normand la palme de l'adresse. »

Les paroles de Saladin étaient autant de coups d'épéon à un cheval ardent ; car à peine les eut-il prononcées que Rosader le serra dans ses bras, prenant cette offre en si bonne part qu'il promit de faire tout au monde pour lui témoigner sa reconnaissance.

Le lendemain était le jour du tournoi, et Rosader était si désireux de montrer ses sentiments héroïques qu'il passa la nuit presque sans dormir ; mais aussitôt que Phébus eut replié les rideaux de la nuit, il se leva, et, ayant pris congé de son frère, chevaucha vers le lieu désigné, chaque mille lui faisant l'effet de dix lieues jusqu'à ce qu'il fût arrivé.

Mais laissons-le à son impatience et venons au roi de France Thorismond. Celui-ci, ayant banni par la force Gérismond, le roi légitime <sup>1</sup>, qui vivait dans la forêt des Ar-

<sup>1</sup> Le vieux duc, dans *Comme il vous plaira*.

dennes comme un homme hors la loi, cherchait à occuper les Français par toutes les distractions qui pouvaient le amuser. Entre autres plaisirs, il avait imaginé ce tournoi solennel où il devait se rendre accompagné des douze pairs de France ; et voulant charmer les spectateurs par la vue des objets les plus rares et les plus éclatants, il avait désigné, pour assister à la fête, sa propre fille Alinda <sup>1</sup>, ainsi que la blonde Rosalinde, fille de Gérismond, et toutes les demoiselles fameuses en France pour la beauté de leurs traits. Tous vantaient les admirables richesses que la nature avait entassées sur le visage de Rosalinde. Les grâces semblaient livrer bataille sur ses joues et lutter à qui l'embellirait le plus par ses dons. La rougeur de la glorieuse Luna, alors qu'elle baisa le berger sur les hauteurs de Lamos, n'était pas d'une nuance aussi délicieuse que ce vermillon que faisaient ressortir les couleurs argentines du teint de Rosalinde. Ses yeux étaient comme ces lampes qui illuminent la nappe somptueuse des cieux ; ils rayonnaient la grâce et le dédain, aimables et pourtant timides, comme si Vénus y avait concentré toutes ses tendresses et Diane toute sa chasteté. Les boucles de sa chevelure, enroulées dans une résille d'or, surpassaient autant l'éclat scintillant du métal que le soleil la plus humble étoile. Les tresses qui entourent le front d'Apollon n'étaient pas aussi splendides à la vue, car il semblait que, dans les cheveux de Rosalinde, l'Amour se fût mis en embuscade pour surprendre le regard assez arrogant pour oser contempler leur excellence <sup>2</sup>.

Rosalinde, assise près d'Alinda, assistait donc à ces jeux et par sa présence excitait les cavaliers à rompre plus va-

<sup>1</sup> Célia.

<sup>2</sup> Ce portrait, scrupuleusement traduit, offre au lecteur le parfait modèle de cette phraséologie euphuïste que Shakespeare a si admirablement ridiculisée dans *Peines d'amour perdues*. Comme je l'ai déjà dit, l'auteur de cette nouvelle était un disciple fervent du poète Lilly.

lamment leur lance. Quand le tournoi eut cessé, la lutte commença, et le Normand se présenta comme provocateur contre tout venant. Un riche franc-tenancier de la campagne arriva avec deux grands garçons qui étaient ses fils, de bonne mine et d'extérieur agréable. L'aîné, ayant plié le genou devant le roi, entra dans la lice et s'offrit au Normand qui sur-le-champ l'accosta avec furie, le terrassa et le tua sous le poids de sa corpulente personne. Ce que voyant, le jeune frère, altéré de vengeance, bondit immédiatement sur la place et assaillit le Normand avec une telle valeur qu'au premier choc il le fit tomber à genoux. Mais le Normand, revenu bientôt à lui-même, et fort d'une énergie que doublait la crainte du déshonneur, se redressa contre le jeune homme, et, le saisissant dans ses bras, le rejeta contre terre si violemment qu'il lui rompit le cou et termina ses jours comme ceux de son frère. A ce massacre inattendu, le peuple murmura ; mais le vieux père releva les corps de ses fils sans changer de visage ni donner aucun signe extérieur de mécontentement.

Rosader, qui avait assisté à cette tragédie, sauta à bas de son cheval, puis, s'asseyant sur la pelouse, commanda à son page de lui tirer ses bottes, et s'équipa pour la lutte. Une fois prêt, il frappa sur l'épaule du franc-tenancier en lui disant : « Attends un peu, brave homme, tu vas me voir tomber le troisième dans cette tragédie ou venger la chute de tes fils par un noble triomphe. » Le campagnard, voyant un si beau gentilhomme lui apporter une si courtoise consolation, le remercia cordialement et lui promit de prier pour son heureux succès. Sur ce, Rosader sauta allègrement dans la lice, et, jetant un regard sur la foule de dames qui brillaient là comme autant d'étoiles, il aperçut Rosalinde dont l'admirable beauté l'éblouit au point que, s'oubliant lui-même, il s'arrêta pour rassasier sa vue de ses traits. Celle-ci s'en aperçut et rougit, ce qui doubla l'éclat de ses charmes au point

que la pudique rougeur d'Aurora, à l'aspect imprévu de Phaéto, était loin d'être aussi splendide.

Le Normand, voyant ce jeune gentilhomme ainsi enchaîné dans la contemplation des dames, le rappela à lui-même en lui frappant sur l'épaule. Rosader se retourna d'un air irrité comme s'il avait été réveillé de quelque agréable rêve, prouva à tous, par la fureur de sa physionomie, qu'il était un homme d'une certaine hauteur de pensées : mais tout en remarquant sa jeunesse et la douceur de son visage, ses yeux fligeaient de voir un si beau jeune homme s'aventurer dans une action si infime ; mais, sentant que ce serait pour sa déshonneur qu'on le détournerait de cette entreprise, tout lui souhaitaient la palme de la victoire. Quand Rosader eut été rappelé à lui-même par le Normand, il l'accosta d'un terrible choc que tous deux tombèrent à terre et furent fécés, par la violence de la chute, de reprendre haleine. Durant cet intervalle, le Normand se rappela qu'il avait affaire à celui dont Saladin lui avait demandé la mort ; et, dans cette pensée, il raidissait ses membres et tendait tous ses muscles afin de gagner l'or qui lui avait été si libéralement promis. De son côté, Rosader fixait ses yeux sur Rosalinde qui, pour l'encourager d'une faveur, lui lança un tendre regard, capable de rendre héroïque l'homme le plus lâche. Cette œille enflamma l'ardeur passionnée de Rosader, si bien que, retournant vers le Normand, il courut sur lui et l'aborda par un violent choc. Le Normand le reçut vaillamment ; et acharné fut le combat qu'il était difficile de juger de quel côté la fortune se montrerait prodigue. Enfin Rosader se releva et terrassa le Normand, en tombant sur sa poitrine d'un poids si écrasant que le Normand céda à la nature sonnée et à Rosader la victoire.

La mort de ce champion, tout en donnant au vieux campagnard la satisfaction d'être vengé, provoqua l'admiration du roi et de tous les pairs, étonnés que de si jeunes années et



si beaux dehors fussent alliés à un si vaillant courage. Mais quand on sut que c'était le plus jeune fils de sire Jehan de Bordeaux, le roi se leva de son trône et l'embrassa, et les pairs l'accablèrent de prévenances et de courtoisies. Tandis qu'il recevait ces félicitations, les dames le favorisaient de leurs regards, spécialement Rosalinde, que la beauté et la valeur de Rosader avaient déjà touchée : mais elle considérait l'amour comme un bochet, comme une passion momentanée qui s'allumait d'un regard et s'éteignait d'un clin d'œil, et aussi ne craignait-elle pas de jouer avec la flamme ; et, pour faire savoir à Rosader qu'elle l'avait en gré, elle détacha un bijou de son cou et l'envoya par un page au jeune gentilhomme. Le prix que Vénus donna à PÂris fut loin de plaire au Troyen autant que ce joyau à Rosader. Ne pouvant la remercier par un cadeau pareil et voulant lui révéler ses sentiments autrement que par des regards, il se retira dans une tente, prit une plume et du papier, et écrivit un beau sonnet qu'il lui envoya. Rosalinde rougit en le lisant, mais elle était charmée de savoir que l'Amour lui avait attaché un si tendre serviteur.

Rosader, accompagné d'une troupe de gentilshommes qui désiraient être ses familiers, s'en revint chez son frère Saladin. Celui-ci se promenait devant sa porte pour savoir plus vite le sort de son cadet, s'assurant de sa mort et se préparant à célébrer ses funérailles avec une feinte douleur. Tandis qu'il était dans ces réflexions, il leva les yeux et aperçut Rosader qui revenait avec une couronne sur la tête, accompagné d'une bande de joyeux compagnons : il rentra furieux et ferma la porte. Rosader, qui avait vu cela et ne s'attendait pas à une réception si désobligeante, dit pour excuse à ses compagnons que son frère, ayant été à la campagne, s'était absenté, ne se trouvant pas fait pour recevoir si brillante compagnie. Mais il eut beau atténuer les torts de son frère, il ne put, par aucun moyen, obtenir accès dans

la maison : sur quoi, d'un coup de pied, il enfonça la porte et, l'épée nue, entra hardiment dans l'antichambre. On ne trouva (car tous avaient fui) qu'un certain Adam Spencer un Anglais qui avait été le vieux et fidèle serviteur de Jehan de Bordeaux. Cet Adam, pour l'amour qu'il portait à son feu maître, avait pris parti pour Rosader et le servait aussi bien qu'il put, lui et les siens. Avec son aide, Rosader mit le couvert et garnit les tables de tout ce qu'il put trouver dans la maison. Quand ils eurent festoyé, tous les vives prirent congé de Rosader. Aussitôt après leur départ celui-ci, exaspéré de l'outrage qu'il avait reçu, tira son épée et jura de se venger du discourtois Saladin. Mais Adam Spencer parvint à réconcilier les deux frères encore une fois, et ils vécurent assez longtemps dans un amical accord qui réjouissait leurs serviteurs et charmait leurs voisins. Laissons-les à cette heureuse union et revenons à Rosalinde.

Quand Rosalinde, revenue de la fête, fut restée seule, l'amour présenta à sa pensée les perfections de Rosader. Elle, la surprenant sans défense, la frappa si profondément qu'elle se sentit atteinte d'une excessive passion. Tant qu'elle se rappelait les charmes personnels de son bien-aimé, l'honneur de ses ancêtres et les vertus qui le rendaient si gracieux aux yeux de tous, arriva Thorismond, accompagné de sa fille Alinda et d'un grand nombre de pairs de France. Ce Thorismond, craignant que la perfection de Rosalinde ne lui portât préjudice, avait résolu de la banir. Le visage plein de colère, il lui signifia un arrêt qui la condamnait à quitter la cour dès la nuit suivante : « (lui dit-il, j'ai ouï parler de tes discours ambitieux et de tes projets de trahison. » Surprise de cette sentence, Rosalinde se couvrit du bouclier de son innocence, et se hardit à se justifier en termes respectueux ; mais Thorismond ne voulut pas entendre raison, et aucun

pairs n'osa intercéder pour Rosalinde. Tandis que tous restaient muets et que Rosalinde restait interdite, Alinda, qui l'aimait plus qu'elle-même, se jeta à genoux en implorant son père :

« Puissant Thorismond, si j'ai tort d'intercéder pour mon amie, que la loi de l'amitié soit l'excuse de ma hardiesse. Rosalinde et moi, nous avons été élevées ensemble dès notre enfance et nourries dans une familiarité si intime que l'habitude a fait de notre union un besoin de nature, et qu'ayant deux corps, nous n'avons qu'une âme. Ne vous étonnez donc pas si, voyant mon amie en détresse, je me trouve tourmentée de mille chagrins. Quant à la vertueuse innocence de ses pensées, elle est telle qu'elle peut défier le dévouement même et désarçonner le soupçon. Je vous laisse juger par vos propres yeux de son obéissance envers Votre Majesté. Depuis l'exil de son père, n'a-t-elle pas dévoré patiemment toutes ses douleurs ? En dépit de la nature, ne vous a-t-elle respectueusement honoré comme son père d'adoption, sans prononcer une parole de mécontentement, sans concevoir une pensée de vengeance ? Sa sagesse, sa retenue, sa chasteté et ses autres précieuses qualités, je n'ai pas besoin de les décrire. Il ne me reste plus qu'à conclure en un mot : elle est innocente. Si le sort a suscité quelque personne assez envieuse pour ternir Rosalinde d'un soupçon de trahison, qu'elle soit confrontée avec elle et qu'elle produise des témoins à l'appui de son accusation. La preuve faite, que Rosalinde meure, et Alinda elle-même se chargera de l'exécution. Si personne n'ose garantir cette délation de ses desseins, faites justice, monseigneur, c'est la gloire d'un roi, et rendez-lui votre ancienne faveur, car si vous la bannissez, moi-même, sa compagne d'adversité, j'irai chercher dans l'exil ma part de ses malheurs !

— Fille arrogante, répondit Thorismond en fronçant le sourcil comme si la tyrannie eût siégé triomphante sur son

nant sa présence. Mais pourquoi te donn  
l'asseoir, petite ménagère, et retourne à  
loisir vous rend si étourdie, ou la libert  
je vous attellerai vite à une rude tâche...  
avez fait vos paquets ce soir ; allez dans  
de votre père. allez où votre fantaisie voi  
vous ne résiderez plus à la cour.

Cette rigoureuse réplique ne déconcert  
poursuivit son plaidoyer en faveur de Ros  
père. si l'arrêt ne pouvait pas être révoqu  
pour la compagne de son exil ; s'il s'y re  
vaderait secrètement pour rejoindre Rosali  
rait ses jours par quelque genre de mort e  
Thorismond vit sa fille si résolue, son cœur  
durci à son égard qu'il prononça une se  
et péremptoire qui les bannissait toutes de  
rent beau le supplier de garder sa propre f  
le faire revenir sur sa résolution ; tout  
quitter la cour sans délai ni compagnie. E  
retira en grande mélancolie, laissant :  
dames. Rosalinde désolée s'assit et pleura.  
elle sourit, et, s'asseyant près de son an  
consoler.

tres de si bons remèdes, que n'en fais-tu usage pour toi-même ? Si tu te plains de ce qu'étant fille de prince, l'adversité t'accable de si rudes exigences, songe que la royauté est une éclatante désignation à ses coups et que les couronnes ont leurs épines quand la joie est dans les chaumières. Patience donc, Rosalinde ! Par ton exil tu vas retrouver ton père : et l'amour d'un parent doit être plus précieux que toutes les dignités. Pourquoi donc ma Rosalinde s'affliget-elle de la colère de Thorismond qui, en lui causant un préjudice, lui apporte un bonheur plus grand ? D'ailleurs, folle enfant, est-ce le cas d'être mélancolique quand tu as avec toi Alinda qui a quitté son père pour te suivre et qui aime mieux supporter toutes les extrémités que renoncer à ta présence ? Allons, Rosalinde,

*Solamen miseris socios habuisse doloris.*

Courage, femme ! compagnes de lit dans la royauté, nous serons camarades dans la pauvreté. Je serai toujours ton Alinda, et tu seras toujours ma Rosalinde. Ainsi l'univers canonisera notre amitié et parlera de Rosalinde et d'Alinda, comme d'Oreste et de Pylade. Et si jamais la fortune nous sourit encore, si jamais nous rentrons dans nos premiers honneurs, alors enlacées l'une à l'autre dans les délices de notre amitié, nous dirons gaiement, songeant à nos misères passées :

*Olim hæc meminisse juvabit.*

A ce discours, Rosalinde commença à se consoler ; après avoir versé quelques larmes de tendresse dans le sein de son Alinda, elle la remercia cordialement, et alors elles se rassirent pour se concerter sur la manière dont elles voyageraient. La seule chose que regrettât Alinda était de



de cire. Vous êtes charmées qu'on vous fasse la cour, et alors vous mettez votre gloire à faire les sainte-n'y-touche ; et c'est quand vous êtes le plus désirées, que votre dédain est le plus glacial. Ce défaut est si commun à votre sexe que vous en voyez l'exemple dans la douleur de ce berger, qui trouve sa maîtresse aussi maussade qu'il est amoureux.

— Eh ! répondit Aliéna, supposons, je vous prie, qu'on vous retirât vos habits ! De quel métal êtes-vous donc formé, que vous êtes à ce point satyrique contre les femmes ? Le vilain oiseau qui dégrade son propre nid !<sup>1</sup> Prends garde, Ganimède, que Rosader ne t'entende !

— C'est ainsi, dit Ganimède, que je soutiens mon rôle. Je parle maintenant comme page d'Aliéna, non comme fille de Gérismond. Qu'on me remette un jupon, et je soutiendrai contre tous que les femmes sont courtoises, constantes, vertueuses, tout au monde.

— A merveille ! fit Aliéna.

Et sur ce, elles se remirent en route et marchèrent jusqu'au soir. Alors, arrivant à une charmante vallée entourée de montagnes que couvraient de beaux arbustes, elles découvrirent une prairie où paissaient deux troupeaux. Puis, regardant aux alentours, elles aperçurent un vieux berger et un jeune pâtre assis l'un près de l'autre dans un retraits fort agréablement situé. Aliéna s'avança suivie de Ganimède. A leur aspect, les bergers se levèrent et Aliéna les salua ainsi : « Bon jour à vous, bergers ! Bonne chance à vous, amants ! Je suis une dame en détresse. Égarés seuls dans une forêt inconnue, moi et mon page, nous sommes épuisés de fatigue, et nous voudrions trouver un lieu de repos. Si vous pouviez nous désigner un calme asile, quelque humble qu'il fût, je vous en serais reconnaissante.

<sup>1</sup> De même, la Célia de Shakespeare dit à Rosalinde : « Vous mériteriez qu'on relevât votre pourpoint et votre haut-de-chausses, et qu'on montrât au monde le tort que l'oiseau a fait à son propre nid. »

la détresse, je suis honte de voir une :  
contrariée par l'adversité : je puis puis  
vous secourir, je ne le puis. Pourtant ,  
de gîte, et que vous daigniez vous abriter  
de berger, mon logis, pour cette nuit, si  
Aliéna remercia vivement Coridon.

— Si je te vous offense pas, belle d  
pâtre, j'implorerai de vous une faveur  
connaître la cause de vos infortunes, et  
quel but vous errez ainsi avec votre pe  
dangereuse.

— Raconter mes aventures, répondit  
nouveler mes douleurs. Qu'il vous suff  
gentil berger : ma détresse est aussi grand  
est périlleux. J'erre dans cette forêt pour  
cabane où moi et mon page nous puissie  
tentation d'acheter une ferme et un troupe  
de devenir bergère, résolue à vivre humbl  
tentor de la vie champêtre ; car les pâtre  
j'ai appris, qu'ils boivent sans soupçon  
soul.

— Parblou, madame, dit Coridon, si te  
tiou, vous êtes arrivée au bon moment, car  
vendre la ferme que le laboureur et le troupe



et vous pouvez les avoir à bon marché pour argent comptant. Quant à la vie des bergers, ah ! madame, pour peu que vous eussiez vécu dans leur condition, vous diriez que la cour est plutôt un lieu de douleur que de délices. Ici la fortune ne vous contrariera que par de petites infortunes comme la perte de quelques moutons, perte que l'année suivante peut réparer par une nouvelle génération. L'envie ne nous émeut pas. Le souci n'a pas d'asile dans nos cabanes et nos couches rustiques ne connaissent pas les insomnies : comme notre nourriture n'est jamais excessive, nous avons toujours assez, et voici tout mon latin, madame : *Satis est quod sufficit.*

— Ma foi, berger, dit Aliéna, tu me fais aimer votre vie champêtre ; envoie donc chercher ton maître : j'achèterai la ferme et ses troupeaux, et tu continueras sous ma dépendance d'en prendre soin. Seulement, pour le plaisir, nous t'aiderons, nous mènerons les troupeaux aux champs et nous les parquerons. Ainsi veux-je vivre tranquille, ignorée et satisfaite.

Coridon, enchanté de n'être pas mis hors de sa ferme, retira son chapeau de berger et fit à Aliéna le plus profond salut.

Pendant tout ce temps Montanus était resté assis dans une profonde rêverie, songeant à la cruauté de sa Phébé qu'il avait longtemps fleurée, mais qu'il désespérait de gagner. Ganimède, qui avait toujours dans sa pensée le souvenir de Rosader, demanda à Coridon pourquoi ce jeune berger paraissait si triste.

— Ah ! monsieur, dit Coridon, le gars est amoureux.

— Comment, dit Ganimède, est-ce que les bergers peuvent aimer ?

— Oui, répondit Montanus, aimer et suraimer, autrement tu ne me verrais pas si pensif. L'amour est aussi précieux aux yeux d'un berger qu'au regard d'un roi, et nous



— Qu'a-t-elle donc au fond du cœur

— Des désirs, du moins je l'espère  
ment mon espoir serait perdu : et la dé  
c'est la mort.

Tandis qu'ils devisaient ainsi, le sol  
de se coucher et les brebis n'étant poi  
Coridon pria Aliéna de rester assise ave  
que Montanus et lui eussent logé les  
nuit. Puis il partit avec son camarade  
peaux dans leurs parcs. Ensuite reven  
de Ganimède, il les conduisit à sa pau  
tanus les quitta; les voyageuses allèren  
mirent aussi profondément que si elles  
de Thorismond. Le lendemain matin,  
levées, Aliéna, résolue à fixer là sa rési  
l'entromise de Coridon, un marché av  
devint ainsi mattresse de la ferme et d  
vêtit en bergère et Ganimède en jeune  
elle conduisait ses troupeaux avec un  
bénéissait son exil. Laissons-la s'illustrer  
des Ardennes et revenons à Saladin.

Après avoir longtemps dissimulé ses p  
ces, Saladin appela un matin plusieurs

lui répondit que par un regard de dédain et partit, laissant le pauvre garçon dans une profonde perplexité. Rosader resta deux ou trois jours sans manger et, voyant que son frère ne voulait pas lui donner de nourriture, commença à désespérer de sa vie. Adam Spencer, le vieux serviteur de sire Jehan de Bordeaux, sentit un remords de conscience à laisser son fils dans une pareille détresse; et, bien que Saladin eût défendu à tous ses serviteurs, sous peine de mort, d'apporter à boire ou à manger à Rosader, il se leva une nuit secrètement, lui apporta tous les aliments qu'il put trouver et le mit en liberté. Quand Rosader se fut rassasié, sa première pensée fut de se venger immédiatement, mais Adam l'en dissuada : — Monsieur, dit-il, ayez patience, et reprenez vos fers pour cette nuit encore. Demain votre frère a invité ses parents et alliés à un déjeuner solennel, rien que pour vous voir; il leur dira que vous êtes fou et qu'il a fallu vous lier à un poteau. Aussitôt qu'ils arriveront, plaignez-vous à eux de cet outrage. S'ils vous font justice, c'est bon. Mais, s'ils n'écoutent pas vos plaintes, alors voici : j'aurai laissé vos fers détachés et mis au bout de la salle une paire de haches d'armes, une pour vous et une autre pour moi. Quand je vous ferai signe, secouez vos chaînes, tombons sur eux tous, chassons-les de la maison et gardons-en possession jusqu'à ce que le roi ait redressé vos griefs.

Rosader se laissa persuader par Adam. A l'heure dite, arrivèrent tous les invités. Le couvert était mis dans la salle où Rosader était attaché, et Saladin montrait son frère à ses hôtes, le donnant pour lunatique. En vain Rosader protesta contre un pareil outrage et implora leur pitié. Tous, sans se soucier de lui, se mirent à table avec Saladin. Enfin, quand les fumées de la grappe eurent monté pêle-mêle à leurs cerveaux, ils se mirent à narguer Rosader par des propos satyriques. Adam à bout de patience donna le

signal, et Rosader, secouant ses chaînes, saisit une hache d'armes, tomba sur les convives avec fureur, en blessa un bon nombre, en tua plusieurs, chassa de la maison sa frère et le reste, puis ferma les portes. Saladin courut se plaindre au shérif du comté. Celui-ci, ajoutant foi à son récit, prit avec lui vingt-cinq grands gaillards et partit en la détermination de rétablir Saladin en possession de son domaine. Informé de cette nouvelle, Rosader monta sur les créneaux de la maison et aperçut la troupe qui approchait. Se croyant suffisant pour tenir tête à tous, il prépara les armes pour lui et pour Adam Spencer, afin de ménager une bonne réception au shérif et à Saladin. A peine la bande fut-elle arrivée à la porte qu'il fondit sur elle à l'improviste, l'attaqua, en blessa plusieurs et dispersa le reste; puis, accompagné d'Adam, il prit le chemin de la forêt des Ardennes. Le shérif, furieux de son échec, mit toute la contrée aux trousses des fugitifs. Mais ceux-ci, connaissant parfaitement les chemins secrets qui conduisaient à travers les vignobles, s'évadèrent par la province de Bordeaux et arrivèrent sans encombre à la forêt des Ardennes. Par malheur, croyant prendre un chemin de traverse pour gagner Lyon, ils enfilèrent un sentier qui les mena au plus épais de la forêt : de telle sorte qu'ils errèrent cinq ou six jours sans manger, n'ayant pas rencontré une cabane où trouver du secours. La faim devenant extrême, Adam Spencer, qui était vieux, se sentit défaillir et, s'asseyant sur un talus, aperçut Rosader étendu à terre, accablé lui-même par la faiblesse et l'anxiété. A cette vue il versa des larmes et s'écria : — Ah ! Rosader, si je pouvais t'assister, ma douleur serait moindre ; et bienheureuse serait ma mort, si elle pouvait être un soulagement pour toi. Mais à nous voir périr tous deux dans une même détresse, ma souffrance est double. Que puis-je donc faire ? N'épargner le spectacle de tes angoisses en terminant immédiate-

ment ma vie ! Ah ! le désespoir est un péché damnable !

Comme il allait céder à l'excès de son émotion, il regarda Rosader ; le voyant changer de couleur, il se leva et alla à lui, puis, lui prenant les tempes : — Du courage, maître, dit-il ; si tout nous fait défaut, que le cœur du moins ne nous manque pas. La valeur d'un homme se montre dans sa fermeté à mourir.

— Ah ! Adam ! répondit Rosader en levant les yeux, je ne regrette pas de mourir, mais je suis affligé de la manière dont je meurs. Si j'avais pu rencontrer l'ennemi, la lance au poing, et périr sur le champ de bataille, c'eût été pour moi un honneur et une joie. Si j'avais pu combattre une bête féroce et être sa proie, je serais satisfait ; mais mourir de faim, ô Adam ! c'est de toutes les extrémités la plus extrême.

— Maître, reprit le serviteur, vous voyez que nous sommes tous deux dans la même situation, et je ne puis vivre longtemps sans manger. Eh bien, puisque nous ne pouvons trouver de nourriture, que la mort de l'un sauve la vie de l'autre. Je suis vieux et accablé par l'âge, vous êtes jeune et vous êtes l'espoir de bien des honneurs. A moi donc de mourir. Je vais me couper les veines, et de mon sang chaud, maître, ranimer vos esprits défaillants : sucez-le jusqu'à ce que je périsse, et vous serez rétabli.

Sur ce, Adam Spencer s'apprêtait à tirer son couteau, quand Rosader, plein de courage, quoique très-affaibli, se leva et pria Adam de rester là jusqu'à son retour : « Un pressentiment, s'écria-t-il, me dit que je te procurerai à manger. » Alors il se mit à fouiller en tous sens la forêt, cherchant à rapporter à Adam de la nourriture ou à donner sa vie pour gage de son dévouement.

Le hasard fit que, ce jour-là, Gérismond, le roi légitime de France, banni par Thorismond, qui vivait dans cette forêt avec une bande joyeuse de proscrits, célébrait l'anniversaire de sa naissance par un festin qu'il donnait à ses tenants ; et

tous faisaient bombance de vin et de venaison, assis à une longue table, à l'ombre des citronniers. Ce fut justement à cet endroit que la fortune conduisit Rosader. Voyant une si nombreuse société de braves gens qui avaient à profusion les aliments faute desquels lui et Adam allaient périr, il s'avança bravement au bout de la table, et, saluant la compagnie, s'écria :

— Qui que tu sois, maître de ces joyeux écuyers, je te salue aussi gracieusement que peut le faire un homme dans une extrême détresse : sache qu'un ami qui m'accompagne et moi-même, nous errons affamés dans cette forêt; nous n'avons plus qu'à périr, si nous ne sommes soulagés par ta charité. Donc, si tu es un gentilhomme, donne à manger à des hommes, à des êtres qui, sous tous les rapports, sont dignes de la vie. Que le plus fier écuyer, assis à cette table, se mesure avec moi à quelque noble exercice que ce soit, et si je ne lui donne pas, à lui et à toi, la preuve que je suis un homme, renvoie-moi d'ici sans secours. Si, avare de tes mets, tu te refuses à cela, je m'élançerai au milieu de vous, l'épée à la main, aimant mieux mourir vaillamment que périr dans une si lâche extrémité !

Gérismond, qui le regardait en face attentivement, voyant un gentilhomme si accompli dans une si amère exaltation, fut ému d'une pitié si grande qu'il se leva de table, lui prit la main et lui souhaite la bienvenue, le priant de s'asseoir à sa place, et non-seulement de manger à sa fantaisie, mais de faire, en son nom, les honneurs du festin.

— Grand merci, messire, fit Rosader, mais j'ai tout près d'ici un ami défaillant d'inanition; c'est un vieillard, et conséquemment il est moins capable que moi de supporter les angoisses de la faim. Il y aurait pour moi déshonneur à toucher une miette de pain, avant de l'avoir associé à mon bonheur : je cours donc le chercher, et alors j'accepterai votre offre avec gratitude.

Vite Rosader alla annoncer la nouvelle à Adam. Celui-ci fut ravi de ce fortuné hasard, mais il était trop faible pour pouvoir marcher ; sur quoi Rosader le prit sur son dos et l'amena au lieu de réunion. Dès que Gérismond et ses gens les aperçurent, ils applaudirent fort cette ligue de dévouement. Rosader, à qui était réservée la place de Gérismond, ne voulut pas s'y asseoir, mais y mit Adam Spencer. Aussitôt que le banquet fut terminé, Gérismond pria Rosader de raconter les circonstances de son voyage. Rosader lui narra de point en point toute son histoire. Quand il eut fini, Gérismond lui sauta au cou et lui dit qu'il était le roi légitime, exilé par Thorismond ; quelle familiarité avait existé de tout temps entre son père, sire Jehan de Bordeaux, et lui ; avec quelle loyauté avait vécu, avec quelle dignité était mort ce fidèle sujet ! En souvenir de lui, Gérismond promit à Rosader et à son ami toutes les distinctions que sa condition présente lui permettait d'offrir ; et sur ce, il fit de Rosader un de ses veneurs. Rosader lui demanda pardon de sa hardiesse passée et le remercia humblement de cette courtoise faveur. Gérismond s'enquit alors s'il avait été récemment à la cour de Thorismond et s'il y avait vu sa fille Rosalinde. A cette question, Rosader poussa un profond soupir et versa des larmes sans répondre ; enfin, reprenant ses esprits, il révéla au roi comment Rosalinde avait été bannie, comment Alinda avait pour elle une si sympathique affection qu'elle avait mieux aimé la suivre dans l'exil que se séparer d'elle ; et maintenant toutes deux erraient, on ne sait où ! Cette nouvelle fit grand chagrin au roi, qui se retira immédiatement de la fête, et jeta la consternation parmi tous les convives. Rosader et Adam allèrent prendre du repos. Laissons-les donc et retournons à Thorismond.

La nouvelle de la fuite de Rosader parvint à Thorismond. Sachant que Saladin était le seul héritier de sire Jehan de Bordeaux, et désirants s'emparer de ses revenus, le tyran prit



mes chevaliers les plus braves et les plus r  
à la justice de te punir : en souvenir de  
ta vie, mais je te bannis pour jamais de la  
France ! Sois parti dans dix jours ; sin  
tête tombera.

A ces mots, le roi se retira furieux et la  
plexité le pauvre Saladin qui, bien qu'aff  
résigna à le supporter patiemment, en  
fautes passées, et à voyager dans tous les  
qu'il eût trouvé son frère Rosader, à  
récit.

Quoi que fit Rosader, quelque part qu  
image de Rosalinde restait dans son souv  
sa pensée des douces perfections de sa bie  
qu'il était, comme l'aigle, oiseau de nobl  
plant la beauté suprême aussi fixement q  
le soleil. Un jour entre autres, trouvant  
pice et un lieu favorable, désireux de  
aux bois, il grava, avec son couteau, sur  
à myrrhe cette jolie appréciation des perfe  
tresse :

De tous les oiseaux chastes le phénix est le



De tous les oiseaux fiers Jupiter préfère l'aigle,  
 Du joli monde ailé Vénus distingue la colombe,  
 De tous les arbres Minerve aime le mieux l'olivier,  
 De toutes les nymphes Rosalinde est ma favorite.

De tous ses dons sa sagesse charme le plus,  
 De toutes ses grâces la vertu est sa seule fierté.  
 Pour tous ses charmes ma vie et ma joie sont perdues,  
 Si Rosalinde est rigoureuse et cruelle.

Aliéna et Ganimède, forcées par l'ardeur du soleil à chercher un abri, arrivèrent, par un heureux hasard, à l'endroit même où l'amoureux veneur enregistrait sa passion mélancolique. Elles remarquèrent le soudain changement de sa physionomie, ses bras croisés, ses soupirs douloureux ; elles l'entendirent maintes fois appeler brusquement Rosalinde qui, pauvre âme ! était aussi ardemment embrasée que lui-même, mais qui couvait ses souffrances sous les cendres d'une honorable réserve. Sur quoi, devinant qu'il était amoureux, elles interrompirent sa mélancolie par leur approche, et Ganimède l'arracha à sa rêverie en ces termes :

— Qu'y a-t-il, veneur ? As-tu perdu la trace de quelque cerf blessé ? Ne t'afflige pas, l'ami, d'une perte aussi futile : tu n'aurais eu pour ta part que la peau, l'épaule et les cornes ; c'est le sort du chasseur de bien viser et de manquer sa proie.

— Tu frappes à côté, Ganimède, dit Aliéna. Sa douleur est grande, et ses soupirs dénotent une perte plus sérieuse ; peut-être, en traversant ces halliers, a-t-il vu quelque belle nymphe, et est-il devenu amoureux.

— C'est possible, dit Ganimède, car il vient de graver ici quelque sonnet. Voyons donc ce que disent les vers du veneur.

Lisant le sonnet et remarquant le nom de Rosalinde, Aliéna regarda Ganimède et se prit à rire ; et Ganimède, dé-

tournant ses regards sur le chasseur et reconnaissant Rosader, se prit à rougir, mais, voulant cacher son secret son travestissement de page, elle s'adressa hardiment à lui

— Dis-moi, je te prie, veneur, quelle est cette Rosaline pour qui tu te consumes en une telle douleur ? Est-ce que que nymphe, de la suite de Diane, dont tu as vanté la châteté par de telles épithètes ? ou est-ce quelque bergère qui hante ces plaines et a, par sa beauté, ensorcelé ton âme, qui tu chantes sous le nom supposé de Rosalinde, comme Orion chanta Julie sous le nom de Corinne ? ou, dis-moi, moi bletu, est-ce cette Rosalinde dont les bergers ont souvent parlé, tu sais bien, berger, la fille de ce Gérismor qui fut jadis roi, et est maintenant proscrit dans la forêt d'Ardenne ?

— C'est elle, dit Rosader en poussant un profond soupir ô gentil pâtre, c'est elle ! c'est cette sainte que je sers, c'est devant la chaise de cette déesse que je prosterne toutes mes dévotions ; elle est la plus belle de toutes les belles, le plus doux de tout son sexe et l'idéal de toute terrestre perfection.

— Pourquoi, gentil chasseur, puisqu'elle est si belle que tu es si amoureux, pourquoi y a-t-il un tel trouble dans tes pensées ? Peut-être ressemble-t-elle à la rose, embaumée mais couverte d'épines ? Peut-être ta Rosalinde est-elle aimable, mais cruelle, pleine de grâce, mais farouche, prudente sans sagesse et dédaigneuse sans raison.

— Oh ! berger, si tu connaissais sa personne, parée de l'excellence de toutes les perfections, ce port où les grâces abritent les vertus, tu ne préférerais pas un tel blasphème contre la belle Rosalinde. Mais, malheureux que je suis, j'ai comme Ixion, fixé mon amour sur Junon, et je n'embrasserai, je le crains, qu'un nuage. Ah ! berger, j'ai aspiré une étoile, mes désirs se sont élevés au-dessus de ma condition, et mes pensées au-dessus de mes destins. Payant

j'ai osé contempler une princesse, dont le râtig est trop élevé pour se mésallier à de si infimes amours.

— Allons, chasseur, fit Ganimède, reprends courage. L'amour plonge aussi bas qu'il plane haut. Cupido vise aux guenilles aussi bien qu'aux manteaux. Le regard d'une femme n'est pas attaché à l'aigrette des dignités. Rassure-toi : jamais faible cœur ne conquiert belle dame. Mais où est Rosalinde, à présent ? à la cour ?

— Hélas ! non, elle vit je ne sais où, et c'est là ma douleur ; bannie par Thorismond, et c'est là mon enfer. Car si je pouvais trouver sa personne sacrée et porter devant le tribunal de sa pitié la plainte de ma passion, je ne sais quel espoir me dit qu'elle m'honorerait de quelque faveur, et cela suffirait à compenser toutes mes misères passées.

— J'ai beaucoup ouï parler des charmes de ta mattresse, et je sais, chasseur, que tu peux la décrire parfaitement, ayant étudié toutes ses grâces d'un œil si curieux. Fais-moi donc la faveur de me dépeindre ses perfections.

— Volontiers, dit Rosader.

Et sur ce, il tira un papier de son sein où il lut ceci :

Semblable à la clarté de la plus haute sphère  
Où brille toute splendeur impériale,  
Est la couleur de sa chevelure,  
Dénouée ou tressée.

Hé ! ho ! belle Rosalinde !

Ses yeux sont des saphirs enchâssés dans la neige,  
Éblouissant le ciel pour peu qu'ils s'entrouvrent ;  
Les dieux ont peur dès qu'ils brillent,  
Et moi, je tremble, rien que d'y penser.

Hé ! ho ! que n'est-elle à moi !

Sa joue est comme la nuée rougissante  
Qui embellit la face d'Aurore,  
Ou comme le suaire d'argent empoutpré

Qui pare la face souveraine de Phebus.

Hi ! hi ! belle Rosalinde !

Ses lèvres sont comme deux boutons de rose,  
Qu'encadre une lèvre de lis,  
Et dans lesquels elle recèle un parfum  
Capable de séduire une déesse.

Hi ! hi ! puisse-t-elle être à moi !

Ses yeux est comme une tour majestueuse  
Où l'amour lui-même s'est emprisonné  
Pour surprendre à toute heure un regard  
De ses yeux divins et sourcis.

Hi ! hi ! belle Rosalinde !

Ses seins sont des centres de délices,  
Ses seins sont des globes de forme céleste,  
Que la nature couvre d'une rosée de lumière,  
Pour en rassasier l'âné.

Hi ! hi ! puisse-t-elle être à moi !

Ne vous étonnez pas, nymphes, si je déplore  
L'absence de la belle Rosalinde.

Puisqu'une telle belle n'est aussi belle

Ni aussi divine par ses vertus.

Hi ! hi ! belle Rosalinde !

Hi ! hi ! mon cœur ! Pût à Dieu qu'elle fût à moi  
Pût à tout impérial.

— Ma foi, s'écria Ganimède, ou le chasseur est un poète magique, ou Rosalinde dépasse toute merveille. Je vois, quand j'entends dire que les femmes peuvent être excellentes, de voir les papes si imparfaits.

— Ah ! observa Rosaber, puisque tu ne peux être l'absence de la perfection, contente-toi d'en avoir un reste, c'est une excellence suffisante de ressembler à l'excellent de la nature.

— Il vous a répondu, Ganimède, dit Aliéna. C'est ass

pour les pages de servir les belles dames, sans être beaux eux-mêmes.

— Oh ! madame, repartit Ganimède, taisez-vous, car vous êtes partiale. Qui ne sait que toutes les femmes désirent attacher la souveraineté à leurs jupes et garder la beauté pour être seules ? Bah ! si les pages s'habillaient comme elles, peut-être seraient-ils aussi agréables, ou du moins aussi avenants. Mais, dis-moi, chasseur, n'as-tu pas écrit d'autres poèmes en l'honneur de ta maîtresse ?

— Oui, gentil berger, mais je ne les ai pas sur moi ; demain, au lever du jour, si vos troupeaux restent dans ces pâtis, je vous les apporterai ici.

Sur ce, souhaitant un cordial bonsoir à Ganimède et à Aliéna, il retourna à sa grotte. Les deux amies parquèrent leurs troupeaux et rentrèrent à la chaumière de Coridon. Aliéna dit qu'il était temps d'aller au lit. Coridon jura que c'était vrai, car la grande ourse s'était levée au nord. Sur quoi tous, ayant pris congé, allèrent se reposer, tous, excepté la pauvre Rosalinde, qui, pleine de sa passion, ne put trouver le calme. Le soleil ne fut pas plus tôt sorti du lit d'Aurore, qu'Aliéna fut éveillée par Ganimède, qui, agitée toute la nuit, déclara qu'il était l'heure d'aller déparquer les troupeaux. Sur ce, Aliéna passa son jupon et se leva ; dès qu'elle fut prête et qu'elles eurent déjeuné, vite elles revinrent au champ avec leurs sacs et leurs bouteilles. A peine furent-elles près des parcs qu'elles aperçurent le triste ve-neur qui se promenait mélancoliquement.

— Chasseur, s'écria Ganimède en s'approchant de lui, je vous rappellerai votre promesse : voici le moment de nous faire connaître ces poèmes que vous aviez, disiez-vous, laissés dans votre grotte.

— Je les ai sur moi, fit Rosader ; asseyons-nous, et alors vous apprendrez quelle fureur poétique l'amour inspire à un homme. Sur ce, tous s'assirent sur un banc de gazon

ombragé de figuiers, et Rosader, poussant un profond soupir, lut cette élégie :

Si je tourne mes regards vers le ciel,  
Amour blesse mes yeux de ses flèches.  
Si je considère le gazon,  
Amour m'apparaît dans chaque fleur.  
Si je cherche l'ombre pour éviter ma peine,  
Je le retrouve à l'ombre.  
Si par un détour je gagne un bosquet caché,  
Je rencontre encore cet amour sacré.  
Si je me baigne dans un ruisseau,  
Je l'entends chanter au bord.  
Si je médite seul,  
Il sera confident de ma tristesse.  
Si je m'afflige, il pleure avec moi,  
Et veut être partout où je suis.  
Quand je parle de Rosalinde,  
Le dieu s'effarouche et devient tendre,  
Et semble brûler des mêmes flammes  
Et du même amour que moi.  
Suave Rosalinde, aie pitié,  
Car je suis plus fidèle que l'amour.  
Lui, s'il réussit, s'enfuira vite,  
Mais moi je vivrai et mourrai de ton amour.

— Comment trouvez-vous cette élégie, fit Rosader ?

— Ma foi, dit Ganimède, le style m'en plaît, mais non la passion ; car j'admire l'un et je plains l'autre, en ce sens que tu poursuis un nuage et que tu aimes sans retour ni succès.

— Ce n'est pas la faute de son insensibilité, mais de ma mauvaise fortune qui, pour mon malheur, prolonge son absence ; car, si elle se doutait de mon amour, elle ne me laisserait pas languir ainsi. Les femmes vraiment nobles estiment plus le dévouement que l'opulence, la fidélité étant l'objet auquel vise leur tendresse. Mais laissons là ces digressions, et écoutez ces dernières strophes, alors vous connaîtrez toute ma poésie.

Et sur ce, il soupira ainsi :

D'un parfait amour je puis seul me vanter,  
Puisqu'aucun soupçon ne peut atteindre mon dévouement,  
Car elle est la beauté unique,  
Que j'ai pour sainte adorée.  
Ainsi, pour la fidélité, je suis sans rival,  
Et pour la beauté elle est incomparable.

Que le tendre Pétrarque rature l'éloge de Laure  
Et que Tasse cesse de chanter son affection,  
Puisque ma foi a résisté à toutes les épreuves  
Et qu'elle est la belle qu'admirent tous les hommes.  
Ma poésie, comme ma foi, consacre sa beauté.  
Ainsi je vis par l'amour, et l'amour vit à jamais par moi.

— Je suis au bout de mes poèmes, dit Rosader, mais non pour cela au terme de mes douleurs ; ainsi je ressemble à celui qui, dans la profondeur de sa détresse, ne trouve que l'écho pour lui répondre.

Ganimède, ayant pitié de Rosader et croyant le tirer de son amoureuse mélancolie, observa qu'il était temps de déjeuner. « Ainsi, chasseur, si tu veux accepter le menu que contiennent nos grossiers bissacs, notre cordialité suppléera aux délicatesses que nous ne pouvons t'offrir. » Aliéna renouvela l'invitation et pria Rosader d'être son hôte. Il les remercia cordialement, et, s'étant assis près d'elles, partagea les humbles provisions que leur allouait l'existence champêtre. Le repas fini, Rosader, après leur avoir rendu grâces, allait se retirer, quand Ganimède, qui avait peine à le laisser disparaître de sa présence, l'interpella ainsi :

— Voyons, chasseur, si tu n'as rien de mieux à faire, puisque tu es si profondément épris, montre-moi comment tu sais prier d'amour : je représenterai Rosalinde, et tu resteras ce que tu es, Rosader. Imaginons une églogue érotique, où Rosalinde serait présente et où tu lui ferais la cour ;

## ROSADER.

— Je te supplie, nymphe, par toutes les pa  
toutes les larmes, les sons, les murmures que c  
par tout ce que nous suggère la pensée ou la l  
tercède pour mes souffrances en les dévoilant.  
mon amour (oui, Dieu le veuille, mon amou  
veuille, ma vie !) aie pitié de moi ! — Tes lè  
bles comme la colombe, — et la pitié doit tou  
— Regarde mes yeux rouges de larmes doulo  
pluie d'une vraie détresse, — mon visage si p  
— Je ne puis être soulagé que par l'amou  
qu'une orageuse rigueur n'assombrisse pas to  
choisi pour trône à sa clémence. — L'arbre le  
souffle de Borée. — Le fer se plie à la chaleur  
Rosalinde, sois indulgente, — car Rosalinde s

## ROSALINDE.

— Les amants libertins arment leurs soy  
larmes, — de vœux, de serments, de tendres re  
mais quand leur affection est mise à l'épreuve  
trahi par leurs subtils faux-suyants ! — Ainsi  
pire l'amorce empoisonnée ; — ainsi le cœur  
nels ; — ainsi la pensée même se rasssie de  
yeux se laissent aveugler par des charmes sub  
sionnés, les soupirs qui se déchaînent si dou  
de pleurs que verse une duplicité profondémen  
jamais que des moyens impuissants — contre



le soleil dans sa splendeur, l'aurore dans sa clarté, — par ces joues si douces où s'embusque l'amour — pour baiser les roses de l'année printannière. — Je t'invoque, Rosalinde, par des plaintes déchirantes — que ne simulent ni trahison ni trompeuse hypocrisie, — mais que provoque une douleur inexprimable ! — Douce nymphe, sois indulgente, et favorise-moi d'une sourire. — Puissent, à ce prix, les cieux préserver des aliments funestes — tes troupeaux à jamais prospères ! Puisse, à ce prix, l'été prodiguer — les trésors de sa splendide opulence — pour engraisser tes moutons, citoyens de la prairie ! — Oh ! cesse d'armer de dédain ton front adorable. — L'oiseau a son bec, le lion a sa queue, — mais l'amant n'a que des soupirs et d'amères lamentations — pour assaillir l'idéale forteresse du sentiment. — Oh ! Rosalinde, sois indulgente, car Rosalinde seule est belle.

ROSALINDE.

— La flamme rend malléable l'acier le plus dur.

ROSADER.

— Et Rosalinde, ma bien-aimée, elle qui est plus douce que l'agneau, — ne laisserait pas enflammer son tendre cœur par des soupirs !

ROSALINDE.

— Si les amants étaient sincères, les femmes les croiraient plus souvent.

ROSADER.

— Sincérité, respect et honneur guident mon amour.

ROSALINDE.

— Je voudrais bien m'y fier, mais je n'ose m'y risquer.

ROSADER.

— Oh ! pitié, douce nymphe ! — Mets-moi seulement à l'épreuve !

ROSALINDE.

— Je voudrais résister, mais je ne sais pas pourquoi.

ROSADER.

— Oh ! Rosalinde, sois indulgente, car les temps changeront : — ton visage ne sera pas toujours ce qu'il est maintenant, — tes années peuvent lui aliéner la beauté. — Ah ! cède à temps, douce nymphe, et aie pitié de moi.

ROSALINDE.

— Oh ! Rosalinde, tu dois avoir pitié, — car Rosader est jeune et beau.

ROSADER.

— Conquête plus belle qu'un royaume ou qu'une couronne !

ROSALINDE.

— Oh ! la bonne foi est trahie, si Rosader me trompe.

ROSADER.

— Puissent les cieux conspirer ma chute, — et le ciel et la terre m rejeter comme abject, — puissent les chagrins tomber à flots sur ma traite maudite, — et une horreur indestructible couvrir dans mon sein, — puisse la beauté m'accabler à jamais de sombres regards — et le désespoir profond me poursuivre sans relâche, — avant que Rosalinde m'ait convaincu de déloyauté, — avant que Rosalinde m'accuse de froideur.

ROSALINDE.

— Aussi Rosalinde veut-elle t'accorder son amour ; — aussi Rosalinde veut-elle t'avoir toujours en gré.

ROSADER.

— Que ce triomphe me rende plus radieux que l'amante de Tithon !<sup>1</sup>  
— Puisque Rosalinde cède à Rosader, — que mon visage bannisse tout air chagrin — et s'épanouisse dans les joies de l'affection ! — Et disons que Rosalinde est la bonté unique, — comme Rosalinde est l'unique beauté !

— Eh bien, chasseur, s'écria Ganimède quand cette tendre églogue fut achevée, ne vous ai-je pas bien donné la réplique ? N'ai-je pas joué admirablement la femme ? N'ai-je pas montré autant de répulsion à céder que de complaisance à désirer ? N'ai-je pas témoigné une défiance égale à l'hypocrisie des hommes ? Et, pour réparer tout le mal, ne me suis-je pas empressé de conclure par une douce union d'amour ? Est-ce que Rosalinde n'a pas satisfait son Rosader ?

— En vérité, répondit gaiement Rosader, en secouant la tête et en croisant les bras, Rosader a sa Rosalinde, mais comme Ixion a eu sa Junon : croyant posséder une déesse, il n'embrasse qu'un nuage. En ces jouissances imaginaires, je ressemble aux oiseaux qui se nourrissaient des grappes peintes par Zeuxis ; ils devinrent si maigres à ne becqueter

<sup>1</sup> L'Aurore.

que des ombres qu'ils furent bien aises, comme le coq d'Ésope, d'attraper un grain de mil. De même, si je ne me nourris que de ces visions amoureuses, Vénus, au bout d'un an, me trouvera un bien malingre galant. Néanmoins j'espère que ce simulacre d'affection cache une conclusion de réelles amours.

— Et sur ce, dit Aliéna, je jouerai le rôle de prêtre : à partir de ce jour, Ganimède t'appellera son époux, et tu appelleras Ganimède ta femme, et ainsi nous aurons un mariage.

— J'y consens, dit Rosader en riant.

— J'y consens, dit Ganimède, aussi pourpre qu'une rose.

Et ainsi, le sourire aux lèvres, la rougeur au front, ils conclurent ce mariage fictif qui plus tard devint un mariage en réalité, Rosader se doutant peu qu'il avait prié et obtenu sa Rosalinde. Aliéna déclara que ce mariage ne valait pas un fétu, si l'on ne faisait quelque chère, et que le marché n'était pas bon s'il n'était pas scellé le verre en main ; conséquemment elle pria Ganimède de servir toutes les provisions qu'il avait, et de tirer sa bouteille ; elle conjura le chasseur, qui s'était si bien marié en imagination, de se figurer que ces provisions étaient le plus somptueux banquet, et de boire une chope de vin à sa Rosalinde ; ce que Rosader fit, et ils passèrent la journée en agréable causerie. Enfin Aliéna, ayant fait remarquer que le soleil baissait et était prêt à se coucher, on termina le banquet par un toast final. Cela fait, tous trois se levèrent :

— Ma foi, chasseur, s'écria Aliéna, bien qu'il y ait eu mariage, il faut pour cette nuit que j'emmène avec moi l'épousée, et demain, si nous nous retrouvons, je promets de vous la restituer aussi parfaitement vierge qu'en ce moment.

— J'y consens, dit Rosader ; il doit me suffire de rêver d'amour la nuit, puisque, le jour, je suis assez fou pour ra-


doter d'amour. A demain donc. Allez à vos parcs, je vais à ma grotte.

Et sur ce, ils se séparèrent. A peine le chasseur était-il parti, qu'Aliéna et Ganimède allèrent parquer leurs troupeaux, et, ayant pris leurs houlettes, leurs bissacs et leurs bouteilles, elles retournèrent chez elles. Tout en devisant, elles aperçurent le vieux Coridon qui venait clopin clopant leur annoncer que le souper était prêt. Cette nouvelle hâta leur retour au logis où nous les laisserons jusqu'au lendemain pour revenir à Saladin.

Pendant tout ce temps, le pauvre Saladin, banni de Bordeaux et de la cour de France par Thorismond, errait par monts et par vaux dans la forêt des Ardennes, croyant parvenir jusqu'à Lyon, et de là, à travers l'Allemagne, se rendre en Italie. Mais, la forêt étant pleine de défilés, lui-même ne connaissant pas bien le pays, il perdit son chemin et arriva dans le bois, non loin du lieu où étaient Gérismond et son frère Rosader. Épuisé de fatigue, il découvrit, au fond d'un hallier, une petite grotte où ils'affaissa dans le plus profond sommeil. Comme il était ainsi couché, un lion affamé passa sur la lisière du fourré, cherchant sa proie : ayant aperçu Saladin, il mit la patte sur lui, mais, voyant qu'il ne bougeait pas, il la retira, car le lion a horreur de se nourrir de cadavres ; mais, désirant trouver sa pâture, il se mit à l'affût pour voir s'il remuerait. Tandis que Saladin dormait ainsi en pleine sécurité, la fortune voulut que Rosader, poursuivant à travers ce hallier un cerf qu'il avait légèrement blessé, arrivât en grande hâte, son épieu à la main. Il aperçut l'homme endormi et le lion tout près de lui : tandis qu'il s'arrêtait étonné devant ce spectacle, il fut pris d'un brusque saignement de nez, ce qui lui fit conjecturer qu'il y avait là quelqu'un de ses amis ; s'étant approché, il reconnut son frère Saladin, et, tout perplexe à la vue d'un événement si inattendu, il se mit à réfléchir en lui-même : « Tu vois Sa-

ladin, se dit-il, ton ennemi, l'ouvrier de tes infortunes et l'auteur de ton exil, tu le vois, Rosader, livré à la merci d'un lion impitoyable par les dieux mêmes qui ont voulu manifester leur justice, en châtiant ses rigueurs et en vengeant tes injures. Désormais tu peux retourner à Bordeaux, rentrer dans ton patrimoine et prendre possession de son héritage : tu peux triompher dans tes amours et décorer de guirlandes l'autel de ton bonheur. Ce lion, en terminant la vie de ce misérable, va t'élever de la détresse à la félicité suprême. » Sur ce, rejetant son épieu sur ses épaules, il se remit en marche. Mais à peine avait-il fait deux ou trois pas qu'un nouveau sentiment le frappa au cœur : « Ah ! Rosader, vas-tu déshonorer ton sang, en mentant à la nature d'un gentilhomme ? Qu'importe que Saladin t'ait molesté et t'ait fait vivre, exilé, dans une forêt ? Ta nature sera-t-elle assez cruelle, ton éducation assez perverse, ta pensée assez sauvage, pour permettre une si épouvantable vengeance ? Non, Rosader, ne ruine pas une existence, pour gagner un monde de trésors. En le sauvant tu sauves un frère ; en risquant ta vie pour lui, tu gagnes un ami, et tu te réconcilies un ennemi. »

Tout à coup, Saladin fit un mouvement et le lion se dressa. Aussitôt Rosader chargea l'animal avec son épieu et le blessa grièvement du premier coup. Le lion, se sentant mortellement blessé, bondit sur Rosader et, avec sa griffe, lui étreignit la poitrine si violemment, qu'il faillit s'évanouir ; mais comme c'était un homme très-énergique, il se remit bien vite et tua le lion après un court combat. La bête en expirant rugit si fort que Saladin s'éveilla en sursaut, stupéfait de voir un animal si monstrueux étendu mort et un si charmant gentilhomme blessé à ses côtés. Ne reconnaissant pas son frère sous le nouveau costume ; « Messire, lui dit-il, qui que tu sois, je vois que tu as redressé ma destinée par ton courage, et sauvé ma vie au sacrifice de la



livres, tandis que je vivrais sur ses restes, le plus jeune qui était la joie de mon père Rosader, (et en prononçant ce nom, Saladin) après l'avoir élevé chez moi comme l'ai chassé de Bordeaux, et il vit, on ne le regardait pas comme un gentilhomme, sans doute dans une détresse, ne pouvant laisser impunie une pareille injustice, il voulut que le roi me cherchât querelle, s'emparer de mes terres, et m'exilât de France pendant dix jours. Accablé de remords, pour péni- tences passées, je vais ainsi en pèlerinage à la rencontre de mon frère, afin de me réconcilier avec lui et ensuite je me rendrai en Terre sainte, où j'ai passé dix jours dans une vieillesse aussi vertueuse que celle qui a été pleine de coupables vanités. »

En apprenant la résolution de Saladin, Rosader fut touché de pitié pour ses douleurs : « Saladin, dit-il, est donc que tu as enfin retrouvé ton frère, et que tu es détressé de sa misère. Regarde-moi dans les yeux et considérant sa physionomie, tu pourras reconnaître Rosader. Des explications pathétiques eurent lieu entre deux frères, l'un implorant son pardon, l'autre oubliant toutes les injures passées. Dès qu'

permettrait de lui conférer. Puis, avec un profond soupir, il lui demanda s'il avait des nouvelles d'Alinda ou de sa fille Rosalinde. « Aucune, sire, dit Saladin; depuis leur départ, on n'a pas entendu parler d'elles. » — « Cruelle fortune, s'écria le roi, qui, pour doubler les misères du père, s'acharne contre la fille! » Sur ce, accablé de douleurs, il se retira dans sa grotte, laissant les deux frères ensemble.

Aussitôt Rosader conduisit chez lui Saladin : pendant deux ou trois jours, il se promena avec son frère pour lui montrer les beautés des environs.

De son côté, Ganimède, ayant toujours son amour au cœur, ne pouvant trouver de repos, s'impatientait de la cruelle absence de Rosader : car les amants comptent toutes les minutes, et tiennent les heures pour des jours et les jours pour des mois, jusqu'à ce qu'ils puissent rassasier leurs yeux par la vue de l'objet aimé. Dans cette perplexité vivait la pauvre Ganimède, quand un jour, assise près d'Aliéna, toute rêveuse, elle leva les yeux et vit venir Rosader avec son épieu sur les épaules. A cette vue, elle changea de couleur, et dit à Aliéna : « Voyez donc, madame, voici notre joyeux chasseur! » Dès que Rosader fut à portée de parole, Aliéna l'interpella :

— Eh bien, gentil chasseur, quel vent vous a donc tenu éloigné d'ici? Si nouvellement marié, vous n'avez donc pas plus de souci de votre Rosalinde? Est-ce là cette passion que vous peigniez dans vos sonnets et dans vos rondeaux?

— Vous vous trompez, madame, répliqua Rosader. En m'absentant, je n'ai fait que répondre au procédé peu gracieux par lequel vous avez enlevé la mariée à son époux. Pourtant, si je vous ai offensé par cette disparition de trois jours, je demande humblement votre pardon, et vous ne pouvez le refuser quand la faute est avouée avec un si amical repentir. La vérité est que mon frère aîné est banni de Bordeaux et que je l'ai rencontré par hasard dans la forêt.

Et Rosader raconta tout ce qui s'était passé entre les deux frères.

Or, il y avait dans cette forêt des bandits qui vivaient de brigandage et qui, par crainte de la prévôté, se cachaient dans des cavernes au fond des halliers. Ayant ouï parler de la beauté d'Aliéna, ces misérables avaient résolu de l'enlever, pour en faire présent au roi, espérant par un tel cadeau obtenir leurs grâces du roi qui était un grand paillard. Tandis qu'Aliéna et Ganimède étaient en grave conversation, ils s'élançèrent sur Aliéna et sur son page, qui appelèrent Rosader à leurs secours. Résolu à mourir pour la défense de ses amis, Rosader asséna aux assaillants des coups assez vigoureux pour prouver à leurs carcasses qu'il n'était pas lâche. Mais il ne put résister longtemps au nombre, n'ayant personne pour le soutenir, et il finit par être repoussé, et même grièvement blessé. Aliéna et Ganimède auraient été enlevées, si un heureux hasard n'avait amené de ce côté Saladin qui fondit sur la bande, son épieu à la main, et étonna les misérables par la vigueur de ses coups. Rosader, voyant son frère se comporter si vaillamment, revint à la charge avec une telle violence que plusieurs des bandits furent tués et que le reste s'enfuit, laissant Aliéna et Ganimède en la possession des vainqueurs.

Tandis que Ganimède pansait la blessure du veneur, Aliéna, revenue de sa frayeur, regarda le galant champion qui leur avait si intrépidement porté secours; prise pour lui d'une vive sympathie, elle commença à admirer complaisamment tous ses dehors et à louer en elle-même sa personne et sa vaillance. Enfin, reprenant ses esprits — : Gentil sire, lui dit-elle, pour rançon de notre salut, il faut que vous vous contentiez d'accepter l'affectueux remerciement d'une pauvre bergère qui promet de ne jamais être ingrate.

— Jolie bergère, répondit Saladin, je regarde votre affectueux remerciement comme la plus précieuse récompense.



Comme il parlait ainsi, Ganimède le considéra attentivement et s'écria : — Vraiment, Rosader, ce gentilhomme vous ressemble beaucoup par les traits du visage.

— Cela n'a rien d'étonnant, gentil père, c'est mon frère aîné.

— Votre frère, répartit Aliéna, cette parenté ne le rend que plus agréable, et je me reconnais d'autant plus volontiers sa débitrice, après le service signalé qu'il m'a rendu. S'il veut bien me faire cet honneur, je l'appellerai mon serviteur et il m'appellera sa maîtresse.

— Avec plaisir, chère maîtresse, dit Saladin, et, si jamais je néglige de vous appeler ainsi, c'est que je me serai oublié moi-même.

Sur ce, Rosader, soutenu par son frère, s'en retourna à sa cabane. De leur côté, Ganimède et Aliéna rentrèrent chez elles après avoir parqué leurs brebis. Là elles soupèrent avec le vieux Coridon qui, le repas fini, leur raconta longuement comme quoi Montanus ne pouvait obtenir aucune faveur de Phébé et restait toujours le plus désespéré des amoureux transis.

— Je voudrais voir cette Phébé, dit Aliéna. Est-elle donc si jolie qu'elle ne croie aucun berger digne de sa beauté, ou si acariâtre que ni amour ni dévouement ne puisse la satisfaire, ou si prude qu'elle veuille être toujours priée, ou si follement vaniteuse qu'elle oublie qu'il faut faire une large récolte pour obtenir un peu de blé !

— Je ne saurais distinguer entre des qualités si subtiles, répondit Coridon. Mais ce dont je suis sûr, c'est que, si toutes les filles étaient de son sentiment, le monde tomberait dans l'extravagance ; il y aurait quantité de galanterie et peu d'épousailles, beaucoup de mots et peu de dévouement, beaucoup de folie et pas de foi.

A cette grave remarque de Coridon, si solennellement débitée, Aliéna sourit, et, comme il se faisait tard, elle et

son page allèrent se coucher. Aussitôt que Phébus eut quitté le lit de son Aurore, Aliéna se leva et réveilla Ganimède; puis toutes deux s'en allèrent aux champs. Après avoir déparqué leurs troupeaux, elles s'assirent sous un olivier; et tandis qu'elles rêvaient à leurs amours, elles aperçurent Coridon qui accourait vers elles, tout essoufflé.

— Quelle est donc la nouvelle, dit Aliéna, qui vous fait venir avec tant de hâte?

— Oh! madame, répondit Coridon, vous avez longtemps désiré voir Phébé, la jolie bergère dont Montanus est épris. Eh bien, si vous voulez, vous et Ganimède, aller avec moi jusqu'au bouquet d'arbres là-bas, vous verrez Montanus et elle assis près d'une fontaine, lui, la courtisant en madrigaux champêtres, elle, aussi insensible que si elle n'avait pour l'amour que du dédain.

Cette nouvelle fut tellement agréable aux deux amoureuses, qu'aussitôt elles se levèrent et partirent avec Coridon. Dès qu'elles approchèrent du taillis, elles aperçurent, assise sur le gazon, Phébé, la plus jolie bergère de toutes les Ardennes, vêtue d'une jupe d'écarlate, d'une mantille verte, et couronnée d'une guirlande de roses, sous laquelle brillaient deux yeux qui auraient pu enflammer un plus grand personnage que Montanus. En extase devant cette nymphe ravissante, était assis le berger; la tête dans sa main et son coude sur son genou, il murmurait ainsi contre l'injustice de l'Amour :

Hélas! Tyran, plein de rigueur,  
 Modère un peu ta violence :  
 Que te sert si grande dépense ?  
 C'est trop de flammes pour un cœur.  
 Épargnes-en une étincelle,  
 Puis fais ton effort d'émouvoir  
 La fière qui ne veut point voir  
 En quel feu je brûle pour elle.

Exécute, Amour, ce dessein,  
 Et rabaisse un peu son audace :  
 Son cœur ne doit être de glace,  
 Bien qu'elle ait de neige le sein <sup>1</sup>.

Montanus termina ces stances par une volée de soupirs et par un torrent de larmes qui auraient pu émouvoir toute autre que Phébé : — Ah ! Phébé, s'écria-t-il enfin, de quoi donc es-tu faite, que tu n'as pas pitié de ma souffrance ? Suis-je un objet si odieux ou si vil, que tu ne puisses m'accorder un gracieux regard ? Tout dévoué au service de Phébé, ne recueillerai-je aucune récompense de ma fidélité ? Si le temps peut prouver ma constance, voilà deux fois sept hivers que j'aime la belle Phébé. Si les signes extérieurs peuvent révéler les affections intérieures, les sillons creusés sur ma face peuvent révéler les souffrances de mon cœur. Les larmes du désespoir ont ridé mes joues. Et Phébé est seule insensible à mes plaintes. Pourquoi ? Parce que je suis Montanus et qu'elle est Phébé : je suis un misérable pâtre, et elle est la plus admirable des belles. Charmante Phébé, si je pouvais t'appeler tendre Phébé, j'en serais bien heureux, ce bonheur ne me fût-il permis que pour une minute ! Sinon, ah ! si Phébé ne peut aimer, qu'elle mette fin à mon désespoir par une tempête de dédains ! En mourant, j'aurai du moins l'indéniable privilège de dire que je suis mort pour la cruelle Phébé.

— Importun berger, répliqua sèchement Phébé en fronçant le sourcil, tes passions sont-elles à ce point violentes que tu ne puisses les comprimer patiemment ? Es-tu enchaîné à une affection si exigeante que Phébé seule puisse les satisfaire ? Allons, monsieur, si vous ne pouvez faire votre marché ailleurs, rentrez chez vous : mes raisins sont trop

<sup>1</sup> Ces vers, que ne désavouerait pas un poète de la Pléiade, sont en français dans le texte original.

hauts pour que vous puissiez y atteindre. Si je te parle ainsi, Montanus, ce n'est pas que je te méprise, c'est que je hais l'amour ; je tiens plus à honneur de triompher de la passion que de la fortune. Quand tu serais aussi beau que PÂRIS, aussi hardi qu'Hector, aussi constant que Troylus, aussi tendre que Léandre, Phébé ne pourrait t'aimer : et, si tu me poursuivais avec Phébus, je te fuirais avec Daphné !

Ganimède, ayant entendu toutes les plaintes de Montanus, ne put supporter la cruauté de Phébé, et, s'élançant du fourré, s'écria : « Et moi, si vous me fuyiez, donzelle, je vous changerais comme Daphné en laurier, afin de fouler dédaigneusement vos rameaux sous mes pieds. »

A cette apostrophe soudaine, Phébé fut toute ébahie, surtout quand elle vit la beauté du berger Ganimède ; elle allait s'enfuir, toute rougissante, quand Ganimède lui prit la main et poursuivit : « Eh quoi, bergère, si belle et si cruelle ! Prends garde qu'à force de dédaigner l'amour, tu ne sois accablée par l'amour, et que, comme Narcisse, tu n'éprouves une passion sans espoir. Parce que tu es belle, ne sois pas si difficile. S'il n'est rien d'aussi charmant que la beauté, il n'est rien non plus d'aussi fragile : elle est aussi éphémère que l'ombre qui tombe d'un ciel nébuleux. Aime donc quand tu es jeune, de peur que tu ne sois dédaignée en vieillissant. On ne saurait rattraper ni la beauté ni le temps. Si tu aimes, donne la préférence à Montanus ; car, si sa passion est ardente, ses mérites sont grands.

Pendant tout ce temps, Phébé était restée en extase devant Ganimède, s'imaginant voir l'ombre d'Adonis échappée de l'Élysée sous la forme d'un pâtre ; enfin elle répondit doucement : « Je ne puis nier, monsieur, que j'aie ouï parler de l'amour, bien que jamais je ne l'aie senti, ni que j'aie lu maintes descriptions de la déesse Vénus, bien que je ne l'aie jamais vue qu'en peinture... Et peut-être, monsieur, ajouta-t-elle en rougissant, ma vue est-elle plus prodigue

aujourd'hui que jamais. » A ces mots elle s'interrompit, comme si quelque grande émotion la troublait. En vain Aliéna lui demanda d'achever ; Phébé, la face couverte des nuances du vermillon, se rassit en soupirant. Sur ce, Aliéna et Ganimède, voyant la bergère dans une si étrange humeur, la laissèrent avec son Montanus, en lui souhaitant amicalement de devenir plus docile à l'Amour, de peur qu'en représailles Vénus ne la soumit à quelque rude châtement. Phébé s'en retourna chez son père, embrasée par une ardente flamme. L'image des perfections de Ganimède avait laissé dans l'esprit de la pauvre bergère une impression de plaisir mêlée à une intolérable souffrance, et elle souhaitait de mourir plutôt que de vivre dans cette amoureuse angoisse. Le trouble de son esprit agissant sur la santé de son corps, elle tomba malade, et si malade qu'on désespérait presque de la sauver.

La nouvelle de sa maladie se répandit bien vite par toute la forêt. Montanus accourut, comme un fou, pour visiter Phébé : assis, les larmes aux yeux, près de son lit, il lui demanda la cause de sa maladie. Phébé garda le silence, puis bientôt pria Montanus de se retirer un moment, sans pour cela quitter la maison, — voulant voir, disait-elle, si elle ne pourrait pas dérober un instant de sommeil. Montanus ne fut pas plus tôt sorti de la chambre, que, s'élançant vers son écritoire, elle prit une plume et de l'encre, et écrivit une lettre ainsi conçue :

« Beau berger,

» Quoique jusqu'ici mes yeux aient été de diamant pour résister à l'amour, il m'a suffi de voir ton visage, pour qu'ils aient cédé à l'amour. Ta beauté a asservi Phébé au point qu'elle reste à ta merci, pouvant être, à ton gré, ou la plus fortunée des femmes ou la plus misérable des vierges. Ne mesure pas, Ganimède, mon amour à ma richesse, ni ma passion à mon rang ; mais crois que mon âme est aussi tendre que ton visage est gracieux. Si tu m'as jugée trop cruelle à cause

de mon aversion pour Montanus, dis-toi que j'y ai été forcé par le sort; si tu me juges trop tendre pour t'avoir aimé si légèrement au premier regard, dis-toi que j'y ai été obligée par une irrésistible destinée. Si donc il est vrai, Ganimède, que l'amour pénètre par les yeux, se réfugie dans le cœur et ne veut s'en laisser chasser par aucun remède ni par aucune raison, aie pitié de moi, comme d'une malade qui ne peut recevoir la guérison que de ta douce main. Réduite au désespoir, si je ne suis soulagée par toi, je dois m'attendre ou à vivre heureuse de ta faveur ou à mourir misérable de ton refus.

» Celle qui doit être à toi ou ne pas être,

» PHÉBÉ. »

Cette lettre terminée, elle appela Montanus et le pria de la porter à Ganimède. Bien que le pauvre Montanus se doutât de la passion qui la tourmentait, pourtant, voulant prouver à sa maîtresse son entier dévouement, il dissimula la chose et se fit le messenger volontaire de son propre martyr. Ayant pris la lettre, il se rendit le lendemain de bon matin dans la plaine où Aliéna faisait paître ses troupeaux, et y trouva Ganimède qui, assis sous un grenadier, déplorait le douloureux accident qui tenait son Rosader éloigné d'elle. Montanus le salua en lui remettant la lettre qui, dit-il, lui était envoyée par Phébé. Quand Ganimède eut lu et relu la lettre, il se prit à sourire, et regardant Montanus :

— Dis-moi, je te prie, berger, es-tu amoureux de Phébé ?

— Oh ! mon damoiseau, répondit Montanus, si je n'étais pas si profondément épris de Phébé, mes troupeaux seraient plus gras, et leur maître plus tranquille ; car ce sont mes chagrins qui font la maigreur de mes brebis.

— Hélas ! pauvre pâtre, ta passion est-elle si extrême, ta tendresse si obstinée qu'aucune raison n'en puisse humilier l'orgueil ?

— Rien ne pourra me faire oublier Phébé, tant que Montanus s'oubliera lui-même.

— Allons, Montanus, considère combien ta tendresse est désespérée, et tu reconnaîtras la profondeur de ta propre folie. Je te le déclare, en faisant la cour à Phébé, tu hurles à la lune avec les loups de Syrie. Pour preuve, lis cette lettre.

Montanus prit la lettre et la lut, changeant de couleur à chaque ligne, et terminant chaque phrase par une période de soupirs.

— Eh bien, lui dit Ganimède, reconnais-tu que ton grand dévouement est bien faiblement récompensé ? Cesse donc d'avalier avidement cette potion que tu sais être un poison ; cesse de ramper devant celle qui ne se soucie pas de toi. Ah ! Montanus, il y a bien des femmes aussi jolies que Phébé, mais plus aimables qu'elle. Crois-moi, les faveurs sont le combustible de l'amour ; puisque tu ne peux en obtenir, laisse la flamme s'évanouir en fumée.

— Inutiles conseils ! reprit Montanus ; la raison n'apporte aucun remède à celui que la passion rend si obstiné. Quoique Phébé aime Ganimède, Montanus n'honorera jamais d'autre que Phébé.

— Mais, dit Ganimède, que puis-je faire pour t'être agréable ? Veux-tu que je dédaigne Phébé, comme elle te dédaigne ?

— Ah ! répondit Montanus, ce serait renouveler mes chagrins et doubler mes souffrances : car la vue de sa douleur serait mon arrêt de mort. Hélas ! Ganimède, quoique je dépérisses dans ma passion, ne la laisse pas succomber dans ses désirs. Puisqu'elle t'aime si chèrement, ne la tue pas de tes dédains. Sois le mignon de cette incomparable : elle a assez de beauté pour te plaire et assez de troupeaux pour t'enrichir. Tu ne peux rien désirer de plus que ce que tu obtiendras en la possédant, car elle est belle, vertueuse et riche, — trois stimulants puissants à rendre l'amour joyeux. Il me suffira de la voir contente et de rassasier mes

regards de son bonheur. Si elle se marie, quoique ce soit pour moi un martyr, je le supporterai patiemment pourvu qu'elle soit satisfaite, et je bénirai mon étoile en voyant ses désirs exaucés.

Montanus prononça ces paroles avec une contenance si assurée qu'Aliéna et Ganimède furent stupéfaites de sa résignation : pleines de pitié pour ses souffrances, elles cherchèrent par quel habile moyen elles pourraient obtenir pour Montanus la faveur de Phébé.

— Montanus, s'écria enfin Ganimède, puisque Phébé est dans une telle détresse, je craindrais d'être accusé de cruauté en n'allant pas saluer une si belle créature : j'irai donc avec toi voir Phébé pour l'entendre répéter de vive voix ce qu'elle m'a déclaré par écrit, et alors je prononcerai mon arrêt, au gré de ma sympathie... Je passerai par chez nous, et j'enverrai Coridon tenir compagnie à Aliéna.

Montanus parut charmé de cette détermination, et tous deux se dirigèrent vers la demeure de Phébé. Dès qu'ils furent près de la chaumière, Montanus courut en avant pour annoncer à Phébé que Ganimède était à la porte. A ce nom de Ganimède, Phébé se souleva sur son lit, comme à demi ranimée, et l'incarnat de la vie reparut sur ses joues flétries. Ganimède entra, puis, s'asseyant à côté de son lit, la questionna sur sa maladie et lui demanda où elle souffrait.

— Beau Ganimède, répondit Phébé, l'impérieux amour a allumé un tel feu dans mon âme que, pour donner passage à la flamme, il me faut franchir les bornes de la modestie. Ne me blâme donc pas si je suis trop franche et trop effrontée, car c'est ta beauté, c'est la connaissance de tes vertus qui m'a mise en ce délire ; laisse-moi donc dire en un mot ce qui peut être développé en un volume : Phébé aime Ganimède.

Sur ce, elle laissa retomber sa tête et fondit en larmes.

— Phébé, répliqua Ganimède, n'arrose pas ainsi tes tristes



plaintes, car j'ai pitié de tes plaintes. Si Ganimède peut te guérir, ne doute pas de ton rétablissement. Pourtant laisse-moi dire, sans t'offenser, que je serais désolé de contrarier Montanus en ses amours, l'ayant vu si content et si loyal. Tout en plaignant ton martyre, je ne puis t'accorder le mariage ; car, si belle que je te trouve, tu n'as pas encore enchaîné mon regard. Je suis pour toi sans dédain, comme sans passion, indifférent jusqu'à ce que le temps et l'amour aient fixé mes sentiments. Ainsi, Phébé, n'essaie pas de comprimer ta tendresse, mais tâche d'éteindre le souvenir de Ganimède dans l'amour de Montanus. Tâche de me haïr à mesure que je chercherai à t'apprécier, et sans cesse aie présent à l'esprit le dévouement de Montanus : car, si tu peux trouver un amant plus riche, tu n'en trouveras pas un plus loyal.

— Eh quoi, balbutia Phébé en sanglotant, n'obtiendrai-je de Ganimède d'autre remède que l'incertitude, d'autre espoir qu'un hasard douteux ? Les dieux ont pesé ma destinée à leur juste balance, puisque, cruelle pour Montanus, j'ai trouvé Ganimède aussi inexorable pour moi-même.

— Je suis bien aise, dit Ganimède, que vous voyiez vos propres fautes, en mesurant à votre propre passion les souffrances de Montanus.

— C'est vrai, répliqua Phébé, et je me repens si profondément de ma dureté pour le berger que, si je pouvais cesser d'adorer Ganimède, je voudrais aimer Montanus.

— Quoi ! si je pouvais par la raison persuader à Phébé de ne plus aimer Ganimède, elle consentirait à prendre en goût Montanus ?

— Du jour où la raison, dit Phébé, éteindra l'amour que j'ai pour toi, je consens à le prendre en gré, à cette condition que, si la raison ne peut détruire mon amour comme étant sans raison, Ganimède consente à épouser Phébé.

— C'est convenu, jolie bergère, dit Ganimède ; et, pour

te nourrir des douceurs de l'espérance, voici ma résolution : je n'épouserai jamais une femme, si ce n'est toi.

Sur ce, Ganimède prit congé de Phébé et partit, laissant la bergère satisfaite et Montanus enchanté. En arrivant dans la prairie, elle aperçut Rosader et Saladin assis à l'ombre avec Aliéna ; et la vue de son amoureux fut un tel cordial pour son cœur qu'elle bondit sur la pelouse, pleine de joie. Coridon, qui était avec eux, aperçut Ganimède, se leva aussitôt et courut à sa rencontre en criant : Eh ! l'ami ! une noce ! urfe noce ! notre maîtresse se marie dimanche !

Ganimède, si gaiement accueilli par le pauvre paysan, salua la compagnie et surtout Rosader à qui il déclara qu'il était charmé de le voir si bien rétabli de ses blessures.

— À peine suis-je sorti, dit Rosader, que me voilà invité à un mariage qui doit être célébré dimanche prochain entre mon frère et Aliéna. Je vois bien que, là où règne l'amour, les délais sont fastidieux et qu'une courte déclaration est tout ce qu'il faut, quand les parties sont d'accord.

— C'est vrai, dit Ganimède, mais quel heureux jour ce serait, si Rosader pouvait, ce jour-là même, être marié à Rosalinde !

— Ah ! bon Ganimède, ne renouvelle pas mes douleurs en nommant Rosalinde, car le souvenir de ses perfections est le sceau de mon malheur.

— Bah ! s'écria Ganimède, aie bon courage, mon cher : j'ai un ami qui est profondément expérimenté en nécromancie et en magie ; tout ce que l'art peut accomplir sera fait en ta faveur. Je lui ferai évoquer Rosalinde, qu'elle soit cachée en France ou dans quelque pays limitrophe.

Aliéna sourit en voyant la moue que faisait Rosader, persuadé que Ganimède s'était moqué de lui. La journée se passa en causerie, et tous se séparèrent au coucher du soleil. Aliéna prépara, pour le jour des noces, le banquet le plus solennel et la plus belle toilette que permit l'exis-

tence pastorale, et fit d'autant plus de frais que Rosader avait promis d'amener Gêrismond à la fête. Ganimède, ayant l'intention de se faire reconnaître de son père, s'était fait une robe tout enguirlandée et une jupe du plus beau taffetas, si bien qu'elle ressemblait à quelque nymphe céleste, revêtue d'un costume champêtre.

Enfin le dimanche arriva. A peine l'écuyer de Phébus avait paru dans les cieux pour annoncer à son maître que ses chevaux étaient attelés à son radieux coche, et déjà Coridon, couvert de ses habits de fête, avait décoré de fleurs toute la maison, si bien qu'elle ressemblait plutôt à quelque bosquet favori de Flore qu'à une chaumière de campagne. Phébé était arrivée avec toutes les filles de la forêt, pour parer la mariée de la manière la plus avantageuse; mais, quelque zèle qu'elle mit à orner Aliéna, elle ne perdait pas de vue Ganimède qui, comme un joli page, suppléait sa maîtresse et veillait à ce que tout fût prêt pour l'arrivée du marié. Saladin, en costume de veneur, arriva de bonne heure, accompagné de Gêrismond et de son frère Rosader. Les nouveaux venus furent reçus solennellement par Aliéna. Gêrismond vanta hautement l'heureux choix de Saladin, qui possédait une bergère dont les grâces extérieures annonçaient tant de qualités. Il accepta des mains de Coridon une belle mesure de cidre, et but à la santé d'Aliéna et de ses jolies compagnes. Aliéna fit raison au roi et but à Rosader. Tandis qu'ils buvaient ainsi, tous prêts à partir pour l'église, arriva Montanus, tout de jaune habillé, pour signifier qu'il était délaissé : sur sa tête était posée une guirlande de saule, sa bouteille pendait à son côté en signe de désespoir, et à sa houlette étaient attachés deux sonnets, testaments de ses amours et de ses malheurs. Les bergers, dès qu'ils l'aperçurent, lui rendirent tous les honneurs possibles, le tenant pour la fleur des bergers de l'Ardenne; car on n'avait jamais vu un plus beau

garçon depuis ce mauvais sujet qui faisait paître les brebis de l'Ida. Gérismond demanda qui il était. Sur quoi Rosader raconta l'amour de Montanus pour Phébé, sa grande fidélité envers cette cruelle, et comment par représailles les dieux avaient rendu cette mijaurée amoureuse du jeune Ganimède. Après ce récit, le roi désira voir Phébé qui, amenée devant Gérismond par Rosader, colora la beauté de son visage d'une nuance de vermillon si charmante que le roi fut ébloui de la pureté de ses grâces. Gérismond lui demanda pourquoi elle récompensait si pauvrement l'amour de Montanus, voyant ses mérites si grands et ses passions si vives.

— Sire, répondit Phébé, l'amour vole sur les ailes du destin, et ce que décrètent les astres est un infailible arrêt. Je connais toutes les qualités de Montanus, je les loue, je les admire, mais je n'aime pas sa personne, parce que le sort en a décidé autrement. Vénus m'en a punie par une peine égale à la sienne. Car je suis éprise d'un pâtre, aussi impitoyable pour moi que je suis cruelle pour Montanus, aussi obstiné dans ses dédains que je suis acharnée dans mes désirs; et, ajouta-t-elle, c'est le page d'Aliéna, le jeune Ganimède.

Gérismond, désirant poursuivre jusqu'au bout son enquête sur toutes ces amours, appela Ganimède qui approcha, en rougissant. Le roi remarqua cette physionomie, dont les traits lui rappelèrent le visage de sa Rosalinde, et poussa un profond soupir. Rosader, qui était plus que familier avec Gérismond, lui demanda pourquoi il soupirait si douloureusement.

— Rosader, répondit le roi, c'est que les traits de Ganimède me rappellent Rosalinde.

A ce nom, Rosader soupira si profondément qu'il semblaient que son cœur allait éclater.

— Et comment se fait-il, ajouta Gérismond, que tu me répondes par un tel soupir?

— Pardon, sire, c'est que Rosalinde est la seule femme que j'aime.

— Ah ! reprit Gérismont, je te la donnerais bien volontiers en mariage aujourd'hui même, à condition qu'elle fût ici.

A ces mots, Aliéna détourna la tête et sourit à Ganimède qui eut grand'peine à garder contenance, mais qui cependant parvint à dissimuler son secret. Gérismont, pour chasser sa mélancolie, demanda à Ganimède par quelle raison il ne répondait pas à l'amour de Phébé, voyant qu'elle était aussi belle que la coquette qui causa la ruine de Troie.

— Si je cédaï à la belle Phébé, répondit doucement Rosalinde, je ferais au pauvre Montanus l'injure grande de lui ravir en un moment ce que, pendant bien des mois, il s'est efforcé de conquérir. Pourtant j'ai promis à la belle bergère de n'épouser jamais d'autre femme qu'elle, mais à condition que, si je pouvais par la raison éteindre son amour pour moi, elle s'engageât à ne pas agréer un autre que Montanus.

— Et je m'en tiens à cette convention, dit Phébé, car mon amour a tellement dépassé les bornes de la raison qu'il est inaccessible à la voix de la raison.

— J'en appelle au jugement de Gérismont, dit Ganimède.

— Et je m'en réfère à son arrêt, dit Phébé.

— Les hasards de ma destinée, dit Montanus, sont suspendus à l'issue de cette lutte : si Ganimède triomphe, Montanus assiste au couronnement idéal de ses amours ; si Phébé gagne, je suis en réalité le plus misérable des amants.

— Nous assisterons à ces débats, dit Gérismont, et ensuite nous irons à l'église. Ainsi, Ganimède, faites-nous connaître vos arguments.

— Permettez-moi de m'absenter un peu, dit Ganimède, et je vous en présenterai un que je tiens en réserve.

Ganimède se retira et revêtit ses habillements de femme, sa robe couverte de guirlandes et sa jupe du plus riche taffetas lui allaient si bien qu'elle ressemblait à Diane triomphante. Sur sa tête elle portait une couronne de roses, avec tant de grâce qu'on eût dit Flore épanouie dans tout l'éclat de ses fleurs. Ainsi parée, Rosalinde entra et se jeta aux pieds de son père ; les larmes aux yeux, elle implora sa bénédiction et lui raconta toutes ses aventures, comment elle avait été bannie par Thorismond et comment depuis lors elle avait constamment vécu déguisée dans ce pays.

Gérismond, reconnaissant sa fille, se leva de son siège et lui sauta au cou, exprimant toutes les émotions de sa joie par d'humides sanglots, transporté en une telle extase de bonheur qu'il ne pouvait dire un mot ! Je laisse ceux qui ont l'expérience de l'amour juger de la stupéfaction et du ravissement de Rosader, voyant devant lui cette Rosalinde qu'il avait si longtemps et si profondément aimée. Enfin Gérismond, ayant repris possession de ses esprits, parla à sa fille dans les termes les plus paternels et lui demanda, après maintes autres questions, ce qui s'était passé entre elle et Rosader.

— Tant de choses, sire, répondit Rosalinde, qu'il ne reste plus que le consentement de Votre Grâce pour conclure le mariage.

— Eh bien donc, dit Gérismond, prends-la, Rosader : elle est à toi. Que cette journée solennise tes noces, ainsi que celles de ton frère !

Rosader, satisfait au-delà de toute mesure, remercia humblement le roi et embrassa sa Rosalinde qui, se tournant vers Phébé, lui demanda si elle lui avait donné une raison suffisante pour comprimer la violence de son amour.

— Oui, dit Phébé, une raison si éloquente que, pour peu que vous y consentiez, vous, madame, et Aliéna, Montanus

et moi nous ferons aujourd'hui le troisième couple de mariés.

A peine eut-elle prononcé cette parole que Montanus arracha sa guirlande de saule et jeta au feu ses sonnets, se montrant aussi jovial que Paris quand il obtint l'amour d'Hélène. Sur ce, Gérismond et les autres se prirent à rire et décidèrent que Montanus et Phébé célébreraient leurs noces en même temps que les deux frères. Aliéna, voyant que Saladin restait absorbé, le réveilla de sa réserve en lui disant :

— Qu'as-tu donc, mon Saladin ? Tu es tout morne ! Quoi ! Mon cher, de la mélancolie un jour de noces ! Peut-être ce qui t'afflige, c'est de songer à la haute fortune de ton frère et à la bassesse d'une affection qui t'a fait choisir une si humble bergère. Console-toi, l'ami ! Car, en ce jour, tu seras marié à la fille d'un roi. Sache en effet, Saladin, que je ne suis pas Aliéna, mais Alinda, la fille de ton mortel ennemi Thorismond.

A ces mots toute la compagnie fut stupéfaite, surtout Gérismond qui, s'étant levé, prit Aliéna dans ses bras et dit à Rosalinde : — Est-ce là cette belle Alinda, fameuse par tant de vertus, qui a quitté la cour de son père pour vivre avec toi dans l'exil ?

— Elle-même, dit Rosalinde.

— Eh bien, dit Gérismond en se tournant vers Saladin, sois gai, beau veneur, car ta fortune est grande et tes désirs sont augustes : tu possèdes une princesse aussi fameuse qu'incomparable par ses perfections.

— Elle a conquis par sa beauté, répondit Saladin, un humble serviteur, aussi plein de dévouement qu'elle est pleine de grâce.

Tandis que chacun restait ébahi de ces joyeux événements, Coridon arriva en gambadant annoncer que le prêtre était à l'église et attendait la compagnie. Sur ce, Gérismond

ouvrit la marche, les autres suivirent, et les mariages furent célébrés solennellement, à la grande admiration des pères de l'Ardenne. Aussitôt que le prêtre eut fini, tous s'en retournèrent à la demeure d'Aliéna, où Coridon avait tout préparé. Les tables dressées, le dîner fut servi; Gérismond, Rosader, Saladín et Montanus installèrent les mariées et furent ce jour-là leurs serviteurs. Le repas était simple et tel que le permettaient les ressources du pays; mais les convives suppléèrent aux lacunes du menu par une bonne causerie et par les récits variés de leurs amours et de leurs aventures. Vers le milieu du dîner, pour égayer la fête, Coridon arriva avec une bande nombreuse et joua une farce dans laquelle il chanta cette chanson plaisante :

Une fille des champs accorte et gente,  
 Hey ! ho ! la gente fille !  
 Était assise sur l'herbe tendre  
 Et disait avec larmes : Nul ne me viendra donc fleurir ?  
 Un vert galant, un pâtre enjoleur,  
 Hey ! ho ! un galant pâtre !  
 Qui dans ses amours était fort ardent,  
 D'un air souriant vint tout droit à elle.

Quant la coquette aperçut,  
 Hey ! ho ! quand elle aperçut  
 Le moyen de se faire épouser,  
 Elle sourit doucement comme une gente belle.  
 Le pâtre, voyant son oblique œillade,  
 Hey ! ho ! l'oblique œillade !  
 Passa son bras autour de sa taille.  
 Eh ! belle fille, comment allez-vous ?

L'amie des champs dit : Bien, morguienne !  
 Hey ! ho ! bien, morguienne !  
 Mais j'ai une démangeaison,  
 Une démangeaison qui me fait pleurer.  
 Hélas ! dit-il, d'où vient ton mal ?  
 Hey ! ho ! d'où vient ton mal ?



D'une plaie, dit-elle, irrémédiable :  
Je crains de mourir fille,

Si c'est là tout, dit le berger,  
Hey ! ho ! dit le berger,  
On t'épousera, mignonne,  
Pour guérir ta maladie.  
Là-dessus, ils s'embrassèrent avec maints serments,  
Hey ! ho ! avec maints serments !  
Et devant le dieu Pan engagèrent leur foi,  
Et à l'église vite allèrent.

Que Dieu envoie à toute jolie fille,  
Hey ! ho ! toute jolie fille !  
Qui craint de mourir de cet ennuï-là,  
Un aussi bon ami pour la guérir !

Coridon ayant ainsi égayé les convives, comme l'hilarité était à son comble, on vint dire à Saladin et à Rosader qu'un certain Fernandin, leur frère, était arrivé et désirait leur parler. Gérismond, entendant cette nouvelle, demanda qui c'était. « Sire, répondit Rosader, c'est notre second frère qui est étudiant à Paris, mais je ne sais quelle occurrence l'a obligé à venir nous chercher. » Sur ce, Saladin alla au devant de son frère qu'il reçut avec une entière courtoisie, et Rosader lui fit un accueil non moins amical : le nouveau-venu fut introduit par ses deux frères dans le parloir où tous étaient à table. Fernandin, qui connaissait les bonnes manières aussi bien que les problèmes de la philosophie, — aussi bien élevé qu'il était lettré — salua toute la compagnie. Mais dès qu'il aperçut Gérismond, se jetant à ses genoux, il lui rendit l'hommage dû à son âge et prononça ces paroles :

— Très-puissant prince, quoique le jour des noces de mes frères soit un jour de gaité, le moment réclame d'autres occupations : élancez-vous donc de ce banquet friand aux

instruments de combat. Et vous, fils de sir Jehan de Bordeaux, arrachez-vous à vos amours pour courir aux armes : au lieu de vos bien-aimées, étreignez vos lances, et que ce jour vous trouve aussi vaillants que, jusqu'ici, vous avez été passionnés. Sache en effet, Gérismond, que sur la lisière de cette forêt, les douze pairs de France sont rangés en bataille pour revendiquer tes droits ; Thorismond, entouré d'une bande de renégats désespérés, est prêt à les attaquer. Les armées sont sur le point d'en venir aux mains : montre-toi donc dans la mêlée pour encourager tes sujets. Et vous, Saladin, Rosader, à cheval ! Montrez-vous aussi hardis soldats que vous avez été tendres amants : vous démontrerez ainsi, pour le bien de votre patrie, que les vertus de votre père ont laissé leurs empreintes dans vos âmes, et vous prouvez que vous êtes les dignes fils d'un si noble parent.

A cette alarme donnée par Fernandin, Gérismond se leva de table, et Saladin et Rosader coururent aux armes. « Venez avec moi, dit Gérismond, j'ai des chevaux et des armures pour nous tous ; et une fois en selle, montrons que nous portons la vengeance et l'honneur à la pointe de nos glaives. » Ainsi ils laissèrent les mariées pleines de douleur ; Aliéna, plus émue que les autres, demanda à Gérismond d'être indulgent pour son père. Le roi, à qui sa grande hâte ne laissait pas le temps de répondre, courut à sa caverne où il remit à Saladin et à Rosader un cheval et une armure. Royalement armé, il prit lui-même les devants ; à peine avaient-ils chevauché deux lieues, qu'ils aperçurent les deux armées aux prises dans une vallée. Gérismond, reconnaissant l'aile où combattaient les pairs, s'y jeta en criant *Saint-Denis* ! et chargea l'ennemi de manière à montrer quel prix il attachait à la couronne. Quand les pairs virent que leur roi légitime était présent, leur ardeur redoubla. Saladin et Rosader firent de tels exploits que nul n'osait leur faire obstacle ni soutenir la furie de leurs

armes. Bref, les pairs furent vainqueurs, l'armée de Thorismond fut mise en déroute, et lui-même périt dans la bataille. Les pairs alors se réunirent et, ayant salué leur roi, le conduisirent solennellement à Paris, où il fut reçu avec grande joie par tous les citoyens. Dès que tout fut tranquille et qu'il eut repris possession de la couronne, il envoya chercher Alinda et Rosalinde : Alinda était désolée de la mort de son père, mais elle supporta cette douleur avec d'autant plus de patience qu'elle avait la joie de voir son Saladin sauvé. Dès qu'elles furent arrivées à Paris, Gérismond donna aux pairs et aux seigneurs de ses États une fête royale qui dura trente jours. Ayant convoqué un parlement, du consentement de ses nobles, il créa Rosader héritier présomptif de la couronne, il restitua à Saladin toutes les terres de son père et lui donna la duché de Nemours, il fit de Fernandin son principal secrétaire, et, afin que l'événement fût en tout point joyeux, il fit Montanus seigneur de la forêt des Ardennes, Adam Spencer capitaine des gardes du roi et Coridon intendant des troupeaux d'Alinda.

Dans ce récit doré, légué par Euphuès, vous pouvez voir, messieurs, que ceux qui mettent en oubli les préceptes donnés par leur père encourent un grand préjudice; que toute animosité contraire à la nature est une tache à l'éducation en même temps qu'une atteinte au bonheur; que la vertu ne se mesure pas à la naissance, mais à la conduite; que les frères cadets, quoique inférieurs en âge, peuvent être supérieurs en qualités; que la concorde est la plus douce des conclusions, et que l'amour fraternel est plus fort que les événements. Si vous retirez quelque fruit de cette histoire, parlez bien d'Euphuès qui l'a écrite et de moi qui vous l'ai rapportée.

TH. LODGE.

# TABLE

## DU TOME HUITIÈME



	Page.
Introduction. . . . .	7
LES DEUX GENTILSHOMMES DE VÉRONE. . . . .	63
LE MARCHAND DE VENISE. . . . .	167
COMME IL VOUS PLAIRA. . . . .	273
NOTES. . . . .	391

### APPENDICE :

RÉCIT DE FELISMENE, extrait de la <i>Diane</i> de Montemayor, traduit de l'espagnol par N. Colin. . . . .	407
LES AVENTURES DE GIANETTO, nouvelle extraite du <i>Pecorone</i> de Ser Giovanni Fiorentino, et traduite de l'italien par F.-V. Hugo. . . . .	421
ROSALINDE, nouvelle de Thomas Lodge, traduite de l'anglais par F.-V. Hugo. . . . .	443



## COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

*Propriété littéraire*

Publiée par **FAGNERIE**, éditeur

Format in-8 carré et cavaliers à **3 fr. 50** le volume

**4 fr.** les volumes avec gravures

**ŒUVRES COMPLÈTES DE W. SHAKESPEARE**, traduites par François-Victor Hugo, avec une introduction par Victor Hugo. 15 vol. 52 fr. 50 c.

Chaque volume séparément.

4 fr. 50 c.

**RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE, 1830 à 1848.** 8 vol. avec 39 gravures. 32 fr.

*Comprenant :*

**HISTOIRE DE DIX ANS, 1830 à 1840**, par Louis Blanc, 8<sup>e</sup> édition, illustrée de 35 magnifiques gravures et portraits sur acier. 5 vol. sur carré velin. 30 fr.

**HISTOIRE DE HUIT ANS, 1840 à 1848**, par Elias Regnault, belle édition illustrée de 14 gravures et portraits. 3 vol. 12 fr.

**HISTOIRE DES ARABES ET DES MÔRES D'ESPAGNE**, par M. Louis Viardot, membre de l'Académie espagnole. 2 beaux vol. 7 fr.

**LA NORMANDIE INCONNUE**, par François-Victor Hugo. 1 vol. 3 fr. 50 c.

**LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE**, par M. Barthélemy Haureau, ancien conservateur à la Bibliothèque nationale, ouvrage couronné par l'Institut. 2 vol. 7 fr.

**LE BARREAU**, Études et portraits, par M. Oscar Pinard, conseiller à la Cour impériale de Paris. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.

**L'HISTOIRE À L'AUDIENCE**, Esquisses contemporaines, depuis 1840, jusqu'aux procès Teste, Prasin et Beauvallon, par le même. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.

**PROFESSION DE FOI DU 19<sup>e</sup> SIÈCLE**, par Eugène Pelletan, 4<sup>e</sup> édit. 1 vol. 3 fr. 50 c.

**HEURES DE TRAVAIL**, par le même. 2 vol. 7 fr.

**LES DROITS DE L'HOMME**, par le même. 1 vol. 3 fr. 50 c.

**LES ROIS PHILOSOPHES**, par le même. 1 vol. 3 fr. 50 c.

**LE TAILLEUR DE PIERRE DE SAINT-POINT**, récit villageois, par A. de Lamartine. 1 vol. 4 fr.

**LA TURQUIE CONTEMPORAINE, HOMMES ET CHOSES**, Études sur l'Orient, par Charles Roiland, ancien représentant. 1 vol. 3 fr. 50 c.

**LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE**, Essai sur l'esprit de la Révolution, par M. Paul de Flotte, ancien représentant du peuple. 1 vol. 3 fr. 50 c.

**HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ET DES GUERRES D'ITALIE**, en 1847, 48 et 49, par le général G. Pepe. 1 fort vol. 3 fr. 50 c.

**INITIATION À LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ**, par M. Ch. Lemaire. 2 vol. 7 fr.

**AVENTURES DE GUERRE au temps de la République et du Consulat**, par A. Moreau de Jonnés, membre de l'Institut. 2 vol. 7 fr.

**LES ORATEURS DE LA GRANDE BRETAGNE**, depuis Charles 1<sup>er</sup> jusqu'à nos jours, par H. Lalouel. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.

**PÉRÉGRINATIONS EN ORIENT** — Égypte, Syrie, Palestine, Turquie, Grèce, etc., par M. Eusèbe de Salles. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50 c.

**DE L'ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE** depuis Moïse jusqu'à nos jours, par Auguste Billard, ancien conseiller d'Etat. 1 beau vol. 3 fr. 50 c.

(Voir le Catalogue général.)

*Même format et même prix.*

**ŒUVRES DE F. COOPER**, traduction de Debeauconpret. 30 vol. avec 90 gravures. 120 fr.

Chaque volume se vend séparément.

4 fr.

**LA FRANCE ET L'ANGLETERRE**, par J. Cordier, ancien député du Jura. 1 volume. 3 fr. 50 c.

